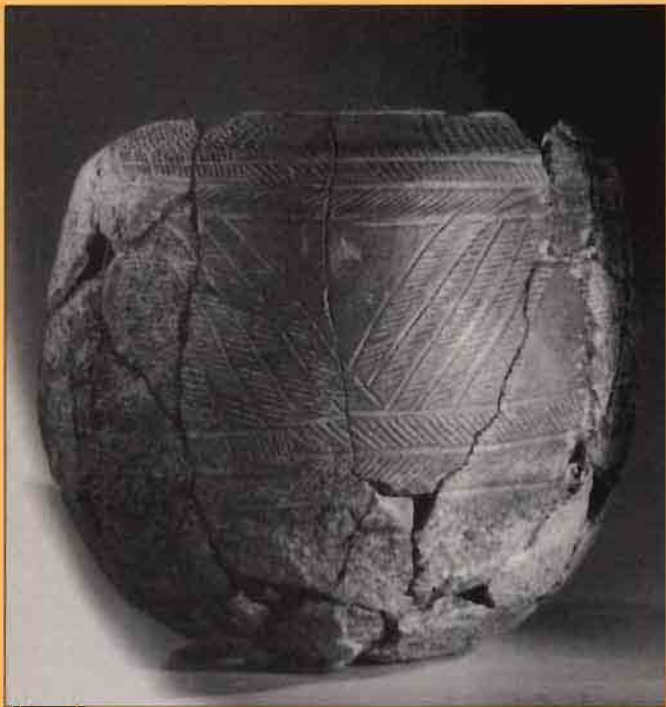


**Michèle DELNEUF, Joseph-Marie ESSOMBA
et Alain FROMENT (éds)**

Paléo-anthropologie en Afrique centrale

Un bilan de l'archéologie au Cameroun



L'Harmattan

**PALÉO-ANTHROPOLOGIE
EN AFRIQUE CENTRALE**

Un bilan de l'archéologie au Cameroun

Collection *Études Africaines*

Dernières parutions

Denis ROPA, *L'Ouganda de Yoweri Museveni.*

Louis NGOMO OKITEMBO, *L'engagement politique de l'Eglise catholique au Zaïre 1960 - 1992.*

André FOFANA, *Afrique Noire. Les enjeux d'un nouveau départ.*

Louis SANGARE, *Les fondements économiques d'un Etat confédéral en Afrique de l'Ouest.*

Elisabeth BOESEN, Christine HARDUNG, Richard KUBA (dir), *Le Borgou - regards sur une région ouest-africaine.*

Pierre PIGEON, *Les activités informelles en République centrafricaine.*

Josias SEMUJANGA, *Récits fondateurs de drame rwandais.*

Moussa DIAW, *La politique étrangère de la Mauritanie.*

En couverture : Poterie carénée du site Ndjolé Pk5 (hauteur 170 mm).

Datée de 2400 ans BP, cette céramique appartient à la tradition néolithique *Epona* de la moyenne vallée de l'Ogooué (Gabon), in Richard Oslisly et Bernard Peyrot, *L'Art préhistorique gabonais, 1887-1987, Centenaire de la recherche préhistorique au Gabon*, Rotary-Club de Libreville-Okoumé, Multipress Gabon, 1987.

Michèle Delneuf, Joseph-Marie Essomba
et Alain Froment (éds)

PALÉO-ANTHROPOLOGIE EN AFRIQUE CENTRALE

Un bilan de l'archéologie au Cameroun

L'Harmattan
5-7, rue de l'École Polytechnique
75005 Paris - FRANCE

L'Harmattan Inc.
55, rue Saint-Jacques
Montréal (Qc) - CANADA H2Y 1K9

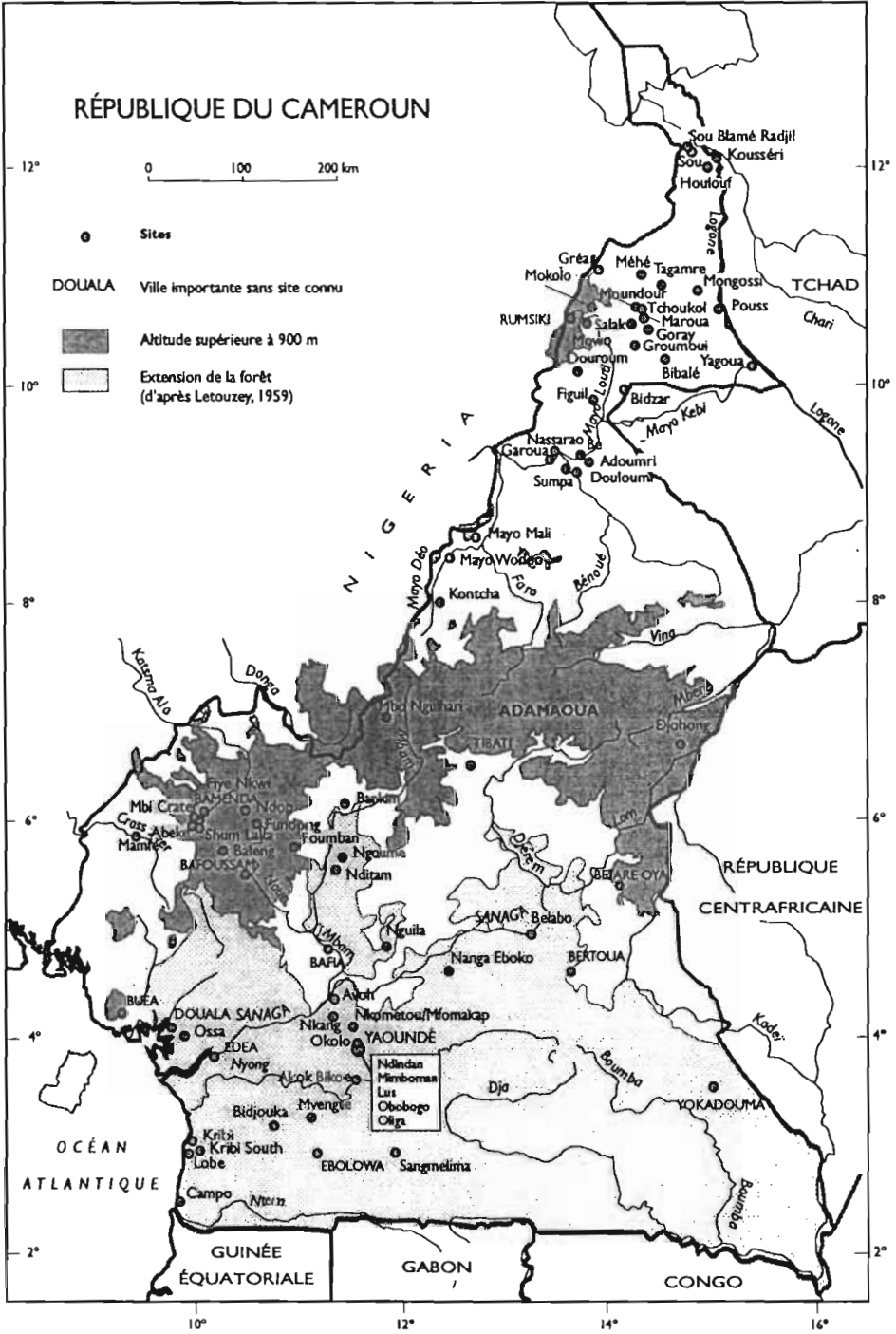
À LA MÉMOIRE DE JEAN-PAUL ET ANNIE LEBEUF...

Cet ouvrage a bénéficié du soutien de l'ORSTOM

Maquette, édition et mise en page :
Georgius J.A. Koppert
Muséum National d'Histoire Naturelle
Laboratoire d'Ecologie Générale
4 Av. du petit Château
F 91800 Brunoy

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.



Carte des sites archéologiques actuellement connus au Cameroun

TABLE DES MATIÈRES

I^{ère} Section : Introduction

page 11

Avant-Propos

I — page 13

Le peuplement de l'Afrique centrale : contribution de l'anthropobiologie
Alain **FROMENT**

II — page 91

Bilan des Recherches Archéologiques de l'Orstom au Cameroun.
État des lieux et avenir
Michèle **DELNEUF**

II^e Section : Sciences de l'Environnement et Archéologie

III — page 127

Archéologie et géomorphologie : pour une collaboration efficace
Roger **NGOUFO**

IV — page 133

Présentation des sols du Sud Cameroun. Organisation et mise en place
à l'échelle de l'unité de paysage
Henri **ROBAIN**

V — page 143

Variations de la végétation dans le Sud Cameroun au cours du quaternaire récent
Jean **MALEY** et Patrice **BRENAC**

VI — page 151

Lac Ossa : Recherches paléo-environnementales et découverte
d'un site archéologique
Martin **ELOUGA** et Denis **WIRRMANN**

VII — page 157

Essai sur l'histoire du paysage au Diamaré pour les deux derniers millénaires
Thierry **OTTO**

III^e Section : Synthèses Régionales

VIII — page 167

Peuplement et environnement de l'homme en zones forestière et post-forestière
du Cameroun au début du Pléistocène
Germain **LOUMPET**

IX — page 177

Étapes du peuplement préhistorique du Nord-Bénoué à la plaine de Maroua
Claude **DIGARA**

X — page 193

Ten years of archaeological research in the Bamenda Grassfields
Raymond N. **ASOMBANG**

XI — page 203

Premières communautés villageoises au sud du Cameroun :
Synthèse et données nouvelles
Christophe **MBIDA**

XII — page 213

Recherches archéologiques au Cameroun méridional : Résultats des prospections
et hypothèses sur les phases de peuplement
Martin **ELOUGA**

XIII — page 225

Histoire du peuplement et de la transformation des paysages
Jean-Paul **OSSAH MVONDO**

XIV — page 233

L'Archéologie de l'âge du fer au Cameroun méridional
Joseph-Marie **ESSOMBA**

XV — page 249

L'archéologie dans l'ouest-Cameroun
Rigobert Blaise **TUECHE**

XVI — page 269

Le programme de recherches archéologiques sur
le peuplement postnéolithique du Diamaré
Olivier **LANGLOIS**

XVII — page 285

Art rupestre du Cameroun: premier état des connaissances
et réflexions méthodologiques
Alexandra **LOUMPET-GALITZINE**

XVIII — page 293

Preliminary results of research by the Projet Maya-Wandala 1992 and 1993
Scott **Mac EACHERN**

IV^e Section : L'apport des Sciences Sociales**XIX — page 303**

Champ sociologique et recherche archéologique :
perspectives pour interdisciplinarité
MOTAZE AKAM

XX — page 309

La mutation des formes architecturales en milieu de transition forêt-savane
Séverin-Cécile **ABEGA**

XXI — page 325

Les campements Pygmées-Bedzan du Pays Tikar
Luc **MEBENGA TAMBA**

XXII — page 333

Approche historique du sous-peuplement de Nditam :
Contribution à la recherche archéologique en pays Tikar
WANG SONNÉ

XXIII — page 339

À propos des « biens cachés » par les Allemands au Cameroun
à la veille de la première guerre mondiale
Philippe-Blaise **ESSOMBA**

Annexe — page 347

Table des datations radiocarbone et par thermoluminescence faites au Cameroun

I^{ÈRE} SECTION

INTRODUCTION

AVANT-PROPOS

Au Cameroun, l'archéologie a une histoire. Dès 1979 en effet, un premier colloque tenu à Garoua faisait le point sur les découvertes effectuées par plusieurs équipes d'origines diverses, parmi lesquelles les chercheurs nationaux figuraient en bonne place. Par la suite, d'autres réunions furent organisées. Lors de la dernière, en 1986, qui eut l'éclat d'un congrès international⁽¹⁾, une des résolutions adoptées exprimait le vœu d'organiser dans l'avenir une rencontre-bilan tous les cinq ans. Malheureusement, les difficultés économiques subies par le pays depuis cette date, ainsi que la dissolution de l'Institut des Sciences Humaines (ISH) en 1991, brisèrent cet élan. D'importantes collections ont disparu dans ces circonstances, notamment avec la fermeture de la station ISH de Garoua.

À l'initiative de deux chercheurs de l'ORSTOM, anciens de l'ISH, un réseau baptisé « Paléanthrac » (Paléo-anthropologie de l'Afrique Centrale), vit le jour en 1993. Sa vocation était de maintenir un lien à l'intérieur de la communauté des spécialistes de l'archéologie et des autres disciplines connexes travaillant dans la sous-région. En novembre 1994, ce réseau fut en mesure d'organiser un séminaire au Palais des Congrès de Yaoundé, pour établir le bilan des programmes en cours, ainsi que des projets possibles. Compte tenu du dynamisme des recherches archéologiques au Cameroun, il était normal que ce pays fût choisi. Si le financement du réseau avait pu être pérennisé, il était prévu que d'autres pays fussent tour à tour le siège d'un tel bilan. Mais il est difficile de maintenir un soutien institutionnel régulier pour ce suivi. L'importance de l'archéologie pour fonder le développement d'une communauté nationale sur une identité historique ne fait pourtant guère de doute ; ce fut le thème d'un colloque que l'un des pionniers de l'archéologie camerounaise, Alain Marliac, organisa à Paris en 1992, ce qui lui inspira un ouvrage collectif⁽²⁾.

La rencontre de 1994 à Yaoundé, largement ouverte aux étudiants, fut un grand succès. Elle permit, pendant deux jours, de confronter les perspectives de diverses spécialités, et le plan de l'ouvrage que nous présentons ici en garde la trace. Plutôt que de proposer un découpage chronologique ou géographique, les diverses contributions ont été organisées autour d'un point de vue thématique. Réarrangées, actualisées et complétées, elles ne constituent pas en tant que tels les actes d'un colloque, mais plutôt une réflexion collective sur l'interdisciplinarité.

La première section commence par un chapitre introductif, qui n'était pas une communication au séminaire, mais a été rédigé spécialement pour cet ouvrage. Volontairement long, et complété d'une bibliographie abondante et mise à jour en 1998,

(1) ESSOMBA J.M., *Dir.*, 1992. — L'Archéologie au Cameroun. Karthala, Paris, 383 p.

(2) MARLIAC A., *Dir.*, 1995. — Milieux, Sociétés et Archéologues, Orstom-Karthala, Paris.

il expose la contribution de la biologie humaine. Cet apport, qui est souvent rituellement invoqué dans les colloques, est en fait le plus souvent mis de côté, en partie par manque de spécialistes, mais aussi en raison de la suspicion dans laquelle l'anthropologie physique est tenue depuis la période coloniale, et de l'impasse dans laquelle la raciologie l'avait un temps fourvoyée. On peut cependant montrer qu'un renouvellement du regard porté sur les mouvements de population est possible, en utilisant le paradigme d'une approche non- raciale. De plus, les progrès des méthodes biologiques, en matière de paléo-nutrition par exemple, permettent à présent de restituer les habitudes alimentaires des populations disparues, y compris la détermination de l'âge du sevrage, et prouver des migrations entre écosystèmes, ou de repérer la transition d'une économie de prédation à une économie de production. La seconde partie de cette introduction rappelle le rôle que les archéologues de l'ORSTOM ont eu dans la genèse de l'archéologie au Cameroun. Dans la deuxième section, l'accent a été mis sur l'apport des sciences de la nature et de l'environnement (géomorphologie, pédologie, paléoclimatologie, paléobotanique, anthracologie) pour reconstituer les paysages anciens, cadres de l'évolution humaine, et leur transformation au cours des temps. La présence du programme ÉCOFIT (Écologie et paléo-écologie des Forêts Inter-Tropicales) au Cameroun, a permis d'accomplir dans ce domaine des progrès considérables. La troisième section est évidemment la plus développée, puisqu'elle regroupe, en majorité sous forme de synthèses régionales, les contributions des archéologues proprement dits. La quatrième partie donne la parole aux sciences sociales, pour faire le pont entre le passé et le présent, à travers notamment l'ethno-archéologie, mais aussi avec des problèmes de sociologie et d'anthropologie contemporains, ainsi qu'un élément encore peu exploré, l'archéologie de la période coloniale. En annexe figure un document qui devrait rendre service à bien des chercheurs, puisqu'il s'agit d'une compilation de toutes les datations radiocarbone effectuées à notre connaissance dans le pays.

Remerciements: Les éditeurs tiennent à remercier MM. Michel Portais et Bruno Voituriez, de l'ORSTOM, qui ont assuré le financement du réseau Paléanthrac pendant deux ans. Ils remercient également M. Jacques Bonvallot, alors représentant de l'ORSTOM au Cameroun, M. François Baillon, de l'ORSTOM, et Mme Kory Ioveva-Baillon, pour leur appui à l'organisation du Colloque, et pour l'aide à la publication. Ils expriment leur vive gratitude à M. George Koppert, qui a consacré de longues semaines à la mise en page de cet ouvrage et à la reprise minutieuse des figures, des tableaux et des cartes.

Michèle Delneuf
Joseph-Marie Essomba
Alain Froment

LE PEUPEMENT DE L'AFRIQUE CENTRALE : CONTRIBUTION DE L'ANTHROPOBIOLOGIE

Alain FROMENT¹

Résumé

Ce chapitre introductif a pour but de faire le point des connaissances, non pas sur les diverses cultures pré et protohistoriques qui se sont manifestées en Afrique Centrale, mais sur les hommes qui en sont les auteurs. Pour les périodes antérieures au Néolithique, les documents sont très rares et ne concernent guère notre région. Les confins du Cameroun et du Nigeria étant considérés par les linguistes comme la zone d'où a pris son essor la grande migration Bantu vers le sud et vers l'est, on a étendu les comparaisons à l'Afrique orientale et australe, où les découvertes ont été bien plus nombreuses. Après une discussion méthodologique sur les critères morphologiques permettant de relier les hommes anciens aux hommes actuels, une analyse des différentes strates de peuplement (Pygmées, San, Bantous) est menée, d'abord d'après la morphologie corporelle (sur le squelette sec et sur le vivant), ensuite avec les marqueurs génétiques. On montre que ces deux démarches s'accordent assez bien. Il en ressort que les locuteurs nilo-sahariens et niger-kordofan sont peu différenciés et pourraient être issus d'une souche commune dont l'ancienneté ne dépasserait pas quelques millénaires. Les Pygmées, les San et les locuteurs afro-asiatiques, auxquels il faudrait adjoindre les Peul et les Tutsi, sont en revanche des groupes morphologiquement et génétiquement plus éloignés, leurs différences pouvant s'expliquer par une longue période d'adaptation à des milieux écologiquement spécifiques, renforcée par des pratiques endogamiques. Toutefois, ces analyses, qui ne repèrent aucune discontinuité entre les populations, récuse la vision classificatoire en « races » ou « sous-races » qui dominait à l'époque coloniale. Les raisons de ce continuum sont discutées à la lumière des arguments climatiques, archéologiques et technologiques qui témoignent des brassages de populations durant toute la préhistoire.

Abstract

This introduction focuses on the physical-biological characters of past populations of Central Africa. Periods anterior to Neolithic are very poorly documented in the area. Later on, as Cameroon-Nigeria border is considered by linguists as the cradle of Bantu expansion towards south and east, the comparison of the few skeletons found in Central Africa has been enlarged to oriental and austral Africa, where many more documents have been recovered. Methodological issues concerning morphologic criteria used to connect past and present populations, are discussed. The analyses of different strata of populations (Pygmies, San, Bantu), according to anatomy (on bone and the living), and to genetic markers, are shown to be in reasonable agreement. It can be concluded that Nilo-Saharan and Niger-Kordofan speakers are not much differentiated and could share a common stem, the antiquity of which could be only a few millennia. Pygmies, San, and Afro-Asiatic speakers, with Fulani and Tutsi, are less closely related. These morphologic and genetic differences are explained by a long adaptation to specific environments, reinforced by endogamic rules. However, as no discontinuity between populations can be evidenced, the classification in « races » or « sub-races », which dominated during colonial time, is not supported. The reasons of this continuum are discussed according to climatic, archaeological and technological facts which illustrate populations admixture during prehistoric times.

1. Anthropologue biologiste, Orstom, ERMES, Orléans.

En raison de sa longueur, ce chapitre est précédé d'une table des matières qui permettra au lecteur de mieux s'orienter dans le développement du texte. Après quelques remarques méthodologiques sur les analyses multivariées, qui constituent la base du raisonnement, il passe en revue les sites qui ont livré des squelettes anciens. Dans cette liste, l'exhaustivité est impossible, d'abord parce que toutes les découvertes ne sont pas publiées et que toutes les publications ne sont pas accessibles, ensuite parce que la liste s'allonge perpétuellement. L'ambition était ici de dresser un état provisoire de ce qui est connu, afin de servir de base aux inventaires ultérieurs. Le chapitre s'étend sur les difficultés inhérentes à la paléanthropologie en matière de critères morphologiques, notamment sur les questions relevant de ce que l'on appelait autrefois la raciologie, dont la critique est faite au passage. Il traite ensuite de la biologie des populations actuelles et des rapports entre les principaux groupes linguistiques. Les données concernant la génétique sont assez peu développées car elles sont amenées à évoluer de façon considérable avec la généralisation des analyses d'ADN. Enfin, les données apportées par la biologie sont mises en perspective dans le contexte fourni par l'archéologie au sens large.

INTRODUCTION

MÉTHODOLOGIE

DONNÉES PALÉONTOLOGIQUES

- I. Les premiers hommes modernes africains
- II. Le contexte extra-régional
- III. Critères de différenciation biologique des hommes actuels
- IV. Inventaire des squelettes holocènes d'Afrique sub-saharienne

CONTRIBUTION DE L'ANTHROPOLOGIE DU VIVANT

- I. L'anthropométrie
 1. La stature des individus, et le problème des Pygmées
 2. Pygmées et San
 3. Pygmées et Bantous
 4. Bantous et San
 5. La différenciation au sein du groupe Niger-Kordofan
- II. La génétique des populations

DISCUSSION

- I. Les rapports avec l'évolution climatique
- II. Les données de l'archéologie
- III. L'approche biologique des changements alimentaires
- IV. Technologie et mouvements de populations
- V. Les échanges commerciaux

CONCLUSION

BIBLIOGRAPHIE

INTRODUCTION

Dans le groupe de disciplines qui s'intéressent à l'histoire des peuplements, la dimension anthropobiologique est en général négligée. Ainsi, bien que le grand Colloque de Libreville consacré au problème des migrations bantoues en 1985 (Obenga, 1989, p. 25 et 27) ait, dans son introduction, fait allusion à l'anthropologie physique « *si souvent écartée des études sur les migrations et l'expansion bantu* », il ne s'y réfère plus guère dans la suite des débats. Un vœu identique formulé comme première recommandation du Colloque de l'UNESCO tenu au Caire en 1974 sur le peuplement de l'Égypte n'a pas davantage été suivi d'effets. Cependant, la biologie humaine est un élément clé de la discussion, et peut être abordée de deux façons : par l'examen paléontologique des vestiges squelettiques anciens, et par l'analyse des marqueurs génétiques des populations actuelles.

Les plus vieux témoignages d'occupation humaine en Afrique Centrale, dont l'archéologie est du reste beaucoup moins connue que dans le reste du continent, remonteraient au Paléolithique Inférieur, puisque tous les pays de la sous-région ont livré des galets aménagés, pour lesquels il n'existe cependant guère de datations absolues⁽¹⁾. Les témoignages paléoanthropologiques osseux antérieurs à 12 000 ans y sont complètement absents, de sorte qu'aucune spéculation ne peut être faite sur l'apparence physique réelle de ses habitants, au cours du Pléistocène. Les vestiges plus récents appartiennent tous à des hommes qui entrent dans la variation des populations actuelles, dont la répartition autorise des hypothèses comparatives par rapport aux populations anciennes, le problème à considérer étant double :

- ◆ celui de la micro-évolution biologique au cours des derniers millénaires d'une part (différenciation physique entre « ethnies », entités mal formulées et fluctuantes, définies sur une base culturelle et non génétique ; nous préférons parler de populations, dont le sens biologique est lié à des pratiques matrimoniales à préférence endogame),
- ◆ celui du rattachement des premiers habitants identifiables à des populations actuelles mais présumées relictuelles, essentiellement les Pygmées et les Khoisan.

En zone forestière, il est bien connu que la grande acidité des sols, ferralitiques pour la plupart (pH autour de 4,5 à 5,5), interdit tout espoir de retrouver des ossements anciens, à moins que des sédiments calcaires, marneux ou parfois, volcaniques, ou le contact avec des cendres, ne viennent tamponner cette acidité⁽²⁾. En l'absence donc de témoins dans la

(1) Dans le texte, les dates qui sont notées BC, BP ou AD ne sont pas, sauf mention contraire, calibrées. Par ailleurs, l'emploi de la terminologie MSA (Middle Stone Age), et LSA (Late Stone Age), a été conservé, en raison de leur large usage dans les travaux anciens, malgré l'avertissement de Phillipson (1985a), en étant conscient qu'il s'agit bien davantage de faciès lithiques (pour lesquels on utilise la notion de cinq modes technologiques, équivalant approximativement à Oldowayan, Acheuléen, MSA, LSA à lames et LSA à microlithes), que de repères chronologiques.

(2) Cet obstacle interdit, en particulier, l'étude de la faune et des processus de domestication dans la zone de contact forêt-savane du Cameroun, si tant est que, comme le pense Harris (1969), cet écotone caractérisé par une biodiversité augmentée, est le plus favorable à cette genèse. Oslisly (1993, p. 142) mentionne la découverte d'une vertèbre d'antilope dans une fosse où une tache de cendre avait un pH de 6,9. Mbida (ce volume) signale la présence d'ossements animaux dans les fosses. Il y a davantage à attendre des amas coquilliers côtiers (Van Neer et Clist, 1991), dans le cas où ils recéleraient des sépultures.

région considérée, la situation observée en Afrique orientale et australe, notamment à propos de la question de l'origine et de la répartition des KhoiSan (Hottentots et « Boschimans » ou « Bushmen »), sera largement développée.

MÉTHODOLOGIE

Cet article de synthèse passe en revue divers travaux, non limités aux problèmes d'anthropobiologie puisqu'ils doivent mettre en perspective des données relatives aux paléoenvironnements, à l'archéologie ou à la linguistique historique. Cependant, il était nécessaire, pour contribuer au débat, de produire des données nouvelles, essentiellement dans le domaine de la morphologie comparative des populations.

À cet égard, quatre banques de données anthropométriques ont été utilisées, deux pour le *squelette*, deux pour le *vivant*. Pour chaque approche, on dispose soit de *moyennes* de populations du monde, soit de données *individuelles*. L'intérêt des premières est d'être représentatives du monde entier, puisque toutes les régions sont échantillonnées, et ce avec des effectifs qui atteignent au total plusieurs dizaines de milliers de sujets. Dans le second cas la représentativité est beaucoup plus limitée mais les valeurs individuelles permettent d'étudier les variations intra-populationnelles en détail, et de mettre en évidence d'importants recouvrements entre populations. Toutes les parties du corps peuvent être considérées, mais la tête étant la plus étudiée, seule la craniométrie a été utilisée ici.

L'analyse discriminante a été pratiquée sur IBM-PC à partir du logiciel SPSS, option D^2 de Mahalanobis (distances généralisées), après vérification de la normalité des distributions. Cette méthode présente l'avantage de visualiser les nuages de points représentant les regroupements de populations sous forme spatiale dans n dimensions (n =nombre de variables employées), avec projection dans le plan en coordonnées cartésiennes de type cartographique. Cette présentation est bien préférable à la figuration sous forme de dendrogrammes, utilisée le plus souvent dans la littérature anthropologique, en général d'après la méthode de Penrose (1954), qui peut être trompeuse. Celle-ci en effet, ne tient pas compte des intercorrélations entre mensurations, dont certaines sont redondantes et pèsent alors anormalement lourd dans la discrimination ; de plus, la visualisation obtenue sous forme de bifurcations arborescentes successives d'apparence pseudo-généalogique trahit la réalité, d'une part en introduisant des dichotomies qui fractionnent une continuité biologique, d'autre part en aboutissant à des rapprochements artificiels, les branches de l'arbre pouvant subir des rotations arbitraires, et donc juxtaposer au hasard les extrémités, comme le montre la figure 1.1.

Les deux dendrogrammes sont équivalents. On voit que l'ordre de voisinage des extrémités des branches est aléatoire, mais peut induire en erreur. Un autre reproche concerne leur apparence de pseudo-arbres généalogiques, ce qu'ils ne sont aucunement. Par parenthèse, la critique sur les dichotomies peut s'adresser de la même façon au modèle arborescent utilisé par la linguistique historique comparative : « *language differentiation is a process, not an event* », remarque Vansina (1995, p. 180), qui propose de substituer un autre modèle, en ondes concentriques (*wave model*) à l'arborescence (*tree model*), et partage ainsi le paradigme appliqué ici aux données biologiques. La représentation en

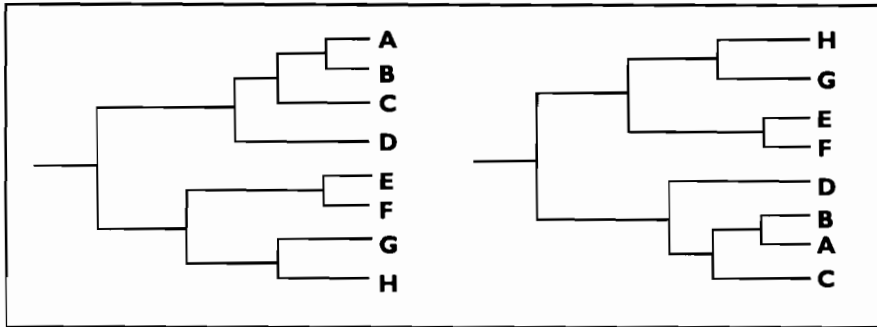


Figure 1.1 — Représentation des distances morphologiques sous forme de dendrogrammes : les deux sont en fait identiques bien que les rapports apparents entre les branches soient différents. Selon le mot de D. Schwartz, il s'agit d'un mobile scientifique de Calder aléatoirement posé à plat.

dendrogrammes est à la rigueur admissible lorsque l'on compare quelques fossiles individuels (voir note 6).

Après un inventaire sommairement descriptif du matériel osseux disponible, puis des données métriques recueillies dans les populations actuelles, le résultat des analyses sera discuté en fonction des perspectives apportées par les sciences humaines.

DONNÉES PALÉONTOLOGIQUES

I. — Les premiers hommes modernes africains

Si l'on s'accorde pour faire de l'Afrique le berceau des pré-humains (Australopithèques) et des tout premiers hommes (*Homo habilis*), à partir des *Homo ergaster/erectus*, tout l'Ancien Monde est peuplé, et les datations, vers 1,8 million d'années, concernant les pithécantropes indonésiens (Swisher *et al.*, 1994), et la mandibule de Dmanisi, en Géorgie (Gabunia et Vekua, 1995), sont aussi anciennes que celles de leurs homologues africains. Le site d'apparition des premiers hommes anatomiquement modernes (*H. sapiens sapiens*), il y a plus de 100 000 ans, est discuté : Afrique orientale et méridionale pour Bräuer (1984), Palestine (Qafzeh) pour Vandermeersch (1981), voire, moins vraisemblablement Chine (Pope, 1992 ; Tiemei *et al.*, 1994). Quoiqu'il en soit, aucune découverte fossile n'a été faite dans la zone qui nous intéresse, en dehors de formes très archaïques dans l'aire péri-saharienne du Tchad, le *Tchadanthropus* (Coppens, 1965) présenté d'abord comme Australopithèque puis comme *H. erectus* et mal daté⁽³⁾, et une mandibule réellement attribuable à un Australopithèque, surnommé « Abel » (A.

(3) Selon Servant et Servant-Vildary (*comm.pers.*), l'âge sub-actuel du sédiment (11 000 BP), le fait qu'il se soit déposé dans des conditions lentes excluant tout charriage important à partir d'autres couches géologiques, et la découverte dans le même lit d'une calotte crânienne d'homme moderne (confiée pour étude à B. Vandermeersch),

(Suite de la note à la page suivante)

bahr-el-gazhali), et datée de plus de trois millions d'années (Brunet *et al.*, 1995). Ensuite, à près de deux millions d'années, apparaissent les *H. erectus* africains vrais (la réalité de ce taxon contesté étant défendue par Rightmire, 1990), dont la morphologie semble plutôt adaptée à la savane (Ruff, 1993), aux sites d'Est Rodolphe (Koobi Fora au Kenya) ER 1805, 3733 et 3883, et d'Oldoway OH 9 en Tanzanie (l'Afrique du Sud n'en a pas livré hormis une mandibule à Swartkrans). Les plus récents (OH 12 d'Oldoway) remontent à moins de 700 000 ans.

L'« *afro-european sapiens hypothesis* » (Bräuer, 1984) plaide pour une origine africaine de l'homme moderne. Après les *erectus*, il y aurait deux grades d'hommes plus évolués :

- ◆ *early archaic sapiens* (datés du Pléistocène moyen, de 500 000 à 200 000 ans, avec des caractères évoquant *erectus* mais une cérébralisation plus avancée) : Bodo et Garba III (Melka Konturé) en Éthiopie, Wadi Dagadlé à Djibouti, Kapthurin près du Lac Baringo au Kenya, Ndutu et Eyasi en Tanzanie, Kabwe (Broken Hill) en Zambie, Cave of Hearths et Saldhana (Hopefield ou Elandsfontein) en Afrique du Sud, et même Rabat (Kebibat) et Salé au Maroc : on les regroupe parfois dans le taxon *H. sapiens rhodesiensis*.
- ◆ *late archaic sapiens* (associés à un outillage Middle Stone Age ou « post-acheuléen ») : certains, comme Omo 2 (formation d'Omo Kibish en Éthiopie : 130 à 90 000 BP), Djebel Irhoud et Témara (Maroc), Haua Fteah (Libye), Florisbad en Afrique du Sud (lequel est, pour Roguinski, 1972, plus proche de Skhul que de Kabwe), Eliye Springs ES-11693, et Ileret ER-3884 (Kenya), Laetoli (LH-18 = Ngaloba, 120 000 ± 30 000 ans, en Tanzanie), étant plus grossiers, d'autres comme Zourah et Dar-es-Soltan au Maroc, et surtout Omo 1 (et peut-être Kanjera si son âge est réellement ancien, au Kenya), Border Cave (= Ingwavuma, à la frontière du Zululand et du Swaziland, 115 000 BP), et Klasies River Mouth (100 000 à 80 000 BP), en Afrique du Sud, étant proches des formes les plus modernes (Beaumont *et al.*, 1978).

D'autres classifications préfèrent regarder Irhoud, Omo 2, Eliye Springs, Haua Fteah, Témara et Florisbad comme archaïques, Singa (*cf infra*) et LH-18 comme « *marginal archaic* », et Border Cave, Klasies, Zourah et Dar-es-Soltan comme modernes.

Pour Rightmire (1981), cette apparition, au début du dernier Interglaciaire, vers 125 000 ans, à la charnière Acheuléen-MSA, d'un type très moderne, induit une véritable rupture évolutive au niveau des hommes fossiles du Paléolithique Moyen d'Afrique par rapport à l'archaïsme de leurs prédécesseurs, qui sont des post-*erectus*. Le crâne 1 de l'Omo, bien que mal situé stratigraphiquement, est très évolué ; Bräuer (1984) le rapproche de Combe-Capelle et d'Afalou, et Day et Stringer (1982 ; 1991) des Hommes de Qafzeh et du Paléolithique Supérieur européen, alors que le crâne Omo 2 trouvé en surface à moins de 3 kilomètres est en revanche assez primitif, intermédiaire entre *H. erectus* et les *sapiens* archaïques. Les os longs associés à Omo 1 sont quant à eux de morphologie moderne et

feraient du « Tchadanthrope » un simien encore inconnu. Son caractère très minéralisé n'exclut cependant pas un dépôt secondaire. En tout état de cause, la découverte d'un australopithèque vrai en Afrique ouest-centrale était prévisible à cette latitude, car au nord du bloc forestier, si tant est qu'il y en eût un à cette époque, l'écosystème ambiant était, comme à l'est du Rift, la savane.

de proportions plus proches des populations soudanaises actuelles que des Européens, des Égyptiens ou des San (Day *et al.*, 1991).

Howells (1981) insiste sur le fait que ces *Homo sapiens* anatomiquement modernes qui auraient ici peut-être 100 000 ans, alors qu'en Europe ces critères ne sont repérables qu'à 34 000 ans, sont reconnus comme tels « du premier coup d'œil », ce que viennent confirmer les analyses multivariées. La strate précédente (Ganovce, Steinheim, Ehringsdorf puis Predmostí et Pavlov) présente des structures crâniennes d'apparence moins évoluée, comme chez les sujets contemporains du Maroc (Djebel Irhoud), du Kenya (Eliye Springs, Ileret), de Tanzanie (LH-18), et d'Afrique du Sud (Florisbad), eux-aussi modernes mais porteurs d'une mosaïque de caractères archaïques qui ne satisfont pas au critère visuel d'Howells et qui, de par leur ressemblance avec le néanderthalien de Gibraltar, suggèrent l'existence d'un flux génétique entre Afrique et Europe (Simmons et Smith, 1991) au Pléistocène Supérieur. Bräuer et Rimbach (1990) ont montré, sur 9 variables qui ne concernent que la voûte crânienne, une grande proximité entre LH-18 et le néanderthalien juvénile du Moustier, alors que ES-11693 est intermédiaire, à cet égard, entre Néanderthaliens classiques et cro-magnonides (« mechtoides ») paléolithiques du Maghreb (Mechta-Afalou en Algérie, Taforalt au Maroc, 21 000 à 10 000 BP), tandis que Omo 1 occupe une position périphérique mais peu éloignée du crâne de Cro-Magnon 1 ; ils en concluent que les premiers hommes modernes d'Afrique, entre 200 000 et 100 000 ans, représentent « potentiellement » les ancêtres des hommes du Paléolithique supérieur européen.

Plus tard, les hommes de la transition Pléistocène-Holocène d'Afrique, tous situés dans la partie sud (Boskop, Cape Flats, Springbok Flats), ou est (Nakuru alias Bromhead's Site à Elmenteita où se situe aussi Gamble's Cave...), et souvent mal datés (Rightmire, 1978) sont complètement modernes. Ils pourraient dériver de l'Homme de Broken Hill (ou Kabwé 1, Zambie, le célèbre « Homme de Rhodésie », *Homo sapiens rhodesiensis*), dont l'antiquité dépasse 150 000 ans, dans un contexte culturel Early Middle Stone Age. Ils sont peu éloignés de ceux d'Europe : Leakey (1953) rapprochait particulièrement Gamble's Cave et Naivasha de Combe Capelle. Le crâne de Cape Flats (Drennan, 1929), jadis abusivement qualifié d'australoiïde⁽⁴⁾ à cause de ses fortes arcades sourcilières, n'est pas très différent de Predmostí 3 ; il peut représenter un stade « pre-Bushman pre-Negro » selon Brothwell (1963). La dénomination de « race de Boskop », ou « Middle Stone Age Physical Type » des auteurs sud-africains, qui, outre la calotte éponyme découverte au Transvaal en 1913 (Broom, 1918 ; Dart, 1923), a été appliquée aux spécimens de Cape Flats, Fish Hoek, Matjes River, Springbok Flats — était aussi reconnue par les vieux auteurs (Galloway, 1937 a) à Kanjera et Gamble's Cave (Kenya) et jusqu'à Asselar, au Sahara malien (Boule et Vallois, 1932), ainsi que chez des hommes actuels (Dart, 1937). Mais cette « race » hétérogène, a vite été démantelée par Dreyer *et al.* (1938), Singer (1958) et Wells (1959). Pourtant, Protsch (1975a) reprenant la vieille proposition de Broom (1918) à propos de l'Homme de Boskop, désigne le fossile de Border Cave par le

(4) D'autres sujets découverts à Bayville, Zuurberg et Mistkraal, dans la province du Cap, et Canteen Kopje (Barkly West, près de Kimberley) ont aussi été qualifiés d'australoiïdes (Broom, 1923, Allen, 1926, Wells, 1929), parfois avec réserves (Wells, 1948). Pour Broom (1929), cette composante dérivée de Florisbad, survivait chez les Bushmen actuels, mais ces considérations ne sont plus défendables à la lumière des travaux concernant les marqueurs génétiques.

terme *Homo sapiens capensis*, dont il fait un ancêtre commun à tous les hommes modernes (qu'absurdement il divise en sous-espèces, dont un *Homo sapiens afer* pour désigner l'Africain, à la suite de la terminologie formulée par Linné en 1758 !). Rightmire (1975a) a montré que ce prétendu taxon *capensis* recouvrait un assemblage hétéroclite allant du spécimen archaïque de Florisbad à celui, peut-être subactuel (la date de $36\,000 \pm 2\,500$ BP donnée par Protsch est contestée par Rightmire), de Fish Hoek, qui est proche des Hottentots (Keen, 1942). Un autre crâne, également mal daté, venant de Fish Hoek, déposé au Musée de l'Île d'Aix, a été étudié par Patte (Patte, 1961), qui le trouve assez typiquement « bushman ».

II. — Le contexte extra-régional

L'Afrique est un continent massif et peu extraverti. Avec l'assèchement du Sahara, qui est survenu à plusieurs époques, les populations situées au sud du désert ont probablement été séparées du reste de l'humanité par des barrières géographiques naturelles qui suivent en gros le 15° parallèle et aboutissent au massif éthiopien. Il a dû en résulter un certain degré d'isolement génétique qui a favorisé des caractères physiques particuliers, lesquels seront examinés au paragraphe suivant. Le Nil est la seule voie de communication qui, bien qu'étroite, fasse communiquer le Bassin méditerranéen avec l'Afrique dite Noire. Elle recèle en outre la plus grande série de squelettes humains anciens du monde ; il est dès lors important d'y suivre de plus près l'évolution du peuplement paléolithique.

Le crâne sans face de Singa (sur le Nil Bleu, 380 km au sud de Khartoum) tient une place à part, qui mérite un développement spécial. Il est mal daté, mais probablement beaucoup plus ancien que les 17 300 BP avancés par Villiers et Fatti (1982). Dart (1939) et Wells (1951) en faisaient un proto-Bushman d'origine africaine, ayant pu s'étendre jusqu'en Europe : Boule avait de son côté rapproché les Hottentots des Grimaldiens de l'Aurignacien d'Europe du sud. Brothwell (1974) qui a procédé à une première révision, le compare, en faisant des réserves sur une éventuelle déformation pathologique, au crâne de Kabwe, mais aussi aux Néanderthaliens occidentaux, au motif que son contour sagittal est très proche du crâne de Gibraltar. En fait, le contour transverse « en maison » l'éloigne beaucoup de la forme arrondie des Néanderthaliens, et Stringer (1979) le classe avec les *Homo sapiens* archaïques. L'hypothèse des Néanderthaliens africains a du reste été abandonnée entre temps (Tillier, 1992), et dans la Grotte du Porc-épic (Éthiopie) le fragment de mandibule en son temps qualifié de néanderthaloïde par Vallois (1951), dans un contexte MSA à présent daté entre 77 000 et 61 000 BP (par la méthode d'hydratation de l'obsidienne), est lui aussi considéré comme *H. sapiens* archaïque par Bräuer (1984 : 387).

Le contour sagittal du crâne de Singa est presque superposable à celui de Predmostí 9. Comme le montre la Figure 1.2 ci-après, sa largeur remarquable (155 mm), associée d'une façon générale à de grandes dimensions de la voûte, l'éloigne complètement de la variation africaine (ni la calotte pourtant de fort module de Boskop, 205 mm de long sur 150 de large, ni les autres spécimens « boskopoïdes » cités par Singer, 1958 ne dépassent 150 mm). Une telle valeur n'est en effet observée chez aucun des 496 crânes négro-

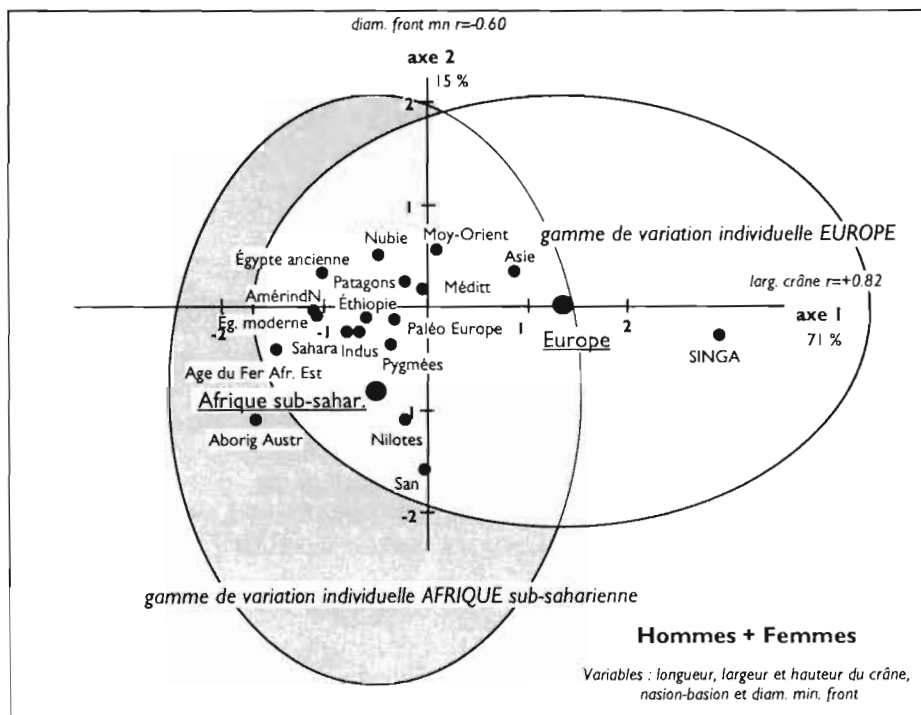


Figure 1.2 — Analyse multivariée de 5 mensurations du crâne (calotte) de Singa (les populations de référence concernent un mélange des deux sexes)

africains de notre série, et est seulement présente chez 77 de 1319 Européens (soit 5,8 %), ce qui lui confère une certaine brachycranie. L'indice crânien, qui vaut 81,6, ne se rencontre que chez 1,2 % des négro-africains, 13 % (sur une série de 47 crânes) des KhoiSan et 40,3 % des Européens. La largeur interorbitaire, estimée à 28 mm par Wells (1951), qui revient sur le chiffre de 30 mm avancé antérieurement par Smith Woodward, plaide pour un caractère archaïque ou tropical : la corrélation entre ce caractère et la largeur du nez ($r=+0,20$ pour 1319 individus du monde entier, $r=+0,56$ pour 116 moyennes de populations du monde, sexes confondus) est hautement significative. Schepartz (1988) le trouve proche du crâne de Lukenya Hill, lequel est l'un des plus vieux spécimens africains montrant des traits « nègres ».

À Nazlet Khater (Vallée du Nil nubienne, 50 km au Sud d'Asyout), un sujet mesurant 1m65 a été trouvé inhumé dans une mine d'exploitation du silex remontant à 33 000 ans (Vermeersch *et al.*, 1984), dans un contexte industriel de type paléolithique supérieur indiscutable. C'est le plus vieil homme véritablement moderne au nord de l'Équateur en Afrique. Il présente une fosse pré-nasale et un fort prognathisme alvéolaire, alors que la mandibule, très robuste, rappelle celle de Dar-es-Soltan (Atérien) voire celle de Mauer (la plus vieille mandibule européenne), l'ensemble pouvant être relié à Wadi Halfa et, selon Thoma (1984), aux Maghrébins du Paléolithique supérieur (Afalou, Taforalt) d'une part, aux crânes de la fin du Pléistocène et de l'Holocène d'Afrique sub-saharienne d'autre

part (Bräuer et Rimbach, 1990). Sur ce point pourtant, Lahr (1994, 1996) ne voit pas de continuité régionale entre les fossiles d'Afrique du Nord et les autres séries africaines. À Soleb, toujours en Nubie, une mandibule fossile non datée présenterait selon Sausse (1975) des caractères « négroïdes ».

Le Paléolithique final n'est représenté que par le seul squelette de Wadi Kubbaniya, en Haute-Égypte (Wendorf *et al.*, 1986). Il s'agit d'un sujet masculin mesurant 1m 72, musclé mais longiligne, avec des traits faciaux robustes, de type « australoïde » (voir note 4 ci-dessus), un fort prognathisme, et un nez large (28,1 mm) à bord mousse ; sa datation est estimée entre 20 à 25 000 ans, et il ressemble aux sujets de Jebel Sahaba évoqués ci-après. Par contre, l'épipaléolithique est bien documenté dans la Vallée, avec plusieurs sites importants. La région de Wadi Halfa (Qadien, 12 500 à 6 400 BP), a livré un matériel abondant avec le cimetière de Toshka, et surtout le célèbre site 6B36 (22°N, 31°E), et ses 38 sépultures, le plus souvent multiples, pour ses inventeurs (Hewes *et al.*, 1964) « *if the 6B36 people were Negroid, they did not closely resemble either the man of Asselar, found in the western Sahara, or the inhabitants of the Early Khartoum site* ». Plus au sud, en effet, à Khartoum (site « Early Khartoum », 8 000 à 4 900 BC), quelques squelettes (dont un seul crâne étudiable) de contexte « mésolithique » (économie de prédation avec parfois usage de poteries), avaient été attribués par Derry (1949) à des « Nègres », mais ce seul crâne était en trop mauvais état pour être mesuré. À Jebel Sahaba (Nubie, 14 000 à 12 000 BP), site qui a livré 58 squelettes, Anderson (1968), suivi par Dutour *et al.* (1994), conclut qu'il existe une ressemblance avec les Cro-Magnon d'Europe, et particulièrement forte avec ceux de Mechta-el-Arbi (Algérie) mais renonce à les comparer aux restes venant d'Afrique sub-saharienne : « *any use of this material to elucidate negro originals must await a more sophisticated search for distinctive features of the Negroid skeleton, if such exist. Vague references to prognathism and limb proportions are of little value* » ; le bord inférieur du nez *toujours mousse*, est cependant, avec les autres caractères cités, très en faveur de ce rapprochement. À Kadero (4 330 ± 95 BC), où l'économie néolithique est présente, une vingtaine de tombes montrent des squelettes porteurs d'un prognathisme facial et alvéolaire marqués, physiquement proches du site de tradition « Early Khartoum » de l'Hôpital de Khartoum (Krzyzaniak, 1978) et de celui de Saggai (Caneva, 1983). À leur propos, une vive polémique, qui montre la gêne dont font preuve certains anthropologues américains vis-à-vis des caractères anatomiques, sur la caractérisation « raciale », a fait rage (Dzierzykrai-Rogalski, 1978 ; Armelagos et Greene, 1978 ; Robertson et Bradley, 1978 et 1979 ; Robertson, 1979).

Villiers et Fatti (1982) ne peuvent discriminer Asselar (Mali, 6 400 BP), Jebel Sahaba, Wadi Halfa ou Mechta, des Bantous ou des San d'Afrique du Sud. Dans l'analyse de Bräuer et Rimbach (1990), Asselar est toutefois plus près des Cromagnoides d'Afrique du Nord que des sujets d'Afrique méridionale. Boule et Vallois (1932) le rapprochaient des Hottentots (notamment à cause d'une saillie osseuse de la pommette et d'un plissement antérieur du bord inférieur de l'orbite), et des Bantous d'Afrique du Sud et l'éloignaient des Soudanais d'Afrique de l'Ouest, à une époque où l'on considérait les Bantous comme « moins nègres » que les Soudanais. Plus tard, au Néolithique final et au Prédynastique, s'opère en Égypte nubienne la fusion entre des éléments méditerranéens et un fond mélanofricain (Crichton, 1966 ; Froment, 1994).

Au site 100 de Jebel Moya, 250 km au sud-sud-est de Khartoum, ce sont 2800 tombes datant d'environ 1 000 à 400 BC qui ont été fouillées de 1911 à 1914, mais les squelettes ont été en grande partie détruits, de sorte que seuls environ 80 adultes ont pu être étudiés métriquement par Mukherjee *et al.* (1955). Ils concluent à une population d'assez haute taille, au crâne robuste et de morphologie négroïde intermédiaire entre celle des Nubiens antiques (groupes A, B, C, D, X) et des sub-sahariens actuels.

Le peuplement du Sahara préhistorique au Néolithique est fait d'un mélange de négroïdes (Karkarichinkat, Mali, 4 000 à 3 600 BP) et de cro-magnoïdes de type Mechta (Briggs, 1955; Chamla, 1968; 1978), lesquels disparaîtront par la suite. Pour Dutour (1989), qui reprend ce terme ambigu de cro-magnoïdes, les chasseurs-pêcheurs d'Hassiel-Abiod, à 7 000 BP, au nord de Tombouctou, ont une morphologie intermédiaire entre celle, robuste, de Mechta, et celles de Wadi Halfa et de Jebel Sahaba; l'un des crânes est identique à celui d'Asselar, à l'avulsion dentaire près. Ces hommes, selon Dutour, sont très différents des habitants actuels de la région, Soninké, Bambara, Peul ou Dogon. Une comparaison systématique reste à faire avec ceux des nécropoles mauritaniennes (Izriten 6 100 ± 120 BP, Tintan 5 670 à 2 470 BP, Chami 4 190 à 1 870 BP) découvertes par Nicole Petit-Maire, et celles, en cours d'étude, de François Paris (1995a, 1995b) au Niger, dans l'Azawagh (à partir de 6 500 BP), et à Iwelen (de 3 600 ± 100 à 2 100 ± 50 BP, où avec le cuivre, arrivent des hommes nouveaux, peut-être paléo-berbères: Roset, 1995). Des peuples à morphologie gracile, qualifiés de proto-méditerranéens par Marie-Claude Chamla (1968), et qui ont peut-être une filiation avec les Natoufiens du Proche-Orient (Ferembach, 1976), semblent donc s'installer au Sahara. À l'Âge du fer ancien, dans le Sahel du Tchad (Koro-Toro au Borkou), de nombreux cimetières existent (Huard *et al.*, 1963), et révèlent un peuplement négroïde, quoique un seul squelette ait été convenablement étudié (Treinen, 1975). Au Fer Moyen, entre le I^{er} et le XIII^e siècle de notre ère, s'épanouit localement une culture dont la céramique dite haddadienne est fortement inspirée par des modèles égypto-nubiens qui suggèrent une immigration ponctuelle (Treinen-Claustre, 1982, p. 178), la seule du reste qui soit attestée entre vallée du Nil et Afrique noire⁽⁵⁾, probablement via le Bahr-el-Ghazal (voir aussi Huard et Huard-Allard, 1980, et Zayed, 1980).

La communication entre le Maghreb et l'Afrique sub-saharienne peut avoir fonctionné à travers le Sahara, ou le long de la côte atlantique, mais l'Afrique occidentale est la région la plus démunie de toutes en vestiges convenablement étudiés, en dehors de la zone des mégalithes sénégaubiens (Thilmans *et al.*, 1980), qui ont livré de nombreuses sépultures, en mauvais état pour la plupart, où les dents étaient cependant étudiables. Il existe en outre au Sénégal d'importants tumulus, dont l'extension est plus septentrionale. Mégalithes et tumulus semblent surtout avoir été bâtis entre le VII^e et le XIII^e siècle de notre ère dans cette région (McIntosh et McIntosh, 1993), et il ne faut pas s'attendre à y trouver des sujets ayant de grandes différences physiques avec les populations actuelles.

(5) Au néolithique, Smith (1980) distingue cinq aires culturelles au Sahara: Hoggar, Tanezrouf, Azawad, Tilemsi, Azawak, et enfin une vaste zone qui va du Ténéré à Khartoum en ayant pour limite sud l'isohyète 500 mm de l'époque, environ 3° au nord de l'actuel. Cet ensemble ne concerne pas la vallée du Nil égypto-nubienne, dont l'autonomie se manifeste précocement (Midant-Reynes, 1992).

De l'abri sous roche de Kouroukorokalé (Monts Mandingues, Mali : MacDonald, 1997), une dizaine de squelettes d'âges divers, non étudiés, sont déposés au Musée de l'IFAN à Dakar (Chamla, 1968). Du Sénégal au delta du Niger, des amas coquilliers ont parfois livré des ossements, mais il n'en existe aucune étude. Un seul autre site retient finalement l'attention dans la sous-région, mais plus au sud, celui de Kintampo (Ghana, 3 500 BP), où onze squelettes indiscutablement nègres ont été découverts (Flight, 1970).

III. — Critères de différenciation biologique des hommes actuels

À partir de l'Holocène donc, les témoins, quoique dispersés et fragmentaires, se multiplient, et le problème posé à l'anthropologue est le lien entre ces trouvailles et les stocks génétiques africains actuels, avec la difficulté fondamentale que soulignent Phillipson et Phillipson (1981, p. 70) : « *Interpretation of this admittedly very fragmentary evidence is rendered even more difficult by the fact that the modern reference populations on which these attributions are based are the result of thousands of years of interaction between precisely those groups that we are attempting to distinguish* ». Or dans la littérature archéologique, et pas seulement ancienne, on discute souvent de l'apparition des « Noirs », sans que l'on sache clairement si ce terme inclut ou au contraire sépare les variantes morphologiques que représentent les Bushmen et les Pygmées : ces derniers sont-ils eux aussi « négroïdes » ? Une clarification terminologique préalable s'impose donc.

Il est inutile d'engager ici une discussion obsolète sur l'existence des races humaines : celles-ci ne sont pas des taxons identifiables puisqu'il existe un gradient continu de variation des caractères morphologiques, en fonction de la différenciation géographique. Il est plus intéressant de se demander à quoi, au sein du polymorphisme actuel, ressemblaient le plus les premiers hommes modernes, et quelle est l'ancienneté de la divergence d'un certain nombre de caractères visibles qui permettent à l'homme de la rue de distinguer ce qu'il *pense* être des « races ».

Selon l'école traditionnelle, basée sur l'apparence physique (Phillipson et Phillipson, 1981), il y a trois stocks génétiques en Afrique sub-saharienne : des khoïsanoïdes, des négroïdes, et, curieusement, des « caucasoïdes du nord-est africain » (« *Somali-like* », « *Erythriote* »). En effet, il était classique de considérer les crânes holocènes africains tels ceux d'Elmenteita comme « europoïdes » (Leakey, 1935 ; Coon, 1971 p. 634). Wells (1960) tempère ce jugement en précisant : « *As Tobias points out, Europoid traits have been detected in some Late Stone Age remains from Southern Africa, and a number of finds can be linked in a tenuous chain to connect these with the Late Stone Age populations of north-east Africa... if the bearers of « Europoid » traits were derived from north-east Africa, some of them may well have been extremely dark like the present-day Herero* ». On retrouve là des réminiscences de l'ancien problème hamitique, dont Hiernaux (1974) a définitivement réfuté l'existence en biologie, mais qui est encore discuté chez certains anthropologues physiques (Winkler, 1992). Les analyses morphologiques multivariées très poussées obtenues par Hiernaux (1968), lui montrent cependant une ressemblance entre Maures et Warsingali, situés aux deux extrémités ouest et est du Sahara, qu'il interprète comme une convergence au même milieu aride, mais que l'on pourrait considérer

comme due à une proximité d'origine, à rechercher du côté du Moyen-Orient, ou simplement à un métissage arabe des deux côtés.

Shrubsall (1907), écrit que l'élément négroïde, qui a joué un rôle dans la formation des Égyptiens prédynastiques, offre une ressemblance beaucoup plus nette avec les Boschimans-Hottentots qu'avec les Bantous. Ceux-ci, pour Boule et Vallois (1932, p. 89) seraient moins différenciés dans le sens « nègre » que les habitants de l'Afrique de l'Ouest, et plus proches d'un type ancestral qu'ils situent du côté des Hottentots, les San constituant une évolution plus récente de cette souche.

Rapprochés sur une base linguistique, les peuples africains de langue sémitique (Bédouins, Éthiopiens) et couchitique (Somali, Afar, Beja, Galla) ont en effet subi des influences génétiques asiatiques, sud-arabiques, possiblement liées à la pénétration de la culture pré-axoumite Sabéenne venue d'Arabie par le port d'Adoulis et pénétrant jusqu'à Axoum à partir de 700 BC (Contenson, 1980), dans une aire qui correspond grossièrement à l'Érythrée actuelle. Cette immixtion les distingue du stock négro-africain répandu sur le reste du continent, comme on peut le mettre en évidence grâce à l'étude des marqueurs génétiques (Cavalli-Sforza *et al.*, 1994, p. 174), ou à des analyses statistiques multivariées portant sur la conformation du crâne, dont la différenciation se fait sur une base en partie géographique (Froment, 1992a). Que cela soit dû à un métissage ou à une origine particulière, ces peuples sont en tout cas morphologiquement proches des Égyptiens anciens, dans une position intermédiaire entre les autres populations d'Afrique et celles d'Europe, tout près des peuples protohistoriques de l'Europe méditerranéenne (Froment, 1992b ; 1994). Plus à l'ouest, le hiatus entre les stocks génétiques est plus marqué, et au niveau des confins Mauritanie-Sénégal, la frontière entre leucodermes et mélanodermes est particulièrement nette.

Cependant, les seize critères de « négritude » établis par Chabeuf (1970), et ceux de Riquet (1979), vont dans le sens d'une typologie tout-à-fait périmée, qui se représente les « Noirs » selon un cliché mental davantage que dans la réalité de leur polymorphisme, tel que le voit la démarche contemporaine de la biologie humaine (Van Gerven *et al.*, 1973, Armelagos *et al.*, 1982). En effet, lorsque l'on applique ces critères à des séries osseuses réelles, on s'aperçoit que leur valeur diagnostique est plus que faible. Nous nous limiterons ici aux caractères céphaliques, la discussion des éléments différentiels du squelette post-crânien, moins systématisés, risquant de nous entraîner trop loin du propos central. Chabeuf propose cinq signes sur le crâne (sans compter un sur la mandibule et un sur la taille des dents, tous deux flous) : la dolichocéphalie, la platyrhinie, les orbites basses, le prognathisme alvéolaire, et, cinquièmement, des considérations non métriques concernant le frontal et l'occipital. En appliquant les quatre premiers critères, qui sont quantifiables, à une série de 607 crânes venant de toute l'Afrique sub-saharienne (8 % Afrique de l'Ouest, 38 % Afrique Centrale, 42 % Afrique orientale, 12 % Afrique du Sud), on constate (Tableau 1.1) que seuls les deux premiers, la platyrhinie (nez large), et la dolichocéphalie ou crâne allongé (caractère en fait peu spécifique), pris isolément, correspondent à plus de la moitié des sujets, et à un peu moins (44,7 %) lorsqu'on les combine. En comparaison, le nez large ne se voit que chez 32 % d'un échantillon de 1058 Européens, la dolichocéphalie chez 14 %, le prognathisme chez 6 %, et l'association nez large-tête longue chez seulement 5 % d'entre eux. Insistons donc sur le fait que ces

Tableau 1.1 – Application des critères de « négritude » de Chabeuf à une série de crânes de Négro-Africains (l'effectif total est de 607, mais peut varier d'une mesure à l'autre)

Critère(s)	nombre de sujets	%
Platyrrhinie (indice nasal > 51)	471 / 545	86,4
Dolichocéphalie (indice crânien < 74,9)	314 / 588	53,4
Orbites basses (indice orbitaire au dacryon < 83)	158 / 424	37,3
Prognathisme (indice de Flower > 101,9)	175 / 486	36,0
association platyrrhinie – dolichocéphalie	239 / 535	44,7
association platyrrhinie – orbites basses	136 / 417	32,6
association platyrrhinie – prognathisme	127 / 476	26,7
association dolichocéphalie – prognathisme	87 / 482	18,0
association dolichocéphalie – orbites basses	59 / 421	14,0
association prognathisme – orbites basses	37 / 398	9,3
association prognathisme – platyrrhinie-dolichocéphalie	70 / 472	14,8
association prognathisme – platyrrhinie-dolichocéphalie-orbites basses	12 / 392	3,1

observations ne fondent pas une typologie classificatoire, taxonomique, et que leur valeur, indéniable, est relative et non absolue. Autrement dit, elles déterminent des gradients morphologiques à travers lesquels il est hors de question de tracer des seuils, encore moins des barrières (qui ne pourraient être que sociales, sous forme d'interdits de mariage entre groupes physiquement différents). Les figures 1.2, et 1.5 ci-après, sont à cet égard des représentations assez parlantes de cette notion de proximité relative.

De plus, le stéréotype « tropical » (platyrrhinie, prognathisme), n'est pas confiné à l'Afrique (d'autant plus que seulement un quart des sujets du Tableau 1.1 répondent à ces 2 critères combinés ; chez les Européens ils ne sont que 3 %), mais se voit largement en Amérique latine, en Asie et dans le Pacifique. Ces caractères ne sont donc pas « négro-africains » en tant que tels, puisque les Veddoïdes ou les Aborigènes australiens par exemple, qui n'ont aucune parenté proche avec l'Afrique, les expriment à un degré particulièrement marqué (le prognathisme est seulement alvéolaire en Afrique, mais il est aussi facial en Australie). On pourrait en fait les interpréter comme des plésiomorphies, dans la terminologie cladistique, c'est-à-dire l'héritage d'un stade antérieur aux origines de la lignée humaine, puisque de tels caractères sont bien marqués tant chez les gorilles et les chimpanzés, que chez les Australopithèques et les *Homo erectus*. La sélection les aurait conservés dans certaines régions, en raison d'un avantage adaptatif, au climat par exemple, et les aurait éliminés dans d'autres, lors de la colonisation des latitudes plus froides (Weiner, 1954 ; Glanville, 1968). Ces caractères portent beaucoup moins sur la voûte crânienne que sur la face, laquelle est malheureusement rarement conservée sur les fossiles. L'échancrure nasale, généralement large ($24,5 \pm 0,8$ mm chez l'Européen, $27,3 \pm 0,9$ mm chez l'Africain au sud du Sahara), est souvent limitée en bas par un bord mousse, ou même une fossette ou une gouttière pré nasale (qui existe chez les grands primates), et c'est sa morphologie qui, finalement, est la plus utilisée dans les comparaisons « raciales » (bien que, chez les Somalis, pourtant noirs de peau, cette largeur soit seulement de $25,0 \pm 0,4$ mm : c'est qu'en Afrique, la corrélation entre cette dimension et l'humidité ambiante est forte, comme le montre le Tableau 1.2). Point de détail qui n'est pas expliqué

Tableau 1.2 — Corrélations entre quelques variables anthropométriques et les extrêmes climatiques en Afrique sub-saharienne, pour n populations (source : Hiernaux et Froment, 1976)

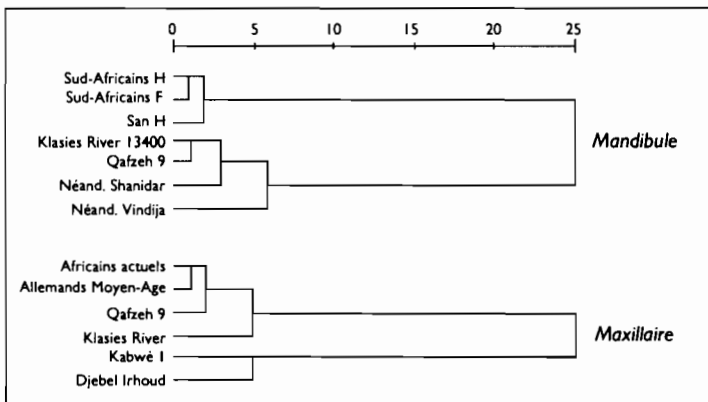
	n=	Pluviosité	Humidité		Température	
			maximale	minimale	maximale	minimale
Taille (stature)	330	- 0,26**	+ 0,13*	- 0,35**	+ 0,44**	ns
Taille Assis	107	ns	+ 0,35**	- 0,32**	+ 0,50**	+ 0,31**
Longueur Membre Supérieur	67	ns	ns	- 0,41**	+ 0,38*	ns
Largeur des épaules	126	+ 0,45**	ns	ns	ns	+ 0,31**
Largeur de la tête	213	+ 0,22**	ns	+ 0,26**	- 0,31**	ns
Largeur de la face	185	+ 0,34**	+ 0,19**	+ 0,27**	- 0,15*	+ 0,24**
Hauteur du nez	131	- 0,22**	- 0,32**	- 0,20*	- 0,18*	- 0,27**
Largeur du nez	203	+ 0,42**	ns	ns	- 0,35**	ns

ns : non significatif * : significatif à 5 % ** : significatif à 1 %

clairement et ne suffit pas à un diagnostic d'origine, la suture nasale est assez fréquemment fermée chez l'adulte africain, ce qui est exceptionnel ailleurs (Briggs, 1958).

La question de l'ancienneté de ces caractères a été maintes fois discutée. Omo 1 n'a pas de traits typiquement « négroïdes », avec les réserves faites sur ce mot, et le fait que son crâne facial soit détruit, comme à Border Cave et Klasies River⁽⁶⁾, ne permet pas de trancher. Deux autres sites sud-africains, Die Kelders et Equus Cave, n'ont livré que des dents. On a dit que le Middle Stone Age commence vers 195 000 BP à Border Cave

(6) Pour Wolpoff et Caspari (1990), le frontal de Klasies est en fait archaïque, son éventuelle appartenance au sexe féminin pouvant en atténuer la robustesse. Cinq mandibules brisées et un os malaire d'âge Middle Stone Age ont aussi été trouvés dans ce site, et ils sont d'allure plus ou moins moderne, tout comme les quelques éléments post-crâniens d'après Rightmire et Deacon (1991), sans toutefois que l'on puisse, à 60 000 ans de distance, les attribuer à un groupe « racial » particulier. Des fouilles plus récentes ont permis de recueillir un maxillaire assez robuste mais d'apparence « moderne », daté de 120 000 ans (Bräuer et al., 1992), la mandibule 41815 remontant à 100 000 ans d'après l'estimation de Thackeray (1989). Pour Lam et al. (1996) leur morphologie est clairement différente des hommes actuels. Une analyse morphologique multivariée a été tentée ci-dessous, par mes soins, pour évaluer la proximité des restes de Klasies, confirme cette vue.



(Butzer *et al.*, 1978), mais de nouvelles datations rajeunissent cette date à moins de 100 000 ans (Thackeray, 1989), voire 45-75 000 ans, pour le faciès d'Howieson's Poort (Grün *et al.*, 1990) ; le crâne Border Cave 1 ainsi que la mandibule BC2 ont été trouvés hors stratigraphie donc mal datés, le squelette BC3 pourrait avoir 70 à 80 000 ans mais c'est un jeune enfant aux caractères physiques peu ébauchés, donc difficiles à interpréter dans le sens de la modernité. L'étude de la cristallisation minérale des ossements laisse entendre (Morris et Sillen, 1995) que ces squelettes pourraient dater seulement de l'Âge du Fer.

Cependant, Schepartz (1985), à propos d'Omo et de Ngaloba, constate qu'il existe sur les fossiles africains des caractéristiques (forme du frontal, réduction de la face, prognathisme sous-nasal) qui n'existent pas sur leurs homologues européens ou asiatiques. Rightmire (1984a) remarque aussi que le fragment KRM 16425 de Klasies, qui ne comporte que la base du frontal et les os nasaux, a le nez large et présumé plat. La conclusion est la même à Border Cave selon Villiers et Fatti (1982), qui le rangent, comme Springbok Flats, davantage parmi les « nègres » que les San, mais ce n'est pas l'avis de Cooke *et al.* (1945), pour qui Border comme Springbok sont « *quite distinct from both the South African Negro and the Bushman type* », ni de Rightmire (1979, 1984a) qui, à la suite de Pycraft et Keith, pense aussi que les spécimens de Border Cave et Fish Hoek sont à rapprocher des Khoisan plutôt que des Bantous. Protsch (1975a) estime aussi que les traits négroïdes sont apparus plus tardivement, ce qui faisait dire à Boule et Vallois (1946, p. 478) à propos de l'Afrique méridionale : « *parmi toutes ces formes anciennes, il n'y a pas de Noir proprement dit. Le même fait avait été constaté en Afrique du Nord et en Afrique Orientale. Il soulève un problème qui n'est pas résolu* ». Pour Bräuer (1984), et Corruccini (1992), l'adulte Border Cave 1 ne ressemble pas aux Africains actuels. En fait, la divergence entre les deux groupes — le stock khoïsanoïde et le stock négroïde — ne remonterait pas à plus de 15 000 ans d'après les données de l'archéologie (Tobias, 1972) et des caractères dentaires (Haeussler *et al.*, 1989).

IV. — Inventaire des squelettes holocènes d'Afrique sub-saharienne

Compte-tenu des critères énoncés plus haut, et de la vitesse d'évolution assez lente des caractères somatiques, on peut considérer que durant les derniers millénaires, les habitants de l'Afrique Centrale n'étaient pas très éloignés de ceux d'aujourd'hui. Cependant, les vestiges humains d'époque antérieure à 2 000 ans sont rares en Afrique sub-saharienne. Sans pouvoir évidemment être exhaustif, on les a dénombrés selon un classement géographique, et chronologique.

1. Afrique Centrale

Dans la zone qui nous intéresse (Figure 1.3), il n'y a pratiquement rien qui puisse fonder des hypothèses sur les affinités des peuples. On connaît, par ordre chronologique :

- ◆ Iwo Eleru (Western State, Nigeria, 11 200 ± 200 BP) : le plus ancien site Late Stone Age d'Afrique centro-occidentale. Sépulture sous abri. Un seul sujet, front assez fuyant (ce qui est rare en Afrique), voûte très allongée, et basse, à traits négroïdes

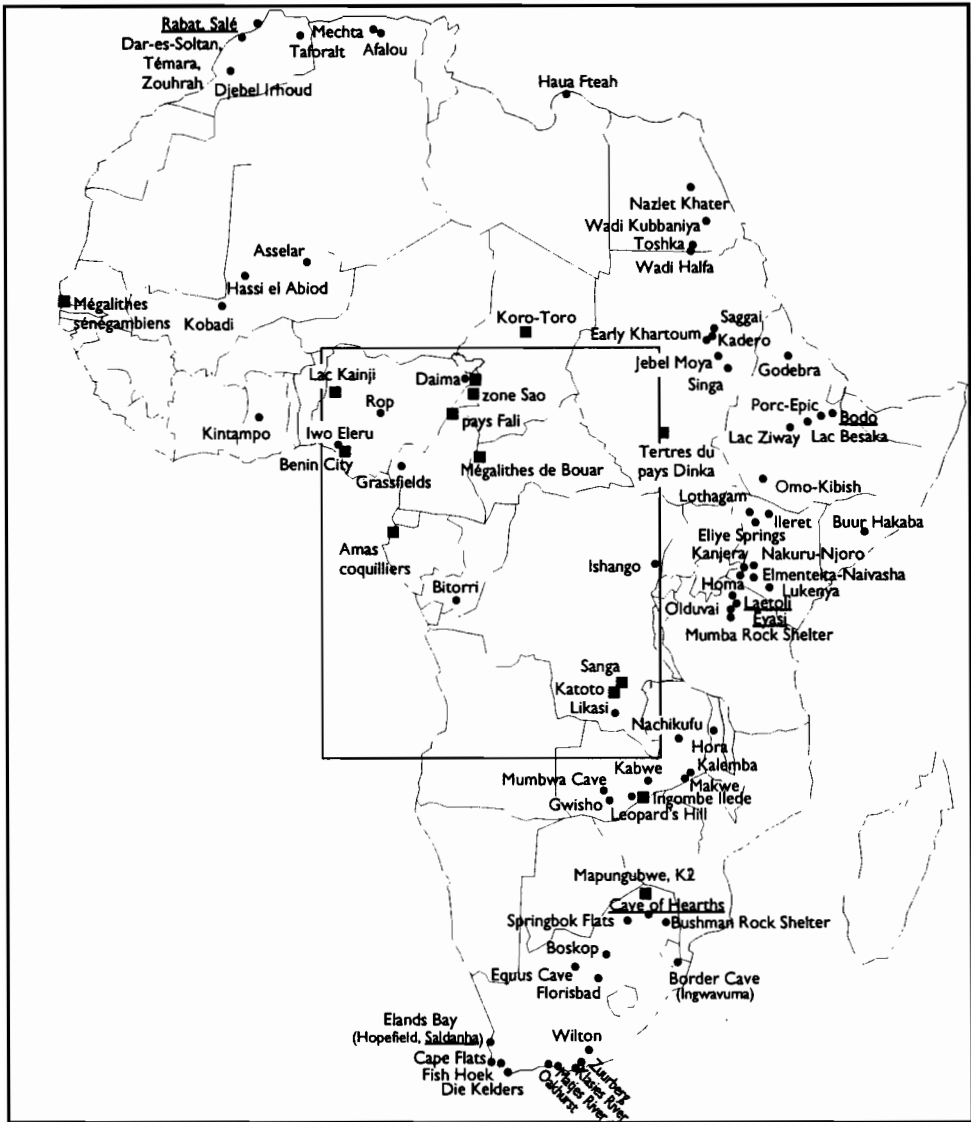


Figure 1.3 — Carte des sites archéologiques cités dans le texte, et ayant livré des restes squelettiques humains. Les noms soulignés se réfèrent à des fossiles antérieurs à l'Homme moderne, les cercles correspondent au MSA, LSA et Néolithique, et les carrés à l'Âge du Fer. Le cadre marque les limites de l'aire considérée plus en détail sous le terme Afrique Centrale.

(« *nasal bridge fairly flat* » : Brothwell et Shaw, 1971). Trevor le trouvait boskopoïde bien que ne présentant pas de « *bossing* » pariétal mais cette appréciation est réfutée par Brothwell (in Shaw, 1972) qui voit plutôt quelques similitudes avec Asselar. Villiers et Fatti (1982), au terme d'une analyse métrique, estiment qu'il est en dehors de la variation des Bantous et des San actuels.

- ◆ Ishango (ex-Zaïre, au bord du Lac Rweru/Édouard) : les restes d'une douzaine d'individus ont été collectés, dans un contexte « lupembo-tshitolién ». Les fragments d'un crâne très épais, nommé Is11, qui aurait 7 à 9 000 ans (Heinzelin, 1957), ne sont pas exploitables, hormis un morceau de frontal dont l'espace orbitaire très large (28 mm) est un caractère soit archaïque, soit négro-africain (voir *supra*). Les mandibules auraient des caractères négroïdes assez francs, avec cependant des éléments primitifs, tels que des dents de très grandes dimensions, plus proches des Australopithèques que des hommes modernes (Twisselmann, 1990), ce qui rend difficile l'interprétation, compte-tenu du contexte stratigraphique, de ces pièces. Le squelette post-crânien est svelte (Twisselmann, 1958). De nouvelles fouilles conduites depuis 1983 ont abouti à la découverte de 19 spécimens dans le même « niveau fossilifère principal », redaté de 20 000 BP par racémisation des acides aminés de coquilles, et $25\,290 \pm 350$ (par accélération) sur du carbone 14 d'œuf d'autruche (Brooks et Smith, 1987), mais l'ancienneté de ce « mésolithique » est loin d'être unanimement admise. Un crâne beaucoup plus récent quoique très mal daté (entre 7 000 et 750 BP !) nommé Is1-1, assez complet pour faire l'objet d'analyses multivariées (Boaz *et al.*, 1990), n'est pas différenciable d'un groupe « Négroïde Central » qui comprend les Hutus du Rwanda et du Burundi, les Venda et les Zulus d'Afrique du Sud, tous de langue bantoue, mais aussi les Dogon d'Afrique de l'Ouest. Ces auteurs voient des « similarités morphologiques » entre ledit crâne et ceux d'Asselar et d'autres sites du Sahara malien (Hassi-el-Abiod) et algérien (Tin Hanakaten) ou de Nubie (Jebel Sahaba) évoqués plus haut.
- ◆ Ntadi Yomba (Congo) LSA, Tshitolién Supérieur ; la couche B, vers $7\,000 \pm 150$ BP, a fourni quelques débris humains mêlés à des restes de cuisine, dont un fragment de bassin et de mandibule d'enfant, et des phalanges d'adulte, inexploitables sur le plan anthropologique (Van Neer et Lanfranchi, 1985 et 1986).
- ◆ Bitori (Congo) Tshitolién Supérieur daté de 7 000 à 4 000 BP (fouilles de Emphoux, 1970). Mêlés à des ossements animaux, les débris d'un crâne humain (deux fragments de pariétal et un temporal complet) ont été retrouvés (Poplin et Okassa, *comm. pers.*). Compte-tenu du contexte de la découverte, il s'agit plus vraisemblablement d'un cas de cannibalisme que d'un rite funéraire, de type incinération.
- ◆ Likasi au Shaba (Katanga), près de Lubumbashi : un squelette non daté mais très minéralisé par de la malachite, a été considéré par Drennan (1942) comme complètement négroïde et non khoïsanoïde.
- ◆ Grottes de la région de Lastoursville et de Ndendé (Gabon) : des sépultures attribuées au LSA ont été découvertes en 1992 par M. Pickford et R. Oslisly (signalées dans Clist, 1995 p. 130) mais n'ont pas encore fait l'objet d'un rapport anthropologique.

- ◆ Cameroun (North West province) : des squelettes assez complets, et de mode d'inhumation et d'âge comparable, exhumés dans les abris de Shum Laka et Abeke (Maret *et al.*, 1987), et de Mbi Crater (datés respectivement de $7\,040 \pm 80$ BP et de $7\,790 \pm 80$ BP par Asombang, 1988), représentent les populations d'Afrique forestière du Late Stone Age. Le squelette féminin de Mbi Crater, étudié par Brothwell (*in* Asombang, 1988, p. 460) est certes d'une stature très faible (1 m 41) mais il reste isolé. Les dernières fouilles de Shum Laka ont conduit à la découverte, dans un niveau de $3\,300 \pm 90$ BP, de nouveaux restes (Orban *et al.*, 1996), notamment de deux femmes adultes mesurant respectivement 1 m 48 et 1 m 56, ce qui les situe un peu au-dessus de la moyenne des femmes pygmées actuelles, et un peu au-dessous des femmes bantoues. Asombang conclut très prudemment qu'il ne peut s'agir de Pygmées, et que leurs liens avec les populations actuelles ne peuvent être définis : « *although they portray 'negroid' characteristics, it is impossible, at least for the moment, to say whether or not they are 'bantoid' traits* » (Asombang, 1988, p. 437, et ce volume).
- ◆ Gajiganna (Nord Nigeria, 1 200 BC cal.) : les squelettes d'éleveurs de petit bétail « *correspondent davantage à la population actuelle qu'à des nomades venus du nord* » (Breunig *et al.*, 1993).
- ◆ Maluba, sur la Lobaye : associé à des poteries de type Batalimo, vers 2 000 BP, une inhumation secondaire (Caselitz *in* Eggert, 1987) a fourni un squelette altéré de petite taille (entre 1 m 40 et 1 m 52); quoique le crâne ne soit pas étudiable, la largeur du nez (26 mm) est en faveur d'une origine négroïde ou pygmoïde.
- ◆ Mégalithes (*tazunu*) de Bouar (RCA) et site de Ndio : inhumations et crémations, premier millénaire BC (David, 1982 ; Vidal, 1992 ; Zangato, 1993, 1996), ossements mal conservés et non étudiables, pouvant être en rapport avec une culture de langue oubanguienne selon Vidal (1982, p. 114).
- ◆ Île de Toala (RCA) : plusieurs inhumations (Vidal, 1982), dont une avec un bracelet de fer, première partie du second millénaire de notre ère, ossements assez abîmés (Ménard *in* Vidal *et al.*, 1983). À quelques kilomètres, le site de Ko Bi Doé a livré le squelette en bon état d'un adulte de grande taille (non étudié).

La plupart des sites recelant des squelettes sont, en Afrique centrale, datés de l'Âge du fer ; les inhumations deviennent dès lors très nombreuses et impossibles à recenser exhaustivement. La morphologie corporelle ne peut, en l'espace de 2 000 ans, avoir radicalement changé, en l'absence toutefois de flux migratoires élevés, ou de changements brutaux de mode de vie, comme le passage de la cueillette au pastoralisme (Hausman, 1984).

- ◆ Dans la butte de Daima (Nigeria) ont été découvertes des squelettes (non étudiés), en position contractée, en pleine terre, d'époque Late Stone Age et Iron Age (Shinnie, 1971, p. 10 ; Connah, 1981). À Rop rockshelter, Nigeria (Gaherty, 1968), un squelette inétudiable, mais dont les dents présentaient une usure compatible avec un statut d'agriculteur plutôt que de chasseur, a été directement daté sur l'os à 25 ± 120 BC (Eyo, 1972), et plus anciennement à la suite des fouilles de David : 480 ± 140 BC

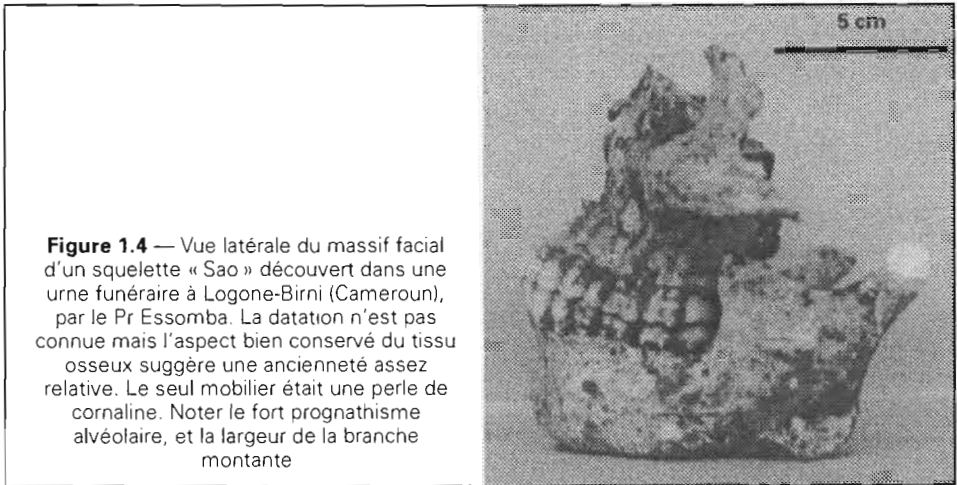


Figure 1.4 — Vue latérale du massif facial d'un squelette « Sao » découvert dans une urne funéraire à Logone-Birni (Cameroun), par le Pr Essomba. La datation n'est pas connue mais l'aspect bien conservé du tissu osseux suggère une ancienneté assez relative. Le seul mobilier était une perle de cornaline. Noter le fort prognathisme alvéolaire, et la largeur de la branche montante

(Sutton, 1982). Dans l'Extrême-Nord du Cameroun plusieurs sites de l'Âge du fer ont fourni des squelettes en jarre le plus souvent, dans les buttes « Sao » (Holl, 1995), des buttes présumées non Sao comme à Pouss (David, 1973), des tertres « salakiens » et « mongossiens » du V^e au XVII^e siècle au Diamaré, dans la région de Maroua (Marliac, 1995), et dans les cimetières Fali des environs de Garoua (Gauthier, 1979). Leur état de conservation est malheureusement trop mauvais pour fournir des séries statistiques utilisables (Holl, 1994), mais les quelques crânes récoltés par MM. A. Marliac, J.P. Lebeuf, A. Holl, J.M. Essomba (Figure 1.4), et O. Langlois, qu'ils ont bien voulu me confier, sont dans la gamme de variation des Africains actuels, comme l'ont aussi montré quelques travaux antérieurs (Vallois, 1938; Valeix, 1974). David (1972) fait observer la longue continuité culturelle de ces buttes du Nord-Cameroun, pourtant situées sur la frontière linguistique tchadique-Adamawa, l'intrusion la plus notable n'arrivant qu'au XIX^e siècle avec l'expansion peule. Ce sentiment de continuité domine également en Centrafrique (Vidal, 1982), sans traces d'intrusions, y compris commerciales, extérieures, jusqu'au XVIII^e siècle (en dehors peut-être de la vallée de l'Oubangui). Cette remarque est une mise en garde contre le recours systématique à de perpétuelles migrations pour expliquer l'origine des peuples.

- ◆ Des débris de squelettes inéditables ont aussi été recueillis dans les amas coquilliers du II^e-IV^e siècle AD de la région de Libreville (Peyrot et Oslisly, 1986). Le Musée de l'Homme, à Paris, conserve, outre des séries Sao, une petite collection de « crânes des grottes du Congo » (ref. 18.565 à 18.573) que nous n'avons pas encore étudiée, mais dont l'âge semble récent.
- ◆ Citons aussi à Benin City (Nigeria) un puits contenant une trentaine de squelettes, 1 490 ± 90 AD (Connah, 1963), et la zone du réservoir de Kainji sur le Niger (Nigeria), qui a livré 21 sépultures dont l'antiquité ne dépasse pas 300 à 400 ans (Wade, 1971).

- ◆ Dans l'Ituri (région de l'Epulu, abri de Matangai Turu), une tombe contenant une épingle de fer, et datée de 700 BP, a été attribuée à une femme pygmée (Garralda *in* Mercader, 1997).
- ◆ Dans l'ossuaire de la grotte de Mbiala, Congo Brazzaville, 1 310 ± 100 BP., parmi des os démembrés, deux crânes complets ont été exhumés par Emphoux (1982), et déposés au Musée de Brazzaville où ils auraient été détruits. Ils sont graciles et négroïdes, avec platyrrhinie et gouttière pré-nasale. L'un semblait déformé artificiellement, avec aplatissement occipital. Les trous occipitaux avaient été agrandis comme si le cerveau avait été consommé. Ils étaient accompagnés de deux objets en fer, sans outillage lithique.
- ◆ Des débris humains éparpillés sont signalés dans les sites de Kakontwe et Dimba en ex-Zaïre (Van Neer, 1990), mais leur fragmentation ne les rend pas attribuables à tel ou tel stock génétique. Dans ce pays, plusieurs nécropoles importantes fournissent en fait les *seules* séries osseuses un peu anciennes disponibles en Afrique sub-saharienne et, à ce titre, méritent d'être examinées plus en détail. Datées du Later Iron Age (cimetières de Katoto et de Sanga, VIII^e au XVI^e siècle dans l'Upemba; grottes de Lovo XV^e au XVIII^e au Bas Zaïre), de par leur âge récent, elles pourraient être en rapport avec les occupants actuels de la région (Maret, 1985).

C'est ce qu'ont tenté de vérifier Hiernaux *et al.* (1992) en comparant les squelettes de Sanga et de Katoto avec les populations présentes aujourd'hui ; le premier site n'a pas d'affinités culturelles identifiées, alors que le second « paraît constituer un pont entre le Premier Âge du fer centrafricain et la culture des populations actuelles de la région, dont les Luba » ; il existe entre les deux séries des différences significatives pour plusieurs traits morphologiques, ce qui exclut leur appartenance à la même population (les céramiques et les coutumes funéraires sont aussi très différentes). Une tentative de reconstitution des indices céphalique, facial et nasal permettant de passer du squelette au vivant, a permis de conclure à une non identité entre Sanga et Katoto d'une part, et les Luba actuels d'autre part (Katoto leur étant cependant plus proche que Sanga), en grande partie en raison d'un visage plus étroit et des proportions corporelles plus trapues dans l'échantillon archéologique. La stature, aux environs de 1m 66 dans le sexe masculin, n'a par contre pas changé en mille ans. L'ensemble de la morphologie des sujets de ces nécropoles les inclut bien dans les populations périforestières actuelles de langue bantoue⁽⁷⁾.

(7) Plusieurs dizaines de tombes ont été détruites à Tongo (Kivu) par des travaux routiers (Misago et Shumbusho, 1992). Quelques squelettes ont été confiés au Dr N.T. Boaz, de l'Université de Virginie. Le mobilier archéologique les rattache à la tradition Uréwé (à l'origine du complexe de Chifumbazé), au début de l'Âge du Fer (Early Iron Age), au tout début de l'ère chrétienne. A propos de cette période, il faut souligner une intéressante attaque menée par Stewart (1993), contre le travail de Hiernaux et Maquet (1956-1960 ; il s'agit d'Emma Maquet-De Longrée, confondue par Stewart avec son mari l'ethnologue Jacques Maquet), à propos d'une supposée focalisation coloniale sur l'ethnie, et le souci (concernant notamment la filiation entre les Renge disparus, et les actuels Hutus) d'identifier des « races » archéologiques. La remarque est savoureuse, lorsqu'on connaît les positions anticolonialistes de Hiernaux, et la vanité des classifications raciales en Afrique (Hiernaux, 1968), mais elle illustre bien l'incompréhension que beaucoup d'anthropologues culturels ont de la démarche en biologie humaine, attitude de diabolisation (purement idéologique) qui va jusqu'à nier toute différence physique, entre Tutsi et Hutu par exemple.

Une telle approche comparative entre le squelette et le vivant, quoique assez hasardeuse, notamment en ce qui concerne la forme du nez, dont les « parties molles » sont difficiles à restituer, est intéressante pour l'archéologue, car elle permet de mieux cerner les affinités des populations à travers le temps.

La grande largeur de la branche montante de la mandibule est un trait répandu en Afrique préhistorique. On l'observe à Iwo Eleru, Mbi Crater et Shum Laka (Asombang, 1988), à Ishango (Twisselmann, 1990), à Tuinplaas (Hughes, 1990), chez les soi-disant « mechoïdes » (Georgeon *et al.*, 1993) de Kobadi, Mali (2 415 ± 120 BP), les Capsiens du Maghreb (photo dans Histoire Générale de l'Afrique, UNESCO, vol.2, p. 458), et sur le squelette « Sao » de Logone Birni. (observation personnelle, voir figure 1.4). Ce caractère présent aussi il y a 33 000 ans à Nazlet Khater (51 mm, moyenne actuelle 33,0 ± 2,5 en Europe, 34,8 ± 2,9 en ex-Zaïre : Twisselmann, 1990), est abusivement considérée par Brothwell (1971, p. 45) comme khoïsanoïde, et peut être soit une plésiomorphie (caractère archaïque) héritée des *Homo erectus*, soit un caractère de robustesse de l'appareil masticateur, lié à une alimentation peu raffinée.

2. Afrique de l'Est

Rappelons que le maximum mondial d'extension glaciaire culmine à 18 000 BP. C'est à partir de cette date qu'apparaissent des spécimens étudiables dans la sous-région.

- ◆ Lukenya Hill près de Nairobi (Kenya, site GvJm/22) : 17 680 ± 760 BP, Late Stone Age : morphologie nègre selon Gramly et Rightmire (1973) et Rightmire (1984b), qui le rapprochent d'Elmenteita (Bromhead's site), sans lui trouver de traits « bushmanoïdes ».
- ◆ Olduvai (Kenya) : Pléistocène supérieur, plus récent que ne le proclamait son inventeur (Reck *in* Mollison, 1928) : 16 920 ± 920 BP pour Protsch (1975a) et même Néolithique pour Ambrose (1984) ; assez écrasé mais ressemblerait à Elmenteita (Leakey, 1953, p. 209), et au physique Maasaï actuel (Boule et Vallois, 1932).
- ◆ Lac Ziway (Éthiopie) : un pariétal isolé, daté de 11 870 ± 300 BP (Brandt, 1986).
- ◆ Godebra (Éthiopie, tout près d'Axoum) : un crâne et quelques os très fragmentés ont été datés (sur l'apatite) du début de l'Holocène (Phillipson, 1977) à 5 180 ± 165 BC cal. Cette strate IIB a aussi livré de la poterie, des graines d'*Eleusine coracana*, et des ossements de chameau ; sa datation s'étend entre 5 000 et 1 000 BC.
- ◆ Elmenteita I (Bromhead's site, Kenya) : 7 410 ± 160 BP selon Protsch, contesté par Ambrose, et par Nelson (1980) qui, sur la base des autres sites à poterie qualifiés d'elmenteitiens, ont entre 2 900 et 1 300 ans. Parmi la trentaine d'adultes, les deux sujets nommés A et B peuvent être rapprochés des Bantous sud-africains (Rightmire, 1975b ; Villiers et Fatti, 1982) malgré l'avis de Leakey (1935) qui les considérait comme « caucasoides » à cause de leur orthognathisme et de leur nez étroit. À quelques kilomètres, le site de Gamble's Cave II (GsJ1) a livré 5 squelettes de grande taille (dont le N° 4 a été daté sur son collagène à 8 210 ± 260 BP), qui ressemblent à l'Homme de Naivasha (Leakey, 1942) d'âge voisin (10 850 ± 330

BP selon Protsch, 1975b) et ne se démarquent guère des groupes actuels d'Afrique de l'Est (Protsch, 1978). Pour Ambrose (1984) ces dates sont là encore surévaluées et doivent être placées au Néolithique, entre 4 000 et 3 000 BP. Schepartz (1987, p. 80), qui a repris, à Nairobi, l'étude du squelette de Naivasha Railway Rockshelter, considère que ce n'est pas un homme de plus de 1m80, mais une femme de moins de 1m60, dont l'ancienneté, à l'heure actuelle, ne peut être déterminée précisément.

- ◆ **Lac Besaka** (Éthiopie) : 7 000 à 5 000 BP, Late Stone Age avec bols de pierre et céramique, 6 sépultures, squelettes (parfois mutilés) à affinités négroïdes (Bräuer, 1978), rapprochées de Jebel Sahaba et de Wadi Halfa pour McCown (cité par Brandt, 1986).
- ◆ **Lothagam** (rive ouest du Lac Turkana, Kenya) : voir Ambrose (1984), 7 560 BP, groupe de chasseurs-pêcheurs LSA, grands et robustes. 28 sujets ont été enterrés dans un cimetière. Il pourrait s'agir d'ancêtres des Nilotiques, avec une face nettement plus allongée qu'à Wadi Halfa, et pas d'affinités particulières avec les KhoiSan (Angel *et al.*, 1980). La mandibule D d'Ishango en est très voisine.
- ◆ **Loboï** (Nakuru, Kenya) : 8 sujets dont au moins deux en sépulture, associés à des microlithes et des tessons, datation mal assurée (entre 6 000 et 8 000 BP, mais certaines des poteries seraient plus récentes : Schepartz, 1987, p. 71), non étudiés convenablement : Wolpoff (*in* Farrand *et al.*, 1976) trouve que le sujet H4 présente des caractères pygmoides mais d'une part il n'a pas examiné la face (non remontée quoique partiellement conservée), et d'autre part l'estimation de la stature à partir des os longs donne 162 à 165 cm. Ces sujets s'intègrent mal aux autres séries du Kenya bien que Schepartz les rapproche de ceux de Lothagam.
- ◆ **Kabua**, rive ouest du Lac Turkana, Kenya (Angel *et al.*, 1980, Schepartz, 1987), un crâne robuste comparable aux autres restes du Lac Turkana et non pas spécialement archaïque comme le pensait Whitworth (1966). La même remarque vaut pour la mandibule trouvée en surface à **Loyangalani** (Twisselmann, 1991).
- ◆ **Buur Hakaba** (sud Somalie) : deux squelettes avaient été trouvés par des soldats pendant la Dernière Guerre (site de Rifle Range cité par Clark, 1954, p. 251), mais les fouilles récentes de Brandt (1986, 1988) à Gogoshiis Qabe ont abouti à la découverte de douze sépultures complètes, structurées, accompagnées d'offrandes. Neuf sont datées entre $8\,120 \pm 440$ BP et $5\,430 \pm 90$ (sur l'apatite de l'os), et deux à $5\,210 \pm 90$ BP, et $5\,225 \pm 280$ BP (sur le collagène). Schepartz cité par Brandt (1986) y voit un type physique grand et assez robuste, ultra-dolichocéphale, qui s'individualise régionalement, bien qu'avec des affinités avec les populations de la charnière Pléistocène-Holocène du Soudan et du Lac Turkana et du Lac Besaka citées plus haut.
- ◆ **Mumba Rock Shelter**, Tanzanie (Eyasi) : $4\,860 \pm 70$ BP = 3 670 BC calibré (Bräuer, 1976), « Wiltonien » (c'est un faciès microlithique d'Afrique australe, daté de 10 000 à 3 000 BP, ressemblant au Tshitolién d'Afrique Centrale ; ces deux faciès se mélangent dans la zone inter-lacustre). Les sujets sont négroïdes et non khoisanoïdes (Bräuer, 1980).

- ◆ Kangatotha (West Turkana, Kenya) : 4 800 BP, hémi-mandibule isolée à affinités négroïdes (Coon, 1971), ressemble à celle d'Ishango et, on l'a vu, à celles de Lothagam.
- ◆ Galana Boi (Est Turkana, Kenya) : 42 squelettes se rapportant à deux contextes archéologiques, l'un de mode de vie prédateur, l'autre, plus récent, vers 4 000 BP, fondé sur l'élevage.
- ◆ IL Lokeridede (Est Turkana, Kenya) : colline funéraire à inhumations secondaires, contexte néolithique (présence de chèvre), 4 000 BP, ossements très fragmentés.
- ◆ Lowasera (Kenya, rive est du Lac Turkana) : 8 sépultures dont 2 étudiées, relatives à des sujets robustes ; les crânes sont très fragmentés mais présentent des caractères nègres assez prononcés selon Rightmire (1977). Ils sont datés entre 2 500 et 3 500 BP (Schepartz, 1987, donne 8 000 à 5 000 BP). Un troisième crâne, gracile, est probablement plus récent et intrusif.
- ◆ Njoro River Cave (Kenya) : Elmenteitien, LSA (Leakey M. et Leakey L., 1950), 2 920 ± 80 BP, 79 crânes sur un site de crémation. Il y a dans cette région de nombreux sites de la même époque : Egerton Cave, Keringet Cave, Lion Hill Cave etc. (Ambrose, 1982). La grotte de Porcupine Cave (Baringo, Laikipia) a livré plusieurs tombes à crémation, de 2 830 ± 120 BP à 2 320 ± 160 BP, et le corps d'un sujet tué d'une flèche, non étudié (Siiriainen, 1977).
- ◆ Ngorongoro Crater (Nord Tanzanie) : 2 260 ± 180 BP, une douzaine d'individus dont 3 crânes mesurables qui, selon Magori et Day (1994) ressemblent à ceux de Hyrax Hill et Njoro River Cave.
- ◆ Hyrax Hill (Nakuru, Kenya) : à Nakuru Burial Site, 10 sujets dont un seul étudiable (Nakuru IX), peut être récent (culture des « Stone Bowls »), ressemble physiquement à Elmenteita (Rightmire, 1975b), et enterré selon le même mode qu'à Ngorongoro. Plusieurs autres locus de la colline de Hyrax Hill, ainsi que les sites de Willey's Kopje, Baharini et Makalia, voisins, ont aussi fourni des squelettes néolithiques ou Early Iron Age à L.S.B. Leakey (1935), autour de 2 000 BP. Les sépultures de Ilkek Mounds (GsJj65-67, Brown, 1966), Cole's Burial (GrJj5a), Mount Suswa (Naivasha, GuJj14) et Kokurmatakore (Est Turkana) se rattachent à une tradition de Néolithique pastoral avec sépultures sous cairns (Schepartz, 1987).
- ◆ Homa Shell Mounds (Est-Victoria, Kenya) : six squelettes incomplets d'âge inconnu, découverts par Leakey (1935) dans des amas coquilliers et rapprochés par lui des KhoiSan. Pour Schepartz (1988) seul le sujet 4 pourrait évoquer cette comparaison, mais les restes ont la même morphologie que Njoro River et Bromhead's Site.

3. Afrique méridionale

Cette aire géographique est très riche, et particulièrement bien étudiée (Bräuer et Rösing, 1989), puisque Morris (1992) a inventorié plus de 2 500 squelettes holocènes. Cette zone géographique n'est pas le centre de mon propos, et l'inventaire ci-dessous a pour but de montrer la présence de « nègres » (par opposition aux San), dès le LSA, c'est-à-dire bien avant l'arrivée des Bantous. Les sites les plus classiques sont :

- ◆ Mumbwa (Zambie) : 19 780 ± 130 BP (couche V), LSA, 16 individus en grotte, à crâne étroit et espace interorbitaire large, différent à la fois des nègres et des San selon Jones (1940).
- ◆ Bushman Rock Shelter (Origstad, Transvaal, Afrique du Sud) : une mandibule d'enfant d'abord datée à 1 290 BP puis redatée entre 27 400 et 31 900 BP (!), et un squelette d'enfant remontant à 9 940 ± 80 BP, LSA (Villiers et Protsch, 1974), plus proche des Bantous (actuels) que des San.
- ◆ Kalembe (Vallée de la Chipwete, Zambie orientale) : 8 000 – 4 500 BP, LSA, trois crânes écrasés et deux mandibules, sans aucun doute « nègres » (Villiers, 1976).
- ◆ Tuinplaas (Springbok Flats, Afrique du Sud) : antérieur (mais de combien, on ne sait) à 5 570 BP, squelette dont la position par rapport aux Bantous actuels et aux San est discutée, car il présente des caractères mixtes (Hughes, 1990), avec une stature élevée, de l'ordre de 1 m 80.
- ◆ Plusieurs sites LSA de Zambie : Nachikufu (4 830 ± 320 BP), Makwe (4 010 ± 90 BP), Leopard's Hill, ont livré quelques restes non identifiables sur le plan anthropologique, à l'exception de Chipongwe (Toerien, 1955) (4 000 BP), attribué par Wells (1950) à un « bushmanoïde », tout comme également Maramba (vers 5 000 BP).
- ◆ Lochinvar (Gwisho Hot Springs, Zambie) : 4 650 ± 150 BP, « Wiltonien » (Gabel, 1962, 1965), à Gwisho A, 16 sujets, les hommes mesurent entre 1 m 56 et 1 m 70, les femmes 1 m 38 et 1 m 42, ils sont qualifiés de « nègres », selon les calculs de Villiers et Fatti (1982). A Gwisho B et C : 21 squelettes écrasés, à affinités KhoiSan mais de grande taille, selon Brothwell (1971), puisque les statures des trois hommes valent 1 m 56, 1 m 69 et 1 m 69, et celle des deux femmes 1 m 59, ce qui les place plus près des Hottentots (Khoikoi) que des San.
- ◆ Otjiseva (Khomas Highland, Namibie) : > 4 440 BP, calotte crânienne évoquant un crâne KhoiSan de grand module.
- ◆ Hora (Malawi) : 4 000 – 1 000 BP, LSA (Nachikufien III) : deux squelettes à affinités négroïdes avec une composante « érythréenne » selon Wells (1957), « de taille modérée, extrêmement robustes et musculeux », avec des proportions corporelles négroïdes.
- ◆ Boskop (Potchefstroom, Transvaal, Afrique du Sud) : une calotte crânienne longue et large mais qui, pour la plupart des auteurs modernes, ne diffère pas fondamentalement du crâne hottentot (Singer, 1958). Pièce mal datée (pas de datation absolue), l'âge MSA est douteux car fondé seulement sur l'aspect « archaïque » du fossile et l'association avec une pierre taillée atypique (Van Riet Lowe, 1954).
- ◆ Les grottes côtières de Elands Bay, Skildergat (Fish Hoek ou Peer's Cave), Plettenberg Bay, Kalk Bay, Byeneskranskop, Glentyre, Oakhurst, Tsitsikama, Nelson Bay, Matjes River Shelter, Coldstream Cave, Outeniqua (Gear, 1926 ; Keen, 1947 ; Inskeep, 1987), et les sites plus intérieurs de Wilton Large Rock Shelter, Melkhoutboom, Klipfonteinrand et De Hangen, tous situés dans la province du Cap, et d'âge wiltonien, ont livré des séries squelettiques d'importance variable, ressemblant, parfois en un peu plus robuste, aux Bushmen (Rightmire, 1978). Plus de la moitié des squelettes exhumés datent de 4 000 ans ou moins.

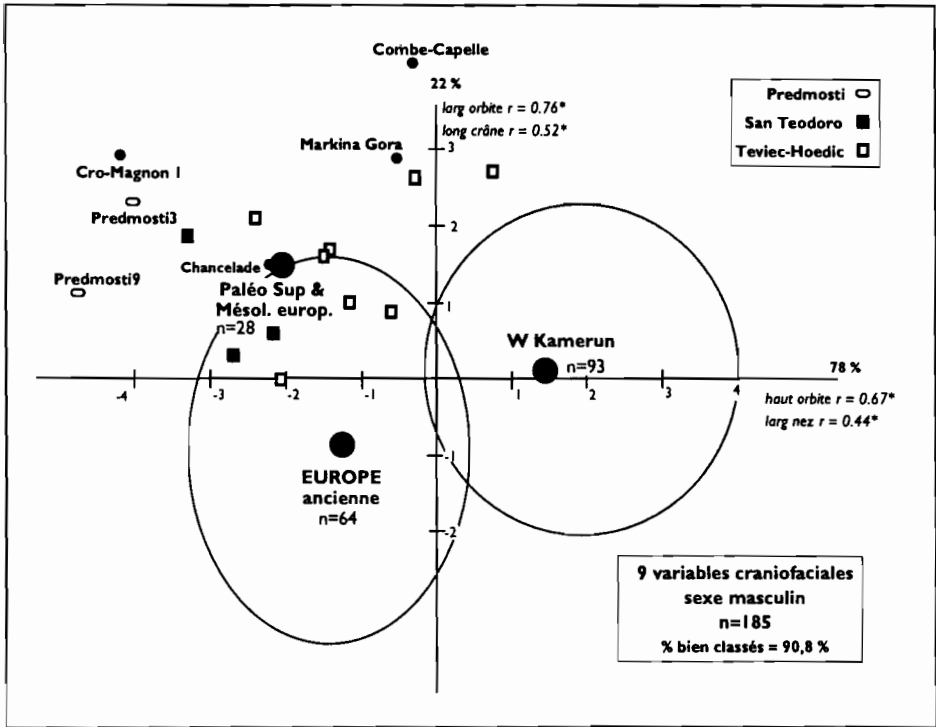


Figure 1.5 — Analyse comparative de la variation de crânes européens néolithiques, par rapport à une série actuelle de l'Ouest-Cameroun d'une part, et de quelques hommes fossiles du Paléolithique et du Mésolithique d'Europe («cro-magnoïdes»), d'autre part. On constate que les crânes cro-magnoïdes n'ont pas d'affinités centre-africaines particulières.

- ◆ **Fingira** (Malawi) : entre $2\,350 \pm 80$ BP et $3\,530 \pm 80$ BP, deux squelettes LSA, sans poterie ni indices d'agriculture, qui sont selon Brothwell (*in* Sandelowsky et Robinson, 1968), de petite taille, à placer dans la catégorie «*Bush-Negro*», et ne se démarquent effectivement pas des Bantous ni des San dans les calculs de Villiers et Fatti (1982).
- ◆ **Phwadzi** (Malawi) : $1\,450 \pm 50$ BP, Âge du fer, pas de renseignements anthropologiques.
- ◆ **Inyanga** (Zimbabwe) : Âge du fer, 1 700 à 1 000 BP, plusieurs individus de type «*nègre*» (Tobias, 1958).

Beaucoup de ces squelettes sont donc qualifiés de «*nègres*». De là à avancer qu'ils sont, comme à Mumba, «*bantu-like*» (prognathisme alvéolaire marqué, nez et distance interorbitaire larges) comme on pourrait le penser à la lecture de Bräuer (1980) est excessif, comme le montrent les analyses discriminantes de Boaz *et al.* (1990), Winkler (1992) et la nôtre, dans la mesure où il n'y a pas superposition absolue entre la classification linguistique des peuples et leur ressemblance somatique. L'exemple d'Ishango Is1-1

prouve qu'il faut abandonner l'espoir de juger du caractère bantou ou non d'un crâne isolé d'après l'anatomie. Tout juste peut-on distinguer un groupe négro-africain moyen, distinct du groupe d'Afrique du Nord-Est (Égyptiens et Nubiens Anciens) d'un côté, des KhoiSan de l'autre. L'Europe est plus facile à discriminer (voir Figure 1.5) d'une série d'Afrique centrale, bien qu'un certain recouvrement entre les deux nuages de points existe néanmoins.

CONTRIBUTION DE L'ANTHROPOLOGIE DU VIVANT

I. — L'anthropométrie

1. La stature des individus, et le problème des Pygmées

Il est difficile de définir biologiquement, c'est-à-dire en dehors de toute considération sur le mode de vie, ce qu'est un Pygmée, sinon pour dire que ce terme désigne des populations de très petite taille, les plus faibles au monde. Arbitrairement, on fixe la limite à moins de 1 m 50 en moyenne pour les hommes, 1 m 40 pour les femmes ; la génétique n'est pas d'un grand secours pour pousser plus loin cette définition (Cavalli-Sforza, 1986). Les traits faciaux sont assez évocateurs mais plus faciles à reconnaître sur le vivant (teint clair, lèvres minces) que sur le squelette (Froment, 1993). D'après ma banque de données craniométriques, 28 % (sur un effectif de 1084 crânes) des Européens et 80,8 % des négro-africains (sur 338 sujets, moyenne $27,3 \pm 2,0$ mm) ont une largeur du nez égale ou supérieure à 26 mm. Sur os sec, la largeur du nez des Pygmées n'est pas en soi supérieure à celle des Bantous (moyenne $27,1 \pm 2,2$ mm pour 43 sujets), c'est plutôt sa hauteur qui est plus faible (respectivement $45,2 \pm 2,8$ et $48,2 \pm 3,4$ mm). Sur le vivant, la largeur du nez est plus visible chez les Pygmées à cause d'un bombement marqué des narines (Heymer, 1992) : $44,9 \pm 4,1$ (n=67) contre $42,2 \pm 4,0$ en largeur, $50,1 \pm 4,0$ contre $50,7 \pm 4,2$ en hauteur pour 1768 sujets d'Afrique sub-saharienne colligés.

Dès le XIX^e siècle, deux hypothèses historiques sont avancées : soit les Pygmées sont les premiers autochtones de l'Afrique, soit ce sont des dégénérés issus de populations antérieures plus « évoluées ». Kollmann (1894), réfuté par Schwalbe (1906), pensait que le pygmée était la forme première de l'humanité, en se fondant sur des arguments archéologiques (squelettes de Schweizerbild en Suisse) et embryologiques, en remarquant que le fœtus humain a des caractères pygmoïdes, et que les pygmées adultes conservent des caractères dits néoténiques, c'est-à-dire infantiles. D'autres invoqueront leur « primitivisme » culturel (Schmidt, 1910). Mais si l'Australopithèque Lucy était petit(e), l'*Homo erectus* (ou *H. ergaster*) adolescent du Turkana, Kenya, daté de 1,6 million d'années, promettait d'atteindre au minimum 1 m 70 (Brown *et al.*, 1985).

Pour l'archéologue donc, seule la découverte non d'un individu, mais d'un ensemble de squelettes de petite taille, signerait la présence de « pygmées » sur un site. À Ishango, un humérus et un tibia complets, assez grêles, permettent d'estimer la stature du sujet à au moins 1 m 66 ; les hommes d'Iwo Eleru ont une taille moyenne de 1 m 65 (Brothwell et Shaw, 1971) ; la valeur estimée à Shum Laka (Grassfields, Cameroun) pour le squelette

daté de 7 000 BP est de 1 m 60. Les deux squelettes présumés féminins datés de 3 000 BP évoqués plus haut et mesurant 1 m 56 et 1 m 48, ont des chiffres proches respectivement des femmes bantoues (Yassa et Mvae, 1 m 57) et des femmes « pygmoïdes » Bakola (ou Bagyèli, 1 m 49) habitant actuellement le sud Cameroun (Froment, 1989). À Elmenteita (Gamble's Cave II, Kenya) vers 8 400 BP, date qui est, on l'a dit, très contestée, la stature est beaucoup plus élevée (1 m 77 à 1 m 80) et rappelle celle des Tutsi. À Border Cave un fémur robuste accompagnait le fameux crâne MSA et sa longueur, estimée entre 46 et 48 cm, fait prédire une taille d'au moins 1 m 70. Le fémur de Springbok Flats est encore plus long (50 cm). Ces statures ne correspondent évidemment pas à des San, ni *a fortiori*, à des Pygmées (la longueur du fémur des KhoiSan est de l'ordre de 40 à 41 cm, pour une stature moyenne de 1 m 57 à 1 m 61 chez l'homme). Du reste, la controverse autour du type de Boskop a fait apparaître une réduction de taille des KhoiSan actuels par rapport à leurs ancêtres présumés, sans que l'explication d'adaptation à un changement écologique soit établie.

Hiernaux (1966) a établi un parallèle entre pygméisation et ancienneté de l'adaptation au milieu forestier. La réduction de format en forêt est en effet une loi bien connue en zoologie (règle de Bergmann), affectant certains reptiles et mammifères sauvages ou domestiques. Chez l'homme on a tour à tour invoqué les nécessités de la thermorégulation (Ruff, 1993), un déplacement plus aisé dans les sous-bois, une économie des besoins énergétiques (Hiernaux, 1977), un meilleur rendement à la chasse voire une adéquation optimale entre le corps et l'arme (Brues, 1959). Avoir une masse corporelle faible est certainement avantageux pour survivre avec moins de calories : le métabolisme de base est de 1 200 calories pour un Pygmée de 37 kg et 1,42 m, contre 1 647 pour un Américain de 65 kg et 1,72 m (Mann *et al.*, 1962). Mais dire que cela facilite la régulation de la température du corps, en minimisant la masse de muscle thermogène, dans un milieu chaud et saturé d'humidité tel que la forêt équatoriale, où l'évapotranspiration est inefficace (Hiernaux *et al.*, 1975), est plus discutable, puisque en Papouasie et dans les îles de Mélanésie un tel morphotype est observé en forêt d'altitude (Diamond, 1991). Cet auteur rappelle aussi que les KhoiSan du Kalahari, de petite taille, vivent dans un milieu sans couvert végétal et que l'argument de la course en sous-bois ne tient pas. Il se pourrait toutefois que leur présence dans ce biotope soit récente, et qu'ils aient été repoussés là par les migrations bantoues, mais leur haute adaptation à ce milieu hostile ne plaide pas en faveur de cette hypothèse.

2. Pygmées et San

Ces deux populations ont en commun le mépris que leur portent leurs voisins Bantous, attitude qui rend les métissages difficiles, et toujours à sens unique, seulement des femmes pygmées vers les hommes bantous (Gusinde, 1954 ; Kazadi, 1981). Les KhoiSan, définis linguistiquement par l'usage de clicks dans leurs parlers, représentent l'amalgame de deux populations, les San (« Boschimans », « Bushmen ») et les Khoikhoi (Hottentots), proches parentes sur le plan biologique, les Hottentots ayant toutefois un format plus grand (Stern et Singer, 1967), mais différentes selon le mode de vie, chasseurs-cueilleurs pour la première, éleveurs pour la seconde. La culture des Khoikhoi, qui maîtrise l'élevage et la poterie (Jacobson et Vogel, 1979), s'individualise avant l'apparition du métal, et

oriente la divergence biologique ; selon Ehret (1967), certains mots hottentots ayant trait à l'élevage, se rattachent aux langues « Central Sudanic ». Il serait en tout cas absurde d'imaginer que les Pygmées, comme les San, seraient des populations préservées de tout contact, car il est bien prouvé, pour les premiers (Vansina, 1986), comme pour les seconds (Denbow, 1990), qu'ils connaissent depuis longtemps une symbiose, assortie d'emprunts techniques, avec leurs voisins agriculteurs ou éleveurs. Il s'agit donc d'un choix de vie, et non du témoignage fossilisé d'un mode de subsistance préhistorique.

Les « Bushmen » ont-ils donc une origine commune avec les Pygmées ? La question peut sembler oiseuse tant les deux groupes, qui n'ont en commun que leur statut de chasseurs-cueilleurs africains, diffèrent à présent. Elle a cependant été débattue à plusieurs reprises depuis Schweinfurth (Dart, 1937 ; Schebesta, 1938 ; Ruggles Gates, 1958 ; Toerien, 1961 ; Vigilant *et al.*, 1989). À la suite de Hamy, Montandon (1933) définissait une « grand'race pygmoïde » regroupant les « stéatopyges » (Boschimans et Hottentots), les Négrilles (Pygmées d'Afrique) et les Négritos (« pygmées » d'Insulinde), mais ces travaux, qui ont survécu jusque dans l'œuvre de Coon (1963 ; 1965), n'ont plus qu'un intérêt historico-anecdotique. Dans leur synthèse récente sur l'histoire génétique de l'humanité, Cavalli-Sforza *et al.* (1994, p. 193) estiment que les San ont une parenté avec les peuples d'Asie du sud-ouest, et représenteraient la première strate du peuplement africain moderne. Cependant, Haeussler *et al.* (1989) pensent que la morphologie dentaire exclut toute parenté proche entre Bushmen et Asiatiques, lien qui avait parfois été postulé en raison de leur teint clair, de leurs pommettes saillantes et du pli épicanthique de leur œil.

3. Pygmées et Bantous

Le crâne d'un Pygmée, relativement gros par rapport au corps, et sans caractères spécifiques, est ainsi impossible à distinguer individuellement de celui d'un autre africain, comme l'ont montré (Froment, 1993) nos analyses quantitatives, qui confirment l'intuition de Twiesselmann (1942) et le travail de Marquer (1972). Seules des populations un peu nombreuses peuvent donner une indication, de nature statistique (voir Figure 1.6 ci-dessous). En ce qui concerne le squelette post-crânien, le critère de la taille peut être décisif, à condition toutefois que l'on possède un échantillon suffisamment représentatif d'adultes. L'opposition, répétée dans toute la littérature, entre Pygmées et Bantous est biaisée pour plusieurs raisons :

- ◆ le terme bantou étant linguistique, une grande partie des Pygmées, qui parlent des langues bantoues, sont donc Bantous, et il est hasardeux de postuler comme Cavalli-Sforza *et al.* (1988) un rameau correspondant à leur(s) langue(s) disparue(s), rameau qui serait aussi différent des autres langues africaines que leur stock génétique diffère.
- ◆ la différence physique entre pygmées et non-pygmées n'est pas radicale mais faite de transitions où les Twa, les Cwa, les Bedzan (Tikar) et les Bakola du Cameroun sont des maillons intermédiaires que seul le mode de vie distingue des villageois. C'est ce qui a fait dire, de façon certes provocatrice à Bahuchet (1993a), qu'*en vérité, les Pygmées n'existent pas...*
- ◆ Les Bantous, comme les Pygmées, ont pour ancêtres des chasseurs-cueilleurs ; mais ceux-ci vivaient-ils en forêt ou en savane, nous l'ignorons. Quand on dit que les

Bantous, en traversant la forêt et dans les savanes du sud, ont rencontré uniquement des chasseurs, cela ne signifie nullement que ceux-ci étaient uniquement des Pygmées (ou des KhoiSan) comme le laisse entendre David (1982, p. 95 : *a « model » that... does not require the migrants to compete with other food producers but only with Pygmy hunter-gatherers*). Beaucoup de peuples du LSA devaient être proches du « fond paléonégritique » présent en Afrique depuis le début de l'Holocène, et certains d'entre eux étaient davantage pêcheurs que chasseurs, mais leur morphologie nous est inconnue. Toutefois, il existe dans les langues bantoues un terme (**cwa*, CS 1804 de Guthrie) pour désigner les Pygmées comme « autochtones » (Vansina, 1984).

Hiernaux et Gauthier (1977) ont noté une concordance « dans l'ensemble très médiocre », mais en fait inégale, entre les rapports linguistiques et anthropométriques, pour douze populations bantoues dispersées entre le Cameroun et l'Afrique du Sud. Les mécanismes qui sous-tendent les deux phénomènes de différenciation sont dissemblables, quoique tous deux liés à l'éloignement géographique : un groupe biologique peut par exemple adopter d'emblée la langue d'un autre groupe, comme ça a été le cas des Tutsi par rapport aux Hutu, ou des Pygmées par rapport aux villageois, qu'ils soient Bantous ou Oubangiens. Des gènes étrangers, ou des mutations, diffusent au contraire très lentement. Un fort facteur de variation est lié à la dérive génétique aléatoire, qui survient soit de façon spontanée après interruption des échanges matrimoniaux, soit à la suite d'une forte réduction de population, qui peut être causée par une catastrophe de type épidémie (effet de « goulot de bouteille »), ou par l'émigration d'un petit groupe (effet fondateur), l'effectif final n'étant en général pas représentatif de la population initiale. Lors des migrations bantoues, ces phénomènes ont dû jouer un rôle prééminent, surtout si les groupes en déplacement étaient numériquement faibles, comme le propose le modèle démographique de Van Bakel (1981). Les différenciations morphologiques peuvent s'expliquer par des métissages avec des groupes pré-bantous dont aucune trace ne subsiste en dehors de témoins archéologiques évidemment muets, aux confins du Late Stone Age et du Néolithique. Si par exemple des hybridations sont, en raison de la dissemblance des deux ethnies au départ, nettes entre les KhoiSan et certains groupes bantous d'Afrique du Sud, tant pour les marqueurs génétiques que pour la forme du crâne (Villiers, 1968 ; Nurse *et al.*, 1985), comme dans le cas des Xhosa (qui ont de surcroît incorporé des clicks dans leur langage), ces traces peuvent rester invisibles si la dissemblance initiale était moins forte, en raison d'un phénomène de convergence résultant d'une adaptation à un biome périforestier analogue.

4. Bantous et San

Le crâne des KhoiSan est gracile et même pédomorphe (c'est-à-dire qu'il garde des traits juvéniles), et de petites dimensions, avec un faible dimorphisme sexuel⁽⁸⁾ ; il est

(8) Les anatomistes (Tobias, 1955 ; 1959 b) ont appliqué aux crânes San anciens des qualificatifs tels que *pygméo-pédomorphe*, *giganto-pédomorphe* et *gérontomorphe* pour distinguer des types présumés évolutifs (les KhoiSan s'étant différenciés dans le sens d'une gracilisation et d'une réduction du format corporel). Ces termes ont en fait peu de valeur compte-tenu de la variabilité inter-individuelle observée dans les populations. Il est à remarquer que cette variabilité est, métriquement, plus élevée chez les San que dans les autres populations du monde.

court, large et pentagonal, avec des bosses frontales marquées et une face proportionnellement réduite, de forme triangulaire. Ils possèdent (en principe) des particularités physiques telles que : peau jaunâtre et ridée, cheveux en « grains de poivre », yeux étroits et obliques, pommettes saillantes, prognathisme peu marqué, lèvres minces, oreilles sans lobule, nez concave avec soudure des os propres, effacement de la ligne âpre du fémur, stéatopygie, membres, mains et pieds courts, hypertrophie des petites lèvres chez la femme, *penis rectus* chez l'homme (aussi signalé chez les Pygmées : Miletto, 1951), et quelques fréquences géniques décrites dans Hiernaux (1974, p. 106–112) et Nurse *et al.* (1985, p. 117–121), dont les plus typiques sont les haplotypes Gm^{1,13,17} et Gm^{1,21} des gammaglobulines sériques, utilisables pour mesurer le degré de métissage avec les Noirs. Cet ensemble de traits en font un extrême de la différenciation de l'espèce humaine.

Si l'on admet d'une part que certains de ces traits physiques, comme la stéatopygie (saillie fessière) sont adaptés à la vie en milieu aride, et d'autre part qu'ils ont été repoussés récemment dans les zones où ils vivent actuellement (Nurse *et al.*, 1985, p. 53), il faudrait conclure que ce rameau de l'humanité s'est différencié (au nord de sa répartition actuelle), au cours d'une longue phase climatique sèche, possiblement donc l'épisode appelé, en Afrique centrale, le Léopoldvillien. Cependant, avec un nez très large, et une stature faible, les caractères physiques des San sont peu compatibles avec une adaptation aux conditions de vie en milieu désertique, mais plutôt comparables à ce que l'on rencontre dans les populations forestières ; s'ils ne sont pas autochtones mais ont été repoussés dans les zones arides telles que le Kalahari par les migrations bantoues, on peut admettre que la structure de leur organisme conserve le souvenir d'une vie en milieu humide, et une éventuelle proximité avec les Pygmées devient envisageable, dans un passé impossible à situer. Pour Hiernaux (1974, p. 117) les San se sont écartés du tronc commun avant les Pygmées. La souche de ce tronc commun pourrait, selon Brothwell (1963), ressembler aux crânes d'âge « acheuléen » trouvés à Kanjera, dans le golfe Kavirondo du Lac Nyanza-Victoria, par Leakey (1933), et ils pourraient descendre de populations de plus grande taille d'Afrique orientale, comme celles retrouvées dans les niveaux de l'Âge du fer de Zambie ou les amas coquilliers de Homa, toujours sur la rive kenyane du Lac Victoria (Leakey, 1935 ; Rightmire, 1970a ; Schepartz, 1988). Les Pygmées se seraient ensuite différenciés par une adaptation extrême au milieu forestier. Les relations entre les San et les chasseurs-cueilleurs parlant aussi des langues à clicks, situés beaucoup plus au nord, en Tanzanie (Sandawé et Hadza), sont inexistantes pour Woodburn (1968) ; Hiernaux et Boedhi Hartono (1980) ont trouvé une ressemblance morphologique entre les Hadza et les Hukwe, ou « Boschimans noirs » (qui sont culturellement proches des Bushmen mais biologiquement des Nègres), mais pas du tout avec les Pygmées. Selon ce travail, le physique des Hadza est intermédiaire entre les KhoiSan et les Bantous. Trevor (1947), considérant les distances de Mahalanobis entre Sandawé, Bantous et KhoiSan, trouve ceux-ci proches, dans l'ordre, des Hottentots Nama (dont le métissage avec les Bantous est connu), puis des Bantous Nyaturu. Les Sandawé ressemblent, quant à eux, davantage aux populations du Sénégal Oriental qu'aux Hadza, selon les calculs de Boedhi Hartono (1978).

La répartition des San, à l'époque historique, ne remonte guère au nord de 8° Sud, et les vestiges squelettiques qui leur sont attribués sont exclusivement cantonnés à la bordure

sud-orientale du continent, de sorte qu'il n'y a pas d'argument actuellement pour penser qu'ils aient pu, à une époque, peupler l'Afrique Centrale (Schepartz, 1987 et 1988).

Rightmire (1970a, 1970b) préconise de limiter les catégories anthropologiques, en Afrique australe, à « Bushman », « Hottentot » et « nègre ». Son étude, tout comme celle de Villiers et Fatti (1982), montre que les crânes San sont bien discriminés des Bantous sud-africains avec des distances D^2 multivariées comprises entre 0,17 et 1 entre divers groupes bantous mais de 4,8 à 8,6 entre Bantous et San, les Hottentots se situant en position intermédiaire mais nettement plus proches des San. Toutefois, les différences céphalométriques portent surtout sur une réduction de format chez les San, davantage que sur une différence de forme, et la plupart des écarts, observés par Winkler et Kirchengast (1993) deviennent non significatifs lorsqu'on les rapporte au gabarit de l'organisme.

5. La différenciation au sein du groupe Niger-Congo

Du point de vue linguistique, en ce qui concerne les langues bantoues, « il existe une congruence générale entre la taxonomie et la proximité spatiale » (Vansina, 1984, p. 133). À un rang taxonomique supérieur, les affinités entre langues bantoues et ouest-africaines signalent une parenté lointaine. La problématique de l'anthropologue physique est ici d'examiner si les populations de la vaste zone Niger-Congo sont biologiquement homogènes ou présentent des discontinuités. Reuer et Winkler (1980) ont trouvé, dans leurs analyses discriminantes, une grande ressemblance entre trois groupes bantous du Kenya occidental, alors que des différences tranchées apparaissent entre eux et deux groupes nilo-sahariens (Nilotiques Keiyo et Marakwet), le troisième (Luo) occupant une position intermédiaire entre ceux-ci et les Bantous. Dans une analyse multivariée portant sur 1855 personnes d'Afrique occidentale et centrale (Froment, 1995), on a pu monter une assez bonne correspondance entre les sous-familles linguistiques Niger-Congo (Gur, Adamawa et Bantou) et la morphologie, à l'exception des Peul et Mbororo (ouest-atlantiques), qui ont un aspect très distinct des autres locuteurs Niger-Congo. Le même problème se pose à propos des différences entre Tutsi et Hutu, groupes que certains historiens (Chrétien, 1985), présentent comme des castes d'un même peuple originel, mais qui présentent non seulement une architecture corporelle et faciale contrastée (Hiernaux, 1956 ; Gomila, 1980), mais des différences génétiques importantes, dans le domaine de l'hémostase (Excoffier *et al.*, 1987), ou d'autres systèmes, comme la persistance de la lactase intestinale (Durham, 1991), voir tableau 1.3.

Chabeuf (1959) a signalé un îlot de brachycéphalie en Afrique Centrale, avec un foyer en savane (Sara, Tikar, Bamiléké), et une « coulée » de mésocéphales (Fang, Beti, Boulou, Douala, Maka, Vouté, Bali, Boki) descendant vers le sud. Prudemment, il s'abstient de toute explication mais affirme « *la mésocéphalie centre-africaine est un fait cohérent dont l'explication doit être trouvée un jour* ». Par exemple, les Vili de la région de Pointe-Noire se distinguaient des autres groupes congolais et gabonais par plusieurs traits physiques (stature plus élevée, nez plus mince, yeux plus clairs, prognathisme moindre), sans que la raison (migration, métissage, dérive, sélection) soit connue. En Afrique australe, des échanges culturels (emprunt de clicks dans la langue) ont eu lieu entre Bantous et San, mais des mélanges également, et la conformation de l'arrière-

crâne, mesurée par le degré de courbure de l'arc opisthion-lambda de l'occipital, permet de distinguer les KhoiSan et les Bantous de la région interlacustre, à nuque très arrondie, des Bantous occidentaux et des habitants de l'Afrique de l'Ouest, à nuque en moyenne nettement plus plate (Tobias, 1959a).

La pigmentation est, au niveau mondial et africain, globalement corrélée à l'intensité du rayonnement solaire (à la notable exception des Tuareg et surtout des San, qui ont le teint jaunâtre, en plein désert). Or les Bantous d'Afrique australe ont le teint assez clair, identique à celui de leurs homologues de la zone d'Afrique centrale peu ensoleillée, comme si leur arrivée en milieu ouvert était trop récente pour qu'une adaptation cutanée ait eu le temps de se développer.

La partie inférieure de la figure 1.6 ci-après reprend sous forme synthétique les relations morphologiques entre locuteurs des grandes familles de langues. Il faut comparer ce résultat avec celui obtenu par une approche indépendante, l'étude des marqueurs génétiques, que nous abordons à présent.

II. — La génétique des populations

Les phénomènes de dérive génique (effet de fondateur, de goulot de bouteille...) peuvent entraîner en peu de générations de profondes divergences entre des groupes issus d'ancêtres communs, surtout si leur effectif est petit, ce qui est souvent le cas au cours d'une migration, de sorte que l'anthropométrie classique n'est pas récusée par les avancées de la génétique. Il y a une certaine homogénéité génétique en Afrique « Noire », si l'on se fie aux marqueurs classiques, qui révèlent par exemple une relative proximité entre les Yoruba du Nigeria (Ojikutu *et al.*, 1977) et les Njinga d'Angola (Nurse *et al.*, 1979).

Dans une bonne revue, Destro-Bisol (1993) fait le point sur ce qu'il faut — ou surtout ne faut pas — attendre des analyses génétiques, qu'elles portent sur les marqueurs classiques hémotypologiques, ou sur les techniques d'analyse de l'ADN (*Restriction Fragment Length Polymorphisms* RFLPs, *Variable Number of Tandem Repeats Loci* VNTRs, et séquençage, souvent sur l'ADN mitochondrial), les plus difficiles à interpréter actuellement, mais le domaine le plus prometteur à terme. La confusion règne en effet parmi les généticiens. Certains travaux portant sur les séquences géniques de l'ADN mitochondrial (Cann *et al.*, 1987; Wilson et Cann, 1992), ont connu les faveurs de la grande presse avec la théorie de l'« Eve africaine », qui fait remonter toute l'humanité à une ancêtre unique qui aurait vécu en Afrique il y a 200 000 ans environ, et qui représenterait la souche des hommes modernes : les Africains actuels — Pygmées, KhoiSan, Bantous et Ouest-Africains compris (Vigilant *et al.*, 1991; Rapacz *et al.*, 1991) — en seraient les plus proches descendants. De plus, les KhoiSan (en fait un *seul* sujet d'origine !Kung analysé par Cann *et al.*, 1987), ou certains Pygmées, semblent avoir divergé plus tôt (Maddison *et al.*, 1992; Ruvolo *et al.*, 1993). Les recherches portant sur le décodage du chromosome Y (lignée paternelle qui devrait remonter cette fois à un « Adam »), ont conduit Lucotte *et al.* (1990) à affirmer qu'un haplotype « originel » existait chez les Pygmées, alors que les Africains de langue bantoue et les « Caucasoïdes » avaient le même type chromosomique. En fait, ces résultats dépendent fortement de la méthodologie utilisée pour reconstituer l'arbre généalogique des séquences observées,

et Templeton (1993) a montré que l'on ne pouvait pour le moment localiser géographiquement la souche d'émergence de l'Homme actuel.

D'autres chercheurs utilisant les marqueurs génétiques classiques, confirment le modèle « *out of Africa* » d'origine des hommes anatomiquement modernes (Cavalli-Sforza *et al.*, 1988) ou, à l'inverse, avancent que le peuplement actuel de l'Afrique est récent et proviendrait de migrations associées à des phénomènes de dérive génétique accentués (Excoffier *et al.*, 1987 ; Sanchez-Mazas et Langaney, 1988). Cette équipe propose un scénario qui met en jeu un noyau originel, à peau foncée sinon noire, dont les composantes ressembleraient aux habitants actuels de l'Afrique de l'Est, du Moyen-Orient ou de la péninsule indienne, se scindant d'abord selon un axe est-ouest (vers -100 000 ans) puis sud-nord, pour coloniser progressivement tous les continents (Langaney, 1988). Thoma (1978) voit quant à lui des cromagnoïdes eurasiatiques envahir l'Afrique et s'y « négroïdiser » ; il ne croit du reste pas à l'existence du taxon *sapiens sapiens*. Les travaux de Guglielmino-Matessi *et al.* (1979) sur la craniométrie, et d'Excoffier *et al.* (1987) sur les groupes sanguins et HLA aboutissent à un arbre comparable à celui de Thoma qui, lui, utilisait les analyses descriptives paléontologiques d'une part, les dermatoglyphes d'autre part (Thoma, 1973, 1982) : Asiatiques et Australiens d'un côté, Européens et Africains de l'autre. Le foyer d'origine de l'Homme moderne se situerait alors « quelque part » en Asie occidentale, point mitoyen entre les quatre radiations divergentes fondamentales (Extrême-Orient, Amérique, Afrique, Europe). C'est aussi l'opinion de Piazza *et al.* (1981).

On ne peut distinguer à coup sûr les Pygmées des autres Africains, autrement dit aucun critère génétique spécifique n'est généralisable, et chaque groupe a développé des particularités telles que leur séparation est ancienne, au moins 2 000 ans sinon davantage. D'après leurs groupes sanguins, ils sont trop différents pour révéler une origine commune récente (Rouger *et al.*, 1983), quoique les effets de la dérive génique sur de tels isolats soient puissants, ce qui explique la large hétérogénéité hémotypologique observée entre les différents groupes.

La même remarque vaut pour les empreintes digitales et palmaires (dermatoglyphes), dont peu de publications font état : les Pygmées s'y distinguent nettement de leurs voisins (Dankmeijer, 1947 ; Vecchi, 1981), et ont aussi d'importantes différences entre eux, notamment entre Efé et BaBinga (Glanville, 1969). Le problème de l'hybridation avec les populations villageoises suppose que l'on ait au départ deux stocks génétiques bien différenciés et « purs » ; ce postulat n'est pas certain puisque l'on a des raisons de penser que ces deux groupes ont une souche commune ; lorsque l'on constate que les Aka de RCA sont aussi proches des villageois que des Pygmées de l'Ituri, il y a deux explications possibles : ou bien les Aka sont davantage métissés, ou bien ils se sont séparés plus tardivement du tronc commun. Ceux de l'Ituri sont les plus particuliers, tant sur le plan génétique que morphologique. La divergence entre Pygmées de l'ouest et de l'est a été estimée à 119 000 ans par Vigilant *et al.* (1989), par l'analyse de l'ADN mitochondrial, ce qui jette un doute sérieux sur la méthode, car cette date est plus ancienne que les premiers hommes modernes ! Les mêmes auteurs suggèrent que les KhoiSan étaient déjà différenciés il y a 100 000 ans.

Cavalli-Sforza (1986 p. 409) voit un stock « proto-africain » (incluant les San) diverger des non-pygmées il y a environ 15 000 ans, et se fragmenter ensuite en plusieurs blocs

géographiques, correspondant, pour Bahuchet (1993b), à des îlots de forêt résiduelle persistant durant une phase aride du climat au Pléistocène supérieur. Le fait que les Pygmées aient une configuration génétique qui les rapproche des Africains de l'Ouest pour les Gm, des Bantous pour les HLA et des Nilotes pour les Rhésus (Excoffier *et al.*, 1987) peut indiquer des filiations, des connexions ou des contacts anciens avec les différents stocks africains actuels. Sur des marqueurs plus banals (groupes sanguins et protéines du sérum), Destro-Bisol *et al.* (1992) observe une divergence entre Pygmées et Twa, d'une part, et les autres groupes ethniques d'Afrique centrale, au sein desquels deux rameaux s'individualisent, les « soudanais » (Baya, Yakpa, Mbugu, Sango) et les locuteurs Bénoué-Congo (Téké, Hutu, Bamiléké, Beti, Kaka, Tikar).

Si les Pygmées ont une antériorité sur les autres, comme le prétendent certains généticiens (Cavalli-Sforza *et al.*, 1988 ; Lucotte, 1990), il faudrait savoir si leur langue d'origine, à présent disparue, constituait un phylum distinct des quatre autres (afro-asiatique, nilo-saharien, niger-kordofan et khoïsan). En raison de leur physiologie et de quelques caractères anatomiques différents (Hiernaux, 1974), certains se sont demandés si les San appartiennent à un autre stock génétique, différent de l'ensemble négro-africain + pygmée. Le fait qu'on puisse mettre en évidence chez ces derniers des marqueurs génétiques spécifiques implique qu'ils ne constituent pas tels qu'ils sont, un groupe ancestral de l'humanité puisque ces marqueurs sont apparus tardivement et partagés par eux seuls ; de plus, il existe dans l'ADN mitochondrial un site (*HpaI* morph 3), commun aux KhoïSan, aux Camerounais et aux Sénégalais (Scozzari *et al.*, 1994), plaçant en faveur d'un ancêtre unique.

Pagnier *et al.* (1984) ont mis en évidence le fait que la mutation sicklémiq (hémoglobine β S de la drépanocytose) était survenue plusieurs fois en Afrique (mais aussi en Inde) de façon indépendante, notamment au Sénégal, au Bénin, et en Afrique Centrale (haplotype Bantu) il y a 2 à 3 000 ans. Mais la maladie pourrait être plus ancienne : il est possible qu'un crâne épaissi trouvé à Lothagam (Kenya) dans un contexte épipaléolithique, en soit la première preuve archéologique (Angel *et al.*, 1980). L'haplotype Bantu est lui-même hétérogène (Tachdjian *et al.*, 1992), et au Cameroun une quatrième mutation, limitée pour l'heure au groupe Eton, a été repérée (Lapoumériou *et al.*, 1992), et pourrait aider à délimiter une aire de peuplement.

Ce gène de l'hémoglobine S, à l'origine de la drépanocytose à l'état homozygote, qui pourrait être une réponse protectrice vis-à-vis du paludisme, est plus rare chez les Pygmées occidentaux et centraux, que chez les agriculteurs. Chez les Bakola du Sud-Cameroun par exemple, nous avons trouvé une fréquence du gène S presque dix fois moindre que chez les villageois environnants. On peut l'interpréter à la lumière de l'extension de la malaria, en rapport avec une déforestation néolithique induisant des gîtes pour les moustiques (Wiesenfeld 1967 ; Coursey et Alexander, 1968). Mais on ne s'explique pas alors la fréquence très élevée du gène S chez les Mbuti, pourtant présentés comme les plus typiques des Pygmées. Pour Cavalli-Sforza (1972), la néolithisation serait, en Afrique comme en Europe⁽⁹⁾,

(9) En Europe, il a été montré tant par l'évolution de la forme du crâne des populations anciennes que par le gradient des groupes sanguins encore visible aujourd'hui (Sokal *et al.*, 1991), que l'expansion du néolithique n'a pas été une simple diffusion technologique, mais un phénomène de mouvements de peuples. Pour l'Afrique, notamment à partir du foyer saharien, les données manquent encore pour l'affirmer.

venue du Moyen-Orient par migration de groupes humains (comme semble l'indiquer le gradient des sous-groupes Rhésus), qui auraient buté quelque temps sur la forêt, déjà habitée par des chasseurs-cueilleurs, puis l'auraient traversé suffisamment vite pour que la différenciation biologique ou linguistique entre populations bantoues, du Cameroun à l'Afrique du Sud, n'ait pas eu le temps d'agir. Les cartes génétiques publiées récemment (Cavalli-Sforza *et al.*, 1994) montrent un gradient régulier entre l'Afrique Centrale d'une part, et le Maghreb et la Corne de l'Afrique d'autre part, avec en plus deux foyers d'expansion centrés l'un sur le Cameroun et l'autre sur le Burkina Faso. Ce dernier pourrait correspondre, si l'on se reporte aux cartes de Harlan (1992), à la domestication du fonio.

Pour finir, notons un résultat important, le parallélisme, au niveau africain, entre marqueurs génétiques et relations linguistiques, qui est avéré dans les travaux de Jenkins (*in Nurse et al.*, 1985 p. 280 sq.), d'Excoffier *et al.* (1987), et de Cavalli-Sforza *et al.* (1994). Les grands blocs linguistiques sont assez bien discriminés, sauf le phylum nilo-saharien, qui a tendance à chevaucher les autres. En ce qui concerne le groupe bantou, sous-branche terminale du phylum Niger-Kordofan, les résultats de Cavalli-Sforza *et al.* (1994, p. 167) sont assez conformes à l'interprétation de Bastin *et al.* (1983), d'une division entre rameau occidental et oriental vers 3 000 BP. Mieux encore, ce parallélisme s'étend aux caractères physiques, représentés ci-dessous par les mensurations craniométriques (Figure 1.6). Un tel résultat, déjà soupçonné par Rösing (1984), est prometteur pour analyser les rapports entre différenciation biologique et divergences culturelles.

DISCUSSION

Une histoire du peuplement ne peut se faire sans référence à des corrélations avec le climat, une confrontation avec les résultats archéologiques, enfin une mise en parallèle avec l'histoire des acquisitions techniques.

I. — Les rapports avec l'évolution climatique

Y a-t-il une correspondance entre les phases climatiques décrites par les paléoclimatologues, et les variations morphologiques qui président à la variabilité actuelle des peuples africains ? Il est d'abord possible que l'hominisation soit liée à un bouleversement majeur, la fracture du Rift et l'apparition de grandes savanes en Afrique orientale, selon la théorie de l'« *East Side Story* » de Coppens (1983), théorie contestée, il est vrai, par Rayner et Masters (1993), et après la découverte déjà évoquée d'un Australopithèque au Tchad.

L'émergence d'*Homo sapiens* est contemporaine, selon la paléontologiste E. Vrba (1985, 1996), d'une radiation évolutive accélérée des antilopes, et les deux phénomènes pourraient relever d'une modification notable de l'environnement. En outre, des groupes qui migrent dans une aire climatique différente y développent des adaptations biologiques (Abruzzi, 1982). Il existe en effet, et bien que corrélation ne soit pas causalité, des relations statistiquement très significatives entre certaines mensurations anthropométriques et les

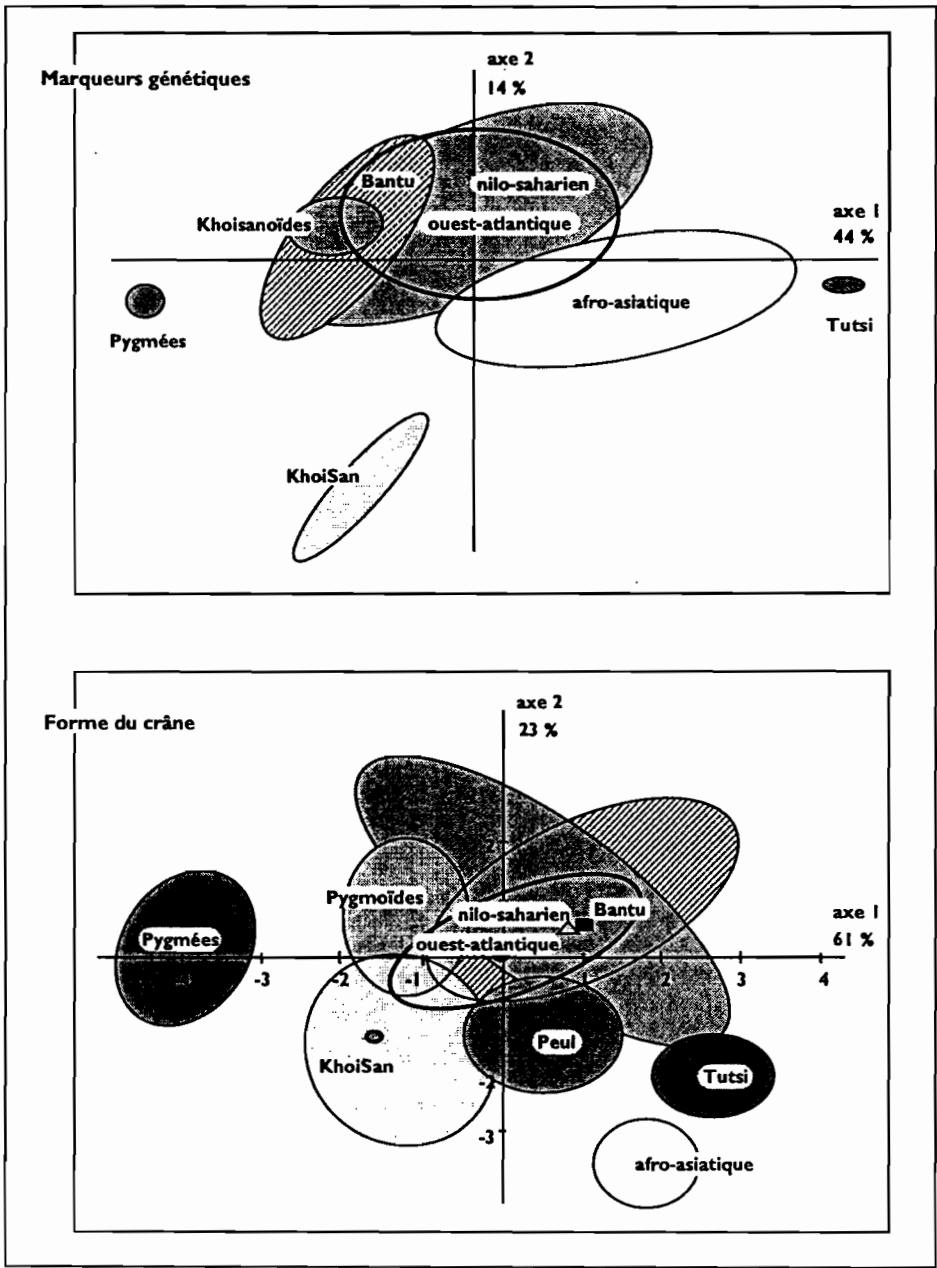


Figure 1.6 — Comparaison des distances entre populations africaines (rassemblées par groupes linguistiques) calculées à partir des fréquences géniques (en haut, source : Excoffier *et al.*, 1987) et de la morphologie crânienne (en bas, travail personnel) : on constate une relative similitude entre les deux points de vue. Le groupe ouest-atlantique est indiqué par un trait épais sur fond transparent et le nilo-saharien, qui se superpose en grande partie avec lui, en gris foncé. Les Bantous, particularisés ici mais qui appartiennent à la famille ouest-atlantique, sont hachurés. Les Tutsi, quoique bantouphones, sont génétiquement éloignés des Bantous.

principales variables climatiques, à l'intérieur de l'Afrique sub-saharienne (Tableau 1.2 précédent).

Une chronologie de ces divergences, qui fonctionnerait un peu comme une « horloge moléculaire », est impossible à argumenter à l'heure actuelle, parce qu'on ne connaît pas le temps d'inertie nécessaire à l'adaptation, et que les phénomènes peuvent être perturbés par des phases d'accélération telles qu'un métissage, sans compter la dérive aléatoire, évoquée plus haut. Dans un cas observé au Mali (Froment et Hiernaux, 1984), on a cependant pu montrer que les Dogon, qui vivent dans un espace sahélien, n'ont pas encore acquis la morphologie caractéristique des hommes de la région, mais gardent des ressemblances avec les populations de la zone plus méridionale de laquelle ils affirment être venus il y a quatre à cinq siècles. On peut donc penser que cette « inertie » adaptative, temps nécessaire à la sélection naturelle pour modifier les caractères physiques, est au moins de l'ordre du millénaire.

On a vu que le Sahara, dont l'extension est liée aux péripéties climatiques, peut avoir joué un rôle d'« isolateur génétique » (et peut-être culturel, mais à un moindre degré, car des courants commerciaux ont perduré). Les études de paléoclimatologie, qu'elles soient basées sur la palynologie d'après les carottages lacustres (Maley, 1990), ou sur les alternances de la concentration d'isotope ^{13}C du carbone dans les sols (Schwartz *et al.*, 1986; Ambrose et Sikes, 1991), marquent clairement l'existence de bouleversements importants du biotope au cours du Pléistocène. Vincens *et al.* (1996) ont attiré l'attention sur le fait qu'il pouvait y avoir un délai d'inertie assez long, de l'ordre de 1 000 à 2 500 ans, pour la réponse de la végétation à une modification climatique. La relation entre ces phénomènes et les migrations internes du continent n'a toutefois pas été établie et devra faire l'objet de recherches spécifiques : la forêt équatoriale passe pour avoir été impénétrable à certaines époques, au vu de la rareté des sites de l'Old Stone Age (nord-est de l'Angola et Baïa Farta, Kamoia au Congo Démocratique, Acheuléen du Lac Tumba et des gisements diamantifères des confins Cameroun-RCA : Loumpet, ce volume). La région aurait été peuplée plus tardivement que les autres régions d'Afrique, surtout à partir du Würm où le climat fragmente le tissu forestier. En Afrique ouest-centrale — et on prendra ici comme référence le cas du Congo, qui prend en écharpe toute la zone considérée et a des frontières avec la plupart des pays de la sous-région — les paléoclimatologues et les archéologues ont distingué (Lanfranchi et Schwartz, 1990) :

- ◆ le *Maluékien*, phase sèche de régression forestière, avec un abaissement d'environ 4°C. (Bonafille *et al.*, 1990), de 70 000 à 40 000 BP ; l'horizon culturel correspondant est le Sangoen (Middle Stone Age) faciès original qui use largement de la technique Levallois (McBrearty, 1987). Cette phase aride aurait pu, au niveau de l'Afrique entière, déclencher une phase de migration de population, correspondant à la diffusion du Paléolithique Supérieur vers l'Europe (Aiello, 1993). En Éthiopie, les lacs de l'Afar s'assèchent, mais retrouvent leur niveau actuel et même au-delà, entre 58 000 et 31 000 BP (Gasse *et al.*, 1980), dans un contexte tropical. Cette dernière date correspond, à Shum Laka (Cameroun), aux plus anciens niveaux de la grotte.
- ◆ le *Njilien*, de 40 000 à 30 000 BP, réchauffement humide (avec recolonisation forestière), au cours duquel on rencontre très peu de sites archéologiques, peut-être du fait de phénomènes érosifs majorés. C'est le début du Lupembien (LSA).

- ◆ le *Léopoldvillien*, phase de péjoration intense aride et froide (Sowunmi, 1981), contemporaine de la fin de la glaciation würmienne en Europe, avec un abaissement thermique atteignant 6 à 9°C, qui culmine entre 20 000 et 18 000 BP (« *Last Glacial Maximum* » mondial : Gamble et Soffer, 1990). L'horizon culturel est toujours le Lupembien. La forêt d'Afrique Centrale se rétracte à des zones reliques. Dans le Nord du Cameroun cet épisode correspond à l'aride Bossoumien (Hervieu, 1970), avec une limite saharienne 3° plus basse qu'actuellement. Le phénomène est observé à la même latitude jusque dans la Corne de l'Afrique (Brandt, 1986), au cratère de K'one (ex-Garibaldi) ; dans cette région s'observe alors le passage du MSA au LSA, peut-être sous la pression des modifications du milieu, tandis que l'Atérien disparaît du Sahara.
- ◆ le *Kibangien A*, de 12 000 à 3 400 BP, inversant la tendance avec une phase plus humide et plus chaude que l'actuel, et donc une transgression forestière (disparition du « hiatus dahoméen ») maximale entre 7 000 et 3 500 BP. On y signale la culture Tshitolieuse vers 13 000 BP, d'abord en altitude puis, après 8 000, dans les vallées (on a au nord-est de l'Angola, les dates de 12 970 ± 250 BP à Calenda et 11 200 ± 490 BP à Mufo). On peut la trouver par endroit associée au polissage de la pierre, ou à la poterie (Maret, 1990).
- ◆ le *Kibangien B*, de 3 400 BP à aujourd'hui, avec des épisodes de péjoration fluctuants (Maley, 1992). Dans le Bassin du Tchad, le Bahr-el-Ghazal coule encore et, dans la région de Koro-Toro, de nombreux villages attestent d'une occupation sédentaire jusqu'au X^e siècle AD. Dans la mesure où une péjoration climatique coïnciderait avec le début supposé des migrations bantoues, on peut penser qu'elles ont trouvé là, sinon un facteur de déclenchement, du moins une opportunité pour entrer plus facilement en forêt (Schwartz, 1992).

Ces pulsations climatiques et notamment la surface d'extension de la forêt sempervirente, ont bien entendu, en raison des phénomènes d'évapotranspiration, influencé fortement l'écologie des zones plus septentrionales, jusqu'au Sahara. Entre 8 000 et 6 000 BC, on assiste à l'extension maximale du Méga-Tchad, et à l'épanouissement d'une ou vraisemblablement plusieurs cultures de pêcheurs lacustres négroïdes en un « technocomplexe aquatique » ou « aqualithique » s'étendant selon un immense arc de cercle qui va du Lac Nyanza-Victoria au Sénégal à travers tout le sud saharien et la Boucle du Niger en recoupant l'essentiel de l'aire actuelle des langues nilo-sahariennes (Sutton, 1974, 1980), selon, d'un point de vue simpliste, un mécanisme analogue à ce que sera, plus tard, la façon dont sera imaginée une expansion bantoue⁽¹⁰⁾. Les squelettes dépendant de cet ensemble sont ceux d'Ishango, Lothagam, et Early Khartoum : on peut

(10) L'utilisation de la poterie à décor « wavy line » ou « dotted wavy line » comme fossile directeur, alors que les harpons sont souvent trouvés dans un contexte précéramique (Lowasera au bord du Lac Turkana, Ishango), est une vue assurément trop simplificatrice pour rendre compte d'un phénomène étalé sur tant de millénaires (9 500 à 2 600 BP) et un si grand espace, comme de nombreux auteurs l'ont constaté (cf. Phillipson, 1985a, p. 101 et 108 ; Brooks et Smith, 1987). L'Atérien, développé entre 40 000 (et peut-être même au-delà de -100 000 ans) et 20 000 ans à partir du Moustérien, et qui, sous plusieurs faciès, va du Sahara occidental à la Mer Rouge est déjà, au Sahara, jusqu'au Nord Niger (19^e parallèle), une culture de bord de lac.

les rapprocher d'un pôle nilotique. D'après la carte publiée par Bräuer (1978), reprise de Brothwell (1963), il faut admettre une bonne superposition entre ce qu'il appelle le « stock afro-méditerranéen » et la répartition actuelle des langues afro-asiatiques, dont la genèse daterait de 15 000 ans (Ehret, 1980), et le homeland serait à l'est du Sahara, en Éthiopie ou en Nubie (Jungraithmayr, 1989). Dans le cas des langues tchadiques qui, comme l'arabe, le berbère ou l'hébreu, appartiennent au même phylum afro-asiatique, les subdivisions (divergence entre sous-groupes) remonteraient environ à 4 500 ans (Bareteau et Jungraithmayr, 1993).

II. — Les données de l'archéologie

Il ne s'agit pas ici de s'aventurer à faire une synthèse des connaissances archéologiques concernant l'Afrique centrale, énorme travail qui n'est du reste pas de notre compétence, et dont l'amorce existe ailleurs (par exemple Van Noten, 1982 ; Lanfranchi et Clist, 1991). Mon propos se limite à voir dans quelle mesure certains changements culturels repérables dans le passé, peuvent nous éclairer sur des mouvements de peuplement.

Au Middle Stone Age, le Sangoen (entre 70 000 et 24 000 BC) et l'essentiel du Lupembien (entre 25 000 et 10 000 BC) — si tant est que ces termes aient un sens — caractérisés par des outils assez lourds, ont été le fait de peuples de chasseurs de savane et non de forêt comme on l'a d'abord cru. Cependant, ces industries conservent une tradition de confection d'outils sur nucleus, limitée au Bassin du Congo et qui disparaît dans le reste de l'Afrique. Il existe très peu de sites entre 23 000 et 13 000 BC (Maret, 1989), comme si la région avait été abandonnée, ou les dépôts ultérieurement érodés. Le Late Stone Age est signalé de 11 000 BC au début du II^e millénaire BC dans la région de Lunda, au nord-est de l'Angola (Maret *et al.*, 1977).

À la Pointe de Gombe (ex Pointe de Kalina) à Kinshasa, divers niveaux ont produit des dates de 42 000 BC, 25 000 BC, 13 000 BC, 6 000 BC et 1 500 BC (Cahen, 1976). La grotte de Matupi, toujours au Zaïre dans le nord-est, dont les plus anciens niveaux, microlithiques LSA, sont étonnamment anciens puisque datés de 38 000, 31 000, 20 000, et 15 000 BC (Van Noten, 1977), a été occupée, dans un contexte de forêt dense, de 10 000 à 1 000 BC (Van Neer, 1984) comme l'abri de Shum Laka, dont les niveaux anciens (Asombang, ce volume) sont presque de la même époque que la base de Matupi. Au site de la Kamoia (Shaba, ex-Zaïre), existent toutes les couches de l'Âge de la Pierre (dont les niveaux supérieurs sont datés de 4 000 BC à notre ère) au Fer (Cahen, 1975). Le Tshitoliien s'étend de la fin du sixième millénaire à la fin du premier siècle BC à Ntadi Yomba (Congo), et correspond à une économie de chasse et cueillette, ce qui ne signifie absolument pas pour autant que cette culture soit attribuable aux Pygmées.

Au reste, l'arrivée des cultures néolithiques doit, faute de support linguistique concernant les sites archéologiques, être discutée sans référence explicite à celle des Bantous. La question d'une définition du Néolithique, vue au sens économique comme le passage de l'extraction à la production alimentaire — quelque soit par ailleurs l'usage ou non de pierre polie, de poterie ou l'existence d'une domestication animale — se glissant entre le LSA et l'Âge du fer, et en fait coexistant avec les autres modes d'exploitation

(voir note 1), est délicate en zone forestière. Des outils de grande dimension, haches et houes, au tranchant parfois poli sont datés de 5 000 BC à Shum Laka, et la céramique y apparaît après 4 100 BC, elle est datée de $4\,150 \pm 100$ BC à Kintampo (malheureusement sur un seul échantillon : Stahl, 1985), du début du IV^e millénaire dans l'abri de Dutsen Kongba (Plateau State, Nigeria : York, 1978) et à $3\,620 \pm 60$ BC à Iwo Eleru (Shaw, 1972). Le polissage est aussi reconnu à Ntadi-Yomba, Congo, à 5 000 BC (Bayle des Hermens et Lanfranchi, 1978) et 6 000 BC dans le Nachikufien de Zambie (Van Noten *et al.*, 1980, p. 676).

Ces innovations techniques, qu'on ne peut avec certitude relier à une pratique agricole vraie, pourraient-elles provenir du Sahara, affecté à cette époque par l'aridification, soit par diffusion, soit par migrations⁽¹¹⁾? Une telle civilisation, basée sur la culture probable de l'igname et l'exploitation, à défaut de développement, des palmeraies d'*Elaeis*, a de grandes similitudes au Cameroun et au Ghana (Maret, 1989). Les exigences climatiques de ces deux espèces s'accordent avec celles de la forêt caducifoliée avec saison sèche, et de ses marges, donc d'un écotone de transition, et non de la forêt pluvieuse, selon Harris (1969). Les espèces d'ignames domestiques sont toutes connues à l'état sauvage (à l'exception de *Dioscorea rotundata*), ce qui ne plaide pas pour une grande antiquité de leur domestication (Hladik *et al.*, 1984). David (1973) situe celle-ci au II^e millénaire BC, sur la base notamment, du fait qu'après la période Kintampo (Ghana) en Afrique de l'Ouest, il y a un vide archéologique (si bien entendu il n'est pas lié à l'absence de recherches) qui n'aurait pas existé si les gens avaient maîtrisé la végéculture. Le *Canarium* et l'*Elaeis* de Kintampo, accompagnés d'une légumineuse peut-être de type niébé (*cf. Vigna unguiculata*) se voient à partir de $6\,100 \pm 250$ BP, surtout vers 3 400 BP (Stahl, 1985). On les repère à Bosumpra Cave (Ghana : Smith, 1975) vers la même époque, où apparaissent la poterie et des pierres ayant pu servir d'instruments aratoires. *Elaeis* et *Canarium* sont signalés à Nok (Nigeria) avant l'ère chrétienne, dans un contexte de métallurgie (Allison, 1962), mais à Mbi Crater le *Canarium* existe déjà à $4\,180 \pm 160$ BP avec de la poterie et des indices de changement du mode de subsistance chasseur (Asombang, ce volume).

À la fin du Pléistocène, cet abri de Mbi Crater situé à 2 500 m d'altitude dans les Grassfields, est abandonné pendant plusieurs millénaires ; la faune et les pollens recueillis montrent parfaitement le réchauffement climatique qui s'ensuit au début de l'Holocène (Asombang, 1988). À l'ouest-Cameroun, on assiste à une extension importante d'*Elaeis guineensis*, en deux phases vers 3 000 à 2 500 BP, puis entre 1 200 et 700 BP (Maley et Brenac, ce volume), probablement encouragée par l'homme, mais ces palmiers, encore aujourd'hui, sont rarement plantés et existent à l'état sauvage, comme en témoigne dans la Momo et la Menoua, une large bande de peuplement considérée par Letouzey (1978) comme naturelle. Palmier à huile et « ayélé » (*Canarium schweinfurthii*) ont été rencontrés au Gabon dans le site LSA de Ndendé daté du VI^e millénaire BP (Clist, 1995, p. 123 et

(11) Dans toutes les hypothèses migratoires avancées, on doit se fonder sur des traces matérielles, ce qui met de côté certaines données rapportées par la tradition orale, même si un élément de vérité, par exemple l'origine d'un individu remarquable, ou d'une famille, existe, en dehors de toute considération de prestige. Ainsi les Mboum du Cameroun (et par voie de conséquence les Tikar et les Bamoun qui en descendent) rapportent-ils une tradition les faisant venir du Yémen via l'Égypte et le Bornou dans le courant du premier millénaire de notre ère.

129). À ces deux espèces — ainsi que probablement le safoutier (*Dacryodes edulis*), dont les noyaux ne se conservent pas dans le sol, ou encore les colatiers (*Cola spp.*) — le terme d'arboriculture paraît donc s'appliquer. Il relève d'une forme de Néolithique à laquelle le groupe dit de Ngovo (III^e siècle BC – I^e siècle AD), limité au Bas-Zaïre en lisière sud de la forêt, pourrait être associé, et qui correspondrait à une vague bantoue pré-métallurgique (Maret, 1990). Clist (1989) estime sa vitesse à 1,2 km par an (distance des sites néolithiques de la côte gabonaise à Ngovo), chiffre qui s'accorde avec ceux de Van Bakel (1981) et de Vidal (1982, p. 115). Sur la même base, il estime la diffusion du fer à 2,4 km/an puisqu'il y a 500 ans de décalage entre les sites gabonais et du Bas Zaïre. Vansina (1990, p. 55) avance le chiffre de 2,2 à 3,3 km/an entre Sanaga et côte du Congo, avec une accélération ultérieure, consécutive à une meilleure maîtrise de l'environnement. Ce calcul ne veut pas dire que la progression ait été pour autant régulière, elle peut avoir connu des périodes d'accélération et de stabilisation (Schwartz, 1992), en admettant toutefois un paradigme diffusionniste qui n'est pas unanime. Bahuchet (1993c, p. 129) a estimé que la vitesse de mise en place les langues oubanguiennes au XVIII^e siècle de notre ère dans le sud-ouest de la RCA avait été de 3,2 à 6,4 km/an selon les groupes migrants, alors qu'un déplacement lié au défrichement agricole n'est que de 50 km par siècle. En fait, comme le dit Vansina (1995), on peut douter de la réalité d'une expansion physique des Bantous, au sens d'un processus de colonisation. Leurs langues ont pu se propager (comme des vagues dans l'eau lorsqu'on jette une pierre : l'onde de choc se déplace mais pas les molécules d'eau), au travers des peuples qui les jouxtaient sans transfert physique massif de gens. Les techniques elles-mêmes (poterie, élevage, agriculture, métallurgie) ont diffusé de façon indépendante les unes des autres. Et si un courant migratoire a existé, de multiples processus de *fusion* et de *fission* entre petits groupes fractionnés dans la forêt, ont provoqué des phénomènes de dérive génétique qui ont dû complètement brouiller les pistes.

Oslisly et White (1996) remarquent, dans la Lopé, mais aussi dans le reste du Gabon, un hiatus avec interruption apparente du peuplement, entre 1 400 et 700 BP, soit au milieu de l'Âge du fer. Dans ce pays toutefois, pas plus qu'au Congo, le hiatus n'est pas constaté par Clist (1995) ni Pinçon *et al.* (1995).

À Batalimo (RCA), Vidal (1992) confirme au radiocarbone la date de 360 ± 220 AD obtenue en thermoluminescence par les fouilles de Bayle des Hermens, pour un faciès décrit comme Néolithique (ce qui en donne la limite chronologique supérieure), bien qu'il puisse aussi se rattacher à l'Âge du fer - le fer existe à Toala et Mbili 2 (Zangato 1993) à cette date -, dans l'éventualité que les objets de fer aient disparu par oxydation. Le site de Tsanaga II près de Maroua au Nord-Cameroun, à 240 ± 90 BC, a révélé la coexistence de fer et d'outils de pierre (Quéchon, 1974). Un peu plus au nord, le fer est certifié à Nana-Modé vers le VII^e siècle AD ; à Tchissanga, sur la côte congolaise, l'apparition du fer vers 330 BC ne fait pas disparaître l'usage de la pierre taillée (Denbow, 1990). Le terme « sidérolithique » utilisé ça et là pourrait du reste être restreint à cette occurrence particulière (Quéchon, 1995). Cet usage de la pierre se prolonge ailleurs tardivement : XIII^e siècle de notre ère à Welgelegen Shelter, XVII^e siècle à Wilton Cave, Afrique du Sud (Beaumont et Vogel, 1972, p. 68), époque coloniale à Bioko.

En Zambie, on note une persistance du LSA (Nachikufien III) qui inclut de la poterie empruntée aux agriculteurs à partir du VIII^e siècle de notre ère, et jusqu'au début du XIX^e (Musonda, 1987) ; durant cette longue période, les derniers chasseurs, progressivement refoulés par les pasteurs, semblent avoir ignoré l'usage du fer. Il est impossible de dire si les habitants de Batalimo étaient dans ce cas, bien que la région de la Lobaye soit actuellement, et depuis probablement longtemps, peuplée par des agriculteurs Oubangiens (et quelques Bantous) ainsi que des Pygmées Aka. Mais la céramique de Batalimo, avec ses fonds plats, est différente de celle du reste de la Centrafrique, et est attribué par Vidal (1982, p. 116) à des Bantous. Les buttes du pays Dinka sont d'anciens villages où le fer apparaît vers 500 AD ; les squelettes recueillis à Dhang Rial, bien qu'en mauvais état, appartiennent à des sujets de haute stature, « *de type probablement nilotique* » (David, 1982). Cet auteur souligne le caractère foncièrement instable de l'élevage, soumis aux aléas des épidémies ou, au contraire à l'excès numérique qui entraîne le surpâturage et donc les migrations. Il évoque aussi la possibilité que le remplacement des taurins par les zébus, mieux adaptés, vers le XVI^e siècle AD, ait pu expliquer l'expansion d'un peuple tel que les Maasai.

À l'Âge du fer (connu sur place sous le nom de complexe de Leopard's Kopje), période intéressante pour notre propos puisqu'elle voit cohabiter les immigrants bantous avec un fond de peuplement morphologiquement distinct, existent, du Zimbabwe et de la Zambie au Transvaal plusieurs nécropoles (Bambandyalo ou K2, Transvaal, 1 055 ± 65 AD ; Mapungubwe, au Transvaal, 1 000 à 1 400 AD ; Isamu Pati 100 ± 100 à 1 240 ± 50 AD, Kalundo 300 ± 90 à 1 080 ± 90 AD, et Ingombe Ilede, 1 400 AD, en Zambie ; Ziwa, au Zimbabwe, de 300 à 1 000 AD : Villiers, 1970). La série de Bambandyalo a été reprise numériquement par Rightmire (1970a) qui, à la différence de ses prédécesseurs (Galloway, 1959), la trouve nègre sans ambiguïté⁽¹²⁾. Mapungubwe (Galloway, 1937b) a été également étudiée par les mensurations dentaires (Steyn et Henneberg, 1995), qui ne peuvent conclure, mais montrent que le site K2 voisin est, d'après l'odontométrie comme pour la craniométrie, plus proche des Sud-Africains que des San. Bräuer (1980) exprime une opinion identique concernant le sujet H13 de K2, proche de Mumba et Zulu, loin tant d'Elmenteita-Nakuru-Makalia-Gamble's Cave-Willey's Kopje, et très loin des KhoiSan. Ces restes dépendent de cultures précédant immédiatement les constructions de Grand Zimbabwe, attribuées aux ancêtres directs des occupants actuels. Hiernaux *et al.* (1972) soulignent les similitudes entre les céramiques de Katoto et celles d'Ingombe Ilede.

On peut définir des aires culturelles, basées sur la répartition des pétroglyphes, mégalithes, styles technologiques de travail de la céramique ou du métal etc. Il conviendrait, par le recours à l'ethno-archéologie, de les relier à la diversification des populations. Mais Connah (1981, dans l'introduction) a opportunément mis en garde contre un usage inconsidéré du terme de culture en archéologie.

(12) Marianne Cornevin (1993, p. 232) rappelle avec raison que cette controverse s'inscrit dans le contexte de l'apartheid sud-africain (et de la sécession rhodésienne de Ian Smith), où la question de l'antériorité de la présence bantoue sur les Blancs était un enjeu politique considérable. La frontière représentée par le Limpopo était admise comme limite à l'expansion bantoue.

Il existe, en Afrique Centrale et Orientale, une trilogie complémentaire juxtaposant agriculteurs, chasseurs, et éleveurs, perdurant à l'Âge du fer, comme au Botswana (Denbow, 1990), surtout si les opportunités écologiques sont diversifiées. C'est la situation observée au Rwanda et au Burundi (Twa/ Hutu/ Tutsi). Il n'y a évidemment pas eu d'imperméabilité culturelles entre ces peuples (Oliver, 1982). En zone densément forestière, le pastoralisme disparaît, et seule persiste la dualité cultivateurs-cueilleurs.

III. — L'approche biologique des changements alimentaires

Les dents d'abord, qui constituent la partie la plus solide du squelette, sont d'un grand profit pour l'archéologue (Goodman *et al.* ; 1984, Bullion, 1986) ; l'évaluation de la santé bucco-dentaire, basée sur les micro-traces d'usure, l'attrition et les caries, est un révélateur des choix alimentaires, qui distingue en particulier convenablement les chasseurs-cueilleurs des agriculteurs (Walker et Hewlett, 1990). Ces travaux sont applicables aux populations disparues, notamment pour repérer la transition néolithique (Cassidy, 1980 ; Smith H., 1984). À Hassi-el-Abiod par exemple, la prévalence de la carie est de 1 %, chiffre comparable à celui des cultures précéramiques d'Amérique du Sud (3 %), lequel passe à 8–11 % à la phase céramique (Dutour, 1989, p. 256). Le dosage dans les tissus humains des isotopes stables ^{13}C et ^{15}N , permet, outre la reconstruction des paysages disparus, de reconstituer le régime alimentaire des populations (Ambrose et DeNiro, 1986), non seulement en fonction du faciès écologique (forêt/savane), mais aussi du stade culturel, la moindre richesse en ^{13}C (basée sur un cycle carboné en C_3), correspondant, à pluviométrie égale, davantage à des formes animales et végétales sauvages que domestiquées. Ces propriétés biogéochimiques permettent donc de saisir une transition alimentaire, pour peu que l'on dispose d'ossements humains utilisables. Au Venezuela, l'étude (Van der Merwe *et al.*, 1981) du rapport $^{13}\text{C}/^{12}\text{C}$ a permis de mettre en évidence le passage, vers 400 BC, d'une économie fondée sur les produits de la forêt et peut-être sur le manioc (plante en C_3) à un régime basé sur le maïs (en C_4). Le processus de photosynthèse étant différent chez les plantes aquatiques ou terrestres, il a pu être déduit des taux de ^{13}C que, au Danemark, un net changement de stratégie alimentaire était intervenu entre le Mésolithique, où l'alimentation d'origine marine dominait (profil identique aux Inuit actuels), et le Néolithique (Tauber, 1981). L'analyse a également été appliquée aux sociétés de chasseurs anciennes, comme les hommes de Néanderthal (Bocherens *et al.*, 1991). En Afrique du Sud, Sealy et Van Der Merwe (1986) ont montré que les populations holocènes ne migraient pas saisonnièrement entre la côte et l'intérieur, car la composition isotopique des squelettes étudiés reflétait un régime de type terrestre ou maritime, et non un mélange des deux. Enfin, ces analyses peuvent séparer les agriculteurs des éleveurs (Froment et Ambrose, 1995), ce qui permettrait de tracer la limite entre ces deux stratégies de subsistance là où les autres approches (typologie céramique : Stewart, 1993 ; linguistique : Schoenbrun, 1993) sont insuffisantes pour démêler les affiliations entre peuples, dans la zone des Grands Lacs en particulier.

La pratique ancienne de l'élevage semble avoir induit plusieurs adaptations de nature génétique, donc aujourd'hui persistantes. Le déficit en lactase intestinale se rencontre dans la plupart des populations de pasteurs (Harrison, 1975) : la persistance de l'enzyme

à l'âge adulte permet en effet de consommer des produits laitiers sans troubles digestifs ; or il est rare dans le monde bantou mais répandu chez les nomades d'Afrique de l'Est (Tableau 1.3). Il s'agit d'une véritable coévolution entre gènes et culture. En outre, les Maasaï qui ont un important apport alimentaire de cholestérol par le lait de vache, répriment la synthèse du cholestérol endogène et ne présentent pas d'élévation de son taux sérique (Biss *et al.*, 1971). En Afrique, le paludisme est autochtone, et joue un rôle sélectif dans les anomalies de l'hémoglobine (Cot et Garcia, 1995). Livingstone (1976) utilisant un modèle à trois gènes : hémoglobine S, hémoglobine C et thalassémie, estime qu'il aurait fallu environ 200 générations pour obtenir la répartition actuelle des fréquences observées, compte-tenu des valeurs sélectives attribuées à ces différentes mutations qui protègent contre la malaria. Cela s'accorde assez bien avec les jalons historiques de l'expansion bantoue en forêt (Hiernaux 1974). D'autres maladies parasitaires, comme l'onchocercose et la trypanosomose humaine, dont l'intensité de transmission est liée à la densité démographique, ont probablement joué un rôle dans la géographie du peuplement de l'Afrique Centrale, et la possibilité d'y passer d'un mode de survie de prédateur à celui

Population	% de sujets tolérants	Consommation de lait (l/pers./an)	% du lait transformé en fromage
Chasseurs-cueilleurs			
Twa du Rwanda	22,7	0,0	—
!Kung (Bushmen)	2,5	0,0	—
Huâ (Bushmen)	8,0	0,0	—
Agriculteurs			
Yoruba du Nigéria	9,0	4,5	16,0
Ibo du Nigéria	20,0	4,5	16,0
Bantous* du Zaïre	1,9	0,2	37,4
Haoussa du Nigeria	23,5	4,5	16,0
Agriculteurs faisant de l'élevage depuis peu			
Kenya (surtout Bantou)	26,8	67,5	0,3
Bantous* de Zambie	0,0	8,8	12,1
Bantous* d'Afrique du Sud	9,7	92,1	10,2
Shi (Bantous* du Kivu)	3,6	7,3	0,0
Ganda (Bantous* d'Uganda)	5,7	29,8	0,0
Éthiopie/ Érythrée	10,3	21,8	5,4
Éleveurs			
Hima	90,9		
Tutsi d'Uganda	88,2		
Tutsi du Zaïre	100,0		
Tutsi du Rwanda	92,6		
Origine mixte			
Hutu x Tutsi	45,5	7,3	0,0
Peul x Haoussa du Nigeria	33,3	4,5	16,0
Hottentots Nama	50,0	81,6	0,0

Tableau 1.3 — Prévalence de la persistance de la lactase intestinale en fonction du mode de vie dans diverses populations africaines (source : Durham, 1991, p. 234). La moyenne de 5 groupes Bantou agriculteurs (marqués d'une *) donne 4,2 % de sujets aptes à digérer le lactose, contre 92,9 % chez 4 groupes de pasteurs

de producteur. La trypanotolérance n'est pas démontrée chez l'Homme, y compris chez les Pygmées, mais elle a évidemment joué un rôle capital dans la possibilité d'adopter l'élevage.

IV. — Technologie et mouvements de populations

Certaines innovations qui ont peu circulé, laissent penser que le brassage culturel n'a pas fonctionné de façon homogène⁽¹³⁾. Ces éléments culturels sont difficilement utilisables pour prouver des contacts ou une expansion ethniques.

Microlithisme

Ainsi, le microlithisme, ou industrie de mode 5 dans la terminologie de Clark, apparaît à Howieson's Poort en plein MSA, un peu après -100 000 ans (Thackeray, 1989), probablement autour de -70 000 en fait, puis à Montagu Cave (province du Cap) à 50 000 BP, ensuite il est escamoté pendant 15 000 ans. Il se prolonge très tardivement sur les marges du Kalahari, il y a seulement 3 000 ans. Dans la séquence de Klasies River Mouth, la couche à industrie de type Howieson's Poort s'intercale dans des séries à débitage laminaire, et semble correspondre soit à l'arrivée d'un groupe humain étranger (Singer et Wymer, 1982), car la matière première des outils (silicrète, schiste, calcédoine) est importée, et de grain plus fin que le quartzite local, soit à la réponse technologique et comportementale à un changement écologique (Ambrose et Lorenz, 1990) ; aucun vestige humain n'a malheureusement été trouvé dans cet horizon. Cette technologie évoluée a reçu le nom d'*Early Late Stone Age* dans la Rift Valley, et correspond, dans sa phase plus récente, au terme (assez fourre-tout) de Lupembo-tshitoliien, dans le bassin du Congo. Elle peut correspondre à l'invention de l'arc.

Clist (1990) voit pendant le LSA s'individualiser en Afrique Centrale deux sous-ensembles typologiques dont la démarcation passe par le Cameroun : dans les Grassfields le LSA se rattache à celui d'Afrique de l'Ouest et ne correspond pas à ce que l'on trouve dans le Sud⁽¹⁴⁾. De façon intéressante, Scozzari *et al.* (1994) ont de leur côté montré, en étudiant l'ADN mitochondrial que les Bamiléké du Mungo au Cameroun, quoique de langue bantoue *sensu lato*, sont génétiquement *plus proches* des Sénégalais que des Bantous d'Afrique du Sud, ces derniers étant, il est vrai, métissés de KhoiSan. La mosaïque

(13) A l'évidence, une analyse typologique quantitative plus élaborée des industries lithiques, comparable dans sa méthodologie à ce qui est réalisé ici sur les mensurations crâniennes, serait la bienvenue. La corrélation entre industries et climat ou micro-environnement n'est pas simple ; ainsi, en Afrique Centrale constate-t-on une expansion des microlithes avec la forêt, mais en Afrique de l'Ouest ce microlithisme est associé aux savanes (Casey, 1993). L'analyse lithique se ferait ainsi sur une base quantitative, avec une terminologie moins folklorique et en tenant compte du matériau, dont la qualité du grain conditionne la taille.

(14) Andah (1979), de son côté, rapproche le Tshitoliien du bassin du Congo aux cultures microlithiques d'Afrique de l'Ouest. Asombang (1988 p. 388-393) pense cependant que le LSA des Grassfields possède la technique Levallois, à la différence du LSA ouest-africain, et compare plus volontiers ses industries de Bamenda au Tshitoliien. Malgré tout, l'absence de petits tranchets et de trapézoïdes dans les Grassfields représente un faciès particulier, peut-être plus technique qu'« ethnique ». En Afrique de l'Est la tradition microlithique de cette époque est représentée par le Nachikufien, dont le grand développement dans le temps (18 000 à 100 BP) demande une révision (Bisson, 1990) : les microlithes à dos abattu sont bien attestés à 18 000 BP à Kiseke II (Tanzanie) et Lukenya Hill (Kenya) ; le microlithisme se généralise à toute l'Afrique orientale à partir de 8 000 BC.

écologique, entraînant une mosaïque culturelle (Maret, 1990), peut aussi impliquer des différenciations biologiques.

Poterie

La diffusion de la poterie apparaît dès 9 500 BP au Sahara (Roset, 1983, 1995), soit aussi anciennement que dans le plus vieux site connu auparavant, Tell Mureybet (Syrie, 9 350 ± 130 BP). Elle est repérée à 7 130 ± 165 BP à Godebra sur le plateau éthiopien (Phillipson, 1977), avec des indices d'agriculture.

Élevage

En ce qui concerne l'élevage (revu par Van Neer, 1990), les premiers indices de présence d'ovi-capridés domestiqués, repérés à Haua Fteah (VII^e millénaire BP) et contestés en raison d'une stratigraphie perturbée (Klein et Scott, 1986), existent à 6 300 BP dans la vallée du Nil, 6 700 à Nabta Playa, et même 7 000 BP dans les grottes de la Mer Rouge (Vermeersch *et al.*, 1995), où l'importation asiatique est probable, à moins que l'on n'admette avec Muzzolini (1993a, 1993b) que des troupeaux d'ovicaprinés sauvages aient immigré avant le Néolithique et aient été domestiqués sur place. Les bovins, présents au Sahara à 9 500 BP à Bir Kiseiba — leur nature domestique a été mise en doute par Smith (1986) qui situe l'approvisionnement du gros bétail au milieu du VII^e millénaire BP — se propagent au Sahel et dans la vallée du Nil (Kadero) entre 5 000 et 4 000 BP (Krzyszaniak, 1978) mais ne pénètrent pas en forêt, où le mouton ne sera adopté, bien après la chèvre, que vers 2 000 BP. Au nord de Maïduguri, dans le bassin du Lac Tchad, ou Méga-Tchad, du bétail domestique (surtout chèvre et vache) est présent vers 1 200 BC cal. à Gajiganna (Breunig *et al.*, 1993). À Kintampo (Ghana), on trouve des ovicaprinés vers 3 600–3 200 BP, avec des traces d'agriculture déjà évoquées (Flight, 1976); les ossements de bovidés pourraient être le buffle (*Syncerus caffer*) et non le bœuf domestique (Stahl, 1985), ou encore la forme indigène sauvage (auroch) du bœuf *Bos primigenius*. Au Kenya, il y a environ 2 000 ans, l'Elmenteitien fournit beaucoup plus de restes de bétail que de traces d'agriculture ou de chasse (Robertshaw, 1988); les bœufs y sont pourvus d'une bosse (*Bos indicus* ou hybride *indicus/taurus*); il pourrait s'agir de la culture des ancêtres des Nilotiques actuels. Les Bantous, non éleveurs de vache au départ, leur auraient, selon Ehret, emprunté les techniques spécifiques en la matière. Grigson (1991) pense qu'il existe, à côté d'*indicus* et de *taurus*, une forme autochtone de bœuf domestique, *Bos africanus*, connue sous le nom de Sanga en Afrique australe et N'Dama en Afrique de l'ouest, et dont on trouve le souvenir dans les montagnes du Nord-Cameroun ainsi que dans les anciennes chefferies Bamiléké (Seignobos et Thys, 1998). Dans l'abri de Godebra (Éthiopie), a été découverte une dent de dromadaire dans un niveau un peu antérieur à 3 000 BC environ (date mise en doute par Brandt, 1984, p. 176), plus ancien que celui qui a livré des restes de bétail (Phillipson, 1977); le dromadaire est aussi présent dans l'abri d'Elé Bor, près de la frontière Kenya-Éthiopie, à 3 000 BC (Phillipson, 1985a, p. 143), et la présence de cet animal que l'on croyait beaucoup plus récemment importé en Afrique, est de nature à mieux éclairer certaines possibilités de migrations.

Plantes cultivées

Dans le domaine des plantes cultivées, la plus ancienne trace en Afrique de céréales domestiquées est l'orge (contestée par Close, 1992, p. 166), à Nabta Playa (Nubie), vers 7 000 BC ou, en tout cas, au Fayoum et à Merimdé vers 6 000 BP. On a vu qu'à Godebra (Éthiopie), l'éleusine est signalée pour la première fois, vers 5.000 BC ; à Amekni, Hoggar, 2 pollens de mil *Pennisetum glaucum*, probablement cultivé, ont été découverts au-dessus d'une couche datée 8050 BP (Camps, 1969), avec des habitants que cet auteur qualifie de négroïdes, mais seulement au IV^e millénaire en Guinée, au Nigeria ou au Cameroun, et à 500 BC au Congo Démocratique. En milieu humide, la famille des *Labiatae* qui regroupe de nombreuses espèces de *Coleus* (*Solenostemon rotundifolius*, *Plectranthus esculentus* etc.) désignées par des noms locaux tels que « Kaffir potato », « patate haoussa », « patate de Livingstone », actuellement délaissée, a certainement été dans le passé, en sus des ignames, une source de glucides importante. En Afrique Centrale, plusieurs genres d'origine asiatique ont une présence précoloniale attestée (voir résumé dans Bahuchet, 1989) : banane plantain, taro (*Colocasia esculenta*), déjà connu en Égypte pharaonique, et igname ailée (*Dioscorea alata*). L'antiquité de leur présence, qui suppose un flux économique par le nord-est et l'est, est difficile à préciser (les bananes sont attestées depuis au moins 500 AD dans les langues bantoues des Grands Lacs : Schoenbrun, 1993), mais pourrait être évaluée grâce au développement de la recherche des pollens et surtout des phytolithes. Les bananes ont trois avantages appréciables sur les ignames, leur disponibilité toute l'année, un meilleur rendement, et un moindre investissement de labeur. Le rôle de la banane, couplée à la possession d'outils de fer, dans la colonisation de vastes aires de forêt pluviale, est mis en exergue par Vansina (1984). Selon Harlan (1992), les formes sauvages des haricots sont des plantes de forêt et non de savane. Cette assertion semble fautive pour le niébé, les travaux de Pasquet et Fotso (1994) au Cameroun ont au contraire montré la grande variété de cultivars de savane, comparée à une grande pauvreté en zone forestière. De façon intéressante, ces auteurs interprètent les cartes de répartition des variétés de haricots en termes anthropologiques autant qu'écologiques : les distributions observées soulignent les sphères culturelles d'échange et les mouvements migratoires. Le voandzou serait ainsi une plante des locuteurs adamawa, et le niébé celle des tchadiques.

De ce point de vue, les économies basées sur l'igname et les légumineuses doivent faire face à un problème de saisonnalité. L'origine du sorgho domestique est la région Tchad-Soudan, mais dans les savanes au sud de la forêt, une domestication proprement bantoue du sorgho aurait pu survenir à partir de la forme sauvage (*Sorghum verticilliflorum*) car la variété domestique dite *kafir* est assez distincte des autres races cultivées (Harlan, 1992).

Il est possible que la forêt, qui a une densité de gibier bien moindre que la savane, ait été par conséquent jugée plus hostile à l'homme, et donc peuplée plus tardivement, pas au-delà de 60 000 ans (David, 1973). Shum Laka fournit des indices de peuplement répété depuis 31 000 ans. La très rapide expansion des langues bantoues en pays de forêt et dans la savane au sud de celle-ci, ne prouve pas que ces contrées étaient vides d'hommes, mais seulement que la densité démographique imposée par l'économie de chasse-cueillette était trop faible pour s'opposer à des groupes disposant d'une technologie plus productive. Certains chercheurs, critiquant l'équation selon laquelle les Pygmées vivaient en forêt

depuis des temps immémoriaux, ont mis en doute le fait que ceux-ci puissent y subsister sans l'aide des agriculteurs (Hart et Hart, 1986 ; Bailey et Peacock, 1988 ; Bailey *et al.*, 1989 ; Bellwood, 1990 ; Loung, 1996). Outre que l'introduction très récente du maïs et du manioc d'Amérique a évidemment bouleversé tout le système alimentaire des peuples forestiers, horticulteurs ou non, cette assertion néglige trois remarques :

- ◆ les Pygmées peuvent être autonomes sur le plan alimentaire (Bahuchet *et al.*, 1991 ; Eggert, 1992 ; Hladik et Dounias, 1993), avec comme source de glucides, entre autres, les ignames sauvages
- ◆ les ancêtres des agriculteurs étaient eux-aussi des chasseurs et pêcheurs-cueilleurs : Vansina (1990) insiste de son côté sur l'ancienneté de groupes de pêcheurs avant l'arrivée de la vague bantoue
- ◆ y a-t-il nécessairement eu « entrée » des agriculteurs, ou développement sur place de techniques adaptées à cet environnement spécifique ?

La grande forêt, qui semble « primaire », pourrait bien avoir été remaniée par l'homme depuis longtemps. Pour l'archéologue, des marqueurs repérables d'habitat assez ancien en forêt sont constitués par l'*Elaeis*, grand pourvoyeur d'huile et de vin toute l'année, et le « fromager » (*Ceiba pentandra*). Le *Strophantus* comme poison de flèches et *Tephrosia vogelii* comme poison de pêche sont aussi des espèces diffusées artificiellement. Il existe des aires de fortes densités d'ignames sauvages, qui peuvent faire l'objet, de la part des Pygmées, d'une proto ou d'une paraculture, par réenfouissement d'un morceau lors du ramassage (Dounias, 1993), pratique qui témoigne d'une gestion prévisionnelle de la ressource. Leurs cycles différents les rendent disponibles toute l'année. Ce fait, parmi d'autres exemples d'utilisation raisonnée de la flore, atténue la distinction entre sauvage et cultivé (Harris et Hillman, 1989), et brouille la notion de mode de production néolithique. D'autres ressources sauvages sont du reste disponibles, telles les arbres à graines (*Gilbertiodendron*), les lianes (*Asparagus*, *Dioscoreophyllum*) et les grandes légumineuses de forêt (*Pentacletra*). Enfin, des feuilles comestibles (brèdes), telles que celles du genre *Gnetum* (qui possède aussi un tubercule comestible), connues en Afrique centrale sous le nom de *koko*, jouissent d'un grand prestige et d'une bonne valeur nutritionnelle (Mialoundama, 1993). L'hypothèse de Headland (1987), selon laquelle il aurait fallu attendre l'invention de l'agriculture pour s'établir en forêt, est alors invalidée, d'autant que les recherches archéologiques en Asie humide (où les forêts ont subi une régression de bien moindre envergure qu'en Afrique), en Nouvelle Guinée (depuis 40 000 ans : Groube, 1989), et dans le Bassin amazonien, témoignent là aussi d'une occupation pré-néolithique.

Métallurgie

La métallurgie du fer, signalée à des dates très hautes au Sahara nigérien (1 870 à 1 130 BC cal. à Termit : Quéchon, 1995), remonte au milieu du I^{er} millénaire BC à Yaoundé (Essomba J.M., ce volume) et dans plusieurs sites du Rwanda et du Burundi (Gasiza I : 685 ± 95 BC, Mirama III : 530 ± 145 BC), mais ne se répand ailleurs que dans les premiers siècles de notre ère. Il est difficile de trancher entre une diffusion technologique et une invention séparée. Le travail du bronze, tel qu'on le rencontre vers 1 000 BP à Igbo-

Ukwu (Nigeria) dénote peut-être, en l'absence de prototypes dans la région, d'influences extérieures tardives, comme en témoignent les perles venues, directement ou non, de la Vallée du Nil (Sutton, 1991).

Au total, si toutes ces données archéologiques sont fiables et non biaisées par des lacunes que la recherche comblera peu à peu, elles militent pour un relatif cloisonnement culturel (et donc génétique) des peuples qui ont produit ces techniques.

V. — Les échanges commerciaux

L'étude pétrochimique des obsidiennes, entre Lac Nyanza-Victoria et Océan Indien, a permis à Merrick et Brown (1984) d'estimer la circulation de cette matière à 190 km au MSA, 250 km au LSA, sans que l'on sache s'il résulte de collecte directe ou de «commerce». Ces chiffres sont à rapprocher du territoire couvert par les bandes de chasseurs-cueilleurs, ou de transhumance des pasteurs. La distance de transport ou d'échange de matière première comme le micasciste du Mayombe utilisé sur la côte atlantique, est de l'ordre de soixante kilomètres (Denbow, 1990); c'est aussi ce qui est observé à Okala au Gabon (Clist, 1988). Ce rayon s'agrandira par la suite avec le besoin en minerais ou en métal travaillé. En Afrique Centrale, le développement de petites aires culturelles basées sur la stylistique de la céramique suggère la coexistence de groupes ethniques économiquement connectés, dont les implantations parfois importantes indiquent l'individualisation d'une organisation politique possiblement hiérarchisée, et un flux économique entre littoral et arrière-pays. L'évolution de ces groupes dans le temps témoigne parfois d'un rapport de filiation historique, parfois d'une rupture de la continuité (comme entre le style Tchissanga et le style Madingo au Congo, décrits par Denbow). L'aire du groupe de Ngovo avec ses 6 000 km², est à cet égard l'une des plus étendues.

D'après Clark (1960), les Bantous ne connaissaient pas l'usage de la barque et n'utilisaient que des radeaux et troncs flottants, alors que les Twa avaient des canoës. Mais selon Guthrie, le terme pirogue (-*yátø) existait en proto-bantou, et Clist (1990) postule son usage pour le transport du schiste du Moyen-Ogooué à la côte (350 km) et pour circuler dans l'estuaire de Libreville, large de 13 km, comme l'illustre le transbordement des basaltes de la pointe de Gombe, transformés en haches polies. Les mouvements de population se seraient faits à partir de la côte vers l'intérieur, ce qui aboutit à une coexistence entre agriculteurs et chasseurs-cueilleurs vers 2 800 BC (céramiques à 4 810 ± 80 BP à Rivière Denis 1, selon Clist, 1989, ce qui paraît étonnamment ancien). Au Congo Démocratique aussi, la colonisation bantoue semble avoir remonté les rivières (Ehret, 1982; Eggert, 1993). À Dufuna, Nord Nigeria, la découverte d'une pirogue en bois de *Khaya*, longue de 8 m 40 (Breunig *et al.*, 1996), datée du LSA (8 000 BP calibré), prouve que ce moyen de transport est antique. La présence d'obsidienne taillée «wiltonnienne» venue du continent, sur l'île de Dahlak Kebir, au large de l'Érythrée (Brandt, 1986), en est une autre preuve.

Un nucleus proto-bantou se serait mis en place sur les deux rives de la Sanaga au début du premier millénaire BC selon Heine *et al.* (1977) et Vansina (1984), alors que pour Bastin *et al.* (1983), la scission, à partir de la frontière Cameroun-Nigeria, des

proto-bantous agriculteurs de savane en une vague occidentale et orientale remonterait, selon les principes de glottochronologie employés, à 3 000 BC. Guthrie (1972) a mis en évidence, par analyse lexicale comparative, deux groupes de langue bantoue, occidental et oriental, dont la parenté n'est pas directe (Bennett et Sterk, 1977), qui peuvent correspondre, selon l'hypothèse d'Oliver (1979), à deux vagues de migration (Heine, 1984), l'une lente, partie du Cameroun à l'époque néolithique et ayant lentement diffusé en forêt, l'autre plus explosive, partie de la Centrafrique et ayant apporté le fer en quelques siècles en contournant la forêt par le nord-est (le Bantou oriental est en effet beaucoup moins différencié). Cependant, l'ancienneté des dates pour le fer au Cameroun oblige à revoir la chronologie ou le cheminement de ce second mouvement. Au Gabon, aux incertitudes de datation près car le radiocarbone n'est pas très précis pour ces temps récents, la métallurgie semble plus ancienne dans l'intérieur (530 ± 40 BC cal. à Otoumbi) que sur la côte, et coexiste, sans échange culturel apparent, pendant un à trois siècles (Oslisly, 1993, p. 202), avec des sites de tradition néolithique persistante. Pour cet auteur, les alternances culturelles plaident pour des vagues migratoires séparées (avec deux courants, l'un le long de la côte, l'autre sur les lignes de crête de l'intérieur), et non une évolution locale (Oslisly, 1996).

La protolangue bantoue incluait des termes concernant la chèvre et le chien, l'agriculture, et le bétail, ce qui suppose, pour Ehret (1982, p. 61) un milieu de savane ouverte dépourvue de glossines; mais n'avait pas de mots pour le fer (Maret et Nsuka, 1977, Maret et Thiry, 1996) : à Bioko la langue bubi a ainsi ignoré le métal jusqu'à l'arrivée des Européens⁽¹⁵⁾. Aucune des théories sur l'expansion bantoue n'est toutefois étayée par des styles culturels particuliers tels que définis par les recherches archéologiques. La poterie apparaît, accompagnée d'*Elaeis* et de *Canarium*, dans le Bassin de la Sangha, vers 500 BC (Eggert, 1992), tandis qu'elle est présente à Obobogo (Yaoundé) dès 1 120 BC (Maret, 1992), c'est-à-dire à une date où les mouvements de population sont déjà perceptibles. Selon Phillipson (1985b), c'est le changement de mode de production alimentaire, qui caractériserait l'arrivée des Bantous, vers 200 BC, dans des savanes propices à l'agriculture céréalière au sud de la forêt, où n'existent encore que des chasseurs-cueilleurs porteurs d'une industrie microlithique. On observe toutefois un style céramique assez homogène dans la vaste région qui va du Lac Nyanza-Victoria au Natal, appartenant au « complexe de Chifumbazé » (Phillipson, 1985a), faciès qui s'y est développé entre la fin du dernier millénaire BC et les trois premiers siècles de notre ère.

Les migrants, probablement peu nombreux, se sont souvent fondu linguistiquement dans un substrat antérieur génétiquement différent (et inconnu). En effet, la figure 1.6 montre que, en dehors de populations périphériques assez différenciées (Pygmées, KhoiSan, et peuples de la Corne de l'Afrique, desquels la biologie suggère de rapprocher

(15) La régression dite ogolienne ayant abaissé le niveau de la mer d'environ 120 mètres vers 18 000 BP, et probablement aussi au cours de phases glaciaires antérieures, l'île de Bioko était rattachée au continent, distant actuellement de 37 kms, ce qui laisse penser que son peuplement peut être ancien. Il y existe une industrie pré-néolithique sur basalte, immédiatement suivie par une culture céramique si élaborée qu'elle ne peut, pour Maret (1989, p. 125) résulter que d'une invasion issue des rivages du Golfe de Guinée (Baie de Bonny). Selon Vansina (1984), l'arrivée à Bioko serait la troisième des sept phases de l'expansion bantoue (les deux premières étant limitées au Cameroun, et la quatrième au Gabon). Au néolithique, l'île exportait des outils de pierre (Phillipson, 1985a, p. 136).

les Tutsi et peut-être certains Peuls), les populations parlant actuellement des langues soit bantoues, soit ouest-atlantiques, soit nilo-sahariennes, se distinguent assez mal, tant du point de vue des marqueurs génétiques que par la physionomie, comme le montre la superposition assez large de leurs nuages respectifs. En permanence le processus d'ethnogenèse implique une agglutination et une dispersion qui absorbe les étrangers ou redistribue les autochtones (à l'exemple du phénomène attractif de fulanisation en zone de savane). Ainsi les Pygmées parlent des langues oubanguiennes, soudaniennes, ou bantoues, apparentées à l'idiome de leurs partenaires sédentaires successifs, et les Tikar ont abandonné le Mboum (langue Adamawa) pour le Tumu (bantoïde). Sur le plan ethnomusicologique, il y a une communauté d'usage du *jodel* chez les Pygmées et les Bushmen, technique vocale absente chez les Bantous (les Pygmées du sud du Congo ou Babongo, ont perdu cette particularité alors que ceux du nord, Bibayak ou Baka, l'ont conservée : Sallée, 1985).

CONCLUSION

Les problèmes évoqués plus haut conduisent à une première interrogation qui peut surprendre : les Africains sont-ils d'origine africaine ? Autrement dit, auraient-ils supplanté par migration les Bushmen, qui descendraient eux des premiers habitants de ce continent et appartiendraient à un autre stock génétique ? Sur la base de la répartition des groupes sanguins Rhésus, Gm et HLA, Langaney (1988) et son équipe (Sanchez-Mazas et Pellegrini, 1990), ont avancé que tous les Africains actuels au sud du Sahara, avaient de telles similitudes génétiques qu'ils ne pouvaient descendre que d'un même petit groupe fondateur. Le groupe afro-asiatique serait le plus anciennement différencié, peut-être au Sahara, ou le Haut-Nil, tandis que le peuplement de l'Afrique occidentale et australe par les locuteurs Niger-Kordofan (donc KhoiSan exclus) n'aurait que quelques millénaires. Au sud de la limite des cultures, entre Sahel et forêt, se rencontre la plus grande variété linguistique de toute l'Afrique avec une délimitation continue entre langues afro-asiatiques et Niger-Kordofan, entre lesquelles se glisse le groupe nilo-saharien. Cette zone a probablement été le théâtre des déplacements intenses quoiqu'étalés dans le temps, en n'oubliant pas que la limite du Sahel était 5 à 600 km plus au nord vers 7 000 BP, et 3 à 400 km plus au nord vers 5 700 BP (Neumann, 1989).

L'idée classique selon laquelle les « Bushmen » auraient précédé les « Nègres » dans l'ensemble de l'Afrique trouve de moins en moins de support, comme l'a conclu Schepartz (1987, 1988). En Afrique de l'Est, on n'a aucune preuve de l'existence de ces Bushmen, l'argument reposant historiquement sur le crâne de Singa, dont on a vu plus haut les affinités. On constate dans cette région une notable hétérogénéité biologique, faite d'un mélange « caucasoïde » (selon la terminologie des vieux auteurs, ou plutôt « afro-méditerranéen ancien », bien que cette catégorie soit contestée par Rightmire, 1975b) et « négroïde » (Bräuer, 1980). Ambrose (1984, 1998), qui a remis en cause toutes les dates anciennes de Protsch pour l'Afrique de l'Est, propose de relier les arguments fondés sur l'archéologie, la linguistique et les squelettes, et voit la coexistence, entre Lac Nyanza-Victoria et Océan Indien, d'un fond négroïde indigène (chasseurs, cf. Hadza et Sandawé

actuels), infiltré par deux vagues de néolithiques, pasteurs d'origine éthiopienne (afro-asiatique, sud-coushitique) vers 3 300 BP, puis agriculteurs d'origine soudanaise (négroïde sud-nilotique, porteurs de la culture elmenteitienne, entre 3 100 et 1 300 BP) respectivement⁽¹⁶⁾. Ehret (1974) situe l'arrivée des sud-coushitiques plus tôt, vers -5 000 ans BP, alors que les porteurs de la culture Uréwé (avec une céramique caractéristique autrefois nommée « *dimple-based* », et sans pierres taillées), vers 500 BC, seraient rattachés à la première vague bantoue de métallurgistes ayant traversé (ou contourné) la forêt par l'est (Phillipson, 1985b), le bassin du Lac Nyanza subissant à l'époque un visible déboisement (Kendall et Livingstone, 1972). De là, cette culture se divise en deux courants, oriental et occidental (ce dernier étant influencé par des éléments venus de l'ex-Zaïre et du nord de l'Angola), de part et d'autre de la Rift Valley qui reste aux mains des pasteurs du LSA. L'expansion, sur 2 000 kilomètres, s'est faite en deux siècles. La distribution des langues bantoues Western et Eastern Highlands ne se superpose pas exactement avec ces deux courants, les premières, plus anciennes, provenant du Bas-Zaïre, et les secondes s'étant dispersées plus tard (vers 3 000 BP selon Schoenbrun, 1993, d'après la glottochronologie) et plus vite, depuis un centre situé aux confins de la Zambie et du Katanga (Dalby, 1975).

Durant les quatre derniers millénaires, la vision d'une grande forêt impénétrable, habitée seulement par des groupes de Pygmées avant la mise en place des populations bantoues actuellement fixées depuis quelques siècles, est à coup sûr fautive ; la botanique révèle en effet (Vansina, 1985a et b) des aménagements arborés anciens, tandis que l'archéologie (Essomba, 1992, et ce volume) recense des sites d'habitat sédentaires, néolithiques ou, à partir du VIII^e siècle avant notre ère, *Early Iron Age*, très nombreux. On observe du reste une longue cohabitation entre des habitats à pierre taillée et d'autres où la technologie du polissage est avérée. Pour les horizons qui livrent pierre taillée et poterie, Ambrose (1997) propose de parler de *Ceramic Late Stone Age*. Vers 2 500 BP, avant l'arrivée du fer, les groupes néolithiques comme Okala (Gabon), Ngovo et Imbonga (Congo Démocratique) sont différenciés mais pourraient descendre d'un ancêtre commun (Clist, 1989). Un indice de sédentarité pourrait être à Okala (Clist, 1997) la présence de fosses d'extraction de terre argileuse destinée à monter les murs des habitations, fosses ultérieurement remplies de détritiques ; celles-ci sont en tout cas de nos jours creusées dans ce but dans toute l'Afrique centrale.

La présence actuelle des Pygmées est parfois récente, deux ou trois siècles au Sud-Ouest du Cameroun (Bahuchet, 1993c), où ils ont accompagné la migration des Kwasio (ou Ngumba). Cette symbiose avec les agriculteurs, est ancienne (Vansina, 1986), comme l'indiquent les langues qu'ils parlent, qui sont toujours celles de leurs partenaires villageois (bantoues au Cameroun, oubanguiennes en RCA), puisqu'il n'y a pas de langue pygmée actuelle connue (Bahuchet, 1993b). La mythologie des sociétés d'agriculteurs conserve

(16) Certains types de décor à la roulette flexible, apparaissant vers 1 000 AD, semblent être attribuables, pour Soper (1985), et Desmedt (1991), mais pas pour Stewart (1993) ni Schoenbrun (1993), à l'expansion des peuples nilotiques en Afrique de l'Est, les Bantou ne l'ayant pas employé en dehors des zones de contact avec les précédents ; plus généralement, ces décors se rattacherait à une tradition nilo-saharienne. Ce débat entre une simple diffusion culturelle et des mouvements migratoires est crucial pour localiser l'origine, endogène ou non, des Tutsi et des Hima. Dans une migration de sens inverse, le nord du Kenya a été, selon Heine (1978), un important foyer de dispersion des langues coushitiques, où il faudrait situer l'origine du Somali.

le souvenir, plus de 2 000 ans après leur arrivée en forêt, du rôle de guide que les Pygmées ont joué dans cette aventure (Vansina, 1990, p. 56), et la substitution linguistique remonte probablement à fort loin. Une analyse toponymique fine, qui reste à faire, serait riche en enseignements pour disséquer les couches de peuplement successives de l'Afrique Centrale.

Si la combinaison de ces données avec celles de l'archéologie, de l'ethnologie et de la linguistique classique reste requise pour mener à bien cette entreprise, il est néanmoins certain que l'apport de l'anthropologie biologique, appliquée systématiquement aux rares vestiges squelettiques d'une part, et aux populations vivantes, étudiées sous l'angle des caractères physiques et génétiques, d'autre part, fournira une contribution indépendante et tout-à-fait indispensable.

Remerciements : je tiens à remercier tous ceux qui ont bien voulu enrichir ce texte de leurs commentaires, en particulier Michèle Delneuf, Serge Bahuchet, Pierre de Maret, Raymond Lanfranchi, Dominique Schwartz, Richard Oslisly, Bernard Clist. Pour autant, ce qui est exprimé ici l'est sous ma seule responsabilité.

BIBLIOGRAPHIE

- ABRUZZI W.S., 1982. — Ecological theory and ethnic differentiation among human populations. *Current Anthropology*, 23: 13–35.
- AIELLO L.C., 1993. — The fossil evidence for modern human origins in Africa: a revised view. *American Anthropologist*, 95: 73–96.
- ALLEN A., 1926. — A report on the australoid calvarium found at Mistkraal, C.P. *South African Journal of Science*, 23: 943.
- ALLISON P.A., 1962. — Historical inferences to be drawn from the effect of human settlement on the vegetation of Africa. *Journal of African History*, 3: 242.
- AMBROSE S.H., 1982. — Archaeology and linguistic reconstructions of history in East Africa. In : Ehret C., Posnansky M. (Eds), *The Archaeological and Linguistic Reconstruction of African History*. University of California Press, Berkeley, pp. 104–157.
- AMBROSE S.H., 1984. — The introduction of pastoral adaptations to the Highlands of East Africa. In : Clark J.D., Brandt S.A. (Eds), *From Hunters to Farmers, The Causes and Consequences of Food Production in Africa*. University of California Press, Berkeley, pp. 212–239.
- AMBROSE S.H., 1997. — The Ceramic Late Stone Age. In : Vogel J.O. et Vogel J. (Eds), *Encyclopedia of Precolonial Africa*, Altamira Press, London, pp. 381–385.
- AMBROSE S.H., 1998. — Chronology of the Late Stone Age and food production in East Africa. *J. Archaeol. Science*, 25: 377–392.
- AMBROSE S.H., DENIRO M.J., 1986. — Reconstruction of African human diet using bone collagen carbon and nitrogen isotope ratios. *Nature*, 319: 321–324.

- AMBROSE S.H., LORENZ K.G., 1990. — Social and ecological models for the Middle Stone Age in Southern Africa. In : P. Mellars (Ed.), *The Emergence of Modern Humans, An Archaeological Perspective*. Edinburgh University Press, pp. 3–33.
- AMBROSE S.H., SIKES N.E., 1991. — Soil carbon isotope evidence for Holocene habitat change in the Kenya Rift Valley. *Science*, 253: 1402–1405.
- ANDAH B.W., 1979. — The Later Stone Age and Neolithic of Upper Volta viewed in a West African context. *West African Journal of Archaeology*, 9: 85–108.
- ANDERSON J.E., 1968. — Late paleolithic skeletal remains from Nubia. In : Wendorf F. (Ed.), *The Prehistory of Nubia*. Southern Methodist Univ. Press, Dallas, vol. 2, pp. 996–1040.
- ANGEL J.L., PHENICE T.W., ROBBINS L.H., LYNCH M.B. (Eds.), 1980. — *Late Stone Age fishermen of Lothagam, Kenya*. Michigan State University Museum Anthropological Series 3/2, East Lansing, pp. 143–201.
- ARMELAGOS G.J., GREENE D.L., 1978. — On the interpretation of the Kadero (Sudan) neolithic population. *Current Anthropology*, 19: 411–412.
- ARMELAGOS G.J., CARLSON D.S., VAN GERVEN D.P., 1982. — The theoretical foundations and development of skeletal biology. In : Spencer F. (Ed.), *A History of American Physical Anthropology 1930–1980*. Academic Press, New-York, pp. 305–328.
- ASOMBANG R.N., 1988. — *Bamenda in Prehistory (The Evidence from Fiye Nkwi, Mbi Crater and Shum Laka Rockshelters)*. Ph.D. Thesis, University of London, 496 p.
- BAHUCHET S., 1989. — Histoire des plantes cultivées en Afrique centrale. In : Hladik C.M., Bahuchet S., Garine I. de (Dir) *Se nourrir en forêt équatoriale. Anthropologie alimentaire des populations des régions forestières humides d'Afrique*. Unesco/MAB, Paris, pp. 28–30.
- BAHUCHET S., 1993a. — L'invention des Pygmées. *Cahiers d'Études Africaines*, 129: 153–181.
- BAHUCHET S., 1993b. — History of the inhabitants of the central African rain forest: perspectives from comparative linguistics. In : Hladik C.M., Hladik A., Linares O., Pagezy H., Semple A., Hadley M. (Eds), *Tropical Forests, People and Food*. Man and the Biosphere Series vol. 13, Parthenon-UNESCO, Paris, London, pp. 37–54.
- BAHUCHET S., 1993c. — *La rencontre des agriculteurs. Les Pygmées parmi les peuples d'Afrique centrale*. SELAF 344, Peeters, Paris, 175 p.
- BAHUCHET S., MAC KEY D., GARINE I. DE., 1991. — Wild yams revisited: is independence from agriculture possible for rain-forest hunters-gatherers? *Human Ecology*, 19: 213–243.
- BAILEY R.C., PEACOCK N.R., 1988. — Efe Pygmies of northeast Zaïre: subsistence strategies in the Ituri forest. In : Garine I. de, Harrison G.A. (Eds) *Coping with uncertainty in food supply*. Clarendon Press, Oxford, pp. 88–117.
- BAILEY R.C., HEAD G., JENIKE M., OWEN B., RECHTMAN R., ZECHENTER E., 1989. — Hunting and gathering in tropical rain forest: is it possible? *American Anthropologist*, 91: 59–82.
- BARRETEAU D., JUNGRAITHMAYR H., 1993. — Calculs lexicostatistiques et glottochronologiques sur les langues tchadiques. In : Barreteau D., Von Graffenried Ch. (Dir), *Datation et Chronologie dans le Bassin du Lac Tchad*. Colloques et Séminaires Orstom, Mégachad, Paris, pp. 103–139.
- BASTIN Y., COUPEZ A., DE HALLEUX B., 1983. — Classification lexicostatistique des langues bantoues (214 relevés). *Bulletins des Séances de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer*, 27: 173–199.

- BAYLE DES HERMENS R. DE, LANFRANCHI R., 1978. — L'abri Tshitoliien de Ntadi-Yomba (République du Congo). *L'Anthropologie*, 82: 539-564.
- BEAUMONT P.B., VOGEL J.C., 1972. — On a new radiocarbon chronology for Africa south of the equator. *African Studies*, 31: 67-89, 155-182.
- BELLWOOD P., 1990. — From Late Pleistocene to early Holocene in Sundaland. In: Gamble C., Soffer O. (Eds), *The World at 18,000 BP*, vol. 2, *Low Latitudes*. Unwin Hyman, Londres, pp. 255-263.
- BENNETT P.B., STERK J.P., 1977. — South-Central Niger-Congo: a reclassification. *Studies in African Linguistics*, 8: 241-273.
- BISS K., HO KANG-JEY, MIKKELSON, B., LEWIS L., BRUCE TAYLOR C., 1971. — Some unique biologic characteristics of the Masai of East Africa. *New England Journal of Medicine*, 284: 694-699.
- BISSON M.S., 1990. — Lithic reduction sequences as an aid to the analysis of Late Stone Age quartz assemblages from the Luano Hot Spring, Chingola, Zambia. *African Archaeology Review*, 8: 103-138.
- BOAZ N.T., PAVLAKIS P.P., BROOKS A.S., 1990. — Late Pleistocene-Holocene human remains from the Upper Semliki, Zaïre. In: Boaz N.T. (Ed.), *Evolution of Environments and Hominidae in the African Western Rift Valley*. Virginia Museum of Nat. Hist., Memoir N°1, pp. 273-299.
- BOCHERENS H., FIZET M., MARIOTTI A., LANGE-BADRÉ B., VANDERMEERSCH B., BOREL J.P., BELLON G., 1991. — Isotopic biogeochemistry (¹³C, ¹⁵N) of fossil vertebrate collagen: implications for the study of fossil food web including Neandertal man. *Journal of Human Evolution*, 20: 481-492.
- BOEDHI HARTONO D., 1978. — *Analyse descriptive et comparative des données biométriques des Hadza*. Thèse de 3è cycle, Université Paris VII, 2 vol.
- BONNEFILLE R., ROELAND J.C., GUIOT J., 1990. — Temperature and rainfall estimates for the past 40,000 years in equatorial Africa. *Nature*, 346: 347-349.
- BOULE M., VALLOIS H.V., 1932. — *L'homme fossile d'Asselar*. Archives de l'Institut de Paléontologie Humaine, Mémoire N° 9, Paris, 90 p.
- BOULE M., VALLOIS H.V., 1946. — *Les Hommes Fossiles*. Masson, Paris, 3è éd., 587 p.
- BRANDT S.A., 1984. — New perspectives on the origins of food production in Ethiopia. In: Clark J.D., Brandt S.A. (Eds), *From Hunters to Farmers, The Causes and Consequences of Food Production in Africa*. University of California Press, Berkeley, pp. 173-190.
- BRANDT S.A., 1986. — The Upper Pleistocene and early Holocene prehistory of the Horn of Africa. *African Archaeological Review*, 4: 41-82.
- BRANDT S.A., 1988. — Early Holocene mortuary practices and hunter-gatherer adaptations in southern Somalia. *World Archaeology*, 20: 40-56.
- BRAUER G., 1976. — Morphological and multivariate analysis of human skeletons from Iron Age graves northwest of Lake Eyasi (Tanzania). *Homo*, 27: 185-196.
- BRAUER G., 1978. — The morphological differentiation of anatomically modern man in Africa, with respect to recent finds from East Africa. *Zeitschrift für Morphologie und Anthropologie*, 69: 266-292.
- BRAUER G., 1980. — Human skeletal remains from Mumba Rock Shelter, northern Tanzania. *American Journal of Physical Anthropology*, 52: 171-184.

- BRÄUER G., 1984. — A craniological approach to the origin of anatomically modern *Homo sapiens* in Africa and implications for the appearance of modern Europeans. In : Smith F.H., Spencer F. (Eds), *The Origin of Modern Humans*, Alan R. Liss, New York, pp. 327–410.
- BRÄUER G., RIMBACH K.W., 1990. — Late archaic and modern *Homo sapiens* from Europe, Africa, and Southwest Asia: craniometric comparisons and phylogenetic implications. *Journal of Human Evolution*, 19: 789–807.
- BRÄUER G., RÖSING F.W., 1989. — Human biological history of southern Africa. In : I. Schwidetzky (Ed.), *Rassengeschichte der Menschheit*, R. Oldenbourg Verlag, München, vol. 13, Südafrika, pp. 7–137.
- BRÄUER G., DEACON H.J., ZIPFEL F., 1992. — Comments on the new maxillary finds from Klasies River, South Africa. *Journal of Human Evolution*, 23: 419–422.
- BREUNIG P., GARBA A., GRONENBORN D., VAN NEER W., WENDT P., 1993. — Report on excavations at Gajiganna, Borno State, Northeast Nigeria. *Nyame Akuma*, 40: 30–41.
- BREUNIG P., NEUMANN K., VAN NEER W., 1996. — New research on the Holocene settlement and environment of the Chad Basin in Nigeria. *African Archaeological Review*, 13: 111–145.
- BRIGGS L.C., 1955. — *The Stone Age races of North-west Africa*. Peabody Museum, Harvard Univ., Bull. 18, Cambridge MA, 118 p.
- BRIGGS L.C., 1958. — *Initiation à l'Anthropologie du Squelette*. (édition à part extraite de *Libyca*), Imprimerie Officielle, Alger, 56 p.
- BROOKS A.S., SMITH C.C., 1987. — Ishango revisited: new age determinations and cultural interpretations. *African Archaeology Review*, 5: 67–78.
- BROOM R., 1918. — The evidence afforded by the Boskop skull of a new species of primitive man (*Homo capensis*). *Anthropological Papers of the American Museum of Natural History*, New York, 23: 65–79.
- BROOM R., 1923. — A contribution to the craniology of the yellow-skinned races of South-Africa. *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 53: 132.
- BROOM R., 1929. — Australoid element in the Korannas. *Nature*, 124: 507.
- BROTHWELL D.R., 1963. — Evidence of early population change in Central and Southern Africa: doubts and problems. *Man*, 132: 101–104.
- BROTHWELL D.R., 1971. — The skeletal remains from Gwisho B and C. In : Fagan B.M., Van Noten F.L. (Eds), *The Hunter-gatherers of Gwisho*. Musée Royal d'Afrique Centrale, Tervuren, Annales, Sciences Humaines, N° 74: 37–47.
- BROTHWELL D.R., 1974. — The Upper Pleistocene Singa skull: a problem in paleontological interpretation. In : Bernhard W., Kandler A. (Eds), *Bevölkerungsbiologie*. Fischer Verlag, Stuttgart, pp. 534–545.
- BROTHWELL D.R., SHAW T., 1971. — A late Upper-Pleistocene proto-West African negro from Nigeria. *Man*, 6: 221–227.
- BROWN J., 1966. — The excavations of a group of burial mounds at Ilkeke near Gilgil, Kenya. *Azania*, 1: 59–78.
- BROWN F., HARRIS J., LEAKEY R., WALKER A., 1985. — Early *Homo erectus* skeleton from West Lake Turkana, Kenya. *Nature*, 316: 788–792.
- BRUES A., 1959. — The spearman and the archer: an essay on selection on body build. *American Anthropologist*, 61: 457–459.

- BRUES A., 1972. — Models of race and cline. *American Journal of Physical Anthropology*, 37: 389–400.
- BRUNET M., BEAUVILAIN A., COPPENS Y., HEINTZ E., MOUTAYE A.H.E., PILBEAM D., 1995. — The first australopithecine 2,500 kilometres west of the Rift Valley (Chad). *Nature*, 378: 273–274.
- BULLION S.K., 1986. — Information from teeth on the growth and developmental history of individuals. In : Crurys et Foley (Eds), *Teeth and Anthropology*, pp. 133–135.
- BUTZER K.W., BEAUMONT P.B., VOGEL J.C., 1978. — Lithostratigraphy of Border Cave, Kwa Zulu, South Africa: a Middle Stone Age sequence beginning ca. 195 000 BP *Journal of Archaeological Sciences*, 5: 317–341.
- CAHEN D., 1975. — *Le site archéologique de la Kamoa (région du Shaba, République du Zaïre). De l'Âge de la Pierre ancien à l'Âge du Fer*. Tervuren.
- CAHEN D., 1976. — Nouvelles fouilles à la Pointe de Gombe (ex-Pointe de Kalina), Kinshasa, Zaïre. *L'Anthropologie*, 80: 573–602.
- CAMPS G., 1969. — *Amekni : néolithique ancien du Hoggar*. Mémoire N° X, Centre de Recherches Archéologiques, Préhistoriques et Ethnologiques, Alger ; Arts et Métiers Graphiques, Paris.
- CANEVA I. (ED.), 1983. — Pottery using gatherers and hunters at Saqqai (Sudan): preconditions for food production. *Origini*, 12: 7–278.
- CANN R.L., STONEKING M., WILSON A.C., 1987. — Mitochondrial DNA and human evolution. *Nature*, 325: 31–36.
- CASSIDY C.M., 1980. — Nutrition and health in agriculturalists and hunter-gatherers: a case study of two prehistoric populations. In : Jerome N.W., Kandel R.F., Pelto G.H. (Eds), *Nutritional Anthropology*, Redgrave, pp. 117–136.
- CASEY J., 1993. — Geometric microliths from northern Ghana and New York, notes for a tentative morphological typology. *Nyame Akuma*, 40: 22–29.
- CAVALLI-SFORZA L.L., 1972. — Pygmies, an example of hunters-gatherers, and genetic consequences for man of domestication of plants and animals. In : *Human Genetics, Proceedings Fourth Congress of Human Genetics*, Paris. Excerpta Medica, Amsterdam, pp. 79–95.
- CAVALLI-SFORZA L.L. ED., 1986. — *African Pygmies*. Academic Press, New York, 461 p.
- CAVALLI-SFORZA L.L., PIAZZA A., MENOZZI P., MOUNTAIN J., 1988. — Reconstruction of human evolution: bringing together genetic, archaeological and linguistic data. *Proceedings of the National Academy of Sciences of the USA*, 85: 6002–6006.
- CAVALLI-SFORZA L.L., MENOZZI P., PIAZZA A., 1994. — *The History and Geography of Human Genes*. Princeton University Press, Princeton, 518 p.
- CHABEUF M., 1959. — Anthropologie physique du Moyen-Congo et du Gabon méridional. *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 10, X: 97–185.
- CHABEUF M., 1970. — Mélanodermes, nègres et négroïdes (à propos de l'Homme de Grimaldi). In : G. Camps et G. Olivier (dirs), *L'Homme de Cro-Magnon, Anthropologie et Archéologie*, Arts et Métiers Graphiques, Paris, pp. 93–98.
- CHAMLA M-C., 1968. — *Les populations anciennes du Sahara et des régions limitrophes*. Mémoire N° IX, Centre de Recherches Archéologiques, Préhistoriques et Ethnologiques, Alger ; Arts et Métiers Graphiques, Paris, 250 p.
- CHAMLA M-C., 1978. — Le peuplement de l'Afrique du Nord de l'Épipaléolithique à l'époque actuelle. *L'Anthropologie*, 82: 385–430.

- CHRÉTIEN J.P. 1985. — Hutu et Tutsi au Rwanda et au Burundi. In : Amselle J.L. et M'Bokolo E. (dirs), *Au cœur de l'ethnie*, La Découverte, Paris, pp. 129–165.
- CLARK J.D., 1954. — *Prehistoric Cultures of the Horn of Africa*. Cambridge University Press, Cambridge.
- CLARK J.D., 1960. — A note on early river fishing practices in South East Africa. *South African Archaeological Bulletin*, XV, 59: 77–79.
- CLIST B., 1988. — Un nouvel ensemble néolithique en Afrique Centrale : le groupe d'Okala au Gabon. *Nsi*, 3: 43–51.
- CLIST B., 1989. — Archaeology in Gabon 1886–1988. *African Archaeological Review*, 7: 59–95.
- CLIST B., 1990. — Des derniers chasseurs aux premiers métallurgistes : sédentarisation et débuts de la métallurgie du fer (Cameroun, Gabon, Guinée Equatoriale). In : Lanfranchi R., Schwartz D. (Dirs), *Paysages Quaternaires de l'Afrique Centrale Atlantique*, Editions de l'Orstom, Paris, pp. 458–478.
- CLIST B., 1995. — *Gabon : 100 000 ans d'Histoire*. Centre Culturel Français de Libreville, Sépia, 380 p.
- CLIST B., 1997. — Le site d'Okala, Province de l'Estuaire, Gabon, et son importance pour la compréhension du passage à la sédentarisation en Afrique centrale. *Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences, Paris*, t. 325, série II : 151–156.
- CLOSE A.E., 1992. — Holocene occupation of the Eastern Sahara. In : Klees F., Kuper R. (Eds), *New Light on the Northeast African Past*. Heinrich-Barth-Institut, Köln, pp. 155–183.
- CONNAH G., 1963. — Archaeological research in Benin City. *Journal of the Historical Society of Nigeria*, 2: 465–477.
- CONNAH G., 1981. — *Three thousand years in Africa*. Cambridge University Press, Cambridge, 268 p.
- CONTENSON DE H., 1980. — La culture pré-axoumite. In : Mokhtar G. (Dir.), *Histoire Générale de l'Afrique*, Paris, UNESCO–NEA, vol. 2, pp. 363–383.
- COOKE H.B.S., MALAN B.D., WELLS L.H., 1945. — Fossil man in the Lebombo Mountains, South Africa: the « Border Cave », Ingwavuma district, Zululand. *Man*, 3: 40–47.
- COON C.S., 1963. — *The Origin of Races*. A.A. Knopf, New-York, 734 p.
- COON C.S., 1965. — *The Living Races of Man*. A.A. Knopf, New-York, 690 p.
- COON C.S., 1971. — A fossilised human mandibular fragment from Kangatotha, Kenya, East Africa. *American Journal of Physical Anthropology*, 34: 157–163.
- COPPENS Y., 1965. — L'hominien du Tchad. *Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences, Paris*, 260, série III: 2869–2871.
- COPPENS Y., 1983. — *Le singe, l'Afrique et l'Homme*. (2^e ed.), Fayard, Paris, 246 p.
- CORNEVIN M., 1993. — *Archéologie Africaine*. Maisonneuve et Larose, Paris, 270 p. (et réédition 1998 sous le titre *Secrets du continent noir révélés par l'archéologie*, 321 p.).
- CORRUCCINI R.S., 1992. — Metrical reconsideration of the Skhül IV and IX and Border Cave 1 crania in the context of modern human origins. *American Journal of Physical Anthropology*, 87: 433–445.

- COT C.S., GARCIA A., 1995. — Résistance constitutionnelle au paludisme : synthèse des hypothèses physiopathologiques. *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, n.s., 7: 3–19.
- COURSEY D.G., ALEXANDER J., 1968. — African agricultural patterns and the sickle cell. *Science*, 160: 1474–1475.
- CRICHTON J.M., 1966. — A multiple discriminant analysis of Egyptian and African Negro crania. *Papers of the Peabody Museum*, Harvard Univ., vol. LVII, p. 44–67.
- DALBY D., 1975. — The prehistoric implications of Guthrie's comparative Bantu. *Journal of African History*, 16: 481–501.
- DANKMEIJER J., 1947. — Finger prints of african Pygmies and Negroes. *American Journal of Physical Anthropology*, 5: 453–484.
- DART R.A., 1923. — Boskop remains from the South East African coast. *Nature*, 112: 623–625.
- DART R.A., 1937. — The physical characters of the Auni= Khomani Bushmen. *Bantu Studies*, 11: 176–246.
- DART R.A., 1939. — Population fluctuation over 7,000 years in Egypt. *Transactions of the Royal Society of South Africa*, 27: 95–145.
- DAVID N., 1972. — An archaeological reconnaissance in Cameroon and a preliminary report on the site of Nassarao I. In: Hugot H.J. (Dir.), *Actes du Sixième Congrès Panafricain de Préhistoire de Dakar*, Imprimeries Réunies, Chambéry, pp. 79–99.
- DAVID N., 1973. — The archaeological background of Cameroonian history. In: Tardits C. (Dir.), *Contribution de la Recherche Ethnologique à l'Histoire des Civilisations du Cameroun*. Colloques Internationaux du CNRS, N° 551, Paris, pp. 307–308.
- DAVID N., 1982. — Prehistory and historical linguistics in Central Africa: points of contact. In: Ehret C., Posnansky M. (Eds), *The Archaeology and Linguistic Reconstruction of African History*, University of California Press, Berkeley, pp. 78–95.
- DAY M.H., STRINGER C.B., 1982. — A reconsideration of the Omo Kibish remains and the *erectus-sapiens* transition. *Proceedings of the First International Congress of Human Paleontology*, Nice, pp. 814–846.
- DAY M.H., STRINGER C.B., 1991. — Les restes crâniens d'Omo-Kibish et leur classification à l'intérieur du genre Homo. *L'Anthropologie*, 95: 573–594.
- DAY M.H., TWIST M.H.C., WARD S., 1991. — Les vestiges post-crâniens d'Omo I (Kibish). *L'Anthropologie*, 95: 595–609.
- DENBOW J., 1990. — Congo to Kalahari: data and hypotheses about the political economy of the western stream of the Early Iron Age. *African Archaeological Review*, 8: 139–176.
- DERRY D.D., 1949. — Report on the human remains. In: Arkell A.J., *Early Khartoum*. Oxford University Press.
- DESMEDT C., 1991. — Poteries anciennes décorées à la roulette dans la région des Grands Lacs. *African Archaeological Review*, 9: 161–196.
- DESTRO-BISOL G., 1993. — Migrations, genetic variability, and DNA polymorphisms. *Current Anthropology*, 34: 765–775.
- DESTRO-BISOL G., BATTAGLIA C., MACCHIARELLI R., BAILLY C., SCOZZARI M.R., SPEDINI G. 1992. — A bio-anthropological study on the Bakakas of Cameroon. *Annals of Human Biology*, 19: 185–195.

- DIAMOND J.M., 1991. — Why are pygmies small ? *Nature*, 354: 111–112.
- DOUNIAS E., 1993. — Perception and use of wild yams by the Baka hunters-gatherers in South Cameroon. In: Hladik C.M. et al. (Eds), *Tropical Forests, People and Food*, Man and the Biosphere Series vol. 13, Parthenon-UNESCO, Paris, pp. 621–632.
- DRENNAN M.R., 1929. — An australoid skull from the Cape Flats. *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 59: 417–427.
- DRENNAN M.R., 1942. — Report on the Likasi skeleton. *Transactions of the Royal Society of South Africa*, 29: 81–89.
- DREYER T.F., MEIRING A.J.D., HOFFMAN A.C., 1938. — A comparison of the Boskop skull with other abnormal skulls forms from South Africa. *Zeitschrift für Rassenkunde*, 7: 289–296.
- DURHAM W.H., 1991. — *Coevolution. Genes, Culture, and Human Diversity*. Stanford University Press, Stanford.
- DUTOUR O., 1989. — *Hommes Fossiles du Sahara. Peuplements Holocènes du Mali Septentrional*. Ed. CNRS, Paris, 285 p.
- DUTOUR O., VERNET R., AUMASSIP G., 1994. — Le peuplement préhistorique du Sahara. In: G. Aumassip et al. (Dir.), *Mileux, Hommes et Techniques du Sahara Préhistorique. Problèmes actuels*. L'Harmattan, Paris, pp. 39–52.
- DZIERZYKRAI-ROGALSKI T., 1978. — On the Black variety at Kadero, Sudan. *Current Anthropology*, 19: 406–407 et 634.
- EGGERT M.K.H., 1987. — Imbonga and Batalimo: ceramic evidence for early settlement of the equatorial rain forest. *African Archaeological Review*, 5: 129–145.
- EGGERT M.K.H., 1992. — The Central African rain forest: historical speculation and archaeological facts. *World Archaeology*, 24: 1–24.
- EGGERT M.K.H., 1993. — Central Africa and the archaeology of the equatorial rainforest: reflections on some major topics. In: Shaw T., Sinclair P., Andah B., Okpoko A. (Eds), *The Archaeology of Africa. Food, metals and towns*. Routledge, London et New York, 857 p.
- EHRET C., 1967. — Cattle keeping and milking in Eastern and Southern African history; the linguistic evidence. *Journal of African History*, 8: 1–17.
- EHRET C., 1974. — Cushites and the Highland and Plains Nilotes to AD 1800. In: Ogot B.A. (Ed.), *Zamani*, East Africa Publishing House, Nairobi, pp. 158–176.
- EHRET C., 1980. — On the antiquity of agriculture in Ethiopia. *Journal of African History*, 20: 161–177.
- EHRET C., 1982. — Linguistic inferences about early Bantu history. In: Ehret C., Posnansky M. (Eds), *The Archaeology and Linguistic Reconstruction of African History*, Univ. of California Press, Berkeley, pp. 57–65.
- EMPHOUX J.P., 1970. — La grotte de Bitorri au Congo-Brazzaville. *Cahiers Orstom, série Sciences Humaines*, VII: 3–27.
- EMPHOUX J.P., 1982. — *Archéologie du sud de la République du Congo*. Thèse 3^e cycle, Université Paris I, Orstom, Paris.
- ESSOMBA J.M. DIR., 1992. — *L'Archéologie au Cameroun*. Karthala, Paris, 383 p.
- EXCOFFIER L., PELLEGRINI B., SANCHEZ-MAZAS A., SIMON C., LANGANEY A., 1987. — Genetics and history of sub-saharan Africa. *Yearbook of Physical Anthropology*, 30: 151–194.

- EYO E., 1972. — Rop rockshelter excavations, 1964. *West African Journal of Archaeology*, 2: 13–16.
- FARRAND W.R., REDDING R.W., WOLPOFF M.H., WRIGHT H.T III, 1976. — An Archaeological Investigation on the Loboï Plain, Baringo District, Kenya. *Technical Reports, N°4, Museum of Anthropology, Univ. Michigan at Ann Arbor*, pp. 45–53.
- FEREMBACH D., 1976. — Les Cromagnoïdes circumméditerranéens (particulièrement en Orient) et l'origine des types méditerranéens. In: Camps G. (Dir.), *IX^e Congrès de l'U.I.S.P.P., colloque II. Chronologie et synchronisme dans la Préhistoire circum-méditerranéenne* (préirage), pp. 128–143.
- FLIGHT C., 1970. — Excavations at Kintampo. *West African Archaeological Newsletter*, 12: 71–73.
- FLIGHT C., 1976. — The Kintampo culture and its place in the economic prehistory of West Africa. In: Harlan J.R., de Wet J.M.J., Stemler A.B.L. (Eds), *Origins of African Plant Domestication*, Mouton, La Haye et Paris, pp. 211–221.
- FROMENT A., 1989. — Body morphology and the savanna-forest transition: a West African example. *International Journal of Anthropology*, 4: 61–74.
- FROMENT A., 1992a. — La différenciation morphologique de l'Homme moderne: congruence entre forme du crâne et répartition géographique du peuplement. *Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences, Paris*, t. 315, série III: 323–329.
- FROMENT A., 1992b. — Origines du peuplement de l'Égypte Ancienne: l'apport de l'anthropobiologie. *Archéonil*, 2: 79–98.
- FROMENT A., 1993. — Adaptation biologique et variation dans l'espèce humaine: le cas des Pygmées d'Afrique. *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, n.s., 5: 417–448.
- FROMENT A., 1994. — Race et Histoire: La recomposition idéologique de l'image des Égyptiens Anciens. *Journal des Africanistes*, 64: 37–64.
- FROMENT A., 1995. — Diversification culturelle et différenciation physique dans l'espèce humaine: une contribution de la biologie à la linguistique. *Cahiers ORSTOM, sér. Sciences Humaines*, 31: 239–251.
- FROMENT A., AMBROSE S.H., 1995. — Analyses tissulaires isotopiques et reconstruction du régime alimentaire en milieu tropical. Implications pour l'archéologie. *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 7: 79–98.
- FROMENT A., HIERNAUX J., 1984. — Climate associated variation between populations of the Niger Bend. *Annals of Human Biology*, 11: 189–200.
- GABEL C., 1962. — Human crania from the Later Stone Age of the Central Kafue Basin, Northern Rhodesia. *South African Journal of Sciences*, 58: 307–314.
- GABEL C., 1965. — Stone Age Hunters of the Kafue – The Gwisho A site. *Boston University African Research Studies*, N° 6.
- GABUNIA L., VEKUA A., 1995. — A Plio-pleistocene hominid from Dmanisi, East Georgia, Caucasus. *Nature*, 373: 509–511.
- GAHERTY G., 1968. — The human skeleton from Rop Rockshelter, Nigeria. *West African Archaeological Newsletter*, 9: 18–19.
- GALLOWAY A., 1937a. — The characteristics of the skull of the Boskop physical type. *American Journal of Physical Anthropology*, 23: 31–46.

- GALLOWAY A., 1937b. — The skeletal remains of Mapungubwe. In: Fouché L. (Ed.), *Mapungubwe, An Ancient Bantu Civilization on the Limpopo*, part VIII, Cambridge University Press, pp. 127–174.
- GALLOWAY A., 1959. — *The skeletal remains of Bambandyanalo*. P.V. Tobias Ed., Witwatersrand University Press, Johannesburg, 154 p.
- GAMBLE C., SOFFER O. (Eds.), 1990. — *The World at 18000 BP*, volume 2, *Low Latitudes*. Unwin Hyman, London, 344 p.
- GASSE F. ROGNON R., STREET F.A., 1980. — Quaternary history of the Afar and Ethiopian Rift lakes. In: Williams M.A.J., Faure H. (Eds), *The Sahara and the Nile*, Balkema, Rotterdam, pp. 361–400.
- GAUTHIER J.G., 1979. — *Archéologie du pays Fali, Nord Cameroun*. CNRS, Paris, 183 p.
- GEAR H.S., 1926. — A further report on the Boskopoid remains from Zitzikama. *South African Journal of Sciences*, 23: 923–934.
- GEORGEON E., DUTOUR O., RAIMBAULT M., 1993. — The Neolithic lacustrine site of Kobadi (Malian Sahel): new paleoanthropological data. *Nyame Akuma*, 39: 35–39.
- GLANVILLE E.V., 1968. — Nasal shape, prognathism and adaptation in man. *American Journal of Physical Anthropology*, 30: 29–38.
- GLANVILLE E.V., 1969. — Digital ridge-counts of Efé Pygmies. *American Journal of Physical Anthropology*, 31: 427–428.
- GOMILA J., 1980. — L'Afrique subsaharienne. In: J. Hiernaux (Dir.), *La Diversité Biologique Humaine*, Masson, Paris, pp. 107–195.
- GOODMAN A.H., MARTIN D.L., ARMELAGOS G.J., 1984. — Indications of stress from bone and teeth. In: Cohen M.N., Armelagos G.J. (Eds), *Paleopathology at the Origins of Agriculture*, Academic Press, New York, pp. 13–44.
- GRAMLY R.M., RIGHTMIRE G.P., 1973. — A fragmentary cranium and dated Later Stone Age assemblage from Lukenya Hill, Kenya. *Man*, 8: 571–579.
- GRIGSON C., 1991. — An African origin for African cattle ? – some archaeological evidence. *African Archaeological Review*, 9: 119–144.
- GROUBE L., 1989. — The taming of the rain forest: a model for Late Pleistocene forest exploitation in New Guinea. In: Harris D.R., Hillman G.C. (Eds), *Foraging and Farming. The Evolution of Plant Exploitation*, Unwin Hyman, London, pp. 292–304.
- GRÜN R., BEAUMONT P.B., STRINGER C.B., 1990. — ESR dating evidence for early modern humans at Border Cave in South Africa. *Nature*, 344: 537–539.
- GUGLIELMINO-MATESSI C.R., GLUCKMAN P., CAVALLI-SFORZA L.L., 1979 — Climate and the evolution of skull metrics in man. *American Journal of Physical Anthropology*, 50: 549–564.
- GUSINDE M., 1954. — Das Rassenbild der Buschmänner. *Actes du IV^e Congrès International des Sciences Anthropologiques et Ethnologiques*, Vienne, 1952, pp. 259–277.
- GUTHRIE M., 1972. — *Comparative Bantu. An introduction to the comparative linguistics and prehistory of the Bantu languages*. 4 volumes, Farnborough.
- HAEUSSLER A.M., IRISH J.D., MORRIS D.H., TURNER C.G., 1989. — Morphological and metrical comparison of San and Central Sotho dentitions from Southern Africa. *American Journal of Physical Anthropology*, 78: 115–122.

- HARLAN J.R., 1992. — Indigenous African agriculture. In: C.W. Cowan, P.J. Watson (Eds), *The Origins of Agriculture, An International Perspective*, Smithsonian Institution Press, Washington, pp. 59–69.
- HARRIS D.R., 1969. — Agricultural systems, ecosystems and the origins of agriculture. In: Ucko P., Dimbleby G. (Eds), *The Domestication and the Exploitation of Plants and Animals*, Duckworth, London, pp. 3–15.
- HARRIS D.R., HILLMAN G.C. (Eds), 1989. — *Foraging and Farming: the Evolution of Plant Exploitation*. Unwin Hyman, London.
- HARRISON G.G., 1975. — Primary adult lactase deficiency: a problem in anthropological genetics. *American Anthropologist*, 77: 812–835.
- HART T.B., HART J.A., 1986. — The ecological basis of hunter-gatherer subsistence in African rain forests: The Mbuti of Eastern Zaire. *Human Ecology*, 14: 29–55.
- HAUSMAN A.J., 1984. — Holocene human evolution in Southern Africa. In: Clark D.C., Brandt S.A. (Eds), *From Hunters to Farmers. The Causes and Consequences of Food Production in Africa*, Univ. Calif. Press, Berkeley, pp. 261–271.
- HEADLAND T.N., 1987. — The wild yam question: how well could independent hunters-gatherers live in a tropical rain forest environment? *Human Ecology*, 15: 463–491.
- HEINE B., 1978. — The Sam languages. *Afro-Asiatics Linguistics*, N° 6.
- HEINE B., 1984. — The dispersal of the Bantu peoples in the light of linguistic evidence. *Muntu*, 1: 21–35.
- HEINE B., HOFF H., VOSSEN R., 1977. — Neue Ergebnisse zur Territorialgeschichte der Bantu. In: Möhlig W.J.G., Rottland F., Heine B. (Eds), *Zur Sprachgeschichte und Ethnohistorie in Afrika*, Reimer, Berlin, pp. 57–72.
- HEINZELIN DE BRAUCOURT J. DE., 1957. — *Les Fouilles d'Ishango*. Mémoires de l'Exploration du Parc National Albert, Mission J. De Heinzelin de Braucourt, fasc. n° 2, Bruxelles, IPNCB.
- HERVIEU J., 1970. — Influence des changements de climat Quaternaire sur le relief et les sols du nord Cameroun. *Bulletin de l'ASEQUA*, 25: 97–105.
- HEWES G.W., IRWIN H., PAPWORTH M., SAXE A., 1964. — A new fossil human population from the Wadi Halfa area, Sudan. *Nature*, 4943: 341–343.
- HEYMER A., 1992. — Die physische Erscheinungsform des afrikanischen Pygmäen und Gedanken zur Evolution. *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, 122: 155–190.
- HIERNAUX J., 1956. — *Analyse de la variation des caractères physiques humains en une région de l'Afrique centrale : Ruanda-Urundi et Kivu*. Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren.
- HIERNAUX J., 1966. — Les Bushong et les Cwa du royaume Kuba (Congo-Kinshasa) : pygmées, pygmoïdes et pygméisation ; anthropologie, linguistique et expansion bantoue. *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 9, XI: 299–336.
- HIERNAUX J., 1968. — *La diversité humaine en Afrique sub saharienne. Recherches biologiques*. Bruxelles, Ed. de l'Institut de Sociologie, Université Libre de Bruxelles, 261 p.
- HIERNAUX J., 1974. — *The People of Africa*. Scribner's Sons, New York, 216 p.
- HIERNAUX J., 1977. — Long-term biological effects of human migration from the African savanna to the equatorial forest: a case study of human adaptation to a hot and wet climate. In: Harrison G.A. (Ed.), *Population Structure and Human Variation*, I.B.P. Monograph N° 11, Cambridge University Press, pp. 187–217.

- HIERNAUX J., BOEDHI HARTONO D., 1980. — La position anthropologique des Hadza de Tanzanie. *L'Anthropologie*, 84: 440–447.
- HIERNAUX J., FROMENT A., 1976. — The correlation between anthropobiological and climate variables in sub-saharan Africa : revised estimates. *Human Biology*, 48: 757–767.
- HIERNAUX J., GAUTHIER A.M., 1977. — Comparaison des affinités linguistiques et biologiques de douze populations de langue bantu. *Cahiers d'Histoire Africaine*, 66–67: 241–254.
- HIERNAUX J., MAQUET E., 1956–1960. — *Cultures Préhistoriques de l'âge des Métaux au Rwanda-Urundi et au Kivu (Congo Belge)*. 2 volumes, Acad. Royale des Sciences d'Outre Mer, Bruxelles.
- HIERNAUX J., MAQUET E., DE BUYST J., 1972. — Le cimetière préhistorique de Katoto (vallée du Lualaba, Congo-Kinshasa). In : Hugot H.J. (Dir.), *Actes du Sixième Congrès Panafricain de Préhistoire de Dakar*, Imprimeries Réunies, Chambéry, pp. 148–158.
- HIERNAUX J., PLANTIER M., DE BUYST J., 1992. — Etude ostéométrique des restes humains de Sanga et Katoto (Âge du Fer, Zaïre). *Anthropologie et Préhistoire (Bruxelles)*, 103: 9–44.
- HIERNAUX J., RUDAN P., BRAMBATI A., 1975. — Climate and the weight/height relationship in sub-saharan Africa. *Annals of Human Biology*, 2: 3–12.
- HLADIK A., BAHUCHET S., DUCATILLION, HLADIK C.M., 1984. — Les plantes à tubercules de la forêt dense d'Afrique centrale. *Revue d'Écologie (Terre et Vie)*, 39: 249–290.
- HLADIK A., DOUNIAS E., 1993. — Wild yams of the African forests as potential food resources. In : Hladik C.M. *et al.* (Eds), *Tropical Forests, People and Food*, Man and the Biosphere Series vol.13, Parthenon-UNESCO, pp. 163–176.
- HOLL A.F., 1994. — The cemetery of Houlouf in northern Cameroon (AD 1500–1600): fragments of a past social system. *West African Journal of Archaeology*, 12: 133–170.
- HOLL A.F., 1995. — Apprivoiser la mort, s'appropriier l'espace : les cimetières comme enjeu. In : Baroin C., Barreteau D., Von Graffenried Ch. (Dir.), *Mort et Rites Funéraires dans le Bassin du Lac Tchad*, Séminaire Méga-Tchad, Orstom, Paris, pp. 31–46.
- HOWELLS W.W., 1981. — Current theories on the origin of *Homo sapiens sapiens*. In : Ferembach D. (Dir.), *Les Processus de l'Homínisation. L'évolution humaine. Les faits, les modalités*. Colloque International du C.N.R.S. n° 599, Paris, pp. 74–77.
- HUARD P., BACQUIÉ (Cpt), SCHEIBLING (Cpt), 1963. — Matériaux pour l'étude de l'Âge du Fer au Djourab (Tchad). I. Toungour. *Bulletin de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire*, B, 25: 435–451.
- HUARD P., HUARD-ALLARD L., 1980. — Limite occidentale des influences culturelles transmises au Sahara nigéro-tchadien par le groupe C de Nubie. *Bulletin de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire*, B, 42: 671–692.
- HUGHES A.R., 1990. — The Tuinplaas human skeleton from the Springbok Flats, Tranvaal. In : *From Apes to Angels: Essays in Anthropology in Honor of Philip V. Tobias*, Wiley-Liss, New York, pp. 197–214.
- INSKEEP R.R., 1987. — *Nelson Bay Cave, Cape Province, South Africa: the Holocene levels*. Cambridge Monographs in African Archaeology, Cambridge University Press, Cambridge, 2 volumes, 516 p.
- JACOBSON L., VOGEL J.C., 1979. — Radiocarbon dates for two Khoi ceramic vessels from Conception Bay, South West Africa/Namibia. *South African Journal of Sciences*, 75: 230–231.

- JONES T.R., 1940. — Human skeletal remains from the Mumbwa Cave, Northern Rhodesia. *South African Journal of Sciences*, 37: 313–319.
- JUNGRAITHMAYR H., 1989. — Zur frühen Geschichte des Zentralsudan im Lichte neuerer Sprachforschung. *Paideuma*, 35: 155–167.
- KAZADI N., 1981. — Méprisés et admirés : l'ambivalence des relations entre les Bacwa (Pygmées) et les Bahemba (Bantu). *Africa*, 51: 836–848.
- KEEN J.A., 1942. — Report on a skeleton from the Fish Hoek Cave. *South African Journal of Sciences*, 38: 201–309.
- KEEN J.A., 1947. — A statistical study of the differences between Bantu, Hottentot and Bushman skulls. *Soölogiese Navorsing van die Nasionale Museum*, year 1947: 191–199.
- KENDALL R.L., LIVINGSTONE D.A., 1972. — Paleocological studies on the East African plateau. In : Hugot H.J. (Dir.), *Actes du Sixième Congrès Panafricain de Préhistoire de Dakar*, Imprimeries Réunies, Chambéry, pp. 386–388.
- KLEIN, SCOTT, 1986. — Reanalysis of faunal assemblages from the Haa and other Late Quaternary archaeological sites in Cyrenaican Libya. *Journal of Archaeological Sciences*, 13: 515–542.
- KOLLMANN J. 1894. — Das Schweizerbild bei Schaffausen und Pygmäen in Europa. *Zeitschrift für Ethnologie*, 26: 189–251.
- KRZYZANIAK L., 1978. — New light on early food-production in the central Sudan. *Journal of African History*, 19: 159–172.
- LAHR M.M., 1994. — The multiregional model of modern human origins : a reassessment of its morphological basis. *Journal of Human Evolution*, 26: 23–56.
- LAHR M.M., 1996. — *The evolution of modern human diversity. A study of cranial variation*. Cambridge, Cambridge University Press, 414 p.
- LAM Y.M., PEARSON O.M., SMITH C.M., 1996. — Chin morphology and sexual dimorphism in the fossil hominid mandible sample from Klasies River Mouth. *American Journal of Physical Anthropology*, 100: 545–557.
- LANFRANCHI R., SCHWARTZ D. (Dir.). 1990. — *Paysages Quaternaires de l'Afrique Centrale Atlantique*. Editions de l'Orstom, Paris, 535 p.
- LANFRANCHI R., CLIST B. (Dir.). 1991. — *Aux Origines de l'Afrique Centrale*. Editions du Centre Culturel Français et du Ciciba, Libreville, 270 p.
- LANGANEY A., 1988. — *Les Hommes, passé, présent, conditionnel*. Armand Colin, Paris.
- LAPOUMÉROULIE C., DUNDA O., DUCROCQ G., MONY-LOBÉ M., BODO J.M., CARNEVALE P., LABIE D., ELION J., KRISHNAMOORTHY R., 1992. A novel sickle cell mutation of yet another origin in Africa: the Cameroon type. *Human Genetics*, 89: 333–337.
- LEAKEY L.S.B., 1933. — The status of the Kanam mandible and the Kanjera skulls. *Man*, 32: 200–201.
- LEAKEY L.S.B., 1935. — *The Stone Age races of Kenya*. Oxford University Press.
- LEAKEY L.S.B., 1942. — The Naivasha fossil skull and skeleton. *Journal of the East African Natural History Society*, 16: 169–177.
- LEAKEY L.S.B., 1953. — *Adam's ancestors*. Methuen, London, 4th ed.

- LEAKEY M.D., LEAKEY L.S.B., 1950. — *Excavations at the Njoro River Cave. Stone Age cremated burials in the Kenya colony.* Oxford, Clarendon Press.
- LETOUZEY R., 1978. — Notes phytogéographiques sur les palmiers du Cameroun. *Adansonia*, 18: 293–325.
- LIVINGSTONE F.B. 1976. Hemoglobin history in West Africa. *Human Biology*, 48: 487–500.
- LOUNG J.F., 1996. — L'insuffisance des féculents sauvages comestibles et ses conséquences chez les pygmées Bakola du Cameroun. In: Froment A., Garine I. de, Binam Bikoi Ch., Loung J.F. (Dir.): *Bien Manger et Bien Vivre : Anthropologie Alimentaire et Développement en Afrique Intertropicale : du Biologique au Social*, L'Harmattan-ORSTOM, Paris, pp. 173–194.
- LUCOTTE G., 1990. — *Introduction à l'Anthropologie Moléculaire. Ève était noire.* Lavoisier, Paris.
- LUCOTTE G., BERRICHE S., GUÉRIN P., LOIRAT F., HAZOUT S., 1990. — Polymorphisme de restriction de la sonde ADN p49 du chromosome Y dans les populations africaines pygmées et bantoues. *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, n.s., 2: 77–84.
- MACDONALD K.C., 1997. — Koroukorokale revisited: the Pays Mandé and the West African microlithic technocomplex. *L'Anthropologie*, 91: 497–510.
- MCBREARTY S., 1987. — Une évaluation du Sangoen: son âge, son environnement et son rapport avec l'origine de l'*Homo sapiens*. *African Archaeol. Rev.*, 14: 161–200.
- MCINTOSH S.K., MCINTOSH R.J., 1993. — Field survey in the tumulus zone of Senegal. *African Archaeological Review*, 11: 73–107.
- MADDISON D.R., RUVOLO M., SWOFFORD D.L., 1992. — Geographic origins of human mitochondrial DNA: phylogenetic evidence from control region sequences. *Systematic Biology*, 41: 111–124.
- MAGORI C.C., DAY M.H., 1994. — The human skeletal remains excavated from burial mounds at Ngorongoro Crater, northern Tanzania. *Homo*, 45: 103–118.
- MALEY J., 1990. — L'histoire récente de la forêt dense humide africaine: essai sur le dynamisme de quelques formations forestières. In: Lanfranchi R., Schwartz D. (Dirs), *Paysages Quaternaires de l'Afrique Centrale Atlantique*, Editions de l'Orstom, Paris, pp. 367–389.
- MALEY J., 1992. — Mise en évidence d'une péjoration climatique entre ca. 2500 et 2000 BP en Afrique tropicale humide. *Bulletins de la Société Géologique de France*, 163: 363–365.
- MANN G.V., ROELS A., PRICE D.L., MERRILL J.M., 1962. — Cardiovascular disease in African Pygmies. A survey of the health status, serum lipids, and diet of Pygmies in Congo. *Journal of Chronic Diseases*, 15: 341–371.
- MARET P. DE., 1985. — Fouilles archéologiques dans la vallée du Haut-Lualaba, Zaïre: II. Sanga et Katongo. *Annales des Sciences Humaines*, 120, Musée Royal de l'Afrique centrale, Tervuren.
- MARET P. DE., 1989. — Le contexte archéologique de l'expansion bantou en Afrique Centrale. In: Obenga Th. (Dir.), *Les Peuples Bantu, Migrations, Expansion et Identité Culturelle*, vol. 1, L'Harmattan, Paris, pp. 118–138.
- MARET P. DE., 1990. — Le « néolithique » et l'Âge du Fer ancien dans le sud-ouest de l'Afrique Centrale. In: Lanfranchi R., Schwartz D. (Dirs), *Paysages Quaternaires de l'Afrique Centrale Atlantique*, Editions de l'Orstom, Paris, pp. 447–457.
- MARET P. DE., 1992. — Sédentarisation, agriculture et métallurgie au sud Cameroun, synthèse des recherches depuis 1978. In: J.M. Essomba (Dir.), *L'Archéologie au Cameroun*, Karthala, Paris, pp. 247–262.

- MARET P. DE, CLIST B., VAN NEER W., 1987. — Résultats des premières fouilles dans les abris de Shum Laka et d'Abéké au Nord-Ouest du Cameroun. *L'Anthropologie*, 91: 559-584.
- MARET P. DE, NSUKA F., 1977. — History of bantu metallurgy: some linguistic aspects. *History in Africa*, 4: 43-65.
- MARET P. DE, THIRY G., 1996. — How old is the Iron Age in Central Africa. In : P. R. Schmidt (Ed.), *The Culture and Technology of African Iron Production*, University Press of Florida, Gainesville, pp. 29-39.
- MARET P. DE, VAN NOTEN F., CAHEN D., 1977. — Radiocarbon dates from West central Africa: a synthesis. *Journal of African History*, 18: 481-505.
- MARLIAC A., 1995. — Esquisse géoarchéologique de l'évolution des sociétés pendant les deux derniers millénaires au Diamaré (Cameroun septentrional). In : Marliac A. (Dir.), *Milieus, Sociétés et Archéologues*, Orstom-Karthala, Paris, pp. 197-209.
- MARQUER P., 1972. — Nouvelle contribution à l'étude du squelette des Pygmées occidentaux du Centre africain comparé à celui des Pygmées orientaux. *Mémoires du Muséum National d'Histoire Naturelle*, série A, LXXII, 122 p.
- MERCADER F.J., 1997. — *Bajo el techo florestal. La evolución del poblamiento en el bosque ecuatorial del Ituri, Zaire*. Universidad Complutense de Madrid, Facultad des Historia. Tesis Doctoral (Prehistoria), 478 p.
- MERRICK H.V., BROWN F.H., 1984. — Obsidian sources and patterns of source utilization in Kenya and northern Tanzania: some initial findings. *African Archaeological Review*, 2: 129-152.
- MIALOUNDAMA F., 1993. — Nutritional and socio-economic value of *Gnetum* leaves in Central African forest. In : Hladik C.M., Hladik A., Linares O., Pagezy H., Semple A., Hadley M. (Eds), *Tropical Forests, People and Food*, Man and the Biosphere Series vol. 13, Parthenon-UNESCO, Paris, London, pp. 177-182.
- MIDANT-REYNES B., 1992. — *Préhistoire de l'Égypte. Des Premiers Hommes aux Premiers Pharaons*. Armand Colin, Paris, 288 p.
- MILETTO DR., 1951. — Notes sur les ethnies de la région du Haut-Ogooué. *Bull. Inst. Etudes Centrafricaines*, n.s., 2: 19-48.
- MISAGO K., SHUMBUSHO G., 1992. — Archaeological and ethnoarchaeological research in the zones of Rutshuru and Masisi in Northern Kivu. *Nyame Akuma*, 38: 66-71.
- MOLLISON TH., 1928. — Untersuchungen über den Oldowayfund. *Verhandlungen der Gesellschaft für Physische Anthropologie*, III: 60-67.
- MONTANDON G., 1933. — *La Race, les Races*. Payot, Paris, 298 p.
- MORRIS A.G., 1992. — *A Master Catalogue: Holocene human skeletons from South Africa*. Witwatersrand University Press, Johannesburg.
- MORRIS A., SILLEN A., 1995. — Relative dating of the Border Cave hominids using bone mineral crystallinity. Abstract, *Xth Congress of the Pan African Association for Prehistory and Related Studies*, Hararé, Zimbabwe, pp. 2-3.
- MUKHERJEE R., RAO C.R., TREVOR J.C., 1955. — *The Ancient Inhabitants of Jebel Moya (Sudan)*. Cambridge University Press, Cambridge, 123 p.
- MUSONDA F.B., 1987. — The significance of pottery in Zambian Later Stone Age contexts. *African Archaeological Review*, 5: 147-158.

- MUZZOLINI A., 1993a. — Les béliers sacrés dans l'art rupestre saharien. In: Berger C., Clerc G., Grimal N. (Dir.), *Hommages à Jean Leclant*, Institut Français d'Archéologie Orientale, Le Caire, Bibliothèque d'Étude 106/4, pp. 247-271.
- MUZZOLINI A., 1993b. — Les Nilo-sahariens et l'archéologie. In: Barreteau D., Von Graffenried Ch. (Dir.), *Datation et Chronologie dans le Bassin du Lac Tchad*, Colloques et Séminaires Orstom, Mégachad, Paris, pp. 77-101.
- NELSON C.M., 1980. — The Elmenteitan lithic industry. *Proceedings of the VIIIth Panaf. Congress of Prehist. and Quaternary Studies*, Nairobi, pp. 275-278.
- NEUMANN K., 1989. — Holocene vegetation of the Eastern Sahara: charcoal from prehistoric sites. *African Archaeological Review*, 7: 97-116.
- NURSE G.T., SANTOS D.J.H., STEINBERG A.G., JENKINS T., 1979. — Serogenetic studies on the Njinga of Angola. *Annals of Human Biology*, 6: 335-344.
- NURSE G.T., WEINER J.S., JENKINS T., 1985. — *The Peoples of Southern Africa and their Affinities*. Research Monographs on Human Population Biology N° 3, Clarendon Press, Oxford, 409 p.
- OBENGA TH. (DIR.), 1989. — *Les Peuples Bantu. Migrations, Expansion et Identité Culturelle*. 2 volumes, L'Harmattan, Paris.
- OJKUTU R.O., NURSE G.T., JENKINS T., 1977. — Red cell enzyme polymorphisms in the Yoruba. *Human Heredity*, 27: 444-453.
- OLIVER R., 1979. — Cameroun. The Bantu cradleland? *Sprache und Geschichte in Afrika*, 1: 7-20.
- OLIVER R., 1982. — The Nilotic contribution to Bantu Africa. *Journal of African History*, 23: 433-442.
- ORBAN R., RIBOT I., FÉNAUX S., DE MARET P., 1996. — Les restes humains de Shum Laka (Cameroun, LSA-Âge du Fer). *Anthropologie et Préhistoire (Bruxelles)*, sous presse.
- OSLISLY R., 1993. — *Préhistoire de la Moyenne Vallée de l'Ogooué (Gabon)*. Editions de l'Orstom, Paris, 2 volumes.
- OSLISLY R., 1996. — The middle Ogooué Valley, Gabon: cultural changes and palaeoclimatic implications of the last four millenia. *Azania*, 29: 324-331.
- OSLISLY R., WHITE L., 1996. — La relation homme/milieu dans la réserve de la Lopé (Gabon) au cours de l'Holocène ; les implications sur l'environnement. *Actes du Symposium « Dynamique à long terme des écosystèmes forestiers tropicaux »*, ECOFIT, Bondy, ORSTOM, pp. 163-165.
- PAGNIER J., MEARS J.G., DUNDA-BELKHODJA O. *et al.*, 1984. — Evidence for the multicentric origin of the sickle cell hemoglobin gene in Africa. *Proceedings of the National Academy of Sciences of the USA*, 81: 1771-1773.
- PARIS F., 1995a. — Coutumes funéraires néolithiques et post-néolithiques, essai d'interprétation à partir des sépultures fouillées au Nord-Niger. In: Baroin C., Barreteau D., Von Graffenried Ch. (Dir.), *Mort et Rites Funéraires dans le Bassin du Lac Tchad*, Séminaire Méga-Tchad, Orstom, Paris, pp. 9-30.
- PARIS F., 1995b. — Le Bassin de l'Azawagh : peuplements et civilisations, du néolithique à l'arrivée de l'Islam. In: Marliac A. (Dir.), *Milieux, Sociétés et Archéologues*, Orstom-Karthala, Paris, pp. 227-257.
- PASQUET R., FOTSO M., 1994. — Répartition des cultivars de niébé *Vigna unguiculata* (L.) Walp. du Cameroun : influence du milieu et des facteurs humains. *Journal d'Agric. Trad. et de Bota. Appl.*, n.s., 36: 93-143.

- PATTE E., 1961. — À propos d'un crâne prébushman du Musée Gourgaud. *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 2, XI: 166–209.
- PENROSE L.S., 1954. — Distance, size and shape. *Annals of Eugenics*, 18: 337–343.
- PEYROT B., OSLISLY R., 1986. — Recherches récentes sur le paléoenvironnement et l'archéologie au Gabon. *L'Anthropologie*, 90: 201–216.
- PHILLIPSON D.W., 1977. — The excavation of Godebra rockshelter, Axum: an early occurrence of cultivated finger millet in northern Ethiopia. *Azania*, 12: 53–82.
- PHILLIPSON D.W., 1985a. — *African Archaeology*. Cambridge University Press, Cambridge, 234 p.
- PHILLIPSON D.W., 1985b. — An archaeological reconsideration of Bantu expansion. *Muntu*, 2: 69–84.
- PHILLIPSON D.W., PHILLIPSON L., 1981. — *The Cambridge Encyclopedia of Africa*. Cambridge University Press, 492 p.
- PIAZZA A., MENOZZI P., CAVALLI-SFORZA L.L., 1981. — Synthetic gene frequency maps of man and selective effects of climate. *Proceedings of the National Academy of Sciences of the USA*, 78: 2638–2642.
- PINÇON B., LANFRANCHI R., FONTUGNE M., 1995. — L'Age du Fer dans les régions Téké (Congo, Gabon). Datations radiométriques et interprétations historiques. *Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences, Paris*, t. 320, série II: 1241–1248.
- POPE G.G., 1992. — Craniofacial evidence for the origin of modern humans in China. *Yearbook of Physical Anthropology*, 35: 243–298.
- PROTSCH R., 1975a. — The absolute dating of Upper Pleistocene sub-Saharan fossil hominids and their place in human evolution. *Journal of Human Evolution*, 4: 297–322.
- PROTSCH R., 1975b. — The Naivasha hominid and its confirmed late Upper Pleistocene Age. *Anthropologischer Anzeiger*, 35: 97–102.
- PROTSCH R., 1978. — The chronological position of Gamble's Cave II and Bromhead's Site (Elmenteita) of the Rift Valley, Kenya. *Journal of Human Evolution*, 7: 101–109.
- QUÉCHON G., 1974. — Un site protohistorique de Maroua, Nord-Cameroun. *Cahiers Orstom, ser. Sciences Humaines*, XI: 3–46.
- QUÉCHON G., 1995. — La fin du néolithique et les débuts de la métallurgie dans le massif de Termit (Niger) : éléments de méthodologie. In : Marliac A. (Dir.), *Milieux, Sociétés et Archéologues*, Orstom-Karthala, Paris, pp. 303–312.
- RAPACZ J., CHEN L., BUTLER-BRENNER E., WU M.J., HASLER-RAPACZ J.O., BUTLER R., SCHUMAKER V.N., 1991. — Identification of the ancestral haplotype for apolipoprotein B suggests an African origin of *Homo sapiens sapiens* and traces their subsequent migration to Europe and the Pacific. *Proceedings of the National Academy of Sciences of the USA*, 88: 1403–1406.
- RAYNER R.J., MASTERS J.C., 1993. — Le Jardin d'Eden était-il une forêt ? *La Recherche*, 24, 259: 1286–1287.
- REUER E., WINKLER E.-M., 1980. — Metrische Gruppenunterschiede zwischen drei Bantu und drei Nilotisch sprechenden Populationen West-Kenias. *Anthropologischer Anzeiger*, 38: 183–205.
- RIGHTMIRE G.P., 1970a. — Iron Age skulls from southern Africa re-assessed by multiple discriminant analysis. *American Journal of Physical Anthropology*, 33: 169–196.

- RIGHTMIRE G.P., 1970b. — Bushman, Hottentot and South African Negro crania studied by distance and discrimination. *American Journal of Physical Anthropology*, 33: 147–168.
- RIGHTMIRE G.P., 1975a. — Problems in the study of later Pleistocene man in Africa. *American Anthropologist*, 77: 28–52.
- RIGHTMIRE G.P., 1975b. — New studies of Post-Pleistocene human skeletal remains from the Rift Valley, Kenya. *American Journal of Physical Anthropology*, 42: 351–370.
- RIGHTMIRE G.P., 1977. — Notes on the human burials from Lowasera. *Azania*, 12: 30–32.
- RIGHTMIRE G.P., 1978. — Human skeletal remains from the Southern Cape Province and their bearing on the Stone Age prehistory of South Africa. *Quaternary Research*, 9: 219–230.
- RIGHTMIRE G.P., 1979. — Implications of Border Cave skeletal remains for later Pleistocene human evolution. *Current Anthropology*, 20: 23–35.
- RIGHTMIRE G.P., 1981. — Later Pleistocene hominids of Eastern and Southern Africa. *Anthropologie (Brno)*, 19: 15–26.
- RIGHTMIRE G.P., 1984a. — The fossil evidence for hominid evolution in Southern Africa. In Klein R. (Ed.), *Southern african Prehistory and Paleoenvironments*, University of Chicago Press, pp. 147–168.
- RIGHTMIRE G.P., 1984b. — Human skeletal remains from eastern Africa. In: Clark D.C., Brandt S.A. (Eds.), *From Hunters to Farmers. The Causes and Consequences of Food Production in Africa*, Univ. Calif. Press, Berkeley, pp. 191–199.
- RIGHTMIRE G.P., 1990. — *The Evolution of Homo erectus*. Cambridge University Press, Cambridge, 260 p.
- RIGHTMIRE G.P., DEACON H.J., 1991. — Comparative studies of Late Pleistocene human remains from Klasies River Mouth, South Africa. *Journal of Human Evolution*, 20: 131–156.
- RIQUET R., 1979. — Caractères anthropologiques des Mélando-africains. *Soma (Bordeaux)*, 1: 32–53.
- ROBERTSHAW P., 1988. — The Elmenteitan: an early food-producing culture in East Africa. *World Archaeology*, 20: 57–69.
- ROBERTSON J.H., 1979. — More on skeletal analysis and the race concept. *Current Anthropology*, 20: 617–619.
- ROBERTSON J.H., BRADLEY R.J., 1978. — On the presence of the Negro in the Nile Valley. *Current Anthropology*, 19: 177–178.
- ROBERTSON J.H., BRADLEY R.J., 1979. — On skeletal analysis and the race concept. *Current Anthropology*, 20: 414–415.
- ROGUINSKI Y., 1972. — Sur l'ancêtre le plus proche de l'*Homo sapiens* et le lieu de sa transformation en homme moderne. In: Bordes F. (Dir.), *Origine de l'Homme moderne*, UNESCO, Paris, pp. 59–63.
- ROSET J.P., 1983. — Nouvelles données sur le problème de la néolithisation du Sahara Méridional : Aïr et Ténéré, au Niger. *Cahiers Orstom, série Géologie*, XIII: 119–142.
- ROSET J.P., 1995. — L'occupation humaine de l'Aïr et du Ténéré, au Niger, depuis 10 000 ans. In: Marliac A. (Dir.), *Milieus, Sociétés et Archéologues*, Orstom-Karthala, Paris, pp. 161–195.
- RÖSING F.W., 1984. — Relations between morphometric distances and linguistic classification in the populations of sub-saharan Africa. *Rivista Antropologica*, 63: 259–262.

- ROUGER P., SALMON D., RUFFIÉ J., SALMON C., 1983. — Studies of blood group antigens in Aka Pygmies. *Journal of Human Evolution*, 12: 361–366.
- RUFF C.B., 1993. — Climatic adaptation and hominid evolution: the thermoregulatory imperative. *Evolutionary Anthropology*, 2: 53–60.
- RUGGLES GATES R., 1958. — The African Pygmies. *Acta Genetica Medica et Gemellologica*, 7: 159–218.
- RUVOLO M., ZEHR S., VON DORNUM M., PAN D., CHANG B., LIN J., 1993. — Mitochondrial COH sequences and modern human origins. *Molecular Biological Evolution*, 10: 1115–1135.
- SALLÉE P., 1985. — Une ethnohistoire de la musique des peuples Bantu est-elle possible? In: Th. Obenga (Dir.), *Les Peuples Bantu, Migrations, Expansion et Identité Culturelle*, L'Harmattan, Paris, vol. 2, pp. 499–503.
- SANDELOWSKY B.H., ROBINSON K.R., 1968. — *Fingira, preliminary Report*. Government Press, Zomba, Malawi, Publ. Dept Antiquities N°3, 7 p.
- SANCHEZ-MAZAS A., LANGANEY A., 1988. — Common genetic pools between human populations. *Human Genetics*, 78: 161–166.
- SANCHEZ-MAZAS A., PELLEGRINI B., 1990. — Polymorphismes Rhésus, Gm et HLA et histoire de l'Homme moderne. *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, n.s. 2: 57–76.
- SAUSSE F., 1975. — Etude de quelques restes humains trouvés à Soleb (Soudan). *West African Journal of Archaeology*, 5: 41–51.
- SCHEBESTA P., 1938. — *Die Bambuti Pygmäen vom Ituri*. Mémoire de l'Institut Royal Colonial Belge, vol. I, Bruxelles, Falk, 438 p.
- SCHEPARTZ L.A., 1985. — The antiquity of African regional morphology. *American Journal of Physical Anthropology*, 66: 227 (résumé).
- SCHEPARTZ L.A., 1987. — *From Hunters to Herders: Subsistence Pattern and Morphological change in Eastern Africa*. PhD Dissertation, University of Michigan, Ann Arbor, 141 p.
- SCHEPARTZ L.A., 1988. — Who were the later Pleistocene eastern Africans? *African Archaeological Review*, 6: 57–72.
- SCHMIDT W., 1910. — Stellung der Pygmäenvölker. *Studien und Forsch. z. Menschen*, T. VI et VII.
- SCHOENBRUN D.L., 1993. — Cattle herds and banana gardens: the historical geography of the western Great Lakes region, ca AD 800–1500. *African Archaeological Review*, 11: 39–72.
- SCHWALBE G., 1906. — Zur Frage der Abstammung des Menschen. *Zeitschrift für Morphologie und Anthropologie*, pp. 9–80.
- SCHWARTZ D., 1992. — Assèchement climatique vers 3 000 BP et expansion bantou en Afrique Centrale atlantique : quelques réflexions. *Bulletin de la Soc. Géologique de France*, 163: 153–161.
- SCHWARTZ D., MARIOTTI A., LANFRANCHI R., GUILLET B., 1986. — ¹³C/¹²C ratios of soil organic matter as indicators of vegetation changes in Congo. *Geoderma*, 39: 97–103.
- SCOZZARI R., TORRONI A., SEMINO O., CRUCIANI F., SPEDINI G., SANTACHIARA BENERECETTI S.A., 1994. — Genetic studies in Cameroon: mitochondrial DNA polymorphisms in Bamileke. *Human Biology*, 66: 1–12.
- SEALY J.C., VAN DER MERWE N.J., 1986. — Isotope assessment and the seasonal-mobility hypothesis in the southwestern Cape of South Africa. *Current Anthropology*, 27: 135–150.

- SEIGNOBOS C., THYS E., 1998. — *Des Taurins et des Hommes. Cameroun, Nigéria*. ORSTOM, Paris, coll. Latitudes, 400 p.
- SHAW T., 1972. — Finds from Iwo Eleru. In : Hugot H.J. (Dir.), *Actes du Sixième Congrès Panafricain de Préhistoire de Dakar*, Imprimeries Réunies, Chambéry, pp. 190–192.
- SHINNIE P.L. (ED.), 1971. — *The African Iron Age*. Clarendon Press, Oxford, 281 p.
- SHRUBSALL F.C., 1907. — Notes on some Bushman crania and bones from the South African Museum, Cape Town. *Annals of the South African Museum*, 5: 227–270.
- SIMMONS T., SMITH F.H., 1991. — Human population relationships in the Late Pleistocene. *Current Anthropology*, 32: 623–627.
- SIIRIAINEN A., 1977. — Later Stone Age investigation in the Laikipia highlands, Kenya: a preliminary report. *Azania*, 12: 161–186.
- SINGER R.J., 1958. — The Boskop « race » problem. *Man*, 58: 173–178.
- SINGER R.J., WYMER J., 1982. — *The Middle Stone Age at Klasies River Mouth in South Africa*. Chicago, Chicago University Press.
- SMITH A.B., 1975. — Radiocarbon dates from Bosumpra Cave, Abetifi, Ghana. *Proceedings of the Prehistoric Society*, 41: 179–182.
- SMITH A.B., 1986. — Cattle domestication in North Africa. *African Archaeological Review*, 4: 197–203.
- SMITH A.S., 1980. — The Neolithic tradition in the Sahara. In : Williams M.A.J., Faure H. (Eds), *The Sahara and the Nile*, Balkema, Rotterdam, pp. 451–465.
- SMITH A.S., 1984. — Origins of the Neolithic in the Sahara. In : Clark J.D., Brandt S.A. (Eds), *From Hunters to Farmers, The Causes and Consequences of Food Production in Africa*, University of California Press, Berkeley, pp. 84–92.
- SMITH H.B., 1984. — Patterns of molar wear in hunter-gatherers and agriculturalists. *American Journal of Physical Anthropology*, 63: 39–56.
- SOKAL R.R., ODEN N.L., WILSON C., 1991. — Genetic evidence for the spread of agriculture in Europe by demic diffusion. *Nature*, 351: 143–145.
- SOPER R., 1985. — Roulette decoration on African pottery: technical considerations, dating and distributions. *African Archaeological Review*, 3: 29–52.
- SOWUNMI M.A., 1981. — Aspects of the Quaternary vegetation changes in West Africa. *Journal of Biogeography*, 8: 457–474.
- STAHL A.B., 1985. — Reinvestigation of Kintampo 6 rock shelter, Ghana: implications for the nature of cultural change. *African Archaeological Review*, 3: 117–150.
- STERN J.T., SINGER R., 1967. — Quantitative morphological distinction between Bushman and Hottentot skulls: a preliminary report. *South African Archaeological Bulletin*, 22: 103–111.
- STEWART K.A., 1993. — Iron Age ceramic studies in Great Lakes eastern Africa: a critical and historiographical review. *African Archaeological Review*, 11: 21–37.
- STEYN M., HENNEBERG M., 1995. — Odontometrics of the Iron Age sites at K2 and Mapungubwe (South Africa). Abstract, *Xth Congress of the Pan African Association for Prehistory and Related Studies*, Hararé, Zimbabwe, p. 46.
- STRINGER C.B., 1979. — A re-evaluation of the fossil human calvaria from Singa, Sudan. *Bulletins of the British Museum of Natural History, Geology*, 32: 77–83.

- SUTTON J.E.G., 1974. — The aquatic civilization of Middle Africa. *Journal of African History*, 15: 527–546.
- SUTTON J.E.G., 1980. — Préhistoire de l'Afrique orientale. In : Ki-Zerbo J. (Dir.), *Histoire Générale de l'Afrique*, UNESCO-NEA, Paris, volume 1, pp. 489–524.
- SUTTON J.E.G., 1982. — Archaeology in West Africa: a review of recent work and a further list of radiocarbon dates. *Journal of African History*, 23: 291–313.
- SUTTON J.E.G., 1991. — The international factor at Igbo-Ukwu. *African Archaeological Review*, 9: 145–160.
- SWISHER C.C. III, CURTIS G.H., JACOB T., GETTY A.G., SUPRIJO A., WIDIAMORO., 1994. — Age of earliest known hominids in Java, Indonesia. *Science*, 263: 1118–1121.
- TACHDJIAN G., BENABDENNEBI M., GUIDAL C., SAYADA C., LAPOUMÉROULIE C., ÉLION J., 1992. — Analysis of the 5' flanking sequence of the Gg-globin gene by denaturing gradient gel electrophoresis confirms the heterogeneity of the Bantu b*S haplotype. *Human Genetics*, 90: 23–26.
- TAUBER H., 1981. — ¹³C evidence for dietary habits of prehistoric man in Denmark. *Nature*, 292: 332–333.
- TEMPLETON A.R., 1993. — The «Eve» hypotheses: a genetic critique and reanalysis. *American Anthropologist*, 95: 51–72.
- THACKERAY A.I., 1989. — Changing fashions in the Middle Stone Age: the stone artefact sequence from Klasies River main site, South Africa. *African Archaeological Review*, 7: 33–57.
- THILMANS G., DESCAMPS C., KHAYAT B., 1980. — Protohistoire du Sénégal. I : Les Sites Mégalithiques. *Mémoires de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire*, N° 91, Dakar, IFAN.
- THOMA A., 1973. — New evidence for the polycentric evolution of *Homo sapiens*. *Journal of Human Evolution*, 2: 529–536 (repris dans : *La Recherche*, 1975, N° 55: 328–335)
- THOMA A., 1978. — L'origine des Cromagnoïdes. In : Piveteau J. (Dir.), *Les origines humaines et les époques de l'intelligence*. Colloque CNRS, Masson, Paris, pp. 262–282.
- THOMA A., 1982. — *Homo sapiens sapiens* ? *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, XIII: 293–298.
- THOMA A. 1984. — Morphology and affinities of the Nazlet Khater man. *Journal of Human Evolution*, 13: 287–293.
- TIEMEI CH., YANG QUAN, WU EN, 1994. — Antiquity of *Homo sapiens* in China. *Nature*, 368: 55–56.
- TILLIER A.M., 1992. — Les hommes du Paléolithique moyen et la question de l'ancienneté de l'homme moderne en Afrique. *Archéonil*, 2: 59–69.
- TOBIAS P.V., 1955. — Physical anthropology and somatic origins of the Hottentots. *African Studies*, 14: 1–22.
- TOBIAS P.V., 1958. — Skeletal remains from Inyanga. In : *Inyanga, Prehistoric Settlements in Southern Rhodesia*. Cambridge University Press, Cambridge.
- TOBIAS P.V., 1959a. — Studies on the occipital bone in Africa. *Zeitschrift für Morphologie und Anthropologie*, 50: 9–19.
- TOBIAS P.V., 1959b. — Some developments in South African physical anthropology. In : Galloway A., *The skeletal remains of Bambandyanalo.*, Witwatersrand University Press, Johannesburg, pp. 129–154.

- TOBIAS P.V., 1972. — Recent human biological studies in Southern Africa with special reference to Negroes and KhoiSan. *Transactions of the Royal Society of South Africa*, 40: 109–133.
- TOERIEN M.J., 1955. — The skeletal remains from a deep cave at Chipongwe, Northern Rhodesia. *South African Archaeological Bulletin*, 10: 114–116.
- TOERIEN M.J., 1961. — Bush–Bantu hybrids and Central African Pygmies. *South African Journal of Science*, 57: 215–217.
- TREINEN F., 1975. — La nécropole de Nemra, région de Koro-Toro, Tchad. *West African Journal of Archaeology*, 5: 53–79.
- TREINEN-CLAUSTRE F., 1982. — *Sahara et Sahel à l'Âge du Fer, Borkou, Tchad*. Mémoires de la Société des Africanistes, Paris, 214 p.
- TREVOR J.C., 1947. — The physical characteristics of the Sandawe. *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 77: 61–78.
- TWIESSSELMANN F., 1942. — Contribution à l'étude anthropologique des Pygmées de l'Afrique Occidentale. *Mémoires du Musée Royal d'Histoire Naturelle de Belgique*, 2^e sér., fasc. 27, 31 p.
- TWIESSSELMANN F., 1958. — *Les ossements humains du gîte mésolithique d'Ishango*. Mémoires de l'Exploration du Parc National Albert, Mission J. De Heinzelin de Braucourt, fasc.5, Bruxelles, 125 p.
- TWIESSSELMANN F., 1990. — Remarques sur les mandibules et les dents humaines du gîte mésolithique d'Ishango. *Anthropologie et Préhistoire* (Bruxelles), 101: 113–132.
- TWIESSSELMANN F., 1991. — La mandibule et le fragment de maxillaire supérieur de Loyangalani (rive est du Lac Turkana, Kenya). *Anthropologie et Préhistoire* (Bruxelles), 102: 77–95.
- VALEIX P., 1974. — Ossements humains du site de Messo (Tchad). *Journal de la Société des Africanistes*, 44: 177–179.
- VALLOIS H.V., 1938. — Ossements anciens de la région de Fort-Lamy (Tchad). *Revue Anthropologique*, 10: 251–270.
- VALLOIS H.V., 1951. — La mandibule humaine fossile de la grotte du Porc-Épic près Diré-Daoua (Abyssinie). *L'Anthropologie*, 55: 231–238.
- VAN BAKEL M.A., 1981. — The « Bantu » expansion : demographic models. *Current Anthropology*, 22: 688–691.
- VAN DER MERWE N.J., ROOSEVELT A.C., VOGEL J.C., 1981. — Isotopic evidence for prehistoric subsistence change at Parmana, Venezuela. *Nature*, 292: 536–538.
- VAN GERVEN D.P., CARLSON D.S., ARMELAGOS G.J., 1973. — Racial history and biocultural adaptation of Nubian archeological populations. *Journal of African History*, 14: 555–564.
- VAN NEER W., 1984. — Faunal remains from Matupi Cave, an Iron Age and Late Stone Age site in northeastern Zaire. *Academiae Analecta*, 46: 59–76.
- VAN NEER W., 1990. — Les faunes de vertébrés quaternaires en Afrique Centrale. In: Lanfranchi R., Schwartz D. (Dir), *Paysages Quaternaires de l'Afrique Centrale Atlantique*. Editions de l'Orstom, Paris, pp. 195–220.
- VAN NEER W., CLIST B., 1991. — Le site de l'Age du Fer Ancien d'Oveng (province de l'Estuaire, Gabon), analyse de sa faune et de son importance pour la problématique de l'expansion des locuteurs bantu. *Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences, Paris*, t. 312, série II: 105–110.

- VAN NEER W., LANFRANCHI R., 1985. — Étude de la faune découverte dans l'abri tshitoliien de Ntadi Yomba en Rép. Popul. du Congo. *L'Anthropologie*, 89: 351-364.
- VAN NEER W., LANFRANCHI R., 1986. — Une association de faune et d'industrie du Tshitoliien (Age récent de la Pierre, 7 000 B.P.) dans l'abri de Ntadi Yomba (région du Niari) en R.P. du Congo. Éléments nouveaux pour un essai de reconstitution du paysage congolais à cette époque. *Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences, Paris*, t. 302, série II: 831-834.
- VAN NOTEN F., 1977. — Excavations at Matupi Cave. *Antiquity*, LI, 201: 35-40.
- VAN NOTEN F. (ED.), 1977. — *The Archaeology of Central Africa*. Akademische Druck- u. Verlagsanstalt. Graz, Autriche, .
- VAN NOTEN F., CAHEN D., DE MARET P., 1980. — L'Afrique Centrale. In : Mokhtar G. (Dir.), *Histoire Générale de l'Afrique*, Paris, UNESCO-NEA, vol. 2, pp. 673-693.
- VAN RIET LOWE C., 1954. — An artefact recovered with the Boskop calvaria. *South African Archaeological Bulletin*, 9: 135-137.
- VANDERMEERSCH B., 1981. — Les premiers *Homo sapiens* au Proche-Orient. In : Ferembach D. (Dir.), *Les Processus de l'Hominisation. L'évolution humaine. Les faits, les modalités*. Colloque International du C.N.R.S. n° 599, Paris, pp. 97-101.
- VANSINA J., 1984. — Western Bantu expansion. *Journal of African History*, 25: 129-145.
- VANSINA J., 1985a. — L'homme, les forêts et le passé en Afrique. *Annales ESC*, 6: 1307-1334.
- VANSINA J., 1985b. — Esquisse historique de l'agriculture en milieu forestier (Afrique équatoriale). *Muntu*, 2: 5-34.
- VANSINA J., 1986. — Do Pygmies have a history? *Sprache und Geschichte in Afrika*, 7: 431-445.
- VANSINA J., 1990. — *Paths in the Rainforests. Towards a History of Political Tradition in Equatorial Africa*. J. Currey, London, 428 p.
- VANSINA J., 1995. — New linguistic evidence and « the Bantu Expansion ». *Journal of African History*, 36: 173-195.
- VECCHI F., 1981. — Geographical variation of digital dermatoglyphics in Africa. *American Journal of Physical Anthropology*, 54: 565-580.
- VERMEERSCH P.M., PAULISSEN E., GIJSELINGS G., OTTE M., THOMA A., VAN PEER P., LAUWERS R., 1984. — 33,000 year old mining site and related *Homo* in the Egyptian Nile Valley. *Nature*, 309: 342-344.
- VERMEERSCH P.M., VAN PEER P., MOEYERSONS J., VAN NEER W., 1995. — Neolithic occupation of the Red Sea in Egypt. Abstract, *Xth Congress of the Pan African Association for Prehistory and Related Studies*, Hararé, Zimbabwe, p. 30.
- VIDAL P., 1982. — *Tazunu, Nana-Modé, Toala, ou : de l'archéologie des cultures africaines et centrafricaines et de leur Histoire Ancienne*. Bangui, Éd. Ministère de la Coopération de la Rép. Française, 140 p.
- VIDAL P., 1992. — Au-delà des mégalithes : archéologie centrafricaine et histoire de l'Afrique centrale. In : Essomba J.M. (Dir.), *L'Archéologie au Cameroun*. Karthala, Paris, pp. 133-178.
- VIDAL P., DE BAYLE DES HERMENS R., MÉNARD M., 1983. — Le site archéologique de l'île de Toala, sur la haute Ouham (RCA). *L'Anthropologie*, 87: 113-133.

- VIGILANT L., PENNINGTON R., HARPENDING H., KOCHER T.D., WILSON A.C., 1989. — Mitochondrial DNA sequences in single hairs from a southern African population. *Proceedings of the National Academy of Sciences of the USA*, 86: 9350-9354.
- VIGILANT L., STONEKING M., HARPENDING H., HAWKES K., WILSON A.C., 1991. — African populations and the evolution of human mitochondrial DNA. *Science*, 253: 1503-1507.
- VILLIERS H. DE., 1968. — *The Skull of the South African Negro. a Biometrical and Morphological Study*, Witwatersrand University Press, Johannesburg, pp. 85-127.
- VILLIERS H. DE., 1970. — Die Skelettreste der Ziwa-Kultur und die Frage des frühesten Auftretens von Negriden in Südafrika. *Homo*, 21: 17-28.
- VILLIERS H. DE., 1976. — Human skeletal remains. In: Phillipson D.W. (Ed.), *The Prehistory of Eastern Zambia*, Nairobi, pp. 163-165.
- VILLIERS H. DE, PROTSCH R., 1974. — Bushman Rock Shelter, Ohrigstad, eastern Transvaal, South Africa. *Journal of Human Evolution*, 3: 387-396.
- VILLIERS H. DE, FATTI L.P., 1982. — The antiquity of the Negro. *South African Journal of Sciences*, 78: 321-332.
- VINCENT S., ELENGA H., SCHWARTZ D., DE NAMUR C., BERTAUX J., FOURNIER M., DECHAMPS R., 1996. — Histoire des écosystèmes forestiers du sud Congo depuis 6 000 ans. *Actes du Symposium ECOFIT, Dynamique à Long Terme des Écosystèmes Forestiers Tropicaux*, ORSTOM, Bondy, pp. 291-294.
- VRBA E., 1985. — Ecological and adaptive changes associated with early hominid evolution. In: Delson E. (Ed.), *Ancestors: the Hard Evidence*, Liss, New York, pp. 63-71.
- VRBA E., 1996. — Climate, heterochrony, and human evolution. *Journal of Anthropological Research*, 52: 1-28.
- WADE W.D., 1971. — The skeletal biology of human remains from sites in the Lake Kainji area of Nigeria. *West African Journal of Archaeology*, 1: 61-85.
- WALKER P.L., HEWLETT B.S. 1990. — Dental health diet and social status among Central African foragers and farmers. *American Anthropologist*, 92: 383-398.
- WEINER J.S., 1954. — Nose shape and climate. *American Journal of Physical Anthropology*, 12: 615-618.
- WELLS L.H., 1929. — Fossil Bushmen from the Zuurberg. *South African Journal of Science*, 26: 806-834.
- WELLS L.H., 1948. — The Canteen Kopje skull. *South African Science*, 1: 156-157.
- WELLS L.H., 1950. — Fossil man in Northern Rhodesia. Appendix C, In: Clark J.D. (Ed.), *The Stone Age Cultures of Northern Rhodesia*, Cape Town.
- WELLS L.H., 1951. — *The fossil human skull from Singa*. British Museum of Natural History, Fossil Mammals N° 2, pp. 29-42.
- WELLS L.H., 1957. — Late Stone Age human types in Central Africa. *Proceedings of the 3rd Pan-african Congress of Prehistory* (Livingstone, 1955), London, pp. 183-185.
- WELLS L.H., 1959. — The problem of Middle Stone Age Man in Southern Africa. *Man*, 59: 158-159.
- WELLS L.H., 1960. — Review of: «*The skeletal remains of Bambandyanalo*» by A. Galloway, P.V.Tobias Ed., Witwatersrand Univ. Press.

- WENDORF F., SCHILD R., CLOSE A.E. (Eds.), 1986. — *The Prehistory of Wadi Kubbaniya. Vol. 1: The Wadi Kubbaniya skeleton, a late paleolithic burial from Southern Egypt*, Southern Methodist University, Dallas.
- WIESENFELD S.L., 1967. — Sickle cell trait in human biological and cultural evolution. *Science*, 157: 1134–1140.
- WILSON A.C., CANN R., 1992. — L'Afrique, berceau récent de l'Homme moderne. *Pour la Science*, N°176: 32–38.
- WINKLER E.M., 1992. — Is there a Nilo-hamitic type among the populations of East Africa? *Homo*, 43: 162–195.
- WINKLER E.M., KIRCHENGAST S., 1993. — Metric characters of the hard palate and their cephalometric correlations in Namibian !Kung San and Kenyan tribes. *Human Biology*, 65: 139–150.
- WOLPOFF M.H., CASPARI R., 1990. — Metric analysis of the skeletal material from Klasies River Mouth, Republic of South Africa. *American Journal of Physical Anthropology*, 81: 319.
- WOODBURN J., 1968. — An introduction to Hadza ecology. In: Lee R.B., DeVore I. (Eds.), *Man the Hunter*, Aldine, New York, pp. 49–55.
- YORK R.N., 1978. — Excavations at Dutsen Kongba, Plateau State, Nigeria. *West African Journal of Archaeology*, 8: 139–163.
- ZANGATO E., 1993. — La question des datations des mégalithes du Centrafrique: nouvelles perspectives. In: Barreteau D., Von Graffenried Ch. (Dir.), *Datation et Chronologie dans le Bassin du Lac Tchad*, Colloques et Séminaires Orstom, Mègatchad, Paris, pp. 51–75.
- ZANGATO E., 1996. — Étude du mégalithisme en République Centrafricaine. Nouvelles découvertes de monuments à chambre dans le secteur de Ndio. *Cahiers ORSTOM, Sciences Humaines*, 96: 361–377.
- ZAYED ABD EL HAMID, 1980. — Relations de l'Égypte avec le reste de l'Afrique. In: Mokhtar G. (Dir.), *Histoire Générale de l'Afrique*, Paris, UNESCO-NEA, vol. 2, pp. 133–152.

LES RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES MENÉES PAR L'ORSTOM AU CAMEROUN SEPTENTRIONAL

Michèle DELNEUF¹

Résumé

Les recherches archéologiques menées par l'ORSTOM en coopération avec le Ministère camerounais de la Recherche Scientifique à l'extrême nord du Cameroun ont porté sur l'intégralité des périodes préhistoriques, de l'Early Stone Age au Néolithique et à l'Âge du Fer et ont permis de cartographier un millier de sites, en y associant les prospections et travaux menés dans les yaéré et aux abords des Monts Mandara. Les sites les plus caractéristiques consistent en dépôts de mobilier lithique plus ou moins stratigraphiés et en buttes contenant un habitat sédentaire et différents mobiliers spécifiques. Le néolithique est mieux représenté que les périodes plus anciennes, notamment par les ateliers de taille des environs de Maroua, relativement récents toutefois. Un nombre limité des habitats de l'Âge du Fer a été fouillé et a restitué une chronologie du peuplement comprise entre les V^e et XVII^e siècles AD. Sur le plan culturel, trois d'entre eux ont été assimilés à deux types de peuplements appelés Salakien et Mongossien. Les autres buttes fouillées relèvent d'une distribution plus nuancée. Histoires orales et interprétation archéologique y sont associées et rendent plus complexes leur attribution à une culture précise. Afin de préciser ces aspects, une étude ethno-archéologique de vaste ampleur, compte tenu de la préservation des céramiques traditionnelles dans la région, s'est intéressée aux fabrications, aux méthodes de montage, aux savoir-faire et aux fonctions des céramiques d'une dizaine de groupes ethniques. Ils relèvent de la même histoire du peuplement de cette partie du Cameroun et du bassin du lac Tchad. La contribution des archéologues ayant coopéré, par ces recherches, à la connaissance du passé camerounais, mais aussi au développement de méthodes de travail spécifiques et originales, s'est concrétisée dans plusieurs mémoires et publications. Elle a permis d'en prolonger les aspects par l'ouverture de programmes plus au sud, dans les milieux forestiers et péri-forestiers.

Abstract

The archaeological research conducted by ORSTOM with the cooperation of Cameroonian Ministry of Scientific Research in the Far North part of Cameroon have covered all prehistoric periods, from Early Stone Age to Neolithic and Iron Age and have permitted to map about a thousand sites, including those in the yaéré plains and near the Mandara mountains. The most characteristic sites consist of settlements with more or less stratified lithic remains, and of mounds which contain a sedentary habitat and various specific objects. The Neolithic is better represented than the older ages, in particular with the flaking settlements near Maroua, who are comparatively recent nevertheless. A limited number of Iron Age mounds have been excavated and have permitted to restore a chronology of human occupation included between Vth and XVIIth centuries AD. Culturally, three of these mounds have been assimilated to two types of populations called Salakien and

1. Archéologue, Orstom, BP 1857, Yaoundé.

Mongossien. The other excavated mounds belong to a culturally less distinct distribution. Oral traditions and archaeological interpretation, associated in their explanation, make their attribution to a precise population a more complicated question. To elucidate these aspects, a large scale ethno-archaeological study, considered the preservation of traditional ceramic techniques in the Far North province of Cameroon. It looked at fabrication and manufacturing methods, savoir-faire and uses of ceramics in a dozen ethnic groups. These characteristics belong to the same history of population settlements of the Far North Cameroon and the Lake Chad region. The contribution of archaeologists, cooperating in these programs, to the knowledge of the Cameroon's past, but also to the development of specific and original methodologies, took shape in several university theses and publications. It also contributed to extending the fieldwork to the south of Cameroon, in forest and peri-forest environments.

INTRODUCTION

Ce séminaire, organisé à l'initiative du réseau Paléo-Anthropologie en Afrique Centrale (PALEANTHRAC) et du département d'Art et d'Archéologie de l'Université de Yaoundé I, nous offre l'occasion de faire le point sur les recherches en archéologie au Cameroun, bilan étendu sur une quinzaine d'années parsemées de contraintes diverses, parmi lesquelles la fermeture de l'Institut des Sciences Humaines, qui n'ont pas entamé le dynamisme des équipes engagées dans ce pays.

La réunion de Garoua, en 1979, prolongée par le Congrès international de Yaoundé, en 1986 (Essomba, 1992), recommandait une plus grande coordination entre les programmes, une réglementation effective relayée par une ou plusieurs structures muséographiques, un enseignement d'archéologie autonome, enfin la construction d'un laboratoire de recherche archéologique. Les recherches archéologiques soutenues par l'Orstom au Cameroun ont contribué à faire aboutir ces recommandations. Les programmes mis en œuvre furent géographiquement localisés, il est vrai, mais leur thématique était pluridisciplinaire, dépassant le simple inventaire des richesses archéologiques des régions étudiées.

L'histoire du peuplement du Diamaré et de l'Extrême Nord du Cameroun a ainsi été abordée par l'archéologie, l'ethno-archéologie des cultures matérielles, l'étude de l'évolution du milieu. Elle relève de l'histoire du bassin du lac Tchad tout entier, ainsi que l'évoquait A. Marliac dans l'introduction de sa thèse « *même aux époques « historiques », notre région par exemple est plutôt la marche des empires du nord et du nord-est qu'un lieu autonome d'émergence* » (Marliac, 1991, p. 16). Elle se prolonge aussi au delà par des liens certains avec le peuplement des bords de la Bénoué.

I. — CONTEXTES ENVIRONNEMENTAUX ET MÉTHODOLOGIES DIFFÉRENCIÉES

I.1 — Le cadre général

La région d'étude, que nous appellerons au sens large Diamaré, se cantonne en fait entre 9°30' et 11° de latitude Nord. Les paysages rencontrés au sud du 11° de latitude Nord sont constitués d'une pénéplaine bordée à l'ouest par les massifs des Mandara, et à l'est par le cours du Logone. Le réseau hydrographique, qui nous concerne ici, appartient essentiellement au bassin versant du lac Tchad. Les rivières non permanentes (*maayo* en fulfuldé, plur : *maaye*) dont nous parlerons, sont grossièrement orientées est/ouest, et se perdent dans la ligne discontinue que forme le cordon dunaire. Ce dernier traverse la plaine du nord-ouest vers le sud-est. L'attribution de ce cordon à l'une des plages transgressives du lac Tchad (celle de 320 m) est encore discutée (Durand et Mathieu, 1980). Les reliefs sont ponctués par plusieurs massifs-îles de roches volcaniques ou métamorphiques, sources de matières premières médiocres pour les populations préhistoriques, et plus tard utilisés comme refuges par celles subissant les contrecoups des conflits locaux et des mouvements migratoires divers.

I.2 — Approches méthodologiques différenciées

L'objectif du programme consistait, en première analyse, à restituer la chronologie et les caractéristiques culturelles des populations qui ont occupé le Diamaré au sens large, lors des trois derniers millénaires. Puis, en examinant plus attentivement les contextes observés, la recherche de convergence entre milieux, paysages et sociétés passées s'ajouta à l'analyse de l'inventaire archéologique des cultures pré- et protohistoriques. Enfin, un volet ethno-archéologique a pris un essor particulier du fait de la présence d'une activité traditionnelle très dynamique et fort largement préservée : la poterie.

La limite géographique donnée au programme, au sud du 11° de latitude Nord, signifie implicitement que, pour les périodes de l'Âge du Fer, il était important de distinguer les peuplements protohistoriques inclus dans le bassin d'inondation méridional du lac Tchad, appelés légendairement Sao (mais ce terme est désormais corrigé), de ceux situés plus au sud encore. Nous renvoyons le lecteur à la littérature consacrée à la culture des Yaéré dont les plus anciennes manifestations remontent au 2^{ème} millénaire BC et se poursuivent principalement entre 400 BC et le XIX^e siècle (Lebeuf et Lebeuf, 1969 ; Lebeuf *et al.*, 1980 ; Holl, 1988 ; 1992). Le nombre (822 dans toute la plaine péri-tchadienne, dont 432 au Cameroun), la taille et le caractère pré-urbain des tertres d'habitat, la surabondance de la céramique, le rôle majeur joué par l'usage et l'échange de plusieurs types de métallurgie, une économie rythmée par les fluctuations lacustres sont à la base des nuances culturelles établies entre peuplement protohistorique au nord et au sud de cette limite géographique. Au sud du 11° de latitude Nord, l'installation de populations de l'Âge du Fer s'est opérée

à des époques postérieures et a laissé des sites bien moins imposants, mais plus complexes à la fois.

Caractériser et séquencer les cultures anciennes du Diamaré se fondaient donc sur :

- ◆ l'exploitation des données archéologiques recueillies principalement dans les habitats, dont la fossilisation a formé des buttes de taille et de superficie variées ;
- ◆ les indices extraits de l'histoire orale des communautés ethniques vivant dans la région qu'il faut vérifier par de multiples recoupements ;
- ◆ un regard diachronique porté sur les milieux dont les populations anciennes se sont servies pour acquérir et préserver leurs ressources alimentaires ou économiques ;
- ◆ une approche ethno-archéologique comparative s'appuyant sur la céramique traditionnelle des groupes ethniques relevant de l'histoire récente de la région.

L'on exposera d'abord les supports méthodologiques utilisés par les différents auteurs, prospections, sources orales décryptées, contextes paléo-environnementaux, avant les conclusions proprement archéologiques ou ethno-archéologiques.

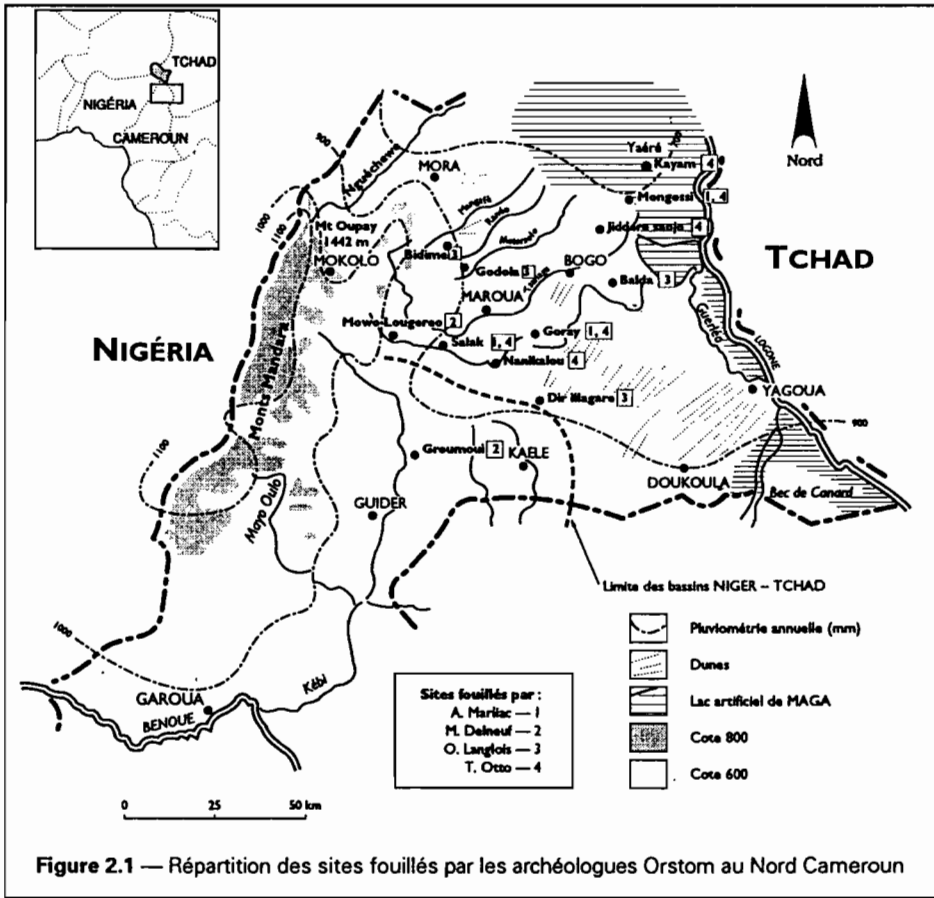
1.3 — La prospection préalable de la quasi totalité de la région

Une prospection, réalisée entre 1978 et 1985, couvrant toutes les périodes représentées dans la plaine du Diamaré et sur ses marges, a permis de cartographier plus de 650 sites entre les 9°30 et 11° de lat Nord (Marliac, 1978 ; 1987 ; 1991, pp. 61-104 ; Marliac *et al.*, 1983 ; 1984 ; Delneuf, 1985). Elle complète celle de la zone des Yaéré (Lebeuf, 1969), et, de part et d'autre du 11° de latitude Nord, les travaux des archéologues de l'équipe de l'Université de Calgary dirigée par Nicholas David (David et Mac Eachern, 1988).

Une banque de données des indices fournis par tous ces sites a été réalisée (par J. Barbery, O. Langlois et M. Delneuf) et a servi de support aux reports sur deux cartes qui seront incluses dans l'Atlas de la Province de l'Extrême Nord. La totalité des informations, pour un inventaire dépassant le millier de sites, a été commentée dans une notice, insérée également dans cet ouvrage, document synthétique des données fournies par les différents prospecteurs (Marliac, Delneuf, Langlois, David et ses coéquipiers).

1.4 — L'apport des sources orales recueillies auprès des groupes ethniques actuels

L'histoire orale des populations actuelles a été recueillie par de nombreux auteurs, anthropologues, historiens, géographes (Mohammadou, 1976 ; Vincent, 1991 ; Seignobos, 1991a et b) auxquels il faut associer certains administrateurs coloniaux de la région soucieux d'histoire ou d'ethnographie (Fourneau, 1938 ; Lestringant, 1964). Mais, en terme d'histoire, la chronologie qui en résulte ne remonte, au mieux, qu'au XVI^e siècle AD, quelle que soit la finesse des recoupements. Rarement associée directement à des



faits matériels datés, cette histoire orale est considérée, en fait, par l'archéologue comme une source de travail utilisable *a posteriori* après avoir été soigneusement critiquée.

De celle qui concerne la région d'étude, il ressort cependant des informations dont les thèmes sont communs à plusieurs groupes ou se répètent significativement, tels que :

- ◆ l'évocation de plusieurs mouvements migratoires subis ou opérés par les populations, provoqués tant par les conflits, que par la fuite devant la traite intérieure ou l'instabilité climatique des régions-sources ;
- ◆ l'importance des royaumes voisins : le Kanem (IX^e-XIV^e AD), le Bornou (XIV^e-XVIII^e AD), plus proche le Wandala (à partir du XVII^e jusqu'au XIX^e), enfin le Baguirmi (XV^e-XIX^e) ;
- ◆ l'impact et l'extension⁽¹⁾ de l'emprise peule à partir du début du XIX^e siècle qui a tiré profit des conflits locaux en gommant les particularismes des communautés

(1) Considérant que les Peuls sont attestés dans la région dès le XVI^e siècle AD, comme éleveurs itinérants.

non-islamisées (par exemple contre les Zumaya dans l'interfluve Boula/Tsanaga) (Figure 2.1).

L'émiettement des groupes de populations dans leur ensemble, émiettement que l'on ressent parfaitement en regardant leur répartition géographique répondant à celle des différentes langues. Il semble bien que l'histoire de ces groupes, que l'on dénomme ethnies(s) aujourd'hui, s'est réalisée au fur et à mesure de modelages et recompositions successifs de leur identité. Les langues ont participé à ce processus et ont évolué en conséquence. Pour la zone qui nous concerne, celles-ci sont réparties en quatre familles. Nous nous sommes plus particulièrement intéressée aux locuteurs des familles tchadiques et Adamaoua-Oubangui, notamment pour le volet ethno-archéologique. Dans cet ordre d'idée, il convenait d'examiner si cet émiettement, que de plus en plus d'études approfondies relèvent aussi dans les structures socio-économiques et les représentations du milieu (Seignobos, 1991a et b ; Vincent, 1991), pouvait s'exprimer dans la variété des cultures matérielles. C'est là que s'insère l'étude des fabrications céramiques traditionnelles.

1.5 — Évolution générale du milieu et impact de l'anthropisation

L'environnement végétal actuel des gisements mis au jour est soudano-sahélien et se trouve à un stade critique car souvent irrégulièrement approvisionné en eau. Pour l'Extrême Nord et le Diamaré, antérieurement à l'Holocène récent, les indices paléoclimatologiques ne renvoient qu'à des phénomènes appréciés à l'échelle supra-régionale : formations de glacis ou de buttes cuirassées, épandages lacustres, formations sur socle ou sédimentaires. Elles relèvent de l'alternance climatique aride/pluvial dont il n'apparaît pas ici de témoins assez nombreux pour sortir des idées générales.

La période étudiée recouvre les deux ou trois derniers millénaires BP. On ne peut retracer que quelques aspects, géographiquement dispersés, de ce paysage en faisant recouper les études de terrain par les sources historiques (Maley, 1981 ; 1993). Malheureusement, pour ces formations sédimentaires du bassin lacustre méridional quelques difficultés de lecture se présentent (Durand et Mathieu, 1980 ; Wilson, 1988).

Il est admis que les transgressions lacustres, à 6 500-6 000 BP, puis à nouveau à 4 500-4 000 BP, ont modelé les paysages et rythmé, dans une mesure modeste, les peuplements. Mais ceci se vérifie davantage pour la partie nord du lac Tchad plutôt que vers les Yaéré et le Diamaré. Postérieurement, l'aridité s'est installée sur la région de façon plus ou moins accusée. Et, c'est autour de 2 000 BP que l'on commence à lire des fluctuations localisées au travers de témoins indirects.

Une phase climatiquement favorable a, semble-t-il, duré toute la première moitié du 1^{er} millénaire AD, et, d'après les rythmes d'écoulement du Bahr el Ghazal vers le Lac, jusqu'au XIII^e siècle AD. Ensuite, une péjoration des régimes hydriques est perceptible à partir du XIII^e siècle AD, qui sera reprise du milieu du XVI^e à la mi-XVII^e AD. L'installation et l'évolution historique des populations correspondantes au centre du

Diamaré peut avoir coïncidé avec une pluviométrie plus importante jusque vers les XIII^e–XIV^e siècles AD, avec des crises climatiques plus courtes mais répétées. Ces événements ont modelé les espaces habitables, d'autant plus marqués selon que les modes de vie économiques des populations anciennes ont été agricoles ou, pratiques plus lourdes pour le milieu, agro-pastoraux (Maley, 1981 ; 1993).

Pour aider à comprendre ces phénomènes interdépendants — peuplement et conditions climatiques — T. Otto, par une étude fondée sur l'anthracologie, explique (ce volume, chapitre 7) les variations des espèces arborées pouvant être liées à une pression anthropique, fort différentielle il est vrai par rapport à ce qu'elle est aujourd'hui (Otto, 1993). Ainsi, des analyses systématiques des macro-restes végétaux (charbons et graines) ont aussi rendu compte des usages des dérivés de végétaux, limités au cadre domestique sans doute, mais significatifs.

II. — PRÉHISTOIRE ET HISTOIRE DU PEUPEMENT AU DIAMARÉ

Trois axes seront suivis dans l'exposé de ces approches différenciées :

- ◆ un premier retraçant brièvement les périodes préhistoriques les plus anciennes dont les vestiges sont assez limités ;
- ◆ un second, exposant les résultats obtenus sur les trois derniers millénaires, sur le post-néolithique ou l'Âge du Fer et leurs correspondances chrono-culturelles ;
- ◆ un troisième, exposant ce que les données ethno-archéologiques relevées auprès des quelques 600 potières de la région ont apporté à la compréhension de la répartition et du rôle de la poterie au sein des cultures de l'Âge du Fer mises au jour.

II.1 — Une région peuplée depuis la Préhistoire

Les travaux de Claude Digara, exposés dans ce volume (chapitre 9) et développés dans sa thèse (Digara, 1988), ont amplement fait le tour du sujet. Pour les périodes préhistoriques *stricto sensu*, un nombre limité de sites a été mis au jour, tant en plaine qu'en montagne (Marliac, 1978 ; Rapp, 1983), avec une fréquence relativement plus forte dans la partie sud du Diamaré et dans le bassin versant de la Bénoué et du Mayo Louti (Digara, 1988).

Techniquement attribuables aux périodes allant de l'Early Stone Age au Late Stone Age, les industries préhistoriques sont en correspondance avec les formations bossoumiennes, puis douroumiennes principalement étudiées dans le sud de la province de l'Extrême Nord. Mais, localement, ces industries ne s'appuient que sur des témoins trouvés en surface, au mieux en stratigraphie difficilement datable (Digara, ce volume, chapitre 9). Des pièces pré-acheuléennes et acheuléennes ont été ainsi découvertes, parfois mêlées, sans pouvoir les situer davantage. Quant au post-acheuléen, A. Marliac en

reconnait la présence par des épisodes techniques sur des pièces découvertes hors stratigraphie, parfois de nouveau associées à de l'Acheuléen (Marliac, 1991, p. 83).

Le Néolithique, qui leur fait suite, témoigne d'une ambiguïté relative dans la définition de ses critères, par les dates tardives des gisements qui en témoignent (aux alentours de 2 000 BP et même plus récemment) et par le contenu en mobilier qui pour la céramique est rare, et pour le lithique va perdurer sous certaine forme pendant l'Âge du Fer naissant. Aussi est-il question de « post-néolithique » lorsque l'on aborde le passage de ce stade à celui où l'emploi et la technologie de la métallurgie seront confirmés.

Les stades néolithiques et post-néolithiques sont assez largement représentés aux environs de Maroua, sur les massifs-îles et leurs piémonts, par une succession d'ateliers de taille jonchés de pièces bifaciales, de pics, de lames massives, d'éclats taillés sur des roches vertes, une rhyolithe noire ou des embréchites (Quéchon, 1974 ; Marliac, 1978). Celui de CFDT-Tsanaga II renferme, dans une stratigraphie très dense et difficile à lire, une association de pièces polies et taillées, de tessons de céramique et d'un anneau de fer. Il est daté de 1720 ± 90 BP (Gif-2232) et 1770 ± 21 (ORSTOM 50), dates qui positionnent la plus ancienne présence de fer travaillé au Diamaré associée à des critères culturels d'un néolithique tardif, malgré tout.

Ces associations de mobilier, de différentes natures et technologies, se répèteront et renforcent, ainsi, l'hypothèse d'un Âge du Fer construit sur un héritage technologique local. Le peuplement auquel correspond ce stade culturel a été appelé par A. Marliac « Tsanaghien ». Olivier Langlois, dans ce séminaire (ce volume, chapitre 16), l'attribue à l'épisode PN1 (Post-Néolithique 1), caractérisé par une culture céramique particulière. Ces cultures ont pu correspondre aussi à une phase climatique favorable à une implantation relativement importante de populations néolithiques entre plaine et reliefs (Marliac, 1991 ; Otto, 1993). L'on peut supposer que ces populations ont dû rencontrer une couverture végétale et arborée dense et pratiquer une agriculture naissante exigeant des déboisements. Aussi, l'idée d'une association des pièces lithiques avec un défrichement est plausible, sans pouvoir en dire davantage. Une étude technologique fine s'appuyant, entre autre, sur les méthodes de remontage des nucléus et la reconstitution des chaînes opératoires, aurait pu apporter à ces hypothèses des arguments que les ateliers de Maroua, fort riches, sont tout à fait capables d'alimenter en supports mobiliers.

II.2 — Le Post-Néolithique ou l'Âge du Fer: spécificité des aires culturelles lors des deux derniers millénaires

Sur les quelques 343 tertres d'habitat, au sud du 11° de latitude nord⁽²⁾, cartographiés et attribuables à l'Âge du Fer, une quinzaine de buttes ont été fouillées, choix établi par chacun des auteurs de ces fouilles de la façon suivante :

- ◆ Un classement des buttes en types 1 et 2, opéré par A. Marliac sur la base de la prospection générale, lui permit d'en ouvrir trois. Ce classement recouvre leur

(2) Ce chiffre est tiré de la base de données de près de 1 000 sites, établie pour confectionner les cartes livrées à l'Atlas de la Province de l'Extrême Nord.

localisation géographique (type 1 : au cœur de la plaine du Diamaré ; et type 2 : à l'ouest du Logone dans la plaine d'inondation du lac, appelée les Yaéré). Une comparaison inter-régionale sous-tendait cette classification (Marliac, 1991, pp. 104–109). Chacun des types est représenté par Salak et Goray d'une part, et Mongossi d'autre part.

- ◆ À l'analyse de cette masse de sites, à notre niveau, nous avons opté pour une approche régionale en privilégiant une région occupée par un groupe ethnique historiquement présent dans les sources orales, et dont la langue appartient à l'une des familles les mieux représentées au Diamaré. Le site de Groumoui, aux confins des pays Giziga dit « Sud » et Daba, fut choisi (Delneuf, 1992). La langue Giziga appartient à la famille tchadique. À la suite de nos premières analyses, nombre d'indices des sources orales convergeaient vers la chefferie de Gudur, fort puissante jusqu'au XVII^e siècle AD. L'intérêt se porta sur le groupe de neuf buttes sous-jacents aux actuels villages de Mowo et Louggréo, à quelques distances de Gudur. Au recueil des données archéologiques, fort abondantes à cet endroit, s'ajoutaient nombre de traditions historiques de groupes ethniques actuels faisant partir leurs ancêtres et leur origine de Gudur. Quelles relations archéologiques, chronologiques et culturelles pouvaient avoir lié ces buttes et les sources orales qui en témoignent ? C'est aux tertres principaux de Mowo (butte 1) et à ceux de leur périphérie (Mowo-Louggréo 2a) que ces questions se sont adressées.
- ◆ Enfin, O. Langlois reprit l'ensemble des données strictement archéologiques livrées par une série de gisements, étagés dans le temps du I^{er} au XIX^e siècle AD, afin de tracer un tableau chrono-culturel synthétique et de lui opposer les hypothèses recueillies à partir de l'ethno-histoire.

Les fouilles entreprises dans ces buttes ont, la plupart du temps, pris la forme de sondages, multipliés en plusieurs parties importantes de la stratigraphie. C'est donc le mobilier extrait qui constituera le support des analyses, en l'occurrence la céramique. La variabilité de ses indices déclarés significatifs, soit ceux relevant de la morphologie, des décors et des traces technologiques, constitua le fondement de la caractérisation des aires culturelles et des séquences chronologiques établies en regard des datations radiocarbone disponibles.

Or, les céramiques de l'Âge du Fer constituent le creuset de l'évolution des fabrications actuelles. Les changements ponctuels ou globaux des formes, des décors ou des technologies, reflètent en effet la mobilité, les échanges, les statismes des utilisateurs de cet ustensile et de ce matériau, si répandus autrefois et, de nos jours, encore largement utilisés au quotidien dans toute la partie septentrionale du Cameroun⁽³⁾.

(3) Il en est tout autrement au sud du Cameroun, où presque tous les groupes ont abandonné la céramique au profit des matériaux métalliques.

Tableau 2.1 — Séquences archéologiques et chronologiques établies pour la butte de Groumoui

Chronologie établie à partir du mobilier céramique (décors)	Niveaux archéologiques à Groumoui	Datations radiocarbone
• Décor imprimé et appliqué ; quelques Incisions	0 (remanié) 1	
• Décor imprimé, % écrasant ; incisé et appliqué	2 3 4 5	• 940 ± 280 BP cal, 1037 à 1149 AD • 1190 ± 300 BP cal, 781 à 861 AD • 1100 ± 520 BP cal, 910 à 977 AD
• Décor imprimé dominant ; incisé et appliqué nombreux	6 7 8 9/10	
• Décor imprimé = décor incisé ; quelques appliqués	11 12 13	
• Décor Incisé dominant ; quelques imprimés et appliqués	14 15 16	
• Décor appliqué associé à incisé	17	

Pour mémoire : 515 ± 95 BP cal 1289 à 1614 pour la butte 2A de Mowo Lougguéréo

- L'élaboration des séquences chronologiques

Pour les buttes de Salak, Goray et Mongossi, fouillées et étudiées par A. Marliac, les séquences culturelles ont été établies à partir des variations décoratives et, dans une moindre mesure, morphologiques, de la céramique, l'ensemble situé dans le temps grâce aux dates radiocarbone nombreuses. Ceci a incité l'auteur à scinder en deux phases chacune des séquences chrono-culturelles identifiées pour chaque site (Marliac, 1991). Nommées A et B, chacune de ces phases comporte une durée variable libellée comme suit :

- ◆ Pour les buttes de la plaine du Diamaré (de type 1), Salak est divisé en A du VI^e-VII^e au XIII^e AD ; et en B du VII^e au XIII^e AD ; Goray en A du X^e au XII^e AD ; et en B du XI^e au XVIII^e AD (Marliac, 1991, pp. 167 et 377).
- ◆ Pour les buttes de la plaine du Logone (type 2), Mongossi est scindé en A du V^e-VI^e au XIV^e AD, et en B du XI^e au XV^e-XVI^e AD (Marliac, 1991, p. 535).

Pour ce qui concerne Groumoui et Mowo, le premier en cours de publication, le second interrompu en 1991 et repris partiellement par O. Langlois, les dates radiocarbone disponibles sont moins nombreuses, la céramique y jouera également un rôle prépondérant. Trois dates radiocarbone ont été obtenues pour deux des niveaux placés au milieu de la

séquence de Groumoui (tableau 2.1). Ces dates, prises à l'état brut, nous donneraient un début d'occupation au XII^e siècle AD. Par ailleurs, le site était encore habité fin XIX^e, et le village actuel, qui le côtoie, ne s'est en fait déplacé que de la face sud vers la face nord du rocher qui surplombe l'ensemble. Nous verrons plus loin que les sources orales tendraient à placer l'une des premières occupations du village à partir du XVI^e siècle AD, en relation avec les mouvements migratoires issus de Gudur que relatent plusieurs traditions orales de groupes voisins. Aussi convient-il, pour le moment, de ne donner à ces âges, radiocarbone et relatifs, qu'une valeur indicative et de leur associer les indices des cultures matérielles livrés par les séquences archéologiques.

Deux des buttes de Mowo-Louggéréo (comprenant un total de 9 tertres), situées au centre et à l'est du complexe, ont été habitées dès avant le XVI^e AD. C'est le cas du tertre numéroté 2A, situé près du village de Louggéréo, qui est daté, pour le milieu de sa séquence, de 515 ± 95 BP (Ly-5247), soit en valeur brute vers le XV^e siècle AD et en valeur calibrée de AD 1289 à 1614 (Delneuf et Medus, 1991). C'est également très certainement le cas de la butte centrale, numérotée 1, dont les dépôts dépassent en profondeur ceux du tertre 2A (5,70 m contre 2,10 m) et témoignent, selon les sources orales, de l'endroit le plus anciennement et aussi le plus longuement occupé du complexe. Mais aucun ¹⁴C valable n'y a été obtenu pour le sondage que nous avons fait dans cette butte 1.

- Variabilité des ensembles culturels, aires de peuplement et aspects des modes de vie

Il sera uniquement question ici des résultats obtenus par les travaux de A. Marliac et M. Delneuf ; O. Langlois exposera ses conclusions dans ce volume, chapitre 16.

Salakien et Mongossien (Marliac, 1991)

Au delà des séquences spécifiques aux sites eux-mêmes, A. Marliac divise ses ensembles chronologiques en : Âge du Fer Ancien (AFA) de 0 à 500 AD ; puis Âge du Fer Moyen 1 (AFM1) de 500 au XIV^e siècle AD ; et Âge du Fer Moyen 2 postérieur au XIV^e jusqu'à la première moitié du XVII^e siècle AD ; enfin Âge du Fer Final (AFF) de la seconde moitié du XVII^e au XIX^e siècle.

Les classifications céramiques établies par A. Marliac, pour les séquences de Salak, Goray et Mongossi, ont permis d'identifier deux cultures distinctes en prenant pour éléments discriminants les motifs décoratifs et les profils, ces derniers secondarisés par rapport aux premiers dans l'analyse. La première est le Salakien, regroupant les phases A de Salak et Goray, et la seconde est appelée Mongossien, comprenant Mongossi A (Marliac, 1991, vol. II, p. 730). Pour conforter ces attributions culturelles, ces critères céramiques sont associés aux données stratigraphiques, à la distribution des structures et aux indices plus difficilement situables de l'outillage lithique ou des restes osseux.

Les phases B, reconnues par l'auteur pour chacun des sites, sont définies par l'ajout d'un type de décor incisé (au peigne notamment) à la panoplie des motifs et techniques constituant le support de la classification choisie. C'est pourtant un motif ou une technique répandus tout au long de la stratigraphie de chacun de ces sites (Marliac, 1991, p. 730). Cette classification céramique est donc particulièrement détaillée, bien que peu quantifiée.

Tableau 2.2 — Sources orales et essai de restitution chronologique autour du site de Groumoui

Sites archéologiques	Sources	historiques
Groumoui	Giziga Moutouroua	Guidar (Monsokoïo)
<ul style="list-style-type: none"> • Apport Giziga aux Daba via Groumoui et constitution des Daba Mouzgoy 	<ul style="list-style-type: none"> • Emprise Fulbé (sur Giz Kalliao) après la prise de Maroua (1805) 	<ul style="list-style-type: none"> • 1830 : Premier Lamidat de Guider
<ul style="list-style-type: none"> • Contact avec les Giziga Moutouroua • Apports Guidar tardifs • Passage du groupe Monsokoïo/Guidar par Garmay et premier départ vers Guider 	<ul style="list-style-type: none"> • Emprise régionale de Bidinguer. • Guerre victorieuse contre les Mundang de Mijivin 	<ul style="list-style-type: none"> • Recomposition des 3 groupes Guidar : Mambaya, Moukdara et Monsokoïo
<ul style="list-style-type: none"> • Première installation à Groumoui 	<ul style="list-style-type: none"> • Fuite de Gudur et création de la Chefferie de Moutouroua par Bidinguer 	<ul style="list-style-type: none"> • Fin XVII^e : Départ de la fraction Monsokoïo de Gudur (invasion de criquets et menace baguirmienne)
<ul style="list-style-type: none"> • Départ théorique des « 4 frères » de Gudur 	<ul style="list-style-type: none"> • Départ de Gudur des Giziga Loulou avant les Giziga Moutouroua 	
	<ul style="list-style-type: none"> • Provenance du Baguirmi ; • Installation à Gudur 	
R a r e t é d e s s o u r c e s		

Au-delà de leurs cultures matérielles respectives, Salak et Goray, rattachés au Salakien, sont identifiés par leur inventeur comme des établissements d'agriculteurs pour Salak, plus précisément d'agriculteurs-éleveurs pour Goray. Pour sa part, Salak a livré des carporestes de Sorgho (*caudatum*), que la proximité de sols bien drainés (notamment les rives du mayo Boula sur lesquelles le site se trouve) a naturellement favorisé. Quant à Goray, ses occupants ont utilisé *Sorghum durra* (Marliac, 1991, p. 376) et, par les ossements de bovidés (*Bos taurus* attribués à du taurin ?), se rapprochent davantage d'une tradition d'éleveurs. On observe encore aujourd'hui de telles espèces de bovidés dans plusieurs écosystèmes traditionnels au nord du Cameroun (chez les montagnards Mofu du nord de Maroua, ou les Dowayo de la région de Poli).

La chronologie de la phase principale de leur occupation (phase A) s'étale conjointement du VI^e au XIII^e siècle AD. Et, à ce titre, A. Marliac reconnaît dans la limite

o r a l e s		Chronologie	Période
Daba	Fulbe	Repères séculaires et stades établis par A. Marliac	
<ul style="list-style-type: none"> • < 1868 : premiers règnes du Lamidat de Mouzgoy • Mouvement Giziga issu de Moutouroua /Roum 	<ul style="list-style-type: none"> • 1805 : Prise de Maroua sur les Giziga Kalliao 	XIX ^e AD	
<ul style="list-style-type: none"> • 3 villages étapes des autochtones Daba : Gaouar, Membeng, Zidim • Mouvement d'origine des Daba autochtones (Daba indépendants), passé par Gudur 	<ul style="list-style-type: none"> • Proclamation du jihad d'O. dan Fodio 	XVIII ^e AD	Âge du fer final (AFF)
		XVII ^e AD	Âge du fer moyen 2 (AFM2)
	<ul style="list-style-type: none"> • Présence de pasteurs itinérants dans le bassin du lac 	XV ^e à XVI ^e AD	
	<ul style="list-style-type: none"> • Mouvements répétés de pasteurs de diverses origines en relation avec les fluctuations lacustres 	XIV ^e AD et autour du XIII ^e AD	Âge du fer moyen I (AFM1)
o r a l e s		Avant le XIII ^e AD	

supérieure de cette période, fin XIII^e siècle AD, un changement dont la signification peut être multiple. Crise climatique, ou plus globalement écologique, surcharge démographique sur des terrains agricoles, contrecoups de déséquilibres que J. Maley rapporta pour le pourtour du lac Tchad (Maley, 1981 ; 1993), conjonction de tous ces facteurs que T. Otto analysa dans sa thèse (Otto, 1993) ? Plusieurs causes pourraient en fait être trouvées et beaucoup auront pour base des contraintes que milieu et populations ont pu se renvoyer.

Les périodes postérieures, XV^e, XVI^e et surtout XVII^e et XVIII^e, ont livré des âges radiocarbones comportant des irrégularités également importantes. C'est aussi à ces périodes que chacune des phases B, identifiées dans les séquences, s'est particulièrement manifestée. À partir des XV^e-XVI^e siècle AD, on peut leur rattacher aussi une instabilité consécutive aux mouvements de population que les sources orales dénomment Mbana, Zumaya, Gudur (Marliac, 1991, pp. 167-168). Enfin, Goray et Salak sont riverains du même cours d'eau

qui fut un élément crucial pour l'ancrage des populations protohistoriques, Zumaya notamment, et a pu constituer une frange naturelle pour leur expansion. Le rôle géo-historique des cours d'eau du Diamaré, partant des Mandara et se perdant dans le cordon dunaire vers l'est, ne semble donc pas secondaire. Dans une étude comparative de la céramique traditionnelle Giziga et Mofu, sous un angle morpho-technologique et linguistique à la fois, D. Barreteau et M. Delneuf avaient rendu compte de leur pertinence comme limite de traditions et d'influences pour ce domaine précis (Barreteau et Delneuf, 1990). A. Marliac réactualisa son analyse récemment (Marliac, 1995) en s'appuyant sur une étude plus pointue des carpo-restes de Sorgho à Salak (*caudatum*) et à Goray (*durra*) et des contextes pédologiques qui leur sont le plus favorables. Cette analyse va dans le sens d'une expansion des groupes de peuplement sous le coup d'une instabilité socio-économique.

À Mongossi, l'élevage de bovidés (identifiés comme taurins également) et d'ovicapridés s'est associé davantage que dans ces deux sites à la culture du Sorgho « probablement *caudatum caffra* » (Marliac, 1991, pp. 535–536), ainsi qu'à des restes de faune chassée abondants (antilopes, gazelles, etc.), plus qu'à Salak tout au moins. De même, la situation du site en plaine d'inondation paraît avoir eu de notables conséquences sur les rythmes de mise en culture des céréales et leur nature (probables mils inondés dits « flottants »). En revanche, Mongossi ne semble pas avoir vécu d'une réelle économie fondée sur la pêche (Marliac, 1991, pp. 537–539 : peu de restes de poissons et le plus fréquemment des silures), comme ce que l'on constate dans les sites des Yaéré, riverains du Logone ou du Serbewel (Holl, 1988).

Pour mettre aussi l'accent sur les modes d'exploitation du milieu liés à une anthropisation, en l'occurrence par l'agriculture ou l'élevage, la nature et l'évolution des sols anthropisés ont été également abordées par la micro-pédologie à Mongossi (Lamotte, 1990). L'auteur y a tenté de déterminer quelle était la part de la densité de l'occupation humaine dans la dégradation de ces sols, notamment pour les plus abîmés d'entre eux, les hardés, et a ouvert ainsi une forme d'expérimentation dans un but agro-pédologique et diachronique à la fois sur un temps plus long que celui abordé classiquement par cette discipline.

Enfin, pour ce gisement précis, Marliac signale des échanges de matière première sur une longue distance, avec les régions de Maroua et de Garoua (Marliac, 1991, p. 535).

Groumoui et Mowo-Louggréo, peuplement multiple entre plaine et piémonts

L'on exposera ici les résultats obtenus du village de Groumoui dont l'étude est achevée. L'on dénombre trois étapes principales dans la répartition du mobilier. Ainsi, traduire les données matérielles de Groumoui en termes d'occupants permet d'attribuer les niveaux inférieurs contenant une céramique à décor préférentiellement incisé à une phase d'installation. Celle-ci serait suivie d'une incursion encore timide de décors céramiques imprimés, auxquels s'ajoutent des incisions. Jusqu'à l'abandon récent du site, le mobilier témoigne d'une longue phase où le taux de décor imprimé domine par rapport aux motifs collés (bourelets et boutons) et à quelques incisions dispersées.

Si l'on examine maintenant les informations tirées des sources orales recueillies à Groumoui et auprès de villages voisins, il ressort qu'un groupe de quatre frères, partis de Gudur/Mowo, s'est installé dans le village. Ils n'ont pas trouvé l'endroit vide et ont fait

alliance avec les autochtones, « pour leur adresse à la chasse », disent les récits. Puis est mentionné le départ d'une partie de ces premiers occupants vers le sud de la région, en pays Guidar aujourd'hui. Ce départ peut être rattaché au début de l'histoire des Guidar qui mentionne le cheminement depuis Gudur de l'une des trois fractions majeures de ce groupe, les Monsokoïo, en empruntant deux voies de migration vers le sud. L'une de ces voies serait passée par Garmay (Collard, 1981, p. 134), localisé par Ch. Collard non loin de Groumoui et qui nous semblent être les mêmes localités (Delneuf, 1992).

Plus tardivement, l'apport de populations giziga provenant de Moutouroua (à moins de 2 km du site) s'est effectué par des fractions de ce groupe se dirigeant vers le sud-ouest de la plaine du Diamaré jusque vers ses marges, en piémont des Mandara pour former le groupe Daba-Mouzgoy, traversant ainsi les environs de Groumoui, de Pilim, de Guilpi et de Broui (Lestringant, 1964). Ces Daba ont eue aussi de nombreux et profonds contacts avec les Guidar, déjà cités à propos du second mouvement de peuplement (Delneuf, 1992).

L'on dénombre ainsi trois moments importants que l'on peut mettre en parallèle avec les trois temps de l'occupation de Groumoui révélés par la céramique, mais il est bien difficile de les faire concorder avec les dates radiocarbone.

En effet, les plus anciennes, dont on dispose, les XI^e ou XII^e siècles AD (voire plus tôt si l'on retient les VIII^e-IX^e siècles calibrées sur des âges BP à forte marge), seraient, à notre avis, trop reculées pour confirmer la relation des premiers occupants de Groumoui avec les migrants provenant de Gudur, si ces mouvements, en parallèle avec d'autres issus de cette chefferie, datent approximativement des XV^e-XVI^e siècles AD, voire du XVII^e (Seignobos, 1991a). Par ailleurs, Ch. Collard (Collard, 1981, p. 131) situe, du XVII^e à la première moitié du XVIII^e, le second de ces mouvements formant les Monsokoïo au sein du groupe Guidar. Dès lors, peut-être faut-il voir, dans ces datations et ces niveaux les plus anciens, des installations antérieures, correspondant par exemple aux « autochtones » découverts par les quatre frères migrants cités par la tradition orale ? C'est là une hypothèse difficile à vérifier sur la seule base des trois sondages ouverts à Groumoui. À ce titre, une comparaison entre les mobiliers de Groumoui et de Mowo-Louggeréo s'impose.

Enfin, la relation de Groumoui avec les Giziga de Moutouroua se dessinerait bien postérieurement au XVI^e siècle AD, la présence de ce groupe étant estimée au Diamaré vers le XVII^e siècle. Arrivé lui aussi de Gudur, il fut guidé par un chef mythique, Bildinguer, qui, assez vite, entretint des relations conflictuelles avec ses voisins (tableau 2), les Moundang de Mijivin notamment. Ces conflits sont situés approximativement vers le XVIII^e siècle AD (Pontié, 1973, p. 34), et ce n'est que bien après cette date, au début, voire au milieu du XIX^e, que l'on situe le départ de fractions Giziga vers les piémonts des Mandara pour fonder le groupe Daba de Mouzgoy (Lestringant, 1964, p. 382).

L'on peut pour le moment noter que la prédominance durable de céramiques imprimées et décorées par applique dans la dernière séquence culturelle de ce site pourrait coïncider avec une période de stabilité des populations occupantes. Mais y voir les ancêtres de ce que l'on appelle aujourd'hui les Giziga dits Sud ou Moutouroua est encore prématuré. En effet, pour ces Giziga méridionaux, comme ceux du nord autour de Maroua et de Kalliao, l'on ne perçoit pas, au travers des sources orales, ce groupe en tant qu'« ethnique »

avant le début du XIX^e (1805, prise de Maroua), au moment de son conflit avec les Fulbé (Mohammadou, 1976).

Les deux tableaux (tableaux 2.1 et 2.2) résument les données, archéologiques et historiques, permettant de comprendre l'évolution du peuplement du site de Groumou. Ils exposent aussi la difficulté de dresser des passerelles définitives entre cultures matérielles, mouvements de populations et références ethniques précises (que les informateurs de nos sources orales imposent naturellement dans leur souci d'identité historique).

Mais, la confrontation de tous les paramètres utiles à la restitution de leur peuplement montre bien que deux sites, même très vastes et prometteurs comme celui de Mowo, confèrent aux conclusions que nous pourrions en tirer une valeur très locale. Aller au-delà nécessiterait d'autres fouilles que les modestes sondages pratiqués là (3 à Groumou, 2 à Mowo-Louggéréo). Pour le moment, il nous paraît donc prématuré d'inclure ces deux ensembles céramiques dans le Salakien et le Mongossien. L'étude du mobilier et des structures exhumés du complexe de buttes de Mowo-Louggéréo, dont les séquences sont plus longues, contribuera à préciser le substrat culturel qui modèla plusieurs des groupes actuels installés en plaine ou en piémont. Reportons nous à la contribution de O. Langlois pour les régions immédiatement au nord et au sud de Maroua et les derniers siècles de cet Âge du Fer récent.

Sur le plan des modes de vie, les études palynologiques et anthracologiques à partir de prélèvements opérés dans des niveaux archéologiques ont fait ressortir qu'il s'agissait aussi de communautés d'agriculteurs. Plusieurs espèces végétales consommées ont été identifiées et analysées en contexte : certaines majeures comme *Sorghum durra*, deux Malvacées, *Hibiscus sabdariffa* et *H. esculentus* ; d'autres plus secondaires comme les dérivés d'arbres anthropiques : *Vitex doniana* (Delneuf et Otto, 1994) ou *Bombax* sp. (Delneuf et Medus, 1991). Les recettes alimentaires et les proportions consommées nous sont encore inconnues. Mais l'on notera que l'association de sorgho et de malvacées est établie anciennement, bien plus que ne le laissaient paraître les sources orales l'attribuant à l'arrivée de Peuls (mi-XIX^e siècle pour une emprise élargie). De même, des structures de conservation ou d'aménagement ont été identifiées pour le sorgho (à Mowo par exemple, et tout à fait comparable à celle de Goray) et mettent en évidence l'originalité des méthodes de traitement des céréales bien avant l'emprise fulbé sur la région. Pour ce qui concerne les faunes, moins d'échantillons sont à notre disposition, mais le rapport bovidés/ovi-capridés paraît semblable à celui de Goray et de Mongossi.

Dans ce même contexte du rapport agriculteur/éleveur, il est attesté dans plusieurs sites que les populations, dès avant le XVI^e siècle AD, tenaient déjà compte de l'aide d'espèces ligneuses particulières dans la préservation des sols (*Acacia albida*, par exemple, à Groumou : Delneuf et Medus, 1991). C'est un argument qui joue en faveur de la reconnaissance de périodes, courtes il est vrai, mais climatiquement plus défavorables. T. Otto expose dans ce séminaire les conclusions plus larges qu'il a tirées des analyses de charbons de bois⁽⁴⁾ et de graines carbonisées (Otto, 1993), conclusions qui sont encore au

(4) Les travaux de T. Otto ont permis de constituer une liste de référence des bois appartenant au couvert végétal actuel du Diamaré, complétant ainsi le petit nombre de bases de données récentes disponibles pour cette latitude du continent (notamment celle du Musée Royal de l'Afrique Centrale, constituée par R. Dechamps).

conditionnel mais qui, pour la première fois, s'appuie sur une étude quasi systématique de l'évolution des paysages.

III. — L'ÉVOLUTION DU PEUPEMENT DU DIAMARÉ : PERSPECTIVES SUPRA-RÉGIONALES

Le peuplement ancien du Diamaré central, dès les premiers temps de l'Âge du Fer, s'est déroulé en suivant un rythme assez complexe : substrat néolithique mêlant technologie lithique et rudiments de métallurgie du fer, appropriation d'espaces variés (plaines, piémonts, bassins versants), mouvements de peuplement de faible densité, incitant à rechercher des trajectoires pour plusieurs groupes restreints en fin de compte et se recoupant entre elles. La notion d'origine, sous-jacente à chacun des récits retracés par les ethnies actuelles, demeure ainsi un élément à manier avec prudence. L'ensemble du Diamaré, comme l'ensemble du bassin du lac Tchad méridional, est un lieu de passage obligé. Il fut plutôt à ce titre en marge des empires du nord (Kanem, Bornou, Wandala, Baguirmi), sans être l'épicentre d'un groupe de pouvoir quelconque. Les recompositions humaines, le milieu aux capacités d'absorption des unités humaines déjà limitées, l'impact des forces voisines plus expansives y ont conduit à une relative nucléarisation des communautés qui s'y sont installées ou déplacées.

Ainsi les premiers siècles de l'ère chrétienne (entre 2 000 BP et 1 300 BP) sont assez peu connus car peu de sites ont été fouillés dans l'ensemble. En revanche, ceux fouillés témoignent du hiatus chronologique intervenant entre les XIII^e et XIV^e siècle AD dont l'explication réside dans de multiples causes.

Il s'est posé, dès la transition Néolithique-Âge du Fer, la question d'un fond commun se manifestant jusqu'au XIII^e-XIV^e siècle AD, ceci trouvant quelque support dans les études linguistiques traitant de glottochronologie, auquel succéderait une relative recomposition des communautés humaines dont on ne discerne les aspects que vers le XVII^e siècle AD, dès lors que les sources orales peuvent être placées, plus ou moins, sur une échelle chronologique.

Ces différentes étapes de formation du peuplement devraient se refléter au travers des cultures matérielles anciennes. Or, les quelques études de mobilier basées sur la variabilité de leurs critères sont assez difficiles à décoder dans ce sens et c'est plutôt, comme à Groumou, en fin de période d'occupation que la céramique affiche une relative stabilité alors que les premiers temps montrent une grande diversité, des décors principalement. A. Marliac énonçait d'identiques réserves à propos d'apports, d'origine septentrionale, au mobilier mongossien : « *Si les séquences (de Mongossi) enregistrent une rupture de datations, une rupture de stratigraphie traduisible en termes d'occupations différentes, la culture matérielle ne dénote pas (typologie des poteries) de modifications drastiques non plus qu'une parenté stricte avec les ensembles contemporains connus.* » (Marliac, 1991, tome 2, p. 769).

La question s'étend au domaine linguistique, en effet. Faut-il associer ce fond commun hypothétique à l'idée d'un phylum commun des langues tchadiques divisées, selon

l'estimation de la glottochronologie (méthode à manier avec beaucoup de prudence), lors de ce même XIV^e siècle AD (Barreteau et Jungrauthmayr, 1988) ? La diversité des langues, que l'on observe aujourd'hui, et partant des groupes locuteurs, date-t-elle de cette période ?

Qu'en penser lorsque l'on remarque que les séquences des habitats du Diamaré central (Salak et Goray) s'interrompent significativement à cette date, pour reprendre avec beaucoup de confusion dans les âges radiocarbones vers le XVII^e siècle ? Il est à noter que ceci correspond, plus vaguement que précisément, à plusieurs épisodes de mouvements de populations témoignant de crises, soit climatiques, soit écologiques (surcharge d'espaces culturels entre autre), soit historiques (expansion des empires riverains du lac) autour du bassin lacustre (Maley, 1981).

Ces mutations n'ont pas manqué de produire des contacts plus importants, à partir du XVI^e siècle AD notamment, avec des populations d'économie différente, par exemple agro-pasteurs non peuls s'éloignant des déficits climatiques du nord et de l'est du bassin du lac Tchad. Ce mouvement précéda la progression du nord-ouest vers l'est et le sud-est des pasteurs peuls, attestés sur les confins du bassin tchadien dès le XVI^e siècle AD. Et ce n'est qu'au siècle suivant, que seront perceptibles les éléments de cette diversité de peuplement, dès lors que les sources orales s'adjoindront à notre documentation, mais qu'aussi les Peuls deviendront plus entreprenants sur la région. Quelques éléments explicatifs commencent à apparaître mais le nombre restreint de sites auxquels ils se rapportent les limitent de fait.

Et c'est aussi dans le but de comprendre cette variabilité des traditions historiques et ethniques qu'ont été entreprises les études céramologiques au sein de plusieurs groupes sur une base ethnographique il est vrai, mais pour aboutir à une vision diachronique de ce que les objets étudiés ont à dire, au-delà de leur présence inerte et sèche dans une stratigraphie ou dans une étude quantitative.

IV. — L'APPROCHE ETHNO-ARCHÉOLOGIQUE À PARTIR DE LA CÉRAMIQUE

Le mobilier archéologique extrait des sites de l'Âge du Fer, céramique et objets de fer principalement, suggérait, par ses contextes chronologiques, sa place dans les sites d'habitat et sa nature propre, une multitude de questions. Pour ce qui concerne la céramique, il eut été difficile de ne pas s'interroger sur les fabrications traditionnelles très largement encore en activité dans tout le Diamaré, voire dans la majeure partie du Cameroun septentrional. L'ethno-histoire des communautés de peuplement de la région ne se comprend pas davantage sans un examen des cultures matérielles, dont les aspects technologiques, stylistiques et morpho-fonctionnels trouvent leurs racines dans un passé, récent pour ce que les sources orales en disent, mais vraisemblablement plus ancien si l'on examine les données livrées par l'archéologie.

Nicholas David, de l'Université de Calgary (Canada), avait mis en évidence la place de la poterie dans les espaces domestiques et économiques de populations riveraines de

la Bénoué, près de Garoua. Il s'était également appuyé sur la céramique des villages protohistoriques répartis le long de cette vallée, attribués aux anciens Nguewé et Nyam Nyam datés du XVIII^e siècle AD, d'une part et, d'autre part, sur la poterie usuelle fabriquée par les potières du village de Bé, au bord du Kebbi, affluent de la Bénoué, composées de Fulbé et de migrants de diverses origines (dont des Giziga de la région de Loulou largement représentés dans notre propre échantillon) (David, 1971). Il ne nous en est malheureusement parvenu que l'étude ethnographique, qui demeure un modèle de réflexion.

Notre propre étude céramologique porta dans un premier temps sur des thèmes technologiques. Il s'agissait d'analyser le comportement des matériaux constitutifs, argiles et dégraissants, sous l'effet de la cuisson et de traitements particuliers, enfin de tenter de restituer les méthodes de montage (Balfet, 1966 ; Rice, 1987). Nos premières enquêtes ethno-archéologiques furent consacrées à une douzaine de chaînes opératoires types, recueillies auprès de potières de sept ethnies différentes résidant au Diamaré. Les aspects fonctionnels et socio-économiques y furent ajoutés. L'approche ethno-archéologique s'adresse donc en priorité aux problèmes soulevés par le mobilier céramique ancien, et vise dans un espace géographique, voire socio-économique, identique à déterminer un certain nombre de paramètres constants nous aidant à comprendre son rôle et son évolution.

Les enquêtes portèrent sur 13 groupes ethniques relevant des Giziga dits Sud et Nord, des Mofu-Gudur de plusieurs villages entourant Mokong, des Mofu dits Nord ou Mofu Diamaré (selon la dénomination adoptée par Vincent, 1991) et de leur multitude de groupements (Zulgo, Guemzek, Duvangar, ...), des Daba, des Hina, des Fali installés en pays daba, des Moundang de Mijivin parlant le Giziga, des Kanouri et des Fulbé islamisés de Maroua et ses environs proches, enfin de quelques Mafa, Arabe Soa et Toupouri dans cette même ville (Delneuf, 1991 ; 1992).

Les communautés non peules sont donc les plus nombreuses, ce qui s'explique par leur antériorité historique dans la région vis à vis des Fulbé. Dans cet ordre d'idée aussi, l'on a bien vite constaté que la production céramique des Fulbé s'est appuyée sur celle des Kanuri, qu'ils ont côtoyés tout au long du processus de leur sédentarisation dans le bassin tchadien. Mais il n'est pas exclu qu'ils aient aussi appris des groupes Kotoko, Arabes Soa, plus tardivement, ou des groupes de plaine, côtoyés pendant leur installation la plus vaste lors du XIX^e siècle.

Un peu plus de six cent potières ont donc été interrogées sur chaque épisode de leur chaîne opératoire complète, sur les formes montées et leur(s) usage(s), enfin sur les contextes sociaux, économiques et religieux qui entourent la fabrication, les produits finis et les potières elles-mêmes. Il a donc été utilisé une grille d'analyse construite à partir des données archéologiques et ethnographiques et distinguant nettement deux types d'informations :

- ◆ les critères intrinsèques relevant de la nature propre du mobilier et de sa technologie,
- ◆ les données extrinsèques qui recouvrent les contextes socio-économiques, historiques, religieux, périphériques en quelque sorte à la nature des matériaux et à leurs modes d'assemblage. Nous nous rattachons là aux principes émis par A. Gallay au sujet du mobilier céramique du Mali, étudié aussi dans un double contexte, archéologique et ethno-archéologique (Gallay, 1981 ; 1989).

Tableau 2.3 — Analyse technologique comparée

Mobilier Archéologique	Mobilier Ethnographique
Matières premières	
<ul style="list-style-type: none"> • Argile(s) de montage choisie(s) dans le milieu • Argile d'engobe rouge • Dégraissants sablo/quartzeux, chamotte grossière (selon séquence) 	<ul style="list-style-type: none"> • Argile grise/noire détritrique • Argile ferrugineuse d'engobe parfois de montage • Dégraissants organique ou sablo/quartzeux. Chamotte poudreuse selon groupes • Si emploi de 2 argiles au montage pas de dégraissant
Modes de montage	
<ul style="list-style-type: none"> • Traces de colombins • Cassures perpendiculaires sur colombins • Tampons d'argile en place • Traces concentriques de lissage interne pour collage de colombins • Radiographie sur formes ovoïdes : changement de technique entre fonds (inconnue) et haut (colombins) 	<ul style="list-style-type: none"> • 4 méthodes observées : <ul style="list-style-type: none"> – au moule, terminé aux colombins – par martelage, terminé aux colombins – commencé au colombin, puis moulé, terminé aux colombins – martelage au poing, terminé aux colombins; ou tout colombins • Critères morphologiques : <ul style="list-style-type: none"> – fonds côniques ~ montage au colombin, moulé puis colombins en final – fonds sphériques et régularité des parois et des épaisseurs ~ martelage au tampon ou moulage des fonds

IV.1 — Technologie : La compréhension et la restitution des chaînes opératoires

Éléments majeurs de ces chaînes opératoires, les matières premières et les procédés de montage ont été analysés à partir des critères classiques en matière de technologie, soit pour la nature des matériaux, leurs modes d'assemblages, les instruments intervenant, les réactions subies au montage comme au feu de cuisson. Chaque potière a ainsi été interrogée sur questionnaire et intégralement observée dans son travail. À partir des formes retrouvées, certains attributs morphologiques particuliers, les épaisseurs variables de parois, les fonds, les anses, les pieds, les marques d'outils ou empreintes ont été examinés dans la mesure où ils pouvaient répondre à des épisodes très particuliers des chaînes opératoires. Nous en avons déjà rendu compte dans l'analyse synthétique de ces enquêtes (Delneuf, 1991). Le tableau 2.3 résume les critères retenus pour les matières premières et les modes de montage composant cette analyse technologique.

Les matières premières

Les matières premières, observées sur les deux types de mobilier, consistent en argiles de montage et d'engobe, et en dégraissants. Les premières sont assez uniformes sur le mobilier moderne d'un groupe à l'autre, et répondent à un environnement ne donnant

pour choix que des matières détritiques, ferrugineuses ou des argiles de bas fonds (Tableau 2.3). Il est rarement utilisé des argiles naturellement tamisées, comme celles des termitières, et ceci uniquement pour l'affinement des parois. Le mobilier ancien témoigne de choix similaires, avec un goût plus prononcé, aux périodes récentes, à partir des XVI^e–XVII^e siècles, pour les engobes à base d'argiles ferrugineuses. Les dégraissants sont minéraux pour la plupart. Les traces de matières organiques sont très peu visibles sur le mobilier ancien. L'observation des fabrications actuelles nous a révélée un emploi fréquent de mélanges de déjections animales mêlées d'herbes, qui, à la cuisson, laissent peu de traces en négatif. La distribution de ces dégraissants dans les pâtes céramiques anciennes paraît équilibrée laissant supposer une préparation précédant le malaxage et le montage que nous appellerons calibrage. Sur le mobilier moderne, nous avons pu observer parfaitement ces étapes de tamisage et de pilage de dégraissants, laissant des particules assez grossières qui, pourtant, ne semblent pas affecter la cohésion des parois à la cuisson. L'un de ces dégraissants, la chamotte, est omniprésent dans les fabrications actuelles, employée pour que les pâtes humides ne collent pas aux mains des potières. À l'analyse, cette chamotte n'apparaît pas sur le mobilier actuel. En revanche, dans la céramique ancienne des périodes récentes de l'Âge du Fer, elle est utilisée sous une forme assez grossière, et permet à Langlois de conclure à un apport technologique nouveau qui pourrait aussi correspondre à de nouvelles populations, à compter du XVII^e siècle AD (Langlois, 1995).

Ainsi, la reconnaissance des matières premières pourrait, pour le mobilier ancien, passer par une analyse technologique très fine. Mais, le recours à des méthodes physico-chimiques ne s'avérera efficace que si l'on s'engage à réaliser un examen critique et prudent des ingrédients utilisés encore de nos jours, et à bien observer l'environnement d'où ils proviennent. Sans cela, les résultats de ces analyses n'auront qu'une trop vaste portée.

Les procédés de montage de céramique

Notre dernière remarque vaut pleinement pour ce qui concerne les modes de montage. En effet, une mise en garde initiale est indispensable. Le soin apporté aux traitements de finition, et surtout au lissage, peut oblitérer profondément et irrémédiablement les traces de montage sur le mobilier, qui, pour l'ancien, est observé une fois cuit. Ceci vaut aussi pour le mobilier actuel, que nous avons eu le loisir d'observer entièrement, et qui a montré ainsi les limites à ne pas dépasser dans les affirmations faites à ce sujet.

Sur le mobilier protohistorique, les traces de montage retrouvées, et ceci souvent grâce à l'orientation des cassures de certaines pièces, permettent de conclure à un emploi fréquent de colombins pour les parties supérieures des vases. De très récentes radiographies⁽⁵⁾ nous ont aidée à identifier un changement de technique entre fond et corps de pièces archéologiques, retrouvées entières à Mowo (les tripodes à fond conique) (Pierret, 1995). Mais, si le colombin est utilisé pour le haut du vase, le montage du fond demeure, lui, indiscernable. Par ailleurs, quelques traces de lissage bien marquées (sur le mobilier de Groumou, par exemple) évoquent un soin accru apporté aux liaisons entre base et

(5) Effectuées par Christian Pierret, à l'INRA de Plaisir-Grignon, en France.

Tableau 2.4 — Répartition des modes de montage par groupe ethnique et famille linguistique.

Groupe ethnique	Mode de montage du corps	Mode de montage du col et des ouvertures	Famille linguistique
GIZIGA SUD branche Loulou	Martelage au tampon	Colombins	Tchadique Sud
GIZIGA SUD branche Moutouroua	Moulage	Colombins	Tchadique Sud
MOUNDANG par adoption, de Mijivin Adamaoua	Moulage	Colombins	Tchadique Sud
GIZIGA BI MARVA Nord branche Tchéré	Fonds par colombins, base moulée, corps par colombins	Colombins	Tchadique Nord
MOFOU GUDUR	Martelage au tampon d'argile	Colombins	Tchadique Sud
MOFOU DIAMARE Nord groupes de Dugur, Tchakijebbé, Mawass, Tchéré, Mikiri	Fonds par colombins, base moulée, corps par colombins	Colombins	Tchadique Nord
MOFOU branche Nord Guemzek MURGUR, MADA	Fonds par colombins, base moulée, corps par colombins	Colombins	Tchadique Nord
DABA	Martelage au tampon	Colombins	Tchadique Sud
HINA	Martelage au tampon	Colombins	Tchadique Sud
FALI (en pays daba)	Martelage au battoir	Colombins	Adamaoua
GUDE, JIMI	Martelage au tampon	Colombins	Tchadique Sud
MAFA	Martelage au tampon	Colombins	Tchadique Sud
FULBE	Fonds moulé, corps par colombins	Colombins	Niger-Kordofan
KANURI	Fonds moulé, corps par colombins	Colombins	Nilo-saharienne

haut du vase, peut-être à cause de l'empilement de colombins. Mais il a fallu associer d'autres critères (des marques sur les fonds coniques de jarre, par exemple) pour avancer, pour cette catégorie de vase et elle seule à cette époque donnée, le niveau médian de Groumoui, l'hypothèse d'un support évidé participant soit à un moulage des fonds, soit à un martelage (Delneuf, 1992, p. 108). Notre propos reste, remarquons-le, toujours au conditionnel.

Plusieurs indices, mobiliers ceux-là, vinrent alimenter nos réflexions sur l'un des procédés utilisés encore aujourd'hui : le montage par martelage. En effet, la découverte de tampons d'argile, de tailles variées, dans les niveaux supérieurs de Groumoui, de Mowo,

mais aussi de Salak (Marliac, 1991, planche XLIV D, bas gauche), vint compléter des objets identiques issus des buttes des Yaéré (Lebeuf *et al.*, 1980 : 176). Citons enfin des tampons identiques dans les sites de l'Âge du Fer Moyen et Récent (autour de 2 000 BP) du Koro Toro au Tchad (Treinen-Claustre, 1982 : figure 15 et photo 39). Ce procédé par martelage au tampon d'argile est donc employé anciennement. Et, le cheminement chronologique (de 2 000 à 200 BP en fait) et géographique des attestations de son instrument depuis le bassin lacustre septentrional vers le Diamaré central renforce l'idée de contacts entre chacune des populations, contacts étalés dans le temps et l'espace. Précisons qu'il a pu rencontrer, là, d'autres influences techniques et culturelles, que nous situons vers le nord/nord-ouest du Nigéria, en pays Haussa aujourd'hui, où les potiers montent par martelage avec cet instrument, mu par le même geste, posant leur pot sur le même support, une courte bille de bois légèrement concave (Riegger, 1977 ; Delneuf, 1987 : figure 1).

Même limitées, voire hésitantes, nos conclusions sur la partie archéologique du mobilier examiné pour les montages ouvrent des perspectives qu'un échantillon de sites plus grand aidera à vérifier. Examinons ce que peuvent y apporter les traditions actuelles de montage, observées dans notre vaste population de potières.

Au sein des treize groupes de potières interrogées, nous avons reconnu 4 modes de montage (tous sans tour et sans tournette) : au moule, terminé aux colombins ; par martelage au tampon, terminé aux colombins ; commencé au colombin, puis moulé, terminé aux colombins ; enfin par martelage au poing, terminé aux colombins. En regard des remarques précédentes, l'on notera qu'aucune méthode n'a de composante unique : deux techniques interviennent à chaque fois. Le colombin termine toujours la forme travaillée. En se référant au tableau 2.4, résumant la distribution ethnique et linguistique de ces méthodes, on observera que la distribution des méthodes de façonnage actuelles recoupe des données à la fois géographiques, historiques et linguistiques, que nous rangerions dans le domaine des critères dits extrinsèques.

La répartition géographique des techniques et des communautés ethniques distingue deux ensembles. Le premier comprend des groupes répartis au sud ou au nord de deux rivières centrales au Diamaré (la Tsanaga et le Boula). Le second englobe ceux installés en plaine ou sur les piémonts, respectivement au centre et à l'ouest du Diamaré (Barreteau et Delneuf, 1990, pp. 145–148 ; Delneuf, 1991).

La répartition par famille linguistique des techniques de montage et des groupes correspondants révèle qu'une partie des locuteurs des familles tchadiques dits sud et Adamaoua opte pour la technique au moulage ; et ceux de la famille des langues tchadiques de la « branche centrale » nord pour celle associant colombin, moulage et colombin. Le martelage au tampon concerne les locuteurs de la « branche centrale » sud de la famille tchadique, auxquels s'ajoutent les potières fali, de langue Adamaoua, en contact avec les Daba. Enfin, la famille nilo-saharienne, représentée par les seuls Kanuri monte par colombins d'un bout à l'autre de la forme, par colombins après un moulage du fond parfois, plus rarement par martelage au poing. Il faut leur associer les Fulbé, locuteurs du groupe Niger-Kordofan.

L'histoire s'insère dans ces schémas par l'intermédiaire des épisodes des mouvements migratoires révélés dans les sources orales. Mais, il reste à les dater et à les confirmer par des fouilles, où puissent être reconnus les marqueurs de ces trajectoires, et pas seulement sur la céramique. Nous nous appuyons sur les mythes de fondation des groupes non peuls et sur l'implantation historique des Fulbé. Leurs trajectoires respectives, encore hypothétiques du fait des sources orales dont elles proviennent, dessineraient un schéma, que l'on peut mettre en regard des procédés de montage, que nous verrions ainsi :

- ◆ est/ouest pour le premier (colombin, moulage et terminé aux colombins) comprenant les groupes situés au nord des deux rivières Boula et Tsanaga, se redistribuant en plaine et sur les massifs-îles entre Mora et Maroua : ce sont aujourd'hui les Mofu Nord, les Giziga Bi-Marva, certains Guemzek, Murgur, Mada de la région de Mora ;
- ◆ est/ouest puis ouest/est pour le second (martelage au tampon) employé par les groupes des piémonts centraux des Mandara et de l'ouest de la plaine du Diamaré : soit aujourd'hui ceux nommés Mofu-Gudur, Giziga Loulou, Daba, Gude, Kapsiki et Jimi et une grande partie des groupes liés aux Mafa de Mokolo. C'est la méthode dont relèvent les tampons d'argile retrouvés en stratigraphie à Mowo (aujourd'hui en pays Mofu-Gudur), et Groumoui (aujourd'hui aux confins des Giziga et des Daba), enfin à Salak réoccupé aussi par des Giziga dits Sud ;
- ◆ sud/nord puis ouest/est pour le troisième procédé (moulage et colombins), rencontré au cœur de la plaine du Diamaré : essentiellement chez les Moundang, ayant transmis leur technique aux seuls Giziga-Sud de la branche Moutouroua, venant eux du mouvement précédent, en gros de Gudur. Cette transmission s'est opérée semble-t-il au moment de la mainmise de Bildinguer (*cf. supra*, à propos du mythe de fondation de Groumoui) sur la partie centrale et orientale du pays giziga, voisins des Moundang de Mijivin et de Kaélé ;
- ◆ nord-ouest/sud-est pour le dernier procédé (tout colombins, voire martelage au poing plus rarement constaté) : chez les Kanuri, et bien entendu les Fulbé. Ce sont là les résultats de la progression plus générale des groupes peuls dans la région, principalement venant des confins nigériens et adaptant leur mode de vie au fur et à mesure de leurs contacts politico-économiques avec d'autres populations influentes de la région. Les Kanuri, au moment du séjour des pasteurs peuls au nord-est du Nigéria, en faisaient partie.

Cependant, la relation entre modes de montage sur mobilier ancien et actuel ne se fait pas aussi de la même façon. Le caractère schématique de la distribution proposée ci-dessus exige d'autant plus de complément de données que peu d'indices de montage sont identifiables sur le mobilier céramique lui-même, ancien et moderne. Pour l'appuyer, le nombre imposant de potières interrogées sauvegarderait une relative représentativité. Mais les groupes auxquels elles appartiennent ne forment pas le tiers de ceux réellement et linguistiquement représentés dans le Diamaré au sens large. Regardons donc notre schéma comme une base de réflexion.

IV.2 — Morphologie ancienne et actuelle et essai de restitution fonctionnelle

Les fonctions observées pour le mobilier actuel comportent une grande variété de paramètres et de scénario que les sites archéologiques et leurs mobiliers restituent rarement dans le détail et sans ambiguïté. De nos jours, les vases sont utilisés dans le cadre de la vie économique, agricole ou agro-pastorale, dont les détails sont entièrement perceptibles. À l'âge du fer, nous ne disposons que d'indices disparates suggérant ces contextes, et d'un mobilier de référence fragmenté.

À partir des céramiques usuelles actuelles d'abord, notre base d'analyse est donc de dégager des données objectives, notamment celles reflétant la constante la mieux représentée : celle entre forme, volume et fonction. Nous nous sommes appuyée sur les dimensions, les attributs spécifiques et le traitement de finition particulier du mobilier actuel, en demeurant très prudentes pour les conclusions transposables au mobilier ancien.

Formes, dimensions et fonctions restituables

De l'ensemble des 13 groupes interrogés, six classes fonctionnelles ont été constituées à partir des vases servant pour :

- ◆ le transport des liquides (eau et bière de mil) ;
- ◆ la conservation en grande quantité d'aliments liquides ou en grains ;
- ◆ la cuisine des aliments pâteux ;
- ◆ la cuisine des aliments en sauce ;
- ◆ la cuisson et la fermentation de la bière de mil ;
- ◆ la présentation ou le service des aliments, quelle que soit la texture de leur préparation.

D'une façon générale, l'on constate que, à l'intérieur de chaque groupe ethnique, les vases affectés à un usage ne passent que rarement d'une fonction à une autre. Lorsqu'un tel transfert survient (peu en fait), il s'observe pour des vases empruntés à un groupe ethnique différent de celui observé. L'on compte donc un à deux vases employés pour une fonction dans chacun des groupes, ce qui constitue une « panoplie domestique » de 10 à 15 vases par ménage. Seule la dernière classe, le service des repas, peut en comporter davantage, mais il s'agit souvent de bols, facilement cassables, aisément façonnables donc et multipliables. Notons enfin que la cuisson de la bière est, sans aucun doute, la fonction pour laquelle les vases (deux à trois très rigoureusement affectés à une étape précise de la préparation) sont les plus difficiles à faire, mais aussi les meilleurs marqueurs des traditions ancestrales du groupe, compte tenu sans doute de la place de ce breuvage dans la vie sociale.

Dimensions de base, traitements de finition (lissage, engobage, polissage) et attributs spécifiques (anses, pieds, mais aussi hauteur, largeur et sinuosité du col) varient parfois ensemble, parfois séparément pour caractériser un type céramique et sa fonction. L'ensemble de ces critères, constants ou variants, sur le mobilier ancien et actuel est

Tableau 2.5 — Analyse fonctionnelle comparée

Mobilier archéologique	Mobilier ethnographique
Identification générale de la fonction	
<ul style="list-style-type: none"> • Céramique en contexte domestique : foyer, jarre-silo (Groumoui), vases entiers regroupés (Mowo, Louggéréo, Groumoui) • Céramique en contexte funéraire : jarre cercueil ou dépôt funéraire (Mongossi/M. Lamotte) 	<ul style="list-style-type: none"> • 1 ou 2 vases par fonction • 10 à 15 vases par ménage • 6 fonctions usuelles de base par groupe (4 fonctions rituelles au moins chez les groupes animistes)
Analyse des critères fonctionnels	
Sur tessons et vases entiers disponibles	Sur vases entiers en contexte domestique
<i>1 – Dimensions</i>	
<ul style="list-style-type: none"> • Hauts et épais : jarres (niveaux récents) • Formes ouvertes : dispersion des diam d'ouv. de 4 à 35 cm • Formes intermédiaires : vases sphériques ou côniques moyens à ouverture éversée soit < 28 cm hauteur et < 20 cm diamètre maximum 	<ul style="list-style-type: none"> • Vase de conservation et pour la bière > 100 l • Vase de transport environ 20/30 l • Cuisine environ 20 l • 2 formes ouvertes : hauteur > 20 cm ou < 15 cm
<i>2 – Attributs morphologiques</i>	
<ul style="list-style-type: none"> • Attention à la fragmentation du mobilier • Fréquence des anses massives dans niveaux récents • Multitude de boutons collés • Pieds omniprésents sur formes de dimensions moyennes 	<ul style="list-style-type: none"> • Profil et diamètre des cols : ensemble des critères stables entre Transport, Cuisine, et Conservation • Absence de col distingue jarre de bière de jarre de conservation • Anses actives sur vases de Transport • Anse absente ou présente distingue vase de Cuisine de vase de Transport • Fonction réellement préhensive des anses-oreilles et des boutons • Pieds absents de poterie usuelle, mais conservés sur quelques formes rituelles
<i>3 – Traitements de finition</i>	
<ul style="list-style-type: none"> • Engobe : systématique sur formes ouvertes • Poli et engobé sur moitié supérieure de forme moyenne ; engobé sur moitié inférieure • Traitement absent sur filtres, jarres très épaisses 	<ul style="list-style-type: none"> • Engobe sur nombreuses formes • Poli et engobé sur formes liées à l'eau ; partitionnés sur formes de Cuisine, absents sur jarres à bière, vases de cuisson longue ou à contenu corrosif • Rapport étroit entre usage/contenu et Poli et/ou Engobe
<i>4 – Volume fonctionnel utile</i>	
<ul style="list-style-type: none"> • Forte proportion de vases hauts et larges : grands volumes • Formes ouvertes plus variées • Volumes intermédiaires plus réduits qu'aujourd'hui (< 28 cm haut) 	<ul style="list-style-type: none"> • Grands volumes : vases pour stockage ou cuisson prolongée • Volumes intermédiaires (env. 40 cm haut) diversifiés entre transport et cuisine. La distinction se fait sur les moyens de préhension et la finition • 2 formats de vase de Cuisine pour recettes alimentaires de base • 2 formats de formes ouvertes • Volumes intermédiaires (< 28 cm de haut) réservés au service de la bière (chez les animistes)

détaillé dans le tableau 2.5. Nous reprendrons ci-après quelques exemples démonstratifs, en alternant les indices pris sur la poterie moderne et sur le mobilier protohistorique.

À l'intérieur de chaque groupe ethnique de potières, l'on remarque ainsi que les vases affectés à la même classe fonctionnelle possèdent des dimensions quasi uniformes, sortes de calibres donc⁽⁶⁾. Le rapport entre les diamètres (d'ouverture et maximum) et les hauteurs (totale, de col, de corps) fait ressortir la notion de « volume utile » pour chacune des fonctions étudiées et dans chaque communauté. Plus globalement, on notera la permanence d'un volume « utile » de base pour certaines fonctions, qui correspond à une contenance de 10 litres pour les vases de cuisine, 20 à 30 pour ceux de transport, plus de 50 jusque 100–150 pour les jarres à bière et à eau (Tableau 2.5).

En outre, pour les vases de cuisine les plus couramment employés dans une maisonnée, la fonction et les dimensions utiles semblent influencer la généralisation de deux formats d'un même profil de vase pour ceux destinés aux aliments pâteux d'une part (boule de mil), et, d'autre part aux liquides (sauces de légumes). Ceci n'empêche pas que chaque communauté a ses profils, ses dimensions et ses détails décoratifs propres, mais chacune emploie systématiquement deux vases distincts. À y regarder de près, le volume compact de la boule de mil, préparée par cuisson à l'étouffée, est réservé au grand format. En parallèle, la cuisson à l'eau des sauces requiert moins d'espace, mais, nous l'avons souvent noté, une ouverture plus resserrée du petit format. Les critères fonctionnels constants, dans ce cas, demeurent donc le format double, l'ouverture large pour la boule, plus resserrée pour les sauces. Les détails, qui feront la distinction culturelle ou ethnique selon les bornes que l'on donnera à l'interprétation, sont le profil exact, le décor, les attributs spécifiques comme la forme des lèvres ou l'adjonction de poignées (comme il en apparaît sur l'une des marmites empruntée aux Fulbé).

La confusion fonctionnelle pourrait aussi affecter la jarre à bière et la jarre à eau. Leur volume respectif est proche, ce qui constitue le critère constant. Mais, leurs détails morphologiques et décoratifs aident à clarifier les choses : pour les premières pas de col, rarement un décor, aucun traitement de finition ; à l'inverse présence de tous ces critères pour les secondes.

Pourtant, un cas d'acculturation ou d'emprunt inter-culturel viendrait contredire notre conclusion. En effet, à Maroua, les femmes non islamisées, mofu, giziga ou massa, productrices de bière de mil à des fins commerciales, vont rechercher les jarres à eau fulbé ou kanuri de Mindif pour en produire davantage et la cuire mieux. C'est l'un des meilleurs exemples pour démontrer le caractère indispensable de l'insertion des données socio-économiques dans une telle analyse. Là, ces dernières permettent de conclure à une adaptation des ustensiles observés, dans ce cas pour deux des critères constants : le volume et la finition.

En regard de ces critères, les formats archéologiques restitués montrent des proportions plus restreintes et plus espacées : 30 cm de haut pour les pièces à col court, les plus fréquentes ; opposées aux pièces à très large diamètre d'ouverture sur des parois épaisses, bien plus que

(6) En plus des relevés de vases fabriqués et utilisés dans la maisonnée des potières interrogées (de 1986 à 1990), nous avons recueilli la panoplie d'une dizaine de maisonnées dans 8 villages différents (en 1992) de façon à constituer un autre échantillon, non orienté par l'enquête technologique.

les plus grandes jarres à bière ou à eau observées de nos jours (tableau 2.5). Des usages funéraires autant que domestiques peuvent être avancés pour ces grandes formes, notamment dans la tradition, maintes fois recueillies dans les sources orales, de sépultures en jarre. Citons pour la renforcer que les sites des Yaéré, du Mongossien ou dits « sao », en ont livré. Enfin, en pays Giziga méridional, à Moutouroua, les chefs étaient, jusqu'au début du XX^e siècle, enterrés en jarres, dont nous avons pu observer deux spécimens brisés dans ce même village.

Les formes ouvertes de l'Âge du Fer sont de format plus large et surtout plus haut que ceux actuels (notamment à Groumoui où plusieurs des plus grands étaient complets). Ils s'accompagnent d'un éventail plus varié de petits bols (inférieurs à 25 cm de diamètre d'ouverture) ou de coupelles souvent très petites (inférieures à 6 cm de diamètre).

Les « volumes utiles » que l'on pourrait donc attribuer aux stades de l'Âge du Fer mis au jour dans les sites étudiés, se répartiraient donc entre des formes très hautes et au cubage élevé ; des formes très moyennes aux corps peu arrondis et peu larges ; et, enfin, une multitude de formes ouvertes.

L'intervention des traitements de finition les plus élaborés (polissage et engobe) se marque le plus souvent sur les vases qui seront en contact avec des liquides, eau ou bière (Tableau 2.5). À l'inverse, leur absence signifiera le souci de ne pas mener une action laborieuse demandant du temps et du soin pour un usage qui en endommagerait le résultat. La relation rentabilité du travail / esthétique / usage est ici précise quand il s'agit d'un emploi du vase faisant intervenir le feu ou un contenant corrosif. L'investissement en temps de travail nécessaire⁽⁷⁾ joue là un rôle certain. Le but et la longévité de l'effet final semblent donc déterminants dans l'exécution de cette délicate étape de la chaîne opératoire.

C'est justement sur les vases de transport et les vases de service, les formes ouvertes donc, que l'on remarque la plus grande fréquence d'engobage et de polissage, exécutés avec grand soin (Tableau 2.5). Or, ces deux catégories de pots ne sont jamais en contact avec le feu, mais contiennent toujours des liquides. L'opposé de cette relation polissage / engobage / nature et traitement du contenu se vérifie dans le cas des vases de cuisine cités plus haut qui, constamment sur le feu, comportent des engobes et des polis appliqués sur le col, et aucun traitement ou de simples engobes grossiers sur leur corps et leur fond. Les jarres à bière, à cause de l'acidité de cette boisson, et les filtres à sel de cendre, corrosif, ne comportent évidemment aucun de ces traitements. Enfin, en dehors des bols, il est rare d'observer ces traitements répartis sur les deux faces, internes et externes, des pots. Ceci se comprend pour les formes à ouverture resserrée – et intérieur ainsi dissimulé – bien qu'elles montrent parfois sur leur bord interne une bande engobée et polie. Pour sa part, le mobilier protohistorique montre une plus forte proportion de bipolarité des engobes, dès lors que l'ouverture n'est pas étroitement refermée (Tableau 2.5).

Pour ce qui concerne le mobilier ancien, citons l'exemple des bols à fond perforé et bord cranté par des incisions décoratives. Ils évoquent aisément une fonction de filtre que l'on pourrait caractériser en plus par l'absence de polissage sur les parois pour un contenu qui l'aurait altéré (sels de cendres végétales ou ferments de bière de mil).

(7) Une demi journée pour la production hebdomadaire moyenne d'une potière Giziga qui se fera d'ailleurs aider ce jour-là.

Une relation plus ambiguë est illustrée par la très grande fréquence des vases tripodes, découverts dans les niveaux Âge du Fer de Mowo, Mongossi et Goray (de format moyen voire petit, rappelons-le), qui sont engobés sur tout le vase mais soigneusement polis sur leur moitié supérieure seulement. Fonction liée au feu, attaquant les fonds et excluant la pose d'un poli, ou plutôt aux liquides corrosifs ? Interrogeant les potières, elles signalent que de tels vases étaient fabriqués avec trois pieds pour des cuissons au feu évitant ainsi de poser le pot sur un foyer « à trois pierres » traditionnel. Or, aucune marque de feu, due à un foyer et non aux coups de feu de la cuisson propre du pot, n'a été remarquée sur les vases provenant de Mowo. L'explication n'est donc pas établie dans ce cas.

Les attributs fonctionnels (anses, pieds surtout) sont des éléments signifiants mais leur présence n'est pas toujours directement liée à la fonction du vase. Aussi est-il indispensable de bien en délimiter l'action réelle.

Les anses sont fort massives sur les vases modernes servant au transport de l'eau pour chacun des groupes ethniques étudiés. Ajoutons que leur profil et le détail du décor de ces anses se trouvent bien individualisés d'un groupe ethnique à l'autre. Elles seraient donc d'autant plus imposantes qu'elles sont actives dans la fonction affectée au vase : une anse large pour le portage d'un volume lourd ou imposant. En contrepartie, aucune anse véritable ne figure sur les jarres, de conservation ou de cuisson de la bière. Celles-ci ne bougent effectivement plus une fois installées.

À l'inverse, pourtant, un petit moyen de préhension nous incite à bien mesurer l'action qu'il commande. En effet, prenons le cas de petites anses-oreilles curieusement placées sous le bord de bols utilisés pour la cuisson des sauces empruntés aux Fulbé. Ces pièces vont constamment au feu, et sont rangées près des foyers. Leurs anses ne se justifiaient donc qu'esthétiquement. Or, par un geste secondaire, elles servent bien à porter. En effet, la cuisinière retire ces bols du feu très rapidement sur une très courte distance, allant du feu à l'endroit où elle va tourner la sauce juste devant ses pieds. Or, à ce titre, pour ne pas se brûler, elle passe justement une baguette dans la perforation des anses-oreilles.

Les anses massives apparaissent moins développées sur le mobilier protohistorique, à l'exception des niveaux récents de Mowo où elles sont très larges, ou de Mongossi où des anses-oreilles d'un bandeau plus large sont attachées à de grandes coupes en forme de coquetiers. En revanche, les boutons et tétons abondent tout au long des séquences protohistoriques. Ce sont des boutons de même type que l'on retrouve sur les jarres à bière Giziga et Daba aujourd'hui, pour un usage décoratif certain mais aussi préhensif puisqu'ils permettent de mieux serrer les cordes qui entoureront le haut des jarres pour éviter d'éclater au feu pendant la cuisson de la bière (qui peut durer trois jours continus).

La massivité des anses actuelles ou récentes serait-elle en rapport avec l'augmentation des volumes céramiques (d'un même endroit comme Mowo), volumes qui correspondent à une charge utile de près de 30 litres d'eau (en plus de leur poids à vide de 5 à 8 kg selon les groupes) portée sur la tête ou sur la nuque selon les groupes ?

Par ailleurs, ce volume utile ne serait-il pas aussi déterminé par la nécessité de stocker davantage de réserves d'eau dans la maisonnée, soit à cause de l'augmentation de ses occupants, soit à cause du niveau des puits bien plus fluctuant et aléatoire du fait d'un assèchement du climat progressif depuis le début du XX^e siècle au moins ?

S'il est encore difficile de répondre à ces questions, l'on avancera que le transport des liquides (eau et surtout bière de mil) se fait sur des distances de plus en plus longues de nos jours du fait de la dispersion des puits (pour l'eau) ou des marchés (pour la bière) en plaine, ou en montagne de la topographie difficile à parcourir avec plusieurs dizaines de litres sur la tête (comme au nord de Maroua ou de Mora).

Les pieds apparaissent en nombre sur le mobilier archéologique (Mowo, Mongossi, Goray), mais plus du tout sur les productions usuelles actuelles. Or, ces vases tripodes anciens sont de dimensions assez réduites pour qu'il ait été nécessaire de multiplier l'assise par trois pieds hauts et effilés pour en assurer l'équilibre. La relation supposée de ces tripodes anciens avec le contact direct avec le feu a été évoquée plus haut sans trouver de preuve sur le mobilier lui-même. Enfin, garantir l'équilibre par des pieds n'est pas obligatoire sur les sols de maisonnées souvent sableux.

En revanche, les pieds sont toutefois présents sur certaines formes rituelles⁽⁸⁾ (les vases de cuisson de viande rituelle chez les Mofu-Gudur, les Daba). Serait-ce la « récupération moderne », sous une forme rituelle, d'une poterie ancienne usuelle ayant traversé les épisodes complexes, et difficiles à saisir, d'une certaine acculturation ? Cet argument vaudrait certainement pour de nombreux détails morphologiques ou décoratifs présents sur la céramique rituelle actuelle, mais nous entraînerait ici dans de trop longs développements.

CONCLUSION

Bien que semblant écartelés, les travaux archéologiques sur le Diamaré central ont permis de dresser un tableau désormais clair des épisodes historiques, des aires de peuplement, et, surtout, de la portée que ces dernières ont eu sur le milieu. En ces zones d'aridification soutenue, ce n'est pas un aspect négligeable. L'impression première est celle d'une grande complexité des composantes de ces aires de peuplement, des mouvements opérés à l'intérieur et sur les marges de la région, et enfin des différents tableaux culturels qui se sont successivement dessinés.

Dans cette impression, il revient une part non négligeable aux peuplements des régions voisines, riverains du Logone, du lac Tchad, ou trans-montagnards, qui ont progressivement fait de ce Diamaré une zone de circulation intense, notamment à partir du XVI^e siècle AD. Ceci se reporte tout autant fortement sur les traditions céramiques actuelles où l'on remarque bien les influences des Kanuri, par exemple, groupe occupant le nord-est du Nigéria, sur les pratiques fulbé.

Parallèlement, les conclusions relevant de l'étude ethno-archéologique apparaîtront sans aucun doute d'une plus vaste amplitude et ne répondant pas directement à une

(8) Quelques groupes animistes ont fait l'objet d'enquêtes sur leurs poteries rituelles œuvrant dans les funérailles, l'ancestralisation des défunts, les naissances particulières, les cultes domestiques. Ce sont là les contextes les plus ambigus que l'archéologie puisse restituer. Nous y ferons référence dans des cas précis et elles feront l'objet de développements ultérieurs.

recherche de correspondances historiques. Il convient en effet de leur opposer une étude du mobilier archéologique fondée sur un échantillon plus vaste. Gardons cependant à l'esprit que l'un et l'autre aspect de l'analyse a, dans ce cas précis, l'immense avantage de reposer sur un ensemble géo-historique identique, sans pour autant aller vers un comparatisme systématique et sans réserves entre ancien et actuel. La variabilité des traditions, ravivées par les phénomènes d'acculturation, est à ce titre un garde-fou utile. Il convient toutefois de ne pas trop tarder de relever ces traditions tant les tentations vers les matériaux modernes, mais encore chers pour les ménages de cette région essentiellement agricoles, sont fortes.

Les travaux des équipes archéologiques, Orstom et MESRES pour ce qui nous concerne, sont aujourd'hui arrêtés dans ce Diamaré central, et, on l'espère, simplement interrompus. Les thèmes de recherche abondent cependant, et l'ouverture de nouveaux terrains ces deux dernières années, aux limites entre forêt et savane, ne manqueront pas de faire appel aux fondements du peuplement des parties septentrionales du pays, et plus particulièrement à l'Adamaoua qui ne paraît pas être d'une limite infranchissable aux courants comme aux traditions.

BIBLIOGRAPHIE

- BALFET H., 1966. — La céramique comme document archéologique. *Bulletin Société Préhistorique de France* 53 : 279–310.
- BARRETEAU D., DELNEUF M., 1990. — La céramique traditionnelle giziga et mofu (nord Cameroun) : étude comparée des techniques, des formes et du vocabulaire. In : *Relations interethniques et culture matérielle dans le bassin du lac Tchad*. Actes du III^e colloque MEGA TCHAD (11 - 12 sept. 1986). Colloques et Séminaires, Orstom, Paris, pp. 121–155.
- BARRETEAU D., JUNGRAYTHMAYR H., 1993. — Calculs lexicostatistiques et glottochronologiques sur les langues tchadiques. In : *Datation et chronologie dans le bassin du lac Tchad*. Actes du coll. Mega Tchad (11-12 sept. 1989). Colloques et Séminaires, Orstom, Paris, pp. 103–140.
- COLLARD CH., 1981. — La société Guidar du nord Cameroun. In : Tardits C., *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*. Actes du coll. CNRS n°551 (1974). CNRS, Paris, pp. 131–138.
- CONNAH G., 1981. — *Three thousand years in Africa*. New studies in archaeology, Cambridge University Press, Cambridge.
- DAVID N., 1971. — The Fulani compound and the archaeologist. *World Archaeology* 3(2) : 111–131.
- DAVID N., MAC EACHERN S., 1988. — The Mandara Archaeological project. Preliminary results of the 1984 season. In : *Le milieu et les Hommes*. Actes du Coll. Mega Tchad (3 - 4 octobre 1985). Colloques et Séminaires, Orstom, Paris, pp. 51–80.
- DELNEUF M., 1983. — Prospection des sites néolithiques et post-néolithiques au Diamaré est (Nord Cameroun) (Janv.-fév. 1982). In : Marliac A., Rapp J., Delneuf M. (Eds), *Reconnaissances archéologiques au Cameroun septentrional. Les basses vallées des mayo Louti, Tsanaga et Boula*. Orstom - DGRST Cameroun, Paris. Ronéoté, pp. 69–111.

- DELNEUF M., 1985. — *Prospections archéologiques et enquêtes sur la poterie traditionnelle*. Orstom-MESRES, Paris, Ronéoté, 95 p.
- DELNEUF M., 1987. — Histoire du peuplement et cultures matérielles : la poterie Giziga du Diamaré (Nord Cameroun). In : *Les langues tchadiques dans le bassin du lac Tchad*. Actes du 1^{er} colloque MEGA TCHAD. (oct. 1984). Colloques et Séminaires, Orstom, Paris pp. 87–103.
- DELNEUF M., 1991. — Un champ particulier de l'expérimentation en céramique : les ateliers de poterie traditionnelle du nord Cameroun. In : *25 ans d'études technologiques : bilan et perspectives*. Actes des XI^e rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes (18-20 octobre 1990). APDCA/C.R.A.-CNRS, Antibes : 65–86.
- DELNEUF M., 1992. — Approche ethno-archéologique de la poterie du village protohistorique de Groumoui (Nord Cameroun). In : *Ethno-archéologie : Justification, Limites, Perspectives*. XII^e rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes. C.R.A.CNRS. (17-20 oct. 1991). APDCA/CRA-CNRS, Antibes, pp. 103–113.
- DELNEUF M., MEDUS J., (1998). — Etude comparée de deux environnements de la protohistoire du nord Cameroun : paysages de Groumoui et de Mowo. In : *L'homme et le milieu végétal*. Actes du colloque MEGA TCHAD Paris (18-20 sept. 1991). Colloques et Séminaires, Orstom, Paris.
- DELNEUF M., OTTO T., 1995. — Notes sur quelques espèces évoquant l'environnement et les usages alimentaires en vigueur à l'époque protohistorique dans l'extrême nord du Cameroun. In : *Milieu, Sociétés et archéologues*. Réunion des archéologues de l'Orstom, 30 - 31 Mars 1992. Orstom-Karthala, Paris pp. 151–161.
- DIGARA C., 1988. — *Le paléolithique au Cameroun septentrional : prospection et étude technologique d'ensembles lithiques*. Thèse de III^e cycle. Université Paris X, Nanterre, 426 p.
- DURAND A., MATHIEU P., 1980. — Le quaternaire supérieur sur la rive sud du lac Tchad. *Cahiers de l'Orstom. Série Géologie*, 11(2) : 189–203.
- ESSOMBA J.-M., 1992. — *L'archéologie au Cameroun*. Actes du colloque de Yaoundé (Janv. 1986). Karthala, Paris.
- FOURNEAU J., 1938. — Une tribu païenne du Nord Cameroun : les Guiziga (Moutouroua). Contribution ethnologique. *Journal de la Société des Africanistes*, 8 : 163–195.
- GALLAY A., 1981. — *Le samyééré Dogon. Archéologie d'un isolat. Mali*. Collection Recherche sur les Grandes Civilisations, Mémoire n°14, Association pour le Développement des Publications Francophones, Paris.
- GALLAY A., HUYSECOM E., 1989. — *Ethno-archéologie africaine. Un programme d'étude sur la céramique récente du Delta Intérieur du Niger*. Document du Département d'Anthropologie et d'Ecologie N°14, Université de Genève. 136 p.
- HOLL A., 1988. — *Houlouf I. Archéologie des sociétés préhistoriques du Nord Cameroun*. B A R International Series 456, Cambridge.
- HOLL A., 1992. — Système archéologique et processus culturels. Essai d'archéologie régionale dans le secteur de Houlouf (Nord Cameroun). In : Essomba J.M. (Éd.), *L'archéologie au Cameroun*. Karthala, Paris, pp. 51–78.
- LAMOTTE M., MARLIAC A., 1990. — Des structures complexes résultant de processus naturels et anthropiques : exemple du tertre de Mongossi au Nord Cameroun. In : *Pour un meilleur dialogue en archéologie*. Journée GMPCA. Numéro spécial du *Bulletin de la Société Préhistorique de France*, Paris pp. 420–428.

- LEBEUF J.P., LEBEUF A., 1969. — *Carte archéologique des abords du lac Tchad*. CNRS, Paris, 200 p., cartes et notice.
- LEBEUF J.P., LEBEUF A., TREINEN-CLAUSTRE F., COURTIN J., 1980. — *Le gisement sao de Mdagga (Tchad)*. Collection Afrique ancienne, Société d'ethnographie, Paris.
- LESTRINGANT J., 1964. — *Le pays de Guider au Cameroun : essai d'histoire régionale*. Paris, Ronéoté, 466 p.
- MALEY J., 1981. — Etudes palynologiques dans le bassin du lac Tchad et paléoclimatologie de l'Afrique nord tropicale de 30 000 ans à l'époque actuelle. Travaux et Documents n°129, Orstom, Paris.
- MALEY J., 1993. — Chronologie calendaire des principales fluctuations du lac Tchad au cours des derniers millénaires : le rôle des données historiques. In : *Datation et chronologie dans le bassin du lac Tchad*. Colloque Mega Tchad, 1989. Colloques et Séminaires, Orstom, Paris, pp. 161-163.
- MARLIAC A., 1978. — Prospection de sites néolithiques et post-néolithiques du Diamaré (Nord Cameroun). *Cahiers de l'Orstom. Série Sciences Humaines*, 15(4) : 333-351.
- MARLIAC A., 1987. — Introduction au Paléolithique du Cameroun Septentrional. *L'Anthropologie* 91(2) : 521-558.
- MARLIAC A., 1991. — *De la Préhistoire à l'Histoire au Cameroun septentrional*. Coll. Etudes et Thèses, Orstom, Paris.
- MARLIAC A., 1995. — Esquisse géochronologique de l'évolution des sociétés pendant les deux derniers millénaires au Diamaré (Cameroun septentrional) : les données disponibles et leur intégration. In : *Milieu, sociétés et archéologies*. Orstom Karthala, Paris, pp. 197-209.
- MOHAMMADOU E., 1976. — *L'histoire des Peuls Ferôbe du Diamaré. Maroua et Petté*. Institut for the Study of Languages and cultures of Asia and Africa. ICCAA, Tokyo.
- OTTO T., 1993. — *Phyto-archéologie des sites archéologiques de l'Age du Fer au Diamaré, Nord du Cameroun : le site de Salak*. Thèse de Doctorat, Université de Montpellier II.
- OTTO T., DELNEUF M., (1998). — Evolution des ressources alimentaires et des paysages au Nord Cameroun : apport de la Protohistoire. In : M. Chastanet, J.P. Chrétien (Éds), *Plantes, Paysages et Histoire en Afrique sub-saharienne*. Actes du séminaire de l'URA 363 du CNRS-Centre de Recherche Africaine (mai 1994), Orstom-Karthala.
- PIERRET C., 1995. — *Analyse technologique des céramiques archéologiques : développements méthodologiques pour l'identification des techniques de façonnage*. Thèse d'Archéologie, Université Paris I.
- PONTIÉ G., 1973. — *Les Guiziga du Cameroun septentrional*. Mémoire n° 65, Orstom, Paris.
- QUECHON G., 1974. — Un site protohistorique de Maroua (Nord Cameroun). *Cahiers de l'Orstom. Série Sciences Humaines*, 11(1) : 3-46.
- RAPP J., 1983. — Rapport de mission au Cameroun septentrional (mai, juin 1981). In : Marliac A., Rapp J., Delneuf M. (Eds), *Reconnaitances archéologiques au Cameroun septentrional. Les basses vallées des mayo Louti, Tsanaga et Boula*. Orstom, DGRST Cameroun, Paris, Ronéoté, pp. 17-68.
- RICE P., 1987. — *Pottery analysis : a sourcebook*. Chicago University Press, Chicago.
- RIEGGER H., 1977. — *Poterie primitive*. Dessain et Tolra, Paris

- SEIGNOBOS C., 1991a. — Le rayonnement de la chefferie théocratique de Gudur (Nord Cameroun).
In: Du politique à l'économique. Etudes historiques dans le bassin du lac Tchad. Actes du IV^e colloque Mega Tchad (Paris, 14–16 septembre 1988). Colloques et Séminaires, Orstom, Paris pp. 225–315.
- SEIGNOBOS C., 1991b. — Les Murgur ou l'identification ethnique par la forge (Nord Cameroun).
In: Forge et forgerons. Actes du IV^e colloque Mega Tchad (septembre 1988). Colloques et Séminaires, Orstom, Paris, pp. 43–226
- TREINEN-CLAUSTRE F., 1982. — *Sahara et Sahel à l'Âge du Fer. Mémoires de la Société des Africanistes, Paris.*
- VINCENT J.-F., 1991. — *Princes montagnards du Nord Cameroun. L'Harmattan, Paris.*
- WILSON M.-C., 1988. — Geoarchaeology and archaeological visibility in the northern Mandara mountains and Mora plain, Cameroon, preliminary results. *In: Recherches comparatives et historiques dans le bassin du lac Tchad. Actes du coll. Méga Tchad (1985). Colloques et Séminaires, Orstom, Paris, pp. 9–50.*

II^E SECTION

**SCIENCES DE L'ENVIRONNEMENT
ET ARCHÉOLOGIE**

ARCHÉOLOGIE ET GÉOMORPHOLOGIE : POUR UNE COLLABORATION EFFICACE

Roger NGOUFO ¹

Résumé

Partir des objets d'étude des deux disciplines et s'inspirer de quelques expériences passées de recherche de certains auteurs pour indiquer des axes réels et potentiels de collaboration entre archéologues et géomorphologues constitue la finalité de la présente communication. L'archéologie est la science qui étudie le passé de l'humanité à travers les vestiges laissés par l'homme. La géomorphologie, quant à elle, est l'étude scientifique des formes de la surface terrestre et de leur évolution (Georges, 1984). Les rapports entre les deux sciences trouvent déjà leur fondement dans le caractère étroit des inter-relations très souvent soulignées entre l'homme et le milieu naturel. De ce point de vue, la forme du terrain et son évolution, objet de la géomorphologie, fournit un des éléments du cadre naturel dans lequel les processus culturels se déroulent ; le « terrain » peut donc, à juste titre, être un palimpseste pour les cultures humaines. Il découle de ce qui précède qu'une collaboration entre les spécialistes de l'archéologie et ceux de la géomorphologie est possible depuis la formulation des questions de recherche jusqu'à la synthèse des résultats, en passant par les investigations sur le terrain et les analyses de laboratoire. Tout d'abord, en fonction du problème archéologique posé et du cadre de recherche retenu, une des tâches communes pourrait être de définir, au moyen des cartes topographiques, géologiques et des photographies aériennes, les itinéraires à suivre sur le terrain, de façon à optimiser le travail scientifique. Une fois sur le terrain, gravures, fosses et autres sites d'intérêt historique ont toujours pour chacun des « modes de gisement » qu'il importe de préciser dans un souci d'argumentation scientifique. Le géomorphologue collabore alors à la définition des contextes morpho-structuraux. Par ailleurs, la description des coupes stratigraphiques, le prélèvement des roches, des sols et des formations superficielles plus ou moins anthropisés, font déjà partie du quotidien du géomorphologue. Ce sont là des opérations qui préparent aux analyses de laboratoire parmi lesquelles la granulométrie et la morphoscopie aident à corrélérer les dépôts avec les agents responsables d'érosion. Ces corrélations renvoient souvent à des ambiances climatiques spécifiques (données fondamentales pour le Quaternaire qui a connu des bouleversements climatiques importants) qui, à leur tour, peuvent confirmer certains faits de civilisation. Dans les datations et les synthèses générales, le géomorphologue, qui, avec le géologue, fonde parfois son argumentation sur des principes stratigraphiques tout en restant conscient des précautions à prendre dans ce cadre, peut également être d'une utilité certaine pour la recherche archéologique. Enfin, les repères historiques identifiés et les autres synthèses servent non seulement la géomorphologie mais également l'ensemble de la discipline géographique. N'oublions pas que si le paysage s'observe et se décrit actuellement, son explication, en revanche, est avant tout historique. Les rapports entre les deux disciplines doivent donc nécessairement être envisagés en termes de complémentarité.

1. Département de Géographie, Université de Yaoundé I, BP 755, Yaoundé.

Abstract

Looking at the nature of the two disciplines and drawing inspiration from the past experiences of some authors, this paper aims at indicating actual and potential areas of collaboration between archaeologists and geomorphologists. Archaeology, on one hand, deals with the study of the past through the remains left by human beings. Geomorphology, on the other hand, is the study of landforms and their evolution (Georges, 1984). The justification of links between the two fields is to be found in the close inter-relationship which exists between man and his natural environment. In this line, the landform and its evolution are one of the elements of the natural framework within which cultural process evolve. The landforms can therefore evidently serve as a memory for human cultures. From this, it is clear that the collaboration between the archaeologist and the geomorphologist is possible from the stage of the definition of research needs to field work, to laboratory analysis, then to the final synthesis. Firstly, depending on the archaeological problem raised and on the characteristics of the research field, one of their common task could be the study of topographical and geological maps, and air photographs, in order to define the itineraries. This helps to optimize the research work. Once in the field, given the fact that cultural remains and historical sites are found in a particular geomorphological context which must be described as part of the scientific arguments, the geomorphologist helps in the definition of the morpho-structural contexts. Also, the description of soil and geological profiles, the sampling of rocks, soils or superficial deposits, which are more or less rehandled by man, is part of the daily work of a geomorphologist. These are operations which prepare the laboratory analysis and morphoscopy which aim at determining erosional agents responsible for specific deposits. Such correlations reveal specific climatic contexts in which this occurred (this is very important for the quaternary era which was characterized by important climatic changes). Evidence of climatic change, at a particular period, may confirm some civilization facts. When dating and drawing final synthesis, the geomorphologist, who as a geologist would do, uses stratigraphic principles as arguments, being aware of the necessary precautions to take, could again be useful in the archaeological research. Finally, historical dates and periods that are identified as well as the other syntheses, serve, not only geomorphology, but geography as a whole. Let us not forget that if the landscape is observed and described today, its explanation can only be historical. Therefore, the links between the two disciplines must only be envisaged in terms of collaboration.

INTRODUCTION

Se donner pour tâche d'essayer d'identifier des axes réels et potentiels d'une collaboration entre archéologues et géomorphologues c'est déjà une façon d'admettre qu'en Afrique, dans ce domaine, il y a un manque. C'est donc également une manière de faire le bilan de la recherche archéologique au Cameroun (ce qui nous renvoie bien au thème de présent atelier). Je dois tout de suite signaler que je suis loin d'être parmi les personnes indiquées pour faire le bilan de l'archéologie au Cameroun. Aussi dois-je remercier le professeur J.M. Essomba (qui sans conteste est de ceux qui le peuvent) d'avoir suscité ce thème. Conscient des résultats scientifiques déjà obtenus dans ce domaine, il ne l'est pas moins de l'immensité de la tâche qui reste à accomplir et qui exige sans cesse un renforcement et une diversification des moyens d'investigation. Dire qu'il n'y a jamais eu de collaboration entre archéologues et géographes à l'Université de Yaoundé serait inexact. Toutefois, cette collaboration aura toujours été informelle, en raison des tendances au cloisonnement généralement observées par les disciplines de nos institutions. A l'heure de la multidisciplinarité, on ne saurait systématiser une telle collaboration sans essayer de dégager un minimum d'axes. D'où la présente réflexion qui se propose de partir des objets d'études des deux disciplines et de s'inspirer de quelques expériences passées de recherche d'un certain nombre d'auteurs.

I. — Les fondements des rapports entre les sciences

L'Archéologie est la science qui étudie le passé de l'humanité à travers les vestiges laissés par l'homme. La géomorphologie, quant à elle, est l'étude scientifique des formes de la surface terrestre et de leur évolution (Georges, 1984). Les rapports entre les deux sciences trouvent déjà leur fondement dans le caractère étroit des inter-relations entre l'homme et le milieu naturel. D'après Holl (1992), « *l'archéologue recherche les processus culturels* » dont les moteurs sont les sociétés humaines. « *Or, une société s'insère dans un cadre naturel qui se compose d'ensembles de paysages végétaux, d'associations de faune, de réseaux hydrographiques, de zones de reliefs et de sols* ». La forme de terrain et son évolution, objet de la géomorphologie, fournit donc un des éléments du cadre naturel dans lequel les processus culturels se déroulent. Le terrain peut donc, à juste titre, être un palimpseste pour les cultures humaines.

De là, il est aisé de concevoir que la collaboration entre archéologues et géomorphologues est possible, depuis la formulation des questions de recherche, jusqu'à la synthèse des résultats, en passant par les investigations sur le terrain et les analyses de laboratoire.

II. — Collaboration au niveau de la formulation des questions de recherche

En fonction du problème posé et du cadre de recherche retenu, une des tâches communes pourrait être de définir, au moyen des cartes topographiques, géologiques et des photographies aériennes, les itinéraires à suivre sur le terrain, de façon à optimiser le travail scientifique. L'importance de la photographie aérienne avait déjà été soulignée par le professeur Cheikh Anta Diop dont les grandes lignes de la communication ont été reprises par Essomba (1992). D'après lui, la photographie aérienne permet de détecter les sites anciens, les anciennes voies de communication. Pour ce qui est de la contribution propre de la géomorphologie dans ce cadre, elle diffère suivant les situations et deux cas peuvent se présenter :

- a) Le terrain n'a jamais été étudié ; les cartes topographiques et les photographies aériennes permettent de repérer les accidents topographiques, les talus, les excavations et les obstacles naturels (massif forestier très dense, grand cours d'eau). De la sorte, on peut définir les itinéraires possibles et utiles ;
- b) Le terrain est déjà couvert par un certain nombre de recherches. On essaie alors d'établir une relation entre l'occurrence des sites archéologiques, les positions topographiques et les données lithologiques (contact, substrat). L'établissement de cette relation nourrit des hypothèses de distribution spatiale qui guideront le choix des itinéraires.

III. — Le travail de terrain

Les gravures, les fosses et les autres sites archéologiques ont toujours chacun des « modes de gisement » qu'il importe de préciser dans un souci d'argumentation scientifique. Le géomorphologue collabore alors à la définition des contextes morpho-

structuraux. J. P. Warnier et R. Asombang, qui ont relevé dans certains sites de la partie nord ouest du pays des traces d'occupation humaine, des outillages lithiques, des os, des résidus de cuisine, des tessons céramiques et des fondations de cabane, ne pouvaient s'empêcher de donner une idée des contextes structuraux. R. Asombang parlera du « *Mbi crater rockshelter* ». A Bafochu par exemple, Warnier (in S. Morin, 1989), décrit le site : « *a vast cavity 20 m deep, 40 m wide, sheltered by a large curved vault of rock. A permanent stream runs down in front of it from above the rock* ». C'est le site de Shum Laka pour lequel Morin (1989) donne d'autres précisions géomorphologiques : l'abri est entaillé à la base du rempart de la caldeira de Bafochu. Il s'est excavé en mettant à profit la présence de discontinuités lithologiques dans certaines vulcanites, laves moins consolidées, tufs et cinérites altérés. Augustin Holl (1992), dans le secteur de Houlouf (Nord Cameroun), définit les contextes en distinguant une série d'écozones (dépressions, vallée alluviale, zone inondable, ...) qui, pour la plupart, correspondent à des unités morphologiques. J.M. Essomba effectue une coupe des formations superficielles aux dépens desquelles a été excavée la fosse à tessons de poterie, outillage lithique, charbons et noix de palme de Nkometou (Sud Cameroun).

De telles coupes doivent toujours être décrites de façon détaillée : distinction des horizons ou des niveaux, épaisseur, couleur, acidité, structure, texture, contact entre les niveaux... En cas de prélèvement, après nettoyage préalable du talus, des échantillons sont pris de bas en haut et conditionnés dans des sachets plastiques bien étiquetés en vue des analyses de laboratoire.

IV. — Le laboratoire

La nature des roches et leur composition minéralogique peut être déterminée au moyen du microscope polarisant. Ce n'est pas là une tâche spécifique du géomorphologue bien que ce dernier puisse le faire. On aura souvent recours aux géologues pétrographes qui le font quotidiennement.

Par contre, l'analyse granulométrique fait partie des travaux géomorphologiques. Elle consiste à déterminer la répartition des « individus » en fonction de leur taille dans un ensemble donné. Cette répartition ou classement, est significative de l'agent qui a transporté puis abandonné la formation considérée. Pour cela on utilise une colonne AFNOR de tamis classés selon une progression géométrique. Le refus de chaque tamis est pesé et le pourcentage de chaque refus par rapport au poids total de la formation porté en abscisse sur papier à échelle semi-logarithmique. En ordonnée, sont portées les dimensions des grains. Ces courbes se caractérisent entre autres par leur faciès que l'on distingue par :

- ◆ Le faciès parabolique (concavité tournée vers le haut) signale des sédiments en cours de transport ;
- ◆ Le faciès logarithmique est propre aux sédiments en fin d'évolution ;
- ◆ Le faciès hyperbolique (courbe à concavité dirigée vers le bas) indique une évolution par décantation de la fraction fine ;
- ◆ Le faciès sigmoïdal témoigne d'un mélange.

L'analyse morphoscopique qui complète la granulométrie, consiste à examiner à la loupe binoculaire, l'état de surface des grains (quartz en particulier). On distinguera :

- ◆ les NU (non usés), anguleux : ont été stables ou ont bougé très peu ;
- ◆ les RM (ronds mats) : sont d'origine éolienne ;
- ◆ les EL (emoussés luisants) : sont fluviatiles ou marins.

Le géomorphologue peut également avoir recours à l'analyse exoscopique qui consiste en l'examen de la surface des grains (quartz en particulier) au microscope électronique à balayage (MEB). Cela permet de déterminer le milieu dans lequel l'échantillon a été prélevé (éolien, fluvatile, ...), mais aussi de retrouver ceux dans lesquels il a évolué (il y a donc une mémoire des grains de sable). Un MEB vient d'être installé en Faculté des sciences, par les soins de la Coopération française.

L'identification des agents morphogéniques et des milieux où évoluent ou ont évolué les éléments, témoins des formations superficielles, renvoient souvent à des ambiances climatiques spécifiques. Ceci est important lorsqu'on sait que le Quaternaire qui est marqué par une forte empreinte de l'homme est également caractérisé par de nombreux bouleversements climatiques. Les corrélations renvoyant à des ambiances climatiques peuvent, à leur tour, confirmer certains faits de civilisation. Par exemple, d'après A. Holl (1992), la plaine péri-tchadienne semble avoir connu ses premières phases d'occupation humaine autour de 2 000 BC. Ces informations sont en parfaite concordance avec les données paléo-écologiques selon lesquelles, pendant l'extension maximale du Lac Tchad, à l'Holocène ancien, la majeure partie de la plaine était sous les eaux. (Méga Tchad qui a atteint la cote 320 m marquée par le cordon dunaire Maiduguri-Bama-Limani-Bongor : de 10 000 à 6 000 BP). Avec la baisse du niveau des eaux (Holocène récent), une partie du territoire s'est trouvée exondée. D'où l'installation des premiers occupants de ces plaines qui furent des communautés néolithiques pratiquant la chasse, la cueillette, l'élevage et probablement l'agriculture.

V. — Datations et synthèses générales

En géologie et en géomorphologie, on se fonde sur des principes stratigraphiques pour dater. Ici, il s'agit surtout de datations relatives (par opposition aux datations absolues des palynologues). La datation est basée sur deux principes :

- ◆ le principe de superposition : lorsque deux couches, n'ayant pas subi de dislocation tectonique, sont superposées, la plus élevée est la plus récente ;
- ◆ le principe de continuité : une couche possède le même âge sur toute son étendue.

Ces principes, encore valables dans les bassins sédimentaires deviennent complètement caducs dans les régions de socle-volcanisme et dans les formations superficielles. Ces dernières, pourtant, englobent l'essentiel des outillages lithiques. Du fait des fréquents mouvements de versants, ces formations subissent d'incessants remaniements,

Tableau 3.1 — Extrait de la coupe de Baleng (Ouest Cameroun) (d'après Morin, 1989)

Niveau	Épaisseur (cm)	Lithofaciès	Artefacts
1	30 – 55	limono-sableux	poteries
2	10 – 35	sable fin	poteries, outils
3	5	limon silteux	outils
4	20 – 50	limon-argileux	outils
5	50	scories, enclaves de socle	poteries
6	5	sable fin légèrement durci	quelques poteries
7	35 – 100	limon argileux	
8	15 – 100	gravillons ferrallitiques et galets de quartz à limites irrégulières	rare outils

compliquant les datations. Ainsi, Tamura (in Morin, 1989), a relevé, à Baleng, dans l'Ouest Cameroun, la coupe montrée au Tableau 3.1. Cette coupe, où outils et poteries s'observent pratiquement dans les huit niveaux de formations superficielles, traduit un profond remaniement par colluvionnement en bas de pente.

Un autre cas, où les principes stratigraphiques ne s'appliquent pas, est celui des terrasses fluviales. La plus ancienne des terrasses alluviales étagées est la plus haute. Les datations dans les formations superficielles posent donc encore de sérieux problèmes.

CONCLUSION

Les repères historiques, plus ou moins absolus, déterminés par les archéologues et palynologues, restent d'un précieux apport. Sans eux, les datations relatives seraient trop vagues. Ils servent, en retour, non seulement la géomorphologie mais également l'ensemble de la discipline géographique. N'oublions pas que si le paysage, objet par excellence de la géographie, s'observe et se décrit actuellement, son explication est avant tout historique. Les rapports entre archéologie et géomorphologie doivent donc nécessairement être envisagés en terme de complémentarité.

BIBLIOGRAPHIE

- ESSOMBA J. M., 1992. — *L'archéologie au Cameroun*. Actes du 1^{er} colloque international d'Archéologie, Yaoundé 6-9 janvier 1986. Karthala, Paris, 383 p.
- GEORGES P., 1984. — *Dictionnaire de la géographie*. Paris., P.U.F. 3^e édition, 485 p.
- HOLL A., 1992. — Systématique archéologique et processus culturels. Essai d'archéologie régionale dans le secteur de Houfoul (Nord-Cameroun). In : Essomba (Éd.). *L'Archéologie au Cameroun*. Actes du 1^{er} colloque international d'archéologie, Yaoundé 6-9 janvier 1986. Karthala, Paris, pp. 51-78.
- MORIN S., 1989. — *Hautes terres et bassins de l'Ouest-Cameroun, Etude géomorphologique*. Thèse d'Etat, Université de Bordeaux II. 2 tomes. 1190 p.

IV

PRÉSENTATION DES SOLS DU SUD CAMEROUN. ORGANISATION ET MISE EN PLACE À L'ÉCHELLE DE L'UNITÉ DE PAYSAGE

Henri ROBAIN ¹

Résumé

Le plateau du Sud Cameroun est occupé par des sols ferrallitiques. Ces sols sont extrêmement complexes car ils se mettent en place depuis des millions d'années (au moins depuis la fin de l'éocène). Ceci a deux conséquences principales. D'une part, ces sols sont très épais. D'autre part, ils ont subi d'importantes variations paléoclimatiques. En particulier, les changements de pluviométrie et de température ont modifié les conditions géochimiques d'altération des roches et de formation des sols. Ces sols sont donc fréquemment polycycliques car ils peuvent conserver des reliques formées dans des conditions géochimiques très différentes de celles qui règnent actuellement. De plus, ces reliques sont rarement figées. Elles subissent généralement une lente dégradation et/ou des transformations plus ou moins importantes. Il existe aussi des hétérogénéités lithologiques qui peuvent encore compliquer le système car elles sont à l'origine de différenciations pédologiques litho-dépendantes. Il est toutefois possible de distinguer 5 grands types de matériaux (les matériaux humifères plus ou moins appauvris, les matériaux argileux homogènes de couleur vive, les matériaux indurés par les oxy-hydroxydes de fer, les matériaux argileux bariolés et les matériaux d'altération), et de proposer un modèle général d'organisation à l'échelle du paysage.

Abstract

The plateau of south Cameroon is covered by ferrallitic soils. These soils are extremely complex because their evolution began some millions of years ago (at least the end of eocene). This has two main consequences: firstly, ferrallitic soils are very thick and, secondly, important paleoclimatic changes have occurred in the meanwhile. As the geochemical processes of rock weathering and soil formation closely depends on rainfalls and temperature, ferrallitic soils are often polycyclic with remnant materials formed in geochemical conditions differing a lot from the present. Furthermore, those remnant materials are seldom unvarying but generally show slow degradation and/or transformation. The bedrock heterogeneity leading to litho-dependent differentiation of soils, can also complicate the system. Nevertheless five main material types are distinguished from the top to the bottom of these soils (oragano-materials, homogeneous clayey materials vividly coloured, indurated ferruginous materials, variegated clayey materials and saprolite) and a general model of organisation along hillslopes is proposed.

1. Pédologue, Orstom, BP 1857, Yaoundé.

INTRODUCTION

Il semble utile de définir ce qu'est un sol. Un sol est une formation superficielle se développant aux dépens d'un substrat rocheux. Il faut toutefois distinguer fondamentalement les sols et les alluvions. En effet, les sols sont des systèmes qui fonctionnent essentiellement en perte, puis en redistribution à relativement courte distance, alors que les alluvions sont des systèmes qui fonctionnent essentiellement en redistribution à grande distance puis en accumulation.

Le phénomène de développement des sols se nomme la pédogenèse. Il comporte deux grandes étapes :

- ◆ l'altération qui est un processus essentiellement géochimique de transformation des minéraux primaires, constitutifs des roches, en minéraux secondaires, constitutifs des sols. Ce sont les processus de néogenèse et de paragenèse. Le bilan de l'altération est très largement soustractif.
- ◆ la pédoturbation qui est un ensemble complexe de processus de natures très différentes (géochimiques, mécaniques et biologiques). En comparaison avec le bilan de l'altération, le bilan de la pédoturbation est à peu près nul. La pédoturbation ne correspond en fait qu'à une réorganisation des produits de l'altération. Cette réorganisation est cependant très importante. En effet, à mesure qu'il évolue, le sol se différencie en couches successives, les horizons, de plus en plus nombreuses et de plus en plus épaisses et distinctes.

I. — Présentation des grands traits du plateau du Sud Cameroun

Les grands traits du plateau du Sud Cameroun seront rapidement esquissés pour fixer le cadre géographique de cette présentation, mais aussi pour montrer quels sont les principaux éléments que les pédologues prennent en considération lorsqu'ils étudient les sols d'une région.

1.1 — Géomorphologie

Le plateau du Sud Cameroun a une altitude comprise entre 600 et 900 m (Figure 4.1). C'est une surface qui est présente dans toute l'Afrique centrale. C'est la surface africaine I, datée de la fin de l'éocène, c'est-à-dire vieille de 35 millions d'années. On peut y distinguer 4 grands types de paysage (Morin, 1979) :

- ◆ des massifs montagneux situés à proximité de la bordure ouest du plateau ;
- ◆ une importante zone inondable dans le haut bassin versant du Nyong ;
- ◆ Un modelé avec des interfluves étendus (plusieurs km) de forme très émoussée. Ce modelé occupe la majeure partie du nord du plateau à partir de la Sanaga et pratiquement tout le haut bassin versant du Dja. C'est dans ce paysage, au nord-est, que se trouvent les accumulations ferrugineuses les plus puissantes. Ces accu-

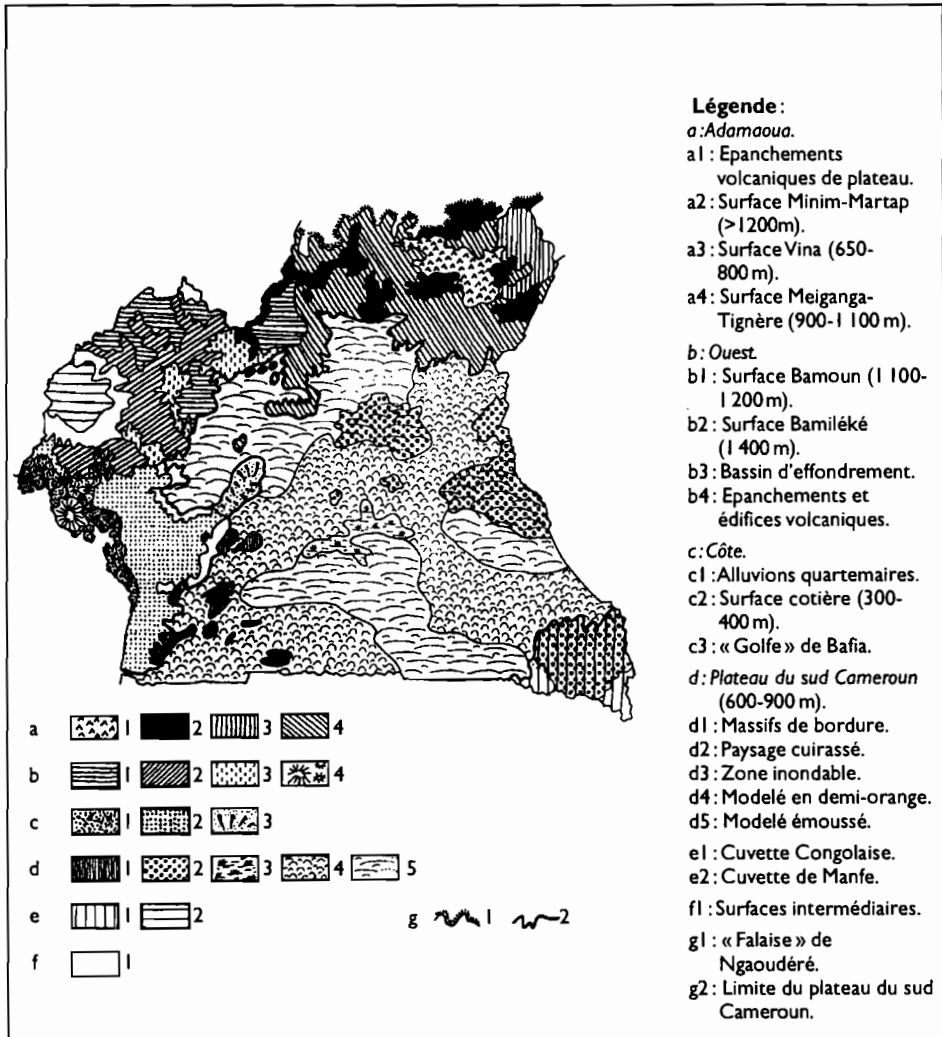


Figure 4.1 — Principaux traits géomorphologiques du sud Cameroun (d'après Morin, 1979)

mulations sont analogues à celles largement répandues en Centrafrique. Cette formation superficielle indurée se retrouve toutefois sur l'ensemble du plateau où elle arme très fréquemment les points hauts du paysage ;

- ◆ un modelé, avec des interfluvés relativement peu étendus (de l'ordre du km) en forme de demi-oranges, occupe le reste du plateau.

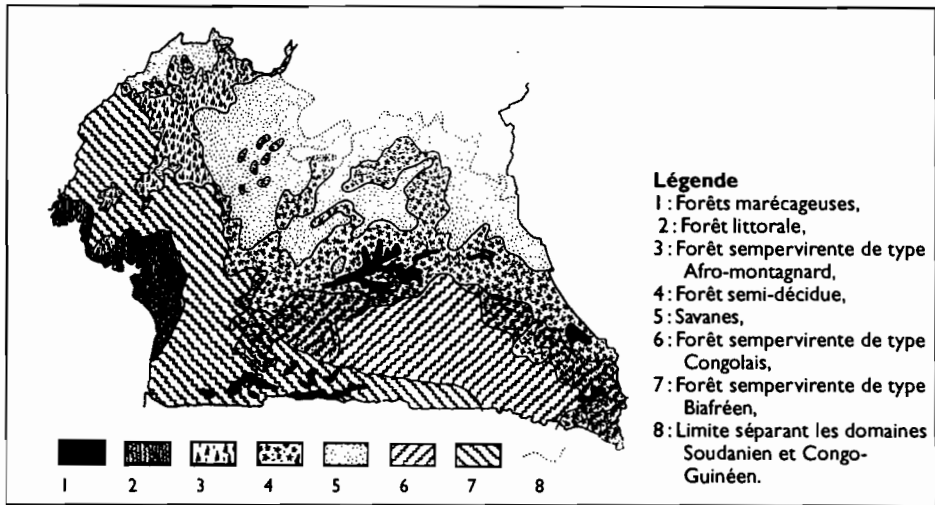


Figure 4.2 — Principales formations végétales du Sud Cameroun (d'après Letouzey, 1985)

1.2 — Végétation

Ce plateau est occupé par 2 formations végétales principales (Letouzey, 1979 ; 1985) (Figure 4.2) :

- ◆ une mosaïque savane-forêt semi-caducifoliée au nord ;
- ◆ la forêt sempervirente au sud, avec un type biafréen au sud-ouest et un type congolais au sud-est.

1.3 — Climat

La majeure partie de la zone subit un climat équatorial de type guinéen à 4 saisons (Suchel, 1971). Les pluviométries moyennes sont comprises entre 1 500 et 2 000 mm et les températures moyennes sont de l'ordre de 25°C. La zone d'extension de la forêt semi-caducifoliée correspond *grosso modo* aux pluviométries les plus faibles.

II. — Les processus de mise en place des sols ferrallitiques

II.1 — L'altération ferrallitique

L'altération ferrallitique est un processus extrêmement poussé. Elle conduit à la formation des matériaux minéralogiquement les plus évolués que l'on puisse trouver à la surface de la terre. A l'exception de quelques minéraux très résistants tels que le quartz ou le zircon, tous les minéraux constitutifs des roches disparaissent. Ils sont remplacés par seulement 4 phases minérales (Segalen, 1966 ; Tardy, 1993) :

- ◆ un alumino-silicate, la kaolinite ;
- ◆ un hydroxyde d'aluminium, la gibbsite ;

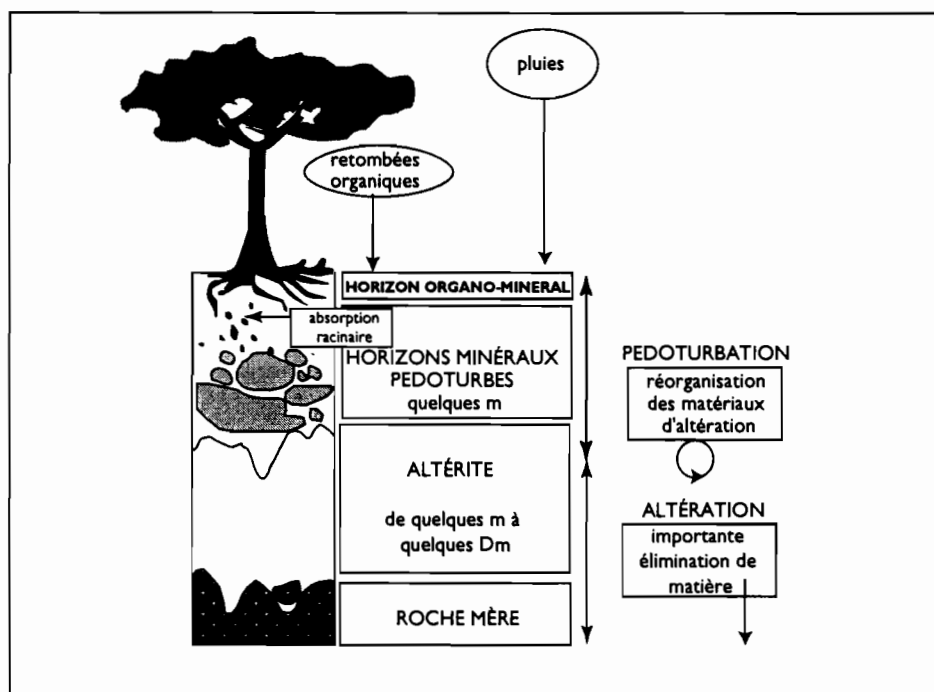


Figure 4.3 — Représentation schématique de la différenciation d'un sol ferrallitique

- ◆ un oxyde de fer, l'hématite ;
- ◆ un oxy-hydroxyde de fer, la goethite.

Ce sont ces deux derniers qui donnent aux sols leur vive coloration jaune ou rouge.

L'altération ferrallitique est donc un processus qui conduit à une perte de matière et à une homogénéisation minéralogique considérables. Il faut toutefois signaler que des facteurs stationnels peuvent largement le moduler.

La composition chimique des roches peut conduire à la néogenèse de proportions différentes de kaolinite et de gibbsite. Par exemple, l'altération d'un basalte peut fournir jusqu'à 70 % de gibbsite alors que cette phase minéralogique ne dépassera guère 20 % pour un granite.

Les conditions de drainages influent aussi largement sur l'altération. Les quantités de matières exportées lors de l'altération seront d'autant plus importantes que le drainage sera efficace. Ces conditions de drainage contrôlent aussi l'ambiance géochimique qui règne au front d'altération et donc la nature des minéraux néoformés. Par exemple, en conditions bien aérées, l'hématite sera beaucoup plus abondante que la goethite.

11.2 — Les grands types d'horizons pédoturbés

À l'inverse de l'altération, la pédoturbation ferrallitique génère une grande diversité de composition minéralogique pour les différents horizons du sol (Figure 4.3).

En première approche, on peut cependant distinguer 4 grands types d'horizons pédoturbés que l'on observe généralement de bas en haut des profils :

- ◆ Les horizons argileux bariolés où les 4 phases minérales sont relativement peu mélangées. Cette hétérogénéité peut être héritée de la disposition des minéraux primaires dans le substrat géologique. Il s'agit donc d'horizons encore faiblement pédoturbés, ou bien elle peut provenir des alternances d'humectation et de dessiccation qui entraînent d'importantes redistributions des oxydes de fer au sein d'un matériau déjà fortement pédoturbé (horizons hydromorphes).
- ◆ Les horizons indurés où l'hématite et la goethite dominent largement (latérites). Parfois, on trouve aussi des horizons indurés par la gibbsite (bauxites). On peut y distinguer les indurations continues (cuirasses, très dures, et carapaces, plus tendres) et les indurations discontinues (gravillons).
- ◆ Les horizons argileux homogènes bien drainés où la kaolinite domine.
- ◆ Les horizons humifères argilo-sableux caractérisés par un appauvrissement en argile, mais surtout par un net enrichissement en matière organique.

11.3 — Problème de la filiation entre les différents horizons

Pour les sols ferrallitiques que l'on observe actuellement, il n'est pas du tout évident que les différents horizons soient en filiation directe de la base au sommet d'un profil de sol. C'est-à-dire qu'ils dérivent progressivement les uns des autres, toutes choses étant égales par ailleurs. Il est même plutôt évident qu'il n'y a pas de filiation directe entre la plupart de ces différents horizons. En particulier, il existe d'importantes discordances minéralogiques et structurales entre les horizons argileux bariolés et les horizons indurés et entre ces derniers et les horizons argileux homogènes (Muller, 1988 ; 1992 ; 1993).

Pour comprendre l'organisation actuelle des sols ferrallitiques, il est indispensable de prendre en considération le facteur temps. Lors de la présentation générale du plateau, il a été signalé que cette surface, armée par les horizons indurés, est datée de la fin de l'éocène. Les oxydes de fer sont en effet parmi les éléments chimiques les plus stables et insolubles que l'on puisse trouver dans les formations superficielles (Schwertzmann, 1992). Les sols que nous observons actuellement dans la zone intertropicale se développent donc depuis des dizaines de millions d'années, et il est nécessaire d'intégrer des facteurs tels que la dérive des continents et les variations paléoclimatiques pour comprendre leur genèse (Fitzpatrick et Schwertzmann, 1982 ; Tardy, 1988 ; 1991).

Par exemple, les modifications de pluviométrie ont des conséquences extrêmement importantes tant pour les processus d'altération que pour les processus de pédoturbation. Il en résulte en effet des changements d'ambiance géochimique. Ceci peut changer les proportions des minéraux d'altération, et même leur nature (néogenèse de montmorillonite, de vermiculite, d'illite etc.). Le cortège minéralogique d'un horizon pédoturbé peut aussi se trouver en déséquilibre avec les conditions géochimiques actuelles. Il se transformera alors pour atteindre un nouvel équilibre (Boulet, 1974 ; 1984 ; Bitom et Volkoff, 1993).

Les modifications de pluviométrie influent aussi sur le couvert végétal, en particulier pendant les périodes de péjoration climatique telles que celle mise en évidence vers

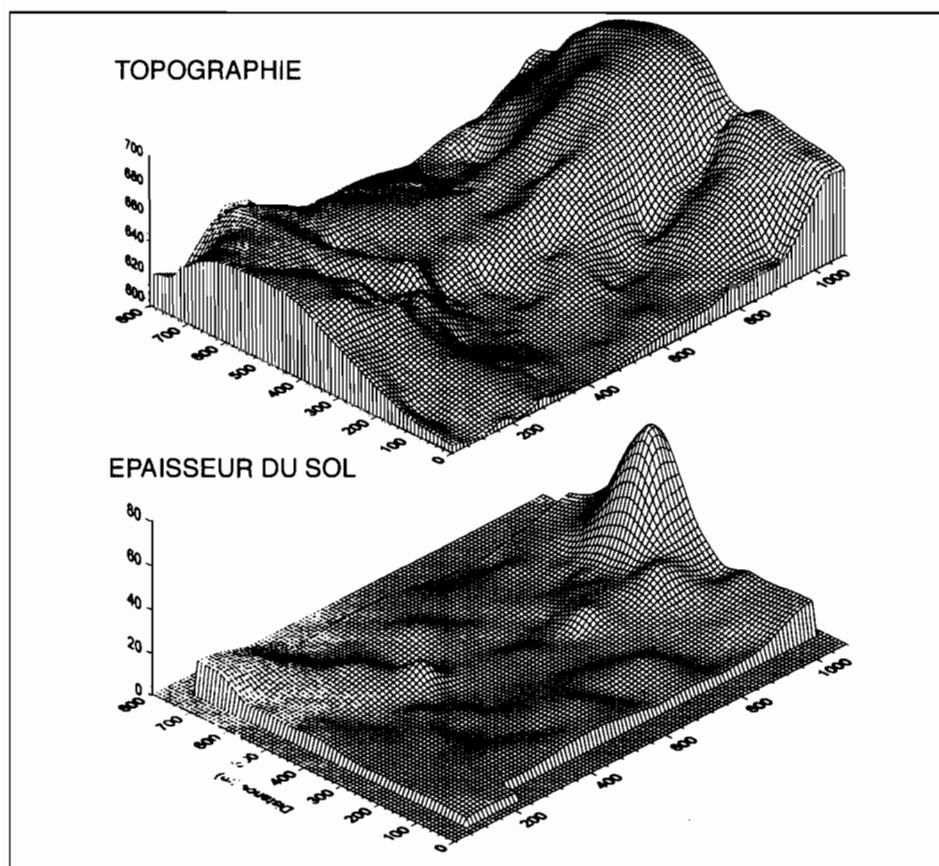


Figure 4.4 — Comparaison entre la topographie et l'épaisseur du sol sur un bassin versant élémentaire (Nko'ongop, Sud-Ouest Cameroun)

3 000 BP (Schwartz, 1992). La savanisation du milieu forestier entraîne une exaltation des processus d'érosion et par conséquent une destruction des sols qui se sont mis en place précédemment.

11.4 — Distribution des sols à l'échelle du bassin versant

Il apparaît clairement que les sols ferrallitiques sont des objets extrêmement complexes. A titre d'illustration, un paramètre aussi trivial que l'épaisseur du sol présente une variabilité extrêmement importante à l'échelle d'un bassin versant élémentaire d'une surface de 1 km² (Robain *et al.*, 1996). L'épaisseur du sol s'échelonne en effet entre moins de 1 m et 76 m. De plus, cette variabilité ne peut pas se déduire simplement de la topographie (Figure 4.4). Les sols les plus épais se retrouvent ici au centre d'un des sommets mais aussi sur un des versants à pente forte.

Il est cependant possible de proposer un modèle très général, et donc rarement vérifié totalement dans la réalité, de distribution des différents horizons au long des versants

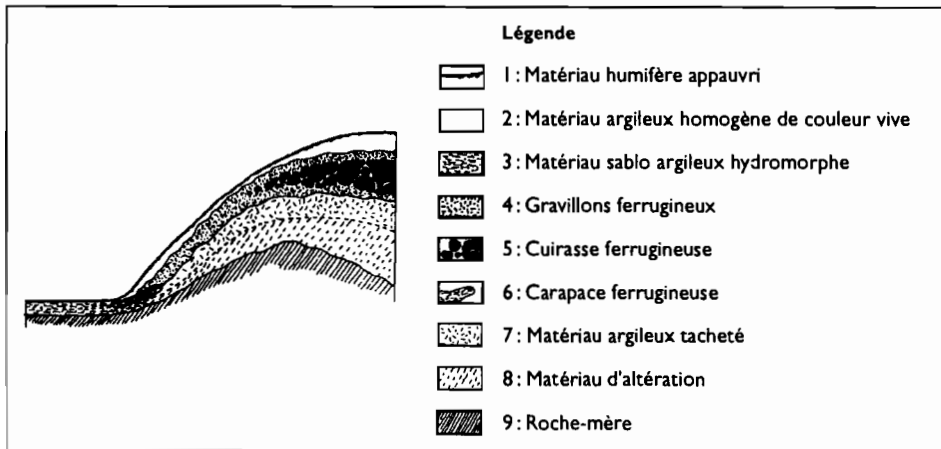


Figure 4.5 — Schéma général de la distribution toposéquentielle des principaux matériaux ferrallitiques

(Figure 4.5). L'épaisseur du sol est très importante en sommet d'unité de paysage, surtout lorsqu'il est armé par des horizons cuirassés. Elle s'amenuise au long des versants, puis ré-augmente au niveau des bas-fonds marécageux. Pour les horizons indurés par les oxydes de fer, on observe généralement les cuirasses au sommet, les horizons gravillonnaires sur les versants et les carapaces à l'approche du bas-fond. Ce bas-fond est occupé par des horizons bariolés hydromorphes.

CONCLUSION

Il faut souligner que pour les régions intertropicales, les échelles d'espaces et de temps qui concernent les sols sont sans commune mesure avec celles qui concernent l'archéologie.

35 millions d'années ont été évoqués pour les grands aplanissements des paysages cuirassés, mais à la limite on peut considérer que les sols existent à la surface de la terre depuis qu'il y existe de l'eau pour altérer les roches. Ceci est à comparer avec l'âge des premiers hommes que les découvertes les plus récentes viennent de reculer à 2,7 millions d'années.

D'autre part, l'unité de base de sol que les pédologues prennent en considération actuellement est le bassin versant élémentaire, soit au minimum un km², sur une épaisseur qui atteint généralement plusieurs décamètres pour les régions intertropicales. Par comparaison, les fouilles archéologiques concernent très rarement des surfaces de plus de quelques ares et n'excèdent généralement pas quelques mètres de profondeur.

Toutefois, il me semble que des collaborations entre pédologues et archéologues peuvent présenter un intérêt. En effet, les archéologues peuvent contribuer à une quantification de la cinétique des transformations sub-actuelles au sein des sols grâce aux datations des couches archéologiques. De l'autre côté, les pédologues peuvent apporter des informations essentielles sur l'environnement des sites de fouille. Ils peuvent en effet aider à distinguer les discordances naturelles et les discordances générées au sein des sols par l'activité des civilisations anciennes.

BIBLIOGRAPHIE

- BITOM D., VOLKOFF B., 1993. — Altération déferruginisante des cuirasses massives et formation des horizons gravillonnaires ferrugineux dans les sols de l'Afrique centrale humide. *C.R. Acad. Sci. T.* 316 sér. 2: 1447-1454.
- BOULET R., 1974. — *Toposéquence de sols tropicaux en Haute-Volta. Equilibre et déséquilibre pédobioclimatique*. Thèse sci. Univ. Strasbourg. Éd. Orstom, Mémoire n° 85, Paris, 272 p.
- BOULET R., CHAUVEL A., LUCAS Y., 1984. — *Les systèmes de transformation en pédologie*. Livre jubilaire du cinquantenaire de l'AFES. AFES Éd., pp. 167-179.
- FITZPATRICK R.W., SCHWERTZMANN U., 1982. — Al-substituted goethite. An indicator of pedogenic and other weathering environments in south Africa. *Geoderma* 27: 335-347.
- LETOUZEY R., 1979. — Végétation du Cameroun. In: *Atlas de la République Unie du Cameroun*. Jeune Afrique, Paris, p. 13-15.
- LETOUZEY R., 1985. — *Carte phytogéographique du Cameroun au 1/500 000*. Carte et notice. Édition Institut de la carte internationale de la végétation, Toulouse, 240 p.
- MORIN S., 1979. — Géomorphologie du Cameroun In: *Atlas de la République Unie du Cameroun*. Jeune Afrique, Paris, p. 11-12.
- MULLER J.P., 1988. — *Analyse pétrologique d'une formation latéritique meuble du Cameroun. Essai de traçage d'une différenciation supergène par les paragenèses minérales des minéraux secondaires*. Thèse de Sciences Univ. Paris VII, Orstom Éditions, T.D.M. n° 50, Paris, 1 microfiche.
- MULLER J.P., COEY J.M.D., 1992. — Evidence of two successive generations of goethite in a tropical soil: implication for soil yellowing. *Clay Miner. Bull.* (soumis).
- MULLER J.P., COEY J.M.D., BAKAS T., REGNARD J.R., BOUDEVILLE M., 1993. — Soft pebbly laterite differentiation: a model from the study of iron-oxihydroxides in a weathering profile from Cameroon. *Soil Sci. Amer. J.* (soumis).
- ROBAIN H., RITZ M., DESCLOITRES M., YENE ATANGANA Q., (Sous presse). — A multiscale electrical survey of a laterite soil system in the rain forest of Cameroon. *Applied Geophysics*.
- SCHWARTZ D., 1992. — Assèchement climatique vers 3 000 BP et expansion Bantu en Afrique centrale atlantique: quelques réflexions. *Bull. Soc. Géol. France* 163 (3): 353-361.
- SCHWERTZMANN D., 1991. — Solubility and dissolution of iron oxides. *Plant and soils* 130: 1-25.
- SEGALEN P., 1966. — Altération des minéraux primaires, synthèse des minéraux secondaires au cours de la ferrallitisation. *Cah. Orstom, sér. Pédo.* 4 (4): 5-13.

- SUCHEL, J.B., 1971. — *La répartition des pluies et des régimes pluviométriques au Camroun. Contribution à l'étude des climats de l'Afrique tropicale.* Thèse Sci. Univ. Bordeaux 3, 278 p.
- TARDY Y., MELFI A., VALENTON I., 1988. — Climats et paléoclimats tropicaux périatlantiques. Rôle des facteurs climatiques et thermodynamiques : température et activité de l'eau, sur la répartition et la composition minéralogique des bauxites et des cuirasses ferrugineuses au Brésil et en Afrique. *C. R. Acad. Sci. Paris*, T. 306 sér. 2 : 289–295.
- TARDY Y., KOLBISEK B., PAQUET H., 1991. — Mineralogical composition and geographical distribution of African and Brazilian laterites. The influence of continental drift and paleoclimates during the last 150 million years and implication for India and Australia. *J. of African Earth Sci.*, 12 : 283–295.
- TARDY Y., 1993. — *Pétrologie des latérites et des sols tropicaux.* Éd. Masson, Paris, 459 p.

VARIATIONS DE LA VÉGÉTATION DANS LE SUD CAMEROUN AU COURS DU QUATERNAIRE RÉCENT

Jean MALEY ¹ et Patrice BRENAC ²

Résumé

Les résultats polliniques majeurs obtenus récemment dans le sud Cameroun, particulièrement au lac Barombi Mbo, permettent de retracer l'histoire de la végétation au cours du Quaternaire récent. Après la dernière grande phase aride, de 20 à 10 000 ans BP, la forêt s'est complètement réinstallée dans la région peu après le début de l'Holocène. Ensuite, l'évènement majeur est survenu vers 3 000 BP avec une ouverture et un recul brutal du massif forestier au profit des savanes. Cette péjoration climatique a atteint son maximum entre 2 500 et 2 000 BP et s'est étendue à toute l'Afrique tropicale montrant qu'il s'agit d'un changement climatique de grande ampleur. Ultérieurement, à partir d'environ 2 000 BP, la forêt a commencé à coloniser à nouveau les aires perdues. Cette transgression forestière se poursuit encore au XX^e siècle. Les données polliniques montrent aussi que le palmier à huile (*Elaeis guineensis*) a présenté une forte extension entre 3 000 et 2 000 BP, en association avec d'autres arbres pionniers.

Abstract

The major pollen results obtained recently in the south Cameroon, particularly in the lake Barombi Mbo, enable to describe the history of the vegetation during the late Quaternary. After the last great arid phase, from 20 to 10,000 years BP, the rain forest was completely reinstalled in the region few time after the beginning of the Holocene. After, the major event occurred around 3,000 BP marked by an opening and a brutal retreat of the forest block in favour of the savannas. The climatic peioration reached its maximum between 2,500 and 2,000 BP and it spread to the all tropical Africa showing that it is a large climatic change. After, beginning around 2,000 BP, the rain forest expanded again in order to colonize the lost areas. This forest transgression continues during the XXth century. The pollen data show also that oil palm tree exhibited a large extension between 3,000 and 2,000 BP, in association with other pionnier trees.

1. Paléoenvironnement et Palynologie (CNRS/ISEM et ORSTOM/ECOFIT) Université de Montpellier II.
2. Simon Petroleum Techn., Llandudno, Grande-Bretagne.

I. — INTRODUCTION

La carte schématique des grandes formations végétales du sud Cameroun et du Nigeria présentée sur la Figure 5.1 montre leur répartition actuelle. Toutefois les informations fournies par la palynologie et d'autres recherches sur les paléoenvironnements et la paléobiogéographie, indiquent clairement que la répartition de ces formations végétales a beaucoup fluctué au cours du Quaternaire récent et même au cours des derniers millénaires.

II. — ÉTUDE PALYNOLOGIQUE AU LAC BAROMBI MBO

On présentera ici quelques résultats majeurs obtenus par l'étude des pollens qui a été effectuée sur 74 échantillons répartis tout au long de la carotte BM6. Celle-ci, avec 24 m, est la plus longue des carottes prélevées dans ce lac (Brenac, 1988 ; Maley *et al.*, 1990 ; Giresse *et al.*, 1991 ; 1994). Grâce à la régularité de la sédimentation, un âge a pu être donné à chaque échantillon par interpolation entre les différentes datations au radiocarbone. Du fait d'un *slumping* d'origine volcanique vers la base de la carotte, la chronologie reconstituée entre 25 000 et 28 000 BP est très approximative (Giresse *et al.*, 1991 ; 1994). Les résultats polliniques sont présentés sous forme de pourcentages relatifs calculés sur le total des pollens comptés, les spores étant exclues des sommes de base. Le cadre général des variations de la végétation est illustré sur la Figure 5.2a par les courbes de deux taxons majeurs aux écologies très opposées. Il s'agit d'une part, des pollens de *Caesalpinaceae* qui retracent les variations des formations forestières sempervirentes, et d'autre part, des pollens de *Gramineae* qui illustrent la variation des milieux ouverts, c'est à dire essentiellement des formations herbacées (savanes, etc.).

Quatre zones polliniques se distinguent ainsi clairement :

- ◆ **Zone 1**, de la base vers 28 000 à 20 000 BP la grande importance des *Caesalpinaceae* indique une formation forestière dominée par cette famille qui est une des caractéristiques principales des forêts actuelles de type sempervirent. D'autres données montrent que le climat était alors plus frais (Maley, 1989 ; 1991 ; Giresse *et al.*, 1994).
- ◆ **Zone 2**, de 20 000 à 10 000 BP, ce sont au contraire les pollens de *Gramineae* qui dominent, indiquant une ouverture du paysage et donc une certaine rétraction de la forêt. Toutefois les pourcentages des pollens de *Gramineae* restent modestes avec une moyenne d'environ 30 % (le total des pollens des plantes herbacées, incluant les *Cyperaceae* et autres plantes aquatiques, se situe entre 50 et 60 %), ce qui signifie que la forêt devait subsister régionalement en formant un refuge composé d'une mosaïque de forêts et de savanes, particulièrement entre 20 000 et 15 000 BP (Maley, 1987 ; 1989). Durant cette dernière période les *Caesalpinaceae* ont subsisté dans la région avec des pourcentages relativement faibles qui étaient cependant supérieurs à la valeur actuelle, ou bien à ceux de la période aride de l'Holocène récent (Zone 4a).

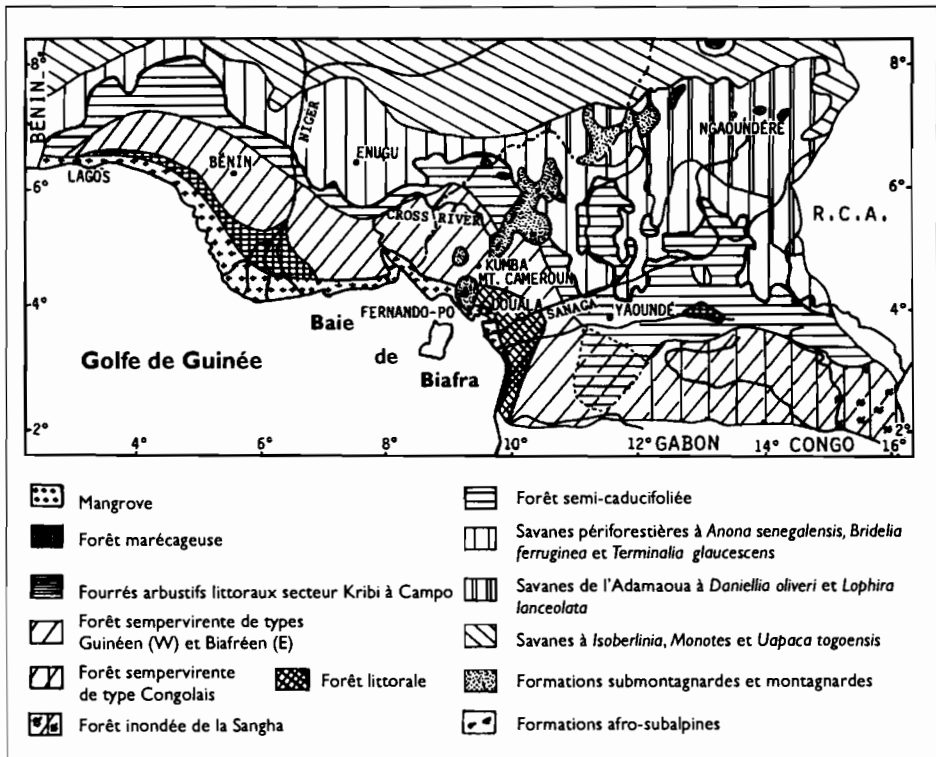


Figure 5.1 — Carte schématique de la végétation du sud Cameroun (adaptée de Letouzey, 1968)

- ◆ **Zone 3**, de 10 000 à 3 000 BP, on assiste à une disparition quasi-complète des pollens de *Gramineae*, preuve de l'absence régionale de formations ouvertes et, au contraire, du développement de formations forestières très denses. Durant la première partie de cette période les formations à *Caesalpiniaceae* ont un développement plutôt modéré, tandis qu'après 6 000 leur importance a augmenté pour culminer entre 4 500 et 3 000 BP.
- ◆ **Zone 4**, subdivisée en Zone 4a de 3 000 à 2 000 BP, et Zone 4b de 2 000 à l'Actuel.

La **Zone 4a** est caractérisée par un rapide accroissement des pollens de *Gramineae* qui débute vers 3 000 BP pour atteindre environ 40 %, ce qui indique donc une phase brutale d'ouverture de la végétation régionale avec un fort recul de la forêt qui a atteint son maximum entre 2 500 et 2 000 BP (Maley, 1992). Durant cette phase les pollens de *Caesalpiniaceae* régressent très fortement. Cette large perturbation de la végétation a été due à l'irruption brutale de conditions climatiques nettement plus sèches, causées probablement par une certaine réduction de la saison des pluies annuelle. On retrouve les effets de cette péjoration climatique à travers toute la zone tropicale africaine, jusqu'au

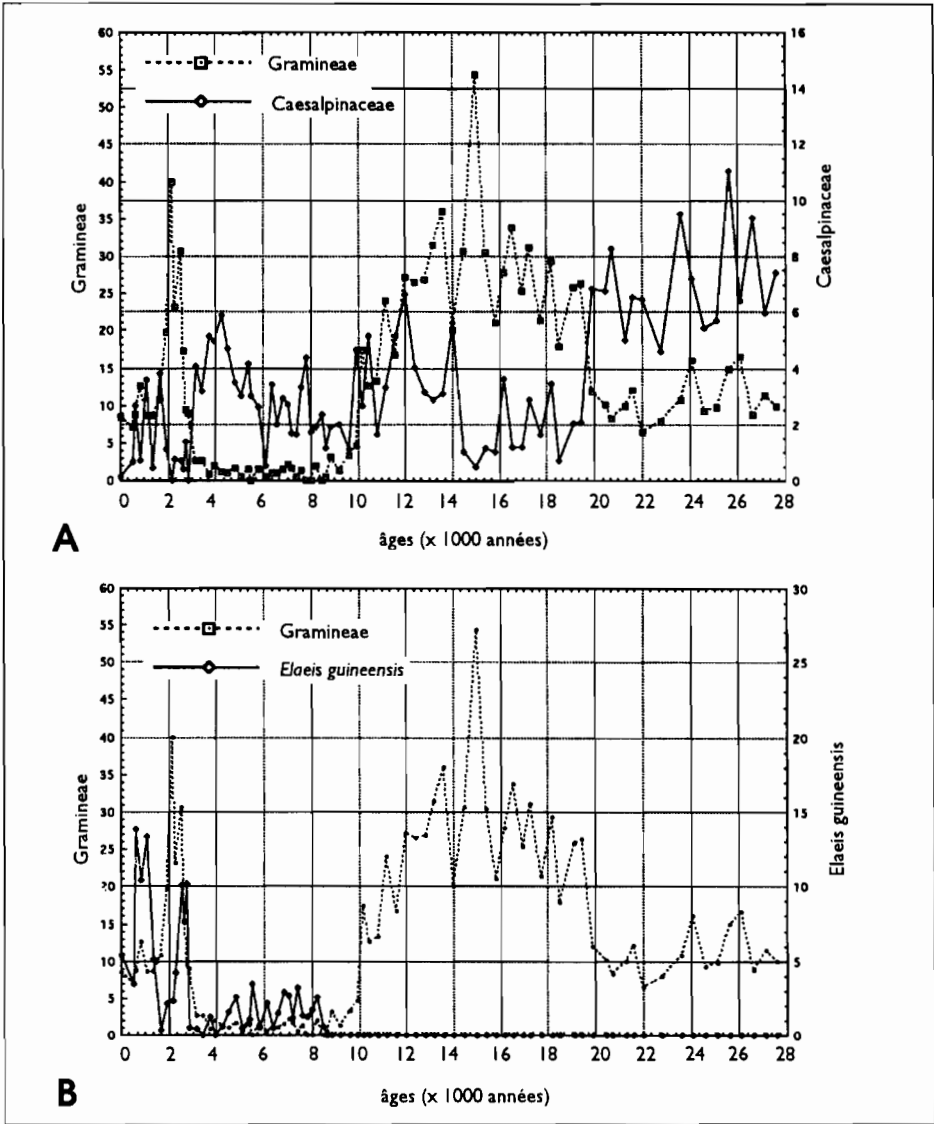


Figure 5.2 — Évolution des pourcentages relatifs — présentés en ordonnées à droite et à gauche — des pollens de 3 taxons majeurs venant des dépôts du lac Barombi Mbo (carotte BM-6). Âges interpolés à partir de 12 datations au radiocarbone.

5.2a — *Gramineae* (en pointillés) Ce taxon constitue la quasi totalité des pollens d'herbacées non aquatiques et il est caractéristique des milieux ouverts de type savane.

— *Caesalpinaceae* (total des pollens de *Caesalpinaceae*) (trait plein). Cette famille est caractéristique des formations forestières « primaires » de type sempervirent. Les *Caesalpinaceae* produisent peu de pollens, de ce fait même 1 ou 2 % sont significatifs d'une certaine importance régionale (cf. Brenac, 1988).

5.2b — *Gramineae* (en pointillés) et *Elaeis guineensis* (Palmier à huile, trait plein). Voir le texte.

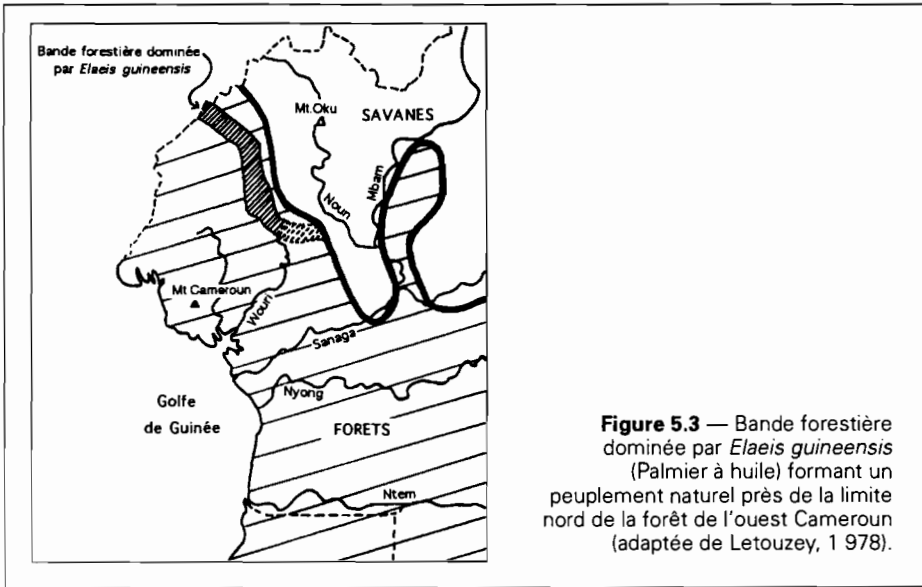


Figure 5.3 — Bande forestière dominée par *Elaeis guineensis* (Palmier à huile) formant un peuplement naturel près de la limite nord de la forêt de l'ouest Cameroun (adaptée de Letouzey, 1978).

sud de la zone équatoriale forestière (Schwartz, 1992), à l'Afrique orientale et vers le nord au Sahel (Maley, 1992).

La **Zone 4b** marque, en terme de végétation, l'installation des conditions actuelles. Le début de cette période est marqué par une brutale régression des pollens de *Gramineae*, ce qui indique une nouvelle extension de la forêt mais avec une densité moindre que durant la Zone 3 car les pollens de *Gramineae* ont présenté alors des valeurs oscillant autour de 10% (7% pour l'Actuel). La Figure 5.2b illustre l'évolution d'*Elaeis guineensis*, le Palmier à huile, dont le pollen se détermine aisément. Par rapport à l'évolution des pollens de *Gramineae* dont la courbe sert de cadre général, on constate que ce palmier apparaît vers le début de l'Holocène, à peu près en même temps que le climat se réchauffe et que la forêt débute sa phase de développement maximum (Zone 3). Il faut rappeler que ce palmier fait partie de la végétation forestière africaine dès son origine ; c'est ainsi que son pollen a été rencontré dans des couches d'âge Miocène du delta du Niger. Avant qu'il soit domestiqué par l'Homme, il participait donc à la végétation naturelle. Le botaniste Letouzey (1978 ; 1985) a décrit vers le nord du massif forestier de l'Ouest Cameroun (Figure 5.3), entre 500 et 800 m d'altitude et allant du Takamanda à Batibo puis obliquant vers Fontem et Santchou, une bande de végétation forestière dominée par de grands et nombreux *Elaeis guineensis* qu'il considère comme formant un peuplement naturel par tout un ensemble de critères, en particulier du fait de l'absence d'arbres rencontrés classiquement dans les plantations anthropiques. Une première phase brutale de développement de ce palmier est intervenu au Barombi Mbo entre environ 3 000 et 2 500 BP, suivant étroitement le début de l'extension d'un autre pollen important, *Alchornea* type *cordifolia* (sa courbe n'est pas figurée ici), qui est un arbre pionnier présent en abondance dans toutes les ouvertures et participant activement aux premières phases de

la reconstitution forestière. Cet arbre pionnier a pris une grande extension durant la phase d'ouverture de la forêt qui est survenue entre 3 000 et 2 000 BP. Après un minimum vers 1 800 BP, synchrones avec *Alchornea* type *cordifolia*, intervient une seconde phase de développement d'*Elaeis guineensis*, phase aussi synchrone de ce pionnier, survenue entre environ 1 200 et 700 BP (Reynaud-Farrera *et al.*, 1996). Il est évidemment difficile de savoir quel rôle l'Homme préhistorique a pu jouer dans les deux phases d'extension de ce palmier. Il est toutefois probable que s'il vivait alors près de ce lac, il a certainement dû bénéficier de ses fruits et peut-être participer à son développement, particulièrement lors de la seconde phase.

III. — LA TRANSGRESSION RÉCENTE DE LA FORÊT SUR LA SAVANE

La reconquête forestière qui a débuté il y a environ 2 000 ans s'observe encore au XX^e siècle dans tout le sud Cameroun et aussi en d'autres points de la forêt africaine — Côte d'Ivoire, Bénin, Congo, Gabon, etc. (Maley, 1990). Toutefois, depuis 2 000 ans, il est probable que ce phénomène a subi des fluctuations qu'il sera important de pouvoir reconstituer et situer dans le cadre des variations de la végétation du sud Cameroun (Reynaud et Maley, 1994). Pour cette région, le botaniste Letouzey (1968 ; 1985) a bien montré par des observations sur le terrain et par l'étude de photographies aériennes et satellitaires, qu'au moins depuis le début des années 50, une lente progression de la forêt sur la savane intervient à la périphérie des massifs forestiers et concerne des étendues considérables, en particulier dans le triangle Yoko-Bélabo-Bétaré Oya (voir sa carte au 500 000^e de 1985). Des observations précises faites en Côte d'Ivoire et au Cameroun montrent que les pratiques agricoles traditionnelles favorisent la progression de la forêt sur la savane (*cf.* Blanc-Pamard et Peltre, 1984). A ce propos il faut signaler que le site de Yaoundé avait été installé en 1888 par les premiers explorateurs Allemands, Kund et Tappenbeck, au niveau du contact forêt/savane, comme cela a été décrit par le Chef de Poste Zenker en 1895 (Laburthe-Tolra, 1970). Aujourd'hui, 100 ans plus tard, malgré — ou peut-être plutôt, à cause de — l'afflux des populations dans toute la région, on constate que la forêt s'est installée presque partout jusqu'au fleuve Sanaga qui est situé à une soixantaine de kilomètres au nord. On a ici un bel exemple d'agro-foresterie réussie. D'une manière générale, concernant les feux qui parcourent quasiment chaque année durant la saison sèche les savanes périphériques, on constate qu'ils peuvent retarder la progression de la forêt, mais ils ne l'empêchent pas car sur plusieurs années le bilan est toujours positif en faveur de la forêt (Youta Happi, Séminaire ECOFIT). Vu l'extension de ce phénomène à tout le massif forestier africain, le phénomène de transgression forestière est certainement contrôlé à l'origine par des paramètres climatiques. D'après les recherches de Tsalefac (Tsalefac, 1991 ; Tsalefac et Daborne, 1990 ; Tsalefac, Séminaire ECOFIT) il y aurait généralement chaque année au début de la saison des pluies, en mars, une recrudescence des nuages convectifs, et donc des pluies, au niveau de la zone du contact forêt/savane, du simple fait que les sols des savanes sont plus chauds, ce qui favorise la convection dans les masses d'air qui se rechargent en humidité au dessus de la

forêt par évapo-transpiration. Toutefois cette recrudescence des nuages convectifs ne peut intervenir que parce que le front de la mousson subit des poussées précoces vers le nord, ce qui place ces phénomènes dans un cadre beaucoup plus global.

IV. — CONCLUSIONS

Il serait important que certaines recherches sur les paléoenvironnements, en particulier celles concernant les fluctuations du contact forêt/savane au cours des trois derniers millénaires, soient associées aux recherches du nouveau programme sur l'histoire de l'Homme dans le sud Cameroun, plus particulièrement dans la zone du contact forêt/savane. Cette association pourrait se faire par l'étude de sites communs ou proches, comme par exemple pour certains lacs et leur périphérie.

BIBLIOGRAPHIE

- BLANC-PAMARD C., PELTRE P., 1984. — Dynamique des paysages préforestiers et pratiques culturelles en Afrique de l'Ouest (Côte d'Ivoire Centrale). *Le développement rural en question*, Mémoire Orstom 106, Paris, pp. 55-74.
- BRENAC P., 1988. — Évolution de la végétation et du climat dans l'Ouest Cameroun entre 25 000 et 11 000 ans BP. *Actes X^e Symposium Ass. Palynologues Langue Française, Trav. Sect. Sci. et Tech. Inst. Français Pondichéry*, Z 5 : 91-103.
- GIRESSÉ P., MALEY J., KELTS K., 1991. — Sédimentation and palaeoenvironment in crater lake Barombi Mbo, Cameroon, during the last 25,000 years. *Sedimentary Geology*, 71 : 151-175.
- GIRESSÉ P., MALEY J., BRENAC P., 1994. — Late Quaternary palaeoenvironments in the lake Barombi Mbo (Cameroon) deduced from pollen and carbon isotopes of organic matter. *Palaeogeogr., Palaeoclimatol., Palaeoecol.*, 107 : 65-78.
- LABURTHE-TOLRA P., 1970. — *Yaoundé d'après Zenker*. Ann. Fac. Lettres et Sc. Hum., Yaoundé, 2,1, 113 p.
- LETOUZEY R., 1968. — Étude phytogéographique du Cameroun. *Encyclopédie Biologique*, 49, 508 p.
- LETOUZEY R., 1978. — Notes phytogéographiques sur les Palmiers du Cameroun. *Adansonia*, 18 : 293-325.
- LETOUZEY R., 1985. — Notice de la carte phytogéographique du Cameroun au 1/500 000. *Inst. Carte Intern. Végétation. Toulouse et Inst. Rech. Agron.*, Yaoundé.
- MALEY J., 1987. — Fragmentation de la forêt dense humide africaine et extension des biotopes montagnards au Quaternaire récent : nouvelles données polliniques et chronologiques. Implications paléoclimatiques et biogéographiques. *Palaeoecology of Africa*, 18 : 307-334.
- MALEY J., 1989. — Late Quaternary climatic changes in the African rain forest : the question of forest refuges and the major role of sea surface temperature variations. In : Leinen M. et Sarnthein M. (Éds) *Paleoclimatology and Paleometeorology : modern and past patterns of global atmospheric transport*. NATO Adv. Sc. Inst., Ser. C, Math. et Phys. Sc., 282 : 585-616.

- MALEY J., 1990. — Histoire récente de la forêt dense humide africaine : essai sur le dynamisme de quelques formations forestières. In : Lanfranchi R. et Schwartz D. (Éds) *Paysages Quaternaires de l'Afrique centrale Atlantique*, Orstom, coll. Didactiques, Paris, pp. 367–382.
- MALEY J., 1991. — The African rain forest vegetation and palaeoenvironments during late Quaternary. *Climatic Change*, 19: 79–98.
- MALEY J., 1992. — Mise en évidence d'une péjoration climatique entre ca. 2 500 et 2 000 ans BP en Afrique tropicale humide. *Bull. Soc. Géol. France*, 163: 363–365.
- MALEY J., GIRESE P., BRENNAC P., THOUVENY N., KELTS K., LIVINGSTONE D.A., KLING G., STAGER C., HAAG M., FOURNIER M., BANDET Y., WILLIAMSON D., ZOGNING A., 1990. — Paléoenvironnements de l'Ouest-Cameroun au Quaternaire récent : résultats préliminaires. In : Lanfranchi R. et Schwartz D. (Éds), *Paysages Quaternaires de l'Afrique centrale Atlantique*. Orstom, coll. Didactiques, Paris, pp. 228–247.
- REYNAUD I., MALEY J., 1994. — Histoire récente d'une formation forestière du sud-ouest Cameroun à partir de l'analyse pollinique. *C.R. Acad. Sc., Sc. Vie*, 317: 575–580.
- REYNAUD-FARRERA I., MALEY J., WIRRMANN D., 1996. — Végétation et climat dans les forêts du sud-ouest Cameroun depuis 4 800 ans B.P. par l'analyse pollinique des sédiments du lac Ossa. *C.R. Acad. Sc. série 2A*, 322: 749–755.
- SCHWARTZ D., 1992. — Assèchement climatique vers 3 000 BP et expansion Bantu en Afrique centrale atlantique : quelques réflexions. *Bull. Soc. Géol. France*, 1, 63: 353–361.
- TSALEFAC M., 1991. — Convection et formations végétales au Cameroun. *Veille Clim. Satel.*, 39: 26–31.
- TSALEFAC M., DAGORNE D., 1990. — Convection, relief et pluviométrie au Cameroun en Mars et Octobre. *Veille Clim. Satel.*, 34: 13–23.

LAC OSSA : RECHERCHES PALÉO-ENVIRONNEMENTALES ET DÉCOUVERTE D'UN SITE ARCHÉOLOGIQUE

Martin ELOUGA¹ et Denis WIRRMANN²

Résumé

Depuis 1992, des travaux de recherche sur l'écologie et les paléoenvironnements ont été entrepris dans le lac Ossa (31 km², 03° 45 4'–03° 53' lat. N and 09° 9'-10° 4,2' long. E) et son bassin versant (214 km²). Les données archéologiques préliminaires issues de deux fouilles, attestant le développement des activités humaines précoloniales dans le site, font l'objet de cette communication. Les principaux témoins d'occupation sont représentés par des tessons de poterie, associés à des scories de réduction de minéral de fer et du charbon de bois. Les fragments de charbon analysés sont monospécifiques (*Salacia cf pyriformis*), et ont été datés à 280 ± 40 year BP (OBDY-1107). Les travaux en cours devraient permettre de mettre en évidence l'extension de l'occupation humaine dans la région et d'en établir la chronologie.

Abstract

Since 1992, in the Littoral province of Cameroon, ecological and paleoenvironmental studies are carried out in lake Ossa (31 km², 03° 45 4'–03° 53' lat. N and 09° 9'-10° 4,2' long. E) and its catchment area (214 km²). The preliminary archaeological data based on two excavations are presented here. Human activities were developed there before colonisation. The remains are composed mainly of potsherds in association with a few iron slags, stones and charcoal. The dated charcoal sample is monospecific (*Salacia cf pyriformis*) and yields an age of 280 ± 40 year BP (OBDY-1107). Field work is going on to gather more data for precisising the chronology and the expansion of the human settlement in this area.

INTRODUCTION

Situé dans le département de la Sanaga maritime, le lac Ossa (31 km², 03°45,7'–03° 53' lat. N et 09° 9'–10° 4,2' long. E) et son bassin versant (214 km²), sont le site pilote du programme ECOFIT (ECOsystemes et paléoécosystemes des Forêts InterTropicales) mené au Cameroun. Les thèmes de recherche, développés de manière interdisciplinaire sous la coordination de D. Wirmann, ont pour but la reconstitution des variations du

1. Archéologue, F.A.L.S.H., Université de Yaoundé I, BP 755, Yaoundé.

2. Sédimentologue, Orstom, 32 rue H. Varagnat, 93143 Bondy Cedex, France.

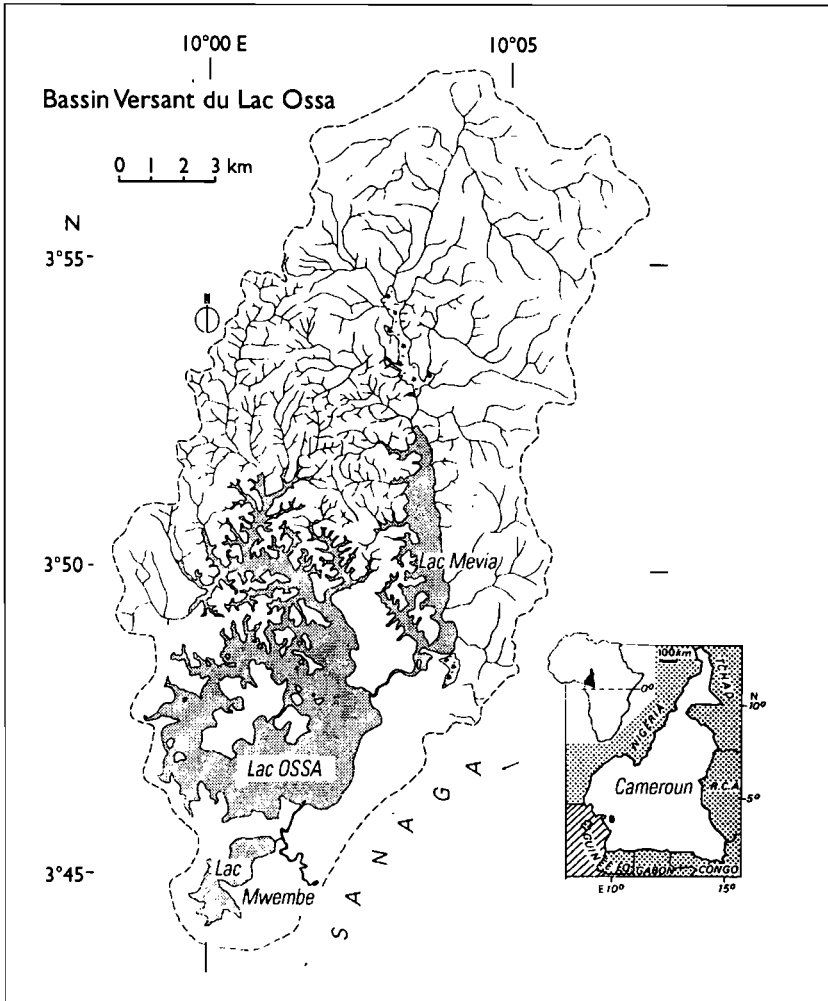


Figure 6.1 — Localisation de la zone d'étude ; en tirets limite du bassin versant du lac Ossa

milieu forestier au cours des dix derniers millénaires en relation avec les modifications climatiques à différentes échelles de temps (de 10^2 à 10^4 ans) et en tenant compte de l'influence anthropique sur l'évolution des paysages. Les premières reconnaissances de terrain ont mis en évidence, dans la partie méridionale du bassin lacustre, les traces d'une occupation anthropique, antérieure à la colonisation. Celle-ci est caractérisée par de nombreux tessons de céramique associés à des charbons de bois et à des indices d'une industrie de réduction du fer. Notre communication présente les résultats obtenus à cette date. Bien que préliminaires, ces données sont importantes car elles apportent de nouveaux

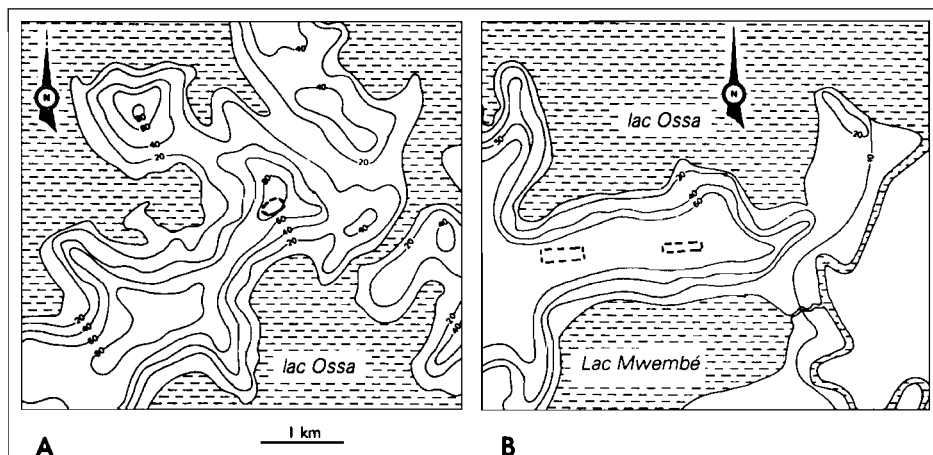


Figure 6.2 — Topographie et localisation des sites archéologiques (tirets) :
A. – site de la Grande île ; B. – site de l'administration

renseignements concernant la province du littoral camerounais, zone pour laquelle les informations archéologiques sont encore très rares et fragmentaires.

À cette date, les prospections ont permis la mise au jour de deux sites : l'un localisé sur la grande île du lac Ossa, l'autre sur la bande de terre séparant les lacs Ossa et Mwembé (Figures 6.1 et 6.2). Ces deux sites ont en commun d'occuper le sommet du relief, à une altitude comprise entre 70 et 80 mètres et de fournir des vestiges rencontrés à une trentaine de cm sous la litière actuelle, dans des sols ferrallitiques jaunes dérivés de roches sédimentaires.

Dans le cas du site de la grande île, localisé lors d'un sondage à la tarière effectué par H. Robain (pédologue à l'Orstom), le couvert végétal est représenté par la forêt atlantique à *Lophira alata* et *Saccoglottis gabonensis* selon la classification de Letouzey (1968), alors que, pour le deuxième site, le couvert végétal a été profondément remanié par une action anthropique récente (zone résidentielle et administrative des plantations de palmiers à huile et d'hévéa de la SAFA CAM, piste d'atterrissage et cultures vivrières).

Le matériel récolté se compose de tessons de céramique, de scories de réduction du fer, de restes de faune (coquilles de gastéropodes) et d'artefacts indéterminés qui sont distribués de manières différentes entre les deux sites. De façon générale, les tessons de céramique sont prépondérants quantitativement (60 à 65 % du mobilier récolté), mais leur petite taille et leur usure, à quelques exceptions près, ne permettent pas de reconstituer les ustensiles dont ils proviennent.

Cependant, le matériel céramique recueilli sur le site de l'administration de la SAFA CAM apporte quelques renseignements d'ordre morpho-technologique. Des fragments de fonds plats et hémisphériques, des cols angulaires, des bords externes à épaississement latéral ainsi que des lèvres aplaties, arrondies et cannelées ont pu être différenciés. Ces attributs morphologiques sont comparables à ceux des tessons trouvés dans des sites de

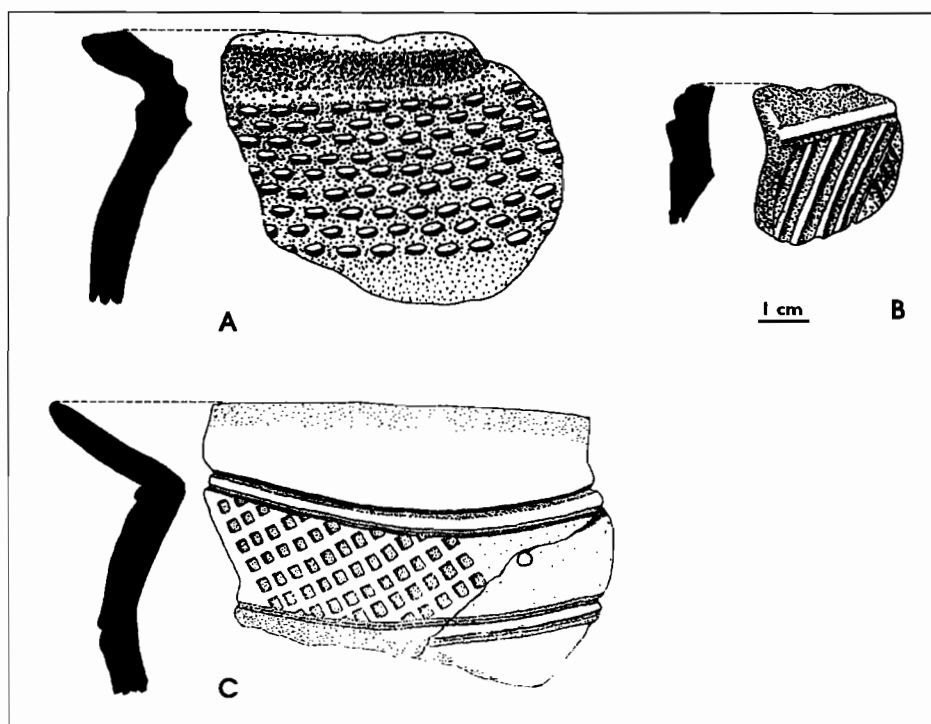


Figure 6.3 — Exemples de décoration : A — motif en grain de riz, B — cannelures multiples, C — relief et creux en quadrillage

la région de Yaoundé (Atangana, 1988 ; Claes, 1985 ; Elouga, 1985). Parmi les tessons récoltés, il faut noter la présence d'un fragment présentant un bord avec de larges cannelures sur la face interne (Figure 6.3), caractéristique signalée pour la première fois au Cameroun.

Du point de vue technologique, l'on peut retenir que les pâtes sont grossières, incluant de nombreux grains de quartz de 2 à 3 mm de taille. Mais, en l'absence d'analyses complémentaires portant sur un grand nombre de tessons, il n'est pas possible d'attribuer un réel rôle de dégraissant à ces grains. Le lissage des parois des vases, très répandu au Cameroun, est l'un des procédés de traitement de surface observés en association avec quelques tessons présentant la trace d'un engobe gris rose (Munsell : 5YR 6/2 à 7/2). En tenant compte de l'existence de tessons engobés récoltés à quelques 160 km plus au sud, dans la région de Campo, il est permis d'envisager une aire atlantique se distinguant des autres domaines par cette caractéristique technologique.

Les techniques décoratives reconnues sont l'impression et l'incision. Les motifs se différencient en cannelures simples ou multiples, en ponctuation, en relief et creux en quadrillage et en relief en grain de riz (Figure 6.3). De manière générale, l'organisation du décor converge avec celle des céramiques découvertes dans d'autres sites du Cameroun. Mais, le décor en grain de riz, bien représenté dans la céramique actuelle de Bamessing

(Province du Nord Ouest), pose le problème des contacts humains au cours du temps, s'il ne s'agit pas d'une simple convergence technologique.

Le mobilier céramique est associé à des charbons de bois dans les deux sites, et à des scories de réduction du minerai de fer pour le site de l'administration de la SAFA CAM. Les charbons de la grande île ont fait l'objet d'une analyse anthracologique par R. Dechamps (Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren). Les 60 fragments récoltés sont monospécifiques et proviennent de la liane *Salacia cf pyriformis*, dont le rôle anthropologique reste à déterminer. L'âge radiocarbone correspondant est 280 ± 40 ans BP (OBDY-1107). Cette date, ainsi que les vestiges matériels associés, semblent attester l'appartenance de ces deux sites à l'Âge du Fer.

CONCLUSION

Les vestiges mis au jour dans le bassin du lac Ossa sont importants car même si dans l'état actuel ils ne permettent pas la reconstitution du mode de peuplement et des traditions culturelles afférentes, ils ouvrent un nouveau champ de recherche dans une zone considérée antérieurement comme vide sur le plan archéologique.

BIBLIOGRAPHIE

- ATANGANA CH., 1988. — *Archéologie du Cameroun méridional. Etude du site d'Okolo*. Thèse de 3ème cycle. Université Paris I, Panthéon-Sorbonne.
- CLAES P., 1985. — *Contribution à l'étude de céramiques anciennes des environs de Yaoundé*. Mémoire de Maîtrise, Univ. Libre de Bruxelles, 2 vol.
- ELOUGA M., 1985. — *Prospection archéologique dans la Lékié et étude particulière du site de Nkometou (Mfomakap)*. Mémoire de Maîtrise, Université de Yaoundé.
- LETOUZEY R., 1968. — *Étude phytogéographique du Cameroun*. Éd. Lechevalier, Paris, 508 p.

ESSAI SUR L'HISTOIRE DU PAYSAGE AU DIAMARÉ POUR LES DEUX DERNIERS MILLÉNAIRES

Thierry OTTO ¹

Résumé

*L'analyse phyto-archéologique pratiquée sur le site de Salak a permis d'isoler un nombre important de restes végétaux carbonisés. La combinaison des résultats fournis par les graines et les charbons avec les données archéologiques met en évidence le rôle prépondérant de l'homme dans l'évolution des paysages pour les 1 500 dernières années. L'analyse des charbons permet de dégager six phases dans l'évolution du couvert arboré. Soixante-douze taxons carbonisés ont été reconnus. Ils ont été subdivisés en trois groupes dont la comparaison (à partir de la création d'un indice de dominance) permet d'interpréter les données. Les résultats carpologiques prouvent l'existence depuis plus de 1 500 ans d'une agriculture diversifiée, centrée sur la production de sorghos. L'arboriculture est très développée. Une première phase, ou Salakien ancien, montre que l'agriculture est déjà diversifiée. Les espèces rencontrées nous font supposer l'existence d'une couverture arborée de type soudanien nord. À la phase deux (Salakien moyen), on peut considérer que le couvert végétal se dégrade. L'arboriculture se pratique toujours et il n'y a pas de changements notables dans les pratiques agraires centrées sur les oléagineux : ce qui indiquerait une relative compensation des besoins en matières grasses par les végétaux plutôt que par un cheptel animal dont les restes sont très réduits (Marliac, 1991). La troisième phase est marquée par des défrichements intenses impliquant une possible explosion démographique en relation avec l'apparition de la chamotte dans les poteries. La quatrième phase montre un abandon relatif du site et correspond à une régénération du couvert arboré. Les Ficus et les rôniers apparaissent dans l'arboriculture. La cinquième phase ou post-salakien montre la régénération d'un couvert arboré de type soudano-sahélien, en outre on note une modification du système d'exploitation du milieu : la dégradation reprend mais, cette fois, sans doute, liée à la pratique des feux de brousse allumés par les bergers, les parcs à *Faidherbia* succèdent aux parcs à oléagineux. La dégradation amorcée à la fin de la période précédente continue actuellement, mais les résultats d'une analyse anthracologique récente, faite à Salak, ne refléteraient plus l'état du couvert végétal d'aujourd'hui.*

Abstract

Phytoarchaeological analysis for the site of Salak, Far North Province of Cameroon, permit to identify a great quantity of vegetal and carbonised remains. Combination of the results delivered by seeds and charcoals with archaeological data stresses the preponderant influence of human occupation in the evolution of landscapes during the last 1,500 years. The charcoal analysis reveal 6 phases in the evolution of the arborated cover. 72 carbonized taxons have been identified and were classified into three groups. The results of seed analysis speak in favour of a diversified agriculture since more than 1,500 years, based on the production of sorghum varieties. Arboriculture is well developed. The six phases show successively a Soudanian vegetation, which evolves progressively towards Soudano-Sahelian landscapes. Several steps of the sequence show evidence of an aridification, especially around the XIVth century AD, followed by a regeneration of the arborated

1. Anthracologue, 87 chemin des Sables Jaunes, bat. 4, 13012 Marseille

*cover in the second part of the XVIIth century. In the same way, we observe several periods of intensive exploitation of fruits and seeds from trees, which balance the proteins needs of the protohistoric populations, perhaps in compensation of animal proteins. At the end of the sequence, around the beginning of the XIXth century, the charcoal remains reveal a degradation and the replacement of the ancient parks, composed of Sheabutter (*Vitellaria paradoxa*), African fan palm (*Borassus aethiopum*) and *Ficus*, by a monoculture of *Faidherbia albida*. At this period, the local populations were also at a major stage of their evolution, including intensive agro-pastoral mode of economic subsistence.*

INTRODUCTION

L'analyse phyto-archéologique pratiquée sur le site de Salak (Figure 7.1) a permis d'isoler un nombre important de restes végétaux carbonisés. La combinaison des résultats fournis par les graines et les charbons avec les données archéologiques met en évidence le rôle prépondérant de l'homme dans l'évolution des paysages pour les 1 500 dernières années (Otto, 1993).

Le site de Salak se trouve au sud-ouest de l'aéroport de Maroua (10°26'53 N – 14°15' E). Il est constitué par la coalescence de trois buttes dont une, qui fait l'objet de nos sondages est entaillée par un méandre du Mayo Boula. Le village actuel occupe les deux autres buttes et la plaine située au nord du site. Dans les années 1975–1976, A. Marliac y a effectué deux sondages en fouille semi-fine (Marliac, 1991).

Un nouveau sondage de quatre mètres carrés a été ouvert par nos soins sur le sommet de la butte principale. La finesse de la fouille a rendu possible la réalisation de plus de 100 prélèvements sur une hauteur de 4,6 m. Toutes les couches et les structures archéologiques identifiées en fouille ont été séparées et tamisées. Elles ont été regroupées en 32 niveaux. Le matériel archéologique proprement dit a été remis à O. Langlois pour étude. L'étude du matériel phyto-archéologique s'est effectuée dans deux directions : les charbons et les restes carpologiques.

L'analyse des charbons met en évidence six phases dans l'évolution du couvert arboré. 72 taxons carbonisés ont été reconnus. Ils ont été subdivisés en trois groupes dont la comparaison permet d'interpréter les données à partir de la création d'un indice de dominance.

Les observations carpologiques prouvent l'existence depuis plus de 1 500 ans d'une agriculture diversifiée, centrée sur la production de sorghos. L'arboriculture est très développée.

LA RECONSTITUTION DU COUVERT ARBORÉ EN SIX PHASES

La première phase, ou Salakien ancien, ne concerne que le niveau 1 (Figure 7.2). Les essences majoritaires y sont les diverses (marques de défrichement) ; les minoritaires les légumineuses. Les graines cultivées, qui proviennent de ce niveau, indiquent qu'une

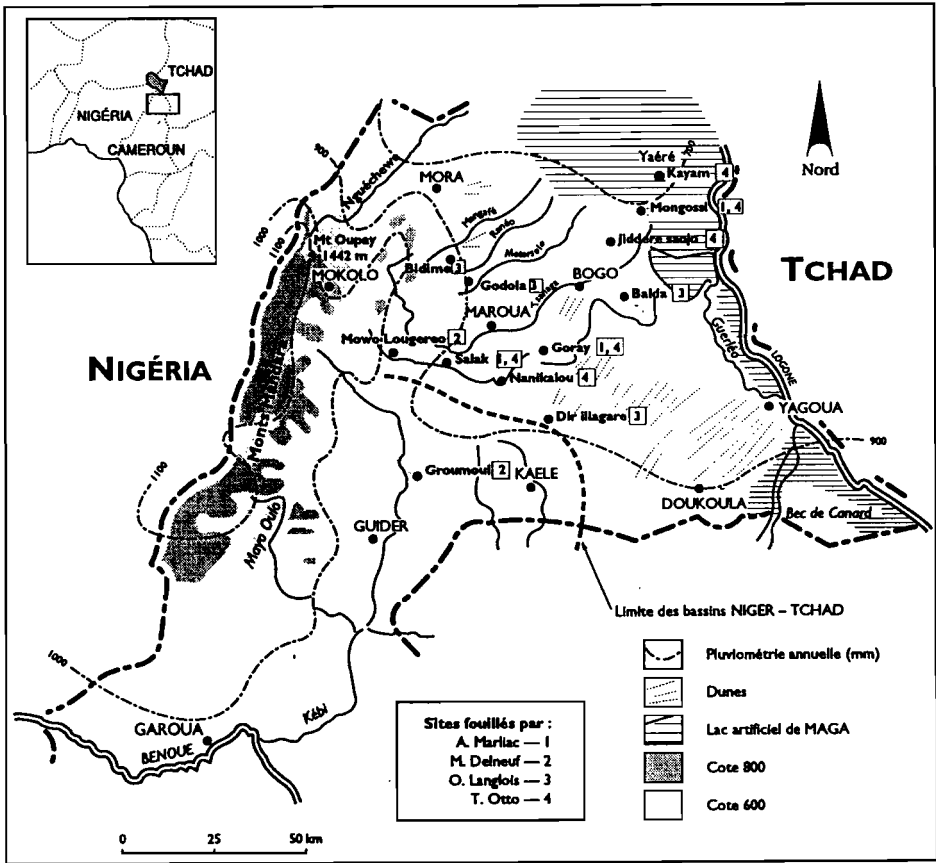
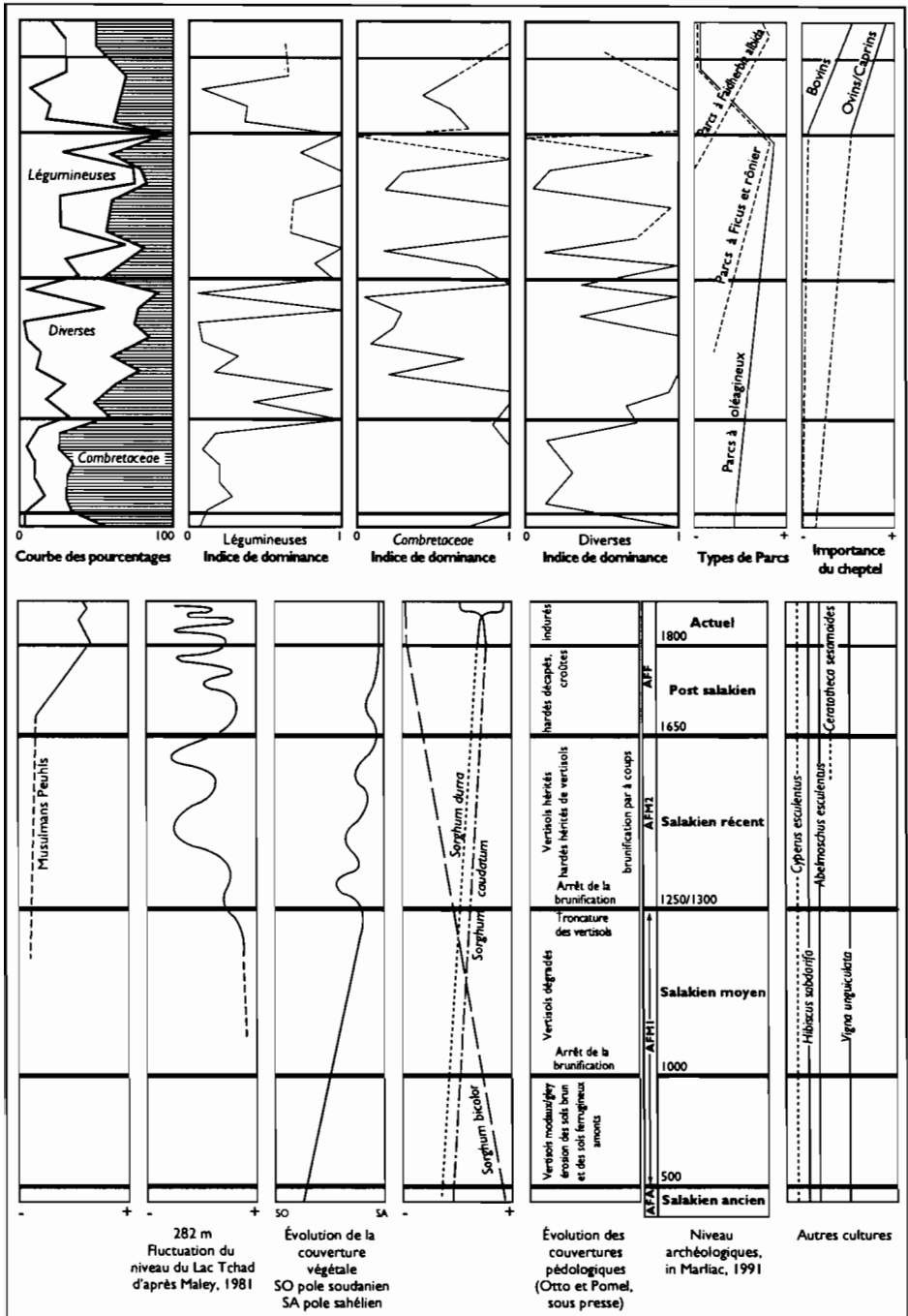


Figure 7.1 — Principaux sites fouillés à l'Extrême Nord du Cameroun

agriculture importante se met en place dès l'installation humaine. Cette agriculture déjà diversifiée témoigne que ses auteurs ont acquis une maîtrise de la domestication végétale par la présence de trois cultivars de *Sorghum*. Les essences rencontrées nous font supposer l'existence d'une couverture arborée de type soudanien-nord, pas encore vraiment soudano-sahélienne. Les pourcentages respectifs des trois groupes ne montrent pas la dégradation de la végétation environnante, bien qu'elle ait eu à souffrir des défrichements. Ces effets ne se manifestent qu'au deuxième niveau. Si l'on tient compte de toutes les espèces présentes, tous les milieux sont visités ou cultivés.

La découverte de fragments de noyaux de *Balanites aegyptiaca* indique la collecte du fruit pour ses amandes, mais n'indique en rien la présence de l'arbre près du site. On sait par ailleurs qu'à la même période, des échanges nord-sud sur plus de deux cent kilomètres existent. Les fruits de *Balanites* font peut-être l'objet d'un tel commerce. Il en est de même pour le *Sclerocarya birrea*, dont nous n'avons pas rencontré de charbon.



Le niveau ne renferme que très peu d'ossements, de même que l'ensemble du sondage. Nous sommes inclinés à penser que si l'élevage existe, il est restreint et limité à de petits animaux (ovins, caprins).

Du niveau 2 jusqu'au niveau 7 de la séquence stratigraphique, on est archéologiquement dans le Salakien moyen qui constitue pour nous la deuxième phase. Les Combrétacées dominent dans ce niveau de façon absolue. C'est la savane à Combretacées, qui est une forme de dégradation de la forêt sèche soudanienne qui, à cette période, fournit le plus de bois. On peut considérer dans ce cas, que le couvert végétal se dégrade de plus en plus. Les diverses et les légumineuses évoluent contradictoirement jusqu'au niveau 4 et simultanément pour les derniers niveaux. La stagnation du pourcentage de légumineuses indique que les jachères à légumineuses — caractéristiques des sols lourds — sont moins sollicitées que le reste pour la collecte du bois. On en déduit que la culture sur ces types de sols doit rester marginale face à celle des terrasses alluviales du Boula. Les *Sorghum durra* déterminés pour cette période doivent faire partie des groupes cultivés sous pluies ou être marginaux dans la culture. Vu la diminution générale du total des diverses, l'espace visité doit rester sensiblement le même. On serait donc, soit en présence d'un système de jachères rotatif sur une période qui permet la recrudescence des Combretacées, soit face à une stagnation ou une diminution de la population, soit, enfin, avec une association végétale de départ riche en Combretacées et pauvre en diverses.

La collecte systématique de fruits sauvages en brousse dénote la mise en place d'une arboriculture extensive qui continue à se pratiquer. Les essences rencontrées présentent toutes en commun une forte teneur en lipides, ce qui indique, de façon plus certaine que pour le premier niveau, que le cheptel devait être très réduit. La viande consommée est surtout une viande de chasse (Marliac, 1991). On peut imaginer, au regard des traumatismes portés par quelques charbons avant leur carbonisation, que la chasse et le défrichement se pratiquait à l'aide du feu (Neumann et Ballouche, 1992).

La troisième phase débute au niveau 7 et se termine vers le niveau 16. L'évolution du couvert arboré est la même que précédemment mais avec quelques variantes. Pour le niveau 8, on note une augmentation brutale du pourcentage des légumineuses et des diverses. Elle est en corrélation avec l'apparition de la chamotte (poudre de tessons de céramique) dans la poterie. Les archéologues considèrent que l'introduction de nouvelles techniques dans la culture matérielle est liée à des changements dans l'équilibre social (arrivée de nouvelles populations, avancées technologiques) (Marliac, 1991 ; Langlois, comm. orale).

Nous pensons aussi que c'est cette modification qui entraîne cette variation brutale du couvert végétal. Elle ne se manifeste pas sur le plan des restes carpologiques, ce que nous interprétons comme une absence de différences notables dans les productions agricoles, entre le Salakien moyen et le Salakien récent. Par contre, le passage en tête des légumineuses peut traduire un défrichage des sols aptes à la culture des sorghos repiqués. Cette deuxième vague de défrichements intenses ne va aller qu'en s'amplifiant, car les diverses repassent en tête (augmentation de la surface agraire) et, à partir du niveau 10 et jusqu'au niveau 14, les légumineuses et les Combretacées évoluent de concert. Cette

observation corroborerait une explosion démographique accompagnant la « *civilisation de la chamotte* ».

On vient de voir que la dernière partie du Salakien moyen marque une reprise dans les défrichements et la dégradation du couvert arboré des environs de Salak. Les plantes collectées et cultivées ne varient cependant pas. On pense, au regard des essences rencontrées, que la végétation est devenue soudano-sahélienne et que les parcs arborés sont toujours centrés sur la production d'oléagineux. Les deux derniers niveaux du Salakien récent (15 et 16) traduisent une inversion brutale dans l'évolution de la végétation, mais globalement les Combrétacées et les légumineuses augmentent, ce qui indique une diminution des défrichements primaires, une utilisation des jachères et une stagnation dans la conquête de nouveaux milieux.

La quatrième phase débute vers le XIV^e siècle (niveau 17). Elle montre une importante diminution des vestiges de culture matérielle. Les archéologues considèrent qu'au cours de cette période, les populations sont moins présentes à Salak et que le site a même partiellement été abandonné. Les vestiges carpologiques et anthracologiques indiquent que cet abandon est relatif, mais les essences rencontrées traduisent une insécurité dans l'économie, que ce soit pour des causes climatiques — Maley (1981) montre une régression du niveau du lac Tchad au début du XIV^e siècle — ou par les effets conjugués des migrations et des guerres. Nous pensons qu'au cours de cette période, qui se termine vers 1650, le site est occupé quatre ou cinq fois : l'augmentation du total des légumineuses dénote un défrichement de jachères par des populations restreintes puisqu'il n'y a pas de défrichements nouveaux. Les combrétacées et les diverses évoluent en parallèle sur la période, ce qui traduit une diminution de la pression anthropique et une régénération du couvert arboré. Les parcs ne sont plus seulement centrés sur la collecte des oléagineux : les *Ficus* et les rôniers qui ont fait leur apparition traduisent l'insécurité alimentaire (Seignobos, 1979). Les cultures ne se diversifient pas réellement. Celle des sorghos est toujours pratiquée, mais la collecte en brousse redouble. Au cours de cette période, Maley indique trois régressions du niveau du lac Tchad, qu'on serait tenté de corréliser avec les trois pics des légumineuses.

La période suivante, cinquième phase, a reçu le nom de post-Salakien. Les populations qui occupent le site sont les ancêtres les plus proches des groupes ethniques actuels et les données historiques deviennent plus nombreuses.

Les courbes de « *Baga sola* » et des « Eaux libres du sud » (Maley, 1981) montrent une augmentation du pourcentage des éléments soudaniens à partir du XVII^e siècle. Nous constatons, sur notre graphique (Figure 7.2), que les diverses repassent en tête des essences collectées — donc disponibles — à partir de cette même période. On pense que, au cours de la période comprise entre XVII^e et la fin de la séquence étudiée, que Marliac (1991) situe vers 1700–1800, il y a régénération d'une couverture abordée de type soudano-sahélienne, sous l'effet conjugué de la diminution de la pression anthropique et d'une amélioration de la disponibilité en eau. Dans le dernier niveau de la séquence, la dégradation reprend et nous pensons qu'elle est à mettre en rapport avec la pratique des feux de brousse utilisés par les bergers pour régénérer leurs pâturages. En effet, nous

avons observé un nombre plus important de charbons comportant des cicatrices liées au passage du feu dans les dernières couches.

La dynamique actuelle de la végétation, qui semble identique à celle du début du siècle, si l'on en croit les cartes botaniques proposées par Letouzey (1968), montre une nette dégradation de la couverture végétale soudano-sahélienne. Entre la régénération que l'on situe au XVII^e-XVIII^e siècle et l'actuel, il y a donc eu, au cours de la sixième phase, une inversion de la tendance. En observant la diminution du total des éléments soudaniens notée par Maley (1981) et — compte tenu des marges d'erreur des datations de cet auteur et chez Marliac (1991) — on peut estimer que la dégradation intervient à des dates contemporaines de l'arrivée des Peul et de leurs troupeaux au Diamaré. Il n'existe sur notre sondage qu'un seul tesson qui signale leur présence, mais il appartient à la partie perturbée et ne peut être pris en compte. L'absence d'une telle céramique à Salak ne signifie rien si l'on regarde la surface fouillée et la taille actuelle du site. En outre, les Peul n'étaient peut-être que nomades ou ils ont pu s'installer plus loin. Dès que le Peul devient agro-pasteur, il détruit les parcs précédents au profit du seul parc à *Faidherbia albida*. Les oléagineux qui n'ont plus de raison d'être sont éliminés, toutefois les arbres qui lui sont utiles seront pendant conservés. Or, dans les restes anthracologiques on note une soudaine apparition de restes attribuables à *Faidherbia albida* : le boeuf et ses commensales pénètrent la région. Sans doute, sous l'influence de nouveaux arrivants, meneurs de troupeaux, les salakiens ont modifié leurs pratiques agraires et sociales, peut-être comme les Bantous au Burundi (Del Perugia, 1993).

La régression amorcée à cette période se continue à tel point, que les résultats fournis par une analyse anthracologique récente, faite à Salak, ne refléteraient absolument pas la réalité de l'état du couvert végétal d'aujourd'hui. En effet, pour maintenir le choix des essences de qualité supérieure, l'auréole de collecte a dû terriblement s'élargir (collecte automobile). Nous pouvons, au regard de quelques observations ponctuelles, constater que l'on commence à brûler n'importe quoi. Le processus final de la disparition totale du couvert arboré est en place.

BIBLIOGRAPHIE

- DEL PERUGIA P., 1993. — *Les derniers rois mages*. Paris, Petite bibliothèque Payot/Voyageurs, 352 p.
- LETOUZEY R., 1968. — *Flore du Cameroun*. Les botanistes au Cameroun, T. 7. Paris, M.N.H.N., 110 p.
- MALEY J., 1981. — *Etudes palynologiques dans le bassin du Tchad et paléoclimatologie de l'Afrique nord tropicale de 30 000 ans à l'époque actuelle*. Paris, Orstom, Travaux et Documents n° 129, 586 p.
- MARLIAC A., 1991. — *De la préhistoire à l'histoire au Cameroun septentrional*. Paris. Orstom, coll. Études et Thèses, 2 vol., 943 p., 1 carte H.T. annexes.
- NEUMANN K., BALLOUCHE A., 1993. — Die Chaîne de Gobnangou in S.E Burkina Faso. Eine Beitrag zur Vegetationsgeschichte der Sudan Zone, West-Afrikas. In : *Geobot*, Kolloq. 8, Frankfurt a/M (1992): 53-68.

- SEIGNOBOS C., 1979. — *Stratégies de survie dans les économies de razzias*. Ndjaména, Université du Tchad, multigraphié, 37 p.
- ΟΤΤΟ Τ., 1993. — *Phyto-archéologie de sites archéologiques de l'âge du fer au Diamaré, Nord du Cameroun : Le site de Salak, Études de bois et de graines carbonisés*. Thèse Université de Montpellier II, 2 vol, 500 p.
- ΟΤΤΟ Τ., POMEL S., *sous presse*. — Évolution des paysages sur le site de Salak et du Diamaré (Nord du Cameroun). In : Symposium CNRS-Orstom, *Dynamique à long terme des écosystèmes forestiers intertropicaux*, 20-22 mars 1996, Bondy, France.

III^E SECTION

SYNTHÈSES RÉGIONALES

VIII

PEUPEMENT ET ENVIRONNEMENT DE L'HOMME EN ZONES FORESTIÈRE ET POST-FORESTIÈRE DU CAMEROUN AU DÉBUT DU PLÉISTOCÈNE

Germain LOUMPET¹

Résumé

La préhistoire des zones forestières et post-forestières des contreforts sud de l'Adamaoua, de même que le paléo-environnement de la zone, ont été longtemps peu étudiés. Entre 1985 et 1991, une série de prospections et de recherches menées dans les provinces de l'Est et du Centre ont permis de mettre au jour près d'une centaine de sites en plein air et sous abris, révélant une chronoséquence complète du paléolithique inférieur au néolithique et à l'âge du fer, ainsi que des industries lithiques diversifiées allant des bifaces de type acheuléen à des microlithes sur quartz. Les recherches en cours ont ainsi livré de nombreuses données nouvelles, affinant et précisant nos connaissances sur le peuplement ancien du Cameroun méridional et remettant en cause certaines hypothèses concernant l'époque d'occupation de la grande forêt équatoriale. Les études devraient dans l'avenir s'orienter d'une part, vers la précision des phases d'occupation, et d'autre part, vers une étude technologique et morpho-fonctionnelle des vestiges. Une redéfinition des paradigmes majeurs de la préhistoire s'avère cependant nécessaire afin d'adapter les outils conceptuels à la spécificité des contextes étudiés.

Abstract

The prehistory of the forest and post forest regions of the southern slopes of the Adamawa and their paleo environment have long been poorly studied. During a series of prospections in the East and Centre provinces, between 1985 and 1991, about a hundred archaeological open air and cave sites have been discovered, revealing a complete human occupation from the lower paleolithic to the neolithic and Iron age together with diversified stone industries with acheulian type bifaces and quartz microlithes. The ongoing research has given numerous new data permitting a better understanding of ancient human occupation in southern Cameroun and, in opposition to certain hypotheses, on ancient human occupation of the equatorial forest. Future research will, on the one hand, be aimed at establishing the phases of occupation and abandoning of sites, and, on the other hand, at technological and morpho-functional analysis of their remaining artefacts. A redefinition of the major paradigms of prehistory appears necessary in order to adapt the conceptual tools to the specific research context.

1. Archéologue, Département d'Art et d'Archéologie de l'Université Yaoundé I, BP 755, Yaoundé

INTRODUCTION

Il m'est apparu opportun de lever au préalable une équivoque terminologique qui semble s'édifier autour de la notion de préhistoire et qui tend à réduire sa portée épistémologique à une acceptation purement grammaticale ou étymologique.

On observera cependant qu'une telle attitude, pour autant qu'elle reste marginale au courant général, n'exprime pas moins implicitement le fond du présupposé théorique attaché à la lexicologie d'une anthropologie naissante du XIX^e siècle. Un glissement sémantique pourrait alors aisément s'opérer entre le terme pré ou anté-logique et préhistorique, dans la connotation négative de la pensée évolutionniste unilinéaire, et l'ambivalence du contenu s'arrête là.

Pour le reste, il faudrait se situer dans la perspective de la constitution de cette discipline dans la seconde moitié du XIX^e siècle, par une conjonction d'approches à la fois naturaliste dans le sens de la biologie et de la paléontologie humaine, archéologique classique et celtisante, enfin ethnologique. Ces trois directions constituent encore le fond méthodologique fondamental d'une discipline indifféremment qualifiée d'anthropologie préhistorique, d'ethnologie préhistorique, de palethnologie ou d'archéologie préhistorique. L'usage courant du terme Préhistoire apparaît dès lors comme un compromis commode qui prend le parti de se référer uniquement à une détermination chronologique qui, comme l'indique A. Laming-Emperaire (1961), « a l'avantage de pouvoir signifier ce que l'on veut et de contenter tout le monde ». La préhistoire couvre la période comprise entre l'apparition de l'homme, que l'on fait par convention coïncider avec le début du Quaternaire, et la fin du Néolithique généralement située autour de 3 000 BC.

Les recherches sur cette période restaient quasi inexistantes pour l'ensemble du Cameroun méridional, au sud de l'Adamaoua. Hormis quelques publications très générales, consacrées aux découvertes fortuites de vestiges lithiques opérées par une mission japonaise de géomorphologie (Omi *et al.*, 1982a; 1982b), il faut dire que notre recherche prend place dans un cadre inexploré. Les seules connaissances actuellement disponibles, se limitent encore aux résultats de nos missions de 1985 et 1989/1990. Dans le même ordre d'idées, les recherches sur le paléo-environnement demeurent très sommaires. Elles se réduisent aux travaux de recherches géomorphologiques entreprises par l'équipe japonaise de G. Kadomura et Martin Kuété, et qui ont permis de mettre au jour, pour les périodes du Pléistocène à l'Holocène, des phases humides marquées par des étapes de creusement par régime torrentiel, au début, et suivies de formations argileuses, et des phases sèches et arides qui correspondent à la formation de l'horizon grossier. La mise en évidence de cette alternance climatique a permis d'esquisser une trame d'évolution de l'environnement végétal au cours de cette période.

Une synthèse du cadre paléoclimatique et des voies possibles de la recherche sur le Quaternaire dans la zone forestière du Cameroun est fournie dans notre thèse de Doctorat de l'Université de Paris I (Loumpet, 1987).

Au cours de nos campagnes de prospections de l'année 1989–1990, nous avons mis au jour un ensemble de sites archéologiques, qui en l'état actuel des travaux peuvent être répartis en deux grandes unités géographiques, chronologiques et culturelles. A l'Est,

près de Batouri, les gisements préhistoriques de la vallée de la Boumbe II (sites à faciès acheuléens de Biti, Timangoro, Béké), sont estimés entre un million d'années et 200 000 ans BP. Dans le Centre, parmi les sites d'habitat en grottes et abris sous roche, on distingue deux sous-ensembles :

- ◆ les sites du complexe d'abris sous roche de Nda Akoa, concentration de 16 sites d'âge mésolithique à protohistorique, à une soixantaine de kilomètres de Mbalmayo dans le village de Mebomezoa ;
- ◆ les sites des grottes et abris sous roche d'Akok Bikoe dans l'arrondissement de Bikok.

Représentés par 21 grottes et cinquante-deux abris sous roche, les niveaux supérieurs de ces ensembles ont livré des éclats de quartz anthropiques présentant parfois quelques retouches, des tessons de céramique, dont certains montrent un décor, ainsi que de nombreux charbons et vestiges organiques. Des sondages plus profonds devront permettre de préciser la succession verticale d'occupations plus anciennes.

Au total, le nombre relativement important de sites découverts au cours de ces missions nous a conduit à adopter une stratégie d'investigations et de fouilles systématiques qui vise à mettre en valeur, dans une première étape, un site supposé représentatif de chaque unité géographique et culturelle préalablement définie.

I. — L'Est du Cameroun : le site de Biti

Il apparaît actuellement comme le plus important d'un ensemble de sites alluviaux le long de la vallée de la Boumbé II, rivière frontalière du Cameroun et de la République Centrafricaine (Babet, 1935 et 1948 ; Berthoumieux et Delany, 1957a et b). L'outillage, extrêmement abondant, provient d'un niveau de graviers minéralisés au-dessus de l'altérite en place. Il témoigne, par ses caractéristiques technologiques et typologiques, d'une parenté évidente avec un acheuléen ancien ; une des cultures préhistoriques les plus anciennes de l'humanité (De Bayle des Hermens, 1967, 1969, 1971, 1972 ; Marliac, 1978). Les travaux effectués dans le site au cours de ces dernières campagnes se résument dans les étapes décrites ci-après.

Localisation

Relevé général schématique du site – fonds topographiques ; nivellement général de la surface du remplissage ; relevé altimétrique avec courbes de niveau.

Sondages

Réalisation de trois puits de sondage selon la toposéquence ; description des coupes selon le code sédimentologique.

Stratigraphique du site

Trois puits de prospection P1, P2, P3, ont été ouverts selon la toposéquence.

P1, au sommet

Sur le plateau et parfois à mi-versant, on a rencontré des dalles cuirassées ou des gravillons pisolithiques soit en surface, soit à 40 cm de profondeur.

La présence de cultures à certains endroits est liée à l'existence d'un mince horizon humifère. Un puits non loin du plateau laisse apparaître la succession suivante de haut en bas :

- ◆ horizon humifère grisâtre de 20 à 40 cm ;
- ◆ sol ferrallitique rouge surmonté de gravillons ;
- ◆ sol ferrallitique jaune.

P2, au pied du versant

Le puits de 7 à 8 m montre de haut en bas (Figure 8.1) :

- ◆ un niveau humifère de couleur sombre à gris clair ;
- ◆ un horizon sablo-argileux (1,60 m) constitué d'une matrice de couleur variable orange à rouge ocre-jaunâtre selon le degré d'altération des éléments constitutifs. On note aussi la présence de nodules ferrugineux ;
- ◆ un niveau à tâches rouges d'hydromorphie qui correspond à un démantèlement de cuirasse ;
- ◆ un niveau sableux grisâtre à ciment argileux à granulométrie hétérométrique ;
- ◆ au-dessus de l'altérite, les graviers minéralisés à ciment argileux jaunâtre très plastiques contenant tous les outils préhistoriques que nous avons recueillis ;
- ◆ enfin l'altérite en place, de teinte verdâtre, montre encore la structure de la roche originelle.

P3, en bas-fond

Ce puits se trouve à proximité de la rivière Boumbé II, dans la plaine alluviale. La profondeur est d'environ 2,40 m. On y a distingué de haut en bas un sol humifère gris clair ; un sol ferrallitique rouge et un sol ferrallitique rubéfié.

Les premières hypothèses de mise en place de ces dépôts sont en faveur de dépôts superficiels provenant du substrat et d'autres éléments importés. On a affaire à un dépôt parautochtone, un granuloclasement témoignant d'éléments grossiers à la base. Ces dépôts supposent un apport extérieur, une autre source de sédiments, de graviers et de cailloux et aussi un agent de transport qui serait probablement fluvial. On est en droit de penser que au pied du versant, où est localisé le puits P2, passait un cours d'eau ayant la compétence de charrier tous les éléments.

Premières conclusions

L'examen de l'échantillon recueilli à Biti autorise en dépit de sa taille numériquement limitée quelques conclusions d'ordre morpho-technologique. Une des caractéristiques fondamentales de cet outillage est sans doute la cohérence de son aspect général, des

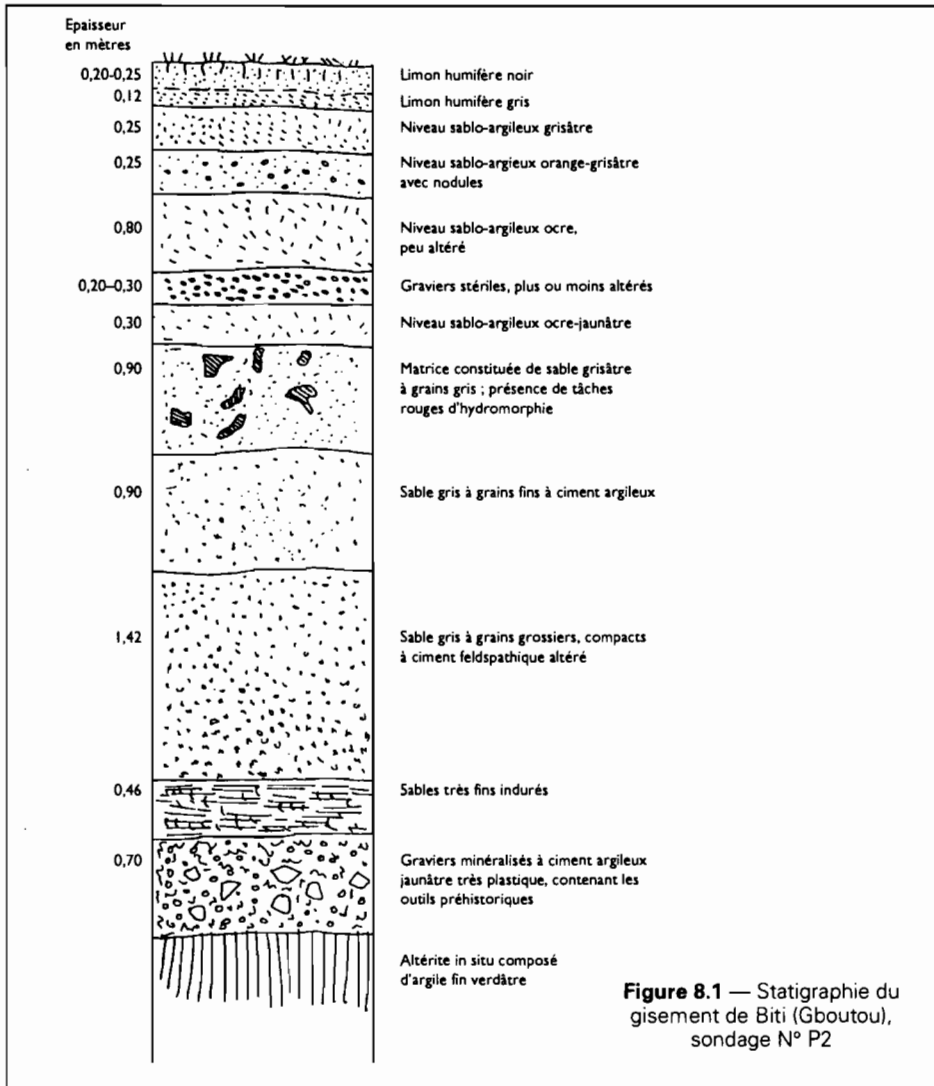
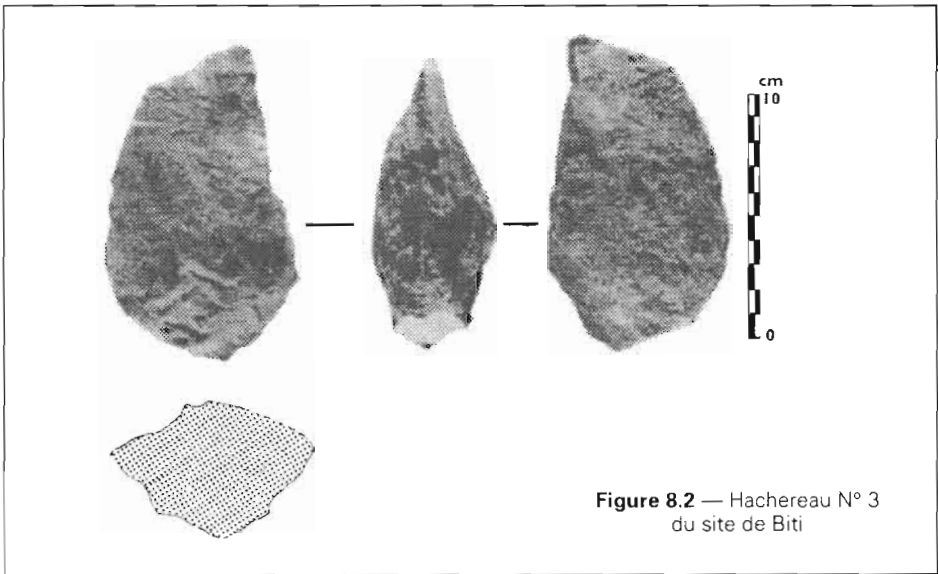


Figure 8.1 — Statigraphie du gisement de Biti (Gboutou), sondage N° P2

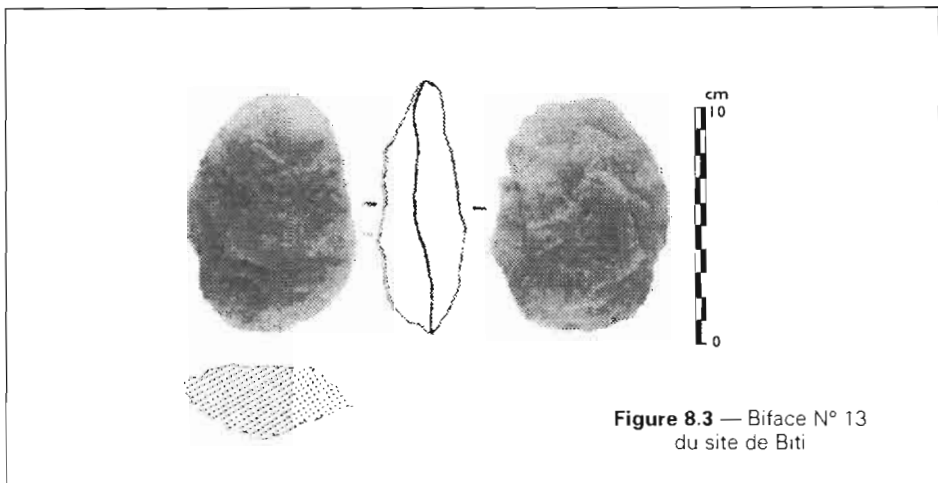
proportions et de la composition des types d'outils, qui manifestent une parenté évidente avec l'acheuléen.

Par ailleurs, la technique de débitage semble systématiquement s'être conformée aux contraintes d'une matière première se prêtant particulièrement mal à la taille par percussion. Il apparaît nettement que les hommes de Biti, à chaque fois, ont puisé dans le registre de leur technologie uniquement la ressource nécessaire aux exigences fonctionnelles d'un outil. En l'occurrence, la faible standardisation des types témoigne d'une technique de taille variable qui, d'une manière générale, est fonction de la morphologie de l'éclat-support original. La quasi totalité des bifaces ont, dans cet ordre



d'idée, été obtenus sur des éclats plutôt que des blocs. Le travail a ainsi été plus accentué sur la face supérieure au détriment de la face d'éclatement, dont la retouche se réduit à la suppression du bulbe et du talon. Par contre, quand le matériau le permettait, le travail a été plus soigné, donnant de beaux bifaces, avec une retouche courte sur les deux faces.

L'obtention d'une morphologie ou d'une silhouette spécifique s'opère de la même façon par un travail de retouche variable mais qui, ici encore, est tributaire de la morphologie et de la structure du matériau. L'observation des silhouettes montre une prédilection pour la symétrie vue de face, le profil étant souvent irrégulier (Figures 8.2 et 8.3).



II. — LA PROVINCE DU CENTRE

II.1 — Fouilles de l'abri 2 de Nda Akoa

Le complexe des abris sous roche de Nda Akoa à Mebomezooa près de Mbalmayo, a été découvert en février 1990, au cours d'une de nos prospections dans la Province du Centre. Cette concentration de 16 grottes est localisée dans les galeries d'un immense massif rocheux de près de 200 m d'étendue qui surplombe une zone de bas-fond marécageux.

Toutes les grottes explorées montrent des indices d'occupation humaine ancienne, soit en surface, soit en profondeur à quelques centimètres seulement. Un sondage de 2,50 m dans l'abri 2 a permis d'identifier 4 niveaux d'occupation.

Au sommet, un niveau d'occupation moderne, précoloniale, contenait de nombreux charbons et débris organiques. Un niveau d'âge du fer suit et est constitué de nombreux fragments de céramique, de charbons de bois, d'une pointe de fer, ainsi que d'une abondante industrie microlithique en quartz. Un niveau probablement néolithique, avec une industrie sur éclat de quartz de dimensions variables, montre ensuite certaines pièces présentant sur un bord ou deux, une retouche fine ou un grignotage sans doute lié à une utilisation. Ce niveau contient également du charbon, de l'ocre et des percuteurs de quartz. Enfin, un niveau gravillonnaire, extrêmement riche en éclats de quartz taillés et contenant toujours du charbon, termine la séquence. Ce niveau pourrait être attribué à un équivalent du Paléolithique supérieur.

En dernière analyse, ces abris offrent pour la première fois dans toute la zone forestière camerounaise, une succession complète d'occupations préhistoriques en place, étalées sur plusieurs milliers d'années.

II.2 — Les grottes de Akok Bikoe

Connues depuis fort longtemps, les grottes d'Akok Bikoé à une quarantaine de kilomètres de Yaoundé, n'avaient jamais fait l'objet de prospection par des archéologues.

Il s'agit à la fois d'un ensemble d'abris sous roche (une trentaine dénombrés), et de véritables grottes (une vingtaine) dont les galeries peuvent atteindre 400 m² de superficie.

Des sondages peu profonds pratiqués à l'intérieur de quelques uns de ces abris et grottes mettent en évidence des indices d'occupation humaine sous forme de charbons, de tessons de céramique et d'éclats de quartz retouchés, ainsi que des débris organiques divers. Des gravures rupestres sous forme de cupules punctiformes irrégulières ou ordonnées ont été identifiées dans deux de ces grottes, témoignant d'une activité artistique ancienne. On a encore affaire ici aux toutes premières représentations gravées connues en zone forestière camerounaise. Des sondages et des fouilles systématiques permettront de préciser toutes ces données.

III. — PERSPECTIVES DE RECHERCHE

Des fouilles systématiques et exhaustives devront apporter des éléments indispensables à l'approche du peuplement de la zone forestière camerounaise au cours du Pléistocène supérieur et de l'Holocène. Elles permettront également d'aborder les aspects relatifs à l'évolution technologique et stylistique de l'industrie lithique ; à la céramologie, par l'étude de la technologie et des décors ; enfin à la paléo-métallurgie dans la zone équatoriale actuelle africaine.

Les fouilles de l'abri 2 de Nda Koa s'inspirent du modèle appliqué au gisement de Biti, nous en avons précédemment explicité les différentes étapes. Les apports nouveaux essentiels concernent l'étude du matériel archéologique. En plus de l'outillage lithique (microlithes de quartz), il faudra prévoir les études et analyses du matériel céramique et métallique. Elle devrait aborder pour la céramique l'étude des provenances (composition physico-chimique et méthodes d'analyse, traitements mathématiques de classification), la typologie des formes et des décors, une étude stylistique. L'aide de la thermoluminescence devrait être demandée.

Pour ce qui concerne la métallurgie du fer, l'étude de la localisation des mines comportera l'identification des carrières en fonction des produits manufacturés (paramètres physico-chimiques, activation neutronique et protonique, spectrométrie de masse à étincelles). Une étude morphologique et morpho-fonctionnelle des produits est envisagée.

BIBLIOGRAPHIE

- BABET V., 1935. — Esquisse géologique provisoire de la région comprise entre Bangui et la frontière du Cameroun. *La chronique des Mines Coloniales* 4, 38 : 160-164.
- BABET V., 1948. — Exploration géologique et minière de la Haute Sangha et de la région Bouar-Baboua 1934. *Bulletin du Service des Mines et de la Géologie*, Gouvernement de l'A.E.F. 4, 110 p.
- BERTHOUMIEUX G., DELANY F., 1957a. — *Mission Diamant Ouest-Oubangui (Novembre 1955-Avril 1956)*. Direction des Mines et de la Géologie, Gouvernement Général de l'A.E.F., Rapport inédit.
- BERTHOUMIEUX G., DELANY F., 1957b. — Mission Diamant Ouest-Oubangui. *Bulletin du Service des Mines et de la Géologie*, Gouvernement de l'A.E.F. 8 : 77-91.
- BAYLE DES HERMENS R., 1967. — Premier aperçu du paléolithique inférieur en République Centrafricaine. *L'Anthropologie* 71 : 435-466.
- BAYLE DES HERMENS R., 1969. — Les collections préhistoriques de la République Centrafricaine au Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren, Belgique. *Cahiers de la Maboké* 7 : 27-40.
- BAYLE DES HERMENS R., 1971. — Quelques aspects de la préhistoire en République Centrafricaine. *Journal of African history* 12 : 579-597.
- BAYLE DES HERMENS R., 1972. — *Recherches Préhistoriques en République Centrafricaine*. Muséum National d'Histoire Naturelle, Laboratoire de Préhistoire, Paris, 300 p.

- LAMING-EMPERAIRE A., 1961. — *Origines de l'archéologie préhistorique en France*. Éd. Picard, Paris, 239 p.
- LOUMPET G., 1987. — *Éléments de synthèse pour un cadre paléoclimatologique et paléoécologique quaternaire au Cameroun. Première approche d'une industrie lithique ancienne dans les dépôts alluviaux de Biti en Haute-Sangha (Est-Cameroun - Ouest-RCA)*. Thèse pour le Doctorat en Préhistoire, Paris I, 362 p.
- MARLIAC A., 1978. — L'industrie de la Haute Terrasse du Mayo-Louti. *Cahiers de l'Orstom. Série Sciences Humaines* 15: 367-377.
- OMI G., KADOMURA H., HORI N., KATO G., 1982a. — Palaeolithic implements in connexion. In: H. Kadomura (Ed.), *Geomorphological and environmental changes in tropical Africa: case studies in Cameroon and Kenya*. Hokkaido University, Sapporo, pp. 105-111.
- OMI G., KATO Y., KAWAI T., KADOMURA H., 1982b. — Classification and typological analysis of paleolithic implements in Cameroon. In: H. Kadomura (Ed.), *Geomorphological and environmental changes in tropical Africa: case studies in Cameroon and Kenya*. Hokkaido University, Sapporo, pp. 257-263.

ÉTAPES DU PEUPEMENT PRÉHISTORIQUE DU NORD-BÉNOUÉ À LA PLAINE DE MAROUA

Claude DIGARA¹

Résumé

À la suite de plusieurs découvertes archéologiques, notre connaissance a progressé. L'interprétation des résultats des sondages et des fouilles a permis de développer des schémas variés et de retracer les grandes étapes du peuplement humain préhistorique : un peuplement quasi-continu dans l'espace et le temps. Plusieurs phases s'échelonnent ; le territoire est occupé depuis le début de l'humanité jusqu'aux temps actuels. Les traces d'occupation apparaissent en effet en différents points du Cameroun septentrional. Si l'on jette un regard sur les vestiges (ou mobilier) de ces populations anciennes, on s'aperçoit qu'ils présentent des caractères diversifiés mais peu d'indices permettant d'avancer l'existence de différentes aires culturelles. Une implantation humaine se fait jour, guidée certainement par les contraintes géographiques (massifs, vallées) et d'approvisionnement (points d'eau, voies de déplacement du gibier). L'occupation humaine se manifeste par diverses industries : depuis celles des chasseurs-cueilleurs paléolithiques jusqu'à celles des sociétés de producteurs. Un certain nombre de séquences stratigraphiques et radiométriques assurent les articulations ou les chronologies du peuplement au nord de la Bénoué. L'on distinguera ainsi : la Phase I – l'Acheuléen ; la Phase II – le Post-acheuléen ; la Phase III – le Néolithique.

Abstract

As more and more archaeological discoveries are made, our knowledge improves. A variety of schemes have been developed to trace the major stages of the human occupation which appears to have been continuous in space and time. Traces of human occupation are found at different localities in North Cameroon. These ancient populations present various characteristics but there is little evidence suggesting different cultural areas. A number of stratigraphic and radiometric sequences provide the chronology of the human occupation of the northern Benoué which is in three phases: Phase I – Acheulian, Phase II – Post Acheulian, Phase III – Neolithic.

1. Archéologue, Enseignant au département d'Art et d'Archéologie, F.A.L.S.H., Université Yaoundé I, BP 755, Yaoundé

INTRODUCTION

Nous connaissons l'intérêt croissant que les populations portent à tout ce qui touche à leur origine. Notre histoire est en partie expliquée par les mythes et les traditions orales colportées de génération en génération. À quand remonte la présence de l'homme dans cette partie du Cameroun (en latitude du 9° au 10°N ; en longitude du 12° au 16° E) ? Et quelles sont les différentes étapes du peuplement humain préhistorique et leur mode d'appropriation de l'espace ? Les recherches récentes effectuées sur ce territoire et les découvertes des vestiges des activités humaines apportent un début de réponse à nos questions. Nous disposons actuellement de données archéologiques pour une grande partie de la région au nord de la Bénoué et pour la plaine de Maroua. En effet, les outils de pierre taillée, la céramique et les autres mobiliers, pour lesquels la population actuelle de la zone étudiée a fait preuve d'un remarquable conservatisme, retracent la vie des hommes préhistoriques. Les objets, témoins muets, évoquent la société qui les a produits ; ils laissent entrevoir certains modes de pensée et modes de vie de l'homme. Si nombreux que soient les sites répertoriés, rares sont ceux fouillés véritablement. Cependant, quelques résultats acquis permettent d'illustrer de nouvelles voies d'approche spatio-temporelle et les grandes étapes de l'histoire du peuplement ancien. La première est rendue possible grâce aux résultats obtenus des datations, qu'elles soient relatives ou absolues. Elles s'appliquent aux formations continentales quaternaires (terrasses) et aux assemblages typo-technologiques des industries lithiques inclus dans des séquences stratigraphiques. Le territoire du Cameroun septentrional est parcouru dès la préhistoire par des chasseurs-collecteurs ; peut-être aussi dès les premiers hominidés remontant au Pléistocène ancien dont nous n'avons pas encore de trace ostéologique.

I. — Première phase du peuplement

Les toutes premières traces humaines ne sont pas aisées à déceler. Par rapprochement avec ce qui est connu ailleurs, on peut attribuer certains vestiges découverts à telle ou telle culture préhistorique.

La position chronologique du mobilier mis au jour se fonde sur des formations géologiques aux éléments souvent épars mais assez concordants pour que l'on puisse leur attribuer une origine très ancienne. Un ensemble d'industries découvertes dans les hautes terrasses de rivière constitue les indices de cette première phase d'occupation de la région. Les individus ont occupé les replats au-dessus des lits majeurs des cours d'eau, et ont laissé des traces directes, les outils taillés.

S'il n'est pas encore évident actuellement que l'ensemble de ces traces d'occupation puisse constituer une entité originale, il n'en demeure pas moins que l'industrie extraite se singularise. Cette première industrie lithique est rattachée à l'Acheuléen, phase d'occupation se manifestant par quelques sites pour lesquels aucune datation précise, rappelons-le, n'est acquise au Cameroun. Mais en Afrique, elle représente les premiers vestiges du passage des hommes primitifs mis au jour.

Il est vrai que nos données restent fragiles, fragmentaires et sujettes à révision. En Afrique centrale, quelques datations absolues du « complexe acheuléen » sont disponibles. Ainsi, Muya (1991) rapporte que : « *D'après les trouvailles faites de l'époque, le stade final du complexe acheuléen se situe entre 200 000 et 50 000 BP* » (Muya Wa Bitanko Ka Mwanga, 1991).

Nous connaissons peu de choses de ces premiers habitants, si ce n'est quelques éléments de leur culture. Les sites qui permettent de connaître cette séquence culturelle sont en nombre réduit et couvrent une extension géographique méridionale. Elle est présente dans deux bassins : celui de la Bénoué, et celui du mayo Louti (*mayo*, en fulfuldé, signifie cours d'eau, par extension saisonnier). Ceci ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'implantation humaine ailleurs.

Certains auteurs mentionnent de temps à autre la présence d'industries de cette séquence archéologique dans les massifs de Maroua, se fondant sur des ramassages de pièces hors contexte. Or, selon nous, l'attribution d'un site ou d'un ensemble archéologique à une séquence doit être conditionnée par un minimum de garantie scientifique admise par tous.

Le nombre extrêmement réduit de sites semble découler non seulement de l'absence d'une prospection systématique, mais aussi et surtout, de la faible densité de la population paléolithique dans la zone étudiée.

Les principaux centres du peuplement humain le plus ancien sont :

- ◆ Wafongo (Lat. 9°19' N Long. 13°3'40" E) dans le bassin de la Bénoué ;
- ◆ Mokorvong (Lat. 9°57' N Long. 14°02' E) dans le bassin du mayo Louti.

On peut supposer que ces premiers occupants se situent à l'origine de l'occupation du territoire et inaugurent ainsi l'évolution des différents groupes d'hominidés présents au Cameroun septentrional.

Wafongo

À 300 m de l'un des gros villages du secteur, légèrement en amont sur un terrain plat, quelques galets repérés nous conduisent à la découverte du site en 1985.

Le site de Wafongo est inclus dans une terrasse de la Bénoué sur la rive droite. Une fouille de 6 m de côté a été ouverte et a permis de recueillir in situ 73 pièces. L'endroit de la fouille, le plancher de la terrasse en quelque sorte, se trouve à l'altitude relative de 400 m. En l'état actuel des connaissances sur le système des terrasses de la Bénoué et de ses principaux affluents (Faro, Déo, etc.), la terrasse de Wafongo se place dans l'ensemble des hautes terrasses.

La stratigraphie de cette formation se présente de la manière suivante :

- ◆ au sommet, une couche d'humus de faible épaisseur (environ 10 cm) renferme quelques galets roulés ;
- ◆ suivent un sable gravillonnaire, induré par des concrétions calcaires (nodules) sur une épaisseur de 36 cm ;

- ◆ puis une argile compacte entrecroisée de sables plus ou moins grossiers, épais de 19 cm ;
- ◆ enfin, le niveau archéologique est constitué par le lit à galets avec des matériaux grossiers d'une profondeur indéterminée. L'industrie conserve un relatif état de fraîcheur (Digara, 1985 ; 1988).

Mokorvong

Découvert par A. Marliac, le site de Mokorvong, à quelques kilomètres de la ville de Guider (6 km au Nord-Ouest), appartient à la haute terrasse du mayo Louti, un affluent de la Bénoué. Repéré dès 1975, il présente l'avantage certain d'être en stratigraphie. Les différents sondages et fouilles permettent d'établir la séquence archéologique du bassin du mayo et de mettre au jour un matériel assez important. Un compte-rendu préliminaire des différents travaux sur le terrain, assorti d'un essai d'étude typo-technologique des pièces, ont été publiés par son inventeur (Marliac, 1978 : 367–377 ; 1991). Avec la permission de l'auteur, nous reprenons quelques détails de la fouille et la stratigraphie du bassin.

Le long de cette rivière à écoulement saisonnier, qui verse son lit dans la Bénoué, D. Martin (Martin, 1963 : 13) distingue trois groupes de terrasses et nous en comptons quatre pour notre part réparties comme suit :

- ◆ les anciennes terrasses (repérables à Gonozo et Ndoukoube) portaient des sols ferrugineux tropicaux lessivés à horizon profond rouge. L'altitude moyenne relative est de 20–25 m ;
- ◆ les moyennes terrasses, mieux représentées, sablo-argileuses dures à très dures, ont une altitude moyenne relative de 10 m ;
- ◆ enfin, les terrasses récentes de 1 à 2 m d'altitude (Marliac, 1978).

Technologie

Les ensembles archéologiques mis au jour ont bien des traits communs avec ceux d'autres pays d'Afrique. Analysons l'aspect technologique, particulièrement important dans une étude rigoureuse de la composition de l'outillage.

Le galet taillé constitue l'outil principal des chasseurs-cueilleurs. Il est associé à quelques racloirs, bifaces, moins à des hachereaux, outils par excellence de l'Acheuléen africain. L'Acheuléen du Cameroun septentrional se caractérise par une forte proportion d'outils sur galet. En stratigraphie, il est intéressant d'observer que les pièces sont incluses dans les alluvions liées aux cailloutis.

Habitat

La prudence s'impose dans l'interprétation du choix du milieu par l'homme paléolithique. Les perturbations éventuelles des sites, certains témoins archéologiques en position secondaire nous informent parfois sur cet aspect. L'emplacement d'un habitat (choix par l'homme du milieu dans lequel il s'installe) répond, entre autre, à l'accès aux moyens de subsistance qui relèvent d'une nécessité vitale.

Dans une économie de chasseurs-cueilleurs, cet emplacement se caractérise souvent par une sujétion au monde physique et aux ressources locales. L'habitat se module sur ce

monde physique. Les hommes s'installent là où ils acquièrent plus ou moins facilement la nourriture ou le matériau destiné à la confection d'outils. Dans ce contexte, une micro-écologie des lieux d'habitation est à restituer afin de saisir les activités économiques d'une population. Une étude spatiale des ressources offertes par le milieu est à ce titre indispensable.

Malgré la carence de certains paramètres inaccessibles, les premiers occupants de cette partie du Cameroun révèlent un attrait pour les bords de rivière. Il ressort de l'observation de quelques sites répertoriés que l'habitat de plein air situé auprès des alluvions de cours d'eau est le plus courant. Il en est tout au moins ainsi des sites en position dominante surplombant les vallées. Cependant la présence de sites perturbés au Nord-Cameroun introduit un sérieux élément d'incertitude quant à l'emplacement certain de leurs habitats propres. La position géographique de la plupart des sites semble favorable à la quête des ressources alimentaires ou des matières premières, témoignant pour le moins d'une dépense d'énergie moindre. Ces ressources constituent l'échelle de déplacement des populations préhistoriques. La stratégie d'acquisition de la matière première est simple. Les territoires d'approvisionnement relèvent pratiquement tous d'une exploitation des matériaux locaux. Les galets taillés, quelques rares bifaces, racloirs et grattoirs apparaissent en différents points dans les sites. L'on notera l'absence de production de bolas, et peu de hachereaux. Ce sont plutôt des galets ramassés le long des cours d'eau, taillés à partir des blocs de roches des terrains environnants qui constituent la matière première recherchée. Ceci paraît s'être réalisé sans grand investissement d'énergie et de temps. Le territoire de déplacement des hommes du Paléolithique correspond à celui des sources de matières premières exploitables que sont le quartz, le quartzite, le grès.

Les préhistoriques ont donc façonné la matière première et adapté les outils à leurs besoins. Au long des périodes suivantes, les éléments intentionnellement fabriqués prirent un grand nombre de formes et de techniques.

II. — Deuxième phase de peuplement

La seconde phase de peuplement est la phase post-acheuléenne ; elle possède une extension septentrionale assez considérable avec des sites localisés importants.

Les différentes traces d'occupation autorisent à penser que la conquête du territoire date de cette époque, tout au moins une progressive colonisation de l'espace géographique. Les sites s'étendent des abords du fleuve Bénoué jusqu'aux Monts Mandara incluant ainsi la conquête de nouveaux types de territoire. Les hommes préhistoriques ont occupé de manière privilégiée certaines zones qui présentent de ce fait des noyaux de forte densité de sites. Il en est ainsi du bassin de la Bénoué (les plaines sur roches dures à l'ouest de Garoua) ; du bassin du Mayo Oulo ; du bassin du Mayo Louti ; des inselberg de Maroua.

La carte archéologique montre bien ces caractéristiques (Figure 9.1). L'ensemble des zones indiquées ici portent près de 90 % des sites recensés dans le territoire étudié. Il s'agit d'une densité élevée de sites montrant une opposition entre plaines et massifs. Elle

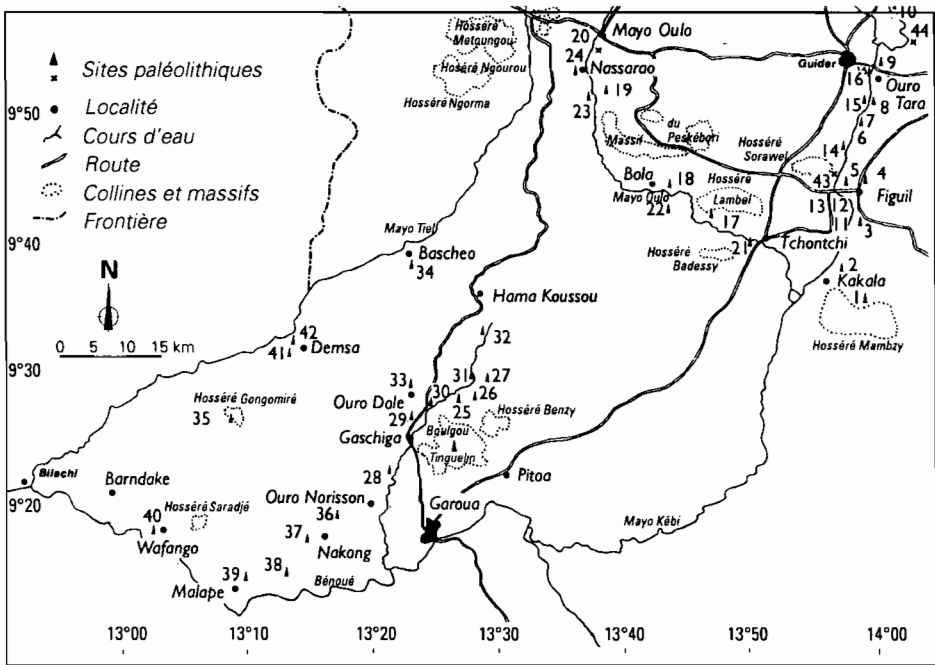


Figure 9.1 — Feuille de Garoua. Aire de prospection

relève d'une extension des territoires habitables de la plaine de la Bénoué jusqu'aux limites des Mandara et d'une communauté humaine en augmentation.

On est tenté de conclure à l'existence de mouvements de populations à grande échelle. Mais, au nord de la ligne Guider-Figuil, le nombre des sites est réduit. On trouve à peu de chose près la même situation au nord-est.

La comparaison des différents sites et quelques datations radiométriques permettent d'opérer des subdivisions à l'intérieur du post-acheuléen :

- ◆ post-acheuléen 1 (ancien) ;
- ◆ post-acheuléen 2 (récent).

Chacune des phases présente des faciès : techniques (faciès Levallois) d'une part, et, d'autre part spécialisés (faciès spécialisé).

Le post-acheuléen 1 (ancien)

Il est représenté par les ensembles dits « douroumiens », extraits de moyennes terrasses et de quelques découvertes isolées. Le Douroumien, du nom de Douroum, village situé dans l'arrondissement de Guider, a été donné aussi aux dépôts constitués de cailloutis et d'arènes quartzo-feldspathiques développées sous climat aride.

Les glacis douroumiens bien conservés supportent des sols rouges caractéristiques développés aux dépens des matériaux aréniques (Hervieu, 1969 : 388).

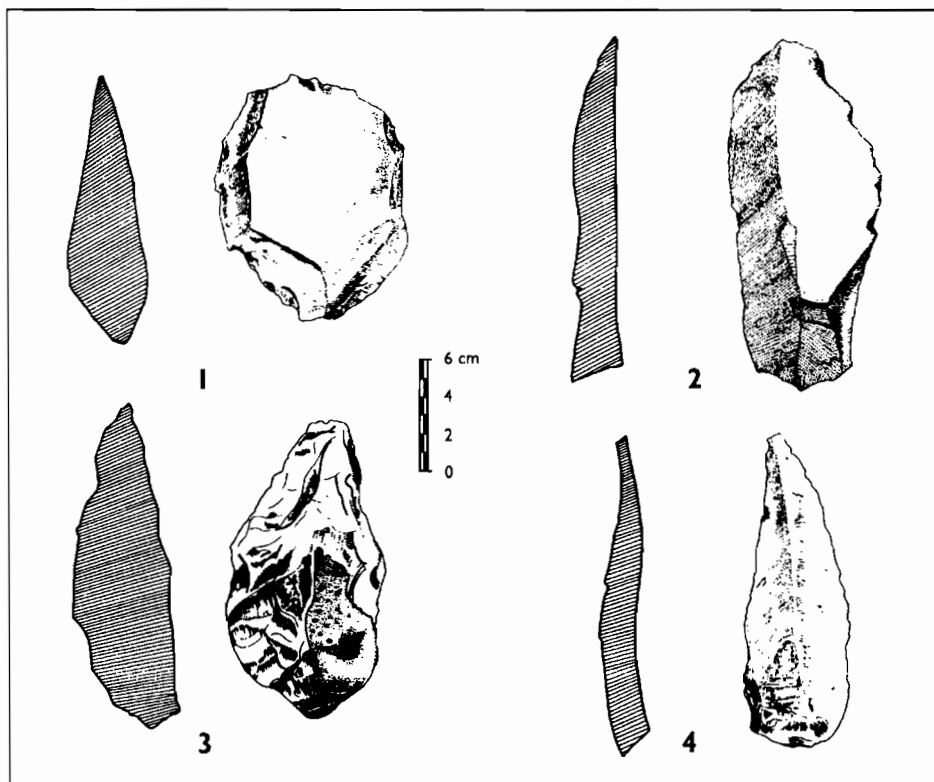


Figure 9.2 — Site de Figuil-Louti: 1. — Éclat; 2. — Lame; 3. — Biface; 4. — Lame

Ces types de sol portent le nom de « Peskeborien ». Le « Douroumien » est daté de 35 000 à 25 000 BP. Ces dates pourraient correspondre aux limites supérieures du post-acheuléen ancien. Cette phase du peuplement est contemporaine du Sangoen caractérisé par des industries de « *stone-lines* », datées de 43 800 BP à la pointe de Gombe (Cahen, 1976), et entre 46 000 et 38 000 BP aux Kalambo Falls (Clark, 1969).

Le Post-acheuléen 2 (récent)

Ce peuplement a pu être défini à partir du matériel provenant de sites pour lesquels quelques datations ont été obtenues (Digara, 1992a). Diverses observations stratigraphiques réalisées et l'analyse du matériel archéologique permettent de noter le caractère perturbé de certains ensembles. Au rang de sites perturbés, il convient de faire figurer celui de Figuil-Louti (Figure 9.2).

Le post-acheuléen 2 se place vers 20 000–15 000 BP sans que l'on puisse être absolument affirmatif. L'occupation humaine correspond à un retour d'humidité avec dépôt de sédiments fins, d'argiles sableuses et d'argiles à nodules calcaires issus des terrasses de la Bénoué (Brabant et Gavaud, 1985).

Habitat

On note une extension du terrain habité, une conquête progressive des piémonts (terres voisines des montagnes) et des hautes terres.

Autant que possible, les sites sont répartis selon les axes des cours d'eau. Cette règle peut être observée le long de la rive droite de la Bénoué. Mais, les hommes n'hésitent pas à s'installer dans les massifs. La conquête d'un nouveau milieu est effective. L'accès à l'espace montagnard, aux hautes terres, est manifeste.

Dans la zone de Maroua, tous les sites repérés sont liés aux massifs. Ce sont non seulement des ateliers de taille (site de production), mais également des sites d'utilisation (sites de consommation). Les habitats sont localisés sur les flancs ou parfois au sommet des massifs (Hosséré Makabay 716 m d'altitude, Hosséré Mirjinre, Mont Djounde et Mont Gamdegue). Les plaines ont livré quelques rares outils.

Dans la vallée de la Bénoué, on a récolté aussi le long du Mayo Ibe quelques outils (Hervieu, 1970). Une mainmise sur les inselberg se fait jour. Quelques massifs et hautes terres ont fait l'objet d'implantation humaine dans la zone de Garoua. L'habitat se localise toujours de façon préférentielle sur certains massifs (Hosséré Gongomire, Hosséré Saradje, Hosséré Sorawel et Hosséré Loumbel).

Technologie

L'assemblage post-acheuléen comprend les types d'outils tels que le racloir, le grattoir, l'encoche, auxquels il faut ajouter la lame, le perçoir et la pointe moustérienne. Certaines séries révèlent une forte standardisation dans la méthode de fabrication des pièces et dans la sélection des matériaux manufacturés (pour la série post-acheuléenne ancienne principalement).

Plusieurs chaînes opératoires coexistent dont la finalité, comme chacun le sait, est la production des outils. Cette production passe par des stades successifs plus ou moins raisonnés : du choix de la matière première à la finition de l'outil. Ces chaînes opératoires ont produit :

- ◆ le façonnage limité ou extensif (galet, biface) ;
- ◆ le débitage indifférencié (les éclats indifférenciés) ;
- ◆ le débitage Levallois ;
- ◆ le débitage laminaire (production des lames).

Ces systèmes de production, allant des plus simples aux plus complexes technologiquement, dénotent une certaine maîtrise des artisans préhistoriques à tailler les différentes roches. Et certaines de ces roches sont choisies explicitement pour leur aptitude à la taille.

D'une zone à une autre, la stratégie d'acquisition en matière première varie. Au nord-ouest de la Bénoué, les préhistoriques ont recours aux roches locales (quartz, quartzite, grès). La distance de la carrière au gisement n'excède pas 5 km. Ce sont en fait des roches de qualité médiocre pour la taille (roches à grains plus ou moins grossiers).

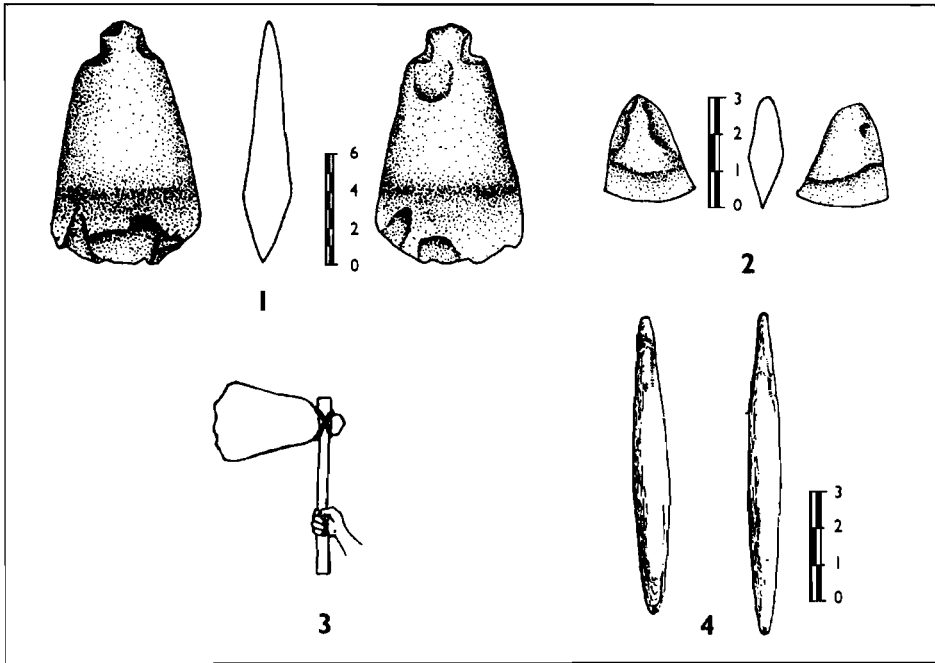


Figure 9.3 — Site de Tsanaga : 1. — hache ; 2. — herminette ;
3. — hache engagée dans un manche ; 4. — poinçons
(échelle en cm)

Les matériaux manufacturés dans les massifs-îles de Maroua sont une forme de roche verte, vert foncé ou vert clair, à structure grenue ou crypto-cristalline locale classée comme diabase (Dumont et Peronne, 1961–1962).

Le choix de certains matériaux (trachyte, ryolithe, silex) a été un critère déterminant. Ces roches, presque exclusivement d'origine lointaine, semblent avoir présenté un intérêt tout particulier pour les outils Levallois.

Le débitage Levallois est connu au post-acheuléen. Nous distinguons trois variantes morphologiques d'outils : les éclats, les lames et les pointes Levallois. Les produits sont obtenus selon les modes de débitage unipolaire, bipolaire et centripète.

Une dépendance technique à l'égard de ces matériaux et une réelle stratégie d'acquisition des matières premières se développent. Les blocs au stade du débitage ne sont jamais transportés bruts. On note à ce stade une gestion des différents épisodes du débitage. La préparation au détachement des éclats est systématique pour les ensembles qui nous concernent car les produits ont leur talon facetté ou dièdre.

III. — Phase néolithique

La phase néolithique est attestée au moins dès le troisième millénaire avant J.C. au Nord-Cameroun par les vestiges mis au jour à Garoua et à Maroua. La mise en place de ce groupe de population semble s'effectuer du sud vers le nord.

La découverte de Sumpa (Lat 9°18' N, Long 13° 31' E), site de grotte à nombreux microlithes, broyeurs et poterie, a permis de situer la datation d'une phase primitive du néolithique, mais toutefois peu sûre : 6310 ± 400 BC (David, 1981). À Garoua et à Gaschiga, nous avons recueilli quelques pointes de flèche et des herminettes. Il existe de fortes probabilités pour que ces pièces soient néolithiques.

Un peuplement néolithique final-âge du fer est localisé dans la plaine de Maroua, avec, comme site de référence, Tsanaga II ou « les ateliers de taille de Maroua plaine » (Lat. 10°35' N, Long. 14°20' E ; Figure 9.3). Situé le long du cours inférieur du mayo Tsanaga, entre les massifs volcaniques de Mogazang et de Makabay, il a fait l'objet d'une procédure de classement en tant que « Monument et Site historique » par le Ministère de la Culture. Il y a été fait plusieurs sondages successifs (Quechon, 1974 ; Digara, 1990).

Bien qu'insuffisants pour en faire une étude approfondie, les produits de ces sondages permettent d'établir des informations relatives à la vie matérielle et économique des populations néolithiques. Deux datations ont été obtenues : 1720 ± 20 BP (Gif-2232) (Marliac, 1986 : 56) et 2730 ± 180 BP (Ly-5200) (Digara, 1990). Cet âge a été calibré avec un intervalle, en années réelles, après correction dendrochronologique, allant de 1350 à 422 avant J.C. L'échantillon de charbon fut prélevé à une profondeur de 80 cm correspondant au premier niveau archéologique.

Le matériel ostéologique, extrait à Tsanaga, se compose de 3 fragments d'omoplate, 2 diaphyses, 1 mandibule, 1 humérus, 7 dents, et 3 esquilles non identifiables.

Une tentative de raccords entre fragments du même os a été effectuée, en cherchant également des connexions avec les os prélevés à des niveaux différents.

L'ensemble des ossements déterminés provient de mammifères tels que bovidés et ovins. L'analyse zoologique ne détermine pas la nature des ovins. Mais les données fournies par les travaux antérieurs indiquent également la présence du bœuf et du mouton comme animaux domestiques dans ce site (Quechon, 1974).

Les bases économiques de la société néolithique des gisements de la plaine de Maroua sont plus ou moins connues. L'existence d'une économie de production y est attestée. Les animaux domestiques s'inscrivent dans le cadre des variations des espèces aujourd'hui présentes dans la région. Les activités prédatrices (la chasse au phacochère par exemple) n'interviennent qu'à titre d'appoint. Le mouton, le bœuf et le phacochère ont constitué le fond de l'alimentation carnée. Nous ne disposons pas d'informations immédiates sur la consommation du poisson bien que la proximité des cours d'eau (mayo Tsanaga ou Kalliao) la rende pourtant vraisemblable.

L'agriculture, élément fondamental de l'économie néolithique n'est pas attestée avec certitude ; les indications directes manquent (identification des graines carbonisées, de

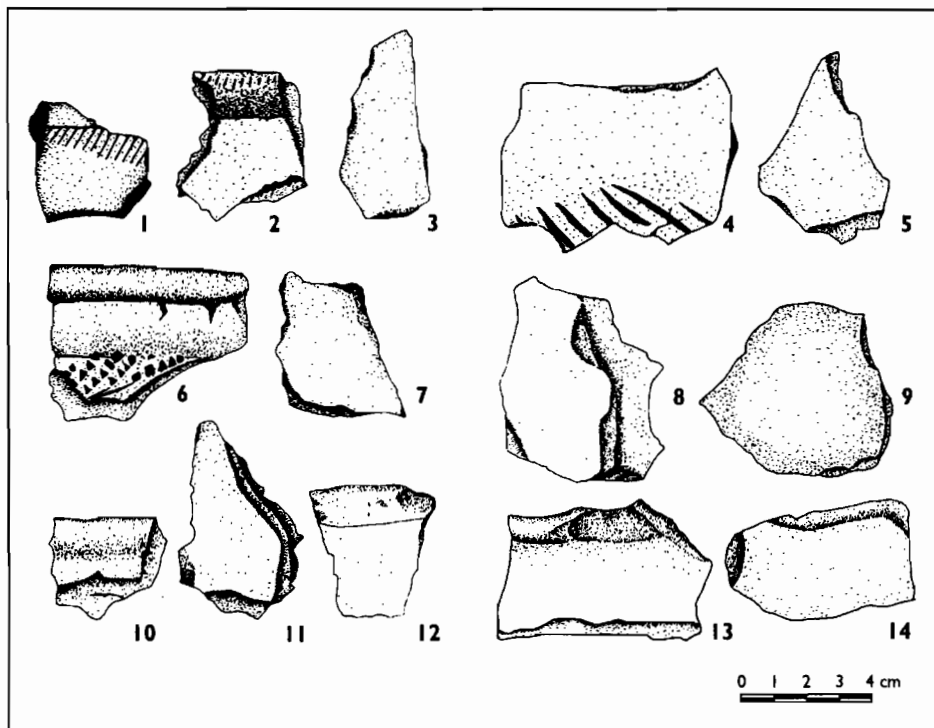


Figure 9.4 — Site du Tsanaga : 1, 2, 4, 6 – Tessons décorés ;
3, 5, 7, 8, 9, 10 – Tessons non décorés

pollens de céréales). Le prélèvement de sédiments, effectué par Jacques Médus, du Laboratoire de Botanique historique et de Palynologie, de la Faculté des Sciences de Saint Jérôme à Marseille, n'a pas encore donné de résultats. Mais la présence de meules et de poteries (Figures 9.4 et 9.5), instruments le plus souvent liés à des activités agricoles, suffit-elle à indiquer la pratique de l'agriculture ?

Habitat

La rareté ou l'absence de grottes, d'abris sous roche, enfin la clémence du climat tropical ont favorisé l'habitat de plein air. Mais lorsque l'environnement offre des abris naturels, ils ont été bien exploités. Le gisement de Sumpa au sud-est de Garoua, témoigne de l'adaptation de l'homme à l'habitat en grottes.

Mais, dans de nombreux cas l'homme a aussi vécu dans les plaines. Le site de Tsanaga en est un exemple. Il fut certainement le lieu d'un long séjour, tant les restes archéologiques sont abondants. Mais, en général, on est loin de connaître les différents types d'organisation de l'habitat à cette époque.

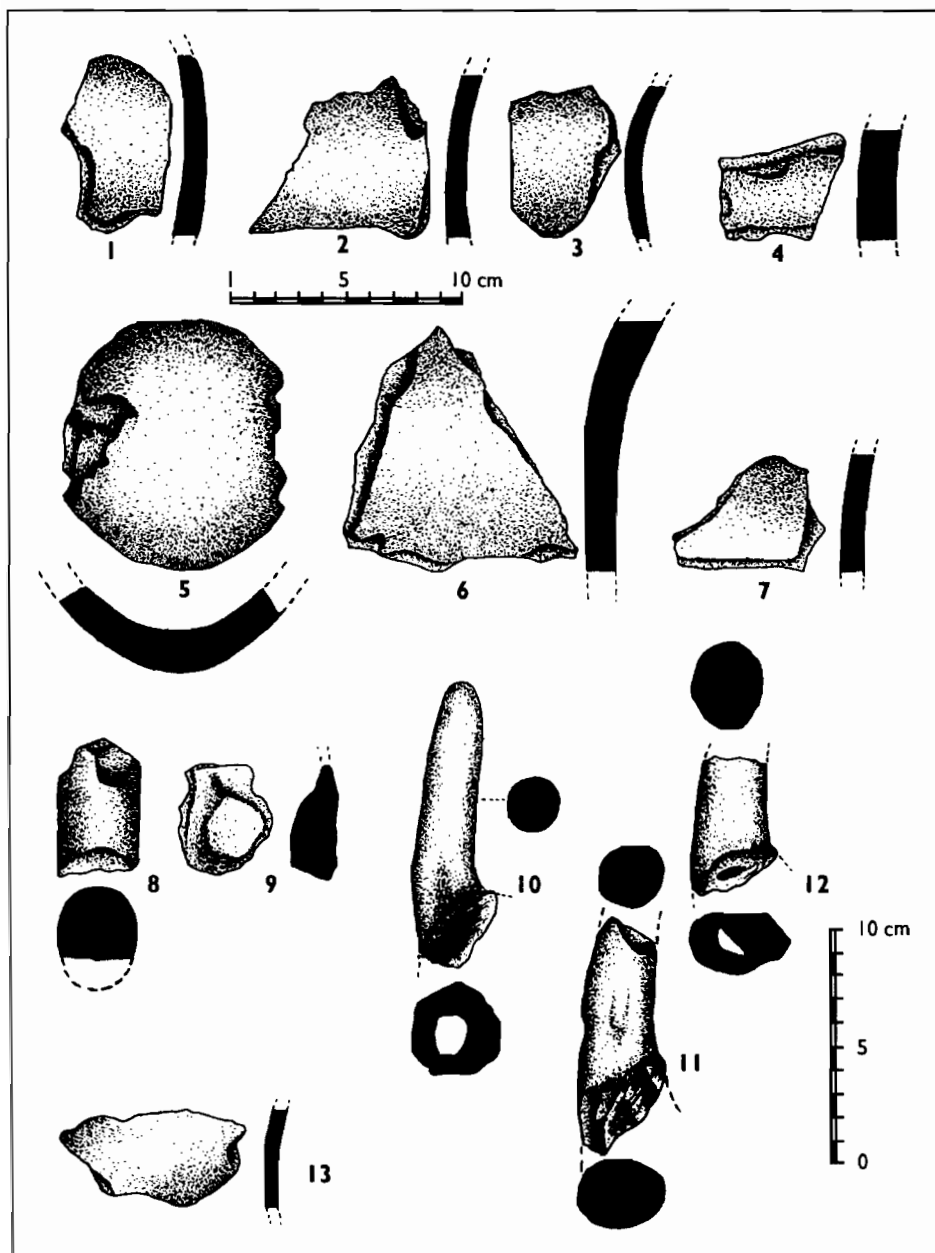


Figure 9.5 — Site de Tsanaga II : 1, 2, 3, 4, 6, 7 — Tessons ; 5 — Fond de poterie ; 8, 10, 11, 12, 13 — Tessons

Technologie

Le passage d'une économie de prédation à la production de nourriture est marqué par un certain nombre d'innovation technologique. Les outils néolithiques du Nord-Cameroun, notamment ceux de la zone étudiée, se caractérisent par des traits particuliers : abondance de haches, de houes non polies associées à des bifaces polis et à des grattoirs. Il s'agit là d'un outillage lourd.

Le site de Tsanaga se présente sous forme d'ateliers de taille sur roches vertes, au total 14 amas. L'examen des structures de ces ateliers a permis d'esquisser quelques hypothèses. La dispersion de ces amas s'affirme quelquefois comme volontaire (Digara, 1992b). L'abondance des éclats et des sous-produits de débitage indique probablement que nous sommes en présence d'un centre de taille à caractère régional.

La céramique de Maroua Plaine se présente sous forme de tessons. Le décor est simple et se développe sur le col ou sur la moitié de la panse pour les tessons localisables. Les motifs décoratifs sont malheureusement incomplets car il ne nous reste que de petits tessons qui ne permettent pas de reconstituer leur organisation générale. Ce sont le plus souvent des poinçonnages linéaires ou des incisions en ligne parallèle. Les tessons semblent appartenir à des récipients à fond faiblement arrondi, panse ovoïde ou sphérique comportant un col ouvert et éversé. Les récipients présentent des boutons de préhension ou décoratifs.

Quelques grains d'enfilage en cornaline non calibrés sont attestés. Ce sont des rondelles cylindriques à perforation centrale verticale. Leur dimension est comprise entre 5 et 10 mm. Ces parures s'apparentent de très près à celles que l'on trouve actuellement dans la zone septentrionale du Cameroun, notamment chez les populations autochtones (Giziga, Mafa, Fali, ...). Elles constituent l'une des expressions de la vie culturelle de l'époque et laissent entrevoir des croyances et des coutumes traditionnelles.

CONCLUSION

Ce document apporte les résultats de recherches accomplies sur le terrain. Nous avons mis en relief quelques étapes du peuplement préhistorique. Il ressort de l'observation d'un grand nombre de sites que ce peuplement est très ancien, remontant au Pléistocène inférieur ou moyen. Ainsi, l'hypothèse d'une population d'hominidés remontant au pré-acheuléen peut être avancée. Mais l'état des connaissances sur cette population est trop insuffisant et inégalement représenté selon les régions du Cameroun septentrional. Nos découvertes d'outils primitifs en sont les témoins, mais aucun document paléontologique n'est encore connu pour la région.

Quelques datations ¹⁴C intéressent le Néolithique. La néolithisation du Nord Cameroun ne semble s'être opérée qu'avec un retard relatif par rapport au Cameroun méridional. Les sites présentent presque tous une continuité d'occupations du Néolithique à l'Âge du Fer. L'économie de production a pu se superposer à l'économie prédatrice, n'excluant pas des formes mixtes de mode de subsistance.

Faut-il rappeler ici que la recherche interdisciplinaire, et les perspectives qu'elle ouvre dans de multiples domaines scientifiques, nous semble indispensable pour adopter une approche détaillée du processus d'occupation humaine au Nord-Cameroun en des temps si reculés ?

Des séquences culturelles bien datées pouvant servir de références pour résoudre des problèmes régionaux s'avèrent être désormais les principales pistes de recherche.

BIBLIOGRAPHIE

- BRABANT P., GAVAUD M., 1985. — *Les sols et les ressources en terre du Nord-Cameroun*. Orstom, Paris, 285 p., biblio, 46 cartes.
- CAHEN D., 1976. — Nouvelles fouilles à la pointe de la Gombe (ex-pointe de Kalina), Kinshasa, Zaïre. *L'Anthropologie*, 80 (4) : 573-602.
- CAHEN D., 1978. — Vers une révision de la nomenclature des industries préhistoriques de l'Afrique centrale. *L'Anthropologie*, 5-82 (1) : 5-36.
- CLARK J.D., 1969. — *Kalambo Falls prehistoric Site*, Vol. I. Cambridge University Press, 253 p.
- DAVID N., 1981. — The archaeological background of Cameroon history. In: Tardits C. (Éd.). *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*. Colloque CNRS, n° 551. CNRS, Paris, pp. 79-98.
- DIGARA C., 1985. — *Prospection archéologique du secteur Nord-ouest Bénoué*. MESRES, 88 p.
- DIGARA C., 1988. — *Le paléolithique au Cameroun septentrional : Prospection et Etude technologique d'ensembles lithiques*. Thèse de doctorat 3^e Cycle, Paris X, Nanterre, 926 p.
- DIGARA C., 1990. — *Site de plaine Maroua*. Yaoundé, Multigr., 39 p.
- DIGARA C., 1992a. — Le site de la moyenne terrasse de Figuil-Louti. *West Africa Journal of Archaeology*, 21 : 70-103.
- DIGARA C., 1992b. — *Un site néolithique Âge du fer : les ateliers de taille de Maroua Plaine*. Orstom-Minrest, Yaoundé, 80 p.
- DIGARA C., 1993. — Datation et chronologie du paléolithique au Cameroun septentrional. In: Barreteau D., *Datation et chronologie dans le bassin du lac Tchad*. Colloque Mega-Tchad (Orstom-Bondy, 11-12 sept.). Orstom, Colloques et Séminaires, Paris.
- DUMONT T.J.C., PERONNE Y., 1961-1962. — *Notice explicative sur la coupure Maroua-Fort-Foureau carte géol. de rec. à 1/500 000*. Direction des Mines et de la géologie, Rép. Féd. du Cameroun.
- HERVIEU J., 1969A. — *Les industries à galets aménagés du haut bassin de la Bénoué*. Orstom, Yaoundé, Multigr. 18 p.
- HERVIEU J., 1969B. — Le quaternaire du Nord Cameroun : schéma d'évolution géomorphologique et relation avec la pédogenèse. Orstom, Yaoundé, Multigr. 32 p.
- HERVIEU J., 1970. — Contribution à l'étude des industries lithiques du Nord-Cameroun. Paris. *Cahiers de l'Orstom, Série Sciences Humaines*, 7 (3) : 3-39.

- MARLIAC A., 1978. — L'industrie de la haute terrasse du Mayo Louti : note préliminaire sur le site de Mokorvong au Cameroun septentrional. *Cahiers de l'Orstom, Série Sciences Humaines*, 15 (4) : 367-377.
- MARLIAC A., 1991. — *De la préhistoire à l'histoire au Cameroun septentrional*. Orstom, Études et Thèses, Paris, 2 vol., 943 p.
- MARTIN D., 1963. — *Courbe pédologique du Nord-Cameroun à 1/100 000. Feuille Kaélé*. Orstom-IRCAM, Yaoundé, multigr., 100 p.
- MUYA WA BITANGO KAMUANGA, 1991. — Âge de la pierre ancienne. In : R. Lanfranchi et B. Clist (Éd.). *Aux origines de l'Afrique centrale*. CCF, Libreville, pp. 75-82.
- QUÉCHON G., 1974. — Un site proto-historique de Maroua, Nord Cameroun. *Cahiers de l'Orstom, Série Sciences Humaines*, 11 (2) : 3-46.

TEN YEARS OF ARCHAEOLOGICAL RESEARCH IN THE BAMENDA GRASSFIELDS

Raymond N. ASOMBANG¹

Abstract

The Bamenda Grassfields is the northwestern part of the Western Grassfields. Administratively it corresponds to the Northwest Province. Geographically it is situated at the pivot between West and Central Africa and ecologically between the tropical rainforest and savanna grassland vegetations. This area has for long been recognized as a crucial area for archaeological investigations into many important questions on African prehistory viz: the Bantu phenomenon, the domestication of plants and animals and food production, iron metallurgy etc. Despite this presumed importance, the Western Grassfields region as a whole came into the focus of archaeological research relatively late as compared to the three northern Provinces of Adamawa, North and Far North, on the one hand, and the Centre Province on the other. The situation has changed more or less dramatically during the last decade or so (1980–1992), with much attention being focused particularly on the Bamenda Grassfields. The quality of data that has been brought to light so far would appear to justify this great, even if belated attention. In this paper, I will try to summarize the data available, especially from the research programs in which I have been associated. Then I will try to assess the results now available, and in the third part, I will try to speculate on the future of archaeological research in this part of the country.

Résumé

La recherche archéologique dans la région des Grassfields de Bamenda a commencé il y a de cela un peu plus d'une décennie seulement. Les plus grands animateurs de cette recherche sont J.P. Warnier, P. de Maret et R. Asombang. Alors que J.P. Warnier s'est beaucoup plus intéressé à la fonte du fer, surtout dans les grands centres que sont la plaine de Ndop et la vallée de la Mentchoum, P. de Maret et R. Asombang se sont attachés à l'Age de la pierre récent. Les abris sous roche de Fiye Nkwi, Babanki Tungo, Mbi Crater et Shum Laka ont été fouillés à des degrés divers et les données récoltées sont aussi variées. Malgré le fait que la plupart du matériel récolté, surtout lors des campagnes 1991/92 et 1993/94 n'est pas encore analysé, les résultats disponibles, qui proviennent surtout des fouilles antérieures, nous permettent déjà le constat suivant : • l'âge de la pierre récent dans la région peut être situé entre 30 000 et 3 000 ans BP ; • l'abondance et la variété de la faune soulignent l'importance de la viande comme source de nourriture pour l'homme préhistorique ; • l'analyse des restes de faune, pour les données paléo-environnementales, indiquent qu'entre 19 000 et 10 000 ans BP un changement climatique passant du sec et froid à l'humide et chaud est intervenu. Ceci est d'autant plus significatif que les données fauniques, palynologiques et les datations sont concordantes ; • on ne peut pas dire avec certitude que la domestication des plantes et des animaux soit intervenue avant 3 000 BC. Néanmoins, toutes les données indiquent qu'un changement profond dans les stratégies de subsistance est intervenu vers la moitié du III^e millénaire avant notre ère.

1. Archéologue, Enseignant au département d'Art et d'Archéologie, Université de Yaoundé I; Responsable du Service des Sites, Monuments et Figures Historiques, Ministère de la Culture, BP 6544, Yaoundé.

INTRODUCTION

The Bamenda Grassfields is the northwestern part of the Western Grassfields. Administratively, it corresponds to the Northwest Province. The Western Grassfields region is situated at the pivot between West and Central Africa on the one hand, and between the wet tropical rainforest and the dry savanna grassland on the other. It is an area that has for a long time been recognized as a crucial area for archaeological investigation into important questions on African Prehistory *viz*: the Bantu phenomenon, the domestication of plants and animals and food production, iron metallurgy etc.

However, it is surprising that the Western Grassfields have, until recently, not received the attention of researchers commensurate to this professed importance. Compared to the three northern provinces of Adamawa, North and Far North, or even the Centre Province, the Northwest Province can be said to have come into the focus of archaeological research relatively late.

Until 1980, the only mention of the Grassfields region in terms of archaeology was in connection with the work of M.D.W. Jeffreys. Jeffreys was a British colonial administrator of the then Bamenda Province (which later became west Cameroon and corresponds today to the South West and Northwest provinces) from 1928–1942 and 1949–1961 (Asombang, 1980: 2). He was trained as a social anthropologist but he later developed much interest in archaeology. Jeffreys made several surface collections of stone tools all over the Bamenda Grassfields, which are reported in several articles (Jeffreys, 1951, 1970, 1972). Besides these reports, the only other archaeological work before 1980 worth mentioning is the work of Warnier and Fowler (1979) on iron smelting in the Ndop plain.

At the first conference of Cameroun archaeologist held in Garoua in 1979, the alarm was sounded condemning the regional disparity of archeological research in the country. The challenge was immediately taken up by Jean-Pierre Warnier, later joined by Pierre de Maret, who began an intensive survey of the area of Bamenda Grassfields. In 1979, Pierre de Maret made the first test excavations at Shum Laka rockshelter. Further test excavations of Shum Laka and Abeke rockshelters followed in 1980, and these results are published as journal articles and research reports (Maret, 1980, 1982, 1983; Maret *et al.*, 1983, 1987). These results opened the way and the following decade witnessed intensive archaeological research in the Bamenda Grassfields (Figure 10.1).

The creation of the Center for Anthropological studies and Research (CREA), in the early 1980s, was a good booster to archaeological research in Cameroun as a whole. CREA sought to co-ordinate research activities by national and expatriate teams alike. Under the program « *La préhistoire du Cameroun* », several research projects were carried out in the Bamenda Grassfields.

SURVEYS

Jean-Pierre Warnier's main interest was in the smelting of iron, especially in the main centers of Ndop plain and the Mentchum valley. The site surveys carried out from 1980–1984 covered the villages of Weh, Essu, Zoa, Kuk, Nyos, Fungom, Bafmen, Fundong,

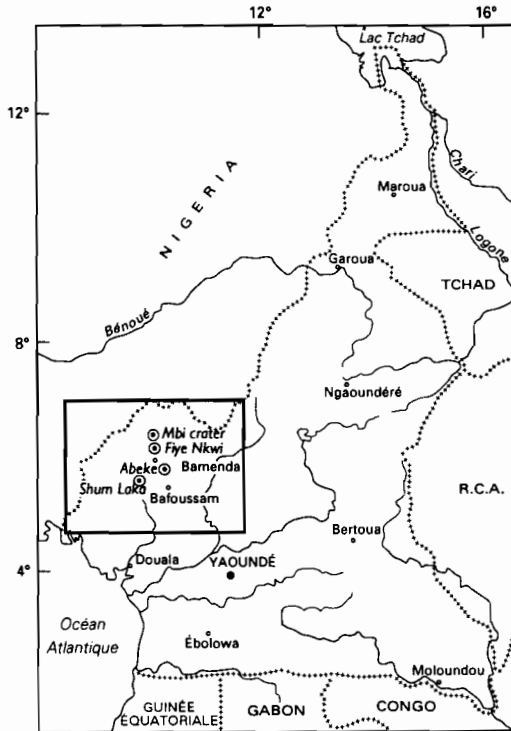


Figure 10.1 — Localisation of the excavation sites of Mbi Crater, Fiye Nkwi, Abeke and Shum Laka in the North West province

Babanki (Kedjom Keku), Mbingo, Belo in the Mentchum valley center, and Babungo, Bamessing, Bafanji in the Ndot plain center (Warnier, 1992).

From these results, it seems clear that the two centers have distinctive technological features, e.g. furnace type, the disposition of tuyeres and bellows etc., suggesting they might have evolved independently of each other. Dating was unfortunately very disappointing. The only three dates reported range from the IIIrd to the XVIIth centuries AD. This means that the technology was practised for at least 15 centuries before its decline in the XVIIIth and XIXth centuries.

I. — Excavations

In 1982, I began a series of major excavations within the framework of a PhD thesis. The scope of the work was quite narrow and methods of data collections and analysis closely directed to it. In a nutshell, the project aimed at collecting data that could piece together the manner in which the last Stone Age people of the Bamenda Grassfields

changed from a principally hunting and gathering way of life to essentially a food producing one. Excavations were carried out at three rockshelter sites : Fiye Nkwi, Mbi Crater and Shum Lakan (Figure 10.1).

II. — Re-excavation of Shum Laka

The results of the preliminary excavations at Shum Laka by P. de Maret and at Shum Laka and Mbi Crater by myself, convinced us that these two sites merited major excavations with a pluri-disciplinary team. We started to look for sponsorship in 1990 and in 1991, thanks to grants from the Louis Leakey Foundation, the University of Brussels, the Royal Museum for Central Africa in Tervuren, we were able to spend three months (December 1991–March 1992) at Shum Laka. During this campaign, some 48 square meters of deposits were lifted to a depth of about 50 cm. Between December 1993 and February 1994, thanks to grants from the Belgian national lottery, the Université Libre of Brussels, the Royal Museum for Central Africa and the Belgian National fund for Research, we returned to Shum Laka to complete the work started in 1991.

I want to pay a very special tribute here to E. Cornelissen, Ph. Lavechery and J. Moyerson, without whose co-operation Prof. de Maret and myself would not have engaged into this project in the first place. Whatever success this work has or will ever score is due as much to their individual and collective efforts as ours.

In deciding to re-excavate Shum Laka, we envisaged more systematic excavations in the hope that this would permit us to better understand the nature of cultural and environmental changes during the last 20,000 years in this part of Africa. Special emphasis were to be laid on the following subjects.

- a) *Stratigraphy*. Given the nature of the sediments (which are pulverulent ashes), we noticed from the previous excavations that stratigraphy was a big problem. With a pluri-disciplinary team, we hoped to be able to establish a detailed stratigraphy. These purely stratigraphical data were hopefully to be completed by geomorphological and geological observations in the neighbourhood.
- b) *Dating the origins of agriculture*. The point here is that we wanted to determine with certainty, the oldest manifestations of the so-called agricultural implements like the axe/adze (hache/houe) and pottery. The axe/adze, even though it has been found in several surface locations in the Grassfields, has very rarely been found in stratigraphy.
- c) *Fauna*. The analyses of animal bone remains was to be another main focus in order to better understand the causes of deforestation in the area, given that one of the achievements of our preliminary work was the confirmation that the area was once covered by forest vegetation, unlike today's woodland savanna.
- d) *Palynology*. Even though palynological evidence has been very scarce, we do recognize its importance as a check on the faunal evidence. Focusing on this would also permit a correlation between the archaeological and environmental sequences, besides facilitating the determination of human activity and environmental changes in the variation of these sequences.

e) *Palaeontology*. Man has always been at the center of environmental and cultural change. Given that human skeletons had been found in the test excavations (Asombang, 1988), it was our hope that more remains would be uncovered in order to enable us determine the physical type of prehistoric man in this region, his food habits and relationship to present day occupants of the area.

III. — Data

The sites of Shum Laka, Fiye Nkwi and Mbi crater are Late Stone Age sites in two phases: an earlier aceramic and a later ceramic phase. Unfortunately, the site of Fiye Nkwi, whose material shows strong characteristics of MSA industries, appears to be disturbed and dating possibilities are poor.

a) Pottery

The pottery found on all three sites is fragmented, hand made and low fired. It portrays a wide range in thickness, size, and decoration. Twisted string and carved wood roulettes are all present, as well as pontates, grooves and herring bone hatching, often considered as characteristic of early iron age pottery (Figure 10.2).

b) Animal bone food remains

A large quantity of bones in very good preservation conditions was collected, especially from Mbi Crater. About 30–40 different animal species have so far been identified. They

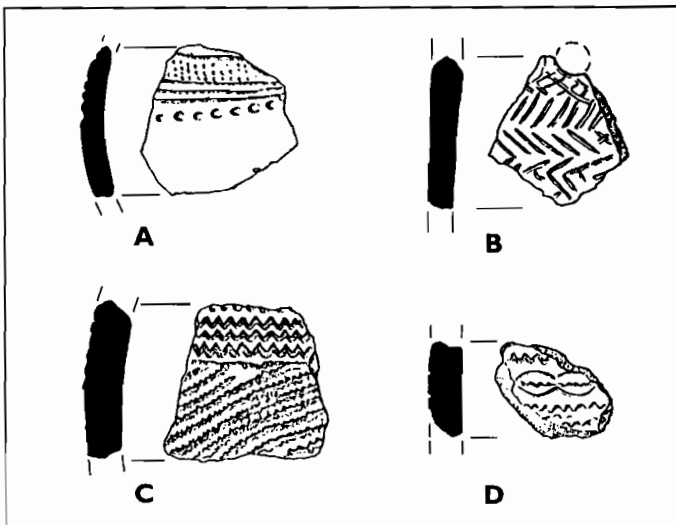


Figure 10.2 — Examples of pottery found in the sites of Shum Laka, Fiye Nkwi and Mbi crater
A. Parallel grooves and pontate decorations; **B.** Herring bone hatching; **C.** Twisted string and carved roulette; **D.** Carved wood roulette

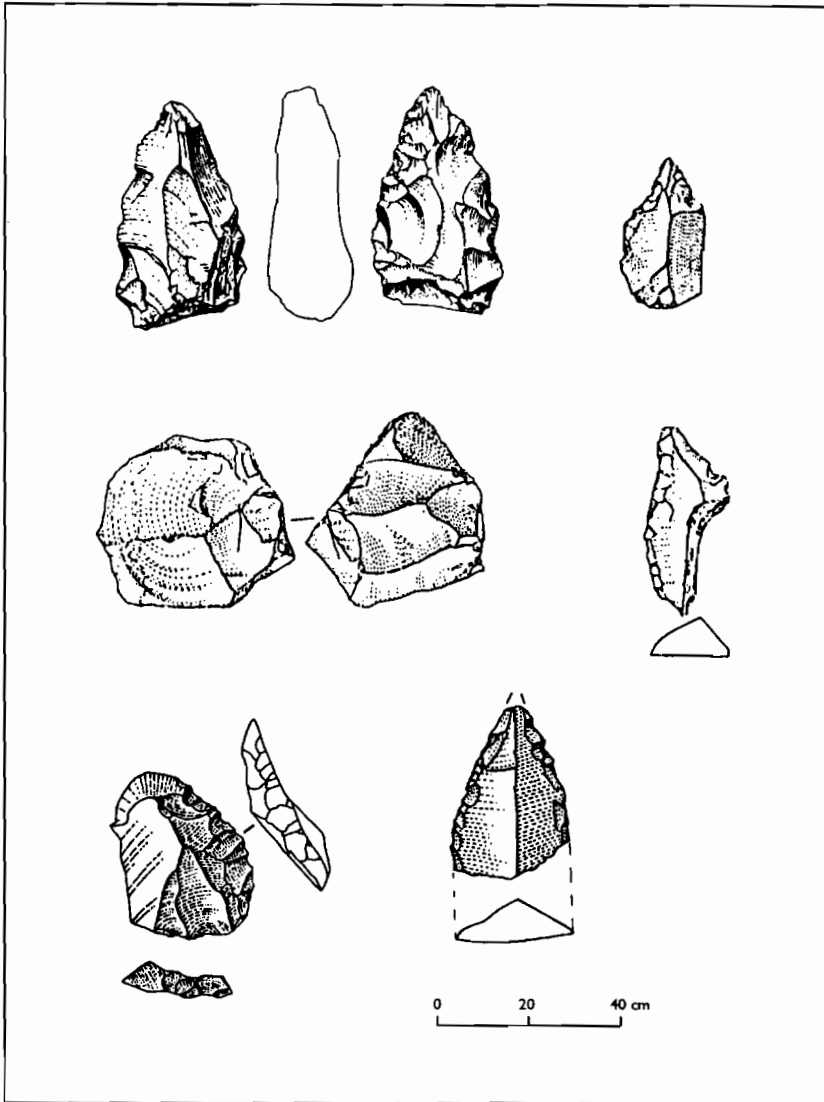


Figure 10.3 — Lithic artefacts excavated from Shum Laka and Mbi crater
 Top: Hand axe and borer; Middle: Core and scraper; Bottom: Scraper and point

include pigs, buffalos, several species of large antelopes and monkeys. The chimpanzee and gorilla were also present.

c) Lithic artefacts

The lithic artefacts include scrapers, borers, points and a few core tools such as hand axes and cores. The industries are also characterized by few artefacts, a low incidence of

secondary modification and a high incidence of flake tools as opposed to core tools. The Levallois technique is regularly present. The technology seemed to have been geared towards producing artifacts with straight converging lateral edges (Figure 10.3). It appears that initial flaking took place outside the caves. The raw material consists of local rocks like basalt, trachyte, rhyolite, tuff and quartz. All the lithic material from Shum Laka and Mbi crater corresponds in technology and typology to LSA material known elsewhere in central Africa.

d) Human skeletons

One human skeleton each was found during the test excavations at Shum Laka and Mbi Crater. At least 15 more skeletons have been recovered from the re-excavation of Shum Laka. These remains belong to both children and adults. Analytical work is still going on. However, from the analysis of the skeletons found earlier, the following information is available. The individuals are laid on the bed rock with heads raised and in foetal position. There were no grave goods. The application of stature regression formula suggests that the Mbi Crater skeleton, which most probably belonged to an adult female of about 25 years, would have had a stature of 141 cm. The Shum Laka skeleton would have had a stature of 167,14 cm and most certainly belonged to an adult male of about 30/35 years. The Mbi Crater skeleton is dated to $7,790 \pm 80$ BP, and the Shum Laka one to $7,040 \pm 80$ BP (Asombang, 1988). They were therefore contemporary populations.

These are so far the oldest human fossils found in Central Africa, so the question of affinity is not easy to address at the moment. From West Africa (Froment, chapter I of this volume), the only comparable fossil comes from Iwo Eleru in SW Nigeria, dated to $11,200 \pm 200$ BP (Brothwell and Shaw, 1971). All these remains represent an early Negroid west African stock.

e) Other finds

The numerically less important finds include shell beads, snail shells, bone needles, bone pendants, *Canarium* seeds and micro plant remains.

IV. — Dating and chronology

The few dates so far available are shown in Table 10.1. They will be criticized site by site.

Fiye Nkwi

It is difficult to assess the only one date of this site (Ly-1604) especially as the material appears to be in secondary position.

Mbi Crater

It is worth noting that the five dates obtained are stratigraphically consistent. Bone points and needles are associated with the date of $9,050 \pm 100$ BP and *Canarium* seeds, shell beads, bone pendants and pottery with the date of $4,180 \pm 160$ BP. It seems therefore that a fundamental change with regard to food procuring and processing strategies occurred some time during the Vth millennium BP.

Table 10.1 — Dating of the three main sites of the region

Sites	Age BP	Age BC/AD	Layer	REF Laborat.
MBI CRATER	2,770 ± 120		VI	BM-2426
	4,180 ± 160		IVa	BM-2425
	9,050 ± 100		III	OXA-1139
	18,180 ± 820		II	Ly-1601D
	18,730 ± 690		II	Ly-1602D
FIYE NKWI	2510 ± 50			Ly-1604
SHUM LAKA	40 ± 40		IV contaminated	BM-2495
	6,360 ± 100		I	BM-2496
	8,480 ± 140			Ly-1603D
	8,705 ± 275	6,755 ± 275 BC		Hv-8964
	6,980 ± 260	5,030 ± 260 BC		Hv-8965
	6,070 ± 340	4,120 ± 340 BC		Hv-8963
	1,690 ± 55	AD 260		Hv-10588
	885 ± 55	AD 1065		Hv-10587
	3,140 ± 80	AD 1230		Beta-51834
	2,120 ± 100/200			Beta-51836
	30,300 ± 1,600			OXA-4944
31,700 ± 750			OXA-4945	

Shum Laka

The first date (BM-2495) is clearly too late, so we have to assume that the sample was contaminated. The sample (BM-2496) which gave a date of mid-fifth millennium BC may also have been contaminated since it came from the same layer with the sample (Ly-1603D) which gave a date of mid-seventh millennium BC. The latter date obtained by us is indeed comparable to another mid seventh millennium date (Hv-8964) obtained earlier by de Maret. The two dates (Hv-10587 and Hv-10588) are clearly too recent, so one has to suspect that the samples were also contaminated. On the other hand, the ages of the samples Hv-8963, Hv-8965 and Hv-8964 are stratigraphically consistent.

Finally, our 1991/92 and 1993/94 field seasons have so far produced the dates: Beta-51834 and 51836, and OXA-4944 and 4945. The last two, OXA-4944 and OXA-4945, come from the bottom of the deposits, so we know now that these deposits range between 30,000 and about 3,000 BP. It is clear that the top of the deposits is still very poorly dated. However, more dates are still awaited and much of the analysis still remains to be done. So the interpretation must await all these analyses to be completed. However, we can at least note certain indicative trends. The deposits in Mbi crater and Shum Laka for example, appear to range in date between 35,000 and 3,000 BP. These dates are reasonably consistent with dates reported for LSA manifestations elsewhere in Central Africa (*cf.* Matupi cave). We hope however that by the time the analyses of the material collected during the two fields seasons are completed, we would be in a position to date specific

events. There are certainly enough data to permit us to address in a satisfactory manner, the initial problems with which we started.

CONCLUSION

From the analysis of the earlier material, we can make the following tentative conclusions.

a) The rich and varied fauna seems to reiterate the importance of meat as a source of food in prehistoric times, even if its nutritional value was not very high. The analysis of the faunal remains for palaeo-environmental evidence gave very interesting results. Between 19,000 and 10,000 BP we had almost exclusively the Roan antelope and the hartebeeste. The importance of these two species begins to reduce in favour of the warhog, bush pig, giant forest hog, duikers, bushbucks and many species of monkeys. It is worth noting that the Roan antelope and the hartebeeste are species that live in more open areas; whereas the pigs, duikers, bushbucks and several species of monkeys live in forest environments. This seems to correspond well with paleo-environmental studies which suggest that the end of the Upper Pleistocene was a period of prevailing cold and dry weather. The dominance of the forest species in the later period therefore represents a change in climate from cold dry weather to warm wet weather. This period, which began some 12,000 years ago, was certainly the Holocene. These results are also confirmed by the pollen analysis. It is indeed significant that the dates, the faunal and pollen analysis are quite consistent.

b) No domestic animals and no domestic plants were found, though some tools which, rightly or wrongly, are considered to be agricultural tools appear around the Vth millennium BP. These indices consist of pottery of axe/adze tools. There is however no incontrovertible evidence for agriculture before 3,000 BC. Therefore, the economy would have been mixed where collecting of fruits and gathering of molluscan fauna, vegetables and other food plants and tubers, was supplemented by hunting of mainly large forest species with emphasis on buffalos, pigs and antelopes.

c) All the other pieces of evidence taken together suggest some important change in subsistence strategy around the mid-third millennium BC. The appearance of pottery, shell beads for ornamentation, bone pendants, etc. at this time certainly marked the beginning of a process of sedentarisation and experimentation or manipulation of plants which was later to give rise to domestication and agriculture. Exactly when that threshold was crossed in this part of the continent is still anyone's guess; the data now available to us suggest that it was not before 3,000 BC.

REFERENCES

- ASOMBANG R.N., 1980. — *Bamenda tobacco smoking pipes and their role in traditional Cameroon societies: a descriptive and a interpretative analysis of the Jeffreys pipe collection in the Pitt Rivers Museum in Oxford*. M.A. dissertation. University of London.
- ASOMBANG R.N., 1988. — *Bamenda in Prehistory: the evidence from Fiye Nkwi, Mbi Crater and Shum Laka rockshelters*. Ph. D. Thesis. University of London.
- BROTHWELL D.R., SHAW T., 1971. — A late Upper Pleistocene proto-West African negro from Nigeria. *Man* 6: 221–227.
- JEFFREYS M.D.W., 1951. — Neolithic stone implements, Bamenda (British Cameroons). *Bull. Institut Français d'Afrique Noire* 13: 1203–1217.
- JEFFREYS M.D.W., 1970. — Neolithic site in Southern Cameroons. *Nigeria Field* 35, 1: 3–11.
- JEFFREYS M.D.W., 1972. — Stone implements from Sabga mineral springs, West Cameroon. *West African Journal of Archaeology* 2: 114–118.
- MARET P. DE, 1980. — Preliminary report on the 1980 field work in the Grassfields and Yaounde, Cameroon. *Nyame Akuma* 17: 10–12.
- MARET P. DE, 1982. — Belgian archeological project in Cameroon (July–Aug. 1981 field work). *Nyame Akuma* 20: 11–12.
- MARET P. DE, 1983. — *Programme de la mission archéologique belge au Cameroun*. Université Libre de Bruxelles.
- MARET P. DE, CLIST B., MBIDA C., 1983. — Belgian archaeological mission in Cameroon, 1983 field season. *Nyame Akuma* 23: 5–6.
- MARET P. DE, CLIST B., VAN NEER W., 1987. — Résultats des premières fouilles dans les abris de Shum Laka et d'Abeke au nord ouest du Cameroun. *L'Anthropologie* 91: 559–584.
- MARET P. DE, ASOMBANG R.N., CORNELISSEN E., LAVACHERY P., MOEYERSON J., 1993. — Preliminary results of the 1991/92 field seasons at Shum Laka, northwestern Province, Cameroon. *Nyame Akuma* 39: 13–15.
- WARNIER J.P., 1992. Rapport préliminaire sur la métallurgie du groupe Chap. In: Essomba (Éd.). *L'Archéologie au Cameroun*. Actes du colloque International de Yaoundé, Janv. 1986). Karthala, Paris, pp. 197–212.
- WARNIER J.P., FOWLER J., 1979. — A nineteenth century Ruhr in Central Africa. *Africa* 49: 330–350.

*PREMIÈRES COMMUNAUTÉS VILLAGEOISES AU
SUD DU CAMEROUN :
SYNTHÈSE ET DONNÉES NOUVELLES*

Christophe MBIDA¹

Résumé

Depuis une vingtaine d'années, les recherches archéologiques se multiplient au sud du Cameroun. Plusieurs sites ont fait l'objet de fouilles extensives et nous savons maintenant que les premières communautés villageoises se sont développées dès le second millénaire avant notre ère, durant cette période qui marque la transition entre l'âge de la pierre et l'âge du fer. Les vestiges archéologiques, essentiellement découverts dans des fosses détritiques, indiquent que les populations de l'époque pratiquaient la chasse et une certaine forme d'arboriculture. Elles participaient en outre à un vaste ensemble culturel qui s'étendait de la rive gauche de la Sanaga à la rive droite du Nyong. L'étude du site de Nkang (département de la Lékié) a permis de préciser nos connaissances quant au mode de vie de ces populations. Ainsi, des restes de faune domestique (chèvres et moutons) y ont été découverts. Il s'agit de la plus ancienne trace d'élevage en Afrique Centrale. D'autre part, nous nous sommes efforcé de déterminer la fonction initiale des fosses détritiques, tour à tour considérées comme des silos, des structures rituelles, des pièges ou des puits d'extraction. Grâce à des analyses pédologiques, chimiques et micro-morphologiques, il est possible d'avancer de nouvelles explications.

Abstract

Archaeological research has increased over the last 20 years in southern Cameroon. Several large scale excavations have been conducted which revealed that the first village communities developed from the second millennium BC onwards during the transition from Stone Age to Iron Age. The archaeological remains, essentially found in garbage pits, reveal that these communities practised hunting and a type of arboriculture. They were part of a vast cultural network that extended from the left bank of the Sanaga river to the right bank of the Nyong river. The study of the site of Nkang (Lékié department) yielded more details on the way of life of these populations. Remains of domesticated fauna (goat and sheep) were uncovered which are the oldest traces of herding in Central Africa. We have also tried to identify the initial function of the garbage pits. Through pedological, chemical and micromorphological analysis, new explanations can now be put forward.

1. Archéologue, Musée Royal de l'Afrique Centrale, B1380 Tervuren, Belgique

INTRODUCTION

Jauze (1944) est le premier à avoir signalé l'existence de structures archéologiques et de poteries anciennes dans la région de Yaoundé. Plus tard, E. Mveng (1971) découvrait le site de Mvolyé. Depuis la redécouverte d'Obobogo par P. de Maret (1985) et les premiers sondages auxquels nous avons participé, dans le cadre d'une collaboration entre l'Université de Yaoundé et l'Université Libre de Bruxelles, l'intérêt pour les sites de plein air n'a cessé de croître et a donné lieu à une série de fouilles archéologiques (Atangana, 1988 ; Claes, 1985 ; Elouga, 1985 ; Essomba, 1987).

Ces travaux montrent que les premières communautés villageoises se sont implantées sur des sommets de colline aux environs de Yaoundé, dès le début du dernier millénaire avant notre ère. Le matériel archéologique, abondant, est toujours rassemblé dans de larges fosses détritiques. Il s'agit en général de noix d'*Elaeis guineensis* et de *Canarium schweinfurthii*, de meules, de molettes, de haches polies, de scories de fer et d'une importante quantité de tessons. La plupart des dates permettent de situer la période d'occupation dans les cinq derniers siècles avant notre ère, mais il s'agit d'une période durant laquelle d'importantes fluctuations de la teneur en carbone sont enregistrées, en sorte que le calibrage des dates demeure imprécis. Il semble pourtant que les villages aient été occupés pendant de longues périodes.

Leurs habitants pratiquaient vraisemblablement une forme d'agriculture, ou de végéculture, comme en témoignent les restes de *Canarium* et d'*Elaeis*. Toutefois, on ne disposait jusqu'ici d'aucune trace de domestication des animaux.

La comparaison des vestiges et des structures d'occupation indique par ailleurs que toutes les communautés participent d'une même tradition, dite d'Obobogo. L'extension géographique de cet ensemble doit cependant être précisée.

Un autre problème est celui de l'interprétation des fosses, systématiquement associées aux sites de plein air. L'hypothèse de P. de Maret (1985), suivant laquelle ces structures auraient pu servir à la conservation de certaines denrées alimentaires, a été partiellement étayée par le travail de Christiane Atangana (1988). L'explication se voulait toutefois préliminaire et demande à être examinée de façon plus détaillée.

C'est en gardant ces problèmes à l'esprit que nous nous sommes consacré, dans le cadre d'une thèse de doctorat, à l'étude des sites de Ndindan et de Nkang. Ndindan (3°54' lat. Nord et 11°30' long. Est) se trouve à Yaoundé, au sommet de la colline du même nom, localisée entre le Mont Fébé et le palais de la Présidence. Il fut découvert par P. de Maret *et al.* (1983). Les fouilles de sauvetage d'une partie du site ont permis, d'une part, de compléter nos informations quant à la céramique dite d'Obobogo, et, d'autre part, d'établir une chronologie pour les périodes plus récentes. Les poteries de Ndindan appartiennent à la même tradition céramique que celles d'Obobogo, mais elles présentent quelques caractéristiques particulières. Certaines fosses, comprenant une céramique différente, datent en effet des premiers siècles de notre ère.

Le site de Nkang (4°16' latitude Nord et 11°19' longitude Est), découvert par Martin Elouga (1985), est le témoin le plus septentrional de la tradition d'Obobogo. Sa richesse

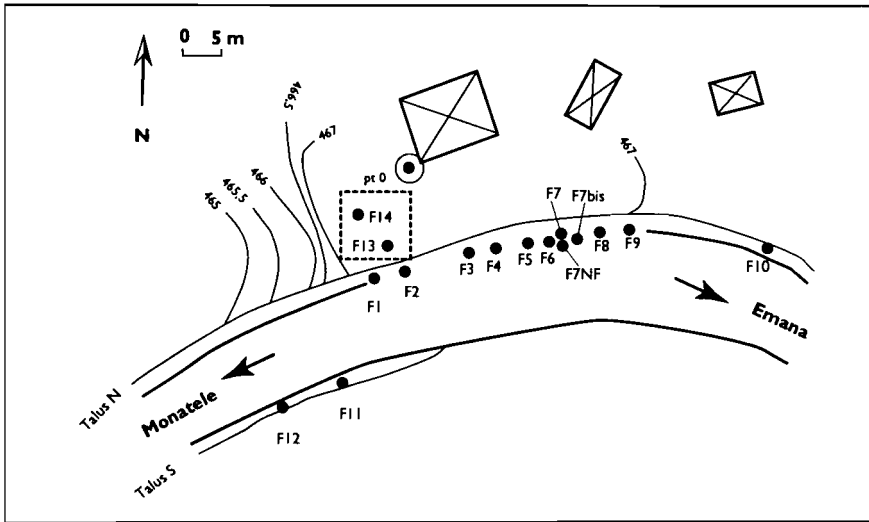


Figure 11.1 — Vue générale du site de Nkang

étant exceptionnelle, nous en présenterons une synthèse avant de nous livrer à une réflexion plus générale sur le problème des fosses.

I. — Nkang, les données inédites

Le site de Nkang (Figure 11.1) comprend un ensemble de fosses disséminées sur une superficie d'un hectare et demi. Treize d'entre elles ont été fouillées. Les datations de charbons de bois, prélevés dans certaines structures, indiquent que le site a été occupé entre le VIII^e siècle BC et le V^e siècle AD. Ces dates sont contemporaines de celles qui ont été obtenues sur les sites de Yaoundé et des environs.

Le matériel archéologique recueilli à Nkang est constitué de céramique, de mobilier lithique, de scories, de vestiges ostéologiques, de restes carbonisés de noix de palme, des endocarpes de *Canarium* et de bois.

En ce qui concerne la céramique, les caractéristiques morphologiques sont les suivantes : une petite quantité de récipients sont sans col alors que la plupart en sont pourvus. Dans cette seconde catégorie, il convient d'effectuer une distinction entre les récipients à col concave et bord éversé et les récipients à col plus ou moins droit à bord épaissi (Figure 11.2). L'organisation du décor est spécifique à chaque groupe morphologique. Quoique la céramique de Nkang présente de nombreuses affinités avec celle d'Obobogo, elle constitue un ensemble individualisable et marque peut-être la limite septentrionale de cette tradition.

Les outils de pierre, pour la plupart fragmentés, sont sur quartz, quartzite, micaschiste et dolérite. L'inventaire comporte du matériel de broyage (meules, molettes), des

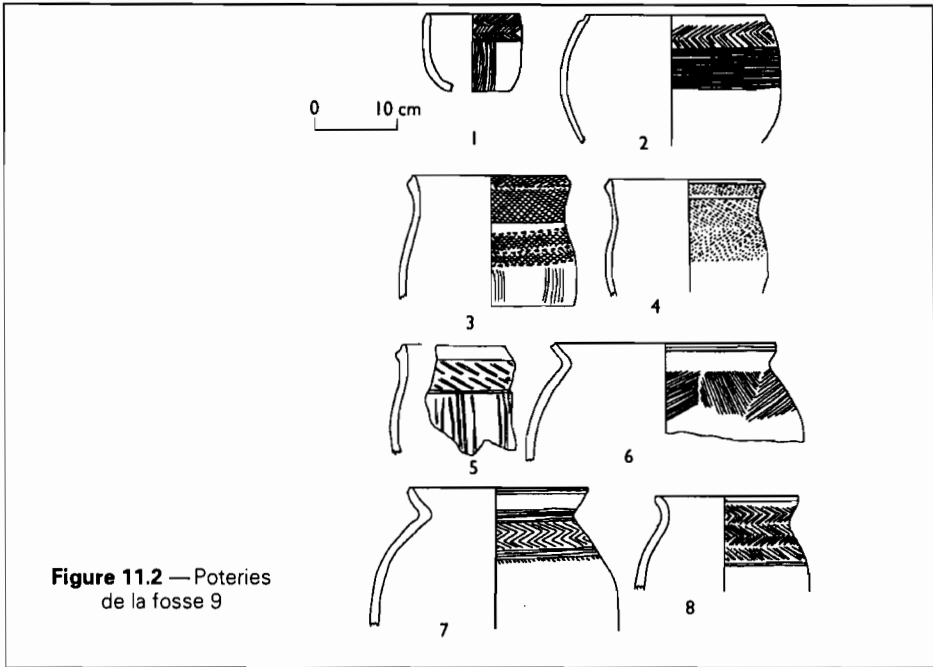


Figure 11.2 — Poteries de la fosse 9

concasseurs ou coussinets ⁽¹⁾, des aiguiseurs (pierres d'affûtage), ainsi qu'une hache polie. Des scories, recueillies dans une fosse, attestent une maîtrise de la métallurgie du fer à cette époque.

La plus grande surprise vint de la récolte, dans certaines fosses, de nombreux restes ostéologiques et tests de mollusques en parfait état de conservation. Leur étude par W. van Neer ⁽²⁾ a permis d'identifier un gastéropode marin, des poissons d'eau douce, une abondante faune sauvage de forêt et de savane ainsi qu'une faune domestique constituée de moutons et de chèvres. Il s'agit de la plus ancienne trace d'élevage en Afrique Centrale.

Abordons à présent le problème des fosses.

II. — Les fosses : l'énigme

Dès le second millénaire avant notre ère, l'utilisation de fosses détritiques est attestée à travers l'ensemble de l'Afrique Centrale. Il s'agit d'une caractéristique commune aux sites de plein air. La fonction de ces structures reste cependant mystérieuse et plusieurs hypothèses ont été avancées.

(1) Il s'agirait d'un instrument dont l'usage pourrait être assimilé à un « coussin » placé entre la main et l'outil perforant, et servant à appuyer sur cet outil

(2) Wim van Neer est archéozoologue au Musée Royal de l'Afrique Centrale à Tervuren en Belgique.

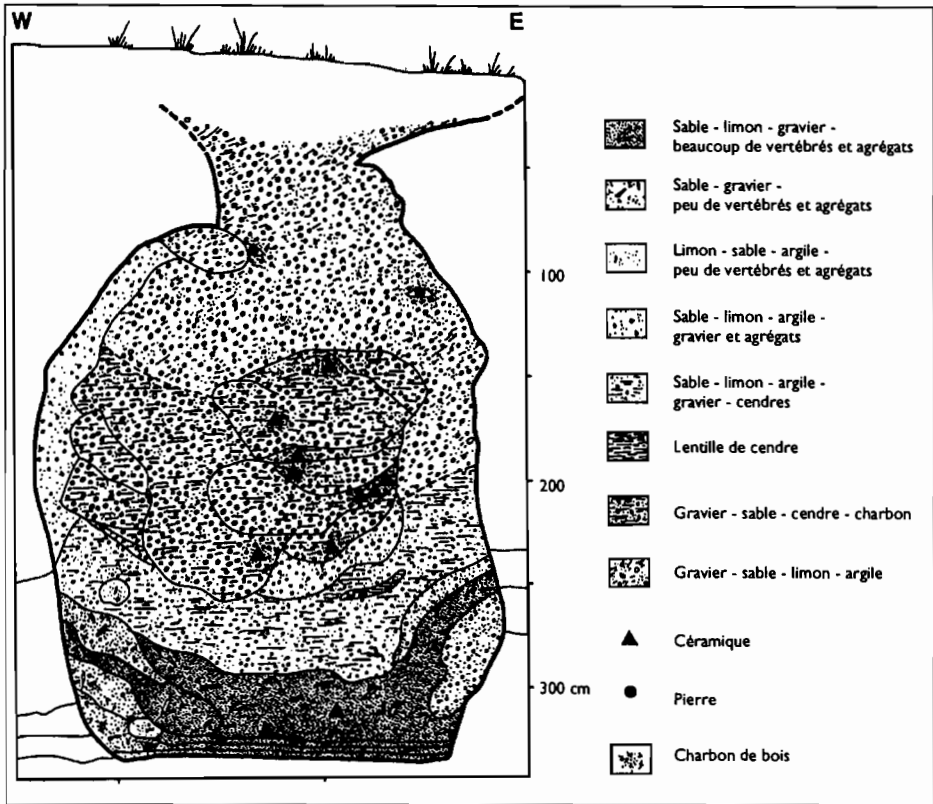


Figure 11.4a — Composition texturale des horizons du profil de référence de la Fosse 9

effet sur des analyses pédologiques, chimiques et micromorphologiques. Pour illustrer notre démarche nous vous présenterons l'exemple d'une structure particulière, la Fosse 9.

La forme de cette fosse évoque celle d'une bouteille (Figures 11.3 et 11.4a). Le fond est légèrement concave, les parois convexes avec étranglement dans la partie supérieure. Les sections horizontales sont elliptiques et comportent des sinuosités (Figure 11.4b). Son volume est de 13 m³ environ.

L'étude des matériaux de remplissage s'est déroulée de la manière suivante : des échantillons ont été prélevés dans chacune des couches ou horizons ; ceux-ci ont fait l'objet d'une analyse granulométrique, puis d'une comparaison systématique par calcul de l'indice de similarité. L'indice de similarité mis au point par Langhor *et al.* (1976) vise à établir à partir de leur contenance en gravier, sable, limon et argile, le degré de ressemblance entre les échantillons. Les résultats, renforcés par une observation de lames minces au microscope polarisant, montrent que la structure a contenu de l'eau, est restée ouverte pendant une longue période et a été remplie en deux phases. En outre, les remontages effectués sur 1274 tessons à travers les différents niveaux de la fosse indiquent que le remplissage s'est réalisé lors de la même période d'occupation.

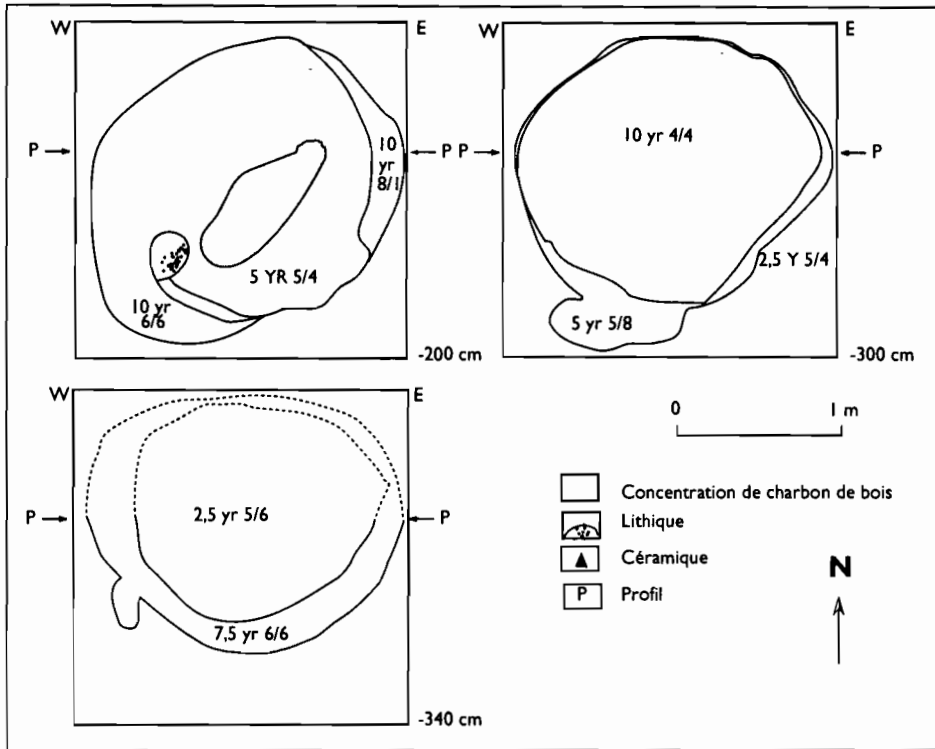


Figure 11.4b — Sections horizontales de la Fosse 9

La teneur en phosphates d'une série d'échantillons a été déterminée afin de déceler les traces de matériaux organiques dans les différents horizons du dépôt (Figure 11.5). En comparant le résultat de ces analyses à ceux qui ont été obtenus sur des échantillons de sol en place, on constate d'une part, que la concentration en phosphates est plus importante au sein de la structure et, d'autre part, que les horizons inférieurs sont à cet égard plus riches que les horizons supérieurs. Les fortes teneurs en phosphates sont ainsi liées à un apport secondaire de matériaux organiques et, dans ce cas, de restes de vertébrés. Tous ces éléments permettent de mieux distinguer les différents contextes de remplissage.

Dans un travail consacré aux fosses d'aisance et aux latrines du moyen-âge en Europe, Bouchet *et al.* (1992) énumèrent un certain nombre de caractéristiques propres à ces structures : stratification des couches, concentration de matière organique dans les niveaux inférieurs et présence de cendres, de charbon de bois et de sédiments argilo-sableux. La majorité des éléments repertoriés dans les horizons inférieurs de la Fosse 9 permettent d'interpréter celle-ci comme une fosse d'aisances ou une latrine. Cette idée est confortée par un témoignage de Laburthe-Tolra (1981 : 268) suivant lequel les Beti du sud-Cameroun auraient anciennement utilisé de telles structures.

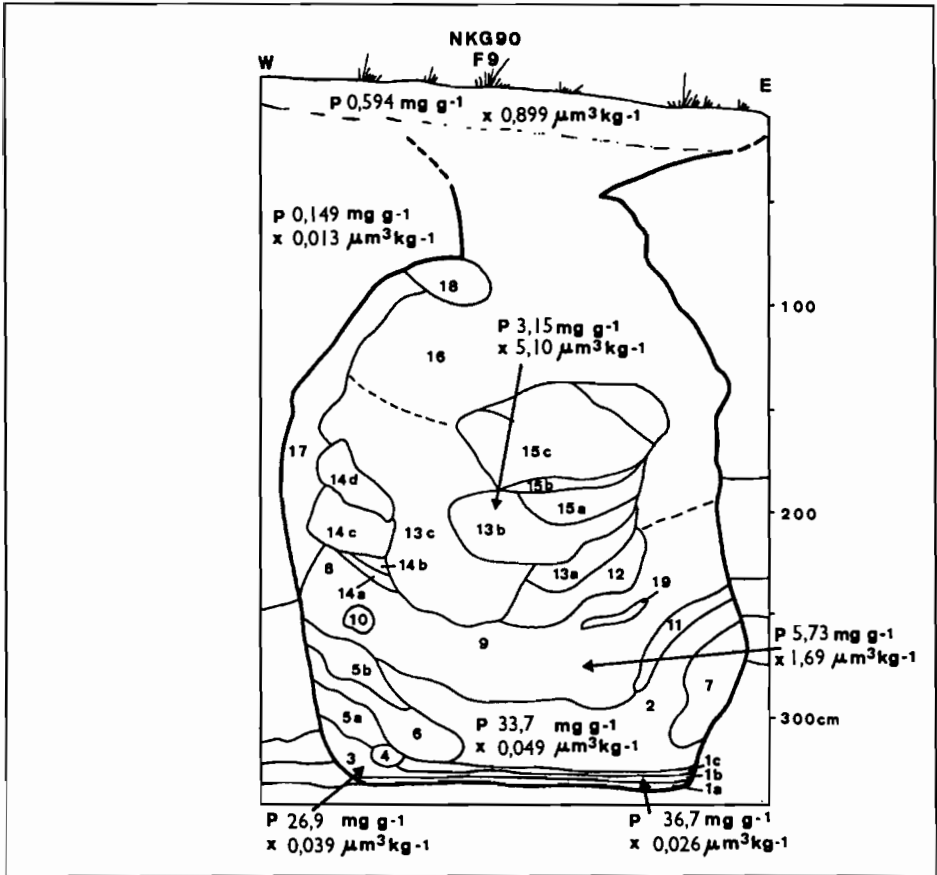


Figure 11.5 — Teneurs en phosphates (P) et susceptibilités magnétiques (x) : quelques horizons de la Fosse 9 et du sol encaissant

Toutefois, la présence de l'eau, de nombreux restes de poissons, la distance par rapport à la source d'eau la plus proche et l'existence d'une structure voisine profonde de plus de 4 mètres indiquent également que la fosse a pu servir de puits utilisé comme vivier. L'origine de ce milieu hydromorphe est attribuable à la nappe phréatique encore accessible à certains endroits du site. La réalisation de telles oeuvres ne peut provenir que d'une communauté sédentaire.

CONCLUSION

Les travaux de Nkang nous ont permis de proposer une interprétation nouvelle pour l'utilisation de certaines fosses : puits utilisés comme vivier. Ce type de réalisation ne peut provenir que de communautés de sédentaires. La découverte d'ovicaprins dans les fosses appuie l'idée d'une mobilité décriée. Elle apporte la preuve tant recherchée en

Afrique Centrale de la domestication pour une période aussi ancienne que le premier millénaire avant notre ère. Cette étude a également permis de mieux cerner l'extension géographique de la tradition céramique dite d'Obobogo.

Remerciements

Nous adressons nos sincères remerciements au Pr Pierre de Maret sous la direction duquel nous rédigeons notre thèse à l'Université de Bruxelles. Notre gratitude va également à toutes les personnes qui ont contribué à ce travail. Nous pensons particulièrement au Pr Roger Langohr de l'Université de Gent (Belgique), au Dr. John Crowther de l'Université de Lampeter (Grande Bretagne), au Musée Royal de l'Afrique Centrale de Tervuren au Dr. Wim van Neer, au Dr Olivier Gosselain et à M. Hugues Doutrelepon. Au Cameroun nous remercions Martin Elouga, le découvreur du site de Nkang, qui nous a autorisé à le fouiller, de même que les habitants de ce village pour toute leur coopération.

BIBLIOGRAPHIE

- ATANGANA C., 1988. — *Archéologie du Cameroun méridional : Etude du site d'Okolo*. Doctorat de Troisième Cycle. Université de Paris I.
- BOUCHET F., KRIER V., LEROYER C., MONNET C., PEPE C., RUASMARINVAL M.-P., THIEBAULT, 1992. — Utilisation attestée. In : Monnet C. (Ed.). *L'évacuation des déchets en milieu urbain au Bas Moyen Âge*. Université Catholique de Louvain, Louvain La Neuve.
- CLAES P., 1985. — *Contribution à l'étude de céramiques anciennes des environs de Yaoundé*. Mémoire de Licence. Université Libre de Bruxelles.
- ELOUGA M., 1985. — *Prospection archéologique dans la Lékié et étude particulière du site de Nkometou (Mfomakap)*. Mémoire de maîtrise, Université de Yaoundé.
- ESSOMBA J.M., 1987. — Le fer dans le développement des sociétés traditionnelles du Sud Cameroun. Yaoundé. *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines*, 3 (2) : 33-65.
- JAUZE J.B., 1944. — Contribution à l'étude de l'archéologie au Cameroun. *Bulletin de la société d'études Camerounaises*, 8 : 105-123.
- LABURTHE-TOLRA PH., 1981. — *Les seigneurs de la forêt. Essai sur le passé historique, l'organisation sociale et les normes éthiques des Beti du Cameroun*. Publications de la Sorbonne, Paris.
- LANGOHR R., SCOPPA C.O., VAN WAMBEKE A., 1976. — The Use of a comparative particle size distribution index for numerical classification of soil parent material. Application to Mollisols of Argentina Pampa. *Géoderma*, 15 : 305-312.
- MARET, P. DE, 1985. — Recent archaeological research and dates from Central Africa. *Journal of African History*, 26 (2) : 129-148.
- MARET P. DE, CLIST B., MBIDA C., 1983. — Belgian archaeological mission in Cameroon, 1983 field season. *Nyame Akuma*, 23 : 5-6.
- WOTZKA H.P., 1993. — Zur Tradition der Keramik Deponierung im äquatorialen Regenwald Zaires : Ein Bekenntnis zur allgemeinvergleichende Analogie. *Ethnographische Archäologische Zeitschrift*, 30 : 251-283.

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES
AU CAMEROUN MÉRIDIONAL :
RÉSULTATS DES PROSPECTIONS ET HYPOTHÈSES
SUR LES PHASES DE PEUPEMENT

Martin ELOUGA¹

Résumé

Le projet de recherche sur le Néolithique et l'Âge du fer dans le bassin moyen de la Sanaga (départements de la Lékié, du Mbam et Kim, du Mbam et Inoubou), s'intègre dans le programme conjoint MRST-Orstom. C'est dans le cadre de cette coopération scientifique que nous conduisons les travaux actuels de recherche archéologique dont la problématique s'articule autour de questions chrono-culturelles, du peuplement et de l'évolution des milieux. Le projet, commencé en 1990, a suffisamment avancé dans son exécution au regard des premiers résultats obtenus, et il importe d'en diffuser les principaux éléments. Dans la présente communication, nous présentons spécifiquement un état des résultats des trois dernières années de recherche. Ces résultats nous permettent de proposer des hypothèses sur les modes d'occupation de l'espace dans le Cameroun méridional et sur les phases de peuplement de cette sous-région actuellement habitée par des locuteurs bantou. Les perspectives se définissent par rapport aux résultats déjà obtenus et par rapport aux hypothèses émises. Une extension de la prospection au plateau de l'Adamaoua et sa poursuite dans les départements déjà couverts permettront l'élaboration de la carte archéologique du Cameroun central. De plus, une exploitation optimale des sites répertoriés est envisagée. C'est le moyen par lequel des données pertinentes sur le peuplement ancien de la région et sur l'évolution des paléo-milieux peuvent être accumulées.

Abstract

The archaeological project on the Neolithic and Iron Age has been conducted under the auspices of the Ministry of Scientific Research and Orstom. The main problems raised are related to material cultures in their chronology, human occupations and paleo-environments. The analysis of the material from the excavated sites and the radiocarbon dates lead to the formulation of some hypothesis on the human occupation.

1. Archéologue, département des Arts et Archéologie, F.A.L.S.H., Université de Yaoundé I, BP 755, Yaoundé.

INTRODUCTION

Les recherches archéologiques en cours dans le bassin moyen de la Sanaga s'intègrent dans le programme « Néolithique et Âge du fer au Cameroun méridional », conjointement supervisé par le MRST et l'Orstom, et relié depuis 1993–1994, à deux nouveaux programmes, ECOFIT (Ecologie et paléo-écologie des forêts inter-tropicales) d'une part, « Ecosystèmes et équilibre du milieu dans les sociétés à économie de subsistance en Afrique Centrale (Pays Tikar) » de l'autre. Le partenariat ainsi instauré contribue à trouver des réponses à des questions de fond, relatives à l'occupation humaine ancienne de la région étudiée, à la connaissance des chronologies et des cultures matérielles, et au dynamisme probable des paysages végétaux consécutifs, dans une certaine mesure, à une anthropisation séculaire ou millénaire. Les travaux commencés sur les rives gauche et droite de la Sanaga appliquent une approche pluri-disciplinaire qui suscite, pour une même problématique, l'intervention des sciences humaines et des sciences de la nature. Les résultats de prospections et d'analyses diverses des dernières années de recherche donnent lieu à la formulation des hypothèses sur le mode d'occupation de l'espace et sur les phases du peuplement.

DELIMITATION, CONTEXTE GEOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE DU CHAMP DE RECHERCHE

Notre champ de recherche couvre les départements du Mbam et Kim, du Mbam et Inoubou et de la Lekié (Figure 12.1). Une extension de ce champ à l'Adamaoua et de part et d'autre de l'embouchure et du cours moyen de la Sanaga — Haute Sanaga, Sanaga maritime, Nyong et Kellé — est envisagée pour une meilleure approche des problèmes ethno-génétiques, de définition des aires culturelles du passé récent ou ancien du Cameroun méridional. Il convient de ne pas s'attacher au découpage administratif actuel que ces noms de lieux supposent mais bien aux ensembles géographiques qu'ils sous-tendent.

I. — Contexte géographique

La région couverte par nos recherches est partie intégrante du plateau Sud Camerounais qui s'individualise par des traits géomorphologiques, climatiques, pédologiques et phytogéographiques spécifiques. Ce plateau est une pénéplaine faiblement ondulée de 650 m d'altitude moyenne. Ce relief pénéplané se distingue par sa monotonie, rompue par la présence des massifs dans les parties méridionale, occidentale et septentrionale où se dressent respectivement ceux du Ntem et de Ngovayang ; les collines de Yaoundé et le massif de Mbaminkom à Okola ; ceux de Ngoro, enfin les massifs de Yoko et de Ndikinimeki qui marquent la transition topographique entre le plateau Sud-Camerounais et les hauts plateaux de l'Ouest et de l'Adamaoua (Vallerie, 1973 : 5–16). Ces massifs, isolés ou organisés en chaîne, sont sur les lignes de partage des eaux du Nyong et du Ntem drainées principalement par la Sanaga, fleuve très impliqué dans les mythes d'origine

des populations actuelles. Les grandes lignes structurales et topographiques décrites apparaissent, après les premières expériences de recherche sur le terrain, comme des unités dont il faut tenir compte au cours de la prospection des sites, car il est certain qu'elles ont été les lieux privilégiés d'aménagement de l'habitat.

Le plateau Sud Camerounais est soumis aux influences du climat guinéen à quatre saisons. La pluviosité moyenne annuelle oscille entre 1 400 mm et 1 600 mm. Mais plusieurs facteurs, liés à la topographie, à la présence de la mer et aux couvertures végétales forestières, modifient localement ces données pluviométriques générales. Les régions de Yaoundé et de Yoko sont, par exemple, plus arrosées que celles de Ntui et de Bafia ou de Bokito (Vallerie, 1973 : 19).

Les sols qui se forment sous l'influence de ce climat chaud et humide sont en général ferrallitiques et riches en goethite. La présence de ce type de sol dans la région a dû être un facteur important de développement de la paléo-métallurgie du fer dont les vestiges sont découverts sur l'ensemble des secteurs déjà prospectés.

Les formations végétales sont représentées par la forêt et la savane. La forêt dense, riche en Sterculiacées, recouvre le sud du plateau (Letouzey, 1968). Mais elle est dégradée par les défrichements et remplacée par des cacaoyères poussant sous l'ombre de grands arbres, tels que *Terminalia superba*, *Elaeis guineensis*, *Cola heterophylla*, ou par des jachères forestières à *Musanga cercropioides*, *Albizia zygia*, *Elaeis guineensis* et *Anthocleista nobilis*. Légèrement au Nord du 4° de latitude, la forêt cède progressivement la place à une végétation assez ouverte de forêt et de savane. Cette mosaïque couvre surtout la rive droite de la Sanaga que peuplaient les habitants actuels de la rive gauche, il y a quelques siècles. Au regard de la reforestation actuelle, il faudra retracer l'histoire de cette mosaïque et évaluer l'impact du facteur anthropique sur son évolution.

Les conditions environnementales ainsi décrites, qui n'ont pas par ailleurs beaucoup changé au cours des trois ou quatre derniers siècles comme le montrent quelques restes fauniques et végétaux, semblent avoir favorisé l'installation humaine comme l'attestent les nombreux sites archéologiques déjà repertoriés. Il ne reste plus qu'à définir les cadres chronologiques de ce peuplement ancien, moins connu que le peuplement actuel de souche essentiellement bantou.

II. — Aperçu historique

Le bassin moyen de la Sanaga a en effet été peuplé au cours des siècles précédents par des locuteurs bantou, à l'exception des Tikar et des Voute que l'ethno-génèse rattache aux populations de souche soudanaise. (Dugast, 1949 ; Mveng, 1963 ; Mohammadou, 1986). Le dernier site d'habitat de ces populations, installées actuellement sur les rives gauche et droite de la Sanaga, est le plateau de l'Adamaoua, suivant les traditions et les mythes ethno-génétiques (Ombolo, 1978 ; Laburthe-Tolra, 1981 ; Mohammadou, 1986). La poussée peul, les frictions internes ou inter-tribales ainsi que l'expansion démographique expliquent le déferlement des Voute, Tikar, Beti et Yambassa des hauts plateaux de l'Adamaoua vers leur territoire actuel, sur lequel ils se sont fixés davantage encore sous la pression de l'administration coloniale, allemande puis française.

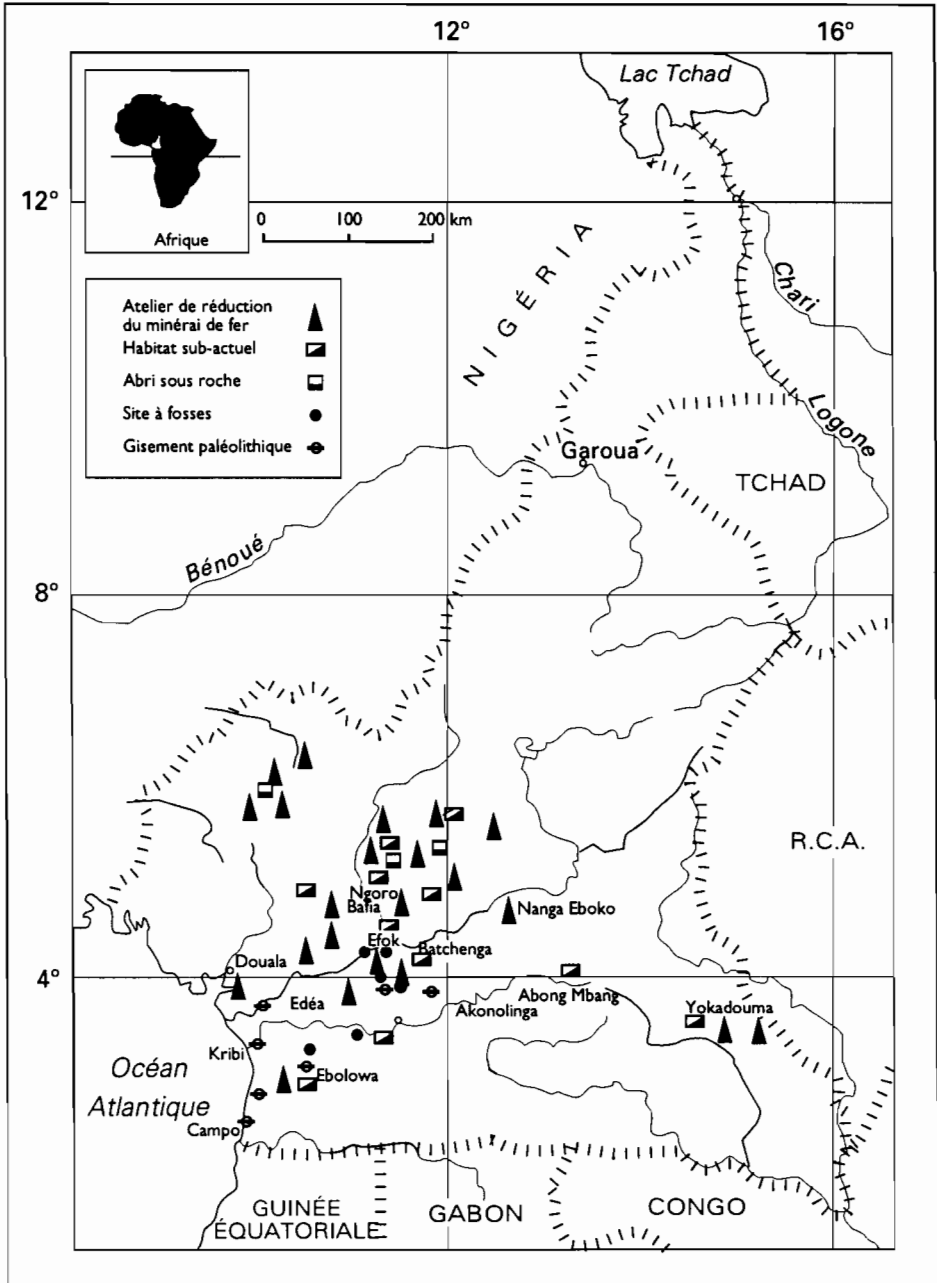


Figure 12.1 — Carte des sites archéologiques du Sud Cameroun et des phases du peuplement

III. — Carte archeologique et typologie des sites

Les sites découverts ont fait l'objet d'une première cartographie. La carte des sites obtenue (Figure 12.1) exprime mieux l'état des recherches et le contexte archéologique de la région.

TYPLOGIE DES SITES

Les gisements ont été classés suivant les structures archéologiques observées *in situ*, les cultures matérielles et les données chronologiques. Les sites cartographiés se différencient en sites à fosses, ateliers de réduction du minerai de fer, habitats sub-actuels, et abris sous-roche.

I. — Les sites à fosses

Dans l'état actuel des recherches, ces sites ont surtout été découverts sur la rive gauche de la Sanaga, dans une aire géographique s'étendant du département de la Lekié au département du Nyong et Soo (De Maret, 1985 ; 1992 ; Atangana, 1988 ; Mbida, 1992). La structure spécifique de ce type de site est la fosse détritique de diamètre et de profondeur variables (Figures 12.2–12.3). Le contenu des fosses est un mélange de terre meuble, de tessons de poterie, de fragments de meules et de molette, d'amandes brûlées de *Canarium schweinfurthii* et d'*Elaeis guineensis*, exceptionnellement de scories ou d'herminettes polies. La nature des vestiges permet d'avancer l'hypothèse d'une utilisation secondaire des fosses comme dépotoirs. On sait que ces excavations ont été intentionnellement creusées. Leur densité par unité de surface indique un usage initial différent de celui que révèle leur contenu actuel.

Pour cet usage primaire, plusieurs hypothèses ont été proposées. Ces fosses seraient des silos de conservation de denrées alimentaires (De Maret, 1985 ; Atangana, 1988), hypothèse difficilement acceptable lorsqu'on tient compte du contexte climatique assez

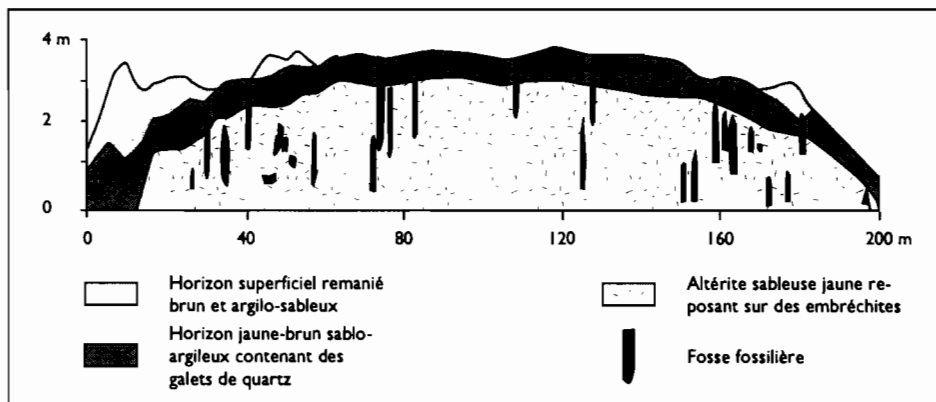
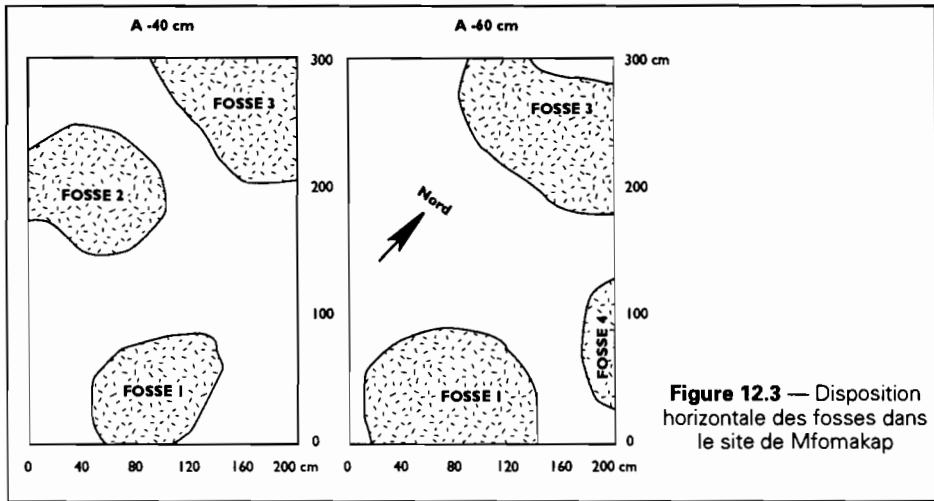


Figure 12.2 — Profil des sols et position stratigraphique des fosses dans le site d'Avoh



humide de l'époque comme l'attestent les macro-restes végétaux et l'absence apparente de reste d'aliments dans les fosses fouillées. Une autre hypothèse fait de ces fosses des puits d'extraction de la matière première nécessaire à la production de céramique ou à la construction des cases. Une telle hypothèse devrait être étayée par des expérimentations, notamment en ce qui concerne la céramique. L'idée de fosses de chasse a également été avancée, mais elle est moins convaincante, à cause de la densité de ces excavations et leurs dimensions très variables : de 1 à 3 m de diamètre et 1,20 à 5 mètres de profondeur.

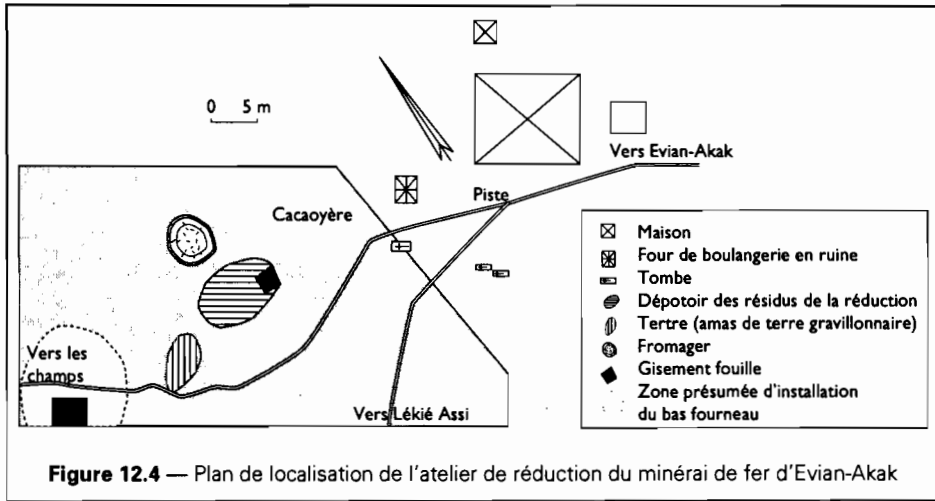
La chronologie des sites à fosses se précise avec les datations au radiocarbone sur les sites d'Avoh (Figure 12.2) et de Mfomakap (Figure 12.3) s'énonçant comme suit :

- ◆ Avoh : Ly-5203 : 2370 ± 65 BP ;
- ◆ Mfomakap : Beta-22493 : 2360 ± 120 BP ; Beta-19465 : 2596 ± 220 BP ; Beta-22495 : 2380 ± 70 BP.

Ces dates concordent avec celles obtenues à Obobogo, Ndindan et Okolo (De Maret, 1992 : 261–262). Les cultures matérielles et les dates nous situent à une séquence transitoire entre le Néolithique et l'Âge du fer.

II. — Les ateliers de réduction du minerai de fer

Les ateliers de réduction ont été découverts sur l'ensemble de la région étudiée. Leur densité est importante, comparativement à celle des sites à fosses. Les vestiges de paléo-métallurgie se différencient en puits d'extraction du minerai de fer, en structures de réduction du minerai avec présence de fourneau, en ferriers et dépotoirs des résidus de la fonte (Figure 12.4). Trois sites ont pu être datés : Nguila, Evian-Akak et Mfomakap. Les âges obtenus sont les suivants :



- ◆ Nguila : Ly-5457 : 245 ± 45 BP ; Ly-5456 : 175 ± 40 BP ;
- ◆ Evian-Akak : Ly-5454 : moderne, antérieur à 1955 ; Ly-5455 : moderne, antérieur à 1955 ;
- ◆ Mfomakap : Hv-12853 : 1920 ± 60 BP.

Ces dates les situent après J.C. : au début du premier millénaire, au milieu du second millénaire et à la fin du XIX^e siècle. Cette dernière période vit l'administration coloniale allemande sévir contre toute activité de production du fer et imposait l'installation des populations le long des axes routiers en création.

III. — Les habitats sub-actuels

La carte archéologique montre une répartition assez large des sites d'habitat. Gisements au sommet d'interfluve, on y découvre, en place, une abondante poterie, des traces d'habitation, du matériel lithique de broyage — meules et molettes — et parfois des vestiges d'une activité paléo-métallurgique. Une première série de dates obtenues sur les sites d'Elig-Kono, Evian Akak et Nguila les situe entre le XIV^e et le XIX^e siècle de notre ère.

- ◆ Elig-Kono : Ly-5201 : 495 ± 40 BP ; Ly-5202 : 475 ± 50 BP ;
- ◆ Nguila : Ly-5456 : 175 ± 40 BP ; Ly-5457 : 245 ± 45 BP ;
- ◆ Evian Akak : Ly-5455 : moderne, antérieur à 1955 ; Ly-5454 : moderne, antérieur à 1955.

Toutes ces dates, associées aux cultures matérielles découvertes *in situ*, attestent l'appartenance des habitats étudiés à l'Âge du fer.

IV. — Les abris sous roche

Les abris sous roche découverts dans le bassin moyen de la Sanaga sont Loua, Linté, Mindjomo, Yassem et Ino. Aucun de ces abris n'a fait l'objet d'une fouille. Lieux sacrés pour la plupart, leur accès y est restrictif. Ces restrictions et les conditions nécessaires pour organiser un travail de recherche archéologique dans ces probables habitats préhistoriques expliquent l'absence d'exploitation actuelle des abris déjà identifiés sur les rives gauche et droite de la Sanaga. Ils n'ont fourni dans l'état actuel des recherches, aucune donnée exploitable pour la définition des phases du peuplement préhistorique ou protohistorique.

HYPOTHESES SUR LE MODE D'OCCUPATION DE L'ESPACE ET DES PHASES DU PEUPEMENT

Les résultats des prospections et des travaux sur ces sites donnent lieu à une réflexion sur le mode d'occupation de l'espace par les populations anciennes du Sud Cameroun et sur les phases du peuplement de la sous-région.

I. — Mode d'occupation de l'espace

Les sites découverts dans le bassin moyen de la Sanaga sont des établissements de plein air, à l'exception des abris sous roche, se localisant spécifiquement sur les sommets de plateaux, d'interfluvés ou de collines. Ce choix topographique laisse penser que, au cours des quatre ou cinq derniers millénaires, les bas-fonds sont restés vides, l'homme n'y ayant pas aménagé son habitat. Cette occupation qui privilégie l'altitude, s'oppose au scénario observé dans la partie septentrionale du Cameroun où les populations préhistoriques et protohistoriques ont fixé leur habitat dans les vallées de cours d'eau (Marliac, 1991 ; Digara, 1988).

Le choix d'un élément topographique, pour l'aménagement du village ou du campement, peut être considéré comme le résultat des stratégies développées par les populations anciennes pour s'adapter à leur environnement naturel. Si l'hypothèse d'un climat assez humide est retenue, il semble évident que les sommets, plus salubres, offraient un cadre de vie acceptable et moins contraignant que les bas-fonds probablement marécageux, insalubres et difficiles à aménager.

La situation des établissements humains de l'Âge du fer récent est stratégique. Suivant les données orales (Tsala Onana, Okala Ignace, Sadjo, Sangouin Wouri), les sommets de plateau ou de colline étaient des points de refuge par excellence pour des populations vivant dans un contexte de guerre perpétuelle et donc exposées à des invasions.

Les vestiges matériels découverts dans les sites laissent penser à leur occupation permanente. Nous ne disposons pas encore de données suffisantes sur les abris sous roche et les sites du paléolithique mis au jour par Omi (Omi, 1982). Nous ne pouvons, par conséquent, pas statuer sur le caractère permanent ou temporaire de leur occupation.

La gestion de l'espace, dont rendent compte les résultats des prospections et des analyses des vestiges matériels, s'est opérée à des échelles de temps différentes par rapport à celles concernant les premières hypothèses sur les phases du peuplement du Cameroun méridional.

II. — Hypothèses sur les phases du peuplement

Les hypothèses sur les étapes du peuplement ont été envisagées sur la base des cultures matérielles étudiées et de l'âge des sites archéologiques. Dans l'état actuel des recherches et des données disponibles, nous proposons trois phases d'occupation ancienne du Cameroun méridional.

- ◆ la phase I, que nous avons définie à partir des résultats de Omi (Omi, 1977 et Omi et Kato, 1982);
- ◆ la phase II qui se dégage des sites à fosses;
- ◆ la phase III, représentée par les sites d'habitat sub-actuel et les ateliers de réduction du minerai de fer. Le peuplement actuel de la région en est un continuum.

La phase I

La phase I, plus ancienne (Figure 12.1), suivant les données archéologiques d'Omi, a été découverte au nord-est d'Obala et dans les environs de Yaoundé (Omi, 1982 : 25). Sur le plan culturel, ce peuplement se situerait de la fin du paléolithique moyen au paléolithique supérieur, au regard des industries lithiques à bifaces et sur éclats collectés dans les sites (Figure 12.5). Sur le plan chronologique, la séquence de référence proposée par Omi est située entre 41 000 BC et 12 500 BC. Nous intégrons ces données comme base de travail. Cependant, elles ne sauraient être définitives, compte tenu des insuffisances constatées dans la démarche de l'auteur. En effet, ces données ne sont pas le résultat d'un travail archéologique systématique, mais d'une recherche géomorphologique à l'intérieur de laquelle on a su valoriser le volet archéologique.

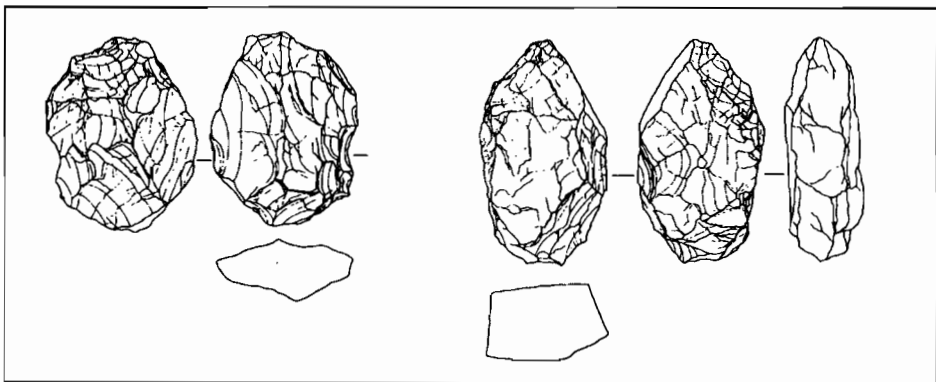


Figure 12.5 — Biface de la région d'Obala : phase I du peuplement (d'après Omi, 1977)

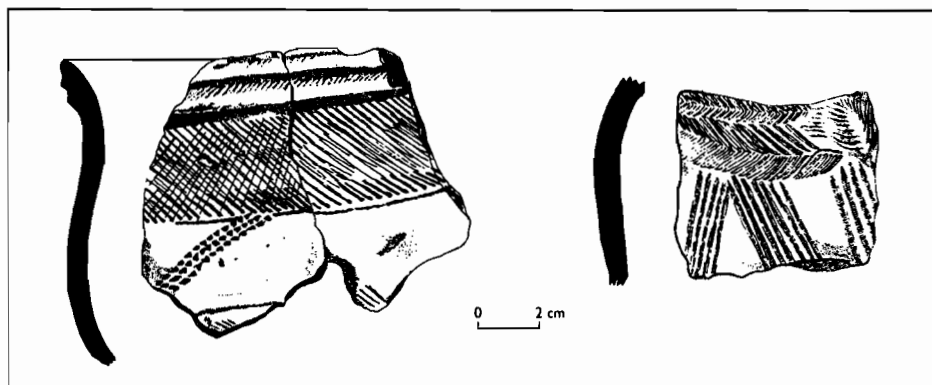


Figure 12.6 — Poterie du site d'Avoh, phase II du peuplement

La phase II

La phase II du peuplement du Cameroun méridional est représentée par les sites à fosses découverts dans la Lékié (Elouga, 1991), à Yaoundé et sur l'axe Mbalmayo – Ebolowa (Mbida, 1992 : 6–8) (Figure 12.6). Ces fosses, et le matériel archéologique qu'elles renferment, indiquent un début de sédentarisation et de production du fer. Nous les rattachons à une période transitoire entre Néolithique et Âge du fer, au regard des ensembles de cultures matérielles qui comprennent des haches polies, des herminettes, des meules et molettes, des polissoirs, une abondante poterie à décor cannelé, des tuyères et des scories de fonte (Figure 12.7). Une première série de datations radiocarbone permet de situer ce peuplement entre $6\,020 \pm 505$ BP et $1\,920 \pm 60$ BP environ (De Maret, 1992 : 252–256 ; Essomba, 1991 ; Elouga, 1991).

Phase III

La phase III du peuplement est indiquée par les cultures matérielles et les données chronologiques des sites d'habitat sub-actuel et des ateliers de réduction du minerai de fer (Figure 12.1). L'appartenance culturelle de cette phase à l'Âge du fer est prouvée par la nature des vestiges matériels trouvés *in situ* : la poterie (Figure 12.7), les fragments de tuyères et de soufflets, les scories de réduction du minerai de fer, les foyers de forge, les fourneaux en ruine, exceptionnellement les outils en fer très oxydés. Le cadre chronologique défini pour cette phase III a comme repères le XIV^e et le XIX^e siècle tels que le montrent les dates d'Elig-Kono : 495 ± 40 BP et 425 ± 50 BP ; de Nguila : 175 ± 45 BP ; de Pong Solo : 222 ± 70 BP (Beta-15800 pour cette dernière, et Beta-2358 : 100 ± 70 BP) et d'Evian Akak.

Cette phase III du peuplement est articulée autour de la phase actuelle : la continuité chronologique et culturelle de la phase III et de l'actuelle, qu'on peut considérer comme la phase IV du peuplement, est incontestable. Sur le plan archéologique, les structures d'habitat, les sépultures, les fonds de cases, les vestiges céramiques et de paléo-métallurgie, marquent cette continuité. De plus, les données orales et la toponymie semblent attester le lien entre les villages actuels et les habitats des quatre derniers siècles, qui constituent leurs anciens sites.

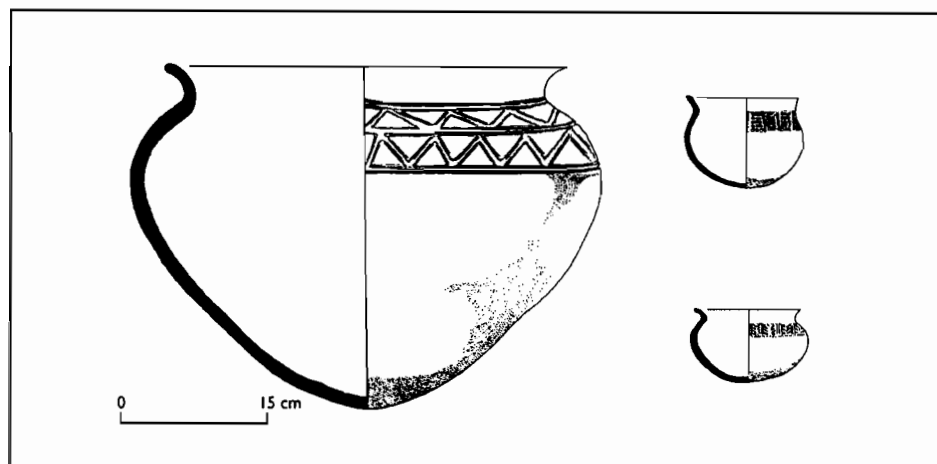


Figure 12.7 — Poterie du site d'Elig-Kono, phase III du peuplement (sub-actuel)

D'une manière générale, des hiatus apparaissent entre la phase I et la phase II et entre la phase II et la phase III. Les premiers résultats de recherche montrent que le peuplement n'a pas été continu. Les discontinuités constatées s'expliquent peut-être par une insuffisance des recherches, hypothèse la plus probable. Cette absence de travaux et, partant de résultats, incite à une intensification des prospections dans le bassin moyen de la Sanaga. Une situation de vide démographique, pour laquelle il faudrait trouver des explications, peut être également avancée.

CONCLUSION

Les données archéologiques nous éclairent de plus en plus sur le peuplement ancien du Cameroun méridional, et offrent des possibilités de définition de son extension géographique et de ses cadres chronologiques. Mais le contexte paléo-environnemental dans lequel ce peuplement s'est effectué reste peu connu. Il importe donc d'envisager des recherches pluridisciplinaires tournées vers la connaissance des paléo-milieus des sites étudiés et d'évaluer si possible l'action anthropique sur leur évolution.

BIBLIOGRAPHIE

- ATANGANA CH., 1988. *Archéologie du Cameroun Méridional: Etude du site d'Okolo*. Thèse de Doctorat de 3ème cycle, Université de Paris I. 340 p.
- CLAES P., 1966. — *Dictionnaire des villages de la Lékié*, Orstom, I .S.H., n° 29, Yaoundé.
- CLAES P., 1969. — *Dictionnaire des villages du Mbam*. Paris. Orstom. 2^e édition. I.S.H. n° 52, Yaoundé.

- CLAES P., 1985. — *Contribution à l'étude des céramiques anciennes des environs de Yaoundé*, Mémoire de Licence, Université de Bruxelles.
- DIGARA CL., 1988. — *Le paléolithique au Cameroun septentrional : prospection et étude technologique d'ensembles lithiques*. Nanterre. Thèse de Doctorat de 3ème cycle. Paris X Nanterre.
- DUGAST I., 1949. — *Inventaire ethnique du Sud Cameroun*, Mémoire de l'IFAN, série population, n° 1.
- ELOUGA M., 1989. — Prospection archéologique dans la région Lékié-Mbam (Sud-Cameroun). Bilan et Perspectives : 1983-1988. *NSI*, 5 : 4-8.
- ELOUGA M., 1991. — *Archéologie du Cameroun Méridional. Prospection des sites et premières données sur l'Âge du Fer*, MINRST-Orstom, Rapport Scientifique.
- ESSOMBA J.M., 1991. — *Le fer dans le passé des populations du Sud Cameroun*. Thèse de doctorat d'Etat. Université de Paris I, Panthéon-Sorbonne. T 1-2.
- ESSOMBA J.M., 1992. — *L'Archéologie au Cameroun*. Actes du premiers Colloque International de Yaoundé (6-9 janvier 1986). Karthala, Paris, 383 p.
- LABURTHE-TOLRA P., 1981. — *Les seigneurs de la forêt*. Publication de la Sorbonne, Paris.
- LANFRANCHI R., SCHWARTZ D., 1990. — *Paysages quaternaires de l'Afrique Centrale atlantique*. Orstom, série Didactiques, Paris, 515 p.
- LANFRANCHI R., CLIST B., 1991. — *Aux origines de l'Afrique Centrale*. Centre Culturel Français/CICIBA, SEPIA, Libreville.
- LETOUZEY R., 1968. — *Étude phytogéographique du Cameroun*. Lechevalier, Paris.
- MALEY J., 1992. — Mise en évidence d'une péjoration climatique entre 2 500 et 2 000 ans BP en Afrique Tropicale humide. *Bulletin de la Société géologique de France*, 3 : 363-365.
- MARET P. DE, 1985. — Recent archaeological research and dates from central Africa. *Journal of African History*, 26 (2) : 129-148.
- MARET P. DE, 1992. — Sédentarisation, agriculture et métallurgie du Sud Cameroun. Synthèse des recherches depuis 1978. In : Essomba J.M. (Éd.), *L'Archéologie au Cameroun*, Actes du 1^{er} colloque international, Yaoundé, (janvier 1986). Karthala, Paris, pp. 247-262.
- MARLIAC A., 1991. — *De la préhistoire à l'histoire au Cameroun septentrional*. Orstom, collection Études et Thèses, Paris, 2 vol., 942 p.
- MBIDA C., 1992. — Étude préliminaire du site de Ndindan et datation d'une première série de fosses. In : Essomba J.M. (Éd.), *L'Archéologie au Cameroun*, Actes du 1^{er} colloque international, Yaoundé, (janvier 1986). Karthala, Paris, pp. 263-284.
- MVENG E., 1963. — *Histoire du Cameroun*. Présence Africaine, Paris.
- MOHAMMADOU E., 1986. — *Traditions d'origine des peuples du centre et de l'ouest du Cameroun*. ILCA, Moriwichi Tonikawa, Tokyo.
- OMBOLO J.P., 1978. — *Les Eton du Cameroun*. Université de Yaoundé, Yaoundé (multigraph.).
- OMI G., 1977. — *Prehistoric sites and implements in Cameroon*. Nagoya, Japon.
- OMI G., KATO Y., 1982. — Paleolithic implements in Cameroon. In : Kadamura H., (Ed.), *Geomorphology and environmental changes in the forest and savanna of Cameroon*. Hokkaido University, Sapporo, pp. 105-133.
- VALLERIE M., 1973. — *Contribution à l'étude des sols du Centre Sud du Cameroun*. Orstom, Série Travaux et Documents n° 29, Paris.

HISTOIRE DU PEUPEMENT ET DE LA TRANSFORMATION DES PAYSAGES

Jean-Paul OSSAH MVONDO¹

Résumé

Avec la collaboration de l'Orstom, le nouveau programme sur le peuplement et la transformation du paysage avait pour but de déceler les facteurs de l'évolution de l'écosystème forestier. Notre zone de recherche est comprise entre les 9° et 13° de longitude Est et entre les 2° et 3°5' de latitude Nord, couvrant ainsi la Province du Sud Cameroun. La première phase de recherche consistait à identifier les sites, leur couverture spatiale, puis le matériel archéologique. La méthode de travail s'est basée sur la lecture des cartes au 1/200 000^e, la prospection à pied, les toponymes et les enquêtes orales. Certains sites découverts ont été sondés et fouillés. Ainsi, la répartition spatiale des sites couvre les quatre départements de la province. Le département du Dja et Lobo a livré les sites de Ekom, Ze et Alat Makay. La vallée du Ntem comprend les sites de Mekomo et Biyan, le département de la Mvilla les sites de Biton et Mvamyeton, et le département de l'Océan le site de Nkoongop. Le matériel récolté est varié et abondant. Les prochains travaux s'orienteront vers l'analyse du matériel, l'établissement des séquences chronologiques et la poursuite des fouilles afin de déceler les relations entre l'homme et la forêt dans l'histoire.

Abstract

With the collaboration of Orstom the new program on populations and the transformation of the forest had as goal to discover the evolution factors of the forest ecosystem. The limit of our research area falls between 9° and 13° longitude East, and 2° and 3°5' latitude North, that covers the south province. The first phase consisted in identifying the sites, their spatial area and their archaeological material. The research method was based principally on map reading, oral interviews, foot prospection and landmark places. Some of the sites discovered were tested and excavated. Consequently, the total of the above sites constitute the four divisions of the South Province as follows. Dja and Lobo division includes the sites of Ekom, Ze and Alat Makay. Ntem valley Division contains Mekomo and Biyan sites; Mvilla Division those of Biton and Mvamyeton; Ocean Division the settlement of Nkoongop. The artefacts discovered were abundant and varied in their composition. The next phase will be constituted by analysis of the remains and determining their chronological sequences. Excavation work will be pursued so as to determine the relationship that existed between man and the forest in the past.

1. Archéologue, Professeur d'Histoire à l'École Normale Supérieure de Yaoundé, B.P. 47, Yaoundé

INTRODUCTION

Le Cameroun a connu, depuis l'indépendance, des programmes de recherche archéologique alimentant la connaissance sur son histoire ancienne. Des travaux de préhistoire et d'archéologie furent relancés en 1991 grâce à la collaboration entre l'ancien Institut des Sciences Humaines et l'Orstom. Le programme fut intitulé « Préhistoire et Archéologie au Cameroun », comprenant un volet « Histoire du peuplement et transformation des paysages » plus particulièrement axé sur le Nord Cameroun et placé sous la responsabilité d'Alain Marliac, Directeur de recherche à l'Orstom.

Au niveau méthodologique, les objectifs généraux de la partie du programme consacrée au sud étaient de faciliter une approche pluridisciplinaire sur le peuplement intégrant à la fois l'écologie, la géologie, les sciences de l'environnement et les sciences historiques. Ce nouveau thème avait aussi pour but de décrire les anciens paysages forestiers, et de déceler l'évolution puis les différentes mutations de cet écosystème. Les facteurs et les mobiles de leurs transformations devaient aussi être examinés. Enfin, il fallait étudier comment les peuplements et l'occupation de l'espace forestier se sont organisés dans ce contexte. Pour appliquer ce programme, l'espace de recherche choisi fut une zone frontalière du Congo, du Gabon et de la Guinée équatoriale. Elle est comprise entre les 9° et 13° de longitude Ouest et entre les 2° et 3,5° de latitude Nord, au sud du fleuve Nyong, frontière naturelle entre la Province du Sud et celle du Centre. L'objectif intermédiaire était de repérer, puis de localiser des sites dans une zone au couvert végétal dense, mais aussi de procéder à quelques sondages et à des fouilles. Cette première étape de recueil de l'information et de données utilisables rencontrant différents objectifs du programme général, a connu des résultats encourageants. Cet exposé rend compte de la couverture spatiale des sites et du matériel archéologique, puis donne des perspectives de recherche.

I. — Méthode de recherche

La province du Sud se compose des départements de l'Océan, de la Mvilla, du Dja et Lobo, et englobe la vallée du Ntem. Pour couvrir archéologiquement cet espace, plusieurs méthodes de prospection furent utilisées tenant compte des difficultés de circulation en territoire forestier. La première fut les enquêtes orales qui consistaient à interroger les anciens sur les zones de peuplement passée et les espaces repris ou délaissés par la forêt sous l'action anthropique. La seconde méthode fut la recherche des anciens villages dans la forêt en se référant aux variations du couvert arboré. L'utilisation des toponymes nous guida dans l'identification de zones de peuplement ancien. La carte au 1/200 000^e a permis de porter sur plan l'occupation des sols, leur orientation et l'évolution de l'habitat forestier.

Enfin la prospection à pied dans la forêt repéra des vestiges enfouis dans les broussailles. Certains sites firent l'objet de sondage et de fouille pour vérifier l'importance de leur stratigraphie et de leur matériel archéologique. La fouille fut effectuée sur les plus accessibles et ceux dont l'excavation nécessitait peu de personnel et de moyens (Ossah Mvondo, 1991).

II. — Répartition des sites

L'application des différentes méthodes de prospection a permis la découverte et l'identification de huit sites dans la province du Sud. Plusieurs méthodes de restitution peuvent permettre une répartition spatiale des sites dont ont déjà rendu compte plusieurs auteurs (Hagget, 1973 ; Hodder, 1978 ; Hodder et Orton, 1976). Elles s'appuient sur la morphologie des sites, de leurs effectifs, de leur taille, puis de leurs fonctions. Nous présenterons nos résultats par unité administrative dans la mesure où cela correspond au déroulement effectif de la prospection. Nous distinguerons donc les sites des départements du Dja et Lobo de la vallée du Ntem, de la Mvilla et de l'Océan.

II.1 — Département du Dja et Lobo

Trois gisements furent repérés : Ekom, Ze et Alat Makay (Ossah Mvondo, 1993a).

Le site d'Ekom

Lat 2° N, long 12°40 E. Il se localise à 1 km de Djoum sur la route de Sangmélina. Il est actuellement recolonisé par les arbres. Le matériel recueilli après un sondage sur 1 m² se compose de quelques morceaux de céramique, de scories et surtout d'une enclume en place. L'enclume et les scories attestent la pratique des activités métallurgiques. L'enclume, qui mesure 68 cm de long, porte des traces d'usure.

Le site de Ze

Lat 2° N, long 13°25 E. Situé dans l'arrondissement de Mintom, le gisement est compris dans le village de Ze, à 1 km de Mintom ville, sur la route Mintom-Dja. Les sondages ont permis de découvrir les témoins d'une occupation ancienne. Dans une fosse, des morceaux de céramique, une perle et un éclat furent extraits. La fosse, de forme rectangulaire, a une profondeur de 1,20 m, 1,50 m de long et 1,10 m de large. Les tessons, au nombre de dix-huit, comprennent 14 portions de corps et quatre de l'ouverture. La perle bleue ciel a un orifice de 2 mm de large.

Le site d'Alat Makay

Lat 2°58 N, long 13°28 E. Il s'agit d'un site à métallurgie du fer, localisé sur la rive du Dja. Il est inclus dans le village du même nom, sur la piste reliant Bi à Lomié, dans la cour de l'église E.P.C. du village. Les pluies fortes ont provoqué une érosion du sol le creusant sur 50 cm de profondeur, ce qui, en lessivant la couche d'argile superficielle, a mis à la surface de nombreuses scories, témoins de la métallurgie de fer. Le site recouvre un espace circulaire, de 4 m de diamètre. Les vestiges de surface se composent de scories de petites dimensions, de charbon de bois, d'un outil en pierre taillée. Aucun morceau de tuyère ne fut ramassé. Les autres sites de Akoafem et Akonotangan n'ont pas été visités.

Les traces d'occupation humaine significatives, telles que celles d'habitat et de métallurgie de fer, sont donc largement réparties dans le département du Dja et Lobo. Plusieurs vestiges lithiques et anthracologiques sont attestés. Les fouilles et les recherches, dans le cadre de la problématique générale, devront se poursuivre.

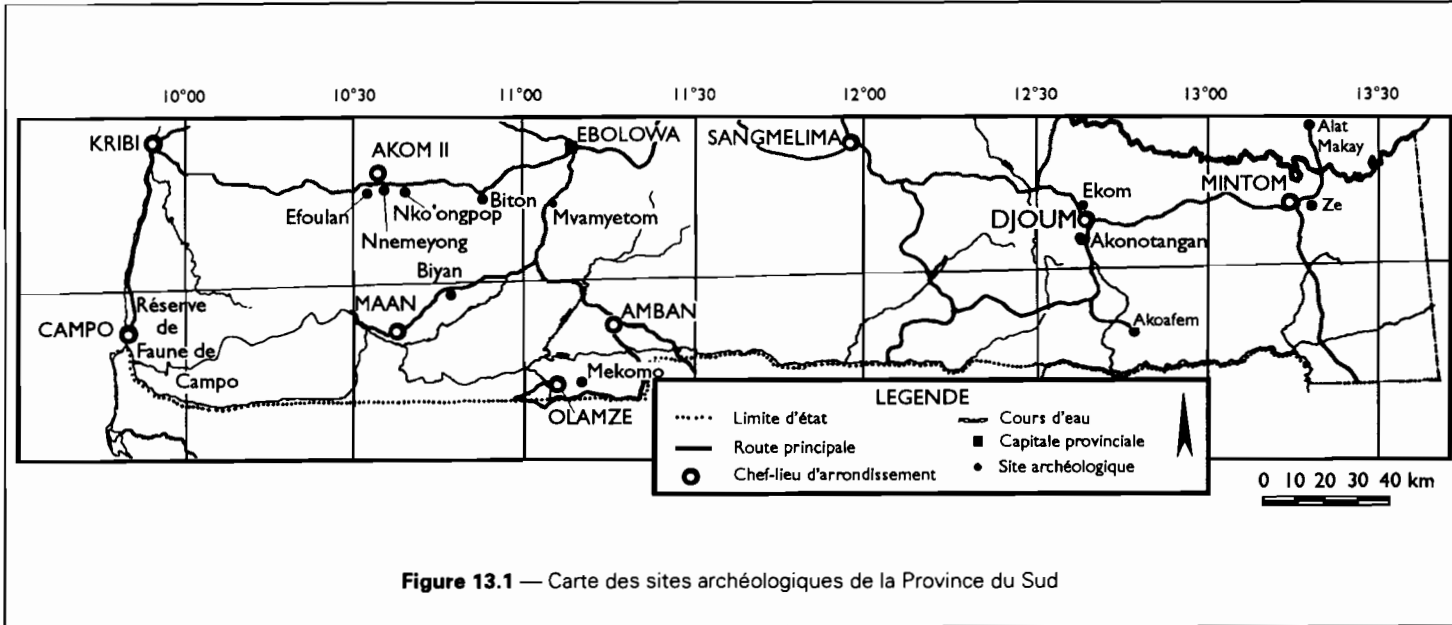


Figure 13.1 — Carte des sites archéologiques de la Province du Sud

II.2 — Département de la vallée du Ntem

Il a livré deux sites : Biyan et Mekomo.

Le site de Biyan

Lat 2°35 N, long 10°45 E. La prospection fut menée à Biyan, village situé sur la route de Meyo Centre à Ma'an en passant par Ebolowa. Les récoltes de surface ont permis d'identifier trois secteurs : le premier est Akoatan, un abri sous roche à 3 cavités. La cavité ouest est profonde, la cavité centrale comprend des dômes internes, alors que la cavité est a une forme de cuvette. Il n'a été trouvé aucun vestige dans l'abri, bien qu'au bord du cours d'eau deux haches taillées et polies aient été ramassées. Les pièces lithiques peuvent pourtant être mises en relation avec la grotte. La première hache est rectiligne et plate, de forme triangulaire mesurant 14 cm de long et 1 cm d'épaisseur. La seconde hache est ovoïde avec les deux extrémités arrondies.

Le deuxième secteur, Zookom, a livré en surface des scories de forme arrondie. Le dernier secteur Messeng a livré en surface 17 fragments de céramique, des haches polies et des scories (Ossah Mvondo, 1992).

Le site de Mekomo

Lat 2°15 N, long 11°40 E. Il se localise dans l'arrondissement d'Olamze, à quelques kilomètres de la frontière gabonaise et équato-guinéenne. La répartition des tessons sur le sol et l'existence d'un petit monticule recouvrent un secteur à fouiller, correspondant à l'étendue totale du site. Ces vestiges constituent l'essentiel du mobilier. La fouille elle-même consista à installer un carroyage de 4 m² de superficie, divisé en quatre carrés de 1 m² chacun. La division des carrés s'est opérée comme suit : A, B, C, D. Le carré A était localisé au nord-ouest, le B au nord-est, le D au sud-ouest et le C au sud-est. Les sondages C' et c' furent effectués à l'est du carroyage en prolongement des carrés B-C. L'analyse stratigraphique indique une première couche A, à 14 cm de profondeur, de coloration noire, contenant les vestiges ; une deuxième couche entre 15 cm et 3 cm de profondeur, stérile et argileuse, de couleur jaune (Ossah Mvondo, 1993b).

Le matériel récolté se compose de céramique, de métal, de noix de palme, de charbons de bois, de pièces de verre, de coquilles d'escargot. Le carré A a livré 13 coques de noix de palme, 27 tessons, 3 pièces de verre, et du charbon de bois. Le carré B livra 2 noix de palme, du charbon de bois, une pièce de verre et 13 tessons. Dans le carré C, furent exhumés une bague en métal, un objet perforé en plusieurs endroits, du charbon de bois, 6 coques de noix de palme et 30 tessons. Du carré D ne furent sortis que 31 tessons et du charbon de bois. Le sondage C' contenait un couteau en métal, une coquille d'escargot, un fond plat d'objet en fer perforé, 6 noix de palme et 7 tessons. Enfin le sondage c' fournit uniquement du charbon de bois. Plusieurs morceaux de charbons furent prélevés pour datation. A 30 m au nord-ouest de la fouille, furent identifiées deux pierres à aiguiser, avec des traces d'utilisation en surface. Au total, la fouille de Mekomo fut riche. Les données quantitatives indiquent 144 pièces réparties en quatre morceaux de verre, quatre objets en métal, une coquille d'escargot, 27 noix de palme et 108 tessons. La céramique est le mobilier le plus abondant. Participant à la fouille, le Dr. Ella a étudié les données pédologiques (Ella, 1993 : 5–10). L'étude du matériel faunique, pédologique,

métallurgique, des végétaux et de la céramique donnera des indications sur les relations entre l'homme et l'écosystème forestier de Mekomo à travers l'histoire.

II.3 — Département de la Mvilla

Deux sites furent identifiés : Biton et Mvamyetom.

Le site de Biton

Lat 2°40 N, long 10°50 E. Biton se situe à 50 km d'Ebolowa sur la route Ebolowa-Kribi. Les vestiges ont été repérés au lieu dit « Oton Melen ». C'est un site riche au regard de la variété et de l'abondance des vestiges de surface. L'on trouve en surface une terre noire qui se rencontre aussi dans les termitières, indicatives des sols anthropiques. Les vestiges importants se composent de nombreuses scories, de grandes tuyères, d'une enclume située dans le secteur sud, d'amas de charbon de bois. Le secteur nord comprend des palmiers anciens étranglés par les grands arbres. Ce secteur témoigne de l'évolution de la couverture arborée allant d'une forêt primaire, à une forêt secondaire, finissant en un taillis plusieurs fois remanié par l'homme. Entre les deux secteurs étudiés se trouve une meule en place. Le site est entouré de petites fosses et une source coule d'un rocher. Le ramassage de surface a aussi livré un pot en céramique. Les charbons ont été prélevés pour tenter de les dater.

Le site de Mvamyetom

Lat 2°38 N, long 11°35 E. Il se situe dans le village du même nom à 20 km d'Ebolowa sur la route de Ma'an. Le site fut découvert lors du creusement d'une fosse de 2 m de profondeur pour le prélèvement de la terre à brique. Dans la fosse, 4 morceaux de céramique ont été ramassés, parmi lesquels un vase reconstituable sur un tiers, deux tessons noirs, un tesson brun. Ce sont des indicateurs intéressants pour l'étude du site.

II.4 — Département de l'Océan

Le site de Nkoongpop

Lat 2°40 N, long 10°40 E. Un site fut découvert et fouillé dans l'arrondissement d'Akom II, il s'agit de Nkoongpop, dans la colline du même nom, qui fut découvert par H. Robain lors du creusement de fosses pédologiques. Il fut ramassé dans la paroi de l'une d'elle, numérotée NKG2, un tesson, à 60 cm de profondeur. En collaboration avec M. Elouga et H. Robain dans le cadre de ECOFIT, une fouille fut organisée pour vérifier l'étendue et la profondeur de l'occupation humaine et y prélever les charbons de bois afin de confirmer ou d'infirmer les premières datations effectuées dans la fosse NKG2. Quatre carrés, dénommés A, B, C, D, de 4 m² chacun, furent ouverts à 30 cm de la fosse pédologique. La profondeur totale de la fouille fut d'un mètre. Les carrés B et C contenaient seuls des vestiges alors que les carrés A et D étaient stériles. Le profil stratigraphique du site fut levé sur le carré C, orienté sud-ouest/ouest. Il comprend trois horizons : le premier humifère de coloration noire, entre 0 et 20 cm, avec de gros charbons ; le second entre 20

et 50 cm de coloration jaune-noire se termine par une ligne charbonneuse à 50 cm. Enfin l'horizon 3, compris entre 50 cm et 80 cm, est fait de sol jaune. La couche archéologique se trouve entre 20 et 70 cm de profondeur. La fouille confirma les observations anthropiques de la fosse pédologique avec l'apparition de mobilier à plusieurs niveaux. Le carré B livra 7 charbons, 24 tessons et 5 pièces lithiques. Alors que le carré C, le plus riche, contenait 65 tessons, 6 pièces de grès, 9 pièces de gneiss et 1 pièce de basalte. Le matériel mérite d'être daté. Les datations des charbons prélevés pourront confirmer ainsi une occupation ancienne de l'arrondissement d'Akom II, avant les migrations Bulu, Okak, Mpoman provenant traditionnellement du sud-est. Un site de minerai de fer fut indiqué à Nkolmekok et un atelier de métallurgie en fin d'activité à Efoulan II, puis un autre encore en fonctionnement à Nemeyong.

Le site d'Akom II semble appartenir à la protohistoire au regard de ce matériel composé de tessons, de charbons et de 20 pièces lithiques.

III. — LES PERSPECTIVES DE RECHERCHE

Au terme de ces quelques années de recherche, il apparaît que la province du Sud forestier contient des sites témoins d'une occupation ancienne. Ces traces d'occupation sont réparties sur toute l'étendue de la province à travers les quatre départements. Un déséquilibre survient si l'on observe la densité respective de gisements de chacune des unités administratives prises en compte : plus grande dans le département du Dja et Lobo (3 sites), comparée aux deux gisements dans la vallée du Ntem et dans la Mvilla, et à l'unique site du département de l'Océan. Les données les plus importantes ont été fournies à Ngoongob. Cette répartition des sites peut autoriser des interprétations sur l'occupation spatiale de cette région forestière du sud Cameroun.

Le matériel archéologique récolté est abondant et varié. Il se compose de métal, de pièces de verre, de coquilles d'escargot, de noix de palme, de charbon de bois, d'une enclume, de perles, de céramique, de tuyères, de pièces lithiques telles qu'une hache polie et des meules. Ce sont là les témoins des modes d'exploitation de l'environnement par l'homme, de ses différentes méthodes d'adaptation dans l'écosystème forestier, enfin des modifications qu'il y a opérées pendant l'histoire. L'échantillon des données s'accroîtra avec la fouille des sites du département du Dja et Lobo et de la Mvilla, qui contiennent des vestiges de surface importants. Les fouilles permettront de multiplier les données interprétatives et comparatives.

Les prochains travaux, dans le cadre des objectifs du programme, consisteront à dater les couches profondes des sites fouillés et à suivre les séquences chronologiques. La chronologie des gisements fixera leur durée d'occupation. Les analyses de laboratoire restent fondamentales en ce qui concerne les vestiges tels que les pollens, les sédiments, les céramiques, le métal, les charbons de bois. Cela permettra d'étudier l'évolution des rapports réciproques entre l'homme et l'environnement dans la forêt du Sud. L'avancement de ces études exige des financements réguliers et soutenus dans le cadre d'une programmation adéquate si l'on veut passer de la phase de collecte à celle de l'exploitation scientifique des sites et du matériel archéologiques.

Remerciements

Je remercie Messieurs J. Maley, H. Robain, le professeur J.M. Essomba, R. Asombang, J. Evin, G. Achoundong et J.B. Ella d'avoir visité ces sites et d'avoir participé aux prospections et aux fouilles.

BIBLIOGRAPHIE

- ELLA J.B., 1993. — Etude pédologique dans un site archéologique de la région forestière d'Ambam, vallée du Ntem (Sud-Cameroun). *Nyame Akuma*, 40 : 5–10.
- HAGETT P., 1973. — *L'analyse spatiale en géographie humaine*. Armand Collin, Paris, 390 p.
- HODDER I., 1978. — *Spatial organisation of culture*. Duckworth, London, 263 p.
- HODDER I., ORTON C., 1976. — *Spatial analysis in Archaeology*. Cambridge University Press, Cambridge, 263 p.
- OSSAH MVONDO J.P., 1991. — Problèmes et méthodes de la recherche archéologique en pays forestiers : la province du Sud Cameroun et ses environs. *Nyame Akuma* 36 : 47–52.
- OSSAH MVONDO J.P., 1992. — Prospection archéologique dans le département du Ntem, Province du Sud Cameroun. *Libreville, Nsi*, 10/11 : 9–12.
- OSSAH MVONDO J.P., 1993a. — Prospection des sites d'habitat dans les arrondissements de Djoum et Mintom (Sud-Cameroun). *Nyame Akuma*, 39 : 15–19.
- OSSAH MVONDO J.P., 1993b. — Recherches archéologiques dans la vallée du Ntem, Province du Sud-Cameroun Méridional : Premiers résultats du site de Mekomo. *Nyame Akuma*, 40 : 10–12.

L'ARCHÉOLOGIE DE L'ÂGE DU FER AU CAMEROUN MÉRIDIONAL

Joseph-Marie ESSOMBA¹

Résumé

Au cours de la première réunion des archéologues travaillant au Cameroun, il avait été constaté l'absence quasi totale de recherches archéologiques dans la partie sud du pays. Trois grandes régions, à l'intérieur desquelles pouvaient s'inscrire des recherches archéologiques, avaient été définies au cours de cette réunion de Garoua : le Nord, le Nord-Ouest et le Sud. C'est dans cette perspective que se sont situées les fouilles archéologiques de l'équipe belge de Pierre de Maret à Obobogo, celles de Christophe Mbida à Ndindan, celles de Christiane Atangana à Okolo et nos propres recherches à Nkometou, Pan-Pan, Oliga et dans bien d'autres localités en zone forestière. En 1986, à Yaoundé, le premier Colloque international sur l'Archéologie du Cameroun fut l'occasion de faire un premier bilan des travaux sur l'Âge du fer au Cameroun méridional. On pourra ainsi constater que l'archéologie de l'Âge du fer est très importante pour l'histoire ancienne de l'Afrique centrale forestière au regard de la question du peuplement bantou, et permet de formuler des hypothèses sur une période couvrant près de 4 000 ans et, précisant que le berceau probable des peuples bantouphones aux confins du Nigéria et du Cameroun, d'où ils auraient essaimé à travers l'Afrique Centrale pendant la période de l'Âge du fer, soit lors des 4 derniers millénaires. Les travaux archéologiques récents montrent l'intérêt des recherches sur l'Âge du fer dans l'historiographie ancienne du Cameroun et de l'Afrique Centrale.

Abstract

During the first meeting of archaeologists working in Cameroon held in 1979 in Garoua, the almost total absence of archaeological research in the Southern part of the country was identified. Three main regions in which archaeological research could be extended were earmarked during this meeting: the North, the North West and the South. In this background, the Belgian archaeological excavation team led by Pierre de Maret came to Obobogo, that of Christophe Mbida to Ndindan, that of Christiane Atangana to Okolo and research was carried out by the author in Nkometou, in Pan-Pan, in Oliga and in other areas in the forest zone. In 1986, the first colloquium on Cameroonian Archaeology was held in Yaounde. This was an opportunity to draw up a balance on research carried out on the Iron Age of Southern Cameroon. It was realised that the Iron Age archaeology is very important to the ancient history of the central African forest in regard to the question of Bantu peopling, and it permitted the elaboration of hypothesis on a period of about 4,000 years. The probable birth place of the Bantuphones is generally considered to be found on the Nigeria-Cameroon border zone from where they spread through Central Africa during the Iron Age Period, that is, during the last four thousand years. This is the main interest of Iron Age research on the ancient historiography of Cameroon and Central Africa.

1. Maître de Conférences, Doyen de la Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines, Université Yaoundé I, BP 755, Yaoundé.

INTRODUCTION

C'est en mars 1983 que nous avons formulé, conformément aux recommandations de la réunion de Garoua, un programme de recherches archéologiques dans le Centre et le Sud du Cameroun, principalement axé sur l'Âge du fer. Le programme s'inscrivait dans le cadre des projets de l'ancien MESIRES (Ministère de l'Enseignement Supérieur, de l'Informatique et de la Recherche Scientifique), du Centre de Recherches et d'Études Anthropologiques de l'ex-Institut des Sciences Humaines et de l'Université de Yaoundé⁽¹⁾. Ce programme a été exécuté en partenariat avec l'Orstom pendant une période de trois ans à compter de 1989.

I. — PROBLÉMATIQUE DU PROGRAMME ET OBJECTIFS

Un aspect de la problématique de ce programme est ici évoqué dans l'historique des recherches archéologiques au Cameroun.

L'histoire du Cameroun pré-colonial, notamment dans la partie sud du pays, reste encore très mal connue. Les tentatives de reconstitution exigent un effort de recherche où l'Archéologie de l'Âge du fer devra contribuer à l'étude du peuplement et de l'évolution des sociétés. De plus, l'Archéologie de l'Âge du fer est très importante pour l'histoire ancienne d'une bonne partie de l'Afrique Centrale forestière, au regard de la question du peuplement bantou, ce qui nous reporte sur quatre millénaires avant l'époque actuelle. On notera que, dès l'origine des recherches sur leur identité culturelle, le berceau probable des populations bantouphones a été situé aux confins du Nigéria et du Cameroun, d'où elles auraient essaimé à travers l'Afrique Centrale au cours de la période de l'Âge du fer. Quelques travaux accomplis en archéologie ont montré l'importance des voies de migrations ou d'expansion suivies par ces populations, voies naturelles que représentent les savanes de la côte atlantique, les cours d'eau de la forêt équatoriale, l'interface forêt-savane septentrionale et les savanes d'Afrique Centrale, comme le suggèrent les analyses de F. Van Noten (1982).

Le Centre et le Sud du Cameroun demeurent à ce niveau, et sans conteste, l'une des zones de passage et de sédentarisation des premiers locuteurs bantou, dont il s'agit de restituer l'histoire économique, sociale et des techniques par l'archéologie, les traditions orales et l'étude des cultures matérielles. Cette restitution passe par l'établissement d'une grille chronologique et par l'étude de l'environnement dans lequel ont évolué ces peuples et leurs civilisations en Afrique Centrale. Le programme vise donc :

- ◆ l'identification et la cartographie des sites de l'Âge du fer au Sud-Cameroun ;
- ◆ la fouille des sites identifiés et l'étude scientifique du mobilier archéologique ;
- ◆ l'établissement d'une grille chronologique pour l'histoire ancienne de la région ;

(1) *Projet n° FL83-082 : Cameroun précolonial, Archéologie et Histoire à l'Université de Yaoundé, et programme 05:01 : Préhistoire et Archéologie du Cameroun à l'ISH.*

- ◆ l'étude de l'environnement : son impact sur l'évolution des sociétés dans la zone forestière d'où l'importance de l'apport futur du programme ECOFIT ;
- ◆ la restitution des aspects historiques suivants : histoire des techniques (métallurgie du fer et de la céramique ; leurs chaînes opératoires), histoire économique.
- ◆ l'ampleur des migrations bantou au Sud-Cameroun : de l'archéologie à la biologie des populations.

Un deuxième volet, qui est culturel, intéresse ce programme. Il s'agit :

- ◆ de procéder à la collecte des documents d'intérêt historique et archéologique pour le Musée National.
- ◆ de former des jeunes chercheurs camerounais en archéologie.
- ◆ de procéder à l'animation scientifique et culturelle par des séminaires, conférences, colloques, publications et expositions.

II. — MÉTHODOLOGIE

Sur le plan méthodologique, nous rattachons l'étude du fer aux différents contextes de l'étude du passé des sociétés du Sud Cameroun : comme procédé technique, comme acteur économique, comme phénomène de société. L'étude du fer et de l'Âge du fer exige donc une approche interdisciplinaire. Elle fait appel aux sciences de la terre, aux sciences exactes, aux analyses de laboratoire en prenant pour matériau de base les données archéologiques et chronologiques.

Les sources orales constituent un instrument privilégié pour une meilleure compréhension de bien des questions dans ce domaine. Par les enquêtes, des approches nouvelles sont ouvertes sur les procédés techniques, le rôle économique et social du fer. Ce choix méthodologique est largement développé dans l'ouvrage : *Civilisation du fer et sociétés en Afrique Centrale* (Essomba, 1992b).

III. — BILAN ET RÉSULTATS DES RECHERCHES

Bilan des travaux, de 1983 à 1988

Depuis 1983, nous avons mené des recherches dans les départements de la Léké, du Nyong et Kellé, de la Sanaga Maritime et du Mfoundi. Ces recherches nous ont amené à identifier et à fouiller les sites de Nkometou et de Pan-Pan. Un premier bilan de ces travaux a été établi en 1988 (Essomba, 1988). Il a permis de mettre en évidence

l'importance de l'archéologie de l'Âge du fer dans l'histoire ancienne de la région (Figure 14.1).

Trois zones de sites étudiées ont apporté des informations inédites et précieuses. Il s'agit des sites de Nkometou et Pongsolo (Lékié) et de Pan-Pan (Nyong et Kellé). En parallèle, il faut mentionner le gisement d'Obobogo étudié par Pierre de Maret (1992), celui d'Okolo, étudié par C. Atangana (1988) et celui de Ndindan, étudié par C. Mbida (1992). Ces sites ont estimé le début de l'Âge du fer dans la région vers le IV^e siècle avant notre ère.

Le site de Nkometou

Nkometou, à 20 km au nord de Yaoundé, où les fouilles débutent en 1983, s'est révélé important par la quantité de structures en fosses identifiées et par les documents prélevés dans quelques-unes d'entre elles. D'une manière générale, les informations apportées par les fouilles de Nkometou témoignent de deux stades de civilisation : un stade néolithique fondé sur une économie alimentaire établie à partir des noix de palme et de l'utilisation des meules, des broyeurs et des ustensiles en poterie. Le second stade est celui de l'Âge du fer dont les témoins métallurgiques (scories) sont datés du V^e siècle avant notre ère (Essomba, 1992a).

Les sites de Pongsolo

Situés dans la Lékié, ces gisements ont apporté des informations intéressantes sur la question de la production du fer dans la région. Outre les informations orales recueillies sur la production du fer et la technique traditionnelle de réduction, les sites de Pongsolo I et Pongsolo II ont fait l'objet de datations radiocarbones qui les ont placés entre le XV^e et le XVI^e siècles de notre ère (Essomba, 1988 ; 1992). Cette chronologie est rejointe par certaines données de la tradition orale relatives à l'occupation de la région par les anciens Beti qui peuvent ainsi être considérés comme les occupants de ces ateliers.

Les sites de Pan-Pan

Ils apportent des informations intéressantes sur le peuplement récent de la région et sur l'étude des techniques de réduction du fer. Ils ont été datés entre le XIV^e et le XV^e siècle de notre ère. Les fours à réduction de Pan-Pan sont imposants et offrent une architecture particulière faite de petites briques de terre cuite. Ils sont exceptionnels en Afrique Centrale forestière. La date, ici, les situe à la période d'occupation de la région par les anciens Bassa (Essomba, 1985 ; 1988 ; 1989 ; 1992b).

Ces recherches ont nécessité de nouvelles orientations, notamment une ouverture des prospections vers de nouvelles zones avec une intensification de l'archéométrie.

Nouvelles données, de 1989 à 1991

De 1989 à 1991, nos recherches sur l'archéologie de l'Âge du fer se sont poursuivies dans le cadre de la problématique et des objectifs définis plus haut, avec l'intervention de l'Orstom en partenariat. Au cours de cette période, des travaux ont été réalisés à Yaoundé sur le site d'Oliga, et sur le site de Saaka à Awae, dans l'arrondissement de Zoétélé.

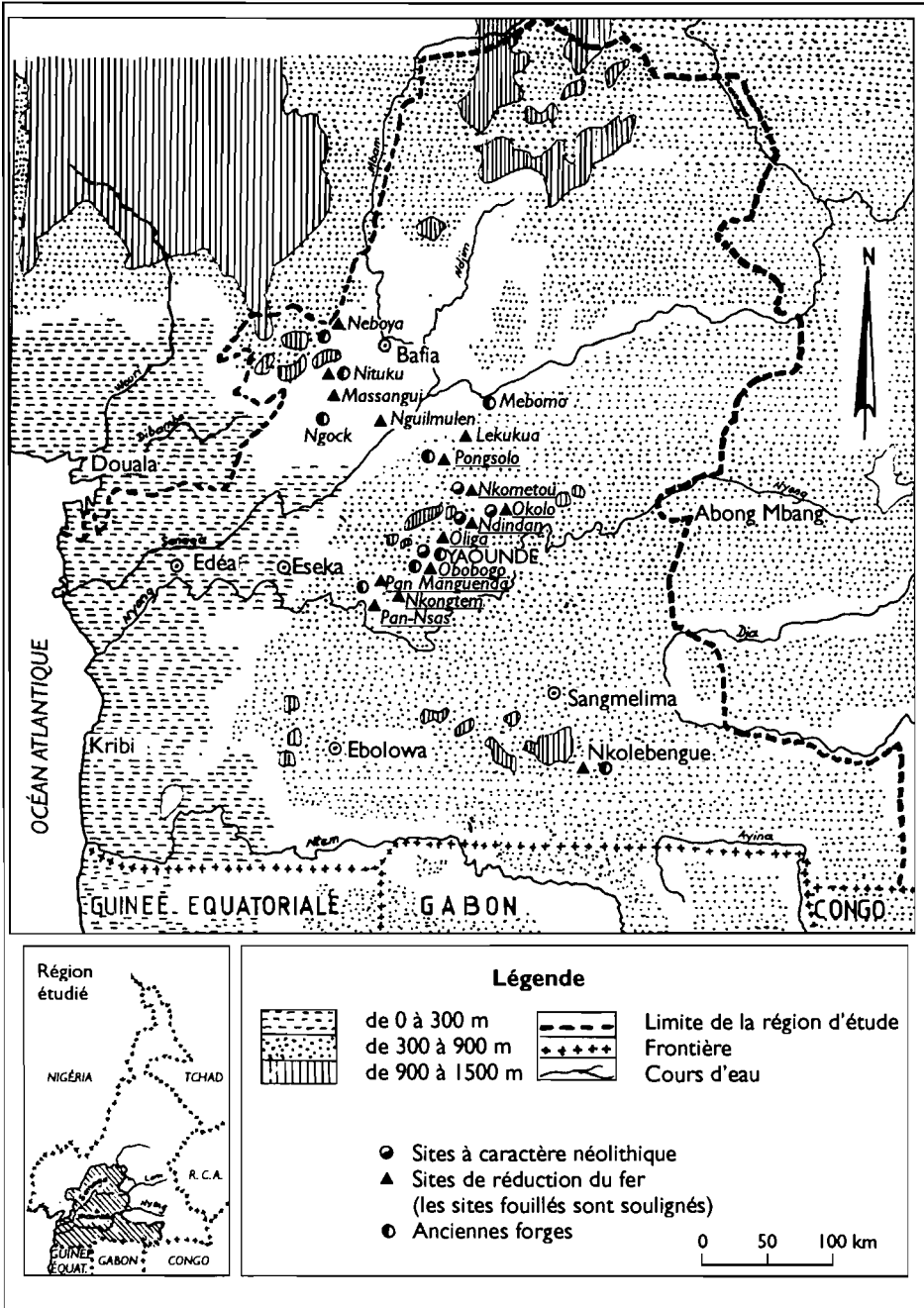


Figure 14.1 — Localisation des principaux sites étudiés par l'auteur dans la région

Le site d'Oliga

Situé dans la zone nord de Yaoundé, Oliga a été fouillé entre 1989 et 1990. C'est la toute première structure de four à réduction enfouie fouillée au Sud-Cameroun. Ce gisement a apporté des informations inattendues sur la question de l'Âge du fer au Sud-Cameroun et en Afrique Centrale forestière (Essomba, 1989 ; 1992b). Le site a été daté du premier millénaire avant notre ère.

Plusieurs échantillons de charbons de bois ont été prélevés à différents niveaux stratigraphiques de la structure. Douze de ces échantillons ont fait l'objet de datations radiocarbones dont quatre par le Laboratoire de Radiocarbone de l'Université Claude Bernard de Lyon I (par J. Evin) et huit par le Laboratoire Beta Analytic de Miami en Floride, aux USA. Les résultats de ces analyses chronologiques figurent aux Tableaux 14.1 et 14.2.

Quelles réflexions apporte cet ensemble de dates ? L'analyse critique de ces données repose sur la position stratigraphique des échantillons dans les niveaux archéologiques et sur leur profondeur dans le temps, par rapport à ce qui est connu jusqu'ici dans la région.

D'une manière générale, on doit noter que les dates obtenues des deux laboratoires situent la structure entre la fin du deuxième millénaire et le début du premier millénaire avant notre ère. Par ailleurs, du point de vue stratigraphique, il faut noter que les dates sont relativement concordantes par rapport au niveau de prélèvement des échantillons.

Numéro échantillon	Numéro laboratoire	Dates en BP	Dates calibrées	Carré et niveau archéologique donné en cm
1	Beta 31 411	2 710 ± 130 BP	BC 1 256 à BC 500	A2 (-90) NA7
2	Beta 31 412	1 860 ± 70 BP	AD 0 à AD 334	A1-B1 (-50) NA1-2
3	Beta 31 413	1 960 ± 80 BP	BC ± 70 à AD 70	B2 (-60) NA3
4	Beta 31 414	2 820 ± 70 BP	BC 1 300 à BC 800	A2 (-50) NA2
5	Beta 31 410	2 810 ± 100 BP	BC 1 300 à BC 800	A2 (-90) NA7 (-100)
6	Beta 31 534	2 110 ± 60 BP	BC 367 à AD 10	A2(-90) NA7
7	Beta 32 228	2 150 ± 80 BP	BC 400 à AD 22	A2(-100) NA7
8	Beta 32 264	2 200 ± 60 BP	BC 400 à BC 90	A2 (-110) NA10 (-120)

Tableau 14.1 — Datations radiocarbones du site d'Oliga. Laboratoire de Radiocarbone, Beta Analytic, Miami, Floride

Numéro échantillon	Numéro laboratoire	Dates en BP	Dates calibrées	Carré et niveau de fouille en cm
1	Ly-4976	2 150 ± 60 BP	BC 365 à BC 68	A2 NA11 (-130)
10	Ly-4977	2 185 ± 110 BP	BC 539 à AD 26	B2 NA10 (-120)
11	Ly-4978	2 380 ± 110 BP	BC ± 773 à BC 212	B2 NA11 (-130)
12	Ly-4979	1 945 ± 250 BP	BC 831 à AD 567	B2 NA4 (-70)

Tableau 14.2 — Datations radiocarbones du site d'Oliga : Laboratoire de Radiocarbone, Université Claude Bernard, Lyon I

Ainsi, le fourneau est daté au premier millénaire pour les trois dates obtenues au laboratoire de Lyon : Ly-4976 : $2\,150 \pm 60$ BP ; Ly-4977 : $2\,185 \pm 110$ BP et Ly-4978 : $2\,380 \pm 110$ BP (Tableau 14.2). Ces dates peuvent être considérées comme étant en concordance avec celles de Beta : Beta-32 264 : $2\,200 \pm 60$ BP ; Beta-31 410 : $2\,820 \pm 100$ BP et Beta-32 228 : $2\,150 \pm 80$ BP ; Beta-31 411 : $2\,710 \pm 130$ BP et Beta-31 534 : $2\,110 \pm 60$ BP (Tableau 14.1). La date Ly-4979 : $1\,945 \pm 250$ BP, soit BC 831 à AD 567, au niveau archéologique 4, semble entachée d'une importante marge d'erreur et doit être prise avec beaucoup de réserve, sans toutefois la rejeter complètement. En effet, il y a lieu de considérer qu'au niveau 6, qui n'est pas très loin du niveau 4, on a obtenu la date Beta-31 411 : $2\,710 \pm 130$ BP, soit 1 256 à 500 BC, proche de celle du niveau 7 (Beta-31 410 : $2\,820 \pm 100$ BP).

L'examen de ces dates permet de retenir que, sur les douze obtenues, trois placent le fourneau à la fin du deuxième millénaire et au début du premier millénaire avant notre ère. Elles peuvent paraître pour le moment excessives et être prises avec réserve. Sept dates le situent au premier millénaire avant notre ère et une seule remonte au début du premier millénaire de notre ère.

Toutefois, et comme nous l'avons déjà souligné, si les dates des XIV^e, XIII^e et XII^e siècles avant notre ère peuvent aujourd'hui paraître trop anciennes pour les débuts de la métallurgie du fer en Afrique Centrale forestière, il ne saurait en être de même de celles comprises entre le IX^e et le VIII^e siècle avant notre ère. Ces dernières rentrent parfaitement dans le contexte actuel de la chronologie de l'Âge du fer en Afrique de l'Est, de l'Ouest et Centrale (Essomba, 1992b).

Ces dates, qui vont de la fin du deuxième millénaire avant notre ère au début du premier millénaire de notre ère, posent un problème : celui de la durée de l'utilisation du fourneau. Malheureusement, il manque des éléments concrets permettant de mieux déterminer cette durée. Tout ce qu'on peut dire, c'est que ces dates font remonter les débuts de l'Âge du fer dans la région au cours de cette période. Ceci est d'autant plus intéressant qu'elles proviennent de deux laboratoires différents et ont été prises dans une véritable structure de réduction.

Ce qui apparaît encore plus important, au niveau de ces dates comme du site en général, c'est que celles-ci font du fourneau d'Oliga la plus vieille structure de réduction du fer connue aujourd'hui en Afrique Centrale forestière. Il est intéressant de noter qu'au Gabon, les dates aujourd'hui connues situent entre 450 et 600 BC d'anciens sites de réduction du fer (Clist, 1989). En effet, les recherches archéologiques, entreprises dans ce pays ces dernières années, ont permis de mettre en évidence de nombreux témoins de la paléo-métallurgie du fer avec des dates comparables à celles enregistrées au Sud-Cameroun, à Obobogo, Ndindan, Nkometou et Oliga (Clist *et al.*, 1986).

De nouvelles recherches sont envisagées sur le site d'Oliga pour élargir nos connaissances, notamment sur l'occupation successive du site et sur les changements possibles de l'environnement. Le site d'Oliga est donc capital dans l'étude de l'Âge du fer aujourd'hui en Afrique Centrale.

Le site de Saaka

En mars 1990, une prospection dans l'arrondissement d'Awae, Département de la Mefou, a permis l'identification du site de Saaka chez les Mvele. Un sondage a mis en évidence les éléments caractéristiques d'un atelier de réduction du fer : des scories, des fragments de tuyères et des tessons de poterie. Les premières datations radiocarbone de cet atelier le situent aux XVI^e – XVII^e siècles de notre ère. Cette période correspond à celle de la mise en place des populations Beti dans la région. Les études sur ce site doivent se poursuivre.

Reconnaissance archéologique dans l'arrondissement de Zoétélé, département du Dja et Lobo

De juillet à août 1990, nous avons effectué une mission de reconnaissance archéologique dans l'arrondissement de Zoétélé, département du Dja et Lobo, dans cette zone forestière du Sud-Cameroun, à une centaine de kilomètres un peu au sud-est de Yaoundé.

Prenaient part à cette mission, R. Asombang, archéologue (Institut des Sciences Humaines) et J.P. Ossah Mvondo (Ecole Normale Supérieure de Yaoundé). Le but de cette mission était d'identifier et de localiser les gisements archéologiques possibles dans l'arrondissement de Zoétélé, et, notamment, ceux de l'Âge du fer.

Malgré les efforts consentis dans le cadre de la recherche archéologique au Cameroun méridional, la Province du Sud et, en particulier le département du Dja et Lobo, sont restés pratiquement inconnus à ce point de vue. Les données archéologiques actuelles demeurent insuffisantes. Cette situation justifie la prospection menée à Zoétélé, étape préliminaire du long travail de recherches devant être mené dans l'ensemble du département d'une part, et dans la Province du Sud d'autre part. Cette mission de reconnaissance nous a conduit à des villages tels que Nkooveng, Nkolmebong, Fibot, Nkumadzap, Otekek Etoto, Zoétélé Brousse et Zoétélé Village (*cf.* carte de localisation des principaux sites identifiés à Zoétélé, Figure 14.2).

La méthode de recherche a été fondée sur l'étude de la carte de la région au 1/200 000^{ème} sur laquelle on a identifié certains villages à partir d'éléments toponymiques. Des enquêtes ont été ensuite menées auprès de certaines personnes âgées et des autorités traditionnelles. Ces enquêtes comportaient un questionnaire sur les anciens villages et les vieux ateliers de production du fer. En outre, on a procédé à la prospection systématique des champs et des habitations actuelles en vue de repérer et de localiser les vestiges d'activités anciennes. Deux types de gisement ont été identifiés : les sites préhistoriques et les sites de l'Âge du fer.

Les sites préhistoriques

Les abris-sous roche de Akok-oveng (NK1)

En fait, ce site se trouve à la limite de l'Arrondissement de Zoétélé et du département du Nyong et Mfoumou, et demeure important pour notre analyse parce que frontalier de notre zone d'étude. Il est localisé à 1 km de la route d'Edjom et à 12 km du village de

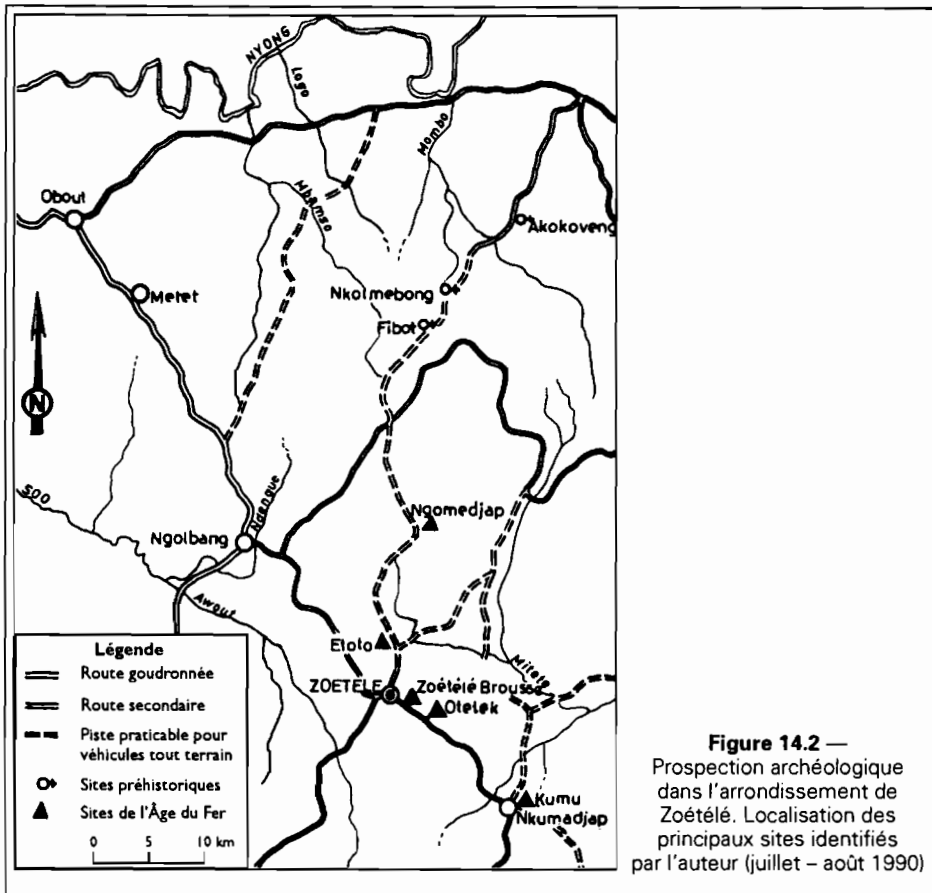


Figure 14.2 —
Prospection archéologique dans l'arrondissement de Zoétélé. Localisation des principaux sites identifiés par l'auteur (juillet - août 1990)

Fibat, soit à $3^{\circ}28'02''$ de latitude Nord et $11^{\circ}57'06''$ de longitude-Est. La façade de l'abri est de 140 m de long et la profondeur à partir du centre est de 21 m environ. La hauteur, mesurée à partir de l'axe central, approche 50 m. Le sol est incliné de gauche à droite, faisant une pente de près de 4 m de dénivelée. Le site a été aménagé pour des besoins cultuels. On y a placé une statue de la Vierge Marie, un autel et des bancs. D'après nos informateurs, la mission catholique y organise souvent des cultes.

Aucun vestige n'a été récolté en surface, peut-être à cause de l'aménagement du site qui en aurait fait disparaître quelques-uns. Etant donné ses fonctions religieuses, nous avons jugé inopportun d'y faire des sondages. D'autres abris sous roches ont été signalés dans la région. Ils feront l'objet de prospections et d'études lors de missions futures.

Nkolmebong (NKM1)

Ce gisement est situé à $3^{\circ}26'03''$ de latitude Nord, puis à $11^{\circ}05'$ nord-ouest de Fibat. Il est à 3,4 km de Fibat centre, sur la route d'Eboman. Il se localise à Yemfok dans le village de Nkolmebong. Son altitude est de 690 m. Notre attention a été attirée par la

légende racontant qu'on y trouvait des traces de genoux sur le rocher. On a constaté des concavités circulaires et ovales, respectivement au nombre de 14 et 6. En général, ces concavités ont des diamètres compris entre 10 cm et 15 cm maximum, pour une profondeur variant entre 3 et 12 cm. La longueur des concavités ovales varie de 32 à 90 cm pour 12 à 25 cm de largeur. La disposition générale des éléments est circulaire. Toutefois, l'ensemble relève bien d'une action anthropique, mais, dans l'état actuel des recherches, nous ne sommes pas en mesure de donner une interprétation valable de ces traces. Celle-ci reste une voie de recherche ouverte (Figure 14.2, site de Nkolmebong).

Les trois abris sous roche d'Akok-Oveng

Cet abri est situé au nord-est de Nkolmebong. Les coordonnées ne sont pas indiquées à cause des difficultés particulières d'orientation rencontrées en brousse pendant la prospection. De la route principale à l'abri, on a compté 50 minutes de marche. Cet abri prend son nom de l'arbre *Oveng* situé devant son ouverture. Sa structure se compose de trois cavités formant un demi-polygone (Figure 14.2, site d'Akoa-Oveng). La première cavité, sur la gauche, est la moins profonde et ne mesure pas plus de 2,62 m au plus profond, sur une longueur de 9,50 m. Le sol est plat et colonisé par la végétation. La deuxième cavité, au centre, laisse présager des dépôts anthropiques. Le sol d'occupation est aussi la zone d'érosion de la cavité supérieure. Les dépôts sont épais de 15 cm. Un tesson non décoré a été ramassé en surface à côté d'une rigole. Il présente des traces d'usure et un dégraissant de quartz. Deux autres tessons, non décorés aussi, ont été récoltés à environ 10 cm. Le point le plus profond de cette deuxième cavité a 6,20 m. La pente, allant de façon uniforme de l'avant à l'arrière, la hauteur est de 8 m et l'ouverture fait 19,70 m de largeur.

La troisième cavité, à droite, possède une ouverture de 13,40 m de longueur, l'endroit le plus profond mesure 7,45 m. Le sol est incliné de la droite vers la gauche et couvert de rochers ; il ne présente aucune possibilité de fouille. Ces rochers semblent provenir du plafond de la grotte. Il est à noter que cet abri sous roche est continuellement utilisé par les populations actuelles.

Tous ces sites suscitent des recherches futures. Aucun de ces abris n'ayant été daté, il est encore difficile de placer leur occupation à l'Âge du fer.

Les sites de l'Âge du fer

Les sites de Zoétélé

On distingue Zoétélé Village et Zoétélé Brousse. Des enquêtes ont été menées sur l'origine de Zoétélé, auprès de Thomas Ngane Oyono (né vers 1916), et Célestin Oyono Oyono (né vers 1933). Il en ressort que le nom de Zoétélé avait été donné à Lucien Oyono Eyame (né vers 1888 et mort vers 1933) du groupe Fong, par ses parents à cause des nombreuses richesses, des capacités et des prouesses guerrières et des réalisations matérielles de ce personnage. Tous ces exploits l'ont fait comparer à un éléphant. Ses parents avaient trouvé en lui leur éléphant. C'est de ce nom que vient celui du site de Zoétélé ou « éléphant debout ».

Avant l'arrivée des Allemands au Cameroun, les parents d'Oyono Eyamo, dit Zoétélé, ont d'abord habité la localité aujourd'hui connue sous le nom de Zoétélé Brousse. Ce site est à 10° NE de Zoétélé Ville et à 1500 m du village Eteto. La distance entre Eteto et Zoétélé Ville est de 11,8 km. C'est de Zoétélé Brousse qu'est parti Oyono Eyamo pour fonder Zoétélé Village. Suivant nos informateurs, le fer était produit dans ces localités aux temps anciens. Une prospection nous a permis de repérer et de localiser des sites archéologiques à ces deux endroits.

Zoétélé Brousse (ZB1)

Le site est identifié à partir de scories ramassées en surface à 500 m du lieu indiqué par l'informateur. Cette découverte nous a amené à faire des prospections dans les environs et de trouver le site de ZB1 – Locus A (point de fouille A).

Zoétélé Brousse (Locus A) ou ZB1 L.A.

Il est situé à l'Ouest de ZB1, dans une cacaoyère. Le site est constitué d'une butte ronde de 52 cm de hauteur et de 4,3 m de diamètre. Il se localise à 12° NW de Zoétélé Ville dans la plantation de Ebene Mengue. L'entrée du site se trouve à Otetek sur la route de Meba, au village du chef Jacques Oyono. Sa distance par rapport à la route est de 1 km.

Un sondage d'un mètre carré a été effectué sur ce site. L'apparition en surface de la terre brûlée et du charbon de bois a orienté le sondage. Cette terre brûlée ressemblait à des fragments de briques. Avant de déterminer la nature de la structure, qui devait être un atelier de production de fer, le sondage a été prolongé jusqu'à 90 cm de profondeur. Au cours de la fouille, l'on a observé des petites perturbations dans la structure, causées par des trous de rats palmistes à la partie supérieure et inférieure, et par des nids de fourmis. On a noté la présence régulière de gros charbons de bois tout au long de la fouille, plus particulièrement concentrés vers l'ouest. Quatre échantillons prélevés ont donné des dates comprises entre le XVI^e et le XVII^e siècle AD. Un fragment de tuyère d'une longueur de 5 cm a également été prélevé. Ceci a confirmé l'hypothèse d'un atelier de réduction de fer, bien qu'il n'y a pas été trouvé pour l'instant de dépôt de scories. Les recherches doivent s'y poursuivre.

Zoétélé Village

Ce site se trouve à 1 km de la Sous-Préfecture de Zoétélé Ville sur le côté droit de la route qui mène à Meba, dans la cour de Joseph Aba Bilounga, décédé en 1958, et frère d'Oyono Eyamo de Zoétélé Ville. On a observé, en surface uniquement, des scories dispersées sur une étendue de 6 m². Les scories sont de petite taille. La proximité de la route et des habitations peut indiquer que il a été remanié et qu'il s'agirait ici d'un atelier de forge. Aucun sondage n'y a été effectué.

Le site d'Otetek (OT1)

Le site se localise à 3°14'06" de latitude Nord et 11°54'05" de longitude est. Sa situation est au sud-est de Zoétélé Ville, à 3 km, sur la route de Nkomadzap. Le site métallurgique est précisément à 52° SE de Zoétélé Ville, à une centaine de mètres du carrefour Minkoumou-Nkoumadzap, dans la cour de la Mission Evangélique Chrétienne.

Nous avons été conduits à Otetek à la suite d'une étude toponymique. Au cours de nos enquêtes, il a été indiqué par notre informateur, le Pasteur Josué Mezang Mezang (68 ans), que la première appellation de cette localité était *Velemekon* et les premiers habitants étaient les « Yetchang », qui ont séjourné là avant l'arrivée des Fon. C'est eux qui ont donné à cette localité le nom d'Otetek, ce qui signifie *doucement* en langue beti.

S'agissant du fer, nos informateurs ont fait savoir que leurs grands-parents en produisaient. Toutefois, ils n'étaient pas en mesure d'indiquer la localisation des anciens ateliers. Pourtant, la prospection dans le village nous a permis d'identifier un site de production du fer dans la cour de la Mission Chrétienne. Des scories apparaissaient sur près de 100 m², puis du charbon de bois. La dispersion des fragments de poterie et des scories de petite taille indiquerait qu'il s'agit d'un atelier de forge. La fouille de ce site a été réservée pour une autre mission.

Koumou (KM1)

Le site de Koumou se trouve dans le village de Nkoumadzap, à 10 km de la Sous-Préfecture de Zoétélé. Il se localise près de la rivière Lobo et à 475 m des chutes de Koumou. Le site se trouve dans la plantation, aujourd'hui exploitée par Thomas Akoa Jean, paysan âgé de 27 ans qui a servi de guide. Selon nos informateurs, ce lieu a été habité anciennement par les ancêtres de populations de Nkoumadzap. Le site a été remanié par le bulldozer lors de la construction de la route. Le sondage effectué sur ce site, sur 1 m² de surface jusqu'à une profondeur d'un mètre, a permis de prélever des fragments de briques, de scories, des morceaux de tuyères et du charbon de bois. Les datations au radiocarbone de ce site sont attendues.

D'une manière générale, les résultats de cette mission de reconnaissance archéologique dans l'arrondissement de Zoétélé se sont avérés intéressants. Huit sites ont été identifiés dont trois préhistoriques et cinq de l'Âge du fer.

La mission a été centrée particulièrement sur la zone nord et sud-est de l'arrondissement. Cette orientation ressort de la pratique de l'ethno-archéologie qui a conduit à l'identification des anciens sites dans ces secteurs. Les gisements se retrouvent en fait en dehors des lieux d'habitation actuels. On comprend dès lors les difficultés d'une prospection à grande échelle dans cette zone forestière et la justification de l'approche ethno-archéologique dans ce milieu.

Par ailleurs, la mission a permis de mettre une fois de plus en évidence le riche patrimoine archéologique du Cameroun méridional tant en sites préhistoriques que de l'Âge du fer.

L'exploitation des sites répertoriés devient donc urgente. Leur étude devrait sans aucun doute apporter des données permettant de mieux se documenter sur l'histoire ancienne du Cameroun. Cette urgence réside aussi dans l'intensification des enquêtes orales dans la région qui se révèlent d'une aide précieuse pour la cartographie de ces gisements, tant que les informateurs demeurent en vie.

CONCLUSION ET PERSPECTIVES

Le bilan des recherches effectuées par le programme consacré à l'Âge du fer et à la métallurgie du fer dans le Centre et le Sud du Cameroun ces dix dernières années s'avère intéressant de par la dimension historique des informations apportées sur le plan chronologique et sur l'aspect technologique (Essomba, 1992b). Elles ont été d'un apport particulier au colloque de 1986 (Essomba, 1992b). Ces recherches ont fait l'objet de conférences publiques : à l'Université de Yaoundé en mars 1990, à l'Université de Bangui en avril 1990, au Centre Culturel Français de Yaoundé et à Akwa Palace à Douala en avril 1991 (Essomba, 1992b).

On peut aujourd'hui dire que, dans le centre et le sud du Cameroun, les débuts de l'Âge du fer remonteraient au premier millénaire avant notre ère. Cette période est marquée par la sédentarisation, la production alimentaire, le regroupement des populations en villages et le peuplement de la région par les bantuphones. Les dernières recherches mettent en évidence la concordance entre les datations des ateliers de production de fer et les données de la tradition orale sur l'occupation de la région par les anciennes populations beti entre le XVI^e et le XVII^e siècle (sites de Nkometou, Saaka, Zoétéélé brousse). Ces recherches permettent aujourd'hui d'établir sans conteste que le Sud Cameroun se situe au carrefour des chemins des migrations des anciens bantuphones dès le premier millénaire avant notre ère. Un fait historique très important dans l'histoire du peuplement ancien de l'Afrique centrale se fait jour ainsi.

Si le bilan de ces recherches semble globalement positif, beaucoup reste encore à faire. Il s'agit de l'extension des travaux à travers tous les départements du Cameroun méridional. Par ailleurs, des questions relatives à l'environnement n'ont pas encore été abordées : elles devraient intéresser l'économie ancienne, l'occupation de l'espace, la couverture végétale et son évolution. Ces questions devraient être abordées à l'aide de la palynologie, de l'anthracologie et de la paléoclimatologie.

Ces recherches doivent permettre d'aboutir à l'établissement d'une grille chronologique solide sur l'Âge du fer au Sud-Cameroun, en rapport avec les recherches effectuées dans le Woleu-Ntem au Gabon et celles à entreprendre dans l'Adamaoua et sur la côte atlantique. C'est le vaste projet d'étude de l'évolution de l'homme et de l'environnement dans l'aire bantuphone de l'Afrique Centrale qui devrait en analyser les informations essentielles. Une fois de plus, la palynologie, l'anthropologie et la paléoclimatologie devraient participer à ces recherches. L'histoire ancienne de l'Afrique Centrale sera ainsi mieux comprise pour ce qui concerne la période de l'Âge du fer.

BIBLIOGRAPHIE

- ATANGANA CH., 1988. — *Archéologie du Cameroun Méridional : Étude du site d'Okolo*. Thèse de doctorat de 3^e Cycle en Archéologie. Université de Paris I, Panthéon-Sorbonne, 340 p.
- CLIST B., 1988. — La fin de l'Âge de la pierre et les débuts de la métallurgie du fer au Gabon. Résultats préliminaires des recherches de terrain de 1986 à 1987. Libreville. *Nsi*, 2: 24-28.
- CLIST B., 1989. — Vestiges archéologiques de fonte du fer dans la Province du Woleu Ntem au Gabon. Libreville. *Nsi*, 6: 79-96.
- CLIST B, OSLISLY R., PEYROT B., 1986. — Métallurgie ancienne du fer au Gabon. Premiers éléments de synthèse. Libreville. *Muntu. Revue Scientifique et Culturelle du CICIBA*, 5: 47-55.
- ESSOMBA J.-M., 1979. — *Introduction à l'étude du fer dans l'histoire des sociétés traditionnelles du Sud Cameroun*. CERELTRA liaison. (ONAREST). Rapport final de la première Réunion des archéologues du Cameroun à Garoua. Yaoundé. Multig.
- ESSOMBA J.-M., 1985. — Archéologie et Histoire au Sud du Cameroun. Découverte de hauts-fourneaux en pays bassa. *Nyame Akuma*. 26: 2-4.
- ESSOMBA J.-M., 1986a. — Quelques analyses de métallurgie ancienne du fer à Pan Pan en pays bassa (Sud Cameroun). Libreville. *Nsi*, 3: 15-19.
- ESSOMBA J.-M., 1986b. — Le fer dans le passé des sociétés traditionnelles du Sud-Cameroun. Ibadan. *West African Journal of Archaeology*, 16: 1-24.
- ESSOMBA J.-M., 1988. — *Trois ans de recherches archéologiques au Sud-Cameroun*. Bilan et perspectives (1984-1987). Université de Yaoundé, Multig.
- ESSOMBA J.-M., 1992a. — Archéologie du Sud-Cameroun. Notes préliminaires de recherches au site de Nkometou (Mfomakap). In: Essomba J.M. (Ed.), *L'archéologie au Cameroun*. (Colloque de Yaoundé, Janvier 1986). Karthala, Paris, pp. 228-245.
- ESSOMBA J.-M., 1992b. — *Civilisation du fer et Sociétés en Afrique centrale*. L'Harmattan, Paris, 699 p.
- GAUTHIER J.G., 1981. — Les Fali du Cameroun septentrional. In: C. Tardits, *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*. (Colloque CNRS. 1973. N° 551). Paris, Vol. 1, pp. 187-203.
- GAUTHIER J.G., 1986. — Recherche sur l'identité ethnique des Fali du Nord Cameroun. Contribution de l'archéologie. In: *Archéologie africaine et sciences de la nature appliquées à l'archéologie*. (Bordeaux, 1983). ACCT-CNRS-CRIAA, pp. 519-534.
- LEBEUF J.P, LEBEUF A., 1977. — *Les Arts des Sao*. Éd. du Chêne, Paris.
- MARLIAC A., 1981. — L'Etat des connaissances sur le Paléolithique et le Néolithique du Cameroun (Prospection de 1968, 1969, 1970, 1971). In: C. Tardits (Ed.), *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*. (Colloque CNRS, 1973, N° 551). Paris. C.N.R.S. vol 1: 27-77.
- MARET P. DE, 1992. — Sédentarisation, Agriculture et Métallurgie du Sud-Cameroun. Synthèse de recherches depuis 1978. In: Essomba J.M.. *L'archéologie au Cameroun* (colloque de Yaoundé, janv. 1986). Karthala, Paris, pp. 228-245.
- MARET, P. DE, CLIST B., 1989. — Le contexte archéologique de l'expansion bantu en Afrique Centrale. In: Th. Obenga (sous la dir.), *Les peuples bantu. Migrations, expansion et identité culturelle*. Actes du Colloque de Libreville, L'Harmattan, Paris, T. 1, pp. 118-138.

- MBIDA C., 1992. — Etude préliminaire du site de Ndindan et datation d'une première série de fosses. *In*: Essomba J.M. (Ed.), *L'archéologie du Cameroun*. (Colloque de Yaoundé, janv. 1986). Karthala, Paris, pp. 263-284.
- VAN NOTEN, F., 1982. — The archaeology of Central Africa. Akademische Druk-U Verlagsanstalt, Grätz, Austria.

L'ARCHÉOLOGIE DANS L'OUEST-CAMEROUN

Rigobert Blaise TUECHE ¹

Résumé

Depuis 1936, l'Ouest-Cameroun (circonscription administrative), n'a pas bénéficié, à l'inverse d'autres régions, de recherches archéologiques approfondies. Les données que nous possédons pour l'instant ne se résument qu'à quelques découvertes fortuites, consignées dans les revues qui dans bien des cas n'ont pas directement trait à l'archéologie, ou dans des travaux universitaires (six à ce jour soutenus en 1974, 1986, 1987, 1993, 1994). Il s'agit pour l'essentiel d'introductions à la recherche. Les thèmes abordés portent la plupart sur la céramique, bien que les auteurs ont aussi eu affaire à la métallurgie traditionnelle et aux pièces lithiques. Il ressort de ces travaux et, par rapport à la configuration administrative actuelle, que seuls six départements ont été touchés : le Haut Nkam, la Mifi, le Koung-Khi, les Hauts-Plateaux, la Menoua et le Noun. (Ici, l'étude a porté uniquement sur les collections céramiques du Musée des Arts et Traditions Bamum de Foumban). Cependant, malgré les innombrables difficultés qui se posent dans le cadre des seules prospections qui ont pu être menées, quelques résultats très prometteurs ont été obtenus grâce à la collecte ethnographique de matériel et à quelques sondages. À l'analyse, on se rend compte que l'Ouest-Cameroun présente beaucoup d'opportunités de recherche, qui permettraient de résoudre un certain nombre de problèmes historiques et archéologiques. Cette situation demande une mobilisation plus grande des archéologues. Les perspectives d'études, relevées dans notre communication, ont également intégré les implications que pourraient avoir les recherches actuellement menées dans le cadre du projet « Nditam » (Pays Tikar). De même, il convient d'y intégrer nos travaux de doctorat, qui portent sur l'archéologie et la civilisation ancienne du Pays Tikar.

Abstract

Since 1936, few archaeological research has been done in West Cameroon. The data we have now are mostly results of 4th or 5th year students research for academic purposes. They can be considered as « Introductions to research » and are mainly concerned with Ceramic. Only six Divisions of the whole West Cameroon have now been surveyed : Haut-Nkam, Mifi, Koung-Khi, Hauts-Plateaux, Menoua, Noun (the study was based here on the ceramics collections of the Museum of Arts and Traditions of Bamun). Nevertheless, despite some difficulties, results have been obtained. West Cameroon presents many opportunities for research which could help to solve a number of historical and archaeological problems. Archaeologists have then to be more committed.

1. Archéologue, Doctorant, F.A.L.S.H., Université de Yaoundé I, BP 755, Yaoundé

INTRODUCTION

Depuis 1936, date des premières fouilles, la recherche archéologique au Cameroun montre de notables progrès, malgré une évolution en dents de scie, ainsi que des inégalités qui apparaissent sur le plan territorial. L'Ouest-Cameroun (Circonscription administrative ou encore Grassfields Orientaux), à l'instar de bien d'autres régions du pays, fait encore figure de « laissée pour compte » dans ce domaine. L'article que nous présentons ici vise essentiellement à dresser le bilan de ce qui a déjà été fait, assorti des problèmes y attendant, et à dégager les perspectives de recherches sur la base des opportunités qu'offre la région.

I. — INDICES RELEVÉS PAR LES ADMINISTRATEURS COLONIAUX ET LES CHERCHEURS PROFESSIONNELS

En 1944, M.D. Jeffreys (1951) nota l'existence de pièces paléolithiques à Bandounga (Ndé), de sites néolithiques à Babadjou (Bamboutos) ainsi que dans la région de Bamenda. Jean-Pierre Warnier (1982) signalait quant à lui le ramassage d'un biface à Bapa, près de Bafoussam.

Dans un article publié en 1953, E.M. Buisson déclarait « avoir découvert ou visité des sites et recueilli des matériaux archéologiques dans les hauts-plateaux de l'Ouest et une partie des chaînes occidentales (circonscription de Dschang, Bafoussam, Bafang ».

Il s'agit là, pour le cas de la province de l'Ouest, des éléments jusqu'à nos jours recensés. Dans le contexte global des Grassfields, d'autres données ont été mises en évidence par des auteurs, tel que J.P. Warnier (1982) qui, non seulement atteste « une présence humaine sur les hauts-plateaux de l'Ouest depuis neuf millénaires au moins », mais relève, conjointement avec P. de Maret (1992), l'existence de mégalithes à Sà (nord Nkambe), ainsi que de haches polies à Fundong (Nord-Ouest). Il en est de même des travaux réalisés par Raymond Asombang, dans le Cratère de Mbi par exemple, qui ont révélé une sépulture de jeune adulte, probablement contemporaine des dates les plus anciennes de Shum laka — début du VII^e millénaire avant JC. (Asombang, 1992).

II. — DONNÉES EXTRAITES DES MÉMOIRES UNIVERSITAIRES

II.1 — Les études préalables

L'essentiel des éléments de base sur l'état de la recherche archéologique dans l'Ouest-Cameroun se trouve consigné dans des travaux effectués par des étudiants.

Localités et sites	Indices	Nombre	Nature ou état	Chronologie relative
Baleng : <i>Ye Hiala</i>				
	céramique broyeur	45 1	tessons fragment	Âge du Fer ancien
	percuteur	1	quartz	
	polissoirs	3	quartzite	
	scories	16		
	tuyères	6	fragments	
	forge et fonderie	1	± anciennes	
Baham : <i>Feuvieuh (grotte)</i>				
	céramique	47	tessons	Néolithique et Âge du Fer récent
	percuteurs	2	quartz	
	foyer de forge	1	ancien	
Bamendjou : <i>Hiala</i>				
	céramique broyeur	64 1	tessons granite	Âge du Fer récent
	meules	2	granite fragm.	
	polissoir	1	quartzite	
	anciens soufflets	1	bois	
	scories	3		
Bandjoun : <i>Famleng, Hiala, Katsela</i>				
	céramique	64	tessons.	Néolithique ou Âge du Fer récent
	meules	3	granite fragment	
	broyeurs	+		
	scories	+		
	enclumes	+		
Bangou : <i>Ka'ka, Famlem</i>				
	céramique	52	tessons	Néolithique ou Âge du Fer récent
	haches polies	2	basalte	
	forge + houe traditionnelle	1	ancienne	
Batie : <i>Hiala</i>				
	céramique	58	tessons	Âge du Fer récent
	scories	3		
	tuyères	3	fragment	
	meule	1	granite fragment	
	polissoir	1		
Batoufam : <i>Chila</i>				
	céramique	50	tessons	Âge du Fer récent ou période sub-actuelle
	broyeur	1	fragment	
	meule	1		
	scorie	1		
	forge	1	ancien	
Bayangam : <i>Djeugweu, Demsim, Ka'kwongweu</i>				
	céramique	475	tessons	Néolithique ou Âge du Fer
	biface	1	grossier	
	percuteurs	3		
	meules	4	granite fragment	
	broyeurs	4	granite fragment	
	polissoirs	3		
	scories	12		

Tableau 15.1 — Données générales sur les indices archéologiques mis en évidence par B.D. Nizesete dans la Mifi (ancienne circonscription). R.B. Tueche – Nov. 1994.
N.B. Le signe + signifie la présence effective du matériel

Localités et sites	Indices	Nombre	Nature ou état	Chronologie relative
Foto				
<i>Lefang</i>	soufflets	8	bois	Âge du Fer récent
	tuyères	+	fragments	
	scories	+		
<i>Lesse</i>	grotte	+		Néolithique ou paléolithique
<i>Melah</i>	poterie	+	tessons	Paléolithique supérieure ou début néolithique
	microlithe	1	basalte	
<i>Membou-Kem (grotte)</i>	grotte	1		Paléolithique ou néolithique
	poterie	+	tessons	
	meule	1	fragment	
<i>Nkop</i>	poterie	+	tessons	Néolithique ou Période sub-actuelle
	polissoir	1		
	broyeurs	+	fragments	
	hache-polie	1	basalte	
Bafou				
<i>Tsingla</i>	céramique	+	tessons	Période sub-actuelle
	meule	1	fragment	
	polissoir	1		
<i>Mbeng</i>	soufflets	2	bois	Âge du Fer récent
	tuyères	2	fragments	
	scories	+		
	céramique	+	tessons	
	lithique	2		
Bamendou				
<i>Mbouo</i>	gisement d'argile	+		Période sub-actuelle
	céramique	+	tessons	
	polissoir	+		
<i>Melah</i>	scories	+		Âge du Fer récent
	céramique	+	tessons	
Foreke-Dschang				
<i>Mingou</i>	céramique	+	tessons	Période sub-actuelle
	meule	1	fragments	
	polissoir	1		
Fongo-Tongo				
<i>Lefang</i>	scories	+		Âge du Fer récent
	soufflets	1	bois	
	céramique	+	tessons	
	molette	1		
Fotetsa				
<i>King - Place</i>	céramique	+	tessons	Période sub-actuelle
	broyeur	1	fragments	
Santchou				
<i>Bale</i>	céramique	+	tessons	Période sub-actuelle
	lithique	1		
	percuteur	2	entier et fragmenté	
Bansoa				
<i>Nke</i>	scories	+		Âge du Fer récent
	céramique	+	tessons	
	lithique	1		
	broyeur	1	fragments	
	polissoirs	2		
	soufflets	4	bois	

Tableau 15.2 — Données générales sur les indices archéologiques mis en évidence par Fosso Dongmo dans la Menoua. (R.B. Tueche – Nov. 1994). N.B. Le signe + signifie la présence effective du matériel

Ntoh, Nteh, Dackveng (tous à Badoumgia). Il mit également au jour les principaux centres métallurgiques tels que Tcham Toula, Loum et Tchala situés respectivement à Fotouni, Babouantou et Badoumgia (Lapa, 1979 : 28) ; ainsi que des zones d'extraction d'argile à Tcham, Latcheu, Ngwe'ko, aux abords de Fotouni, Fondjomekwet et Badoumgia (Lapa, 1979 : 30).

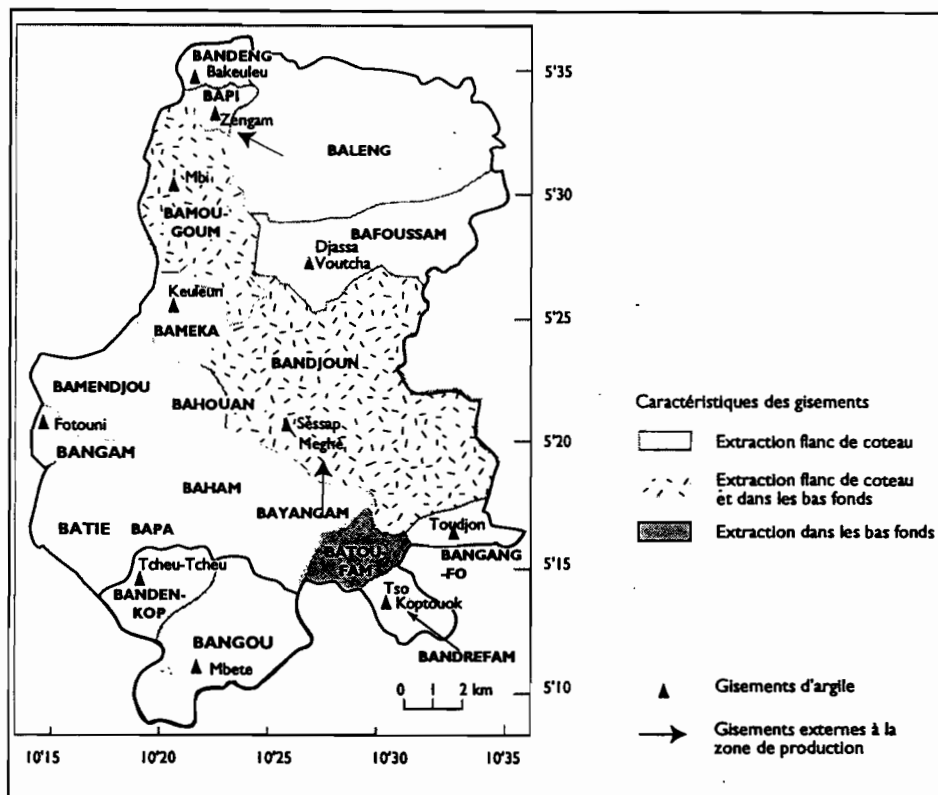
En 1986, deux mémoires de Maîtrise, portant l'un sur la problématique de la recherche archéologique dans la Ménoua (Ouest-Cameroun) et l'autre sur une introduction à la recherche archéologique dans la Mifi (Ouest-Cameroun), furent présentés respectivement par Basile Fosso Dongmo et Bienvenu Denis Nizesete à l'Université de Yaoundé. Ces travaux laissent apparaître des similitudes sur le plan de la démarche adoptée : présentation physique et humaine du milieu, prospection à vue, récolte du matériel, opération de sondage, enquête ethnographique et étude particulière d'un ou de deux sites. Selon Nizesete (1986 : 30), qui a privilégié les sites de Bayangam et de Bandjoun, ce dernier aspect vise à « *faire ressortir clairement les potentialités archéologiques de chacun des sites identifiés, afin que des recherches plus poussées et plus organisées leur soient désormais consacrées* »

Ces auteurs tentent de dégager une chronologie qui, en soi, ne relève que de la présomption et qui présente encore beaucoup d'incohérences. Des tableaux de synthèse, relatifs à l'essentiel des résultats de la dite prospection, sont présentés aux Tableaux 15.1 et 15.2.

En 1987, une autre étude fut consacrée par Célestine Colette Fouellefak Kana à la céramique, notamment à celle de la localité de Bafou dans la Menoua (Ouest-Cameroun). Les recherches s'y sont déroulées principalement dans cinq sous-chefferies : Fokamezo, Sessà, Tsinfou, Tsingla, Mbeng. En plus de l'objet central de l'étude, des pièces lithiques ont été récoltées. Sa démarche épouse quasiment celle des deux précédents auteurs, ajoutant une opération de sondage d'un mètre de profondeur à Mezap (Fokamezo) (Carte 15.1).

II.2 — Notre approche de la céramique sub-actuelle de l'Ouest du Cameroun

En 1993 et 1994, nous avons entrepris, dans le cadre de nos mémoires de maîtrise et de fin de formation à l'École Normale Supérieure de Yaoundé, des travaux se rapportant aussi à la céramique. Le premier fut intitulé « *Première approche à l'étude de la céramique sub-actuelle du département de la Mifi (Ouest-Cameroun)* », et le second « *Première approche à l'étude morpho-stylistique et fonctionnelle comparée de la céramique sub-actuelle de la partie Orientale des Highlands de l'Ouest-Cameroun* ». Ces deux travaux, sont similaires sur le plan de la problématique qui tenta de dégager à partir de la céramique les rudiments d'une reconstitution des faits historiques relatifs aux peuples des Grassfields. Ils ne diffèrent fondamentalement qu'au niveau de l'approche, surtout comparative, dans le second mémoire, et du cadre de recherche, étendu à la circonscription administrative du Noun, en fait le pays Bamum.



Carte 15.2 — Gisements d'argile et leurs caractéristiques

Le matériel étudié se situe dans la fourchette chronologique comprise entre la première moitié du XX^e siècle et les survivances actuelles ; période qualifiée de sub-actuelle. Dans le département du Noun, les recherches ont porté particulièrement sur les collections céramiques du musée des Arts et Traditions Bamum de Foumban. Dans l'ancien département de la Mifi, les dix-neuf groupements de chefferies de premier et second degré ont été prospectés. Nous avons également récolté, en surface, des pièces lithiques constituées d'éclats non retouchés et retouchés à fracture conchoïdale provenant d'une coupe sur le tracé de la route Latsit II à Latsit III (arrondissement de Bamendjou), qui témoignent d'une technologie ancienne. Par ailleurs, des fragments de tuyères (Bamendzi II – Bafoussam et Dionkou – Baleng), des scories de fonte (Balatchouet – Bapi et Dionkou – Baleng), ainsi que d'importants tessons de céramique ont été collectés (Bafoussam, Bangang-Fondji, Baleng, Bamendjou, Bandjoun, Bandeng, Bahouan, Bapi).

1. Typologie et Morphologie.

La taxonomie et l'analyse morphologique sont basées sur une terminologie que nous avons créée et expliquée. Les critères de définition s'inspirent de la forme, de la structure (Tableau 15.3) et des dimensions relatives. Cette terminologie fait suite aux modèles








































Forme	Structure	Rétrécie	Évasée	En col	
Sphère					
Éllipsoïde					
					
Ovoïde					
					
Cylindre		—			
Hyperboloïde					
Cône					

Tableau 15.3 — Classification en fonction des structures et des formes géométriques élémentaires. D'après Anna Shepard (1956) et Seronie Vivien (1975)

plus techniques, proposés par Shepard (Shepard, 1956) et Seronie-Vivien (1975), qui portent sur la classification de la céramique en fonction des structures (rétrécie, évasée, col) et des formes géométriques élémentaires (sphérique, ellipsoïde, ovoïde, cylindrique, hyperboloïde, conique). Nous avons adopté les termes suivants que nous entendons désormais appliquer pour nos recherches sur la céramique.

Les formes reconnues sont :

- ◆ des *assiettes* : récipients cylindriques dont la hauteur et le diamètre d'ouverture sont inférieurs ou égaux à 15 cm.
- ◆ des *bols* : récipients hémisphériques sans col, d'une hauteur et d'un diamètre d'ouverture inférieurs ou égaux à 15 cm. Ils possèdent ou non des pieds (dans ce cas ils sont inférieurs à 4 cm) (Figure 15.5).

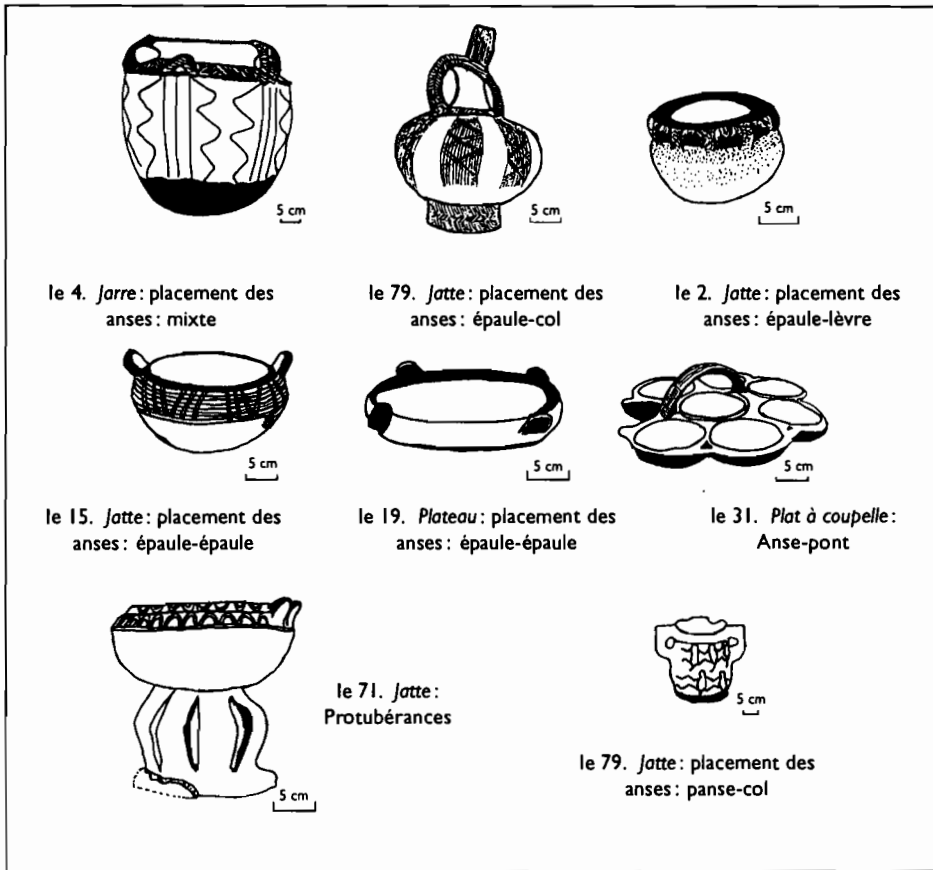


Figure 15.1 — Différentes formes d'anses (Musée des Arts et Traditions Bamum)

- ◆ des *bouteilles*: vases avec ou sans pied de largeur maximum inférieure à 20 cm, d'une hauteur maximum inférieure à 30 cm, avec un col étiré de 7–10 cm de hauteur. Le diamètre d'ouverture varie de 2 à 5 cm.
- ◆ des *coupes*: céramiques à ouverture évasée; composées d'une panse sphérique, ovoïde ou ellipsoïde (dont la hauteur se situe entre 8 et 15 cm) et d'un pied sculpté ou en forme de trompette, avec une hauteur comprise entre 10 et 20 cm. Le diamètre d'ouverture varie entre 20 et 25 cm.
- ◆ des *écuelles*: récipients ovoïdes à fond plat et sans rebord, dont la hauteur est inférieure à 10 cm. Le diamètre d'ouverture se situe entre 25 et 30 cm.
- ◆ des *gobelets*: récipients de forme sphérique à ouverture évasée, plus hauts que larges avec une hauteur inférieure ou égale à 15 cm et un diamètre maximal variant entre 7 et 8 cm.

- ◆ des *gourdes* : céramiques dont la hauteur, la largeur et le diamètre maximal se situent tous entre 10 et 15 cm. Elles se caractérisent par une ouverture très rétrécie (2–3 cm) ; le rapport largeur maximum/ouverture est par conséquent inférieur à 0,3 cm.
- ◆ des *jattes* : vases sphériques ou ovoïdes à structure évasée dont la hauteur est supérieure ou égale à 40 cm ; le diamètre d'ouverture variant entre 15 et 20 cm et le diamètre maximal entre 30 – 50 cm.
- ◆ des *marmites* : céramiques sphériques à ouverture évasée avec deux anses et trois pieds. La hauteur moyenne est inférieure ou égale à 35 cm et le diamètre d'ouverture inférieur ou égal à 20 cm. Le diamètre maximal varie entre 23 et 30 cm.
- ◆ des *mortiers* : poterie ellipsoïde, sphérique ou ovoïde à ouverture évasée, et dont la hauteur maximum se situe entre 20–30 cm. Le diamètre d'ouverture est compris entre 40 et 50 cm. L'épaisseur des parois est assez importante (1,5 – 2 cm) surtout au niveau du fond.
- ◆ des *plats à coupelle* : céramique composite, formée d'une série de coupelles d'une hauteur de 5–6 cm avec, pour chacune d'elle, un diamètre d'ouverture égal à 10 cm. La hauteur maximum de la pièce mesure entre 38 – 40 cm et le diamètre maximum entre 36–38 cm.
- ◆ un *plateau* : céramique évasée de forme ovoïde, d'une largeur et diamètre maximum de 5–11 cm. Le rapport entre le diamètre d'ouverture et le diamètre maximum est à cet effet supérieur à 2.

Après l'analyse morpho-technologique, stylistique et fonctionnelle de la céramique, et en tenant compte de ce qui a été fait par les auteurs cités plus haut, quelques conclusions peuvent être dégagées.

Sur le plan morphologique, neuf formes ont pour l'instant été recensées dans l'ancien département de la Mifi (bols, écuelles, assiettes, gobelets, marmites, mortiers, jattes, jarres, coupes) et huit dans le département du Noun (plat à coupelles, plateau, bouteilles, jattes, jarres, coupes, bols, gourdes). Tout ce matériel s'intègre aussi dans la grille d'analyse proposée par Shepard (Shepard, 1956) et Seronie-Vivien (Seronie-Vivien, 1975). La morphologie comparée nous a permis de noter qu'en dehors de la forme de certains accessoires (pieds, anses)⁽²⁾, la céramique étudiée dans la Mifi et le Noun présente beaucoup de similarités, notamment lorsqu'on tient compte du rapport forme/structure (identification et distinction ne reposant que sur la tradition orale). Mais par rapport à la configuration générale du vase des particularités apparaissent. Elles résident dans la taille et la forme des accessoires (principalement le pied). C'est le cas, dans le Noun, des céramiques aux pieds sculptés, symbolisant une araignée. Pour ce qui est des dimensions relatives, nous pouvons noter que la céramique Bamum se caractérise par la grandeur de certaines jarres que l'on ne trouve pour l'instant que dans la région. Le critère lié à la

(2) Nous avons relevé l'existence des anses-décors de forme triangulaire servant aussi d'éléments de sustentation, cf. Figure 15.5.

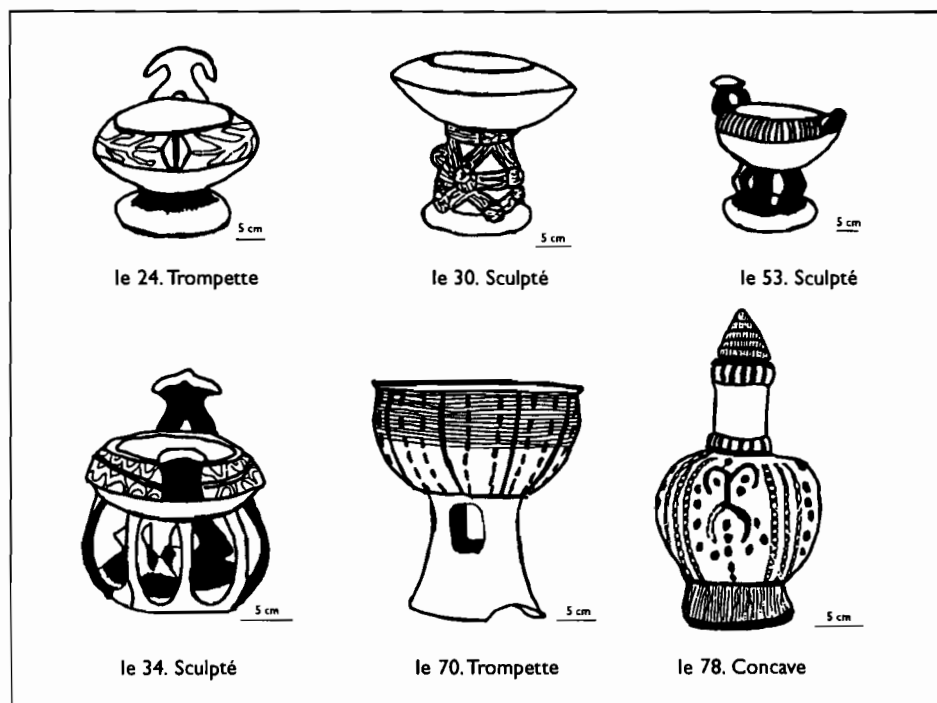


Figure 15.2 — Différentes formes de pieds (Musée des Arts et Traditions Bamum)
(Dessin R.B. Tueche, photo G. & A. Loumpet)

taille nous a amené à adopter une terminologie différente pour des vases morphologiquement semblables. Il en est ainsi des céramiques Ie 70 (Figure 15.2) (dont nous n'avons pas encore les traces pour la Mifi) et n° 7, 8 ou 9 (Figure 15.6) qui prennent respectivement le nom de jatte et de coupe. Les céramiques Ie 31 et Ie 78 (Figure 15.2) ne constituent pas moins une originalité pour le pays Bamum. De l'autre côté, la Mifi se caractérise par des formes particulières de jattes de dimension moyenne, sans pied, carénées et à ouverture fortement rétrécie (Figure 15.4).

Un corpus provisoire (Figure 15.5) des formes de céramiques sub-actuelles récoltées dans la Mifi a été proposé.

2. Technologie

L'approche technologique n'a été amorcée que pour le cas de la céramique de la Mifi. Ici quelques pistes de recherche ont été ouvertes, notamment en ce qui concerne l'identification des minéraux (réalisée au Laboratoire de Chimie Inorganique de la Faculté des Sciences de l'Université de Yaoundé I), ainsi que la granulométrie de quelques échantillons. L'identification des minéraux par l'A.T.D. (Analyse Thermique Différentielle) repose en effet sur la mise en évidence des caractéristiques thermiques de ceux-ci, lors de la cuisson. Au cours de ce phénomène, ces minéraux peuvent se transformer pour en donner d'autres. Ces transformations peuvent absorber la chaleur (réaction endo-

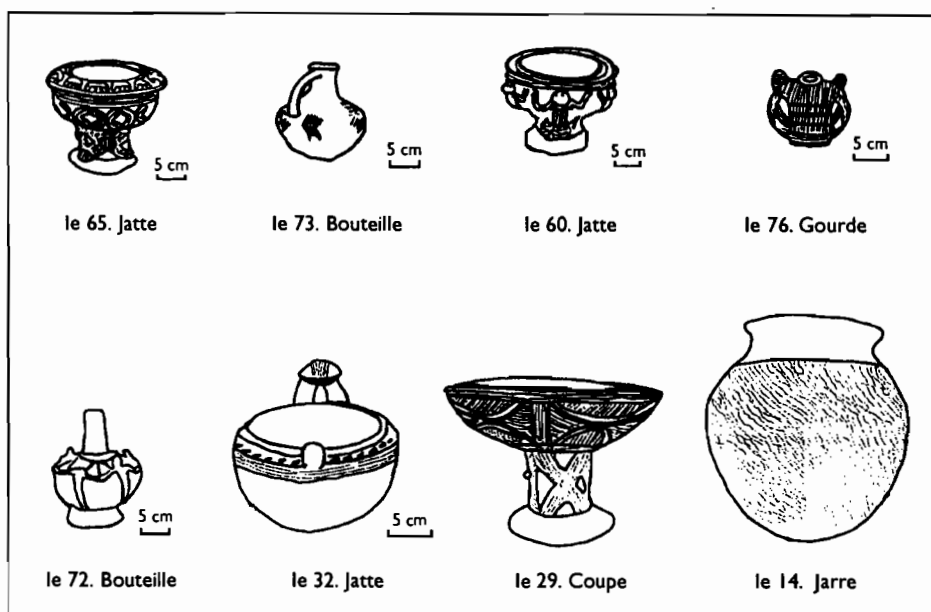


Figure 15.3 — Autres formes de céramique (Musée des Arts et Traditions Bamum)
(Dessin R.B. Tueche, photo G. & A. Loumpet)

thermique) ou en céder au milieu environnant (réaction exo-thermique). Le dispositif d'A.T.D permet ainsi, à travers des thermo-couples ou capteurs de température, de comparer les caractéristiques thermiques d'un échantillon inerte. Nous avons pris en compte la kaolinite calcinée et utilisé, pour la température de chauffe, une température de 10°C. Toute réaction qui se déroule dans l'échantillon se traduit par un pic endothermique ou exo-thermique, se présentant en sens opposé. L'A.T.D. nous a permis, à travers les six premiers échantillons proposés (Bandjoun I, Bandjoun II, Bandjoun III, Bamougoum I, Bamougoum II, Batoufam), de constater que les argiles utilisées pour la production céramique appartiendraient au groupe de la kaolinite attestée par la présence d'un pic de déshydratation (110°C), d'un pic de décomposition (555°C) et d'un pic de recristallisation (900°C). La granulométrie de ces échantillons a été réalisée par le Laboratoire d'analyse du Centre National des Sols (I.R.A - Nkolbisson, Yaoundé). Elle ne porte pour l'instant que sur l'analyse mécanique. Celle-ci fait ressortir le pourcentage d'argile, de limon fin, de limon grossier, de sable fin et de sable grossier contenu dans le matériau. Nous insisterons sur l'importance de ces opérations (si elles peuvent être menées à terme) plus loin. L'argile extraite (soit à flanc de coteau, soit dans le bas-fond) se présente globalement sous trois couleurs: noire, blanche, rouge-brique. La chaîne opératoire intègre huit étapes au total, le ramassage ou extraction, l'épuration, l'humidification, le malaxage, le façonnage, le séchage, le finissage, la cuisson. Le décor, dont nous avons noté sept techniques principales, s'effectue soit avant le séchage (l'impression,

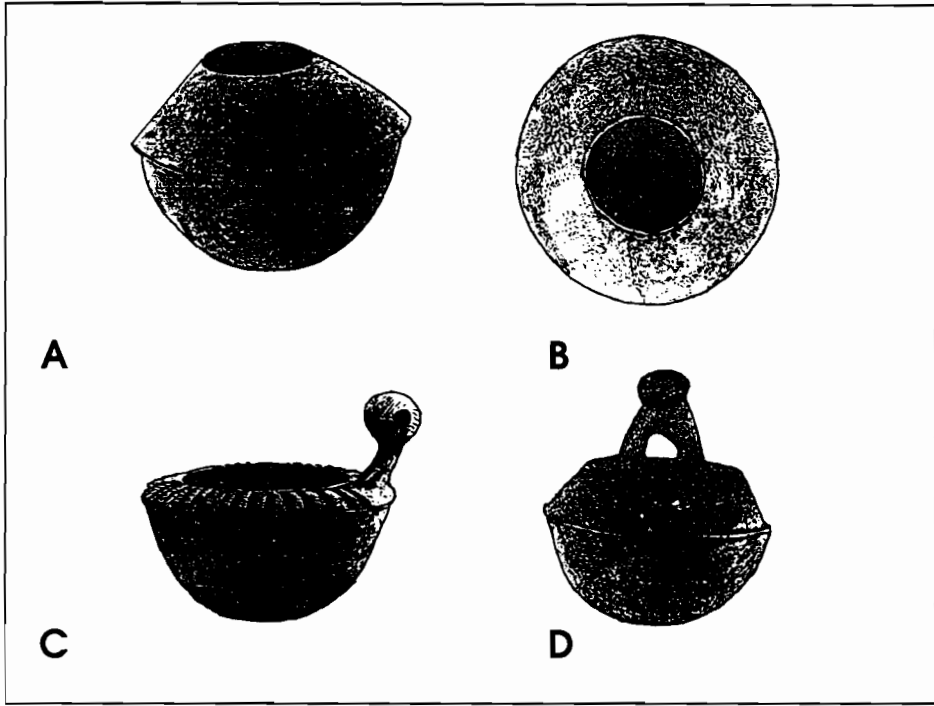


Figure 15.4 — Céramiques de Bandjoun et Baméka

- A.** Jatte carenée à structure rétrécie — Bandjoun (Do 12 cm ; H 27 cm ; D 29 cm) **B.** Vue de dessus de Jatte A.
C. Jatte carenée avec anse — Baméka. (Do 16,5 cm ; Anse 10 cm ; Carène 4,5 cm ; H 16,5 cm ; D 26 cm)
D. Jatte carenée avec anse — Bandjoun. (Do 13,5 cm ; Anse 10 cm ; Carène 13 cm ; H 22 cm ; D 20,5 cm)
 (Céramique R.B. Tueche, photo G. & A. Loumpet)

l'incision, le relief, l'incrustation de cauris, les décors mixtes ou associés), soit après la cuisson (peinture, vernissage, décors-mixtes ou associés).

3. Décor

Sur le plan stylistique, il se dégage que la céramique de la Mifi et celle du département du Noun se caractérisent par leur diversité et leur richesse décorative. Toutes les pièces du musée des A.T.B. (Arts et Tradition Bamum) sont décorées ainsi que plus de la moitié des contenants céramiques récoltés dans la Mifi, avec dans les deux localités une domination des motifs géométriques sur ceux zoomorphes, phytomorphes, et anthropomorphes. La particularité de la poterie provenant du Noun consiste en la présence d'accessoires-décors (principalement les pieds sculptés symbolisant une araignée mygale). Mais la question autour de la fonction présumée (notamment symbolique) des motifs décoratifs reste posée (surtout dans le contexte de la Mifi).

4. Fonction sociale

L'analyse fonctionnelle quant à elle a été envisagée dans une perspective ethnographique, par l'observation des pratiques sociales, utilitaires, symboliques,

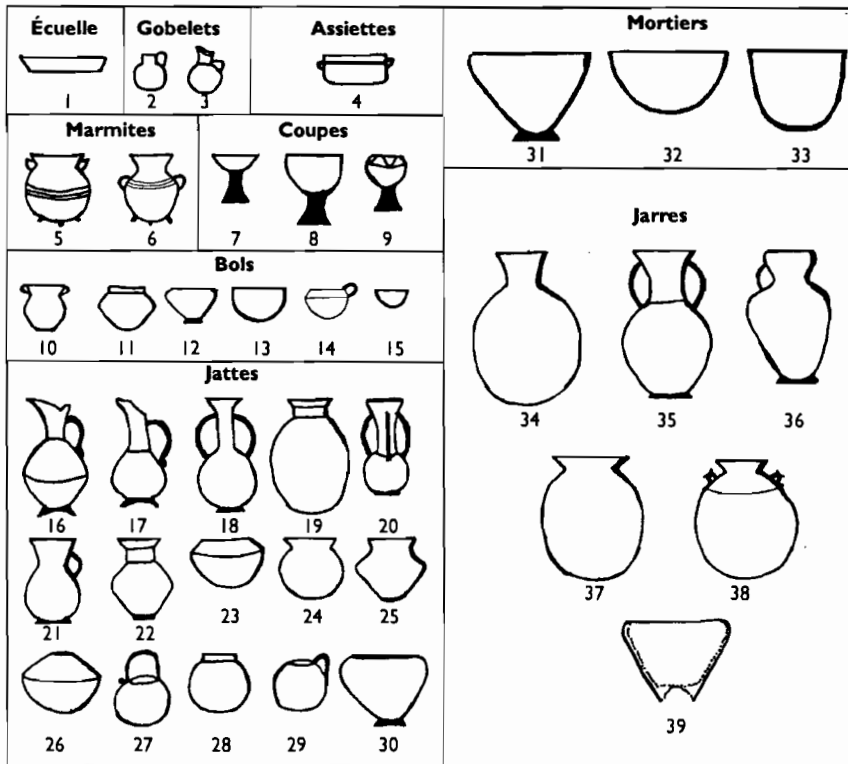


Figure 15.5 — Corpus provisoire des types de céramiques sub-actuelles récoltées dans la Mifi

économiques et plastiques. La mise en évidence des grandes trames fonctionnelles nous a permis de procéder à une analyse plus détaillée, reposant sur une approche terminologique et lexicographique sur le modèle proposé par Leroi - Gourhan (1971 ; 1973). La fonction utilitaire se rapporte à l'acquisition et la consommation alimentaire (préparation, conservation et service des plats). Les usages liés à la symbolique portent sur l'aspect rituel et thérapeutique. Enfin, l'usage des contenants céramiques à des fins de décoration, bien que restreint, est tout de même effectif. Finalement la fonction économique procède de l'importance sociale de la céramique.

Il s'agit là en bref de ce qu'on peut dire de la recherche archéologique menée dans l'Ouest-Cameroun. Evidemment, cette difficile mais passionnante entreprise est confrontée à d'énormes contraintes qui limitent son action.

III. — PROBLÈMES

III.1 — L'absence de données chronologiques fiables pour les périodes reculées

Une telle situation procède du fait que de véritables fouilles archéologiques, entreprises aussi bien sur le plan local que régional par des chercheurs professionnels, ne s'y sont pas encore déroulées. L'ensemble des travaux ne repose pour l'essentiel que sur les récoltes de surface et les collectes ethnographiques. Elles ne s'inscrivent que dans le cadre des mémoires de maîtrise ou de fin de formation.

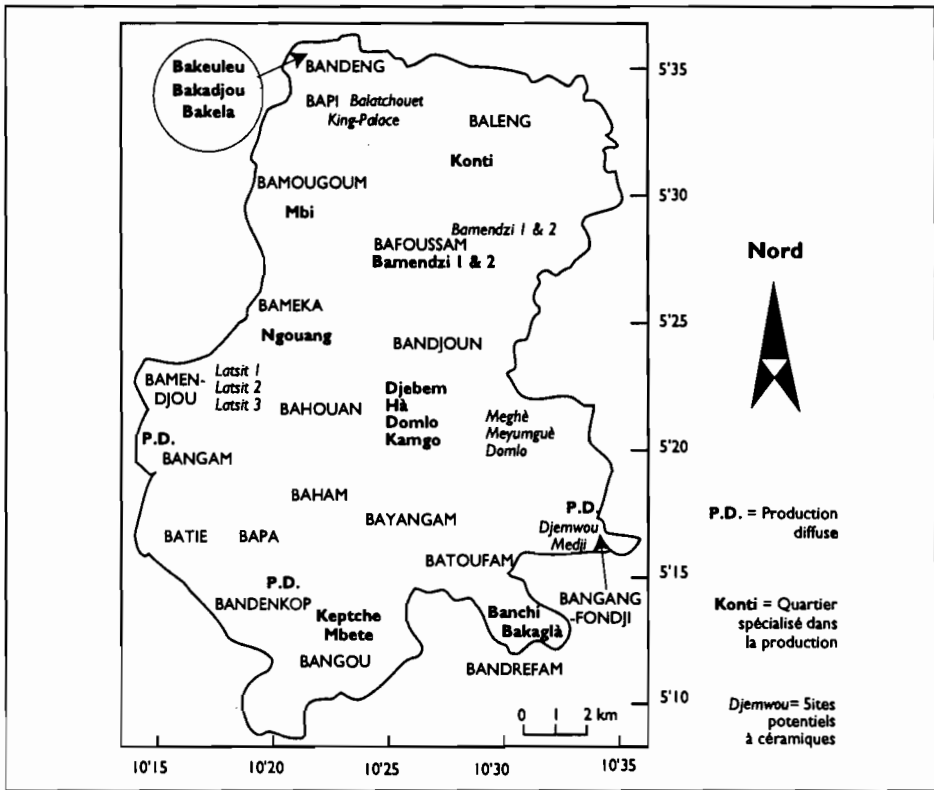
Il est difficile, voire impossible, de situer le matériel récolté dans une séquence chronologique classique (Néolithique, proto-histoire, etc.). Des auteurs tels que Nizesete, Fosso Dongmo et Fouellefak Kana, se sont risqués à proposer une chronologie relative. Mais il faut reconnaître qu'une telle datation repose moins sur une base scientifique, que sur des présomptions.

Il nous semble que tant que les recherches demeureront maigres et isolées, et le matériel non daté de manière absolue et systématique, il sera toujours difficile d'appliquer dans l'ouest du Cameroun ou les Grassfields en général, les concepts de séquences chronologiques classiques. Une question fondamentale reste alors posée, celle relative à la définition précise du cadre chronologique en début de recherche.

III.2 — Les questions de provenance

L'un des problèmes auxquels sont confrontés les archéologues en matière d'analyse céramique est celui de la provenance du matériel étudié. Comment procéder pour s'assurer que la céramique étudiée dans un site ou dans une localité n'est pas d'origine extérieure ? Dans le cas de l'Ouest-Cameroun en particulier, et des Grassfields en général, les facilités de communication et de circulation sont énormes. Les recherches relatives aux problèmes de provenance sont essentiellement complexes surtout quand on a affaire à un matériel qui ne porte pas d'estampilles, ou encore à une région où des ateliers n'auraient pas existé ou subsisté. Toute la céramologie ne repose, à l'heure actuelle dans les Grassfields, que sur les données de la tradition orale, notamment pour ce qui concerne cette question de provenance.

À côté des données typologiques et analytiques, il faudrait, comme le relève Echallier (1984 : 33), envisager la détermination des « *provinces pétrographiques et géochimiques* ».



Carte 15.3 — Zones de production et sites potentiels dans la Mifi

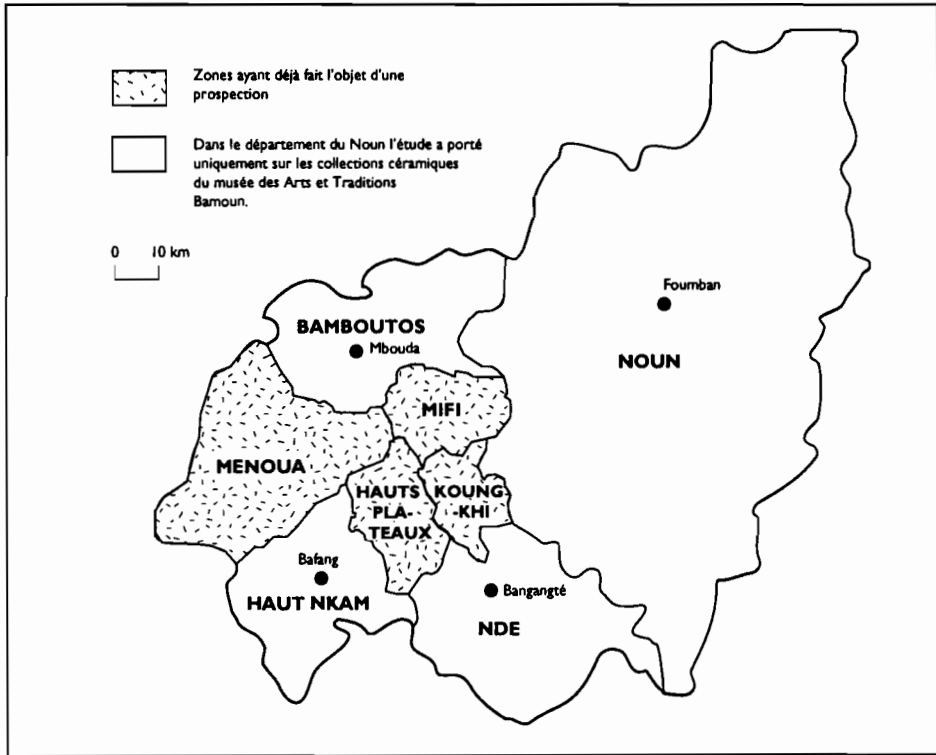
IV. — PERSPECTIVES DE RECHERCHES

Plusieurs problèmes d'ordre historique et archéologique restent posés et appellent une mobilisation de la recherche dans l'Ouest-Cameroun et les Grassfields.

IV.1 — L'histoire du peuplement

S'il est presque établi que le peuplement des hauts-plateaux de l'Ouest-Cameroun ne s'est pas fait de manière simultanée, mais par vagues et par petits groupes, il est aussi connu que ces populations n'ont pas trouvé cette zone vide d'hommes. Des populations autochtones ont bien existé. Les pièces lithiques (éclats retouchés ou non), récoltées par exemple à Bamendjou sont là pour en témoigner.

Mais qui étaient-ils ces autochtones ou du moins ces populations que les Ndofo ont rencontré sur le plateau ? Il s'agit en fait de pouvoir répondre aux questions suivantes.



Carte 15.4 — Prospections archéologiques dans l'Ouest-Cameroun

« Quelles cultures précédaient celles que nous observons aujourd'hui ? Quel niveau avaient-elles ? D'où provenaient-elles ? S'étaient-elles constituées sur place ? À partir de quels éléments ? Comment ont-elles évolué jusqu'aux groupements actuels ? » Ces questions étaient déjà posées par Marliac (1982 : 5) pour le contexte du Diamaré. La réponse pourrait nous permettre de mieux cerner les contours de la distribution culturelle au sein de ces populations. Pour cela des opérations de fouilles sont indispensables.

On pourrait tout aussi bien envisager la recherche d'une distribution culturelle à l'échelle régionale, c'est-à-dire au sein des populations des Grassfields en général c'est à ce niveau que les travaux actuellement entrepris par l'Orstom dans le pays Tikar, dans le cadre du Projet Nditam nous paraissent d'une grande importance. Si, comme le relève la tradition orale, citée par Delneuf, « le peuplement Tikar provient des migrations Mboum méridionales couvrant le Sud de l'Adamaoua, il a contribué ensuite au fourmillement de petits groupes concentrés entre les rives du Mbam et les premiers contreforts de l'Ouest Camerounais, eux-mêmes acteurs principaux du peuplement Bamoun » (Delneuf, 1994 : 3). À cet effet, les résultats obtenus dans l'une ou l'autre zone pourraient nous servir d'éléments de comparaison.

L'autre problème historique qui reste posé est celui relatif à la chronologie de la traversée du Noun par les premières populations Bamiléké.

En effet, les populations qui occupent à l'heure actuelle les départements de la Mifi, des Hauts-plateaux et du Koung-Khi auraient pris du temps pour traverser le fleuve Noun (10–20 m de large), afin de se retrouver dans leur site actuel. La pression Bamum semble y avoir joué un rôle déterminant. Nous avons essayé de longer la rive droite de ce fleuve sur près de 500 m, au niveau de Bandjoun, et avons constaté que ses abords présentaient d'importants tessons de céramique régulièrement mis à découvert par les travaux champêtres. Ce phénomène traduit une présence humaine séculaire. Par ailleurs, après leur long séjour sur la rive gauche du Noun, et une fois le fleuve traversé, les populations auraient pris pas mal de temps pour se résoudre à franchir de façon définitive le grand escarpement.

Les populations qui composent aujourd'hui les groupements Bandjoun, Bangang-Fondji et Bafoussam sont situées au sommet de cet escarpement dont l'altitude (au niveau de Bandjoun) est de 1 534 m, le lit du fleuve étant quant à lui situé à une altitude de 995 m, soit un dénivellement d'environ 539 m. L'escarpement aurait constitué dans le temps un site défensif. Toutes ces données nous permettront d'insister, dans le cadre d'une recherche plus poussée, sur la réalisation d'une chronologie absolue du peuplement du plateau dit Bamiléké.

IV.2 — Perspectives archéologiques

Sur un tout autre plan bien des questions restent posées sur l'origine de la céramique dans la région. Certains auteurs ont même émis l'hypothèse qu'elle proviendrait de la plaine de Ndop. Des études plus approfondies nous permettront de confirmer ou d'infirmer ces points de vues diffusionnistes.

Par ailleurs, la métallurgie traditionnelle du fer ainsi que l'industrie lithique devraient aussi être étudiées. La préhistoire du Cameroun n'en tirerait que le maximum de profit.

Sur le plan technologique la connaissance intrinsèque du matériau nous paraît fondamentale. Dans le cadre de la production des poteries par exemple, cet aspect a été amorcé, notamment avec des analyses de laboratoires, qui nous permettraient à terme d'évaluer le rôle des dégraissants dans l'ossature de la céramique étudiée, ainsi que sur le comportement de celle-ci lors des opérations de montage, de séchage et de cuisson. Enfin la question des provenances peut être envisagée dans le même contexte.

CONCLUSION

À la lecture de tout ce qui précède on se rend à l'évidence que la recherche archéologique dans les Grassfields Orientaux reste encore à l'état très embryonnaire. L'ensemble des opportunités qu'offre la région pourrait pourtant permettre dans le cadre des entreprises bien menées de répondre à un certain nombre de préoccupations liées à l'histoire de la région et du Cameroun en général.

BIBLIOGRAPHIE

- ASOMBANG R., 1992. — Mbi crater rockshelter : evidence from mammalian fauna. In : J.M. Essomba (Éd.) *L'archéologie au Cameroun*. (Colloque de Yaounde, 6-9 janvier 1986). Karthala, Paris, pp. 181-196.
- BUISSON E.M., 1953. — Matériaux pour servir à la préhistoire du Cameroun. *Bulletin de la Société préhistorique française*, n° 6 : 335-346.
- DELNEUF M., 1994. — *Exploitation des écosystèmes et équilibre du milieu dans les sociétés à économie d'autosubsistance en Afrique Centrale. La plaine Tikar au Cameroun. Reconnaissance archéologique au Sud du pays Tikar*. Rapport de Mission du 21 Mai au 19 juin. Orstom, Paris, 20 p. MS.
- ECHALLIER J.C., 1984. — *Éléments de technologie céramique et d'analyse des terres cuites archéologiques*. Documents d'archéologie méridionale, CNRS, Méthodes et techniques, Vol 3, Valbonne.
- ESSOMBA J.M., 1985. — *Bibliographie critique de l'archéologie camerounaise*. Université de Yaoundé.
- FOSSO DONGMO B., 1986. — *Problématique de la recherche archéologique dans la Ménoua (Ouest-Cameroun)*. Mémoire de Maîtrise, Université de Yaoundé, Yaoundé.
- FOUELLEFAK KANA C., 1987. — *Introduction à l'étude archéologique de la céramique de la Menoua, le cas de Bafou*. Mémoire de Maîtrise, Université de Yaoundé, Yaoundé.
- JEFFREYS M.D., 1951. — Neolithic stone implements. Bamenda-British Cameroun. *B.I.F.A.N.*, série B, n° 13 : 1203-1217.
- LAPA G., 1979. — *Perspectives archéologiques dans l'établissement des villages de l'arrondissement de Bandja*. Term Paper, Université de Yaoundé, Yaoundé.
- LEROI-GOURHAN A., 1971. — *L'homme et la matière*. Albin Michel, Paris.
- LEROI-GOURHAN A., 1973. — *Milieu et techniques*. Albin Michel, Paris.
- MARET P. DE, 1992. — Sédentarisation, agriculture et métallurgie du Sud-Cameroun. Synthèse de recherches depuis 1978. In : Essomba J.M., *L'archéologie au Cameroun* (colloque de Yaoundé, janvier 1986). Karthala, Paris, pp. 228-245.
- MARLIAC A., 1982. — *Recherches ethno-archéologiques au Diamaré (Cameroun septentrional)*. Orstom, Travaux et Documents n° 151, Paris, 91 p.
- NIZESETE B.D., 1986. — *Introduction à la recherche archéologique dans la Mifi (Ouest Cameroun)*. Mémoire de Maîtrise, Université de Yaoundé, Yaoundé.
- SERONIE VIVIEN M. R., 1975. — *Introduction à l'étude des poteries préhistoriques*. Bordeaux, Société spéléologique et préhistorique de Bordeaux.
- SHEPARD A., 1956. — *Ceramics for the archaeologist*, Washington D.C., Carnegie Institution of Washington, 609 p.
- TUECHE R.B., 1993. — *Première approche à l'étude de la céramique sub-actuelle du département de la Mifi (Ouest-Cameroun)*. Mémoire de Maîtrise, Université de Yaoundé I, Yaoundé.
- TUECHE R.B., 1994. — *Première approche à l'étude morpho-stylistique et fonctionnelle comparée de la céramique sub-actuelle de la partie orientale des Highlands de l'Ouest Cameroun*. Mémoire de fin de formation ENS, Yaoundé.

- YOUBI J.P., 1979. — *La céramique et la recherche archéologique dans la Mifi, l'exemple de Bamougoum*. Yaoundé. Term Paper, Université de Yaoundé.
- WARNIER J.P. 1982. — *Elements for a history of western Grassfields*. PB. University of Yaounde. Éd. Sopecam Yaoundé.

LE PROGRAMME DE RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES SUR LE PEUPEMENT POST-NÉOLITHIQUE DU DIAMARÉ

Olivier LANGLOIS¹

Résumé

Au terme du programme de recherches MINREST/Orstom, portant sur « l'histoire du peuplement du Diamaré », il semble possible de définir les principaux événements migratoires intervenus durant les deux derniers millénaires. En raison de l'indigence généralisée de la couverture archéologique des régions limitrophes (à l'exception de la plaine péritchadienne), les orientations précises des axes de peuplement demeurent encore tout à fait hypothétiques. Pourtant, notre programme s'achevant, nous pensons utile d'en extraire les hypothèses de peuplement les plus probables, de manière à définir de nouvelles orientations de recherche. La composante la plus ancienne est certainement d'origine septentrionale. Elle est probablement à la source de la mutation technologique qui a conduit les Néolithiques tsanaghiens, installés aux alentours de Maroua, à abandonner leur industrie lithique et à conquérir la plaine méridionale. Deux autres mouvements, d'axes globalement nord-sud, intervinrent vers les XII^e–XIII^e siècles. L'un pourrait être issu du Bornou et l'autre, d'ampleur plus limitée, des plaines nord-orientales. Ces mouvements ont surtout contribué à peupler la partie méridionale du Diamaré. Une seconde vague, amenant essentiellement des groupes venant du nord-est, semble se développer à partir des XV^e–XVI^e siècles. Ces derniers groupes gagneront, pour la plupart, la région septentrionale. Des traits culturels, vraisemblablement d'origines méridionales et/ou occidentales, atteignent les piémonts méridionaux vers les XIV^e–XV^e siècles. Ces influences s'étendront beaucoup plus tard en direction du nord, alors que les plaines, occupées par les conquérants foubés, se vident et que les populations des piémonts gagnent les hauteurs. Malgré les nombreuses zones d'ombre encore existantes, de grands axes semblent se dessiner. Les travaux conduits au Diamaré permettent ainsi de valider les principales lignes de l'histoire du peuplement telle qu'elle est retracée par les ethno-historiens pour les périodes les plus récentes. Ainsi, nous avons pu mettre en évidence l'existence d'un front entre deux flux migratoires inverses : un flux nord/sud et nord-est/sud-ouest opposé à un flux plus tardif sud/nord ou sud-ouest/nord-est. Ce front se situe dans les piémonts méridionaux (région de Goudour) et il est probable que les influences méridionales se sont étiolées face aux puissants courants contraires qui leur sont opposés. Une meilleure connaissance du flux d'origine méridionale et/ou occidentale passe donc par de nouvelles recherches archéologiques au sud du Diamaré.

Abstract

After completing our research program MINREST/Orstom on the history of the Diamare settlements, we are now in a position to determine the main episodes of the migratory movements which occurred in the last two millennia. Because of a lack of archaeological coverage of the regions bordering North Cameroon — particularly between the Logone and Chari — which can be compared to that of the Diamare and the plains around Lake Chad, the precise orientations of settlement axes are still very hypothetical. Now, as our program nears its end, it might prove useful to gather the

1. Orstom, LATAH, 32 Av. Henry Varagnat, 93143 Bondy cedex, France

most probable hypothesis on the subject in order to define new orientations for research. The oldest migration stream is certainly of northern origin. The technological transformation which led the neolithic Tsanaghiens settled around Maroua to give up their lithic industry and to embark on the conquest of the southern plain probably stems for them. Two other movements, roughly along a north-south line, took place in the XIIth-XIIIth centuries. One may have come from the Bornou and the other — of a more limited scope — from the north-oriental plains. These movements have mostly contributed to the settlement of the southern part of the Diamare. A second wave, essentially made up of groups of people originating from the north-east, seems to have developed from the XVth-XVIth centuries onward. It is thought that most of the latter groups reached the southern part. Cultural features, most probably of southern and/or western origin, can thus be found at the foot of the southern mountains around the XIVth-XVth centuries. These influences would later spread towards the north whereas the plains, occupied by Fulani conquerors, were already being deserted as the mountain foot populations were moving towards the uplands. Though many areas remain obscure, some big axes appear to emerge. The research we carried out in Diamare gives support to the main lines of the history of the settlement concerning the most recent periods as it has been traced by ethnohistorians. Thus we have been able to prove the existence of a front between two opposite migratory floods : a north/south and north-east/south-west flood opposed to a south/north or south-west/north-east flood that took place much later. This latter front occurred in the southern mountain edge around Gudur and it is likely that these influences have faded when confronted with powerful opposite streams (N/S and NE/SW). More knowledge of the migratory flood of southern and/or western origin requires further archaeological research south of Diamare.

INTRODUCTION

Depuis 1989, nous avons été chargé de mettre les dernières touches au programme de recherche MINREST/Orstom concernant « l'histoire du peuplement du Diamaré » (Langlois, 1991 ; 1995). Ce programme, initié par Alain Marliac au début des années 1970 et poursuivi par Michèle Delneuf à partir de 1983, étant aujourd'hui arrivé à son terme, il est légitime de faire un bilan des connaissances acquises dans cette région et d'en extraire de nouvelles orientations de recherche.

Nos travaux ont permis de confirmer, dans ses grandes lignes, le schéma chrono-culturel exposé par A. Marliac (1991). Ainsi, nous avons repris le découpage chronologique des deux derniers millénaires en quatre phases, de l'Âge du Fer Ancien à l'Âge du Fer Final, alors même que la partition de la région en deux principales aires archéologiques aux évolutions parallèles était confirmée par les fouilles récentes.

Notre étude a surtout porté sur les périodes les plus méconnues du Post-néolithique local. A. Marliac ayant surtout travaillé sur la période médiane, dite « Âge du Fer Moyen », nous avons centré notre travail sur la première moitié du premier millénaire AD (Âge du Fer Ancien) et la seconde moitié du second millénaire AD (Âge du Fer Final et période sub-actuelle). Ainsi, l'ensemble de la séquence chrono-culturelle est désormais appréhendé, même si de nombreux points mériteraient d'être approfondis.

Achevant le programme nous avons souhaité, malgré les nombreuses zones d'ombre encore présentes, parvenir à une reconstruction dynamique de l'histoire du peuplement du Diamaré post-néolithique, depuis le début de notre ère jusqu'à la période coloniale.

Cette reconstruction, qui fait intervenir différents flux migratoires ou axes de diffusions, est encore largement hypothétique. L'histoire du peuplement à laquelle nous sommes parvenu n'est ainsi qu'une reconstruction à partir de données régionales parcellaires et

lacunaires. Les courants migratoires supposés provenant de zones encore méconnues du point de vue archéologique, il est probable que certaines hypothèses seront contestées dans les années à venir. Notre « histoire du peuplement » fait donc état des mouvements migratoires les plus vraisemblables au regard des traditions matérielles anciennes et actuelles connues. Seront ainsi mentionnés des flux dont les origines précises sont encore difficiles à définir et dont la réalité même n'est pas totalement assurée.

Il nous paraît, malgré tout, légitime de rendre compte des « tendances » fournies par les données matérielles dans la mesure où, au rythme actuel de la recherche archéologique régionale, il faudra plusieurs décennies pour réunir une information suffisante à l'« élaboration » d'une histoire du peuplement fiable et précise ⁽¹⁾.

Les premiers siècles du Post-néolithique au Diamaré : l'Âge du Fer Ancien (de 0 à 300-400 AD)

La plus ancienne date relative à un établissement post-néolithique fut obtenue à partir de charbons de bois prélevés à Bibalé Tchuin ⁽²⁾. Ce gisement semble ainsi occupé dès le 1^{er} siècle AD par une population qui nous paraît être tout à la fois métallurgiste, agricultrice et sédentaire.

Remarquons tout de même que les premiers témoins métallurgiques n'apparaissent qu'au milieu de la séquence stratigraphique. Pourtant, l'extrême rareté des éclats lithiques et l'uniformité de la production céramique permettent de penser, d'une part que le peuplement est homogène du début à la fin de l'occupation, d'autre part que les habitants de Bibalé Tchuin n'utilisent plus d'outils taillés depuis leur installation.

Remarquons également que la présence d'une agriculture n'est pas encore attestée. Les nombreuses empreintes de tiges de graminées, qui semblent provenir de sorghos, ne sont toujours pas identifiées formellement.

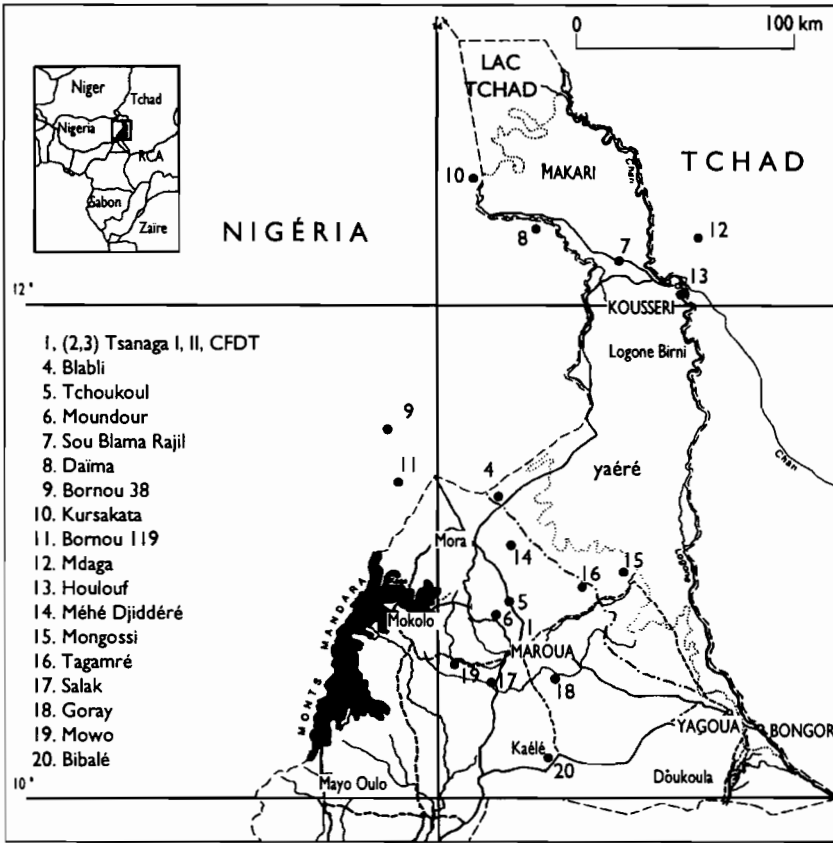
Cette population ancienne a, par ailleurs, développé une architecture de terre dont les traces pourraient correspondre à un montage des parois selon la technique du torchis sur clayonnage ou à un système de toits-terrasses tel qu'il en existe encore dans la région. Une architecture de ce type suppose une certaine sédentarité de ses auteurs.

L'intérêt premier de cette occupation est son ancienneté. L'installation des Post-néolithiques de Bibalé Tchuin est antérieure d'environ deux siècles à l'occupation de l'atelier de taille de Tsanaga II fouillé par Marliac (1975), qui fut daté de 1770 ± 210 (OBDY 125) et 1720 ± 90 BP (Gif 2232).

Si la présence de quelques objets en fer sur les ateliers lithiques de Tsanaga permettait de supposer que les derniers Néolithiques de la région de Maroua avaient des contacts avec des groupes métallurgistes voisins, nous savons désormais que certains de ces groupes post-néolithiques étaient installés au Diamaré même.

(1) Les données archéologiques à la base de cette histoire dynamique sont exposées dans la thèse de l'Université de Paris I, intitulée Histoire du peuplement post-néolithique du Diamaré (Cameroun septentrional) (Langlois, 1995).

(2) OBDY-1187 : 1910 ± 100 BP.

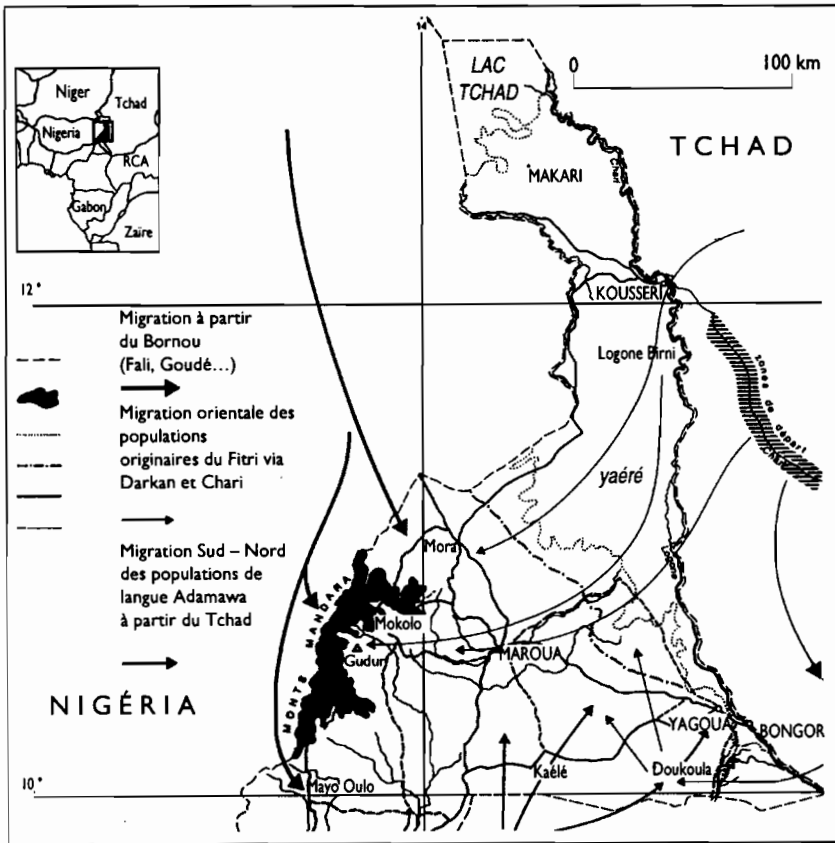


Carte 16.1 — Principaux sites régionaux étudiés

Il apparaît donc que, durant les trois premiers siècles de notre ère, le Diamaré est occupé par des groupes aux technologies très différentes, installés de préférence à proximité des massifs refuges. De ce fait, il faut à présent considérer que les tailleurs tsanaghiens sont des Néolithiques résiduels qui, occupant les abords des seules sources d'approvisionnement en matières clastiques de la région, ont maintenu leur activité traditionnelle alors que les zones voisines étaient déjà peuplées de groupes métallurgistes.

L'origine de ces premiers métallurgistes demeure énigmatique. Le matériel céramique est très homogène et ne fait référence à aucune production archéologique régionale connue. La base décorative est une impression roulée, probablement réalisée avec un instrument composé de quatre fibres liées selon la technique du « scoubidou »⁽³⁾. Ces impressions sont souvent associées à des incisions et des rainures formant parfois des motifs cloisonnés.

(3) Un décor analogue fut observé à Kororofa (Moyenne-Bénoué) dans les niveaux récents, XV^e-XVII^e siècles (De Meulemeester, 1975 : 210).



Carte 16.2 — Migrations (d'après Seignobos, extraite de Marliac et Langlois, 1996)

Suite à la fouille de Bibalé Tchuin, l'écart entre les premiers établissements métallurgistes de la plaine péri-tchadienne (datés entre 200 et 100 BC) et ceux du Diamaré (datés de 100 AD) tend à se résorber. Pourtant, hormis cette harmonisation des dates d'apparition du fer au sud du lac, les données obtenues à Bibalé Tchuin n'apportent guère d'éléments nouveaux concernant l'origine de la métallurgie dans cette partie du continent africain. Nous pouvons seulement remarquer que la charnière du I^{er} millénaire BC et du I^{er} millénaire AD est le point de recoupement des différentes dates se rapportant au début de la métallurgie sur les pourtours orientaux et médionaux du bassin du lac Tchad : plaine péri-tchadienne, Diamaré, Borkou. Rappelons que les franges occidentales du bassin tchadien, au Niger et au Nigéria, ont livré des dates beaucoup plus anciennes.

Le processus d'acquisition de la métallurgie dans la région de Maroua : de l'Âge du Fer Ancien à l'Âge du Fer Moyen (de 300-400 AD à 600 AD)

S'il existe des groupes métallurgistes au moins depuis le I^{er} siècle AD, au Diamaré, il faut attendre les V^e-VI^e siècles pour que les tailleurs de la région de Maroua abandonnent leur technologie traditionnelle. Les sondages réalisés ces dernières années ont permis de reconstituer le processus qui a dû engendrer cette mutation technologique.

Vers le V^e siècle AD, apparaît dans les piémonts des alentours de Maroua une culture post-néolithique multiforme qui présente des similitudes avec le Pré-Sao de la plaine péritchadienne (Connah, 1981 ; Rapp, 1984). À cette même période, le matériel pré-sao semble disparaître des abords du lac Tchad où il est remplacé par les productions sao. Selon Rapp (1984 : 297-298), la désertion relative des espaces inondables qui a marqué les premiers siècles de notre ère, pourrait être la conséquence d'une phase transgressive : la « *phase mineure 2* » définie par Maley (1981). Il est donc logique de considérer qu'un courant migratoire d'axe nord-sud s'est mis en place durant la première moitié du premier millénaire.

Ce n'est certainement pas un hasard si, dans la région de Maroua, ces événements sont contemporains de la mutation technologique qui affecte le Tsanaghien. Il est en effet remarquable que le matériel céramique tsanaghien se retrouve à partir du VI^e siècle à la base de nombreuses buttes de l'Âge du Fer de la plaine méridionale où il fut baptisé Salakien par Marliac (1991).

Nous pensons qu'un afflux massif de groupes métallurgistes d'origines septentrionales a conduit les Néolithiques tsanaghien à adopter les techniques des nouveaux venus. Nous pouvons aisément imaginer que l'installation de groupes concurrents, supérieurement équipés, a provoqué une série de déséquilibres (démographique, économique, ...) qui a contraint les Tsanaghien à changer brutalement de technologie.

Une mutation technologique d'importance n'apparaît que lorsque certaines conditions sont réunies. Parmi celles-ci, le contexte socio-économique des groupes en situation de muter est un élément déterminant qui peut constituer un puissant facteur d'inertie. Si, comme le suppose Quéchon (1974), les productions des ateliers de taille de Maroua étaient partiellement destinées à l'exportation vers les plaines dépourvues de matières clastiques, nous pouvons imaginer que l'activité qui a favorisé les tailleurs de la région durant des siècles n'a pas été abandonnée, malgré des contacts avec des métallurgistes. Les Tsanaghien seraient donc des Néolithiques résiduels accrochés à leurs carrières, qui n'ont pas su — ou pas souhaité — abandonner leur activité traditionnelle malgré l'interruption probable des exportations de haches taillées.

Il aura ainsi fallu un déséquilibre pour que les Tsanaghien, qui connaissaient le fer depuis plusieurs siècles, se décident à en maîtriser la technologie. Cet exemple nous rappelle qu'une mutation technologique n'est pas nécessairement le résultat d'un processus volontaire mais peut aussi découler d'une contrainte⁽⁴⁾.

(4) Il est possible que l'apparente hétérogénéité des datations se rapportant au début de la métallurgie dans le bassin du lac Tchad ait pour origine le maintien de groupes hostiles à toute mutation parmi les premiers groupes métallurgistes.

L'Âge du Fer Moyen 1 : du VI^e siècle aux XII^e-XIII^e siècles AD

Ces quelques siècles sont marqués par une densification et une bipolarisation du peuplement régional.

Il semble que, jusqu'à cette période, les plaines aient été peu densément peuplées. Blabli qui est localisé à proximité du cordon dunaire, est ainsi le seul gisement fouillé en plaine dont l'occupation néolithique correspond peut-être au début du premier millénaire.

L'attrait pour les piémonts provenait certainement des capacités défensives des inselbergs, de la présence de matières premières (pierres, et, peut-être, magnétite pour les métallurgistes) et, également, de la légèreté des terrains, qui sont relativement aisés à défricher avec un outillage médiocre.

À partir du VI^e siècle nous allons logiquement assister à la conquête des plaines. Selon l'hypothèse de la migration pré-sao, la densification du peuplement des piémonts a été brutale et les espaces exploitables rapidement saturés. Ces conditions ont nécessairement abouti à la recherche de nouveaux espaces. Toutes les cultures installées dans les piémonts participeront à cette recherche. À l'ouest, l'espace étant limité par la chaîne des Mandara et, au nord, les terres étant toujours inhospitalières, il est logique que les plaines orientales aient été les premiers espaces conquis par les groupes pionniers.

Certains descendants des Néolithiques tsanaghien s'implanteront sur les rives des *mayo* de la plaine méridionale. Ils constitueront la culture salakienne définie par A. Marliac (1991) pour l'Âge du Fer Moyen 1. D'autres descendants de ce Néolithique autochtone demeureront dans les piémonts, où nous avons observé différents faciès culturels. Dans cette zone, plusieurs gisements, auparavant peuplés de métallurgistes exogènes, ont livré du matériel salakien. Cela suppose un retrait des occupants antérieurs sur d'autres espaces, ou une assimilation plus ou moins totale des primo arrivants par les Salakiens.

En fait, même s'il est encore difficile d'être catégorique, nous avons quelques raisons de penser que les descendants des populations métallurgistes venues du nord sont largement à l'origine de la culture mongossienne. Cette culture, qui fut définie également par Marliac (1991), est installée dans la partie septentrionale du Diamaré à partir du VI^e siècle AD. Les conditions environnementales de cette zone étant assez proches de celles de la plaine péritchadienne, il est logique que la plaine inondable transdunaire ait été attractive pour ces peuples.

Quoi qu'il en soit, il est clair qu'une bipolarisation de l'occupation du Diamaré intervient dès le début de l'Âge du Fer Moyen 1 :

- ◆ le Salakien, issu du Néolithique tsanaghien, s'implante au sud ;
- ◆ le Mongossien, peut-être issu de cultures post-néolithiques septentrionales, se développe au nord.

Remarquons à cet égard que chacune de ces cultures est reconnaissable, non seulement par un matériel particulier, mais aussi par des habitats typologiquement distincts et des pratiques funéraires propres : orientations différentes, présence ou absence de linceul de grands tessons, etc. (Marliac, 1978 ; 1991).

Nous noterons également que cette période n'est peut-être pas aussi homogène qu'il y paraît. Ainsi, dans l'aire salakienne, nous avons pu mettre en évidence, au début du XI^e siècle, différentes évolutions : modification de la technologie céramique, voire de la morphologie des vases. L'étude anthracologique réalisée par Otto (1993 et chapitre 7 de ce volume) montre que ces changements sont contemporains d'une multiplication des témoins de légumineuses qui pourrait être la manifestation du défrichement de terrains hydromorphes autrefois délaissés. Des techniques agricoles et céramiques apparemment nouvelles pourraient donc avoir été introduites par des populations exogènes, à la charnière des X^e et XI^e siècles.

L'Âge du Fer Moyen 2 : des XII^e-XIII^e siècles aux XV^e-XVI^e siècles AD

Les évolutions qui vont intervenir durant cette période concernent essentiellement la plaine méridionale et les piémonts. En effet, les gisements de la plaine transdunaire n'ont pas révélé de traces d'évolutions culturelles nettes et nous pouvons considérer que ce secteur est resté relativement en retrait des événements qui ont marqué ces siècles dans les régions environnantes.

Dans la plaine méridionale et les piémonts, le matériel céramique salakien est remplacé par un matériel hétérogène, souvent décoré de bandes rapportées de sections quadrangulaires ou arciformes, impressionnées ou incisées. Dans la plaine cisdunaire et les piémonts méridionaux, ce matériel se rattache au Post-Salakien défini par Marliac (1991). Dans les piémonts de la région de Maroua, nous sommes en présence d'un matériel morphologiquement différent, caractéristique d'une culture locale dénommée « *culture des massifs* ».

Il est possible que ces différentes cultures matérielles soient issues d'un même fond qui, subissant diverses influences, a évolué différemment selon les secteurs géographiques. Il apparaît ainsi que, du point de vue technologique, ce matériel est toujours identique au matériel antérieur. Nous pouvons ainsi supposer que des influences stylistiques exogènes sont venues s'ajouter aux éléments techniques autochtones. Les différentes cultures repérées à cette époque dans la partie méridionale du Diamaré seraient les résultats de divers syncrétismes culturels associant des éléments nouveaux et des éléments anciennement représentés dans la région. Ainsi, il est clair que la « *culture des massifs* », au contact de la plaine septentrionale, présente des caractéristiques qui la rapprochent de la culture mongossienne. L'élément le plus remarquable est la similitude des coutumes funéraires.

L'origine des nouveaux apports est encore hypothétique. La présence d'un fer d'iler (Figure 16.1) dans une sépulture de la « *culture des massifs* » permet tout de même d'envisager une origine sahélienne (Seignobos, 1984). Le matériel céramique étant toutefois très différent du matériel sao, nous pouvons exclure une origine purement septentrionale. En revanche, les quelques lignes décrivant le matériel du site bornouan B119 (Connah, 1984) pourraient permettre un rapprochement entre ce matériel et la céramique découverte à Moundour et à Tchoukol (« *culture des massifs* »). Une analogie peut également être constatée entre cette dernière céramique et celle découverte à Méhé Djiddéré (Wahome, 1989).

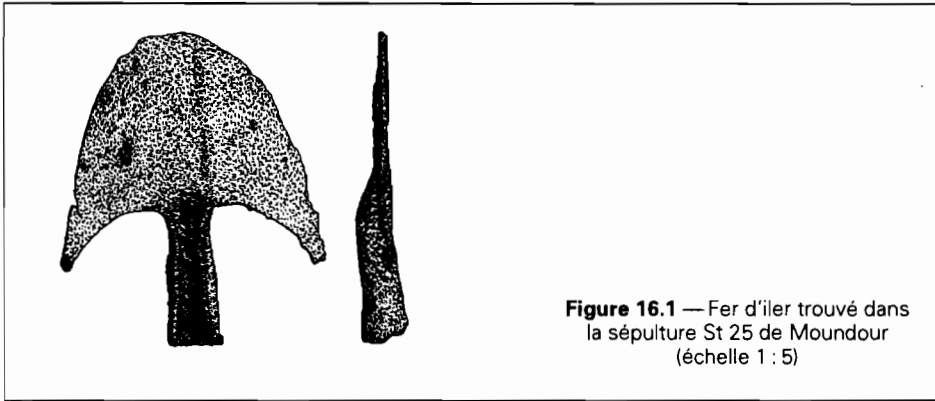


Figure 16.1 — Fer d'iler trouvé dans la sépulture St 25 de Moundour (échelle 1 : 5)

Dans l'état actuel des connaissances, nous pensons donc que des groupes seraient venus du Bornou méridional, peut-être chassés par les événements qui accompagnèrent la fondation de l'empire éponyme. Ce mouvement de populations, qui aurait glissé le long du versant oriental des Mandara, serait partiellement à l'origine des cultures de l'Âge de Fer Moyen 2 installées dans la partie méridionale du Diamaré.

D'autres influences sont perceptibles. Ainsi un matériel, vraisemblablement d'origine orientale ou nord-orientale, apparaît de manière éphémère à Mowo, peu avant que s'impose une culture proche du Post-Salakien. Ce matériel est apparenté à celui qui apparaîtra ultérieurement dans la plaine septentrionale.

Il semble donc qu'à partir des XII^e–XIII^e siècles, les mouvements migratoires, interrompus durant plusieurs siècles, reprennent avec des orientations nord-sud. Des mouvements analogues et synchrones ont été remarqués plus au nord, dans la région du Bahr-el-Ghazal (Treinen-Claustre, 1982 : 181). Ils sont probablement les résultats de la péjoration climatique et des événements politiques — l'effondrement du Kanem sous la pression boula, l'émergence du Bornou... — qui affectèrent alors le bassin du lac Tchad.

L'Âge du Fer Final : des XV^e–XVI^e siècles au XVIII^e siècle AD

Si, précédemment, les évolutions ont surtout concerné la partie méridionale du Diamaré, à partir des XV^e–XVI^e siècles les changements les plus significatifs interviennent dans les régions septentrionales. Dans la plaine méridionale, il est ainsi remarquable que les événements rapportés par la tradition orale — l'émergence de la chefferie zoumaya en particulier — n'aient apparemment pas modifié les cultures matérielles préexistantes.

Plus au nord, à partir du XV^e siècle, un matériel chamotté, orné de motifs à l'impression roulée (de type TGR⁽⁵⁾) apparaît à la fois dans la plaine septentrionale et dans les piémonts centraux. Ne connaissant pas le matériel présent dans l'interfluve Logone–Chari, il nous

(5) Pour les définitions des motifs TGR et KPR voir Soper, 1985.

est encore difficile d'être affirmatif, pourtant différents éléments nous permettent d'envisager une influence orientale.

Le premier élément est purement archéologique. Si l'on considère le *corpus* des traditions céramiques anciennes et actuelles présentes au Diamaré, il est clair que des rapprochements peuvent être faits entre les traditions qui apparaissent au XV^e siècle au nord du Diamaré et les traditions antérieures et postérieures des régions septentrionales et orientales. Les autres éléments doivent être examinés sous l'éclairage des traditions orales :

- ◆ À Tagamré cette nouvelle culture est à l'origine de l'érection de plusieurs tertres de déchets domestiques dénommés localement *jiddel* (plur. *jiddere*). Selon Seignobos, ces structures sont des éléments associés aux cultures orientales (Tourneux *et al.*, 1986) ;
- ◆ À Moundour cette culture est associée à l'inhumation d'un équidé identifié comme étant un poney. Les peuples cavaliers sont, effectivement, censés apparaître à cette époque au Diamaré. Ils seraient originaires de l'est et du sud-est (Seignobos *et al.*, 1987).

Ce faisceau d'indices nous permet de penser que la composante principale des mouvements migratoires qui intervinrent entre le XV^e et le XVIII^e siècles est d'origine orientale.

Il nous faut, toutefois, remarquer qu'un nouveau type de décors dénommé KPR se multiplie dans les piémonts méridionaux, à une date encore difficile à préciser : vraisemblablement entre le XIV^e et le XVI^e siècles. Nous pensons qu'il naît d'une influence occidentale ou méridionale. À Mowo, l'apparition des impressions KPR est contemporaine d'une sépulture renfermant un squelette sans crâne. Cette tombe témoigne de l'existence d'un « culte des crânes », culte aujourd'hui particulièrement répandu dans la haute Bénoué et la région de Jos.

Cette influence, opposée au mouvement principal, semble s'être longtemps limitée aux piémonts méridionaux.

Il semble ainsi que le pouvoir « théocratique » de Goudour ait été favorisé par sa position géographique, à la confluence des principaux courants migratoires repérés. Pour l'archéologie, comme pour l'ethno-histoire, ce lieu apparaît comme un point de rencontre pour les nombreux groupes venus de la plaine orientale, du versant occidental de la chaîne, sans oublier ceux qui, venant des plaines méridionales, ont glissé le long du versant oriental des Mandara.

La période subactuelle : du XVIII^e au XIX^e siècle AD

À Tagamré, la culture matérielle des bâtisseurs des *jiddel* semble remplacée par une culture qui n'est pas sans rapport avec la « culture des massifs ».

Il est donc possible que quelques groupes aient quitté les piémonts centraux pour se diriger vers l'est. Une autre hypothèse serait que la « culture des massifs » et celle qui

s'installe à Balda vers le XVIII^e siècle, aient une origine commune, à savoir probablement le Bornou. Ces deux hypothèses peuvent être argumentées :

- ◆ Les données archéologiques contemporaines relevées dans les piémonts centraux indiquent effectivement une disparition des derniers témoins de la « culture des massifs ». Quelques groupes rattachés à cette culture ont très bien pu fuir en direction de l'est ;
- ◆ Gauthier (1979) signale que, vers 1650, apparaît, dans la région de Garoua, un groupe issu du nord dont les jarres funéraires sont couramment décorées de bandes rapportées imprimées / incisées⁽⁶⁾. Il est tout à fait possible que ces groupes viennent du Bornou, où ils auraient adopté les pratiques funéraires de leurs voisins Sao. Les derniers occupants de Tagamré pourraient ainsi avoir la même origine que les auteurs de la culture Tinguelin II.

Nous remarquerons que ce groupe s'est installé au pied de l'inselberg de Balda où il a bâti des remparts de pierres sèches selon le modèle des *dled* mofou, décrits par Seignobos (1980). Ce groupe, qui a parfaitement su tirer profit des opportunités défensives du massif, a certainement transité par une zone montagneuse avant de s'installer à Balda.

Aux témoins de la « culture des massifs » s'ajoutent rapidement des tessons caractéristiques des productions des potières kanouri actuelles. À partir de ce moment nous pouvons considérer que les occupants de Tagamré ont des contacts directs avec des groupes musulmans (Bornouans ou Foulbés) installés à proximité du massif. Rappelons que Balda, qui fut auparavant un relais de *razzia* pour les Bornouans, est tombé sous le contrôle des Foulbés durant la seconde moitié du XIX^e siècle.

Comme nous l'avons évoqué précédemment, les traditions céramiques anciennes des piémonts centraux disparaissent au début du XVIII^e siècle et sont remplacées par la tradition actuelle dénommée « *tradition de Tokombéré* » (MacEachern, 1990). Si l'influence de certains caractères locaux se devine, d'autres paraissent exogènes. Ainsi, nous sommes tentés de voir dans le développement des motifs KPR et l'habitude de laisser les colombins apparents, une avancée des influences occidentales et méridionales⁽⁷⁾.

À Moundour, l'apparition de la « tradition de Tokombéré » est associée à une mise en terrasses du massif. Il semblerait donc que l'insécurité croissante ait conduit les populations de cette zone à gagner les hauteurs et à les exploiter au maximum. Cet élément témoigne du caractère récent des cultures montagnardes telles qu'elles existent aujourd'hui. L'équipe du Mandara Archaeological Project, qui a mené des prospections dans les Mandara, a conclu à une faible ancienneté du peuplement des hauteurs (MacEachern, 1990). Nos

(6) Ces motifs sont courants mais pas exclusifs. Les impressions roulées KPR sont également fréquentes.

(7) Si l'on exclut les productions des potières musulmanes (essentiellement kanouri), il apparaît que les motifs KPR sont surtout présents dans les productions occidentales et sud-occidentales du Diamaré (traditions de Tokombéré, mafa, mokong...), dans certaines productions de la Bénoué (traditions fali, dowayo...) et du plateau de Jos (productions afusare, attaka, goemai, kofyar...). De plus, l'habitude de laisser apparents ou de réhausser les colombins sur le haut des jarres semble partagée par les potières de la tradition de Tokombéré et certaines potières du plateau de Jos (Weingarten, 1990).

données appuient cette conclusion. Nous pensons ainsi que le développement des terrasses fut très rapide et qu'il a eu lieu sous l'emprise de la nécessité⁽⁸⁾. Il semble ainsi que l'installation des Foulbés, qui envahissent la plaine, a accéléré, si ce n'est déclenché, ce processus. Les populations des plaines chassées par les Foulbés se sont ajoutées aux groupes installés depuis peu dans les piémonts et aux groupes autochtones. L'insécurité croissante ne permettant plus de vivre au pied des massifs, la seule réponse possible fut le refuge sur les hauteurs, non plus occasionnel mais permanent et, par conséquent, la mise en place d'agro-systèmes purement montagnards.

Ce processus rapide et profond n'a pu manquer d'entraîner une série de recompositions ethniques traduites, notamment, par l'émergence d'une tradition céramique syncrétique : la « *tradition de Tokombéré* ». Dans les piémonts centraux, les influences étant visiblement multiples, il est bien difficile de reconstituer l'évolution stylistique qui a conduit, en quelques décennies, aux cultures matérielles actuelles. Dans les piémonts méridionaux, la tradition céramique des Mokong a pu conserver les principaux caractères présents à la période précédente. Dans les plaines, les anciennes cultures matérielles seront éliminées et remplacées par les productions kanouri actuelles.

CONCLUSION

Les hypothèses migratoires formulées sur la base des données archéologiques rejoignent, dans leurs grandes lignes, les axes de peuplement les plus souvent évoqués par les traditions orales.

Nous savons que les limites chronologiques des récits d'origines ne dépassent que rarement le XVI^e siècle, or, à partir de cette période, nous retrouvons les deux principaux courants migratoires définis à partir des données ethno-historiques :

- ◆ un mouvement d'origine orientale et nord-orientale ;
- ◆ un mouvement sud-nord.

Remarquons toutefois que le mouvement sud-nord, signalé par les traditions orales, amènerait des groupes de langues adamawa dans la plaine, alors que le mouvement que nous envisageons intéresse surtout les piémonts méridionaux peuplés de locuteurs tchadiques, et qu'il s'est probablement joint à un mouvement issu du versant occidental des Mandara. Un courant tardif de ce type est signalé dans la région de Mokong par Barreteau (1988).

Remarquons également que le mouvement d'origine nord-orientale est perçu au moins dès le XIII^e siècle. L'ancienneté de ce courant — pressentie par Seignobos (1986) lorsqu'il évoque l'origine du peuplement gerleng — est donc très probable.

(8) Cette hypothèse est contestée par certains auteurs pour qui « La terrasse nous renverrait (...) à une ancienne civilisation montagnarde qui aurait recouvert les Monts Mandara au début de ce millénaire » (Hallaire, 1988).

En ce qui concerne les mouvements antérieurs au XVI^e siècle, nous pensons qu'ils suivent, pour la plupart, un axe nord-sud et seraient intervenus en deux épisodes :

- ◆ Un premier mouvement, remontant au début de notre ère, serait issu de la région du lac Tchad ;
- ◆ Un second mouvement, qui débute aux XII^e–XIII^e siècles, pourrait avoir pour origine le Bornou. Ce dernier courant, dont se reconnaissent différents clans, aurait amené des groupes isolés vers le sud jusqu'au XVIII^e siècle.

Il paraît évident que l'histoire du peuplement du Diamaré s'insère dans une histoire régionale, et qu'au terme de notre programme, il serait plus que nécessaire de poursuivre les travaux archéologiques dans les régions limitrophes (la Haute Bénoué, la vallée du Logone, etc.).

Nous avons vu ainsi qu'en dehors des descendants des Néolithiques tsanaghiens, les cultures post-néolithiques locales viennent probablement des régions périphériques.

De plus, si nous avons mentionné différents flux centripètes dirigés vers notre zone d'étude, il ne faut pas minimiser les mouvements qui, partant du Diamaré, ont pu contribuer à peupler les régions environnantes. Ainsi, les Salakiens, dont l'« autochtonie » est évidente, disparaissent de la plaine méridionale aux XII^e–XIII^e siècles. S'ils n'ont pas été totalement assimilés par les Post-Salakiens, leurs traces sont à rechercher plus au sud.

Par ailleurs, si une parenté existe bien entre les anciennes cultures bornouanes, la « culture des massifs » et « Tinguelin II », nous pouvons considérer que le Diamaré fut une zone de passage, balayée par des courants régionaux de longues distances.

Les courants perçus au Diamaré mériteraient donc d'être suivis au sud de notre zone d'étude, c'est-à-dire à la source des courants sud – nord ou sud-ouest – nord-est identifiés dans la région de Mokong.

Nous espérons ainsi poursuivre, dans la Haute-Bénoué, le programme achevé au Diamaré. Outre son intérêt propre, cette extension de programme permettrait de relier les différents travaux archéologiques engagés par le MINREST et l'Orstom dans la région et d'aboutir, à terme, à une histoire de l'ensemble du peuplement du Cameroun septentrional.

BIBLIOGRAPHIE

- BARRETEAU D., 1988. — *Description du Mofu-Gudur, langue de la famille tchadique parlée au Cameroun. Livre 1 Phonologie*. Éd. Orstom, Paris.
- CONNAH G., 1981. — *Three thousand years in Africa*. Cambridge University Press, 268 p.
- CONNAH G., 1984. — An archaeological exploration in southern Borno. *The African Archaeological Review*, 2: 153-171.
- GAUTHIER J.-G., 1979. — *Archéologie du pays Fali, Nord-Cameroun*, CNRS, Paris, 183 p.
- HALLAIRE A., 1988. — Systèmes agraires et histoire dans les Monts Mandara. In : D. Barreateau, H. Tourneux. *Le milieu et les hommes. Recherches comparatives et historiques dans le bassin du lac Tchad*. Actes du 2^e colloque Méga Tchad (Bondy, 3, 4 octobre 1985), Éd. Orstom, Colloques et Séminaires, Paris, pp. 215-220.
- LANGLOIS O., 1991. — *Projet pour l'étude des populations de l'Âge du fer récent au Diamaré (Cameroun Septentrional)*. Mémoire de DEA, Université de Paris I, Multig., 105 p.
- LANGLOIS O., 1995. — *Histoire du peuplement postnéolithique du Diamaré (Cameroun septentrional)*. Thèse de l'Université de Paris I, 3 vol. + ann., 797 p.
- MACEachern S., 1990. — *Du Kunde: processes of montagnard ethnogenesis in the Northern Mandara mountains of Cameroon*. Unpublished Ph.D., University of Calgary (Canada), Ms., 406 p.
- MALEY J., 1981. — *Etudes palynologiques dans le bassin du lac Tchad et paléoclimatologie de l'Afrique Nord-tropicale de 30 000 ans à l'époque actuelle*. Éd. Orstom, Trav. et Doc. n° 129, Paris, 586 p.
- MARLIAC A., 1975. — *Contribution à l'étude de la préhistoire au Cameroun septentrional*. Éd. Orstom, Trav. et Doc. n° 43, Paris, 104 p.
- MARLIAC A., 1978. — Prospection des sites néolithiques et postnéolithiques au Diamaré (Nord Cameroun), résultats et propositions de recherches. *Cahiers de l'Orstom, Série Sciences Humaines* 15 (4): 333-351.
- MARLIAC A., 1991. — *De la Préhistoire à l'Histoire au Cameroun Septentrional*. Orstom, Etudes et Thèses, Paris, 2 vol., 944 p. 1 carte H.T.
- MARLIAC A., LANGLOIS O., 1996. — Les civilisations de l'Âge du Fer au Diamaré (Cameroun septentrional) : des cultures aux ethnies. *L'Anthropologie*. 100: 420-456.
- MEULEMEESTER J. DE, 1975. — Cord-roulettes from Kororofa (Nigeria). *West African Journal of Archaeology*, 5: 209-211.
- OTTO TH., 1993. — *Phyto-Archéologie de sites archéologiques de l'Âge du Fer au Diamaré, Nord du Cameroun: le site de Salak*. Thèse de l'Université de Montpellier II, 500 p.
- OTTO TH., 1997. — Essai sur l'histoire du paysage au Diamaré In : Froment A., Delneuf M., *L'archéologie au Cameroun*, Chapitre 7 de ce volume.
- QUÉCHON G., 1974. — Un site protohistorique de Maroua (Nord-Cameroun). *Cahiers de l'Orstom, Série Sciences Humaines*, 11 (1): 3-46.
- RAPP J., 1984. — *Quelques aspects des civilisations néolithiques et postnéolithiques de l'Extrême Nord-Cameroun. Etude des décors céramiques et essai de chronologie*. Thèse de 3^e cycle. Univ. de Bordeaux I, Ms, 390 p.

- SEIGNOBOS CH., 1980. — Des fortifications végétales dans la zone soudano-sahélienne (Tchad et Nord-Cameroun). In : *L'arbre en Afrique tropicale, la fonction et le signe. Cahiers Orstom, Sciences Humaines*, 17 (3-4) : 191-222. (n° spécial).
- SEIGNOBOS CH., 1984. — Instruments aratoires du Tchad méridional et du Nord-Cameroun. *Cahiers Orstom, Sciences Humaines*, 20 (3-4) : 537-573.
- SEIGNOBOS CH., 1986. — *Les Zumaya ou l'ethnie prohibée*. Communication au III^e Colloque International MEGA-TCHAD (Paris 11-12 Septembre 1986). Multig.
- SEIGNOBOS CH., TOURNEUX H., HENTIC A., PLANCHENAU D., 1987. — *Le poney du Logone*. IEMVT, 213 p.
- SOPER R., 1985. — Roulette decoration in African pottery: technical considerations, dating and distribution. *The African Archaeological Review*, 3 : 29-52.
- TREINEN-CLAUSTRE F., 1982. — *Sahara et Sahel à l'Âge du Fer, Borkou, Tchad*. Mémoire de la Soc. des Africanistes, Paris, 213 p.
- TOURNEUX H., LAFARGE F., SEIGNOBOS CH., 1986. — *Les Mbara et leur langue (Tchad)*. SELAF, Paris, 317 p.
- WAHOME W. 1989. — *Ceramics and History in the Iron Age of North Cameroon*, Master University of Calgary, Ms., 289 p.
- WEINGARTEN S., 1990. — *Zur materiellen Kultur der Bevölkerung des Jos-Plateaus*. Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 244 p.

ART RUPESTRE DU CAMEROUN : ÉTAT DES
CONNAISSANCES ET RÉFLEXIONS
MÉTHODOLOGIQUES

Alexandra LOUMPET-GALITZINE¹

Résumé

L'Art rupestre d'Afrique équatoriale forestière demeure aujourd'hui encore mal connu. Une analyse de l'ensemble des publications consacrées à ce sujet, de même que différentes découvertes, permettent toutefois de recenser 165 sites et 7 500 représentations rupestres peintes ou gravées. 16 sites ont été mis au jour au Cameroun. L'étude thématique met en évidence une expression graphique élaborée, principalement schématique et géométrique. Sa datation reste cependant, en l'état actuel des connaissances, mal définie. L'Art rupestre d'Afrique équatoriale a longtemps fait l'objet d'interprétations fondées sur une perception occidentale de l'art, élaborée à la fin du XIX^e siècle. Cette perception, conçue comme universelle, introduisait une échelle de valeur entre les divers arts rupestres. De nouvelles approches interdisciplinaires ont pour objectif d'écarter les notions de valeur attachées aux représentations rupestres pour tenter de hiérarchiser et de structurer rationnellement les données disponibles.

Abstract

Rock art from equatorial Africa still remains today scarcely known. Through different studies, over 165 sites (150 engraved ones, 12 painted ones, 3 associating both paintings and engravings) and 7,500 representations could be listed in countries which partially cover the equatorial tropical forest. 16 sites have been discovered in Cameroon. The study of topics treated shows a rock art of elaborated schematic and geometric character. The datation of this graphic expression still remains badly defined. Equatorial African rock art has for a long time been interpreted influenced by the western perception of art forms, elaborated at the end of the XIXth century. Current critical reviews tend to relativize this approach that is largely based on a value scale. Their main objective is to replace values given to rock art and to try to organize available data into a hierarchical structure. The recent discoveries and the new analysis schemes should help us to improve and express faint differences in our knowledge about the central African rock art.

1. Alexandra Loumpet-Galitzine, Département Arts et Archéologie, FALSH, Université de Yaoundé I, BP 755 Yaoundé.

INTRODUCTION

Près de 165 sites, totalisant environ 7 500 représentations, ont été découverts dans les pays que couvre totalement ou partiellement un massif forestier de type équatorial (Cameroun, Centrafrique, Gabon, Congo, Zaïre, Guinée équatoriale). Malgré ces chiffres, l'art rupestre d'Afrique équatoriale demeure encore peu et mal connu, et les quelques études menées dans cette aire, réduites et fragmentaires (Bayle des Hermens, 1975 ; Bede et Lanfranchi, 1978 ; Marliac, 1971 ; Mortelmans, 1952 ; Oslisly, 1992).

Seize sites, exclusivement gravés, sont aujourd'hui recensés au Cameroun, principalement dans les provinces du Nord, de l'Est et du Centre. D'une façon générale, les quelques 400 représentations connues peuvent être rattachées au vaste ensemble de graphismes schématiques et géométriques de l'Afrique centrale (Figure 17.1).

Ce constat n'implique pas l'absence de représentations rupestres en Afrique équatoriale, mais plutôt le manque d'intérêt dont cette région fut longtemps victime. Deux faits majeurs sont à l'origine de cette situation : le contexte historique de la découverte de l'art préhistorique et les présupposés idéologiques de l'évolutionnisme culturel.

La reconnaissance de l'ancienneté des figurations pariétales peintes et gravées à la fin du XIX^e siècle demeure durablement influencée par le paradigme fondateur de la préhistoire qui établit une stricte corrélation entre évolution biologique et évolution culturelle.

Démunis devant ces nouveaux vestiges mis au jour, les premiers préhistoriens chercheront dans le concept d'art un principe descriptif et analytique. Ce concept offre d'ailleurs d'importantes commodités, liées à la définition qu'une longue tradition formelle a élaborée en Occident : l'art y est en effet conçu comme un ensemble de connaissances appliquées et de règles d'action, et comme l'expression d'un idéal esthétique. Depuis l'antiquité, l'art implique de plus, un certain nombre de valeurs normatives, parmi lesquelles l'harmonie, le réalisme, la symétrie, le respect des proportions et des finitions ; et une hiérarchie accordant une prédominance de la peinture sur la sculpture et la gravure.

La notion de progrès viendra compléter l'interprétation des figurations préhistoriques et lui offrir un cadre général. Modifiant légèrement la stricte corrélation entre évolution physique et développement culturel, les chercheurs établiront une analogie entre technique et culture. En d'autres termes, plus un art est élaboré, complexe, plus il est le signe d'un état de culture développé.

L'universalisation des valeurs occidentales de l'art et le transfert de ses propriétés dans le temps n'ont soulevé aucune interrogation à l'époque, mais ces conventions esthétiques traçaient pourtant, *a contrario*, les limites où se trouveront enfermées les expressions plastiques différentes. Dans cette perspective, l'art préhistorique européen apparaissait par essence comme un art *perfectible*, comme l'ancêtre de l'art moderne occidental. Il devenait dès lors possible de l'analyser en référence à ses développements ultérieurs, mais également d'interpréter la signification des figurations en s'appuyant sur l'ethnographie. La similarité, alors supposée, entre les primitifs authentiques (les premiers

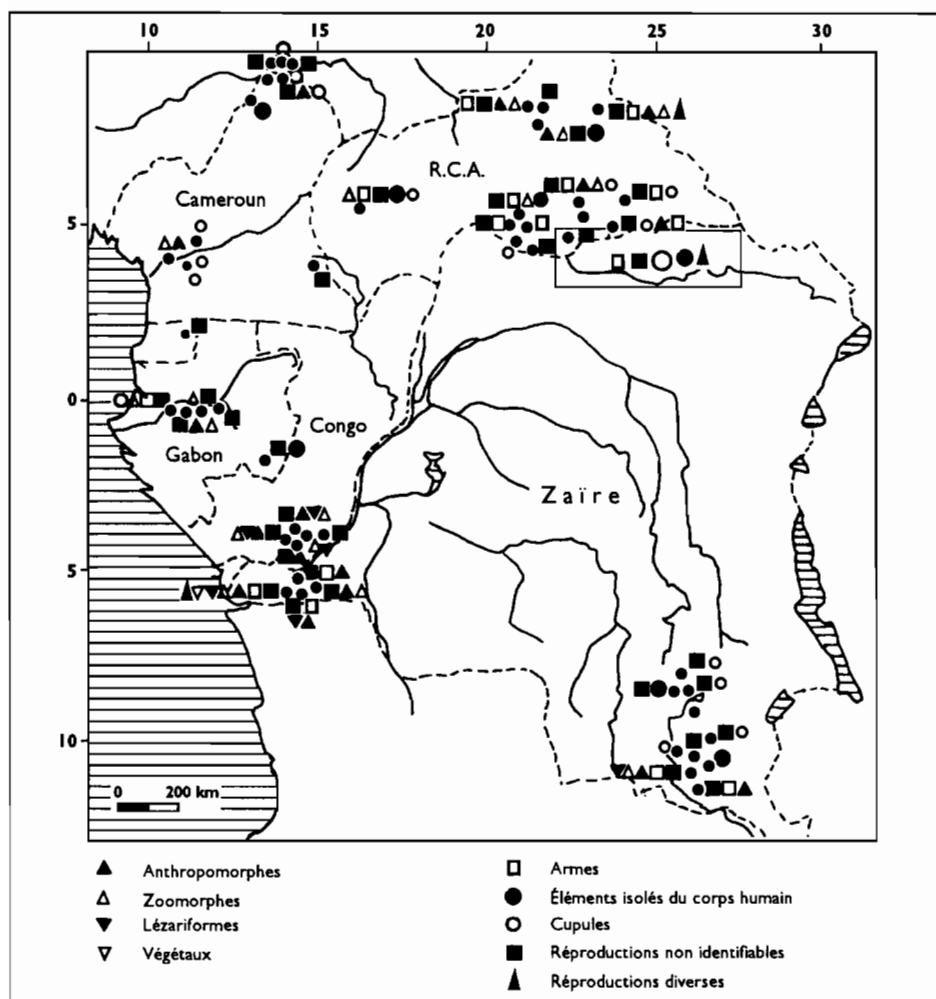
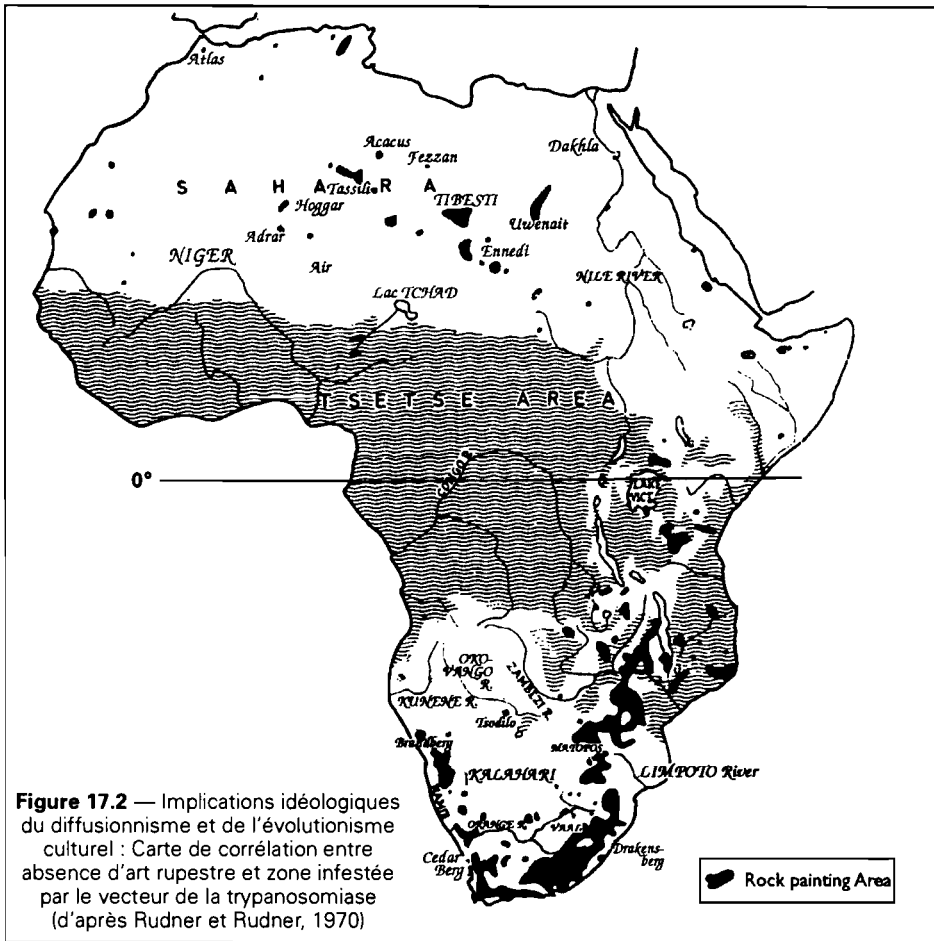


Figure 17.1 — Sites d'art rupestre en Afrique centrale

hommes), et les primitifs idéologiques (les extra-européens vivant à la façon des préhistoriques), permettait d'inférer, derrière la diversité des formes, une unité de sens. En bref, l'art préhistorique européen était par son apparence, proche de l'art moderne occidental et par son contenu, semblable aux arts de peuples culturellement attardés.

Les conséquences de ces postulats, dont l'implication idéologique est aujourd'hui évidente, seront durables, notamment dans l'analyse de l'art rupestre africain (par ex. Rudner et Rudner, 1970). La « valeur » esthétique des œuvres rupestres africaines sera ainsi explicitée par recours aux théories diffusionnistes, complément nécessaire de l'évolutionnisme culturel. Les grandes migrations intercontinentales constitueront ainsi pour l'Abbé Breuil (Breuil, 1930) l'explication de l'art rupestre sud-africain, originaire selon lui, du monde méditerranéen.



L'Afrique équatoriale apparaît, plus encore, défavorisée. Perçue comme un obstacle aux migrations, et en général à toute occupation humaine ancienne, la grande forêt a longtemps semblé insalubre et peu propice au développement de civilisations. L'existence même d'un art rupestre préhistorique devenait de ce fait improbable, voire impossible, comme le montre la figure 17.2.

En somme, l'introduction de la notion de « valeur » dans certaines formes d'art gênait en partie la recherche d'autres expressions graphiques, et la prise en compte de leur spécificité.

Ce bref rappel du contexte historique de constitution d'un discours et d'un savoir sur l'art préhistorique met en évidence les lacunes de nos connaissances sur les représentations rupestres d'Afrique équatoriale. Les découvertes effectuées furent en effet rarement le fait d'archéologues, et les sites plus souvent mentionnés que décrits dans des publications très inégales. Leur interprétation enfin, reprenait des schèmes simplistes, associés aux croyances dont étaient crédités les peuples de la région.

L'ART RUPESTRE DU CAMEROUN

En l'état actuel des connaissances, il n'apparaît guère possible de dissocier l'examen de l'art rupestre du Cameroun de celui de l'ensemble de la zone, avec lequel il présente quelques points communs.

Historique

Le site d'art rupestre le plus anciennement connu au Cameroun est également le plus important. Bidzar, situé dans l'arrondissement de Guider, est signalé par Buisson en 1933 (Buisson, 1933). Composé de 350 graphismes géométriques sur affleurements de marbre calcaire, il ne fut étudié qu'en 1981 par A. Marliac (Marliac, 1981). Au cours de prospections effectuées entre 1971 et 1979 dans cette région, Marliac découvre 4 autres sites à gravures et cupules de moindre ampleur (Yongkollé, Tafaré Tifel, Hosseré Baanay, Ndiyam Baaba). Deux sites (Djalingo et Hosseré Jissé) sont également publiés en 1984 (Marliac et Delneuf, 1984).

En 1938 déjà, Fourneau recense plusieurs sites à cupules chez les Guiziga, sans mentionner pourtant l'éventuelle présence d'une organisation. H. Alimen et P. Lecoq présentent en 1953 une roche gravée, découverte en 1949 par M. Paillas dans les monts Alantika. L'origine anthropique du réseau de rainures entrecroisées de Batou donnera lieu à une vive polémique qui opposera les auteurs à Henri Breuil.

Dans la partie septentrionale du Cameroun encore, plusieurs gravures géométriques ont été rapportées par J.P. Lebeuf (1961). L'auteur évoque notamment la présence de quadrillages en pays Fali, mentionne les gravures aperçues près de Péné et reproduit les relevés obtenus par M. Lagrave à Béri (Tinguelin).

La présence de gravures rupestres est plus rarement recensée au sud de l'Adamaoua. Dès 1948 pourtant, Jauze signale des représentations anthropomorphes et zoomorphes à Yaoundé, au lieu-dit Nkolam, de même qu'un site à cupules sur la route Obala-Yaoundé. Le site de Yaoundé a vraisemblablement été détruit lors de l'extension de l'agglomération.

Des recherches effectuées en 1991 dans les provinces du Centre et de l'Est nous ont permis, à G. Loumpet et à moi-même, de découvrir le site de Wondiki, à 80 km au NE de Batouri (Loumpet, 1992 ; Loumpet-Galitzine, 1992a et b et 1994), et de mettre en évidence deux séries d'alignements punctiformes dans les abris d'Akok Bikoe et un site à cupule à Elig Mvondo Mvelé (environs de Mbalmayo).

Par ailleurs, des gravures et cupules ont été évoquées à plusieurs reprises par Ph. Laburthe Tolra (1985) dans sa monographie consacrée au peuple Béti, notamment aux environs de Nzintala, à Akom Nkul et au confluent du Nyong et de la Mefou. Enfin, différents indices, signalés par des étudiants, laissent présager de quelques gravures en pays Eton et dans les environs de Yokadouma.

Au total donc, 16 sites (12 gravés, 4 à cupules) ont été recensés au Cameroun. Sur ces 16 sites publiés, 3 n'ont jamais été revisités et 2 ont disparus.

Des recherches plus approfondies ont été menées dans la sous-région, notamment en Centrafrique (13 sites dont 5 à peintures), au Zaïre (81 sites, essentiellement gravés), au Gabon (environ 7 sites gravés dans la vallée de l'Ogooué). Quelques représentations au charbon de bois sont également recensées au Congo (5 sites dans la vallée du Niari). Une seule gravure est connue en Guinée Equatoriale.

Analyse morpho-thématique

Les gravures rupestres du Cameroun sont dites de style géométrique et schématique, réalisées par incision en fuseau, par traits piquetés ou pointillés, sur des supports rocheux de plein air. Les représentations géométriques appartiennent à deux familles principales : traits rectilignes entrecroisés (Wondiki), ou cercles concentriques de dimension et de complexité variées (Bidzar).

Bien que ces graphismes présentent quelques analogies avec certains sites de la sous-région, la récurrence de ce genre de gravures rend pourtant difficile toute comparaison pertinente.

Les pédiformes (représentations de pied), signalées dans le Nord Cameroun, mais également par Laburthe-Tolra, et peut-être détruits à Elig Mvondo Mvele, constituent les seules représentations interprétables. Elles s'inscrivent dans une tradition apparemment bien établie en Afrique équatoriale, notamment dans le bassin de l'Uélé (nord Zaïre – SE RCA). À l'échelle régionale, les pédiformes montrent un degré plus ou moins important de réalisme. Leurs proportions ont paru respectées à Calonne-Beaufaict (1914) dans l'Uélé, où l'exécution des doigts, de la voûte plantaire et du talon aurait été particulièrement soignée. Soulignons cependant que certains pédiformes du Zaïre ne possèdent que quatre doigts, ce qui a pu faire croire à une amputation d'ordre rituel. Enfin, il est également intéressant de mentionner, à travers la zone, la présence de quelques représentations de mains, généralement isolées.

Les cupules constituent une catégorie à part. Seuls en effet, punctiformes ou cupules organisés (alignements, représentations) peuvent être clairement assimilés à de l'art rupestre. De nombreux sites centrafricains, zairois et gabonais présentent toutefois une association de cupules et de gravures reconnaissables, sans qu'une relation quelconque puisse être établie entre les deux. Dans quelques rares cas, notamment dans le sud de la RCA et le Nord du Zaïre, des cupules sont intégrées dans les représentations de couteaux de jet.

La thématique des représentations paraît plus diversifiée dans le reste de l'Afrique centrale, où, par ordre d'importance, sont également figurés des armes (principalement de jet et de main), des anthropomorphes dans diverses positions, des zoomorphes (majoritairement des quatrupèdes, herbivores et félinés). Les lézariformes forment un groupe relativement important bien qu'hétérogène (près de 31 % des zoomorphes). Enfin, objets divers et phytomorphes sont quelquefois figurés.

La présence de compositions scéniques n'a pas été mise en évidence de façon précise en Afrique équatoriale, bien que l'association de différents thèmes laisse apparaître des

ensembles individualisés. De la même façon, la quantité et la récurrence des graphismes de Bidzar dénotent une organisation spatiale non aléatoire et probablement signifiante.

Attribution chronologique

La datation des représentations rupestres d'Afrique équatoriale présente de nombreuses difficultés. Dans aucun cas, la corrélation entre vestiges archéologiques découverts à proximité et gravures ou peintures n'a pu être établie avec certitude, et les méthodes de datation relatives traditionnelles (évolution des styles, superpositions, patine...) se sont avérées inopérantes.

La représentation de certaines armes permet toutefois d'apporter quelques informations complémentaires. Exclusivement réalisé en fer, le couteau de jet, fréquemment gravé en RCA et dans le nord Zaïre, introduit ainsi une limite chronologique à ces représentations.

De façon générale, si rien ne s'oppose à une datation relativement ancienne de certaines représentations (I^{er} millénaire BC), notamment au Gabon et au Zaïre, il semble, en l'état actuel des connaissances, que la plupart des sites doivent être placés entre le second âge du fer et les dernières migrations Bantu, soit, approximativement entre le X^e et le XIX^e siècles AD, avec sans doute, une pointe autour des XV^e–XVI^e siècles au Zaïre.

En dernière analyse, cette synthèse des connaissances expose clairement l'importance des recherches à accomplir. Seules, en effet, une multiplication des prospections, une meilleure documentation des sites, une appréhension plus détaillée des mouvements de migration et des peuplements anciens autoriseront l'attribution des représentations à des horizons culturels et chronologiques précis.

Dans cette perspective, un examen critique des analyses anciennes apparaît nécessaire, afin d'obtenir une rationalisation des paramètres d'analyse, une clarification de certaines notions, et une révision conceptuelle.

Une approche interdisciplinaire, fondée sur la recherche des mécanismes communs à tous les systèmes graphiques, offrira ainsi l'opportunité de surmonter le problème insoluble du sens des représentations, pour aboutir à une analyse structurale de leur forme.

L'étude des représentations rupestres du Cameroun et, en général, de l'Afrique équatoriale forestière, justifiera dès lors le regain d'intérêt qui commence à lui être porté.

BIBLIOGRAPHIE

- ALIMEN H., LECOQ P., 1953 — Une curieuse roche « gravée » des Monts Alantika (Cameroun). *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 50 : 345–351.
- BAYLE DES HERMENS R. DE, 1975 — *Recherches préhistoriques en République Centrafricaine*. Nanterre Université, Paris X, 344 p.
- BAYLE DES HERMENS R. DE, 1984 — L'art rupestre en République Centrafricaine, *Bolletino del Centro Camuno di Studi Preistorici*, 21 : 75–84.

- BEDE R.P., LANFRANCHI R., 1978 — Inventaire des grottes et cavités de Bouansa (République Populaire du Congo). *Cahiers Congolais d'Anthropologie et d'Histoire*, 2: 11-24.
- BREUIL H., 1930 — Premières impressions de voyage sur la préhistoire Sud-Africaine. *L'Anthropologie*, 40: 209-223.
- BUISSON E.M., 1933 — Matériaux pour servir à la préhistoire du Cameroun. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 6, 16 p.
- CALONNE-BEAUFAICT A. DE, 1914 — Les graffitis du Mont Gundu. *Revue d'Études Sociologiques*, 5: 109-117.
- CALONNE-BEAUFAICT A. DE, 1921 — *Azandé. Ethnographie générale des bassins de l'Oubangui-Uélé de l'Arruwimi (Congo)*, 281 p.
- FOURNEAU J., 1938 — Une tribu païenne au Nord Cameroun: les Guissiga (Monoutouroua), contribution ethnologique, *Journal de la Société des Africanistes*, 7: 170.
- JAUZE J.B., 1948 — L'art inconnu d'une culture primitive africaine dans la région de Yaoundé, *Études Camerounaises*, 23/24: 47-49.
- LABURTHE-TOLRA P., 1985- *Initiation et sociétés secrètes au Cameroun. Essai sur la religion Beti*. Karthala, Paris, 437 p.
- LEBEUF J.P., 1961 — *L'habitation des Fali montagnards du Cameroun septentrional*. Hachette, 608 p.
- LOUMPET G., 1987 — *Éléments de synthèse pour un cadre paléoclimatologique et paléoécologique quaternaire au Cameroun: Première approche d'une industrie lithique ancienne dans les dépôts alluviaux de Biti en Haute -Sangha (Est-Cameroun/Ouest-RCA)*. Doctorat en Préhistoire, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, 362 p.
- LOUMPET G., 1992 — Les premiers hommes du Cameroun méridional forestier, *Terroirs (GERDES)*, N° 1.
- LOUMPET-GALITZINE A., 1992a — Approche synthétique de l'art rupestre d'Afrique centrale, *L'Anthropologie*, 96: 759-768.
- LOUMPET-GALITZINE A., 1992b- Note sur la découverte de sites à cupules et de gravures rupestres dans le centre et l'est du Cameroun. *L'Anthropologie*, 96: 807-810.
- LOUMPET-GALITZINE A., 1994 — *Essai méthodologique pour une approche diachronique et comparée de la forme, du sens et de la fonction des représentations rupestres schématiques d'Afrique équatoriale*, Thèse de Doctorat en Anthropologie préhistorique, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, 315 p.
- MARLIAC A., 1971 — *La préhistoire du Cameroun Septentrional*. Vol.II, Orstom, Paris, 82 p.
- MARLIAC A., 1981 — *Recherches sur les pétroglyphes de Bidzar au Cameroun Septentrional*. Coll. Mém. Orstom n° 92, Paris, 213 p.
- MARLIAC A., DELNEUF M., 1984 — *Reconnaissance archéologique au Cameroun Septentrional*. Orstom/MESRES, Cameroun, 87 p.
- MORTELMANS G. DE, 1952 — Les dessins rupestres gravés, ponctués et peints du Katanga. Essai de synthèse, *Annales du Musée Royal de Tervuren*, 1: 35-55.
- OSLISLY R., 1992 — *Préhistoire de la moyenne vallée de l'Ogooué (Gabon)*, Thèse de Doctorat, Paris I, Panthéon-Sorbonne, 389 p.
- RUDNER I., RUDNER J., 1970 — *The hunter and his art: a survey of rock art in Southern Africa*. Cape Town, 277 p.

PRELIMINARY RESULTS OF RESEARCH BY THE
PROJET MAYA-WANDALA
(1992 AND 1993)

Scott MacEACHERN¹

Abstract

Archaeological research was carried out in northern Cameroon in 1992 and in northeastern Nigeria in 1993, with the aim of examining the Iron Age culture history of the area. This field work resulted in the discovery of 123 archaeological sites, most of which date to the Iron Age and some of which are quite large. Programs of research during these two field seasons are described, and some preliminary conclusions concerning patterns of culture history and culture contact during the Iron Age are offered.

Résumé

Des recherches archéologiques ont été entreprises au nord du Cameroun en 1992 et au nord-est du Nigéria en 1993. Le but de ces recherches était de comprendre l'histoire culturelle de l'Âge du Fer dans la région étudiée. Au cours des travaux de terrain, 123 sites archéologiques, datant principalement de l'Âge du Fer, ont été retrouvés. Plusieurs de ces sites sont de taille importante. Les programmes de recherches qui ont été effectués pendant ces deux premières saisons sont ici présentés. Des conclusions préliminaires sont offertes concernant l'histoire culturelle de la région ainsi que les contacts culturels qui ont pu exister durant l'Âge du Fer.

INTRODUCTION

Researchers affiliated with the Projet Maya-Wandala (University of Calgary, Canada) undertook two seasons of field research (May - August, 1992 and 1993) in the Extreme-Nord Province of Cameroon and in Borno State, Nigeria. Crew members came from the University of Calgary, the Université de Yaoundé, the University of Maiduguri and the National Commission for Museums and Monuments, Nigeria. Our research was conducted from Mora, in Cameroon, and from Gwoza, in Nigeria, and focused upon archaeological survey and excavation around the Mandara Mountains, which have their northernmost extension in this region (Figure 18.1).

1. Department of Sociology and Anthropology, Bowdoin College, Brunswick, Maine 04011, USA

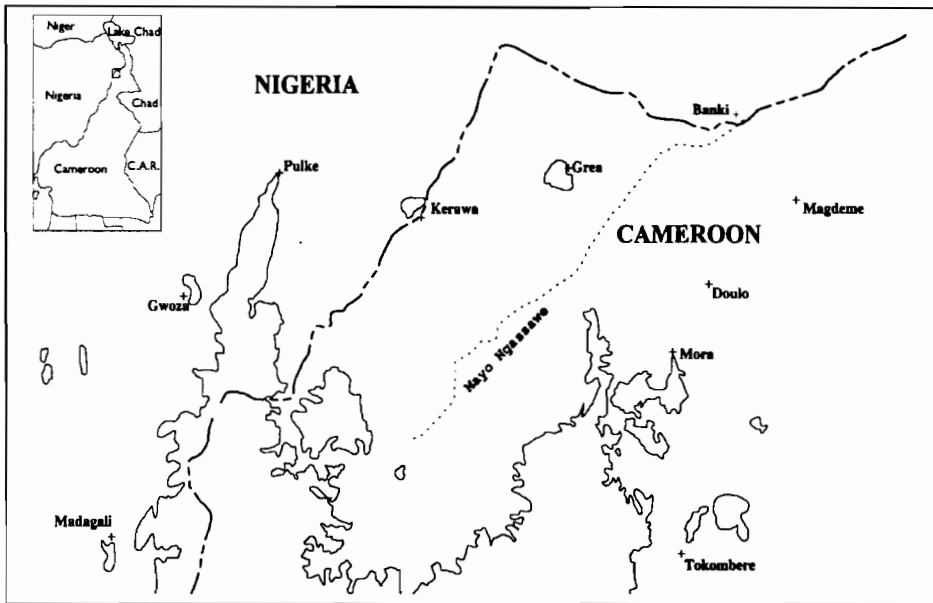


Figure 18.1 — The Projct Maya-Wandala study area in Cameroon and Nigeria

RESEARCH GOALS

The objective of this work has been to elucidate the historical relationships between populations found in this area today and in the recent past (i.e., over the last 150-200 years), and earlier populations, now remembered as the Sao and Maya peoples. The ethnic milieu in the area today is dominated by the dichotomy between plains-dwelling populations (mostly Muslim, literate and organized into small chiefdoms and states) and montagnard groups (mostly animist and/or Christian and, in this area, organized in small, acephalous ethnic units). The mountains are very densely settled, the plains much less so. Research in the 1980s indicated that this situation had been reversed before perhaps 200 years ago, with substantial Sao and Maya settlement on the plains and relatively sparsely occupied mountains (MacEachern 1993). We wished to study the processes by which these earlier Iron Age plains populations had been supplanted by later groups, and especially by the Wandala, inhabitants of a small state of the same name who linguistically and culturally seem to have resided in the region for a long time. Archaeological research in this area has only begun relatively recently (see for example Breunig, 1992; Connah, 1981, 1984; David and MacEachern, 1988; MacEachern, 1990; Marliac, 1991; Marliac and Delneuf, 1984).

We concentrated our research on areas which are associated in oral traditions with both Sao/Maya and Wandala occupation (see for example Mohammadou 1982, Morrissey 1984). Wandala settlements are often associated with the inselbergs which dot the plains

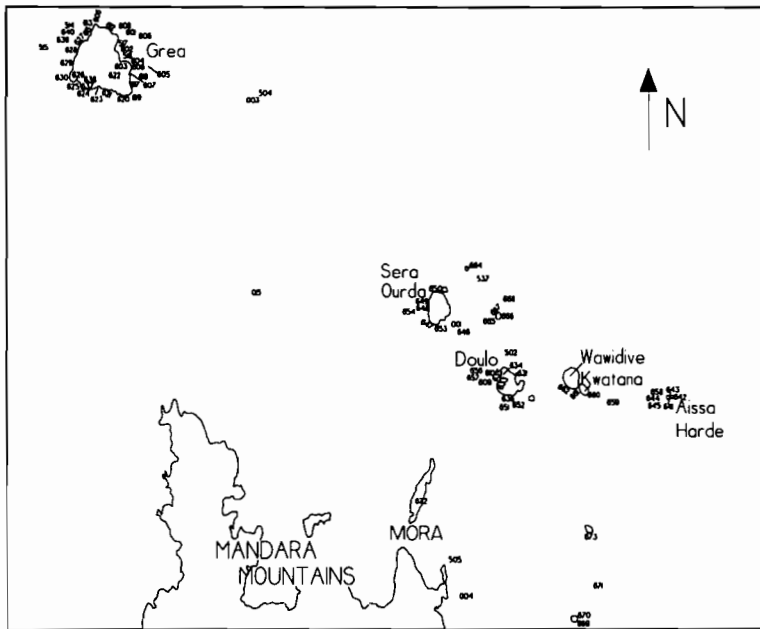


Figure 18.2 — Archaeological sites discovered in Cameroon, 1992

north off the Mandara Mountains, and much of our work took place around a number of these inselbergs, including Loku-Disa, Kirawa, Gréa, Doulo and Aissa Hardé. Kirawa and Doulo have been capitals of the Wandala state in the past, and Doulo was the centre of an earlier Maya chiefdom. Gréa figures in a number of Wandala written and oral histories, as an important Sao centre, and later retained considerable independence from Wandala centralized authority. The inselbergs at Loku-Disa are held to have been the centre of the westernmost Wandala ‘province’ of Kamburwa. Aissa Hardé, though much smaller than the other inselbergs, was also described in local histories as an important Maya community. In addition to intensive investigations in these areas, we also undertook area survey on a larger scale.

Research in Cameroon, 1992

Work in 1992 resulted in the discovery of 65 archaeological sites (Figure 18.2). In addition, surface collections were made in seven localities where artefacts were found but where artefact densities did not warrant designation as a site. The majority of site components (areas and/or levels within a site) are fairly recent; most of our radiocarbon determinations have been datable to the Iron Age (Table 18.1). However, we have found a number of Neolithic components and two that may date to the Late Stone Age.

Of the sites recorded, 27 were located either at the foot of or on the heights of Gréa inselberg, and two were located about 2.5 km away from the inselberg in an area known

Site	Lot	Unit	Level	Designator	Date
PMW 602	1101	Pit 2 SW	5	Beta-61583	modern
PMW 602	1122	Pit 2 SW	8	Beta-61584	150 ± 50 BP
PMW 602	1237	Pit 2 SE	24	Beta-61586	1700 ± 90 BP
PMW 744	93-566	Pit 1 NW	10	Beta-69019 (CAMS-10919)	1050 ± 70 BP
PMW 744	93-1207	Pit 1 NW	23	Beta-69021	1630 ± 60 BP
PMW 756	93-474	Pit 4 NE	10	Beta-69018 (CAMS-10918)	2740 ± 60 BP

Table 18.1. — Radiocarbon dates from Projet Maya-Wandala surveys in 1992 and 1993

** Dates are ¹³C corrected, but not otherwise adjusted

for its Sao occupation. Similar sites were found in the same area during Mandara Archaeological Project archaeological survey in 1984. Gréa was obviously an important Iron Age habitation area, as ethnohistorical and historical sources also indicate. Manaouatchi-Gréa (PMW 602) was an extremely large village (at least 2 x 1.5 km) surrounded by a three kilometer long cobble wall that probably stood 1–1.5 m high. Gréa inselberg itself was a long-standing focus for occupation by Mafa montagnard groups; Gréa Tlala-Mafa (PMW 603) is a large ridge-top site overlooking Manaouatchi-Gréa. Twelve sites were found in the immediate vicinity of Doulo inselberg, three were found around Aissa Hardé (including two very large, deep multiple mound sites) and three more in the immediate vicinity. Six were found at the foot of or near Sera Ourda inselberg, and 12 were found near smaller inselbergs.

We excavated on six of the sites found. These were (in order of excavation) Manaouatchi-Gréa (PMW 602 — two 2 m x 2 m pits, plus a number of shovel tests), Gréa Twin Peaks (PMW 618 — 1 2 m x 1 m pit), Doulo Igzawa 1 (PMW 636 — one 2 m x 2 m, one 1 m x 1 m pit, plus shovel tests), Doulo Igzawa 3 (PMW 652 — two 1 m x 1 m pits), Doulo Kwovré (PMW 631 — one 2 m x 1.5 m pit, plus shovel tests) and Doulo Chefferie (PMW 635 — one 2 m x 1 m pit started, but not finished). Site depths varied widely. Our deepest unit was PMW 602 Pit 2, excavated on a mound feature on the very complex and diverse site of Manaouatchi Gréa; sterile levels were reached at 2.5 m below datum, and we excavated to 2.85 m bd. Average site depth was 1.5m.

Material recovered from these sites was primarily ceramics. Artefact densities were in some cases very high indeed; thus, one 2 m x 2 m x 1.8 m excavation unit at Doulo Igzawa 1 yielded over 24,000 decorated potsherds. Iron artefacts were less plentiful, but were found, along with small quantities of slag, at most of the Iron Age sites. The Gréa Twin Peaks site was particularly interesting; this small mound includes a surface component with Iron Age grindstone production (possibly for export to settlements on the *firki* clay plains to the north) and a Neolithic sub-surface component. The Neolithic occupation is associated with production of polished stone bracelets.

Substantial ethnohistorical data were also gathered in the course of this fieldwork. We gathered data from informants on the location of sites, on site functions and on the political and social relationships between different sites. This sort of investigation is, of course, most valuable and reliable when concerned with relatively recent sites; the recent

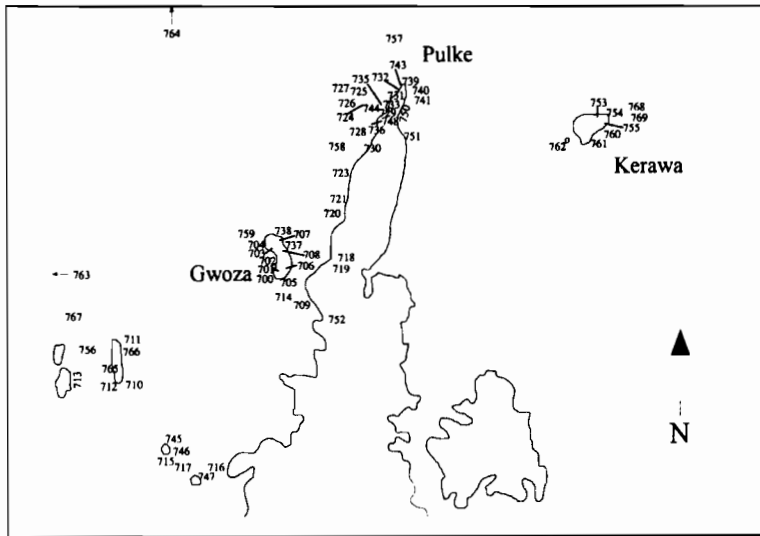


Figure 18.3 — Archaeological sites discovered in Nigeria, 1993

Iron Age and Wandala sites that we worked on are good candidates. Informants were unanimous in saying that the Sao/Maya were not warlike people, that this was expressed in their site settlement systems and that this was the reason that the Wandala were able to defeat them. Local traditions also hold that conflicts between different Wandala centres occurred, and that especially the settlement at Gréa was frequently at odds with the more orthodox Wandala centres, probably because of its strong Sao traditions.

Traditions about Mafa montagnard occupation on the heights of Gréa area are also of interest. Oral traditions state that Mafa arrived at Gréa just after the arrival of the Wandala people, which, if confirmed, would indicate an occupation at least 250–300 years old (but see also Bourges, 1996). Mafa communities were traditionally located in the Mandara Mountains to the south, and not on isolated inselbergs; this is the northernmost extension of Mafa territory. Such traditions also indicate fairly close, and constant, cooperation between Mafa and the dominant Wandala. This situation is quite unusual in this area.

Research in Nigeria, 1993

Field work in 1993 resulted in the discovery of 58 archaeological sites and twelve more diffuse localities (Figure 18.3). Again, the majority of Projet Maya-Wandala sites and the components that make them up are datable to the Iron Age, and probably to the last 1000 - 1200 years. However, in 1993 we found two important sites dating to the Neolithic period (tentatively before *ca* 500 BC in this area). Neolithic material is so rare in this area, and the Neolithic sites (PMW 756 [Ghwa Masogo] and PMW 767 [Gwalagwa Ngare]) located potentially so significant, that we decided to conduct excavation on the former site.

There is an obvious concentration of sites around Kirawa, Pulke, Gwoza and the inselbergs west of the massif. The number of sites at Pulke and along the massif just to the southwest is quite striking. Sites are more numerous and larger along the northern and eastern edge of the Kirawa inselberg than along the rest of its periphery, which parallels the situation at Gréa, in Cameroon. We found a significant number of sites near Kirawa inselberg, including some (Ngoye Kirawa [PMW 755], Dugje Gaga [PMW 761], Gakara Hill/Kirawa N [PMW 753], Thuliva Kwacha [PMW 768] and the Mayo Kirawa Burials [PMW 769]) that would certainly repay further work. The mound site of Dugje Gaga, for example, would require some months of excavation to make work on it worthwhile; it appears to be about seven meters high.

We excavated on three of the located sites. These were (in order of excavation) Ghwa Kiva (PMW 744 — one 3 m x 2 m pit, two 2 m x 2 m pits plus a number of shovel tests), Ghwa Masogo (PMW 756 — three 2 m x 2 m pits plus a number of shovel tests) and Ngoye Kirawa (PMW 755 — two 2 m x 2 m pits). All were excavated to sterile levels. Average site depth was again *ca* 1.5 - 1.8m, but excavations on the Iron Age mound site of Ghwa Kiva eventually reached 2.8m. In general, the deposits and the artefacts found at Ghwa Kiva were much like those recovered in similar Iron Age contexts at Gréa and Doulo in Cameroon, although the amount of pottery recovered was greater — 28,000 decorated potsherds and probably *ca* 50,000 sherds in total. Excavations at Ngoye Kirawa were the first on a terrace system in this region, and carbon samples have been submitted for radiocarbon dating. Further excavation is needed to elucidate the relations between this very large site and the historic Wandala capital. Finally, excavation on the Ghwa Masogo Neolithic site demonstrate a high degree of intra-site variation and the existence of at least one architectural feature — a circular structure of rocks and grindstone fragments in a fired daub matrix, conical in profile and about 150 cm in diameter by 40 cm deep — for which I know of no obvious present-day analogues.

We again carried out ethnohistorical research during the 1993 field season, with a great deal of data being gathered in the Cameroon – Nigeria border area by Claire Bourges (1996). Traditions of relations between pre-Wandala peoples and the Wandala broadly agree with those gathered during 1992. Oral histories gathered around the Zelideva Hills, along the northwestern extremity of the Mandara massif, indicate that an important migration of people from that area toward the east took place at some point in the distant past, and that the migrants settled in the mountains south of the Wandala town of Mora, in Cameroon. This very closely parallels similar reports from people who claim to be the descendants of the migrants in Cameroon, and who refer to their putative homeland in the Zelideva Hills as *Nolélé* (MacEachern 1990: 205–222).

CONCLUSIONS

Our investigations to this point have been very fruitful. We have located 123 archaeological sites and 19 other areas with lower artefact densities. We have very good evidence for substantial Iron Age occupation from well before AD 300, and stratigraphic indications that the establishment of the Iron Age in this region may considerably pre-

date that period. There seems to be an important concentration of Iron Age sites around massif- and inselberg-edges in Cameroon and Nigeria. This probably is accounted for by considerations of defense and of access to other resources — stone, iron, better soils and water — during the Iron Age.

It will be necessary to determine if, and how, the relative weight of these considerations changed during the last two millennia. Neolithic populations seem to have been rather less tied to such environments, possibly because of the lack of encroachment by state societies. One priority for further research should be examination of the nature of the Neolithic – Iron Age transition in this area. Results from a number of sites indicate that transitional assemblages exist. They appear to exhibit use of both iron and lithic artefacts in varying proportions, while ceramic assemblages are dominated by Iron Age decoration (especially twisted-cord rouletting) with some persistence of Neolithic traits (especially in the use of fine incision and comb-stamping). These transitional assemblages appear at some undetermined time in the later first millennium BC, while the transition to a ‘developed’ Iron Age occurs before AD 300.

The distribution of sites, and especially the concentration around Pulke and Kirawa, may also lend support to my hypothesis that trade with communities in Bornu to the north was one of the engines that drove the differentiation and development of the Wandala state. More survey will be needed to resolve this question. Considerable variation exists in the decorative typologies of ceramic samples recovered from different sites in the different areas. Thus, although Kirawa, Doulo and Gréa are now occupied by populations usually defined as Wandala, the decoration and morphology of prehistoric ceramics probably related to ‘proto-Wandala’ occupations from these areas are in many cases quite different. This is probably to some extent due to an unwarranted assumption of ethnic homogeneity within the Wandala population today; it seems that substantial historical and cultural differences existed between the different Wandala communities.

Future Projet Maya-Wandala research will focus upon the historical trajectories of communities that eventually became Wandala, in contrast to those that did not. This will involve intensive archaeological survey and extensive excavation, probably in the Aissa Hardé - Doulo region, in which Wandala and non-Wandala sites will be compared.

Acknowledgments

This research would not have been possible without the work of a large number of people. Chief among these are the people living in and around the areas in which we worked, who answered our questions helped us in our survey and excavation and were unfailingly kind to us during our sojourns in Cameroon and Nigeria. I would particularly like to thank the colleagues who were involved in the actual fieldwork, and who worked very hard, sometimes in difficult conditions of survey and excavation: Claire Bourges, Ross Jamieson, Laurie Beckwith, Djimé Ramad, Rodger Ndombé, Gerald Lamba, Abubakar Garba, Musa Hambolu, Joseph Ameje, Sylvia Abonyi, Judith Wheeler and Francois Vigneault. Without their help, the project would not have been possible. The staff of the Ministry for Scientific and Technical Research, Cameroon, and the National

Commission for Museums and Monuments, Nigeria, were unfailingly helpful in providing the project crew with advice and assistance.

Projet Maya-Wandala research in Cameroon in 1992 and in Nigeria in 1993 was paid for by a Research Grant (number 410-92-1860) from the Social Sciences and Humanities Research Council of Canada.

REFERENCES

- BOURGES C., 1996. — *Ceramic ethnoarchaeology and historical process: the case of Gréa, northern Cameroon*. M.A. thesis, Department of Archaeology, University of Calgary.
- BREUNIG P., GARBA A., D. GRONENBORN D., W. VAN NEER W. VAN, WENDT P., 1993. — Report on excavations at Gajiganna, Borno State, northeast Nigeria. *Nyame Akuma* 40: 30-41.
- CONNAH G., 1981. — *Three thousand years in Africa: man and his environment in the Lake Chad region of Nigeria*. Cambridge University Press, Cambridge.
- CONNAH G., 1984. — An archaeological exploration in southern Bornu. *The African Archaeological Review* 2: 153-171.
- DAVID, N. MACÉACHERN S., 1988. — The Mandara Archaeological Project: preliminary results of the 1984 season. In : D. Barreteau, H. Tourneux (Eds) *Le milieu et les hommes: recherches comparatives et historiques dans le bassin du Lac Tchad*, Collection colloques et séminaires. Editions de l'Orstom, Paris, pp. 51-80.
- MACÉACHERN S., 1990. — *Du Kunde: processes of montagnard ethnogenesis in the northern Mandara Mountains of Cameroon*. Ph.D. dissertation, University of Calgary, Calgary.
- MACÉACHERN S., 1993. — Selling the iron for their shackles: Wandala – montagnard interactions in northern Cameroon. *Journal of African History* 33: 241-270.
- MARLIAC A., DELNEUF M., 1984. — Reconnaissances Archéologiques au Cameroun Septentrional. Orstom-MESRES Cameroon, Paris.
- MOHAMMADOU E., 1982. — *Le royaume du Wandala ou Mandara au XIX^e siècle*. African Languages and Ethnography 14. Institute for the Study of Languages and Cultures of Asia and Africa, Tokyo.
- MORRISSEY S., 1984. — *Clients and slaves in the development of the Mandara elite. Northern Cameroon in the nineteenth century*. Ph.D. dissertation, Boston University. University Microfilms International, Ann Arbor.

IV^E SECTION

**L'APPORT DES
SCIENCES SOCIALES**

CHAMPS SOCIOLOGIQUES ET
RECHERCHE ARCHÉOLOGIQUE :
PERSPECTIVES POUR UNE INTERDISCIPLINARITÉ

MOTAZE AKAM¹

Résumé

Dans quels domaines la sociologie et l'archéologie peuvent-elles collaborer afin d'analyser les sociétés humaines présentes ou passées ? Cinq champs d'action de la sociologie sont proposés : celui de la culture et de l'art, celui des religions, celui du travail, celui des communautés rurales, enfin celui des sociétés urbaines. Pour chacun d'eux, le champ méthodologique est analysé afin de pouvoir comparer ce que des vestiges du passé, l'archéologie peut dire et expliquer, dans une optique pluridisciplinaire.

Abstract

In what kind of fields sociology (anthropology) and archaeology can co-operate to analyze past and present societies? Five fields of investigation of sociology (anthropology) are proposed: culture and artistic manifestations, religions, labour, rural communities and, lastly, urban societies. For each of them, the methodology is examined in order to compare what archaeology can say and explain from remains of the past, in a pluridisciplinary approach.

INTRODUCTION

Comment la sociologie — discipline étudiant les sociétés humaines dans leur organisation, leur action et leur changement — et l'archéologie — autre discipline des sciences sociales ou de l'homme, étudiant à l'aide des objets, vestiges, indices et monuments constituant les survivances des sociétés et des civilisations passées, le même objet — peuvent-elles entretenir des rapports dans le cadre d'une interdisciplinarité ?

Notons d'abord que l'étude des civilisations passées est en d'autres termes, celle de l'évolution, voire des dynamiques sociales, que les préoccupations de la recherche archéologique peuvent rejoindre. Si selon P. Bourdieu « *toute sociologie doit être historique et toute histoire sociologique* » (Bourdieu et Wacquant, 1992 : 67), l'on est en droit d'admettre qu'il peut exister des apports réels de la sociologie à l'archéologie et *vice versa*. Les seuils d'interférence des deux sciences restent alors à définir si ceux-ci peuvent

1. Sociologue, Université de Ngaoundéré, BP 454, Ngaoundéré, Cameroun.

avant tout se situer au niveau de l'étude de la société. Ils peuvent également être d'ordre thématique et méthodologique, mais ici, nous les entendons notamment sur le plan des champs sociologiques. Ils recouvrent les différentes branches ou spécialisations qui structurent la sociologie. Et parmi celles-ci, cinq paraissent fondamentales dans une perspective interdisciplinaire entre sociologie et archéologie : la sociologie de la culture, la sociologie des religions, la sociologie du travail, la sociologie rurale et la sociologie urbaine.

SOCIOLOGIE DE LA CULTURE ET DE L'ART COMME VESTIGE DES CIVILISATIONS

Si la sociologie de la culture a entre autres préoccupations l'établissement des relations entre le mode de production et la vie artistique d'une époque donnée, le principal phénomène qu'elle étudie est alors l'art. Pierre Francastel (1970, 1984) l'un de ses pionniers en France, a tenté ainsi de reconstruire des processus, des significations, des valeurs techniques et figuratives des arts anciens en se plaçant dans la perspective de la contemporanéité. Il en est de même de Pierre Bourdieu dont les investigations sur les œuvres d'art ont permis l'accès de la sociologie aux musées et à une gamme d'objets archéologiques.

En effet, les paradigmes du champ culturel et le type d'investigation sus-évoqué permettent à l'archéologie l'élaboration d'une intelligibilité des processus culturels et des objets d'art repérés par le sociologue, processus culturels facilitant la compréhension d'une civilisation à une époque précise de son évolution historique. En outre, la sociologie de la culture favorise la construction d'une archéologie sociale où sont notamment prises en compte les données socio-anthropologiques nécessaires à la connaissance des civilisations et leur mode de vie (Holl, 1992). Les multiples fragments ou objets artistiques que révèle la sociologie de la culture sont eux-mêmes significatifs de l'art comme principal vestige des civilisations et comme objet sociologique dont l'étude contribue à l'avancée de la recherche archéologique à des niveaux relatifs.

SOCIOLOGIE DES RELIGIONS : RITES ET INSTITUTIONS

La place importante, qu'occupe la religion dans la société en général, et dans l'étude des civilisations anciennes en particulier, n'est plus à démontrer aujourd'hui (Diop, 1954 ; 1960). L'interrogation du sociologue se porte sur la signification des rituels religieux, des pratiques dont la dimension historique est sans conteste. Les enquêtes de Gabriel le Bras (1955, 1956) sur les pratiques catholiques en France en 1931 ont à cet effet beaucoup apporté à l'histoire et à l'archéologie. Partant de telles enquêtes, l'histoire et l'archéologie ont pu bénéficier des orientations ou directions de recherche sur le plan thématique, voire sur la fouille de certains sites rituels.

La sociologie des religions aide par conséquent l'archéologie à trouver le sens du sacré, l'efficacité symbolique des rites, la valeur et les représentations véhiculées par les institutions religieuses dans l'étude des civilisations anciennes.

SOCIOLOGIE DU TRAVAIL ET ANALYSE DES OBJETS ARCHÉOLOGIQUES

Si la sociologie du travail est née de la grande industrie, cela ne veut pas dire pour autant que ses investigations restent focalisées dans la société capitaliste industrielle. La sociologie du travail permet d'étudier non seulement les techniques de travail et les formes de mise au travail dans les sociétés humaines, mais aussi les outils et instruments de travail témoignant d'une certaine évolution des civilisations.

L'étude sociologique des forces productives et des rapports de production peut aider à dresser une typologie des facteurs de production où les outils et instruments de travail d'une part, et les techniques de travail d'autre part, repérés par le sociologue, peuvent inspirer des thèmes de recherche se rapportant à des contextes archéologiques.

L'étude des vestiges ou objets archéologiques considérés comme instruments de travail représentatifs des modes de production d'une civilisation peut être envisagée sous un angle sociologique. Aussi, l'identification de certains modes de production dans une civilisation de pasteurs ou d'agriculteurs commande-t-elle la recherche des sites archéologiques dont les fouilles peuvent conduire à la découverte d'objets archéologiques précis (aiguisoirs, faucilles, etc).

SOCIOLOGIE RURALE ET PREMIÈRES COMMUNAUTÉS DE PAYSANS ET D'ÉLEVEURS

L'importance des premières communautés de paysans et d'éleveurs est un thème revenant souvent dans l'étude des civilisations. La sociologie du monde rural, dont les recherches portent, entre autres, sur les paysanneries, les transformations agraires, le pastoralisme et la mécanisation de l'agriculture, a mis en évidence des valeurs distinguant le mode de production paysan du mode capitaliste industriel. Elle permet par conséquent de faire ressortir les éléments et phénomènes ayant caractérisé les milieux ruraux, d'opérer une classification des campagnes selon leur degré d'évolution.

Par là, l'étude de l'organisation passée du monde rural peut fournir à l'archéologie des moyens de repérage des sites à partir desquels l'archéologue travaille. En outre, les fouilles effectuées dans de tels sites, au regard des écosystèmes pris en compte en sociologie rurale, mettent en valeur les espaces et les objets qualifiés de ruraux.

SOCIOLOGIE URBAINE ET URBANITÉS ANCIENNES

La sociologie urbaine est le champ qui étudie la ville. Et l'étude de cette dernière ne va pas sans une socio-histoire. Dans un tel cadre, les phénomènes typiquement urbains anciens prennent une place non négligeable dans l'étude sociologique.

Définir un site urbain ancien doit être en adéquation avec les étapes des processus d'urbanisation qui sont repérées et instruites par la sociologie du monde quasiment moderne, établies donc à partir d'une réflexion *a posteriori*.

Les divers modes d'organisation urbaine, où le quartier apparaît comme principale unité de mesure, où un ou plusieurs types d'habitat caractérisent la ville, où des immigrations pluri-ethniques déterminent certains espaces urbains, sont des phénomènes sociaux majeurs. Les vestiges témoignant des trajectoires suivies par les processus d'urbanisation dans une civilisation donnée peuvent en être révélés lors de fouilles archéologiques.

En outre, l'étude des stratifications sociales en ville, où les inégalités, les contradictions et les conflits sociaux sont mis en évidence, peut permettre de débusquer le champ d'une archéologie des groupes marginaux sur le plan de la société globale (au sens de Foucault, 1966).

La sociologie urbaine peut donc, à cet effet, ouvrir des pistes de recherche pertinentes à l'archéologie.

REPÈRES THÉORIQUES COMME APPORT DE LA SOCIOLOGIE À L'ARCHÉOLOGIE

Les cinq champs sociologiques évoqués ont des rapports directs avec la recherche archéologique. Dans une perspective interdisciplinaire, de tels rapports peuvent dans un pays comme le Cameroun, s'appuyer sur des repères théoriques et méthodologiques relevant d'une sociologie historique et des objets de recherche en archéologie.

Il est évident que toute science a ses théories et peut en aider d'autres. Mais il ne s'agit pas ici des théories sociologiques en tant que telles. Il est plutôt question que, partant des champs sociologiques évoqués, l'archéologie puisse trouver des repères qui conduisent à des objets d'étude nouveaux ou originaux.

La sociologie permet, dans cet ordre d'idées, d'inviter l'archéologie à des investigations, par exemple sur des objets d'art relevant du sacré et du profane dans diverses civilisations, sur des objets et techniques du travail humain relevant de la ruralité ou de la pastoralité des premières communautés villageoises, sur les urbanités anciennes, voire les groupes marginaux.

APPORT DE L'ARCHÉOLOGIE À LA DYNAMIQUE DE LA SOCIOLOGIE HISTORIQUE

Une sociologie historique se définit comme une étude des acteurs historiques pris dans un rapport dialectique avec la société. Autrement dit, la sociologie historique est, dans une certaine mesure, l'étude des hommes ou des groupes d'hommes qui font l'histoire. Dans ce cadre, l'archéologie, dans sa dimension sociale, est d'un apport précieux à la sociologie. En d'autres termes, l'archéologie sociale, qui implique avant tout un état d'esprit dans lequel l'analyse des vestiges est effectuée dans le but d'en extraire des informations d'ordre social et qui rompt toute barrière avec les autres sciences sociales (Holl, 1992), contribue à la dynamique d'une sociologie matérialiste.

Le champ des cultures matérielles des sociétés que recherche une telle sociologie historique peut alors être largement alimenté par les vestiges archéologiques permettant l'établissement ou la compréhension des processus sociaux.

BIBLIOGRAPHIE

- BOURDIEU P., WACQUANT L.J.D., 1992. — *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*. Éd. du Seuil, Paris, 268 p.
- DIOP C. ANTA, 1954. — *Nations nègres et culture*. Présence Africaine, Paris.
- DIOP, C. ANTA, 1960. — *L'unité culturelle de l'Afrique Noire*. Présence Africaine, Paris.
- FOUCAULT M., 1966. — *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*. Gallimard, Paris, 400 p.
- FRANCASTEL P., 1970. — *Études de sociologie de l'art*. Denoël, Paris.
- FRANCASTEL P., 1984. — *Peintures et société. Œuvres I*. Denoël, Paris.
- GUILAINE J., 1961. — *Premiers bergers et paysans de l'Occident méditerranéen*. Mouton, La Haye, 295 p.
- HOLL A., 1992. — Systématique archéologique et processus culturels. Essai d'archéologie dans le secteur de Houlof (Nord Cameroun). In : Essomba JM. (Éd.) *L'archéologie au Cameroun. Actes du 1^{er} colloque International. (Yaoundé, 6-9 janv. 1986)*. Karthala, Paris, pp. 52-89.
- LE BRAS G., 1955, 1956. — *Études de sociologie religieuse. I. Sociologie de la pratique religieuse dans les campagnes françaises. II. De la morphologie à la typologie*. PUF, Paris.

LA MUTATION DES FORMES ARCHITECTURALES EN MILIEU DE TRANSITION FORÊT-SAVANE

Séverin-Cécile ABEGA¹

Résumé

Les Tikar de Nditam se présentent comme un rameau Mboum, originaire de la région de l'Adamaoua, détaché de sa tige après une querelle successorale, et se donnent donc une origine septentrionale attestée encore par leur parenté avec leurs cousins de Bankim. Ces Tikar de Nditam construisaient traditionnellement des cases rondes d'après leurs traditions et les vestiges découverts sur les anciens sites de peuplement. À cette époque, ils habitaient une région de savane, d'après les meilleurs témoignages. Aujourd'hui, la savane a reculé devant la forêt, et cette dernière formation végétale a envahi leur environnement. Leurs habitations sont devenues quadrilatérales, avec une prédominance des formes carrées. Nous émettons l'hypothèse que cette mutation architecturale est due, au moins en partie, aux changements intervenus dans leur milieu. Nous voulons aussi montrer que les réseaux de diffusion culturelle se sont transformés à partir de cette évolution du milieu naturel et que, malgré les liens affirmés avec les sociétés de la savane, celle des Mboum et celle de Bankim, la culture de Nditam est en train de se rapprocher de celle des groupes de la région forestière.

Abstract

The Tikar of Nditam consider themselves as a branch of the Mboum, who originated in the Adamawa, that left the stem after a successional quarrel and so affirm coming from the northern part of the country. This is confirmed by the relationship with their Bankim cousins. According to their traditions and remains found in ancient settlements, the Tikar built circular huts. At that time they lived in the savanna, according to the best testimonies. Today, the savanna recedes before the forest and the latter has invaded their environment. Their houses have become quadrilateral with a predominance of square forms. We put forward that change in their habitat is at least partly due to changes that occurred to their natural environment. We also try to show that the networks of cultural diffusion have transformed themselves in relation to the evolution of the natural environment and that, in spite of strong links to the savanna societies of Mboum and Bankim, the Nditam culture is getting closer to the culture of the forest dwelling societies.

I. — INTRODUCTION : L'ENVIRONNEMENT

Les sites d'occupation les plus récents montrent qu'il n'y a pas si longtemps, les Tikar de la région de Nditam habitaient des cases rondes. La tradition orale le confirme. Aujourd'hui, leur architecture affectionne les formes quadrangulaires, avec une nette prédominance des maisons carrées avec toit de raphia ou de tôles ondulées. Il s'est donc

¹. Sociologue, Département de Sociologie et d'Anthropologie, Université de Yaoundé I, BP 755, Yaoundé.

produit une évolution qu'il serait intéressant de connaître dans le but d'approcher leur habitat traditionnel et leur culture matérielle, mais aussi pour expliquer le lien entre la réalité révélée par les prospections réalisées dans les sites, et les modèles contemporains. Je m'occuperai ainsi du matériau des toits et, accessoirement, des murs, ainsi que de l'évolution des formes. Mon hypothèse de base est que l'abandon des formes rondes est lié à celui des matériaux originels, et s'explique au moins en partie par l'évolution de l'environnement naturel. La forêt, en avançant, a fini par envelopper les installations tikar de Nditam établies originellement en région de savane. Leur culture, à cause de cela, est elle-même en train d'évoluer vers un type forestier, raffermissant en même temps les liens avec les cultures de la forêt et de la zone péri-forestière, tandis que la parenté constamment affirmée avec les cultures de la savane devient chaque jour plus ténue, romantique surtout.

Le premier élément de culture matérielle est sûrement le milieu environnant. Celui-ci est la forêt, avec souvent l'allure d'une forêt secondaire. Il appartient à des botanistes d'en faire une description détaillée et d'évaluer aussi les dégâts causés par les sociétés forestières, l'impact de cette exploitation sur la couverture boisée, puisque leur présence montre bien que le couvert forestier fut encore plus dense il n'y a pas si longtemps. Ici et là s'interposent des prés herbeux rappelant la savane, avec très souvent la présence de graminées, dont surtout *Imperata cylindrica*. *Chromolaena odorata* semble être entrée en compétition avec celle-ci dans les surfaces peu arborées. L'ensemble rappelle une forêt secondaire ou une zone péri-forestière. Les cours d'eau sont toujours enserrés dans une galerie forestière.

Tous les informateurs sont catégoriques pourtant : cette zone appartenait à la savane. Le chef Ngandji IV nous dit que, dans son enfance, le regard portait jusqu'aux monts de Yassem (à quelque 4 kilomètres) sans interruption. Il n'y avait comme couverture végétale que *Pennisetum purpureum*, sissongo, et *Imperata cylindrica*, souvent appelé chaume ou paille par les informateurs. Pour eux, Nditam était un village de savane. Aujourd'hui, il est devenu un établissement de forêt. Pour nos informateurs de Mambioko, Roger Mouitchi, Ngbatou Mbioko, leur village a aussi été installé dans la savane connue sous le nom de *nt fú a η*. Il y en avait deux : une petite, où a été implanté Mambioko, et une plus grande plus loin, en suivant le chemin, dans le sens Mambioko-Kim. L'on peut donc raisonnablement penser que la forêt gagne sur la savane.

Ces changements affectent aussi les cours d'eau. Le chef Ngandji IV nous dit que la rivière Sundji par exemple, qui n'est plus qu'un filet d'eau aujourd'hui, avait une telle importance dans son enfance qu'on la traversait en pirogue. Cette information a été confirmée par tous. L'explication qui est donnée de cet étiage permanent est la suivante : il y avait de l'eau parce qu'en amont vivait un serpent appelé *Ié*. Il était si long que lorsqu'il se hissait sur un baobab, la queue restait dans la rivière. Quiconque le voyait mourrait. Il a vieilli et est mort, d'où l'assèchement du cours d'eau.

On retrouve ici un thème participant d'un ensemble mythique liant le serpent à l'eau, faisant de celui-ci un auxiliaire précieux pour les hommes. Intermédiaire entre les ancêtres et les humains, le serpent manifeste les premiers et pour cela, des cultes lui sont parfois rendus, cultes collectifs ou individuels.

Il est intéressant de noter que la nature, en changeant, a changé l'homme tant dans sa culture matérielle que dans son comportement. On est en effet en présence d'une population qui situe ses origines dans une zone plus sèche et de savane, le pays Mboum dans l'Adamawa, et qui s'est installée dans une zone plus arrosée, plus arborée que la première, mais appartenant encore à la savane. Aujourd'hui, elle se retrouve enserrée par la forêt. Son alimentation, son habitat, ses techniques pouvaient-ils rester les mêmes à la suite de ces changements ? Son organisation sociale n'en a-t-elle pas été affectée ? Qu'est-ce qui peut être, à ce titre, imputé aux mutations du milieu naturel ?

J'interroge donc obligatoirement la culture matérielle, mais aussi la structure sociale, religieuse, politique et tous les autres aspects susceptibles de fournir un éclairage. Je m'emploierai à rester attentif aux éléments d'historicité, de temporalité dans la mesure où un changement, une évolution ne peuvent être réellement saisis que dans l'écoulement du temps.

II. — L'ÉVOLUTION DE L'ARCHITECTURE

Nditam, comme tous les établissements humains dans cette région, est hissé sur une élévation de terrain. Mes recherches antérieures (1992) m'ont amené à m'interroger sur cette particularité. Ailleurs, chez les riverains de la Sanaga et du Mbam notamment, chez les Beti ou les Bassa, j'ai abouti à la conclusion que des éléments religieux et les représentations négatives des abords des cours d'eau s'ajoutaient à des éléments sanitaires pour déterminer cette organisation de l'habitat. Je n'ai pas encore pu obtenir des éléments nous permettant d'étayer cet aspect chez les Tikar. L'on relève cependant que les villages actuels n'obéissent pas à une configuration traditionnelle, puisque l'administration est intervenue pour regrouper les gens. Les anciens sites sont cependant encore connus. Ils permettent de se faire une idée. D'autre part, l'on sait bien que Nditam n'est pas une fondation tikar, mais Bebi — bien que les informateurs disent souvent qu'il s'agit d'un ancien village Djanti, les recoupements montrent qu'il fut fondé par les Bebi—. Les Tikar ont pu le conserver, peut-être parce qu'il était facile à défendre.

Situé sur un petit plateau, il permettait, dans cette région savaneuse où le regard portait au loin, de surveiller facilement les environs. Il fut aussi entouré d'un triple fossé d'enceinte. Cette fortification exploitait au mieux les dispositions naturelles. Ainsi, selon nos informateurs, la tranchée devait obligatoirement enserrer une source pour mettre les défenseurs de la cité à l'abri de la soif en cas de siège.

J'ai relevé quatre types de cases à Nditam : rectangulaires avec tôles, rectangulaires avec raphia, carrées avec raphia et rondes avec chaume. Nous excluons les toits de tôles de notre analyse, car ils ne peuvent pas nous éclairer à cette étape de notre enquête.

Les cases rondes n'ont pas entièrement disparu à Nditam. Il n'y en a plus que deux au sein de l'agglomération même. Elles ont été construites à des fins exotiques, et sont toutes les deux installées au quartier *ndzõ fífě*, nom qui veut dire « la terre ne manque pas », ou mieux, « où n'y a-t-il pas de terre ? ». Ce quartier est un développement de *mokpá*, « au sommet de la colline ». La première de ces maisons a été dédiée à des fins commerciales et sert de buvette. Il s'agit donc d'un objet exotique, mais d'un exotisme

qui puise dans un certain passé. La seconde, toujours dans le même esprit, prolonge l'antenne de l'Orstom dans le village. Il n'a pas été difficile de trouver des ouvriers capables de les élever dans le village, nombre de quinquagénaires avouant être nés dans une case ronde et en maîtrisant encore les techniques de construction. Les dernières habitations à toit conique se sont écroulées il y a une dizaine d'années seulement. D'ailleurs, on trouve encore dans les champs des maisonnettes de ce modèle dévolues aux usages de grenier à maïs. Cependant, là aussi, elles sont en net recul, concurrencées par les murs quadrangulaires, rectangulaires le plus souvent, avec des toits en raphia.

La case traditionnelle telle qu'elle a été décrite, et d'après les vestiges dans les anciens sites, est ronde avec un toit de chaume. Il s'agit là d'un aspect qui confirme l'origine septentrionale des Tikar de Nditam. Le toit de chaume a disparu, mais l'existence des greniers et des deux cases exotiques montre que la technique n'a pas encore été complètement oubliée. La case ronde prouve que les Tikar habitaient au sein d'un espace naturel envahi d'herbes, spécialement des graminées. En effet, dans la majorité des cas, le toit de ce type d'habitation est fait de graminées, sauvages ou domestiques. Les Mafa des monts Mandara utilisent des tiges d'espèces de mil particulières qui fournissent les plus longues possibles. Leur environnement est, par ailleurs, austère à cause de la sécheresse et du surpâturage. Dans les plaines et les villes de la même région en revanche, ou aux endroits où l'herbe est moins rare, l'on emploie soit les graminées sauvages, soit ces mêmes tiges de mil.

Les cases carrées sont les plus nombreuses aujourd'hui. Elles ont généralement un toit à quatre pentes, ce qui, techniquement, pose des problèmes, car il est facile de constater que les angles des toits souffrent du vent et laissent passer de l'eau. Celle-ci attaque les angles des murs, les rongent. Une simple observation le montre. La jonction est particulièrement mal réussie, et plusieurs options sont adoptées : soit on essaie de croiser les nattes de raphia couvrant chaque côté du carré en les confectionnant d'une longueur suffisante pour permettre de les rabattre à l'angle vers le côté adjacent, soit on découpe des morceaux de nattes dont on couvre cet angle selon un procédé imitant la disposition habituelle des tuiles, soit encore on bouche les interstices par du chaume. Ce dernier procédé laisse entrevoir une forme intermédiaire entre chaume et raphia, le premier étant sollicité pour combler les insuffisances du dernier. L'on peut, enfin, traiter les angles comme le faîtage, et on unit en V plusieurs nattes pour les couvrir, exactement comme pour une faîtière. Il s'agit donc d'une technique mal maîtrisée et mal adaptée. Cela vient du fait qu'elle est très récente à Nditam.

Le toit à quatre pentes est connu au Cameroun depuis les Allemands, c'est-à-dire au plus tôt, et pour la région de Nditam, dans la dernière décennie du XIX^e siècle. Cependant, il a été introduit chez les Tikar, d'après leur propre aveu, par les Bamoun. Jusque dans les années soixante, ceux-ci venaient construire ces cases à Nditam. La case reflétant la réussite sociale avait des briques de terre et un toit de raphia. J'émetts l'hypothèse que, plutôt que d'être une simple copie de l'architecture coloniale, cette technique serait un compromis entre l'ancienne case ronde et l'obligation d'abandonner les toits de chaume pour les nattes de raphia.

L'on pourrait étayer cette hypothèse par certains éléments de terrain. En effet, d'après les notables Mondé Salé déjà cités plus haut, Jonas Mounami du quartier Nami, Ngwaké Ibrahim et d'autres encore, comme la forêt avance vite, les Tikar se sont vite retrouvés sans ressources en herbes pour garder le chaume, et ont dû adopter les toits de raphia. D'après ces personnalités et certains autres informateurs, ceux de Mambioko notamment, ce raphia leur pose des problèmes, car il supporte mal le vent, et une simple observation directe confirme ces informations. On obtient donc là une première indication, qui reste à confirmer par d'autres données. Ainsi, le changement du couvert végétal a pu entraîner celui de la culture matérielle, et notamment de leurs techniques, le tressage des nattes de raphia devant être introduit pour répondre à la nouvelle adaptation culturelle.

On a pu observer la manière dont sont tressées les nattes de raphia, et sans la décrire en détail, il est possible de dire dans un premier temps qu'elle semble moins élaborée que celle des populations de la forêt que nous connaissons bien. Les informateurs eux-même chiffrent à deux ans la durée d'un toit de raphia, et à cinq ans celui d'une couverture en chaume d'*Imperata cylindrica*, matériau défiant le vent, ainsi d'ailleurs que la forme cônica qu'on lui fait prendre pour confectionner un toit. Le premier est donc peu résistant selon eux, ce qui exprime un attachement au second, et une contrainte à l'égard du raphia. Nos propres observations montrent que le raphia est bien plus durable qu'ils ne veulent bien l'admettre, mais sur les cases à deux pentes surtout.

Les cases rectangulaires aux toits de raphia sont d'introduction très récente. Elles auraient été inspirées par les Ewondo, d'après les informateurs, c'est-à-dire d'une manière plus générale par les Beti, dont les Ewondo font partie. Les informateurs se souviennent encore de l'ancien combattant qui a introduit l'usage des piquets, car les murs des cases carrées sont en briques de terre. Cet ancien combattant, dont nous n'avons pas encore le nom, a appris aux Tikar de Nditam à équarrir le rônier (*Borassus aethiopicum*), arbre privilégié dans la région à cause de sa résistance aux termites. J'ai donc spécialement enquêté pour savoir s'ils disposaient d'une technologie propre à l'équarrissage des arbres. Les anciens, y compris Jonas Mounami, frère du forgeron *fungbân* (*fungblân*?) aujourd'hui décédé, ont avoué que les instruments appropriés à ce type de travail ne leur étaient pas connus avant, et n'étaient pas fabriqués par leurs artisans. Ces cases rectangulaires s'adaptent mieux à l'emploi du raphia, car elles n'ont que deux pentes, et ne posent pas de problèmes d'étanchéité. Il y a longtemps que les populations de la forêt ont résolu le problème du faitage.

Les informations restent obligatoirement lacunaires, compte tenu de la brièveté de notre séjour sur le terrain, et forcément limitées. D'autre part, nous nous sommes intéressés ici surtout à la couverture du toit, et pas à la charpente et aux matériaux des murs. Cependant, des signes d'évolution notables tant dans les matériaux utilisés que dans les techniques, apparaissent déjà, confortant certaines des hypothèses émises.

III. — LE MYTHE DU RAPHIA

On peut y ajouter d'autres éléments pour discerner avec plus de netteté ces pistes. Ayant parlé de toit et de raphia, il serait donc juste de s'attarder sur cette plante dont l'usage semble tardif chez les Tikar de Nditam. D'après Dzemplé, notable du quartier Báá investi du titre de Máá, l'usage en aurait été copié chez les Ewondo, c'est-à-dire en réalité les Beti, surtout en ce qui concerne le tressage. Autrefois, les Tikar n'en utilisaient que les perches. Nous avons vu cependant ce végétal apparaître dans leur mythe d'origine et justifier la régression sociale de gens qui, dans leur propres mythes, ne se placent pas d'emblée dans les cohortes migrantes qui suivaient les fils de Mbé, mais disent descendre du ciel. Le raphia semble donc connu depuis assez longtemps, puisqu'ayant eu un emploi idéologique dans les mythes. Les mythes des migrations des Tikar de Nditam que j'ai recueillis (1994) disent ce qui suit :

« Mbé continua sa route vers le sud. Il parvint à un arbre appelé ga. Celui-ci était en fruit. Il autorisa son frère Gbatou à s'y restaurer. Celui-ci ne put le rattraper, et fonda à cet endroit Ga, devenant Mbonga, le chef de Ga. Un deuxième s'arrêta pour manger des fruits d'un autre arbre, et y fonda un village du nom des fruits, Mbioko, devenant lui-même Mbam-Mbioko. Cet épisode intervient après l'étape de Bankim, où le groupe des migrants détachés des Mboum de l'Adamawa fait, semble-t-il, étape avant de reprendre sa progression, conduit par un roi, Mbé, effrayé par la perspective d'une élimination rituelle. »

J'ai réussi aussi à obtenir l'étymologie de Mambioko. Elle aide à éclairer un aspect du mythe fondateur dans la mesure où il y avait une incertitude dans les noms permettant d'identifier les lieux, tant dans la version de Mondé Salé que dans celle de Ngandji, les deux que nous possédons. Je traduis ainsi le mot village par *mbã*. L'on m'a aussi donné celui de *mbí* qui signifie noix de palme, fruit du raphia. Il y a enfin *kwɔ*, le raphia. L'expression dans son intégralité serait donc *mbã mbí kwɔ*, devenu *mambí ɔkwɔ*, village des fruits du raphia. Il est gouverné par *fumbí ɔkwɔ*, le prince des fruits du raphia.

Le mythe de Nditam présente une constante. Tous ceux qui se laissent marquer par la nature semblent perdre quelque chose sur l'échelle sociale. Le processus de diversification ethnique s'accompagne ainsi de l'apparition d'une hiérarchie régionale et sub-régionale. Nditam revendique par exemple une certaine préséance sur Fouban et Nso, bien que ces royaumes soient politiquement plus puissants, par le fait de la primogéniture attestée par le mythe désignant les fondateurs de ces royaumes comme des cadets de l'ancêtre des monarques de la dynastie actuelle de Nditam. Séparés de leur aîné, ces cadets n'ont pu accomplir la jonction avec les Tikar, la piste ayant été brouillée par les éléphants.

Quant aux villages voisins, ils ont été fondés par des princes déchus pour n'avoir pas su contrôler leurs pulsions orales, leur faim devant l'attrait d'une nourriture naturelle, par ailleurs peu appétissante. Il s'agit donc d'un processus de dégradation. L'on peut aussi conclure que le mythe introduit une assimilation, un processus d'unification en

faisant apparaître dans l'arbre généalogique royal des branches qui ne sont au mieux que des greffons ou du gui. Je ne manquerai pas d'y revenir plus loin et en détail.

En même temps, le mythe se présente tel qu'il est réellement, c'est-à-dire un mythe dynastique destiné à fonder la supériorité de la famille royale et de la chefferie de Nditam sur toutes les autres, puisque toutes les branches qui semblent s'en être détachées n'ont pu ramifier que par un processus de récession. Les seuls à n'avoir pas subi la dictature d'un estomac affamé, et à avoir mérité, par leur bravoure et leur sagesse, leur situation actuelle sont les Tikar de Nditam et la famille régnante.

À cet égard, le mythe masque mieux qu'il n'éclaire, ce qui est aussi une de ses fonctions organiques parce qu'il est au service de l'idéologie des classes dominantes, ici la famille royale. Je vais essayer plus loin de montrer qu'on peut trouver d'autres récits d'origine qui corroborent cette théorie. J'ai pu ainsi recueillir par exemple quelques données à Mambioko qui éclairent à contre-jour les mécanismes idéologiques en œuvre dans notre mythe. Il s'agit de données premières susceptibles de s'affiner par une collecte ethnographique plus poussée, mais permettant au moins d'émettre quelques hypothèses.

IV. — USAGE POLITIQUE DU MYTHE

Ainsi, Mambioko est né de la fusion de six chefferies. Les mécanismes de ces fusions offrent en eux-même un intérêt certain car, ils signalent des flux et des reflux démographiques, en même temps qu'ils sont le fruit de processus historiques dont la mémoire collective n'a pas encore complètement perdu la trace.

Les six chefferies qui ont fusionné sont : Mambioko proprement dit, Malambea, Kpante, Mbambiong, Mample, Mbami et Mbandié. La raison de cette fusion serait un reflux démographique, les gens étant devenus peu nombreux. Les déterminants en sont d'un côté les razzia esclavagistes du siècle dernier, puis le recrutement forcé pour les chantiers coloniaux. La dernière raison avancée est le regroupement administratif forcé qui a obligé les gens à s'agglutiner au bord des routes. Il nous manque cependant les données des flux migratoires et des enquêtes épidémiologiques. En effet, Nditam et le pays Tikar s'insèrent dans une région plus vaste où les enquêtes reconnaissent un déclin démographique. Le pays vouté voisin et les enquêtes réalisées dans la Haute-Sanaga le montrent clairement. La population vouté a décru comme je l'ai rappelé ailleurs (Abega, 1992). D'autre part, les enquêtes menées au milieu des années soixante dans les régions voisines montrent de très forts taux de stérilité dus aux MST. La population elle-même exprime un malaise traduit en termes de sorcellerie qui l'amène à émigrer très souvent vers les grandes villes.

J'ai déjà rapporté l'étymologie de Mambioko. Les ressortissants de ce village n'ont voulu livrer que les étymologies des groupes qui se sont associés à eux, car à l'intérieur de cette réunification semble se profiler des clivages. L'on ne peut donc, pour cette raison, recouper que quatre racines de noms, les autres, d'après les informateurs, devant être obtenus auprès des intéressés eux-mêmes. Il est cependant déjà possible de décliner les étymologies suivantes.

Malambea, de *ma l ámbé*, pièges, et plus spécifiquement, assommoirs dressés pour tuer les rats comestibles. Pour certains, il s'agit des rats de maisons qui pullulaient dans ces villages à cette époque.

Kpante quant à lui vient de *kpántə*, terme qui désigne le teck. Kpante serait donc le village des tecks.

L'on a aussi recueilli des données sur le village de Mbwenglong sans que je puisse distinguer tout de suite si celui-ci est le nom d'un village distinct disparu ou un autre nom d'un des villages qu'on a bien voulu indiquer. Ce nom vient de *mbwəng l ɔŋ*, village de —, chef de *ng l ɔŋ*, ce mot désignant les oiseaux tisserins, connus aussi sous le nom de gendarmes.

Le dernier des villages dont les populations se sont regroupées à Mambioko, est Mbambiong. Le nom est formé de *mbambi ɔŋ*, fruits d'amomes, sûrement l'*Aframomum latifolia*, puisqu'il s'agit de l'espèce que l'on retrouve en savane.

Les populations de Mambioko se disent appartenir à la famille *s áŋ*. Ils sont descendus directement du ciel. Ils ont fait la guerre aux Balom (les *bəkwəndz í*, appelés Balom à Nditam, sont en fait des Bebi, groupe apparenté aux Bafia de la fraction Fa'). Ils les ont battus et asservis. Avec ces esclaves, ils payaient le tribut imposé par leurs cousins de Nditam. C'était à l'époque du chef Nyitchi. C'est sous ce souverain que les Foulbé sont venus leur imposer leur domination (troisième quart du XIX^e siècle). Ce Nyitchi est le neveu utérin des *s áŋ*. Son père Gbatu (*ngbɛ r ú*) avait épousé une de leurs filles nommée Munda. Elle-même était née de Mwenbwedié.

La famille Ntse avait un notable appelé Tebentu (*t ɛ b ə n t ú*) avec qui les *s áŋ* cohabitaient. Ils se battirent, mais il n'y eut ni vainqueur ni vaincu. Ils conclurent donc une alliance. Tebentu contrôlait les terres de savane jusqu'à Yassem. Il échangea ces terres contre un poulet blanc. Fumbioko — le chef de Mambioko — quant à lui contrôlait la forêt.

Tebentu avait les deux montagnes qui surplombent Yassem. Il garda la grande et donna la petite aux *s áŋ*. Tebentu était en effet lépreux. Or, un guérisseur lui promit la guérison s'il pouvait lui offrir un coq blanc. Sur le fait arrivèrent les Bavek qui possédaient un coq de cette couleur. Le lépreux demanda l'oiseau, et les Bavek réclamèrent la montagne en échange. Tebentu la leur céda. C'est ce qui permit à ces derniers de s'installer à Yassem.

On remarque cependant que les gens de Mambioko se disent venir du ciel, et ne parlent pas d'une migration. Il s'agit sans aucun doute d'un mythe d'autochtonie, puisque cette origine céleste nie toute migration antérieure et leur donne la possession de la savane, de la forêt et de la montagne. Cela ramène donc à une valeur tout à fait relative le mythe de Nditam qui en fait les descendants d'un prince tikar déchu pour avoir cédé à la faim devant l'attrait des fruits du raphia. Ils s'agirait donc de deux couches de peuplement distinctes qui auraient peut-être fusionné à la suite d'une histoire commune, hétérogénéité que nierait en filigrane le texte de Nditam, se donnant ainsi un rôle unificateur pour servir la politique royale, car les chefs ne peuvent que prôner l'unité dans leur territoire,

alors que les communautés qui se sentent dominées manifesteront des revendications d'autonomie, ou au moins mettront en exergue leurs particularités.

On remarque aussi la place accordée à des éléments de la faune et de la flore dans la toponymie. Cela montre au moins combien la culture a pu emprunter à la nature pour arriver à organiser ses propres classifications.

Cet usage mythique ne peut-il pas aussi être interprété d'une manière historique ? J'é mets ici l'hypothèse, qui reste à confirmer entièrement sur le plan ethnographique, que cet épisode semble dissimuler une conquête suivie d'une assimilation. Les Sang auraient été trouvés sur place par les Tikar, et auraient connu le raphia avant eux. Compte tenu des relations hiérarchiques introduites entre les deux couches de population, leur emploi du raphia aurait été dévalorisé par les nouveaux venus dans la mesure où ceux-ci présentaient leur propre culture comme la référence en matière de civilisation. Le raphia aurait donc servi à qualifier négativement ceux qui l'utilisaient et en mangeaient.

À Nditam cependant, nos informateurs nous disent que le raphia actuel a été planté à dessein par eux, et notamment par la génération des grands-pères de ceux qui ont entre trente ans et quarante-cinq ans aujourd'hui. Les ressources existantes étaient peu nombreuses et éloignées du village. Il a fallu les multiplier et les rapprocher des utilisateurs. Aujourd'hui, il y en a tellement qu'il se multiplie tout seul. On a cessé de le planter, mais non de l'utiliser.

Notre information présente des insuffisances. Depuis quand le raphia a-t-il supplanté le chaume ? Comment la technique s'est-elle implantée ? La raison avancée, c'est-à-dire le recul de la savane et des prairies d'*Imperata cylindrica*, herbe utilisée comme chaume est-elle suffisante, et ne représente-t-elle pas une rationalisation ? Quelle furent les autres déterminants de cette mutation ? On se rend cependant compte que le changement fut important dans la mesure où il entraîna la densification du verger de raphia.

Les Tikar connaissent deux espèces de raphia : une dont on mange les fruits, et qui donne de grosses perches et des feuilles larges. C'est le *kwō* du mythe fondateur. L'autre leur vient des Bamoun, d'après les informateurs. Elle est désignée dans leur langue par le terme *nké lé*. Elle fournit des perches petites, dures et plus résistantes aux insectes xylophages que la première. Elle est très appréciée comme bois d'œuvre dans l'ameublement et l'architecture.

Les deux espèces de raphia donnaient du vin aux Tikar à une certaine époque. Elles ont été remplacées dans cet usage par le palmier à huile. On reprochait au raphia d'imposer beaucoup trop de travail aux récolteurs. D'autre part, les opérations de cueillette se faisaient dans l'eau, et il arrivait qu'une forte pluie noie le vin. Le raphia est aussi attaqué plus vite que le palmier par les insectes, et le vin de raphia était souvent plein de larves. Ces détails, pour nos informateurs, ont déterminé l'abandon du raphia comme arbre à vin.

L'on mesure donc l'importance du raphia ici. Il nous donne à réfléchir sur l'histoire du peuplement, qui serait moins évidente que ne le suppose une interprétation simpliste des mythes de Nditam. Il nous laisse entrevoir aussi des échanges culturels entre une population péri-forestière, les Sang, déjà installés dans la lisière ou exploitant des forêts galeries, et de nouveaux arrivants, peuple savanicole qui méprise au départ le raphia avant de l'accepter à la fin. L'adoption de cette palmacée fut donc progressive. L'arrivée

dans la région la fit découvrir, et petit à petit, ses bienfaits convainquirent les dominateurs d'accepter la culture des dominés.

Le recul des graminées devait achever le processus. Les toits de chaume furent abandonnés. Or, il est ardu de confectionner un toit rond avec des nattes de raphia. Celles-ci tissent en effet des feuilles de cette plante sur une armature de longerons obtenus en fendant des perches du même arbre dans le sens de la longueur. Cette armature, souple pourtant, n'est cependant pas assez flexible pour s'adapter à un toit conique. En adoptant ce nouveau type de toit à la suite de la raréfaction des graminées sauvages, les Tikar se contraignaient à l'abandon des cases rondes. Nous pensons que d'autres éléments ont pu y contribuer.

V. — LES FLUCTUATIONS DÉMOGRAPHIQUES

En effet, Nditam d'aujourd'hui n'est que le pâle reflet de l'agglomération du même nom. Ce qui apparaît comme des quartiers n'est que le lointain souvenirs de hameaux bâtis parfois à plusieurs kilomètres du site actuel. Celui-ci n'abritait que la chefferie, et ceci dû à l'éclatement du village originel pris aux Djanti. Que l'on en juge :

Le village est ainsi divisé en plusieurs quartiers, comme le montre le tableau ci-après. Chaque quartier est dirigé par un notable, *ngbə* ayant un titre *edjɪngbe* étymologiquement lié au nom du quartier. Le notable rend compte au chef. Ces quartiers regroupent les gens selon leur statut social ou leur origine. L'énumération ne serait pas exhaustive et est montrée au tableau 20.1.

Certains anciens villages ne semblent pas avoir été traduits en quartiers dans le site actuel de Nditam. Citons pour mémoire *dɔŋ*, habité par les *bəladɔŋ* et administré par *nɛmbudɔŋ* qui fit connaître les Pygmées aux Tikar, et qui présidait les rites de fécondité à la chefferie avant d'être remplacé par ces derniers. Citons aussi *ndɔ* dont le notable *tɛdzɛɛndɔ* est à l'origine de l'alliance des Mble et des Tikar. Il était frère de chef, et ses descendants ont gardé avec le chef de Nditam des liens particuliers manifestés par le privilège de réciprocité dans le lévirat. Quand meurt un chef, le titulaire du titre de *tɛdzɛɛndɔ* épouse ses veuves, et le chef fait de même quand ce dernier disparaît.

Les quartiers *bǎǎ* et *nyɔ̄wé* sont les plus élevés dans la hiérarchie puisqu'habités par des princes. Les villages de l'extérieur étaient parfois très éloignés de Nditam. Ils se sont regroupés à cause de l'insécurité occasionnée par les raids esclavagistes du siècle dernier, la baisse démographique, les contraintes de l'administration coloniale, et selon mes propres recueils, la décreue démographique due aux épidémies.

L'ancien site de Wuyong se situe ainsi à trois kilomètres et demi au delà de la tranchée extérieure, celui de Belabwongwo à quatre kilomètres environ.

Ngwaké Ibrahim, dans une conversation du 21 juillet 1994, m'a raconté que l'ancien habitat de Wuyong avait été déterminé par le chef. Les habitants ont été forcés de regagner le site de Nditam à l'occasion des guerres tribales. Un frère du chef était délégué pour les commander. Ils préféraient cette résidence excentrée, car la proximité du chef était assez

Quartier	Notable	Famille	Rang social
1 <i>ndénsé</i>	<i>nétɔɔ</i>		chef
2 <i>báá</i>	<i>máá</i>	<i>bálábáá</i>	princes
3 <i>nyǎúwé</i>	<i>m'úwé</i>	<i>bálányǎúwé</i>	princes
4 <i>wüyɔŋ</i>	<i>djewé</i>	<i>báláwüyɔŋ</i>	princes
5 <i>bwongwo</i>	<i>sawé</i>	<i>belábwongwo</i>	princes
6 <i>mokpá</i>		<i>belámokpá</i>	simples gens
7 <i>mbwé</i>	<i>fwémbwé</i>	<i>bálámbwé</i>	simples gens
8 <i>mbw'nyé</i>	<i>mámbwinyé</i>	<i>belámbw'nyé</i>	simples gens
9 <i>ngbláŋ</i>	<i>fumbláŋ</i>	<i>bálángbláŋ</i>	simples gens
10 <i>dɔmɛnf'</i>	<i>mɛnf'ngbe</i>	<i>beládɔmɛnf'</i>	épouses du chef
11 <i>kún</i>	<i>ngbákún</i>	<i>belákún</i>	oncles du chef
12 <i>wunkwɔŋ</i>	<i>ngbɔnkwɔŋ</i>	<i>béláwɔnkwɔŋ</i>	bamoun
13 <i>yí</i>	<i>ngbɔyi'</i>	<i>báláyi</i>	bamoun
14 <i>kpá'</i>	<i>ngbɔkpá</i>	<i>kpá'</i>	bamoun
15 <i>mpɔŋ</i>	<i>ngbɔmpɔŋ</i>	<i>belámpɔŋ</i>	Tikar apparentés aux Bamoun
16 <i>fumwe</i>	<i>máfumwe</i>	<i>báláfumwe</i>	gardiens des crânes des chefs
17 <i>ŋwéné</i>	<i>m'nkɔŋwéné</i>		
18 <i>mwé</i>	<i>tíémálú</i>		cheftaine

Tableau 20.1 — Organisation administrative de Nditam

difficile à supporter. Quand il fut question de se réinstaller à l'intérieur de l'enceinte, ils refusèrent. On incendia leur village pour les contraindre à revenir.

D'après le notable Mondé Soulé interrogé le 21 juillet 1994, les habitants du quartier *bwongwo* qu'il dirige se sont détachés du quartier *báá*. Son ancêtre s'appelait *máá*. L'objet de la querelle semble être l'accession au trône de Nditam. À cause des difficultés de cohabitation, ils se sont détachés. Leur nom vient de *bwó*, casser, et *ngwo*, pierre.

Il y a une danse guerrière que *Máá* avait organisée. Elle s'exécute avec une sagaie et un bouclier. Le guerrier qui danse est suivi pas à pas par un autre qui semble jouer un rôle proche de celui d'un écuyer. Pendant que leur ancêtre dansait, il trébucha sur une grosse pierre et son gros orteil se coupa. Son suivant le ramassa et le mit dans son sac. Il montra cet orteil au chef après la danse, lui disant que cette tragique bizarrerie le confirmait dans l'idée que les siens ne lui voulaient pas que du bien. Le chef l'autorisa donc à déménager. Arrivé là-bas, sa femme, qui était enceinte mit au monde un garçon. Lorsqu'elle accoucha, au lieu d'attendre que le chef veuille bien attribuer un nom à l'enfant, il procéda à la dation lui-même, et nomma l'enfant *məgbə*, ce qui signifie « *vous me traitez comme un ballon livré à des joueurs* ». Un autre enfant naquit par la suite, et une fois de plus, il refusa de se conformer aux usages, baptisant lui-même l'enfant du nom de *bəkəŋ*, ce qui voulait dire : « *je suis parti de Báá parce qu'on voulait m'encercler comme une savane à incendier* ». Le chef comprit quel était son état d'esprit, et le laissa vivre en paix.

Ils sont revenus à l'intérieur de la tranchée de Nditam à cause du dépeuplement entraîné par la guerre. Il s'agit ici des guerres contre les Foulbé et contre les Bamoun. Mondé Soulé ne connaît pas la raison de ces guerres, mais il sait bien que leur dispersion faisait le jeu de l'ennemi, d'où une tendance au regroupement en période d'insécurité. Il présente les guerres de l'époque comme une espèce de championnat où il fallait dominer l'adversaire et le mettre sous sa dépendance.

Cependant, l'étymologie de *bwongwo* (*bwəngwo*) pose un problème, car le nom veut dire littéralement « j'ai cassé la pierre », alors que tous l'interprètent comme suit : « j'ai cassé la forêt », c'est-à-dire j'ai défriché un coin de forêt pour m'installer. Or « j'ai cassé la forêt » devrait se dire *bwambo*, de *mbo* 'la forêt'. Leur notable s'appelle « sawé », « celui qui goûte à la guerre », car il constituait l'avant garde de l'armée de Nditam, position inconfortable trahissant les tensions l'opposant à la chefferie.

Les Belakún, habitants du quartier *kún* sont quant à eux considérés comme les oncles maternels du chef. Ce sont des Bamoun chassés de chez eux par une guerre, et qui se sont installés là du temps du chef Ngandji Njia. Ils vivaient à l'intérieur de la tranchée. Ils étaient à cette époque chargés de la sécurité du chef, ce qu'expliquent les règles de parenté. Nous les verrons plus loin. Disons cependant rapidement que le chef a plus à craindre de sa parentèle masculine en ligne patrilinéaire que de ses oncles maternels car les premiers se posent en rivaux dans les luttes pour l'accession au trône. Les Belawonkwong du quartier *wounkwong* sont aussi des Bamoun venus à la même époque pour les mêmes raisons.

La forte présence des Bamoun, lesquels occupent quatre quartiers auxquels il faut ajouter un cinquième, Mpong, où habitent des Tikar qui leur sont apparentés, trouve sa justification dans le mythe d'origine qui fait descendre les Bamoun et les Tikar des mêmes ancêtres, et fait des premiers les cadets sociaux des seconds dans les règles de préséance des traditions des deux peuples. Les Bamoun, malgré les guerres qui ont pu opposer les deux peuples de temps à autre, sont considérés comme chez eux chez les Tikar. Ce mythe joue donc un rôle important dans les flux démographiques de la région.

Les Belachoumwe du quartier *fumwe* sont les oncles maternels du chef actuel, mais ils n'ont pas toujours été proches du chef, et ne sont pas statutairement considérés comme oncles du chef, en dehors de la relation particulière qui les lie au monarque actuel. Leur quartier s'élevait autrefois à deux cents mètres en dehors du fossé d'enceinte de Nditam. Ils étaient autrefois les meurtriers rituels du chef, à l'époque où l'alternance obligatoire limitait chaque règne à un septennat. Ils sont les gardiens des crânes des chefs. Ils président aussi aux rites adressés aux crânes.

Nous sommes dans une société patrilinéaire, avec un privilège spécial accordé aux relations entre le frère de la mère et le fils de la sœur. Le côté maternel du chef est le *mbo*, c'est-à-dire le derrière de la maman. C'est le côté de la paix, car l'on est soutenu par ses oncles maternels. L'oncle maternel est celui qui encadre et qui garde les secrets.

À l'époque coloniale, lorsqu'un chef détournait l'argent des impôts qu'il avait collectés, ce sont ses oncles maternels qui payaient. Quand un oncle est un héritier, le neveu peut subtiliser certains de ses biens. Il est dit que pour bien s'entendre avec son oncle, il faut entretenir les meilleures relations du monde avec sa femme. Celle-ci vous révélera tous

ses secrets et vous indiquera comment lui voler ses biens. L'on comprend donc pourquoi la garde du chef est confiée à ses oncles maternels, car *mbo* est aussi la brousse, c'est-à-dire l'endroit tranquille, sans bruit, où l'on peut se cacher.

Le chef qui détournait l'argent des impôts n'aurait jamais osé s'adresser à ses frères, car ceux-ci l'auraient trahi aussitôt. En effet, le côté du père est appelé *dzewé*. Ce mot se décompose en *dze*, ventre, et *wé*, la guerre. C'est le ventre de la guerre, le côté de la guerre et de la mésentente. La rivalité est en effet vive entre les frères, et le préféré du père est toujours l'ennemi des autres dans la famille royale. Il se dégage donc une double opposition, celle qui met le ventre en symétrie avec le derrière, la brousse, et une deuxième entre les tensions éloignant les membres du lignage les uns des autres, et la complaisance observée par les frères de la mère à l'égard du fils de leur sœur.

L'on découvre dans ces tensions l'un des moteurs des différents mouvements démographiques signalés dans les mythes et les traditions orales recueillies jusqu'à présent (1994). Les rivalités fraternelles sont intrinsèques au principe des migrations tikar. Elles ont détaché des Mboum la branche qui se rattache à Bela-Laka. Elles contraindront Mbé à un exode peu glorieux. Elle sépareront Bwongwo de Báá. Elles expliquent donc différents mouvements de population et les fluctuations subies par le village au fil des créations et des disparitions des établissements humains.

Par contre, la sérénité et la confiance entre l'oncle maternel et le neveu utérin éclairent l'afflux des Bamoun à Nditam, et l'importance qu'ils ont prise dans ce village. Cadets et oncles, ils bénéficient d'une préséance particulière. Leur immigration est souvent la bienvenue, car servant la politique royale.

Les règles de parenté fourniront donc de précieuses indications sur l'emprise de l'homme sur le milieu naturel dans la mesure où cette dernière trouve dans les flux et les densités démographiques l'un de ses éléments essentiels.

Les rivalités et les alliances modelaient le Nditam d'hier, qui occupait un site bien plus vaste et se déployait en plusieurs hameaux. En période de paix, les querelles intestines obligeaient à l'éclatement, en période de détresse, on resserrait les liens. Une autre raison du reflux de la population serait par exemple les épidémies, notamment celle du *ndúf'*, maladie éruptive qui opéra, d'après les informateurs, un véritable massacre dans la population. Les malades étaient isolés dans la brousse, et on ne les touchait pas, même pour leur offrir à manger. On déposait les plats à un endroit, et l'on revenait le lendemain les examiner. S'ils étaient vides, le pauvre hère avait mangé, et était donc encore en vie. Si la nourriture n'avait pas été entamée, on allait annoncer la nouvelle du deuil. Ce fut, semble-t-il, le chef Nounko — qui monte sur le trône en 1933 et règnera trois fois — qui rassembla la population restée éparse à la suite de ce malheur, et la ramena, aux prix de mille réticences d'ailleurs, à l'intérieur de l'enceinte de Nditam. À certains, il promettait le trône, d'autres voyant tout simplement leurs maisons incendiées. Il put cependant s'agir aussi d'un regroupement administratif, le chef Nounko ayant régné sous l'administration française.

VI. — DÉMOGRAPHIE ET ÉVOLUTION ARCHITECTURALE

En transformant les villages en quartiers, cette entreprise limitait l'accès aux terres habitables. Chaque chef de ménage ne pouvait plus jouir d'une surface étendue pour élever sa maison. Il fallait donc réduire l'espace réservé à la construction. Les terres agricoles ne posaient aucun problème, chacun ayant conservé ses droits sur la terre de son ancien hameau jusqu'aujourd'hui.

Or, d'après nos informateurs, les cases rondes exigent au ménage beaucoup d'espace pour se loger décentement, et quiconque est familier de la région septentrionale du Cameroun où ce type d'habitat est commun l'admettra facilement. Chaque concession est faite de petites huttes rondes, chacune étant considérée comme une chambre. Le toit de chaume, la forme conique et les techniques architecturales qui l'accompagnaient, d'après les mêmes informateurs, ne leur permettaient pas de bâtir une grande maison subdivisée en chambres. La maison carrée copiée chez les Bamoun l'autorisait. Sans occuper autant de surface qu'une concession de cases rondes, elle pouvait être assez vaste pour se répartir en plusieurs pièces et s'adaptait ainsi à un habitat aussi serré que celui de Nditam aujourd'hui. Il y a là donc un autre élément qui dut jouer en faveur de l'évolution des formes architecturales.

Les Bamoun, à cause de leurs rapports privilégiés avec les Tikar, proposaient des solutions acceptées facilement. Or, en matière de diffusion culturelle, le contraire peut aussi être vrai, et un trait culturel peut être refusé parce qu'apparemment lié à un groupe antagoniste. Le mythe d'origine des Tikar facilitait cette adoption. Les Bamoun amenèrent notamment les briques de terre.

Ici aussi, Nditam fut confronté à un problème. Le pisé, maçonnerie d'origine septentrionale, fut abandonné au profit des piquets faits de jeunes arbres coupés. Les greniers utilisent encore cette technique dans les champs. Cependant, les termites mangeaient cette armature, fragilisant les cases. Les maçons Bamoun, d'après les informations recueillies, introduisirent les briques de terre crue, technique qui se répandit rapidement. Elles venaient remplacer le pisé originel des migrants venus des régions plus sèches, lesquels tâtonnaient pour s'adapter au mode de construction avec armature de bois de la forêt. Les blocs de terre posaient des problèmes pour donner aux cases les formes rondes héritées des ancêtres, alors que les piquets n'en créaient aucun.

Cependant, les briques sont très sensibles à l'humidité, et une observation attentive le montre. On comprend donc pourquoi les piquets en palmier rônier, arbre défiant les xylophages, furent adoptés récemment par certains à partir du pays beti.

L'évolution n'est donc pas linéaire. La culture semble bégayer, allant du piquet au piquet, des murs de terre sans armature aux murs de terre sans armature. On devine une étape où l'abondance des arbres, avec la proximité de la forêt, permet d'adopter le bois, mais où une mauvaise connaissance de celui-ci n'autorise pas un choix judicieux des essences les plus appropriées. On voit aussi l'importance des emprunts culturels. Ceux-ci s'organisent avec les autochtones trouvés en place par les Tikar au départ, les Beti et les Bamoun ensuite, sans compter les autres dont les apports ne sont pas mentionnés

explicitement, les Pygmées par exemple. Certains informateurs indiquent clairement que ce furent les contacts avec les Beti et les Bamoun qui leur firent changer leur architecture originelle. Nditam semble donc être un carrefour où les apports des savanes septentrionales venus avec les migrants se fondent avec les cultures de l'Ouest du Cameroun d'une part, zone couverte de savanes elle aussi, et avec laquelle existent des liens historiques, mythiques et politiques, et celles de la forêt, d'autre part, favorisées par l'avancée de cette formation végétale qui entraîne avec elle de nouvelles ressources, mais aussi de nouvelles contraintes. Il est compréhensible qu'on exploite ces ressources, qu'on affronte ces besoins avec des procédés déjà expérimentés par les familiers de ce type de milieu naturel.

L'évolution architecturale constatée ici est le fruit, non seulement de cette adaptation, mais aussi celui de l'histoire politique et des rapports sociaux intra et inter-communautaires.

BIBLIOGRAPHIE

- ABEGA S. C., 1992. — *L'homme et l'eau dans le Sud-Cameroun*. Yaoundé. Thèse de doctorat d'Etat en anthropologie, Université de Yaoundé.
- ABEGA S. C., 1994. — *Nditam I*. Yaoundé, Orstom, rapport de recherche.
- FROBENIUS L., 1925. — *Peuples et sociétés traditionnelles du Nord Cameroun*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag Wiesbaden, (réed. 1987).
- MONDE SOULE, Sans Date. — *Document inédit*. Nditam.
- NGANDJI C. H., Sans Date. — *Documents inédits*. Nditam.
- NGBATOU FUMBIKO, Sans Date. — *Document inédit*. Mambioko.
- SIRAN J. L., 1980. — Emergence et dissolution des principautés guerrières vouté. *Journal des Africanistes*, 50 : 25-58.

LES CAMPEMENTS PYGMÉES-BEDZAN DU PAYS TIKAR

Luc MEBENGA TAMBA¹

Résumé

Le présent exposé fait état d'un certain nombre de questions que la recherche anthropologique se pose dans l'étude de la culture des Pygmées Bedzan vivant en pays Tikar. Dans la logique d'une approche pluridisciplinaire, il s'agit ici de voir comment l'archéologie peut aider l'anthropologie à apporter quelques éléments de réponse à ces questions.

Abstract

This paper deals with some questions anthropology is facing when studying the culture of the Bedzan Pygmies in the Tikar region. In a multidisciplinary approach, the paper tries to define how archaeological research can help anthropology in finding answers to these questions.

INTRODUCTION

La recherche anthropologique sur la population pygmée du pays Tikar rencontre aujourd'hui un certain nombre d'interrogations auxquelles elle ne peut seule apporter de réponses. D'où venaient les Pygmées Bedzan ? Avaient-ils un nom spécifique, une langue originale ? Quelle était leur organisation sociale avant le contact avec les autres peuples migrants ? En quoi consistait leur culture matérielle ?

Le présent exposé, qui présente essentiellement les notes de nos premiers travaux sur le terrain tikar, s'appuie sur la problématique d'une recherche scientifique pluridisciplinaire appelant la contribution de l'archéologie. Nous proposerons quelques pistes de travail tant au niveau de la collecte de la tradition orale qu'à celui de la fouille systématique des sites pygmées.

1. Département de Sociologie et d'Anthropologie, Université de Yaoundé I, BP 755, Yaoundé

QUI SONT LES PYGMÉES BEDZAN ?

Les origines des Pygmées Bedzan sont encore obscures. La seule évidence aujourd'hui est qu'ils sont un peuple originaire de la forêt, localisés en campements dispersés le long de l'axe Nditam - Ngambé Tikar, et de part et d'autre des rives du fleuve Kim. Les mythes et la tradition orale relatent les moments de rencontres conflictuelles de ce peuple avec les Bamoun et les Tikar. L'histoire situe ces événements vers le XVIII^e siècle (Mohammadou, 1986 ; Wang Sonnè, 1994).

Les Pygmées Bedzan ignorent leur ethnonyme. Le pseudonyme « Bedzan » qu'ils portent leur a été donné par les Tikar et signifie tout simplement « désordre, désunion ». C'est un peuple qui est regardé comme menant une vie éparse dans la brousse du pays Tikar. Leur installation au bord de l'axe Nditam/Ngambé-Tikar est récente. Le phénomène semble avoir commencé avec l'arrivée des colonisateurs allemands et s'être amplifié avec la pratique du commerce de la kola dont l'axe de circulation passait par cette zone.

Partis de leurs anciens campements où ils vivaient de chasse, de cueillette et consommaient notamment l'igname sauvage, les Pygmées Bedzan construisent aujourd'hui des petits hameaux de 2 à 18 familles un peu à l'écart des villages tikar. Le phénomène de « *tikarisation* », quoique contrebalancé par un certain pouvoir rituel dont ces Pygmées semblent être les maîtres, avance assez considérablement. Les hameaux sont construits en branchages de palmiers. Mais, bien des petites cases sont de terre battue et couvertes de toit en raphia tressé.

La population pygmée du pays Tikar, selon le recensement réalisé au mois de juin 1993 par notre équipe de recherche, est très jeune. En effet, elle est constituée aux deux tiers par le groupe de personnes de 0 à 35 ans. Ici, si l'endogamie est de règle, la polygamie se pratique plutôt au rabais.

Les activités économiques se déroulent autour de la chasse, du ramassage et de la cueillette. Le nettoyage et l'entretien des plantations tikar constituent une nouvelle source de revenus pour les Pygmées. C'est une autre forme d'échange à partir de laquelle ils reçoivent des dons et des cadeaux (habits, vins, aliments, kola...) et quelques modestes sommes d'argent. Les besoins quotidiens des Pygmées Bedzan se situent juste à la limite de la subsistance : s'habiller, manger le couscous, construire une petite case, avoir du tabac pour son épouse, avoir un petit matériel de chasse, de pêche ou de cuisine...

La scolarisation est très faible : quelques jeunes pygmées fréquentent à vil prix l'école la plus proche et lorsque le temps le permet. Les missionnaires s'efforcent de les convertir. Presque tous les Pygmées portent un prénom chrétien, mais cela ne change rien dans leur mode de vie quotidien.

L'accès au domaine foncier est très réduit. Les Pygmées Bedzan ne s'approprient pas un terrain même s'ils se trouvent aujourd'hui installés sur les lopins de terre proches des villages tikar. Ces sites leur sont attribués par les chefs tikar (entretien avec le chef de Nditam : 18/07/94). La création de petits cimetières et de jardins d'arbres fruitiers autour des campements délimite leur petit espace d'autorité foncière. Par ailleurs, tous les campements pygmées sont placés sous l'autorité des chefs tikar même si l'organisation sociale au sein du campement est laissée à leur propre initiative. En effet, ils choisissent

librement leur chef de campement parmi les plus âgés d'entre-eux et rendent simplement compte à la chefferie Tikar de tutelle.

Les rapports sociaux entre les Pygmées Bedzan et les Tikar sont ambivalents. D'une part, ils sont teintés de perpétuels conflits sociaux (pêche clandestine, violation des lieux publics qui leur sont interdits)⁽¹⁾; d'autre part, les Pygmées Bedzan gèrent en même temps des activités rituelles à la chefferie tikar : rite de nourriture au sein d'une femme pygmée du nouveau-né, prince tikar, rite de présentation publique du bébé prince, funérailles du chef tikar, repas rituel de fécondité (Mebenga Tamba, 1994). Toute la croyance de ce peuple repose sur le Dieu invisible mais omnipotent, le « *Wè Bédzan* ». Sa sortie en milieu tikar et dans le campement rehausse l'évènement et s'accompagne toujours d'une danse aux tambours, le tout arrosé de vins, de plats de couscous de maïs et de sauces de feuilles de melon.

LES PROBLÈMES QUI CONCERNERAIENT L'ARCHÉOLOGIE

Les recherches anthropologiques sur la culture de ce peuple sommairement présenté exigent aujourd'hui d'être appuyées par des recherches archéologiques. Il s'agit en effet d'une culture très complexe dont la culture matérielle est peu visible. Nous ne citerons ici que les problèmes les plus importants.

Les origines des Pygmées Bedzan

Jusqu'à présent, l'anthropologie n'a récolté que quelques bribes de réponses à l'épineux problème des origines des Pygmées Bedzan à travers les mythes. L'un de ceux-ci raconte le règne des Bamoun sur les Pygmées vers la rive nord du fleuve Kim. Ces Pygmées auraient été dominés par les Bamoun et placés sous leur autorité. Le nom de la ville actuelle *Foumban*, selon la tradition orale, rappelle celui de son fondateur et signifierait « chef des Pygmées » (*Fon* = Chef ; *Mben* = Pygmées). Ce sont les Bamoun qui auraient fait reculer les Pygmées vers la rive gauche du Kim où ils vont rencontrer les Tikar. Le mythe tikar nous signale que la rencontre avec les Pygmées s'est opérée en plein champ de maïs, que ces derniers avaient l'habitude de venir voler. C'est d'abord un peuple allié aux Tikar, les Dong, qui les apprivoisa pour la première fois et les amena à vivre dans leur village aussi appelé Dong. Ensuite, ces Dong les introduisirent à la chefferie Tikar où ils assument aujourd'hui un rôle plus important : la direction des rites Tikar.

(1) Ces informations ont été récoltées en milieu tikar. Dans l'optique des Tikar ceci nous est apparu comme une forme d'accusation des Pygmées Bedzan sur la mauvaise gestion ou la violation de l'espace territorial que les Tikar partagent avec les Bedzan. Le problème de fond est de savoir qui est effectivement autochtone dans ce milieu : les Tikar ou les Pygmées ? ou alors un autre peuple ? En évoquant ici ces propos accusateurs sans chercher à les avaliser, nous voulons plutôt attirer l'attention des recherches historiques sur l'importance de la connaissance des mouvements migratoires des peuples dans ce territoire. Dans notre cas, cette connaissance permettrait de nous aider à comprendre un autre fait : ou bien les Tikar empiètent par leur autorité le domaine pygmée, ou alors ce sont les Pygmées qui violent le territoire tikar.

Par ailleurs, suivant les témoignages des Pygmées dans les campements actuels, il est admis que ce vieux peuple de la forêt vient de la montagne. De quelle montagne parlent-ils ? Dans chaque campement, on vous présente la montagne la plus proche. D'autres disent qu'elle se situe loin dans la brousse. Certains vieux pygmées racontent l'épopée des migrations pygmées depuis le vieux site de Bankim. Mais ce récit apparaît comme une copie déformée de la légende tikar.

Dans l'un ou l'autre cas, l'anthropologie n'arrive pas encore à se faire une idée sur les origines de ce peuple. Elle se contente cependant d'inventorier tous les anciens sites mentionnés par les informateurs dans l'espoir de voir l'archéologie y intervenir afin d'apporter quelques éclaircissements à partir des vestiges matériels qu'elle pourra y trouver.

La problématique d'une unité génétique des Pygmées Bedzan

L'anthropologie est en avance sur les recherches sur la parenté des Pygmées Bedzan. Mais ces recherches s'annoncent assez difficiles car il s'agit d'un groupe dont la structure sociale ne repose pas sur la division en segments lignagers. L'hypothèse de base est que ces Pygmées ont constitué dans le passé une communauté plus grande qui entretenait avec ses propres membres des rapports de parenté bien connus. Avec les multiples dislocations dues à la pression des peuples migrants venus du nord, le noyau parental pygmée s'est scindé. Aujourd'hui, chaque campement reconnaît simplement que dans d'autres campements se trouvent les Pygmées « frères » sans plus de précision.

En effet, sur le plan de l'organisation sociale, on trouve dans un campement, à la fois les familles fondées par des personnes qui se considèrent comme des consanguins, les familles des frères des épouses de ces consanguins, et d'autres familles venues s'installer dans le campement à cause de meilleures conditions de vie. Il apparaît ainsi difficile à la recherche anthropologique de définir ce qui fait l'unité du campement. Est-ce la parenté ? Est-ce l'unité génétique ?

Quant au système de mariage, la pratique de l'endogamie est évidente. On s'interroge encore sur toutes les règles qui établissent les relations de mariage. Mais une des règles fondamentales est « qu'il faut aller chercher les femmes à épouser dans la famille de sa mère » (Entretien au campement de Mbondé, Octobre 1994). Les cousins peuvent se marier s'ils descendent des grands parents de sexe différent. Les enfants issus d'un même père et d'une même mère ne se marient pas.

L'absence d'une parenté soutenue par des règles précises pousse les Pygmées Bedzan eux-mêmes à distinguer leurs différents campements par l'identification des chefs de famille, frères germains, qui y vivent actuellement. En évoquant les liens qui les unissent avec ces chefs de famille, leurs souvenirs ne dépassent pas le niveau des grands-parents. Une tentative de reconstitution des liens de parenté dans chaque campement à partir des chefs de famille et visant à remonter vers un ancêtre commun reconnu par tous est en cours. Mais, les coupures généalogiques semblent aller avec les limites des campements. Quelques rares cas de chef de famille, ayant migré de leur campement d'origine vers un autre, ne suffisent pas pour faire avancer les recherches sur la parenté des Pygmées Bedzan.

Face à ces difficultés, nous pensons que l'anthropologie physique, à travers les découvertes de restes humains en fouilles et, à défaut de la définition d'un système de parenté pygmée, pourra rechercher une unité génétique à ce peuple. L'hypothèse d'un macro-groupe des Pygmées Bedzan, qui se serait disloqué sous le coup des mouvements migratoires des peuples venus du nord, peut à ce titre être avancée.

L'exploitation de l'environnement

L'occupation et l'exploitation de l'environnement par l'homme livrent à l'anthropologie des données appréciables sur le mode de vie d'une population. Mais la situation des campements pygmées du pays Tikar ne semble pas très facile.

D'abord, ce sont des campements qui occupent de petits espaces. Seule la présence de quelques outils de chasse ou de pêche signalent la pratique de ces activités. La manière dont ils sont utilisés, les modifications qu'ils peuvent créer dans l'environnement restent à préciser. Les témoignages de certains pygmées poussent à croire qu'il existe, hors et même loin des campements, des espaces spéciaux pour la chasse et la pêche. Ceci semble dépendre de chaque groupement. Ce sont autant de sites archéologiques qui nécessitent des recherches complexes car il faut partir du principe selon lequel le Pygmée Bedzan dort effectivement dans le campement, mais mène presque toute sa vie économique dans les espaces ainsi créés hors des campements.

Ensuite, en matière de construction de l'habitat, la mise sur pied de petites cases en terre battue et couvertes de toit en feuilles de raphia, ou encore le montage de huttes couvertes totalement de branchages de palmier, donnent quelques indices sur l'exploitation et la sélection des espèces de l'environnement. Le prélèvement et l'identification de ces espèces dans les anciens sites, comme dans ceux d'aujourd'hui, nous semblent une base de travail pour les recherches archéologiques. Ceci pourra par la suite enrichir une certaine interprétation pluridisciplinaire dans le domaine de l'exploitation de l'environnement par les Pygmées Bedzan.

Le phénomène de « Tikarisation »

Dans ses recherches, l'anthropologie s'intéresse aussi au processus d'intégration des Pygmées à la culture tikar. C'est ce que nous avons appelé, plus haut, phénomène de « tikarisation »⁽²⁾. Ici, les indices de tikarisation sont multiples. Les Pygmées parlent régulièrement la langue tikar entre eux comme avec les voisins. Cependant, ils ignorent le nom de leur propre langue. L'expérience nous a montré qu'ils la parlent sous forme de

(2) Nous n'utiliserons pas le terme *tikarisation* dans un sens péjoratif. Nous reconnaissons que certaines façons de faire telles que cultiver ou consommer le maïs, cueillir ou boire le vin de palme, construire des cases avec des briques de terre et un toit à quatre pentes, auraient été empruntées ailleurs par les Tikar. D'autres études peuvent certainement le prouver. Mais, nous parlerons de « tikarisation » ici en tant que transmission de certaines valeurs culturelles aux Bedzan par les Tikar sans que celles-ci soient propres aux Tikar. Et c'est justement à cause des réserves qu'on peut émettre sur l'existence d'une culture authentiquement tikar que nous utiliserons ce terme à la place d'« acculturation des Bedzan ».

code secret, c'est-à-dire lorsqu'ils ne veulent pas que les Tikar et même les étrangers comprennent ce qu'ils veulent se dire.

Au niveau de l'habitat, nous assistons à la naissance de campements composés de petites cases en terre battue et en toit de nattes. Seules les dimensions très réduites (2 m x 3,50 m) les distinguent des cases tikar (Seignobos, 1982 : 179).

Quant à la culture matérielle, le petit mobilier (tabouret, chaise), les outils de pêche et de chasse, la poterie, les instruments de musique proviennent soit des villages tikar, soit sont fabriqués selon le style tikar par les Pygmées eux-mêmes.

Enfin, le comportement alimentaire pygmée, même s'il repose toujours sur la consommation de viandes et de l'igname sauvage, reflète, en plusieurs points, un apport de la culture tikar. Le couscous de maïs accompagne régulièrement la sauce de feuilles. La tradition orale affirme que c'est grâce aux Tikar que les Pygmées Bedzan ont appris à cuisiner au feu, à consommer la banane braisée baignant dans l'huile de palme et à boire des alcools comme le vin de palme et le vin de maïs. Aujourd'hui, les Tikar utilisent la main d'oeuvre pygmée pour le nettoyage et l'entretien de leurs diverses plantations (maïs, café, cacao, banane). Autour des campements, on voit pousser, comme une forme d'expérimentation, de petits jardins d'arbres fruitiers et de végétaux.

La pratique des cimetières, selon les Pygmées Bedzan, est également venue des Tikar. Avant, ils enterraient leurs morts dans les vieux troncs d'arbre troués et bouchaient les deux extrémités avec les touffes d'herbes. Ce vieux tronc contenant le corps était ainsi abandonné quelque part dans la forêt.

Toutes ces observations faites sur l'intégration des Pygmées au mode de vie tikar sont très abondantes. Mais bien d'autres questions demeurent encore sans réponse à ce sujet. On ne sait pas quand et où a commencé cette intégration. La culture tikar a-t-elle favorisé l'entrée dans la vie du Pygmée Bedzan de valeurs culturelles d'autres groupes sociaux, tels que les Bamoun par exemple ? Le Pygmée Bedzan a-t-il connu des mutations sociales et biologiques en assimilant d'autres cultures ? Toutes ces questions et bien d'autres peuvent être proposées, à notre avis, aux recherches archéologiques.

APPORT DE L'ARCHÉOLOGIE

Y a-t-il donc suffisamment d'indices archéologiques dans les campements ? A observer les techniques archéologiques décrites par Frédéric (1967), nous ne doutons point de la possibilité qu'à l'archéologie de faire intervenir sur le terrain plusieurs méthodes de recherche qui lui sont propres. Nous insisterons cependant sur les indices archéologiques que nous avons perçus dans les campements avec les yeux d'anthropologues et classés tels.

Dans le cadre de la collecte de la tradition orale, l'anthropologie a commencé déjà cette entreprise. Mais l'archéologie ne perdrait rien à y mettre du sien aussi. En effet, dans les campements en particulier et dans le pays tikar en général, il se raconte un nombre important de contes, mythes et légendes sur la vie de ces peuples. A défaut de conteurs spécialisés, on peut s'entretenir avec quelques Pygmées anciens sur leurs

migrations, les conflits interethniques, les rapports avec d'autres groupes sociaux, la chasse... La richesse de cette tradition orale peut orienter les recherches archéologiques de façon assez rassurante, même s'il convient toujours de faire la part entre les versions originales et celles qui ont déjà subi une certaine déformation sous l'influence d'autres cultures.

Par ailleurs, la collecte des vestiges matériels peut s'effectuer, notamment les tessons de céramique qui abondent autour des habitats pygmées. Ces vestiges peuvent générer des analyses comparatives dans l'optique de la mise en évidence des apports d'autres cultures au mode de vie des Pygmées.

Cette collecte pourra également porter sur les outils de chasse, de pêche et sur les instruments de musique que l'on rencontre dans tout habitat pygmée.

Quant à la fouille systématique, il y a lieu de l'orienter vers les anciens sites pygmées. Les vestiges tirés de la fouille ou du sondage des zones de rejet, des lieux de cuisine peuvent aider à connaître l'âge des anciens sites, maillon essentiel pour la reconstitution des mouvements pygmées sur le territoire. Les abris sous roche, signalés par les mythes et les légendes, méritent d'être repérés et fouillés. Nous pensons que cette source, grâce aux vestiges de faune et de flore qui pourraient être récoltés, peut enrichir les enquêtes déjà commencées en anthropologie sur l'alimentation et contribuer tant s'en faut au débat actuel sur le recrû de la forêt sur la savane.

La fouille des sépultures, malgré la complexité de cette opération en milieu pygmée, est également souhaitable. C'est grâce à elle que l'on pourra apporter quelques éléments de réponse au problème de l'unité génétique ou non du peuple pygmée. L'étude des pratiques funéraires et religieuses en sera également enrichie.

CONCLUSION

Nous avons apporté quelques éléments de travail à la collaboration entre archéologue et anthropologue à partir de nos propres recherches engagées il y a quelques mois dans les campements des Pygmées Bedzan. Les indices archéologiques repérés sont modestement représentés par rapport à ce que des travaux de spécialistes pourraient mettre au jour. Ces travaux, dans le cadre précis du pays Tikar et Pygmée Bedzan, devraient, à notre avis, être préférentiellement orientés vers :

- ◆ la datation des anciens sites et l'analyse des vestiges alimentaires et de la céramique ;
- ◆ la collecte des données anthropophysiques des Pygmées anciens et actuels en vue de retracer leur évolution morphologique ;
- ◆ la reconstitution des mouvements migratoires de ce peuple.

SOURCES ORALES

Informateurs au campement de Mbondé: FRIDA FOUNÉ, TIMOTHÉE GANDJI, ETIENNE NONDÉ ET JEAN FOUNGBANG.

Entretiens avec CHARLES NGANDJI IV, chef Tikar de Nditam.

BIBLIOGRAPHIE

FREDERIC L., 1967. — *Manuel pratique d'archéologie*. R. Laffont, Paris.

MEBENGA TAMBA L., 1994. — Sources de tensions dans les rapports pygmées-tikar et la problématique du recrû de la forêt sur la savane. In : *Dynamique à long terme de la limite forêt-savane*. Communication au Séminaire ECOFIT de Yaoundé (14-18 novembre 1994).

MOHAMMADOU E., 1986. — *Traditions d'origine des peuples du Centre et de l'Ouest Cameroun*. ILCAA, Tokyo.

SEIGNOBOS C., 1982. — *Architecture traditionnelle. Nord Cameroun: Montagnes et hautes terres*. Éd. Parenthèses, Roquevaire, 188 p.

WANG SONNE, 1994. — Dynamique du contact savane-forêt à Nditam (Plaine Tikar du Mbam): approche historique. In : *Dynamique à long terme de la limite forêt-savane*. Communication au Séminaire ECOFIT (Yaoundé, 14-18 novembre 1994).

APPROCHE HISTORIQUE DU SOUS-PEULEMENT DE NDIAM : CONTRIBUTION À LA RECHERCHE ARCHÉOLOGIQUE EN PAYS TIKAR

WANG SONNÉ¹

Résumé

Une lecture attentive des sources d'archives et une étude suivie des faits de géographie humaine obligent à conclure que le pays Tikar du Mbam est une région sous-peuplée : à peine deux habitants au kilomètre carré. Ce chiffre semble être resté le même depuis le début du XIX^e siècle. L'objet de notre communication sera de dégager les principaux indicateurs historiques de ce sous-peuplement. Nous nous fonderons alors sur l'historique du peuplement et l'évolution des grandes endémies.

Abstract

A careful study of archival sources and an attentive examination of the data on human geography bring one to the conclusion that the Tikar region (depending on the Mbam division) is underpopulated : less than two people per square kilometer. It appears that this figure has remained unchanged since the beginning of the XIXth century. The aim of this paper is to examine the main historical reasons for this underpopulation. Our starting point will be the settlement history and the evolution of serious diseases.

INTRODUCTION

Ndiam est le premier groupement Tikar situé au sud du pays du même nom, dans le haut Mbam, à quelque 250 kilomètres au nord de Yaoundé. Aujourd'hui, la population de cette localité et des villages dépendants est de 2000 habitants environ à la date du 31 mai 1994⁽¹⁾. Toutefois, ici, comme dans le reste du pays Tikar du Mbam, les densités sont extrêmement faibles : à peine deux habitants au kilomètre carré⁽²⁾. Il y en a même eu moins de la moitié dès la fin des années 1920. En juin 1951, 4 673 personnes habitaient dans cette portion du territoire (Archives du Pharo).

Dans cette communication, nous essayerons de débattre des principaux indicateurs du sous-peuplement de Ndiam en trois temps, à savoir les grandes étapes du peuplement,

1. Historien, Enseignant au Département d'Histoire, Université de Yaoundé I, BP 755, Yaoundé.

(1) Archives Sous-préfecture de Ngambé-Tikar. Lettre du Sous-Préfet de Ngambé-Tikar au Préfet du Mbam et Kim à Ntui, 31 mai 1994. Le chiffre avancé par cette autorité administrative est une estimation ; en plus, il s'en sert pour demander le passage de Ndiam de la chefferie de troisième à celle de deuxième degré.

(2) Ibid. ; cf. aussi chacun des documents d'archives cités à la fin du texte.

les faits liés aux difficultés d'aménagement de l'espace et ceux ayant trait à l'apparition et à l'impact des grandes endémies.

Nous partons de ce que, s'il y a sous-peuplement, il convient d'abord de résoudre la question du peuplement. Quand les Tikar se sont-ils installés à Nditam ? D'où venaient-ils ? Comment ont-ils occupé une zone de forêt ou de contact forêt-savane, relativement nouvelle pour eux ? Les Tikar sont installés à Nditam depuis le début du dix-neuvième siècle (Dugast, 1949 ; Mohammadou, 1971 : 93-144). Au départ, ce sont des Mbum : leur berceau est la région du lac Assom, situé à l'est de Tibati, sur le plateau de l'Adamaoua. De nombreuses sources concordantes (Dugast, 1949 ; Mohammadou, 1971 ; Beemster, 1993)⁽³⁾ nous apprennent que le nom et le peuple Tikar sont nés d'une querelle entre un chef (*Bella Ka* en mbum) et son fils Klong, jusque-là bien-aimé. Certaines épouses du *Bella Ka*, jalouses de ce que Klong pouvait succéder un jour à son père, firent tout pour brouiller les deux. Elles allèrent informer leur mari en répandant le bruit selon lequel le jeune prince leur faisait la cour, et l'amour à l'une d'entre elles. Le chef y crut et décida de ne plus associer Klong dans la conduite des affaires de la cour. Par la suite, il réunit un important conseil de notables ; il n'invita pas Klong. Celui-ci s'y imposa malgré tout. Son père, surpris par sa présence, lui ordonna vertement en langue mbum : « *Vi ti Kala je !* » : « Sors d'ici ! » ou « Vas dehors ! » Aussi Klong interpréta-t-il aussitôt que son père, qui l'aimait tant, le trouvait déjà indésirable sur cette terre. Il se détermina à chercher refuge ailleurs.

Commence alors une longue migration qui s'arrêtera plus tard sur les rives du fleuve Mbam. Il est difficile d'évaluer la durée de ce mouvement. Toujours est-il que nous sommes dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle. Le clan de Klong, petit au départ, se multiplie, s'élargit et s'installe chez les Tumu de Kimi (Bankim). Klong et ses troupes soumettent ce peuple, occupent ses terres et adoptent sa langue⁽⁴⁾. Après la mort de Klong, de nouvelles règles de succession sont établies en raison du nombre sans cesse croissant de prétendants au trône. Ainsi, après sept ans de règne, un chef devait être assassiné avec la complicité de sa femme afin de céder la place au suivant. Celui-ci devait subir la même loi⁽⁵⁾. A la suite du décès de Klong, l'un de ses cadets, Mbé, fut désigné pour lui succéder. Peu de temps avant le terme convenu de son règne, et craignant d'être destitué et tué, Mbé se décida à quitter Bankim avec la complicité de son épouse. Celle-ci était aussi sa sœur. La migration de la famille commença derrière le site qui abrite actuellement le palais royal de Bankim⁽⁶⁾. Les migrants traversèrent le Mbam et, continuant leur route, ils s'arrêtèrent sous l'ombre d'un arbre fruitier appelé *Gâ*. Mbé autorisa alors l'un de ses frères cadets, Gwatou, à s'installer à cet endroit, d'autant que les fruits trouvés étaient délicieux. Celui-ci reçut le titre de *Mbonga* — « chef de *Gâ* »⁽⁷⁾.

(3) Archives, Sous-Préfecture de Ngambé-Tikar, monographies des villages de Ngambé, de Nditam, de *Gâ*, de *Oué*, de *Ina*, de *Beng-Beng*, de *Kong* et de *Ngoumè*.

(4) B. Tchimi, entretiens, Bankim, août 1994 ; voir aussi I. Gah, Chef du groupement de Bankim, entretiens, Bankim, août 1994.

(5) I. Gah, entretiens.

(6) Archives, Sous-Préfecture de Ngambé-Tikar, monographies des villages de *Ditam* et de *Gâ*.

Il y a lieu de s'interroger sur la nature réelle de cet arbre fruitier ; il est à l'origine du village de Gâ. De même, un autre cadet, Ncharé, s'était arrêté auparavant à un autre lieu et y créa le royaume Bamoun.

Néanmoins, Mbé continua sa pérégrination, traversa la rivière Kim et s'arrêta d'abord au pied de la montagne Nami, une zone de savane située à quelque distance du village actuel de Nditam⁽⁸⁾. Il y fut accueilli par des cris aimables de singes perchés sur des branches d'arbres. Aussi lui et sa suite se dirent-ils « *Ndè ntè* » (en langue mebi - Balom : « quelque chose que j'ai plaisir à aimer »). Traduit, cela signifie : « Cette terre est agréable, nous nous y attachons », d'où l'origine du nom de Nditam⁽⁹⁾(Njeuma, 1978 : 215-219 ; Loucheur, 1991 : 129). Là, les Tikar trouvèrent des Balom, groupe ethnique placé sous l'autorité du chef Nyata. Les Balom furent assiégés et refoulés progressivement à leur emplacement actuel, Ndjinga, sur la route qui mène à Bafia. Peu à peu, Mbé et ses successeurs immédiats, Lantié, Bekang, Ngang, Medoubang, constituèrent leur chefferie à Nditam. Ils se prémunirent contre les agressions extérieures, surtout celles perpétrées par les Foulbé campés pendant sept ans à Ngambé de 1892 à 1899 (Loucheur 1991 : 129). Les Tikar creusèrent alors d'immenses fossés de protection de sept mètres de profondeur et de sept mètres de largeur (Archives, Sous-Préfecture de Ngambé-Tikar, 1945-1947). Par la suite, ils s'accommodèrent tant bien que mal de la domination coloniale allemande (1884-1916) et du régime français (1916-1960).

Nous pouvons tirer quelques enseignements de ce mouvement vers les bords du Mbam. La migration nous semble inscrite dans l'essence même du peuple Tikar. Ce sont aussi des populations jalouses de leur indépendance. Elles sont réparties dans onze chefferies. Très peu d'entre elles dépassaient le chiffre de 1000 habitants jusqu'en 1951 (Archives, Sous-Préfecture de Ngambé-Tikar, 1945-1947). En plus, Nditam a dépendu tour à tour de Bafia, situé à plus de 120 kilomètres et de Yoko, à 107 km, de 1920 à 1960. La couverture administrative y a donc été réduite. Il n'y avait pas de voies de communication convenables. D'ailleurs, il n'y a pas encore de pont sur le Mbam tandis que le pont sur la Kim n'est ouvert aux usagers que depuis février 1996. Aussi les administrateurs et les personnels de santé éprouvaient-ils de sérieuses difficultés pour se déplacer et aller prodiguer des soins de santé modernes, des conseils d'hygiène et les faire respecter. Cette défection a sans doute eu des conséquences sur l'évolution démographique de Nditam, tel que le montre ce tableau (Archives du Pharo, 1951 ; Archives de la Sous-Préfecture de Ngambé-Tikar, Monographie Ditam ; Archives Nationales, Yaoundé, APA10391/A) :

Année	1929	1930	1932	1933	1935	1937	1943	1945	1949	1951
Nombre d'habitants	1028	1216	830	1226	1293	1276	899	894	879	670

(7) C.A. Ngandji, entretiens. ; voir aussi P.H. Houangbé, chef du village de Gâ, entretiens, mars 1995 ; J.B. Mgbé, planteur, Ndjinga, mars 1995.

(8) Ibid.

(9) J.B. Mgbé, Ndjinga, entretiens.

Au regard de ce document, nous nous permettons d'abord de noter l'extrême faiblesse démographique de Nditam comme de l'ensemble du pays Tikar du Mbam. Un rapport établi en 1951 l'illustre clairement :

« *La portion Yoko du pays Tikar se dépeuple d'année en année ; beaucoup de villages tombent en ruine. Il n'y a guère que dans la partie ouest et dans les centres situés le long de la route allant vers Ngambé que l'on retrouve un peu d'animation et de vie* » (Archives Nationales, Yaoundé, APA 11622, 1949, 1950, 1951).

Cette quasi absence de vie semble avoir affecté l'effort d'aménagement de l'espace. Nous observons que les Tikar de Nditam, installés au pied de la montagne Nami, en savane, ont été progressivement envahis par la forêt. Certes, il y a eu quelques plantations de cacao dans les années 1930. Mais, un rapport de l'administrateur Geffrier signalait leur abandon en 1948 (Archives Nationales, Yaoundé, APA 10391/A et 11 622 ; J.O. des Territoires du Cameroun 1933 : 289 ; et Nyenché, entretiens mars 1995). Il y a aussi eu l'introduction d'arbres fruitiers comme des avocatiers, des manguiers, des kolatiers (en vue d'approvisionner la route des kolas en direction du Nord). Toutefois, à quelques nuances près, les Tikar de Nditam ne semblent pas s'être détachés complètement de l'attrait alimentaire que leur ont procuré leurs premiers contacts avec la forêt. Citons le singe, le fruit savoureux de Gâ, les aubergines fraîches (*Ndjouen-Flôh* en langue tikar) de Ngambé. En plus, la dispersion et l'instabilité de la population participent aussi de cette mise en valeur réduite. Au cours des années 1931 et 1932, les exactions du Chef Nientché sur ses sujets ont provoqué plus de deux cents départs vers la région de Fouban (*cf. ibid.*). Voilà pourquoi le nombre d'habitants a baissé de 1216 à 830. En mars 1933, l'administration française destitua Nientché pour abus d'autorité et le remplaça par Nounko (Archives Nationales, Yaoundé, APA 10391/A et 11 622)⁽¹⁰⁾. De nombreux transfuges commencèrent alors à retourner à Nditam.

Enfin, le phénomène du sous-peuplement peut aussi être expliqué par l'apparition de certaines maladies sérieuses. Citons l'épidémie de pneumonie survenue en 1943. Elle a fait 46 morts, surtout parmi les enfants. Ce n'est pas que les populations de l'époque ne connaissaient pas le vêtement, mais ces enfants étaient régulièrement proménés torse nu. Le taux de mortalité dépassait 50 % (Archives Nationales, Yaoundé, APA 11622). Peut-être les mères se croyaient-elles encore en zone de savane, moins humide que le milieu forestier. Cette catastrophe pose le problème entier de l'adaptation des Tikar au milieu de la forêt.

Il nous apparaît aussi utile de mentionner que, dès les années 1940, le taux de stérilité avoisinait les 50 % chez les femmes tikar de Nditam. Elles étaient affectées par des maladies vénériennes, la blennorrhagie et la syphilis (Archives Nationales, Yaoundé, APA 11715).

Enfin, il nous est difficile d'évaluer l'ampleur de la trypanosomiase humaine africaine à cette étape de nos recherches. Les prospections ont commencé en 1935 avec le Dr.

(10) Ces documents ont été établis sur la base des rapports périodiques produits par E. Charrin, alors chef de la subdivision de Yoko en 1932.

Reynes et se sont étendues jusqu'à la fin des années 1950. Le pourcentage des sommeilleux a varié entre 1 et 3 %. Peut-être faudrait-il recueillir davantage de données par village, données non encore disponibles.

CONCLUSION

Au total, le problème du sous-peuplement est réel à Ndiram et dans l'ensemble du pays Tikar du Mbam. Il ne peut être expliqué par les seuls historiens. Les archéologues, attelés à la connaissance du passé lointain, pourraient joindre leurs efforts en se basant sur des indicateurs, comme la maîtrise du milieu et l'habitat, les cultures matérielles avec le passage du mil au maïs et les technologies utilisées à l'époque. Sans doute pourrait-on creuser le rôle des scories, utilisées souvent pour guérir le pian. C'est à ce point que nous percevons la pluridisciplinarité. Sans doute y trouvons-nous aussi des points de rencontre.

SOURCES ORALES ET D'ARCHIVES

Sources orales

GAH, IBRAHIM, chef du groupement de Bankim, août 1994.

HOUANGBÉ, PIERRE HASSAN, chef du village de Gâ, (par Ngambé-Tikar), 7 mars 1995. Entretien mené par I. de Garine.

MGBÉ, JEAN-BAPTISTE, planteur résidant à Ndjinga (par Ngoro), 10 mars 1995.

NGANDJI, CHARLES AMADOU, chef du village de Ndiram, juillet, août et octobre 1994, mars 1995.

NYENCHÉ, JACQUES, planteur résidant à Ndiram, mars 1995.

TCHIMI, BASILE, secrétaire d'état civil, chercheur indépendant sur les Tikar de Bankim, août 1994.

Sources d'archives

ARCHIVES, SOUS-PREFECTURE DE NGAMBE-TIKAR :

— Monographies des villages de Beng-Beng, de Ditam (Ndiram) ; de Gâ, de Gambé, de Ina, de Kong, de Kpaga, de Ngoumé et de Oué.

— Lettre du Sous-Préfet Avom Abega au Préfet du Mbam et Kim, 31/05/1994.

ARCHIVES NATIONALES, YAOUNDE :

— APA 11879/C. Rapport sur la question Tikare du village de Ndiram et la destitution du chef Nientche. Circonscription de Bafia, 1933.

— APA 11715. Equipe prospection Mbam. Rapports sur la prospection des indigènes de race Yambassa et Bafia et Tikar de la subdivision de Yoko, 1937-1939.

— 3AC1438 Tikar (Cameroun). Santé 1938. Rapport sur la prospection médicale des indigènes de race Tikar, effectuée du 31 mars au 5 juin 1938 dans les subdivisions de Banyo et de Yoko.

- *APA 10391/A*. Circonscription du Mbam. Subdivision de Yoko. Rapports de tournées, 1945-1947.
- *APA 11622*. Circonscription du Mbam. Subdivision de Yoko. Rapports annuels, 1947 (extrait), 1949, 1950, 1951.
- ARCHIVES DU PHARO, MARSEILLE. — Carton 110. Rapports annuels. Cameroun Français. Service de Santé Publique, 1947, 1948, 1949, 1950 et 1951.

BIBLIOGRAPHIE

- ADALA H., BOU TRAIS J., 1993. — *Peuples et cultures de l'Adamaoua (Cameroun)*. Actes du colloque de Ngaoundéré (14 au 16 janvier 1992). Paris. Orstom, Collection Colloques et Séminaires, Paris, 316 p.
- DUGAST I., 1949. — *Inventaire ethnique du Sud-Cameroun*. IRCAM, Série I, Populations, Yaoundé.
- JOURNAL OFFICIEL DES TERRITOIRES DU CAMEROUN, 1933.
- LOUCHEUR A., 1991. — *Le Cameroun. Un beau pays*. Éditions Saint-Paul, Paris-Fribourg, 157 p.
- MOHAMMADOU E., 1971. — *Traditions d'origine des peuples du centre et de l'Ouest du Cameroun. Mboum, Tikar, Bamoun, Bamenda, Bansa Bamileké, Vouté*. Ministère de l'Éducation, de la Culture et de la Formation Professionnelle, Centre Fédéral Linguistique, Yaoundé.
- NJEUMA M.Z., 1978. — *Fulani hegemony in Yola (Old Adamawa), 1809-1902*. Yaoundé, CEPER, 311 p.

À PROPOS DES « BIENS CACHÉS » PAR
LES ALLEMANDS AU CAMEROUN À LA VEILLE
DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Philippe-Blaise ESSOMBA ¹

Résumé

Au lendemain de la Première Guerre Mondiale, se pose de façon pressante la question des biens allemands restés au Cameroun. Héritière de l'Allemagne, l'administration française entend clarifier, dès 1919, une telle situation afin de mieux connaître la part des biens et intérêts du gouvernement allemand, mais aussi celle des particuliers mis en jeu avant de procéder à une quelconque liquidation. À la vérité, de nombreuses sources orales et peu de sources écrites font état des biens cachés par les Allemands dans différentes régions du Cameroun. Des mobiles d'ordre stratégique, économique... ont, certes, poussé les Allemands à mettre à l'abri certains de leurs intérêts. S'il ne faut pas exagérer l'importance de ces biens, il convient néanmoins de tenter, pour la première fois, un bilan provisoire. Enfin, la conservation de ces biens a-t-elle, oui ou non, défié les caprices du climat camerounais et d'éventuels prédateurs ?

Abstract

After the end of the first World War, the fate of German property in Cameroon was a big question. The English and French administrations succeeded the German in Cameroon. The French administration wanted this situation clarified as early as 1919. There are indeed several oral sources including a few documents which speak of property hidden by the Germans in different parts of Cameroon. The Germans obviously did so for strategic, economic and other reasons. Without exaggerating the importance of this property, this paper attempts for the first time to make a complete inventory of it. The final question is, whether or not the conservation of these remains has survived the rigors of the Cameroon climate and possible predators?

INTRODUCTION

Un constat : les biens cachés par les Allemands au Cameroun sont restés un thème secondaire pour l'historiographie coloniale : il n'y a pas encore de véritable publication consacrée à la question.

Dans sa thèse de doctorat d'Etat, Louis Ngongo (1976) rappelle le bilan fait, en 1917, par le pasteur Allégret sur les biens immeubles laissés par les missions chrétiennes. L'article, plus récent, de Léonard Sah (1986) dresse un tableau des plantations allemandes au Cameroun dans l'entre-deux-guerres. Une proposition personnelle sur les biens allemands soustraits du séquestre n'a pas abouti à une preuve formelle sur les biens

1. Département d'Histoire, Université Yaoundé I, BP 755, Yaoundé.

cachés (Essomba, 1984). Si l'on en parle sans en démêler l'écheveau, s'agit-il alors d'une histoire ou d'une légende ?

Les biens cachés par les Allemands sont un aspect fondamental aussi bien pour les Français et les Britanniques, héritiers des Allemands au Cameroun, que pour les Camerounais, témoins de la colonisation. Ils constituent à la fois une histoire et une légende qu'il convient d'examiner pour en connaître l'ampleur. Pourquoi une histoire ? Au lendemain de la première guerre mondiale, la question des biens et intérêts allemands au Cameroun préoccupe, de façon générale, Français et Anglais. En témoigne toute une correspondance entre le Cameroun et la France ou la Grande-Bretagne⁽¹⁾. De ce point de vue, il est possible d'écrire l'histoire des biens et intérêts allemands au Cameroun.

Pourquoi une légende ? La légende trouve sa justification dans le cadre de l'histoire psychologique et des mentalités collectives autour de ces trésors. De par certains côtés, les biens cachés par les Allemands au Cameroun semblent entourés d'une certaine amplification, une exagération qui évoque le sceptre de l'Allemagne : ils deviennent objet de peur, de crainte d'une présence-absence, celle de l'Allemagne.

Les archives allemandes peuvent-elles permettre de résoudre l'énigme ? Les valeurs pécuniaires ainsi que d'autres biens allemands ont-ils été cachés au Cameroun ?

Avant de présenter quelques réflexions sur ce sujet délicat, il convient de préciser que la plupart de ces réflexions vont surtout porter sur la partie du Cameroun français. Les archives consultées et les informations déjà obtenues sur les cachettes allemandes imposent ce choix.

LA CONTROVERSE AUTOUR DE L'HISTOIRE DES ARCHIVES DU CAMEROUN

Les archives sur le Cameroun allemand sont un sujet de controverse depuis la fin de la première guerre mondiale. En 1916, au moment de la retraite des Allemands en Guinée Espagnole, une partie de ces archives a disparu. Une situation qui n'a pas manqué de mettre à rude épreuve l'administration française soucieuse de dresser un bilan exhaustif, aussi bien politique qu'économique de l'administration allemande. Au cours des années suivantes, des initiatives prises par la France visent dans une large mesure à retrouver les traces exactes des archives du Cameroun.

En 1920, le commissaire Carde est le premier à tirer la sonnette d'alarme : il entend recevoir de l'Allemagne la restitution de ces archives. Des négociations sont engagées entre la France et l'Allemagne, mais les autorités allemandes posent des conditions. Elles veulent obtenir, en échange, tous les documents sur l'administration des firmes allemandes, des bureaux de l'état-civil et des tribunaux. Les autorités françaises refusent un tel

(1) Les archives diplomatiques du Quai d'Orsay en font largement état avec, à l'appui, des notes de l'ambassadeur de Londres à Paris, Lord Derby (1920), celles du commissaire Jules Gaston Carde et la position du Quai d'Orsay. Consulter série K Afrique, vol. 110, p. 31-117.

compromis susceptible de dissimuler la part des biens et intérêts du gouvernement allemand mise en jeu dans l'administration des sociétés. L'affaire se termine en 1921 sans grand résultat, l'Allemagne n'ayant remis à la France qu'une liste sur ses droits et intérêts privés au Cameroun. La disparition des archives du Cameroun demeure de ce point de vue d'actualité. Peut-on aujourd'hui l'attester ?

En prenant appui sur les archives françaises, si le doute sur la disparition des archives allemandes n'est pas permis, la controverse tient désormais compte des conditions particulières dans lesquelles s'est déroulée une telle disparition : archives détruites, emportées ou cachées ?

La seule hypothèse couramment avancée jusque-là, celle de la destruction (Essomba, 1984 : 26), a eu à privilégier l'analyse d'une seule source d'information historique : les archives françaises du Quai d'Orsay (actuel Ministère des Affaires Étrangères). En se retirant en Guinée, les Allemands ont détruit une partie des archives pour des raisons d'ordre politique ou économique. Du point de vue économique, il s'agirait de préserver intacts les biens du gouvernement allemand au Cameroun avec l'espoir de les récupérer plus tard et de contester ainsi à la France héritière toute possibilité d'en jouir sans indemniser l'Allemagne. Du point de vue politique, la destruction des archives viserait à masquer non seulement la politique coloniale allemande abhorrée par le Traité de Versailles de 1919 mais également la politique allemande de coups d'épingles (Poidevin, 1983 : 43) testée avec succès en Afrique lors des deux crises marocaines de 1905 et 1911 qui devaient aboutir aux concessions territoriales pour le Cameroun allemand au détriment des territoires français de l'AEF (Girault, 1979 : 230).

À côté de l'hypothèse de la destruction des archives, la tradition orale suggère d'autres hypothèses de recherche. D'après les sources orales, désormais revalorisées (Ki Zerbo, 1980 ; Amengual, 1975), une partie des archives aurait été cachée dans différentes régions du Cameroun. En dehors de l'objection pertinente de la conservation des documents d'archives dans la forêt tropicale, une collaboration est suggérée entre historien et archéologue. Il convient de citer la tradition orale de Garoua qui atteste les cachettes d'archives par les Allemands dans le champ de tir situé sur la route de Pitoa⁽²⁾.

L'insistance sur les archives allemandes disparues montre l'importance des documents écrits (entre autres) pour une meilleure connaissance de l'histoire coloniale du Cameroun. Seulement, l'accès aux sources allemandes de façon partielle n'a pas permis aux Français de faire le bilan exact des biens et intérêts allemands, de procéder à la mise sous séquestre et à la liquidation de ces biens. L'envoi des micro-films des documents d'archives par la République Fédérale d'Allemagne à la République du Cameroun, en 1985, peut être interprété comme une réponse à la disparition des archives coloniales en 1916. Elle n'annule pas cependant notre hypothèse nouvelle sur les cachettes d'archives allemandes, que les méthodes de l'archéologie pourraient aider à retrouver.

(2) La source est El Hadj Modibbo Ahmadou (84 ans), juge au tribunal coutumier de Garoua, dont le père était directeur de l'école allemande et principal traducteur des documents arabes en allemand (et vice versa). L'information nous a été confirmée par A. P. Temgoua dont la région de recherche est le Nord.

Les valeurs pécuniaires

La disparition des archives allemandes n'est pas un cas isolé. Il faut également tenir compte des sommes cachées laissées par les Allemands (Essomba, 1984 : 45). Ce serait une heureuse découverte en période de récession économique d'autant plus que ces sommes enfouies seraient vraisemblablement assez fortes ! Mais il est clair que de telles sommes n'ont plus une grande valeur 90 ans après !

C'est le commissaire Marchand qui en donne l'information, le 21 juin 1925, au ministre des Colonies Hesse. Seulement, à l'analyse, la révélation du Commissaire de la République au Cameroun a pour support une source orale inconnue, ce qui pose le problème controversé de la rumeur en histoire : ni les véritables informateurs, ni les cachettes ne sont connus. Marchand lui-même le précise bien :

« Il m'est revenu de divers côtés, que les Allemands, avant de quitter le Cameroun, avaient laissé çà et là des sommes [...] soigneusement cachées. J'ai été saisi de plusieurs propositions à ce sujet : des individus souvent masqués sous un pseudonyme m'assuraient connaître d'intéressantes cachettes et s'engageaient à les dévoiler à condition qu'on leur promît une quote-part du bénéfice » (Essomba, 1984 : 45-46).

Marchand prévoyait de récompenser les révéléateurs des sommes et cachettes d'argent. Le directeur des Biens et Intérêts Privés au ministère français des Affaires Étrangères, Alphand, devait souscrire à ce point de vue et fixer ensuite le montant de la récompense entre 5 et 10 % des sommes réellement encaissées.

Rien n'interdit aujourd'hui de penser qu'on puisse découvrir des valeurs pécuniaires par une fouille systématique, à la seule condition de lever l'obstacle des révéléateurs mais également des cachettes⁽³⁾. Ce saut qualitatif permettrait un passage harmonieux et méthodologique « de la rumeur à l'Histoire », ainsi que le titre l'ouvrage d'Alfred Sauvy (1985). En attendant la confirmation de ces préalables par une étude minutieuse de l'évènement devant aboutir à une histoire sans rumeurs (Sauvy, 1985 : 285), l'historien entend utiliser une telle source d'information avec précaution.

Que penser de ces propositions ? Il demeure cependant clair que les vestiges de la colonisation allemande intéressaient tout le monde.

Les valeurs diverses

En dehors des sommes d'argent, les archives françaises (Archives Diplomatiques : 117-118) signalent également des valeurs diverses soigneusement cachées.

La tradition orale semble peu réservée en la matière et fait de plusieurs régions du Cameroun des sites de prospection et de fouille systématiques⁽⁴⁾. Dans l'état actuel des

(3) D'après Taimou Adji (professeur certifié d'histoire) et originaire du Nord, des caisses d'argent ont été découvertes et remises aux autorités administratives. Les témoins et les découvreurs sont encore en vie. Une visite sur le terrain est prévue à cet effet.

(4) Nos nombreuses sources orales proviennent des collègues historiens et étudiants nés dans ces régions.

enquêtes et en attendant la confirmation des données, les armes et les munitions constitueraient l'essentiel des valeurs diverses. Il convient de citer, dans la perspective des fouilles, un certain nombre de sites :

- 1) Le site de Dschang où l'on trouve un tunnel hermétiquement fermé entre la route de la mission catholique et la gendarmerie. D'après la tradition orale, les Allemands y auraient caché des armes (Archives Diplomatiques : 317-318).
- 2) Le site de Batschenga, à 60 km de Yaoundé. Il s'agit essentiellement d'une maison d'habitation construite par le major Dominik, jeune officier prussien et successeur de Zenker au poste de Yaoundé en 1895 (Laburthe-Tolra, : 107-141). Il épouse une jeune fille d'Ehondo par Ntui, Manga Marie. Un travail de recherche effectué sur le terrain atteste l'existence de l'ancienne maison du major Dominik⁽⁵⁾. Les fouilles entamées de façon superficielle à l'intérieur de la maison, en 1993, sur un mètre environ de profondeur, auraient tout simplement révélé l'existence d'un fil conducteur disposé sur un sol soigneusement damé partant de l'intérieur vers l'extérieur. À l'extérieur de la maison, on aurait retrouvé des balles et un trou continu vers l'intérieur. Des armes et munitions ont été également enfouies chez Belinga Mpire, chef traditionnel Sanaga.

D'après la tradition orale, il y aurait des montres, des bouteilles contenant de l'eau à l'intérieur (mercure ?) et de l'argent. Des voyants traditionnels suggèrent aujourd'hui la présence de valeurs à l'intérieur de la maison. Ce sont là des hypothèses à vérifier pour une meilleure approche de l'extraction de l'or de Bétaré-Oya à l'époque allemande.

- 3) Dans les rochers où Von Raben, l'héroïque soldat allemand s'est replié en 1915 dans le nord Cameroun, les autochtones rapportent l'existence de valeurs diverses dans de nombreuses tombes de soldats anglais et allemands, notamment à Sava. Il faudrait savoir si les soldats avaient été enterrés avec des valeurs. D'autres témoignages font également état de la découverte par une dame d'une poterie pleine d'or trouvée dans un champ. Le trésor a été remis au chef du quartier Kongola⁽⁶⁾.
- 4) Dans la même perspective, des fouilles doivent désormais être effectuées dans l'est Cameroun, dans l'arrondissement de Nguélémdouka, au lieu dit Zoumé (situé à 33 km de Nguélémdouka et à 44 km d'Abong-Mbang). D'autres sites sont signalés dans ce même département du Haut-Nyong, domaine d'exploitation de la *Gesellschaft Sud Kamerun* (GSK), la Société concessionnaire du Sud, au lieu-dit Woul.
- 5) Dans le Sud, Ngoulémakong, Ebolowa ou Bipindi peuvent se révéler comme des régions de prospection car situées sur l'itinéraire emprunté par les Allemands dans leur retraite vers la Guinée.

(5) Voyage de recherche du 18.11.1994 en compagnie de Roger Mvogo, étudiant en 3^e année d'histoire, habitant l'ancienne maison du major Dominik et fouilles effectuées par lui-même.

(6) Informations livrées par Djimé, étudiant en archéologie, et Yahaya Anourou signale d'autres sites à Yokadouma (Mission catholique) sur la route de Batouri. Enfin par Louis Megouya, étudiant à l'ENS en Allemand.

PERSPECTIVES

La disparition des archives du Cameroun concernant la période allemande a été une histoire mouvementée pendant environ 60 ans. Cette histoire a connu un dénouement en 1986, avec l'envoi par la République Fédérale d'Allemagne à la République du Cameroun des documents microfilmés, désormais disponibles aux Archives Nationales de Yaoundé. Ceci témoigne de l'importance des archives d'un pays comme patrimoine national.

Les recherches récentes effectuées au Ministère des Relations Extérieures du Cameroun montrent la façon dont les archives allemandes ont été rassemblées puis restituées à l'Etat du Cameroun⁽⁷⁾. Les autorités de Yaoundé, après l'indépendance du territoire, ont-elles été réticentes au filmage des dossiers concernant le Cameroun allemand ? Un article de *Frankfurter Allgemeine Zeitung* du 16 Mars 1984 intitulé « *Spuren der deutschen Kolonialgeschichte. Erstmals ein Überblick über die Archive* » ou « *Pistes de l'histoire coloniale allemande. Tout premier coup d'œil sur les archives* » l'affirme nettement. Mais ce point de vue est démenti par le professeur Hans Booms président des Archives Fédérales à Coblenze qui atteste que Yaoundé a marqué un accord de « microfilmage à titre préventif ». La volonté des autorités camerounaises d'après les années soixante d'obtenir les archives de l'époque coloniale allemande est donc établie. Mais ce n'est qu'à partir de 1974 que les dossiers allemands aux Archives de Buéa et de Yaoundé ont été réunis puis catalogués. Par contre, le projet de microfilmage arrêté en 1975 a connu des fortunes diverses dues surtout aux difficultés de crédits. Le professeur Hans Booms⁽⁸⁾ présente succinctement les faits de la manière suivante : « *Dans le cadre des archives du Cameroun, il avait été convenu, en 1974, avec le gouvernement de la République Unie du Cameroun de l'époque entre autres, le microfilmage des dossiers des autorités administratives de l'ancien protectorat du Cameroun. À cet effet, les dossiers allemands aux archives de l'ancienne province britannique à Buéa furent réunis et catalogués en 1974 avec les dossiers allemands des archives Nationales de Yaoundé. Par la suite, le projet dû être arrêté en 1975, les crédits budgétaires estimés étant épuisés. Dans la mesure du possible, la conservation appropriée de ces dossiers s'est effectuée aux archives nationales de Yaoundé. Depuis quelques temps, il est convenu un accord avec le gouvernement de la République prévoyant un microfilmage à titre préventif. Il n'est pas judicieux de publier le catalogue des archives avant que les cotes des microfilms ne soient disponibles* »

Quant aux sommes d'argent et aux valeurs diverses cachées, aucun résultat probant n'a encore été obtenu. Ce qui est important de considérer c'est de bien voir que tous ces biens cachés ont été soustraits du séquestre. La mise sous séquestre et la liquidation des biens allemands restent donc encore des opérations partielles. Voilà pourquoi les biens

(7) Une note de l'ambassadeur du Cameroun à Bonn, Jean Melaga, au Ministre des Relations Extérieures, en parle longuement. Consulter : Arch. Dipl. de Yaoundé RFA/CUL. Dossier 2. 1985/1986.

(8) Arch. dipl. de Yaoundé, op. Cit.

cachés se trouvent à mi-chemin entre une histoire et une légende. Seul un travail fourni de fouilles pourrait permettre d'établir la véracité de la tradition orale relative à ces biens cachés.

BIBLIOGRAPHIE

- ANONYME. — *Archives diplomatiques du Ministère des relations extérieures de Yaoundé RFA/CUL*. Dossier 2. 1985/1986.
- ANONYME. — *Archives Diplomatiques du Quai d'Orsay*. Série K, Afrique, volume 110, Paris.
- ESSOMBA PH. BL., 1984. — *Le Cameroun entre la France et l'Allemagne de 1919 à 1932*. Thèse de doctorat 3^e cycle, Université de Strasbourg II, 227 p.
- FRANKFURTER ALLGEMEINE ZEITUNG du 16 Mars 1984. — *Spuren der deutschen Kolonialgeschichte. Erstmals ein Überblick über die Archive*.
- GIRAULT R., 1979. — *Diplomatie européenne et impérialismes*. Masson, Paris, 253 p.
- LABURTHE-TOLRA Ph., 1981. — *Les seigneurs de la forêt*. Publications de la Sorbonne, Paris, 490 p.
- NGONGO L., 1976. — *Le rôle politique des forces religieuses au Cameroun de 1922 à 1955*. Thèse de doctorat d'Etat, Paris, 438 p.
- POIDEVIN R., 1983. — *L'Allemagne et le monde au XX^e siècle*. Masson, Paris, 292 p.
- SAH L., 1986. — Présence et activités allemandes au Cameroun dans la période de l'entre-deux guerres (1924-1946). In : Kum'a Ndumbè III (Éd.). *L'Afrique et l'Allemagne. De la colonisation à la coopération, - 1884-1986. Le cas du Cameroun*. Éd. Africavenir, Yaoundé, 450 p.
- SAUVY A., 1985. — *De la rumeur à l'histoire*. Bordas, Paris, 303 p.
- KI ZERBO J, 1980. (SOUS LA DIRECTION DE) — *Histoire générale de l'Afrique. 1. Méthodologie et préhistoire africaine*. Unesco, Paris, Tome I, 893 p.

ANNEXE

*TABLE DES DATATIONS RADIOCARBONE
ET PAR PAR THERMOLUMINESCENCE
FAITES AU CAMEROUN*

Site — Auteur	Âge BP	Âge calibré	Référence	Niveau ou Fosse	Bibliographie
SUD CAMEROUN					
RÉGION DE YAOUNDÉ					
Obobogo					
— Claes	3070 ± 95	BC 1436-1256/1238-1223	Hv-10583	Fosse 2	De Maret 1992: 255
— De Maret	3055 ± 110	BC 1385-1338/1320-1010	Hv-10833	Fosse 2	De Maret 1992: 261
	1990 ± 65	BC 94 - AD 75	Hv-10832	Fosse 2	- » -
	2635 ± 100	BC 900-780	Hv-11045	Fosse 3	- » -
	3265 ± 165	BC 2273-2245/2210-1850	Hv-11046	Fosse 4	- » -
	2310 ± 100	-	Ly-1432	Fosse 4	- » -
	2120 ± 70	BC 349-315/BC 207-91	Ly-1394	Fosse 7 (fer présent)	- » -
	6020 ± 505	-	Hv-10581	Sondage A	- » -
	2900 ± 110	-	Hv-10582	Tranchée A-Fosse 1	- » -
	2300 ± 65	-	Hv-12845	Fosse 5	- » -
	2120 ± 150	BC 380-AD 20	Ly-1395	Fosse 7	- » -
	2055 ± 70	-	Hv-10580	Tranchée A	- » -
Mimboman					
— Claes	1715 ± 130	AD 235 ± 130	Hv-12855	-	Claes 1992: 223
Okolo					
— Atangana	2325 ± 135	BC 440-352	Hv-12852	Fosse 9	Atangana 1992: 12
	2215 ± 105	BC 400-170	Hv-12851	Fosse 3	- » -

Site — Auteur	Âge BP	Âge calibré	Référence	Niveau ou Fosse	Bibliographie
	2320 ± 70	BC 408-381	Ly-1605	Fosse 17	- » -
	2200 ± 60	BC 960- 90	Beta 32264	-	- » -
Ndindan					
— Mbida	2414 ± 60	BC 760-440	Hv-12847	Fosse 5	Mbida, 1992
	2140 ± 65	BC 400-140	Hv-12849	Fosse 10bis	- » -
	2060 ± 60	BC 250- 10	Hv-12850	Fosse 20	- » -
	1930 ± 130	-	Ly-1393	Fosse 7	- » -
	1615 ± 90	AD 260-450	Hv-12846	Fosse 1	- » -
	1400 ± 105	AD 460-670	Hv-12848	Fosse 10	- » -
	1015 ± 20	AD 187-1146	Hv-12840	Fosse 10	- » -
Nkometou					
— Essomba	1920 ± 60	AD 20-110	Hv-12853	Fosse 3 ou Nkoe 9	Essomba, cet ouvrage
	2230 ± 80	-	Hv-12854	Fosse 1	- » -
Mfomakap					
— Elouga	2360 ± 120	-	Beta-22493	-	Elouga, cet ouvrage
	2596 ± 220	-	Beta-19465	-	- » -
	2380 ± 70	-	Beta-22495	-	- » -
	1920 ± 60	-	Hv-12853	-	- » -
Lus					
— De Maret	535 ± 120	-	Hv-12856	-	De Maret 1992 : 261

Site — Auteur	Âge BP	Âge calibré	Référence	Niveau ou Fosse	Bibliographie
Oliga					
— Essomba	2380 ± 110	BC 773-212	Ly-4978	Niveau 11 (-130) B2	Essomba, cet ouvrage
	2185 ± 110	BC 539-AD 26	Ly-4977	Niveau 10 (-120) B2	- » -
	2150 ± 60	BC 365-68	Ly-4976	Niveau 11 /-130 A2	- » -
	1945 ± 250	BC 831-AD 567	Ly-4979	Niveau 4 (-70) B2	- » -
	2810 ± 100	BC 1300-800	Beta-31410	Niveau 7 (-90,100) A2	- » -
	2710 ± 130	BC 1256-500	Beta-31411	Niveau 7 (-90) A2	- » -
	2200 ± 60	BC 400-90	Beta-32264	Niveau 10 (-110/120) A2	- » -
	2150 ± 80	BC 400-ad 22	Beta-32228	Niveau 7 (-100) A2	- » -
	2110 ± 60	BC 367-AD 10	Beta-31534	Niveau 7 (-90) A2	- » -
	2820 ± 70	BC 1301-800	Beta-31414	Niveau 2 (-50) A2	- » -
	1960 ± 80	BC 70-AD 70	Beta-31413	Niveau 3 (-60) B2	- » -
	1860 ± 70	AD 0 -334	Beta-31412	Niveaux 1-2 (-50) A1-B1	- » -
	Avoh				
— Elouga	2370 ± 65	non calibré	Ly-5203	-	Elouga, cet ouvrage
Nguila					
— Elouga	245 ± 45	non calibré	Ly-5457	-	Elouga, cet ouvrage
	175 ± 40	non calibré	Ly-5456	-	- » -
Evian Akak					
— Elouga	modernes	-	Ly-5454 et 5455	-	Elouga, cet ouvrage
Site non représenté sur la carte					

Site — Auteur	Âge BP	Âge calibré	Référence	Niveau ou Fosse	Bibliographie
Elig Kono					
— Elouga	495 ± 40	non calibré	Ly-5201	—	Elouga, cet ouvrage
	475 ± 50	non calibré	Ly-5202	—	— » —
Site non représenté sur la carte					
Pong Solo					
— Elouga	222 ± 70	non calibré	Beta-15800	—	Elouga, cet ouvrage
Site non représenté sur la carte					
Nanga Eboko					
— Kadomura	355 ± 75	—	I-13145	—	De Maret 1992: 261
— Kadomura	385 ± 75	—	I-13243	—	— » —
MBAM — PAYS TIKAR					
Nditam Mosquée					
— Delneuf	120 ± 30	—	OBDY-1673	—	Delneuf, 1996
Ngoume PK 35					
— Delneuf	2420 ± 40	—	OBDY-1680	—	Delneuf, 1996
	2500 ± 40	—	OBDY-1671	—	Delneuf, 1996

Site — Auteur	Âge BP	Âge calibré	Référence	Niveau ou Fosse	Bibliographie
PLATEAUX DE L'OUEST					
Shum Laka					
— De Maret	30 300± 1600	—	OXA-4944	—	De Maret 1992: 261
	31 700± 750	—	OXA-4945	—	— » —
	8705 ± 275	—	Hv-8964	—	Asombang, cet ouvrage
	8480 ± 140	—	Ly- 1603D	—	— » —
	7790 ± 80	—	OXA-930	—	— » —
	6980 ± 260	—	Hv-8965	—	— » —
	6360 ± 100	—	BM-2496	I	— » —
	6070 ± 340	—	Hv-8963	—	— » —
	3140 ± 80	AD 1230	Beta-51836	—	— » —
	2120 ± 100/200	—	Beta-51836	—	— » —
	1690 ± 55	AD 260	Hv-10588	—	— » —
	885 ± 55	AD 1065	Hv-10587	—	— » —
	40 ± 40	—	BM-2495	IV Contaminé	— » —
Mbi crater					
— Asombang	9050 ± 100	—	OXA-1139	III	Asombang, cet ouvrage
	4180 ± 160	—	BM-2425	IVa	— » —
	2770 ± 120	—	BM-2426	VI	— » —
	18180 ± 820	—	Ly-1601D	II	— » —
	18730 ± 690	—	Ly-1602D	II	— » —

Site — Auteur	Âge BP	Âge calibré	Référence	Niveau ou Fosse	Bibliographie
Fiye Nkwi					
— Asombang	2510 ± 50	—	Ly-1604	—	Asombang, cet ouvrage
Abeke					
— De Maret	5565 ± 120	—	Hv-10586	—	De Maret, 1992, 261
NORD OUEST					
Fundong					
— Warnier	1390 ± 230	AD 245- 915	Ly-3065	—	Warnier, 1992
	430 ± 140	AD 1305-1669	Ly-3066	—	— » —
	1070 ± 240	AD 610-1260	Ly-3067	—	— » —
Bankouop					
	1280 ± 80	—	Gif-	—	CF Lanfranchi
Baleng					
— Tamura	1060 ± 80	—	I-13140	—	De Maret 1992 : 261

Site — Auteur	Âge BP	Âge calibré	Référence	Niveau ou Fosse	Bibliographie
CÔTE/OcéAN					
Kribi					
— Kadamura	2480 ± 120	—	I-13144	—	De Maret 1992: 261.
South of Kribi					
— Mori	8470 ± 150	—	inconnue	—	De Maret 1992: 261.
Lobe					
— Mori	8560 ± 100	—	KSU-468	—	De Maret 1992: 261.
Campo Beach (=Campo)					
— Mori	960 ± 50	—	KSU-501	—	De Maret 1992: 261.
Bidjoka (=Bidjouka)					
— Mori	-60 ± 60	—	KSU-444	—	De Maret 1992: 261.
Mbengue (= Mvengue)					
— Mori	1010 ± 25	—	KSU-461	—	De Maret 1992: 261.
Sangmelima					
— Mori	2760 ± 30	—	KSU-503	—	De Maret 1992: 261.

Site — Auteur	Âge BP	Âge calibré	Référence	Niveau ou Fosse	Bibliographie
NORD/ADAMAOUA					
Alantika — Mayo Mali					
— Hervieu	—	BC 16 050 ±	Gif-	Douroumien	Hervieu 1975 : 97-106
	—	BC 13 050 ±	Gif-	Douroumien	— » —
BANYO					
Mbo Nguihari					
— Hurault	—	BC 22 550 ±	?	—	Hurault 1972
	—	BC 16 050 ±	Sa-	—	— » —
Mayo Wodeo					
— Inconnu	—	AD 350 ±	Sa-	Level B1	David 1981 : 94-95
	—	AD 80 ±	I-	Level C	— » —
MAYO KÉBI					
Adoumri					
— Hervieu	—	8250 ± 230 BC	Gif-871	Bossoumien	Hervieu 1975

Site — Auteur	Âge BP	Âge calibré	Référence	Niveau ou Fosse	Bibliographie
BÉNOUÉ					
Sumpa					
		Non calibrées, converties			
— David	347 ± 41	AD 1603 ± 41	P-1635	Level 1b	David 1981 : 94-95
	102 ± 39	AD 1848 ± 39	P-1636	Level 2	- » -
	350 ± 100	AD 1600 ± 100	P-TL	Level 2	- » -
	346 ± 51	AD 1604 ± 51	P-1637	Level 3	- » -
	704 ± 42	AD 1246 ± 42	P-1638	Levels 4 et 5	- » -
	8260 ± 400	BC 6310 ± 400 BC	P ?	Level 7	- » -
BE — Butte I/TR A					
	-	Non calibrées converties			
— David	305 ± 45	AD 1645 ± 45	SI-907	Level 5	David 1981 : 94-95
	258 ± 39	AD 1692 ± 39	P-1744	Levels 7 et 8	- » -
	410 ± 36	AD 1540 ± 36	P-1557	Level 12	- » -
	1815 ± 95	AD 135 ± 95	SI-908	Level 13	- » -
	870 ± 80	AD 1080 ± 80	SI-909	Level 23	- » -
	832 ± 49	AD 1118 ± 49	P-1746	Level 25	- » -
	528 ± 36	AD 1422 ± 36	P-1747	Level 30	- » -
	902 ± 41	AD 1048 ± 41	P-1748	Level 34	- » -
	820 ± 120	AD 1130 ± 120	P-T-270-A	Level 36	- » -
	240 ± 100	AD 1710 ± 100	P-T-270-B	Level 38	- » -
	1106 ± 33	AD 844 ± 33	P-1684	Level 38	- » -

Site — Auteur	Âge BP	Âge calibré	Référence	Niveau ou Fosse	Bibliographie
BE — Butte I/Tr B					
	—	Non calibrées converties			
— David	275 ± 53	AD 1675 ± 53	P-1750	Level 6/10	David, 1981, 94-95
	1014 ± 48	AD 936 ± 48	P-1753	Level 19/22	— » —
Douloumi					
		Non calibrées, converties			
— David	1089 ± 41	AD 861 ± 41	P-1761	Levels 5b, 6, 7	David 1981 : 94-95
	1074 ± 47	AD 876 ± 47	P-1763	Level 17/18	— » —
	610 ± 100	AD 1340 ± 100	P-T-269-A	Level 18	— » —
	490 ± 50	AD 1460 ± 50	P-T-269-A	Level 20	— » —
	1412 ± 50	AD 538 ± 50	P-1764	Level 20/21	— » —
Nassarao-I					
		Non calibrées, converties			
— David	460 ± 120	AD 1490 ± 120	P-T-183 A	Level 2	David 1981 : 94-95
	680 ± 120	AD 1270 ± 120	P-T-183-B	— » —	— » —
	720 ± 120	AD 1230 ± 120	P-T-183-C	— » —	— » —
	780 ± 120	AD 1170 ± 120	P-T-184-B	Level 10	
	810 ± 120	AD 1140 ± 120	P-T-184-C	— » —	— » —
	1180 ± 150	AD 770 ± 150	P-T-184-A	— » —	— » —
	1090 ± 120	AD 860 ± 120	P-T-182-C	Level 20	
	1840 ± 150	AD 110 ± 150	P-T-182-A	— » —	— » —
	5330 ± 350	BC 3380 ± 350	P-T-182-B	— » —	— » —

Site — Auteur	Âge BP	Âge calibré	Référence	Niveau ou Fosse	Bibliographie
EXTRÊME NORD					
YAERE					
Pouss — Butte I					
	—	Non calibrées, converties			
— David	253 ± 94	AD 1697 ± 94	P-1765	Levels 1 et 2	David 1981 : 94-95
	550 ± 29	AD 1400 ± 29	P-1766	Levels 3 et 4	— » —
	607 ± 49	AD 1343 ± 49	P-1773	— » —	— » —
	290 ± 100	AD 1660 ± 100	P-T-268-B	Level 14	— » —
	889 ± 35	AD 1061 ± 35	P-1767	Levels 15 et 16	— » —
	280 ± 100	AD 1670 ± 100	P-T-268-A	Level 17	— » —
Sou Blame Radjil					
— Lebeuf	3280 ± 360	—	Ly-2284	C 4.30/4.40	Lebeuf 1981 : 11
	2430 ± 250	—	Ly-2283	C 4.05/4.15	— » —
	3200 ± 250	—	Ly-2282	C 3.40	— » —
	2470 ± 210	—	Ly-2281	C 3.04	— » —
	2570 ± 240	—	Ly-2280	C 1.50/2.00	— » —
	2800 ± 110	—	Gif-4934	S 79 4.00	— » —
	2530 ± 120	—	Ly-2005	S 79 3.00	— » —
	2280 ± 170	—	Ly-2004	S 79 2060/2.67	— » —
	2310 ± 150	—	Ly-2003	S 79 2.40/2.47	— » —
	2340 ± 100	—	Gif-4821	S 78 2.78	— » —
	500 ± 60	—	Gif-4820	S 78 0.49	— » —

Site — Auteur	Âge BP	Âge calibré	Référence	Niveau ou Fosse	Bibliographie
Sou					
— Lebeuf	1340 ± 90	—	Gif-4933	TR XIX 7.30/7.40	Lebeuf 1981 : 11
	500 ± 130	—	Ly-2002	TR XIX 1.00/1.10	— » —
	850 ± 90	—	Gif-4932	TR XI 4.20	— » —
	620 ± 80	—	Gif-4504	TR XI 2.00/2.50	— » —
	650 ± 80	—	Gif-4151	TR XI 0.90/1.40	— » —
	1340 ± 100	—	Gif-4822	TR II 3.8/3.85	— » —
	520 ± 80	—	Gif-4152	TR II 0.50	— » —
	580 ± 80	—	Gif-4149	TR I 1.90	— » —
	150 ± 80	—	Gif-4150	TR I 1.70	— » —
Yagoua					
— Gavaud	4010 ± 110	—	Gif-3424	Niveau pédologique subactuel	Brabant et Gavaud 1985
	—	—	—		
Mongossi					
— Marliac	610 ± 40-50	AD 1370 ± 40/50	TL-SADVI	55 cm	Marliac 1991
	598 ± 31/42	AD 1383 ± 31/42	TL-SADVI	55 cm	— » —
	848 ± 44/60	AD 1132 ± 44/60	TL-SADVI	65 cm	— » —
	560 ± 70	AD 1280-1440	Gif-5843	80 cm	— » —
	1905 ± 255	BC 483-AD 640	Hv-12292	95 cm	— » —
	440 ± 60	AD 1332-1632	Orsay	110 cm	— » —
	930 ± 65	AD 1158 ± 65	TL-SADVI	130 cm	— » —
	915 ± 85	AD 980-1280	Hv-12293	140 cm	— » —
	920 ± 53	AD 1068 ± 53	TL-SADVI	160 cm	— » —
	— Marliac	813 ± 44/59	AD 1167 ± 44/59	TL-SADVI	212 cm

Site — Auteur	Âge BP	Âge calibré	Référence	Niveau ou Fosse	Bibliographie
— Marliac (Suite)	851 ± 44/60	AD 1129 ± 44/60	TL-SADVI	300 cm	Marliac 1991
	715 ± 85	AD 1160-1410	Orsay	300 cm	— » —
	1600 ± 80	AD 250-638	Gif-5842	360 cm	— » —
	1453 ± 67/98	AD 527 ± 67/98	TL-SADVI	410 cm	— » —
	1481 ± 63/96	AD 499 ± 63/96	TL-SADVI	410 cm	— » —
	1555 ± 600	BC 900-AD 1490	Hv-12294	15 cm	— » —
	450 ± 95	AD 1298-1650	Orsay	55 cm	— » —
	778 ± 36/52	AD 1202 ± 36/52	TL-SADVI	70 cm	— » —
776 ± 34/51	AD 1204 ± 34/51	TL-SADVI	150 cm	— » —	
DIAMARÉ					
Tsanaga CFDT (=Maroua)					
— Marliac	1720 ± 90	AD 70-540	Gif-2232	—	Marliac 1991 : 797
	1770 ± 210	BC 350-AD 660	OB DY 125	—	— » —
	3260 ± 100	BC 1807-1321	OB DY 50	—	— » —
— Digara	2730 ± 180		Ly-5200	—	Digara 1989
Salak					
— Marliac	385/396	AD 1596	TL-Gif	46 cm	Marliac 1991
	210 ± 80	AD 1790-1950	Gif-3932	70 cm	— » —
	930	AD 1050	TL-Gif	78 cm	— » —
	1820	—	TL-Gif	116 cm	— » —

Site — Auteur	Âge BP	Âge calibré	Référence	Niveau ou Fosse	Bibliographie
	910 ± 90	AD 980-1280	Gif-4567	150 cm	Marliac 1991
	910 ± 90	AD 980-1280	Gif-4568	50 cm secteur XI	- » -
	797/816	AD 1184	TL-Gif	163 cm	- » -
	364/373	AD 1617	TL-Gif	180 cm	- » -
	1280 ± 125	AD 540-1000	Hv-13966	210 cm	- » -
	1165 ± 90	AD 660-1020	Hv-13967	220 cm	- » -
	1490	AD 490	TL-Gif	332 cm	- » -
	1380	AD 600	TL-Gif	332 cm	- » -
	1470	AD 510	TL-Gif	373 cm	- » -
— Langlois	1045 ± 50	AD 905, AD 982-1024	OBDY 814	Sa 89-I	Langlois 1995 : 505-506
	1000 ± 60	AD 993-1054, 1089-1121, 1139-1151	OBDY 818	Sa 89-I	- » -
	-				
Goray					
— Marliac	247/241	AD 1734	TL-Gif-/79	48 cm	Marliac 1991
	612 ± 43	AD 1379 ± 43	TL-SADVI/82	50 cm	- » -
	<90	-	Gif-4990	50 cm	- » -
	773 ± 41	AD 1208 ± 41	TL-SADVI/82	80 cm	- » -
	870 ± 80	AD 1000-1280	ORSAY 82	95 cm	- » -
	373/365	AD 1608/1616	TL-Gif-/79	105 cm	- » -
	574/559	AD 1407/1422	TL-Gif-/79	105 cm	- » -
	610 ± 75	AD 1260-1440	ORSAY 82	106 cm	- » -
	870 ± 46	AD 1118 ± 46	TL-SADVI/82	125 cm	- » -
	860 ± 58	AD 1128 ± 58	TL-SADVI/82	127 cm	- » -
	877 ± 39	AD 1111 ± 39	TL-SADVI/82	143 cm	- » -
	910 ± 180	AD 692-1410	Hv-13965	175 cm	- » -

Site — Auteur	Âge BP	Âge calibré	Référence	Niveau ou Fosse	Bibliographie
— Marliac (Suite)	426/420	AD 1555/1561	TL-Gif-/79	175 cm	Marliac 1991
	870 ± 110	AD 980-1377	ORSAY 82	180 cm	- » -
	750 ± 200	AD 890-1610	ORSAY 82	190 cm	- » -
	1180 ± 120	AD 640-1150	Gif-5463	200 cm	- » -
	920 ± 80	AD 980-1260	Gif-5250	220 cm	- » -
	592/570	AD 1389/1411	TL-Gif-/79	250 cm	- » -
	804 ± 49	AD 1177 ± 49	TL-SADVI/82	275 cm	- » -
	1071/1045	AD 910/ 936	TL-Gif-/79	306 cm	- » -
	920 ± 120	AD 890-1280	ORSAY 82	329 cm	- » -
	806 ± 38	AD 1175 ± 38	TL-SADVI/82	329 cm	- » -
	470 ± 105	AD 1280-1650	ORSAY 82	340 cm	- » -
	1030 ± 80	AD 780-1190	Gif-5251	355 cm	- » -
	745 ± 150	AD 990-1440	ORSAY 82	360 cm	- » -
	1595 ± 450	BC 762-AD 1280	Hv-12297	360 cm	- » -
	945 ± 75	AD 980-1260	Hv-13964	365 cm	- » -
	500 ± 30	AD 1481 ± 30	TL-SADVI/82	415 cm	- » -
	525 ± 42	AD 1456 ± 42	TL-SADVI/82	415 cm	- » -
	996 ± 53	AD 954 ± 53	TL-SADVI/82	415 cm	- » -
2890 ± 245	BC 1691- 410	Hv-12299	Terrasse	- » -	
Groumou					
— Delneuf	940 ± 280	AD 1037-1149	OBDY-C85/1/30	Niveau 3	Delneuf et Medus 1998
	1190 ± 300	AD 781- 861	OBDY-C1/87/2/31	Niveau 4	- » -
	1100 ± 520	AD 910- 977	OBDY-C1/87/1/31	Niveau 4	- » -
	1520 + 940/-450	BC 1408-AD 542	OBDY-C2/87/2/321	-	- » -

Site — Auteur	Âge BP	Âge calibré	Référence	Niveau ou Fosse	Bibliographie
Tagamré (=Balda)					
— Langlois	650 ± 800	AD 638-1955	OBDY 782	Ba II-I	Langlois 1995 : 499
	330 ± 130	AD 1439-1671, AD 1781-1799, AD 1945-1953	OBDY 747	Ba II-II/III	— » —
	100 ± 40	AD 1690-1730, AD 1811-1923, AD 1954-1955	OBDY 1535	Ba V-VI	— » —
Bibalé					
— Langlois	1910 ± 100	AD 2- 238	OBDY 1187	Bi - Ia	Langlois 1995 : 503
PIÉMONT S MANDARA					
Mowo					
— Delneuf	515 ± 95	AD 1289-1614	Ly-5247	Niveau 3	Delneuf et Otto 1992
— Langlois	800 ± 100	AD 1158-1291	OBDY 1272	Mo 93-III	Langlois 1995 : 504
	1120 ± 40	AD 889- 933 / AD 936-988	OBDY 1275	Mo 93-IV	— » —
	660 ± 350	AD 1021-1638	OBDY 1277	Mo 93-V	— » —
Tchoukol					
— Langlois	200 ± 45	AD 1657-1684, 1733-1808, AD 1931-1954	OBDY 1189	Cu II-IV	Langlois 1995 : 505

Site — Auteur	Âge BP	Âge calibré	Référence	Niveau ou Fosse	Bibliographie
MORA MASSIF/MANDARA					
Moundour					
— Langlois	1470 ± 220	AD 364-366, AD 386-776	OBDY 1163	Mu II-I	Langlois 1995 : 501-503
	1050 ± 150	AD 783-788, AD 812-819, AD 830-840, AD 868-1159, AD 1183-1185	OBDY 1192	Mu II-II	- » -
	1210 ± 50	AD 773-893, AD 928-939	OBDY 1170	Mu II-II/III	- » -
	790 ± 120	AD 1155-1297	OBDY 1191	Mu II-II/III	- » -
	860 ± 90	AD 1038-1093, AD 1116-1141, AD 1149-1278	OBDY 1171	Mu II-III	- » -
	410 ± 40	AD 1440-1493, 1603-1611	OBDY 1190	Mu II-V	- » -
Manouatchi-Grea					
— Mac Eachern	150 ± 50	-	Beta-61584	Level 8	Mac Eachern 1993
	1700 ± 90	-	Beta-61586	Level 24	- » -
	modern	-	Beta-61583	Level 5	- » -
Mehe Djiddere					
— David et	1790 ± 170	-	S-2677	Mound I-L 2, -30/45	David et Mac Eachern
Mac Eachern	1495 ± 155	-	S-2676	Mound I-L 4,-90/105	1992 : 124-126
	875 ± 165	-	S-2675	Mound I-L 5, -15/30	- » -
	930 ± 165	-	S-2674	Mound VII-L 3, -0/15	- » -
	10 ± 190	-	Alpha 1875	Site 506, TL	- » -
	390 ± 140	-	Alpha 1877	Site 506, TL	- » -
	1310 ± 70	-	Alpha 1876	Site 506, TL	- » -

LISTE DES LABORATOIRES

<i>Beta</i>	Beta Analytic, Floride, USA.
<i>BM</i>	British Museum, Londres, Angleterre
<i>Gif</i>	Laboratoire des faibles radioactivités, Gif sur Yvette, France
<i>Hv</i>	Université de Groningen, Pays Bas
<i>Ly</i>	Lyon, Laboratoire de Radiocarbone, Université Lyon I, Claude Bernard, Lyon, France
<i>OBDY</i>	Orstom, Bondy, France
<i>Orsay</i>	Faculté des Sciences d'Orsay, Laboratoire Person.
<i>OXA</i>	Oxford, UK
<i>P</i>	University of Pennsylvania, USA
<i>P-T</i>	(T pour thermoluminescence), University of Pennsylvania, USA
<i>S, I et KSU</i>	Laboratoires utilisés par les collègues japonais (section côte Kribi)
<i>Sadvi</i>	Centre de datation par thermoluminescence de Bordeaux III, Bordeaux, France
<i>TL-Sadvi</i>	Centre de datation par thermoluminescence de Bordeaux III, Bordeaux, France
<i>TL-Gif</i>	Laboratoire des faibles radioactivités, Gif sur Yvette, France

La calibration est faite par University of Washington, Quaternary Isotope Lab. Radiocarbon calibration program 1987 REV.2.0. (Stuiver et Becker, 1986).

BIBLIOGRAPHIE

- ASSOMBANG R. (Cet ouvrage, chapitre 10). — Ten years of archaeological research in the Bamenda Grassfields. In : Delneuf M., Essomba J.M., Froment A. (Eds) *Sur les traces des ancêtres*. Colloque Paléanthrac. Yaoundé, novembre 1994, pp. 191-200.
- ATANGANA C., 1992. — Les fosses d'Okolo (Sud du Cameroun) : fouilles et axes de recherche. *Nyame Akuma* 38 : 7-13.
- BRABANT P., GAUVAUD M. 1985. — *Les sols et les ressources en terres du Nord-Cameroun (Provinces du Nord et de l'Extrême-Nord)*. 3 Cartes et 1 notice. Orstom, Paris.
- CLAES P., 1992. — À propos des céramiques de Mimboman et d'Okolo. Premières analyses. In : Essomba J.M. (Ed.). *L'archéologie au Cameroun*. Coll. de Yaoundé (1986). Paris, Karthala, pp. 215-227.
- DAVID N., 1981. — The archaeological background of Cameroonian history. In : C. Tardits. *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*. Colloque CNRS, Paris, pp. 79-98.
- DAVID N., MAC EACHERN S., 1992. — The Mandara archaeological project : preliminary results of the 1984 season. In : Essomba J.M. (Ed.). *L'archéologie au Cameroun*. Coll. de Yaoundé (1986). Paris, Karthala. pp. 109-131.
- DE MARET P., 1992. — Sédentarisation, agriculture et métallurgie du Sud-Cameroun : synthèse des recherches depuis 1978. In : Essomba J.M. (Ed.). *L'archéologie au Cameroun*. Coll. de Yaoundé (1986). Paris, Karthala, pp. 247-262.
- DELNEUF M., 1996. — New archaeological datas of human way of life in the forest-savannah ecotone of central Cameroon during the last three millenaries. In : *The impact of past human activities upon Africa's natural environment*. Coll. SAFA. Poznan, sept. 1996.
- DELNEUF M., MEDUS J., 1998. — Comparaison de deux environnements anthropisés de la période protohistorique du Nord-Cameroun In : Barreteau D., Dognin R., Von Graffenried C. (Eds.), *L'homme et le milieu vegetal dans le bassin du lac Tchad*. Orstom, Paris, pp. 145-170.
- DELNEUF M., OTTO T., 1992. — L'environnement et les usages alimentaires en vigueur à l'époque protohistorique dans l'extrême-nord du Cameroun. In : Marliac A. (Ed.) *Milieus, sociétés et archéologies*. Paris, Orstom-Karthala, pp. 211-226.
- DIGARA CL., 1988. — *Le paléolithique au Cameroun septentrional*. Thèse de 3è cycle. Université de Paris X. Nanterre. 426 p.
- ELOUGA M., (Cet ouvrage, chapitre 12). — Recherches archéologiques au Cameroun méridional : Résultats des prospections et hypothèses sur les phases de peuplement. In : Delneuf M., Essomba J.M., Froment A. (Eds) *Sur les traces des ancêtres*. Colloque Paléanthrac. Yaoundé, novembre 1994, pp. 211-222.
- ESSOMBA J.M., (Cet ouvrage, chapitre 14). — L'archéologie de l'âge du fer au Cameroun méridional. In : Delneuf M., Essomba J.M., Froment A. (Eds) *Sur les traces des ancêtres*. Colloque Paléanthrac. Yaoundé, novembre 1994, pp. 231-246.
- HERVIEU J., 1975. *Bull ASEQUA* 25 : 97-106.

- HURALT J., 1972. — Phases climatiques tropicales sèches à Banyo (Cameroun, Hauts Plateaux de l'Adamaoua). *Palaeoecology of Africa*, 6: 93-101.
- LANGLOIS O., 1995. — *Histoire du peuplement post-néolithique du Diamaré (Cameroun septentrional)*. Thèse de 3^e cycle, Université de Paris I, 3 vol. 797 p.
- LEBEUF J-P., 1981. — *Suppléments à la carte archéologique des abords du lac Tchad*. CNRS.
- MAC EACHERN S., 1993. — Selling the iron for their shackles : Wandala - montagnard interactions in northern Cameroon. *Journal of African History*, 33 : 241-270.
- MBIDA C., 1992 — Etude préliminaire du site de Ndindan et datation d'une première série de fosses. In : Essomba J.M. (Ed.). *L'archéologie au Cameroun*. Coll. de Yaoundé (1986). Paris, Karthala, pp. 263-284.
- MARLIAC A., 1975. — *Contribution à l'étude de la préhistoire au Cameroun septentrional*. Paris, Orstom, Série trav. et doc. 43, 95 p.
- MARLIAC A., 1991. — *De la préhistoire à l'histoire au Cameroun septentrional*. Paris, Orstom, 2 vol. 943 p.
- STUIVER M., BECKER B., 1986. *Radiocarbon* 28 : 863-910.
- WARNIER J.P., 1992. — Rapport préliminaire sur la métallurgie du groupe Chap. In : Essomba J.M. (Ed.). *L'archéologie au Cameroun*. Coll. de Yaoundé (1986). Paris, Karthala, pp. 197-210.

Paléo-anthropologie en Afrique centrale

Un bilan de l'archéologie au Cameroun

Parmi tous les pays de la sous-région d'Afrique centrale, le Cameroun est celui qui compte le plus grand nombre d'archéologues et la plus longue tradition de recherche. Plusieurs ouvrages traitant d'archéologie lui ont déjà été consacrés. Celui-ci actualise les travaux menés sur le terrain, sous forme notamment de synthèses régionales. Outre les descriptions classiques en ce domaine, ce livre met l'accent sur la contribution des sciences de l'environnement et la reconstitution des paysages et souligne l'intérêt de la collaboration avec les sciences sociales qui permettent de relier le passé au présent.

Le réseau Paléanthrac (Paléo-Anthropologie en Afrique centrale), mis en place par l'ORSTOM-IRD (Institut de Recherche pour le Développement), a permis de réunir à Yaoundé une bonne partie de la communauté scientifique concernée ainsi que les étudiants en archéologie de l'Université, pour un bilan critique. À partir des contributions présentées et mises à jour, complétées d'un texte de synthèse sur la paléo-anthropologie et l'histoire du peuplement de l'Afrique centrale, les auteurs souhaitent proposer un état de la recherche en cours et souligner l'intérêt du questionnement archéologique dans la genèse identitaire des nations africaines modernes.

La coordination de ce travail collectif a été assurée par Michèle DELNEUF, archéologue à l'ORSTOM-IRD, Joseph-Marie ESSOMBA, responsable du département d'archéologie à la Faculté des lettres et sciences humaines de Yaoundé I, et Alain Froment, anthropobiologiste à l'ORSTOM-IRD et secrétaire général de la Société d'Anthropologie de Paris.

